This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

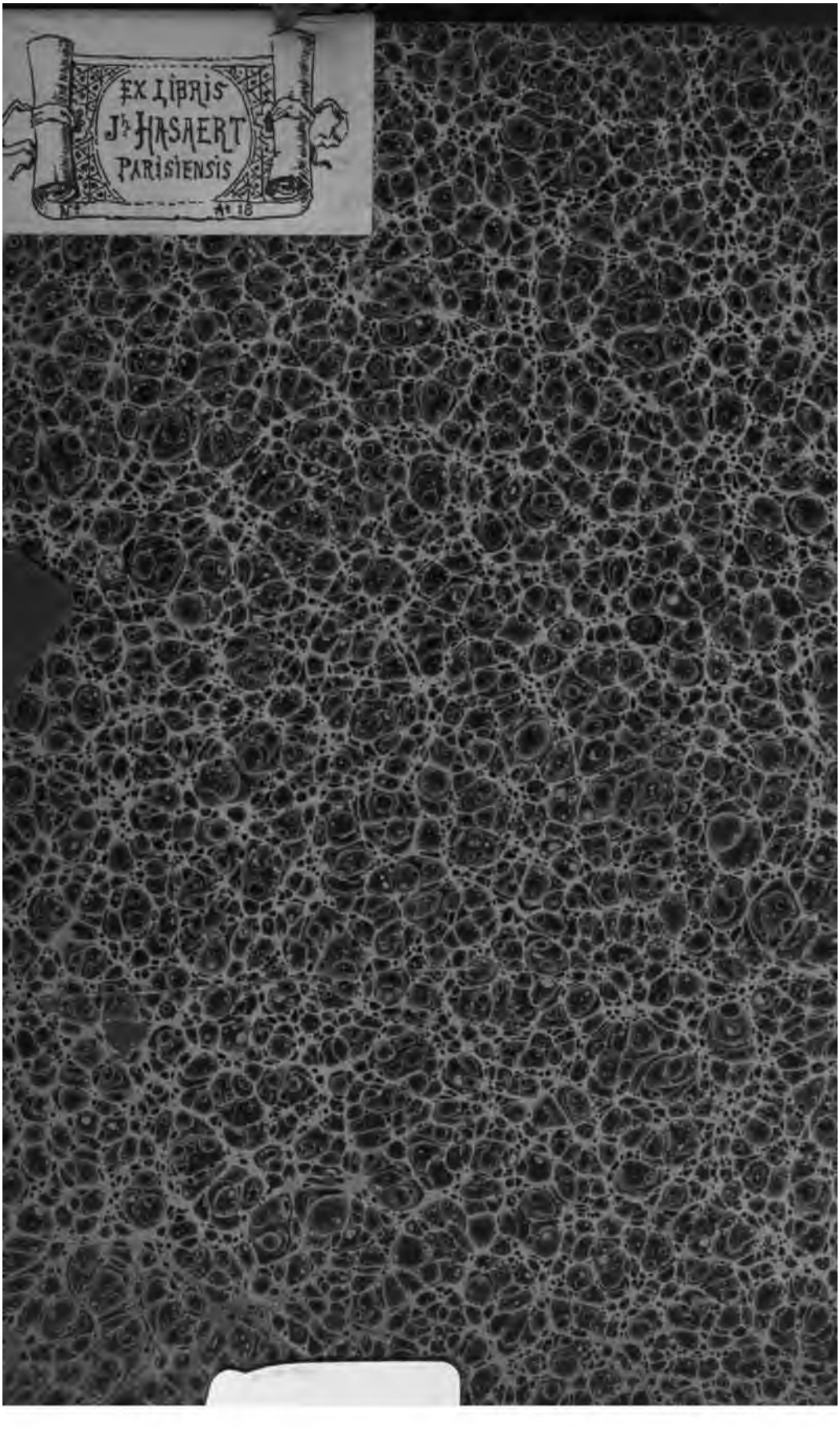
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

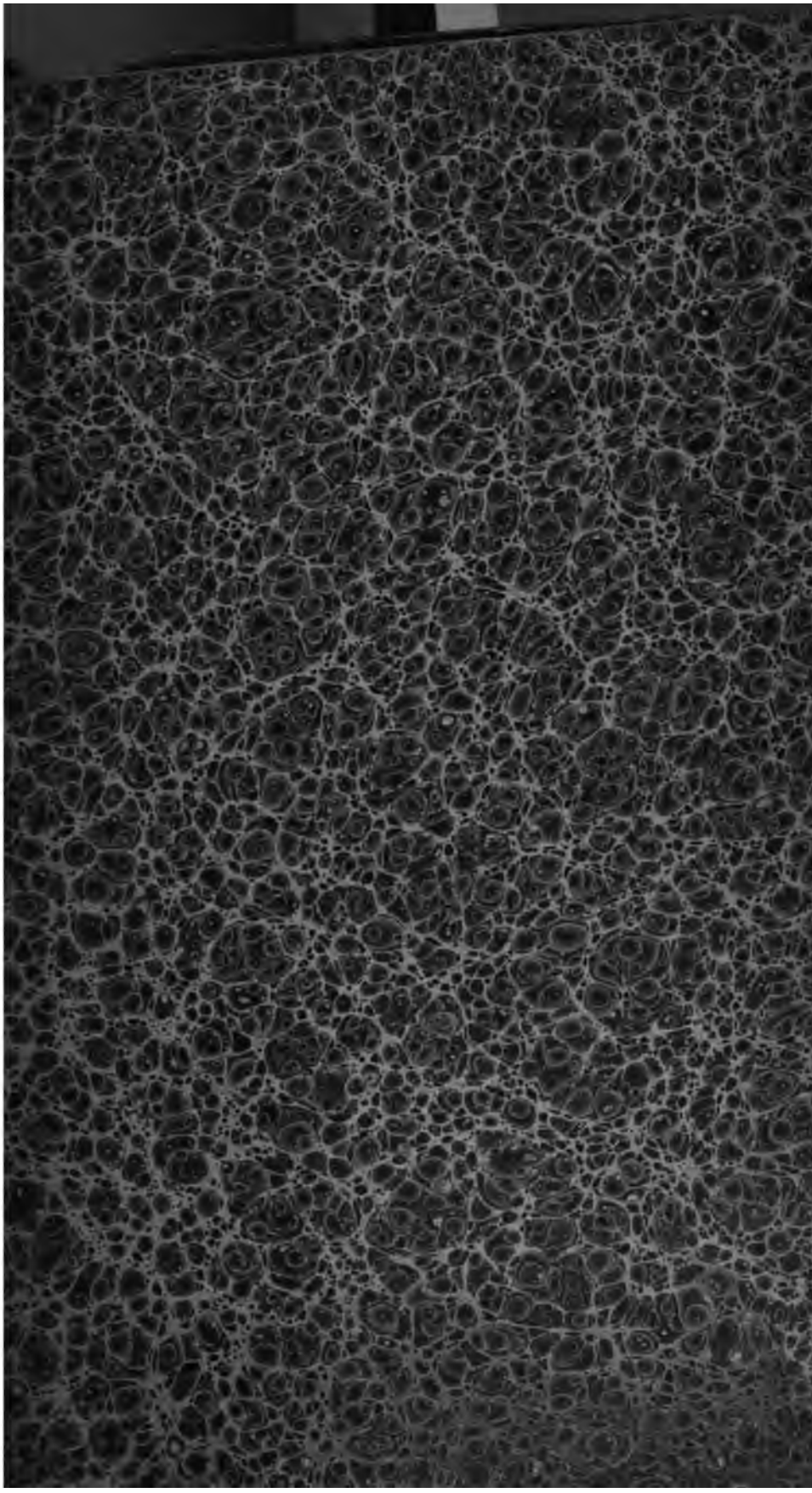
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


EX LIBRIS
Jh HASAERT
PARISIENSIS
N° 18



PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

DE L'IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN

REVUE

DU

XIXE SIÈCLE

LES LETTRES, LES ARTS, LA PHILOSOPHIE

ROMANS ET VOYAGES

TOME I. — Ier AVRIL

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DU XIXe SIÈCLE

15, BOULEVARD MONTMARTRE | AVENUE FRIEDLAND, 49

A LA LIBRAIRIE INTERNATIONALE | AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

MDCCCLXVI

AP
20
.R568
V.1

G.L
Rem. Lang
Durban
3.29.55
9558
v1-32

FRONTISPICE

SONNET

O blanche Poésie, où donc es-tu cachée?
Rien ne tressaille plus à tes divins rayons;
Loin de toi, l'Art, ton frère, a brisé ses crayons:
Dans les œuvres d'hier en vain je t'ai cherchée.

La gerbe de Musset est donc toute fauchée?
Tarie est donc la source où buvaient les lions?
Et la grappe aux grains mûrs, sang vif des passions?
C'est que la nuit s'est faite et que tu t'es couchée.

Drapée en ton dédain, dans les bois ténébreux,
Au château de l'Oubli tu dors. La pâle Étude
Veille sur ton sommeil avec ses grands yeux creux.

Mais nous irons en chœur peupler ta solitude:
Plus amoureux encor que le Prince Charmant,
Nous te réveillerons, ô Belle au Bois Dormant!

ARSÈNE HOUSSAYE

PRÉFACE

I

La France est devenue la terre classique des lettres, comme la Grèce a été la terre classique des arts. C'est à son esprit qu'elle doit son génie; c'est à son génie qu'elle doit son esprit.

L'Europe dit que la France est le pays de l'esprit. Tout le monde a de l'esprit; mais où est l'esprit? Si l'esprit court les rues, il marche lentement par les livres et les journaux; mais ne soyons pas sévères pour les fils de Voltaire et de la Révolution. Voltaire faisait des journaux de ses livres; la Révolution fit des codes de ses journaux. Le journal a renouvelé parmi nous l'état social et l'esprit humain; l'homme s'est rajeuni et retrempé dans la presse.

Le journal est né français. La France est semée de journaux et de revues; le journal, rapide comme l'oiseau, porte l'idée; la revue, moins impatiente, porte la méditation, car la revue est déjà le livre. Nous avons des revues sans nombre : revues académiques, revues parlementaires, revues moroses. La plus ancienne dit qu'elle parle aux deux mondes, elle ne parle qu'à elle-même; elle imite le colosse antique qui mettait un pied sur deux rives, mais qui ne jouissait pas de l'Océan. Les autres revues ont acquis à plus d'un titre leur droit de cité dans la république des lettres. Mais c'est toujours le mot de Rivarol : on ferait un excellent livre de tout ce qui manque aux meilleurs livres. La *Revue du XIXe siècle*, si elle n'ouvre pas le siècle, veut ouvrir le livre qui manque au plus tourmenté des âges, au plus curieux des temps, à la plus étrange des époques littéraires.

Ce livre libre et nouveau, nous voulons l'ouvrir dans l'histoire, où l'histoire elle-même parlera. L'histoire est la pierre de touche de notre temps : elle est au XIXe siècle ce que la philosophie était au XVIIIe. Elle veut que le passé soit plus que jamais l'école de l'avenir.

II

Jamais siècle n'apparut sous de plus glorieux auspices. Chateaubriand, Lamennais, Joseph de Maistre, la tête tournée vers le passé, versaient les rayons ou les éclairs sur les ruines d'une ancienne société qui cherchait à renaître. Benjamin Constant, Béranger, Mme de Staël, la face tournée vers l'avenir, prophétisaient les grandeurs d'un monde qui allait sortir des ténèbres. Les regrets et les espérances combattaient dans un ciel encore obscur, plein de mélancolie et de solennité. C'était la lutte des dieux tombés et des dieux nouveaux ; les uns tristes de leur blessure et répandant leur sang immortel sur le soleil couchant, les autres graves et éblouis par les premiers rayons d'une aurore qui allait peut-être se couvrir de nuages. Les uns et les autres étaient mécontents du présent — quel poëte fut jamais content de son temps ? — Mais les illusions d'un passé doux en souvenir comme celles d'un premier amour, et d'un autre côté les tressaillements de l'inconnu répandaient une sorte de joie majestueuse sur les esprits. On peut dire du siècle enfant, comme du fils d'Hector, qu'il souriait à travers ses larmes.

De 1825 à 1830, sous un premier rayon de liberté, se leva une génération tumultueuse et envahissante. C'était à qui escaladerait les hauteurs nouvelles, à qui percerait des horizons éblouissants dans la forêt sauvage du cœur humain.

Lamartine retrouvait la poésie aux sources trop longtemps perdues du sentiment religieux et de la nature; Victor Hugo conquérait l'ode ; Casimir Delavigne, avec un talent modéré, essayait de marier deux ordres d'idées, deux fleuves de l'esprit humain qui se troublaient au contact l'un de l'autre sans s'élargir ; M. Guizot renouvelait la philosophie de l'histoire; M. Villemain éclairait la critique au flambeau, pâli sous ses mains, des littératures étrangères; M. Cousin rappelait de l'Allemagne la philosophie française naturalisée allemande, dont il écartait les brouillards.

C'était un temps d'inquiétude et de lutte féconde : la révolution

commencée par Chateaubriand dans la forme littéraire s'étendait aux idées. Le combat durait encore, mais la victoire n'était plus douteuse. Tous les esprits commençaient à se tourner vers la lumière d'une rénovation universelle. Les poëtes eux-mêmes n'avaient-ils point pris les voix de l'avenir pour chanter les grandeurs du passé? Les plus fervents apôtres de la Restauration commençaient à être ébranlés dans leur foi. Chateaubriand et Lamennais avaient prédit un naufrage. Or, ce sont les naufrages qui font découvrir les îles nouvelles.

La Révolution de juillet éclata comme un coup de soleil et un coup de foudre sans étouffer la révolution littéraire. Victor Hugo, George Sand, Balzac, Alfred de Musset, Jules Janin, Eugène Sue, Mérimée, Sainte-Beuve, Michelet, Stendhal, Théophile Gautier, Léon Gozlan, Méry — prouvèrent encore que la littérature marche toujours avant la politique.

Quand on songe que la même heure voit toutes les gloires réunies : Chateaubriand, tête blanche, dictant ses mémoires à la tombe; Lamennais, vieux, mais rajeuni par le souffle de l'esprit nouveau, jetant au monde ses *Paroles d'un croyant;* Béranger disant ses dernières chansons aux échos d'un monde qui venait de finir, aux hommes d'un règne qui commençait; Lamartine se recueillant dans la force de son siècle et dans la sérénité olympique pour verser ses *Harmonies* sur l'écroulement de ses rêves; Victor Hugo secouant au vent d'une révolution ses *Feuilles d'automne* et risquant *Notre-Dame de Paris* entre deux émeutes; George Sand mêlant dans une prose virile les mirages du Berry aux rêves d'or du saint-simonisme naissant et aux indomptables révoltes de l'esprit; Balzac commençant sa comédie de la *Comédie humaine* et burinant les traits d'une société qui se reconstituait sur les naufrages d'une dynastie.

Derrière ceux-là grondait déjà une génération plus jeune, encore plus impatiente, comme les flots derrière les flots. Toutes les barrières étaient renversées, toutes les idoles abattues. Le roman, l'histoire, la critique subirent tour à tour ou en même temps la loi du vainqueur; tous les genres de poésie furent touchés et transformés; le théâtre, malgré sa résistance, se vit, non sans fracas, envahi par des nouveautés effrayantes qui firent reculer l'ombre d'Athalie! Que de force dépensée! Que de jeunesse! Quelle armée de Christophe Colomb décidée à explorer le monde moral avec ses océans, ses mystères, ses insondables abîmes, ses archipels, ses populations connues et inconnues! Il semblait que l'esprit humain allait escalader les astres.

III

Nous sommes déjà assez loin des victoires et des défaites pour les juger. La période de 1830 à 1840 a laissé des œuvres qui vivront, des aspirations immenses que l'avenir fécondera, et qui ne peuvent être comparées aux plus grandes aspirations de notre littérature. D'où vient donc que le silence a succédé au bruit glorieux de la mêlée? D'où vient donc qu'à si courte distance une sorte d'engourdissement et de froideur s'est emparée de l'arène naguère frémissante? Qu'a-t-il donc manqué à ce mouvement littéraire pour entretenir dans le public l'ardeur du feu sacré? On a trop souvent passé près du sphinx sans l'interroger. Devant les splendeurs de la Beauté visible on n'est pas assez remonté à la Beauté invisible. On regardait trop par les yeux pour voir par l'intelligence.

Ce qui a le plus manqué à l'école romantique, c'est un idéal.

Je dis un idéal, et non des idées, car : après tout, chaque grand écrivain est un penseur, et ce ne sont point les grands écrivains qui ont manqué à la première moitié de notre siècle. Ne craignons point d'établir des parallèles. Notre siècle a produit de plus grands poëtes que le dernier siècle; comment se fait-il donc qu'aucun d'eux n'a exercé l'influence durable de Voltaire? C'est que Voltaire avait un idéal : l'affranchissement de la pensée humaine. Ses écrits étaient des actes, ses tragédies des pamphlets religieux et politiques, toute sa vie une déclaration de guerre aux préjugés. Le mouvement romantique, armé pour toutes les nobles causes, eut le tort de s'annoncer comme une simple révolution dans la forme; il eut beau faire depuis, il eut beau agiter l'arbre de la science et en faire tomber des fruits, on ne voulut plus voir en lui que la réalisation du programme qu'il s'était tracé. Il éveilla ainsi plus de curiosité que de profond enthousiasme. Cette curiosité satisfaite et la victoire gagnée, les combattants se disputèrent, et le public retomba dans son indifférence. C'était l'heure du reflux. Les tempêtes ne fécondent pas l'Océan. Mais, comme le Nil qui jette l'or des blés en débordant, le flux romantique avait enrichi le rivage.

En philosophie, notre siècle n'a guère affirmé jusqu'ici que le doute et l'attente. Faut-il s'étonner que les esprits se détournent d'une parole morte et se précipitent dans les intérêts matériels? La locomotive ne nie point, elle affirme la vitesse; l'électricité n'attend point, elle relie les continents par un câble qui tremble au fond des mers. L'industrie

saisira les masses toutes les fois que les arts n'auront rien de mieux à leur dire. Je n'attaque point pour cela la petite église des esprits d'élite qui se réfugient dans le culte du beau. Là même est l'arche qui sauvera le monde. Je veux dire seulement que, si elle n'y prend garde, cette arche est destinée à flotter longtemps presque inaperçue dans un déluge sans arc-en-ciel.

La dispute des *idéalistes* et des *réalistes* n'est pas nouvelle. Je ne ferai à ces derniers qu'une objection : « Si vous ne me présentez que ce qui est, sans les rayonnements de l'art et les reflets de l'infini comme Rembrandt, ce grand amoureux de la vérité, et non du réel, pourquoi voulez-vous que je vous lise ? Tout est un spectacle sans doute ; mais j'aime mieux voir ce spectacle sur le théâtre de la vie que dans vos ouvrages. Qui m'assure qu'à votre insu vous n'avez point altéré les traits de vos modèles ? Dans tous les cas, je ne me sens aucune inclination à devenir amoureux sur la foi d'un daguerréotype. Vous aurez beau m'affirmer que la lumière et l'ombre ont joué d'elles-mêmes, que votre héroïne s'est fixée comme dans un miroir, je vous croirai et j'admirerai volontiers votre adresse ; mais si, par aventure, votre beauté est belle, je vous demanderai à voir la femme. »

En face d'un point de vue si limité, je me demande si je ne préférerais pas l'exagération contraire. Des philosophes allemands ont prétendu que l'homme seul existait, et que la nature était un rêve, une illusion, qui n'avait de réalité que dans notre cerveau. Sans aller jusque-là, on peut bien soutenir que chacun de nous décompose le monde extérieur avec l'ensemble de ses facultés et de ses sentiments. Pour le chasseur, l'oiseau est une proie ; pour le savant, c'est un squelette ; pour le laboureur, c'est un ennemi qui mange le grain ; pour le poëte, c'est un chanteur ailé ; pour l'amoureux, c'est un souvenir harmonieux. Le paysage chante avec le paysagiste. Tous les tableaux visibles sont des semences d'idées qui mûrissent dans la tête ou dans le cœur de l'homme. Décrire pour décrire, à quoi bon ? Les images ne sont pas des ressemblances ; elles ont passé par la lanterne magique de notre souvenir ; elles se sont transformées au contact de nos sentiments les plus intimes. La campagne que je vois seul n'est plus celle que je vois à deux. Le coucher de soleil que je contemple avec un rayon d'espérance dans l'âme ne ressemble point à celui que je considère un jour de désenchantement. Dans le premier cas, ce soleil me dit : *Au Revoir !* dans le second, il me dit : *Adieu !* Où trouver en tout cela rien de réel ? Ma fantaisie n'est-elle pas à plus juste droit une vérité ? Elle s'enivre de la nature, mais sans l'intention brutale de la calquer. Oui,

la nature est bien la source où se régénère la poésie aux époques de doute et de découragement; c'est là que cette sublime malade doit aller prendre les eaux, mais comme la muse de Jean-Jacques et de George Sand.

Une scène de l'Auvergne décrite par Georges Sand me touche, sans que j'aie les moyens de constater à quel point la réalité s'y trouve; c'est que derrière la profondeur des lignes de verdure et l'élévation des montagnes, je sens la profondeur et l'élévation plus solennelles encore d'une grande âme.

Ce que j'ai dit de la nature, je le dirai à plus forte raison de la société. Rendre avec exactitude quelques détails ne sera jamais qu'un accessoire dans le tableau de la vie humaine. Si je m'émeus à la vue de tableaux où l'intérieur d'une famille est saisi sur le vif, c'est que j'y respire en outre l'âme de la maison et le parfum d'un bon sentiment. Les procédés du moulage et du daguerréotype appliqués aux lettres ont donc le tort de rétrécir singulièrement le point de vue. Un bourgeois, décalqué avec soin dans ses habitudes domestiques, ses mœurs et ses occupations familières, est un homme, ce n'est pas l'homme.

Donc, en face de la vérité, il faut l'art; donc, en face du réalisme, il faut l'idéal. Aujourd'hui, tous les esprits sérieux ont compris que cette alliance intime faisait la force du poëte comme la force du peintre, la force de l'idée comme la force de la forme. C'est une grande conquête du XIXe siècle que d'avoir imprégné la littérature du sentiment de l'art. Pour tout écrivain qui étudie, il n'y a pas seulement la bibliothèque, il n'y a pas seulement la nature, il n'y a pas seulement la société, il y a le musée.

Un homme qui sait voir un tableau, sait mieux voir le tableau du monde.

Nous étudierons l'art, et nous suivrons les artistes dans les salons annuels et dans les cabinets d'amateurs, dans les expositions départementales qui couvrent aujourd'hui l'empire, dans les musées tous les jours enrichis; au musée de Versailles, ce Vatican de notre histoire; au Louvre, ce Palais-Égalité des morts immortels; au Luxembourg, ce Louvre des vivants.

Avons-nous une peinture française en 1866? Quelle image présente notre sculpture? Où se dresse notre architecture nationale? Les Grecs faisaient de leur sculpture un peuple de dieux, de leur peinture un peuple de héros, de leur architecture un peuple d'hommes et de citoyens.

Nous n'espérons pas voir éclore en France une de ces écoles éblouis-

santes, qui, à la Renaissance, ont fait la gloire des Italies et des Flandres ; mais ne désespérons pas non plus. Nos peintres vivants, ceux qui viennent de l'antiquité, comme ceux qui viennent de la nature, ont déjà signé et signeront encore des œuvres fortes ou charmantes.

Si la sculpture reste indifférente au public, c'est que le public n'y retrouve point sa vie et ses passions. David et Rude avaient compris un art national et grandiose, en faisant poser les grands hommes du siècle pour la postérité. « D'hommes vous nous faites dieux, » leur a crié Victor Hugo reconnaissant.

Certes, nous n'aimons pas à voir le marbre descendre de son piédestal, nous le voulons toujours avec ses symboles de l'antiquité, avec sa grandeur olympienne; mais nous le voulons aussi chantant notre histoire sur nos arcs de triomphe, dans nos monuments et sur nos places publiques.

L'architecture est le premier des arts, disait l'antiquité même au temps de Phidias et de Polygnote. Le domaine de l'architecture est immense et son avenir n'a point de bornes. Mais où est notre architecture contemporaine? On nous présente l'architecture de tous les peuples dont la civilisation a jeté de l'éclat : architecture indienne, architecture grecque, architecture romaine, architecture arabe, et même on vient de nous parler de l'architecture mexicaine. La France vit sur tout cet échafaudage comme dans une tour de Babel. N'est-il pas temps que la France inscrive sur ses monuments et ses maisons : Architecture française ?

IV

Qu'est-ce que le théâtre aujourd'hui ? Est-il ce qu'il a toujours été? Est-il ce qu'il doit être? Si le livre est la pensée intérieure, le théâtre est la pensée extérieure. C'est le tableau visible des battements du cœur et des conquêtes de la raison. C'est l'humanité tout entière qui apparaît dans ses métamorphoses. C'est l'homme tel qu'il est, se cherchant ou se fuyant, l'homme deux fois homme, parce qu'il est la pensée du poëte, traduite par le comédien. Le grand comédien ne parle pas, il pense tout haut. Il est le symbole le plus éloquent de tous les arts : il peint et sculpte pour les yeux, pendant qu'il emporte l'âme dans le monde du sentiment avec la musique et la poésie. Le théâtre est le foyer consacré de l'esprit français. C'est là que s'allume

le flambeau de toutes les générations ; c'est là que l'homme du monde et l'homme du peuple, qui vivent des mêmes idées et des mêmes passions, viennent lire la traduction éloquente de leur sentiment héroïque et de leur roman intime; c'est pour ainsi dire le labyrinthe illuminé où ils retrouvent le chemin de leur cœur.

Mais la lumière qu'ils font sur les théâtres officiels est-elle le rayon sacré ?

Et la science ? La science a fait le tour de la terre et le tour du ciel, depuis les rapports révolutionnaires de Lakanal jusqu'aux sentinelles célestes de M. Babinet.

On dit qu'il y a encore un Journal des Savants. Nous l'ouvrons quelquefois sur son titre, mais le journal n'est plus. Ces messieurs y font leur autobiographie, comme s'ils écrivaient leurs mémoires, et les éloges les uns des autres, comme s'ils étaient à l'Académie française. Ils sont pourtant à l'Académie des sciences. Nous ne demandons pas à leur science la pierre philosophale ; tout homme a sa pierre philosophale en soi, puisqu'il a son esprit et sa liberté ; mais nous voudrions posséder un Moniteur universel de la science, surtout depuis que la science est appliquée aux arts, et que les arts mêlés aux sciences ont conquis le monde intellectuel et le monde pratique. Le *Journal des Savants* est le plus vieux des journaux savants : nous voudrions qu'il en fût le plus jeune.

Aujourd'hui que les chemins de fer ont franchi le Rhin et traversent les Pyrénées; aujourd'hui que le télégramme répand en un instant la même pensée dans toutes les capitales, l'heure est venue de fonder un journal universel, qui ralliera sous le drapeau de l'avenir les sentiments de tous les peuples, en philosophie, en littérature et en beaux-arts.

Ce sera comme un autre banquet de Platon, où seront appelés tous les esprits féconds du XIXe siècle épars dans les capitales et réunis pour l'instruction du monde. Ils viendront faire triompher l'art moderne, la science moderne, l'idée moderne, quel que soit leur pays, du nord au midi et du levant au couchant. Au lieu de l'invasion des barbares, ce sera l'invasion des esprits.

Nous embrasserons la philosophie, à condition qu'elle ne soit ni trop nocturne ni trop éclectique ; l'éclectisme est le libertinage platonique et la stérilité verbeuse des idées. O mon Dieu, s'écriait Pascal, que ne suis-je un homme devant toi ! O Nature, s'écriait Gœthe, que ne suis-je un homme devant toi !

Nous serons l'histoire de notre temps. La vraie histoire — l'histoire

vraie — est celle qui s'écrit au jour le jour, sur le vif, et non celle qui s'écrit après coup quand les événements ont perdu leur relief et leur couleur. Saint-Simon n'est pas seulement le premier chroniqueur, c'est le premier historien français. Nous dirons tout, comme Saint-Simon. La vérité sera notre force et notre conscience.

Si nous avons choisi Paris pour centre, c'est qu'après nous être attardés à Londres, à Bruxelles et à Leipzig, il a été reconnu, par nos amis de Londres eux-mêmes, que pour une telle œuvre Paris était le point de départ. Mais si la capitale de la France l'a emporté, matériellement parlant, elle n'entend pas prendre la meilleure place les armes à la main. A chacun selon sa plume.

L'alliance entre l'Angleterre et la France a marqué un grand pas dans la civilisation moderne; mais, pour que cette alliance soit durable, il ne faut pas qu'elle s'appuie seulement sur une base politique, il faut qu'elle ait pour lien l'échange des idées, la communion des deux littératures. L'Angleterre littéraire a des caractères qui la distinguent : la force, la grandeur, la puissance; la France a le sentiment de la beauté, la délicatesse de la forme. L'art et l'industrie des deux pays gagnent donc à fraterniser dans les hautes régions où se réconcilient les vieilles inimitiés nationales.

Ce que nous disons pour l'Angleterre, nous le disons pour les autres nations.

La *Revue du XIXe siècle* veut la réunion et non la confusion des langues; il ne faut pas que le monument d'universelle intelligence que nous élevons au XIXe siècle soit une tour de Babel; toutefois, la poésie étant une originale qui s'appauvrit en passant à travers la traduction, la REVUE donnera les vers des poëtes européens dans leur langue nationale.

Nous supposons que Pierre de Ronsard, André de Chénier, Alfred de Musset ont au moins laissé leurs ombres parmi nous. Ne riez pas des vers : ils ont leur rime et leur raison dans le cœur de l'homme et de la femme. Montesquieu, qui a fait la loi des hommes, et Buffon, qui a fait la loi des animaux, se sont montrés, eux qui étaient si éloquents en prose, les adversaires de la poésie; mais Voltaire, qui avait la raison et la rime, leur a appliqué à tous les deux le mot de Montaigne : « Nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous par en médire. » D'ailleurs le poëte contient souvent le philosophe, et le philosophe ne contient jamais le poëte. Quelqu'un a dit qu'il y avait plus d'un Pascal et plus d'un Paul-Louis Courier dans Byron. Ne riez pas des vers : Homère en faisait, ce grand secrétaire de l'antiquité. Il ignorait la rime, qui

est une fleur de l'Occident. Il dirait aujourd'hui qu'elle est une aile encore à la poésie ; il en ferait une harmonie de plus à l'Iliade.

La critique aura ici une tribune. Quand nous n'avons plus besoin de connaître, nous avons encore besoin de chercher. L'examen, l'analyse, la libre recherche nous sont plus que jamais nécessaires, aujourd'hui que la littérature est étouffée sous une multitude de livres nouveaux. Ce ne sera pas ici la critique hargneuse, discordante, mesquine, pédante, inféconde, qui n'est que rage de janissaire ou plaisir d'eunuque. Il y a encore des critiques à Paris, comme il y a des juges à Berlin.

Nous aurons la sévérité, mais nous aurons une heure pour les violons, le chant, la danse, le concert, le théâtre. Nous aurons les salons, les courses, les eaux, les clubs, les chasses, tout le highlife, vu par Gavarni ou Marcellin. Nous aurons les coulisses et les malices. Et les voyages, les voyages autour de soi, autour des autres, autour du monde ? Le chemin est ouvert à la suite de Sterne et de John Franklin, de Xavier de Maistre et de Lapeyrouse.

Les contemporains illustres auront leur portrait au burin et à la plume dans la *Revue*. La Bruyère a dit : « La vanité aime les portraits ; » mais c'est aussi la vanité des écrivains de peindre les talents élevés, de crayonner une belle vie, d'expliquer un grand génie. La *Revue du XIXe siècle* a voulu d'abord se souvenir du peintre des poëtes, ce grand Poussin pour qui la peinture fut une poésie parlante. Aussi donnons-nous comme frontispice sa Muse gravée par Caamatta, cette belle Muse des philosophes et des rêveurs.

N'éternisons pas ce monologue et n'en faisons pas un chapitre. Cette simple page n'est pas même une préface : c'est un salut.

C'est un salut aux Athéniens.

LA REVUE DU XIXe SIÈCLE.

MADEMOISELLE

DAFNÉ DE MONTBRIAND

EAU-FORTE DANS LA MANIÈRE DE PIRANÈSE

I

L'année dernière, il n'était question que de Mlle Dafné de Montbriand, ou la Dafné, comme on l'appelait familièrement dans ce monde dont le plaisir semble être la principale ou pour mieux dire l'unique affaire. Tous ceux qui étaient d'un club quelque peu élégant, suivaient les courses de Chantilly et de la Marche, applaudissaient à l'Opéra la cantatrice ou la danseuse en vogue avec une fleur plantée à la boutonnière par Isabelle, jouaient à la paume et au cricket, patinaient sur le lac, soupaient au Café Anglais en sortant du bal masqué, et, l'été, allaient suivre une martingale à Bade, connaissaient la Dafné. Les autres, pauvres gandins à la suite, indignes d'un si grand honneur, faisaient semblant de la connaître. De mauvaises langues prétendaient que son nom réel était Mélanie Tripier, mais les gens de goût l'approuvaient d'avoir répudié ces vocables disgracieux, un vilain nom sur une jolie femme produisant l'effet d'une limace sur une rose, Dafné de Montbriand valait mieux, à coup sûr, que Mélanie Tripier. Cela avait à la fois un petit air mythologique et aristocratique tout à fait galant. L'orthographe spéciale de Dafné, par un *f*, sentait son Italie de la Renaissance et donnait du ragoût à la chose. Ce nom sans doute avait été

fabriqué pour la belle par quelque poëte lyrique sans ouvrage et baptisé de vin de champagne au dessert.

Quoiqu'il en soit, la Dafné arrivait aux courses dans une calèche à huit ressorts attelée de manière à défier la critique des sportmen les plus difficiles, et conduite à la Daumont par des grooms en culotte de peau blanche, en bottes molles à revers, en casaque de satin vert-pomme, les cheveux crêpés et poudrés sous leur casquette anglaise. Une duchesse de bon aloi n'eût pas été mieux menée; cette rigueur dans les choses d'écurie lui valait une certaine estime parmi le monde hippique. Ses chevaux étaient des chevaux sérieux et sa livrée noire avait du chic.

Blonde primitivement, la Dafné, pour se conformer à la mode qui régnait alors, était devenue rousse par l'usage de certains cosmétiques renouvelés de la parfumerie vénitienne au XVIe siècle. Retombant sur sa nuque en épais chignon, ses cheveux allumés au soleil de paillettes lumineuses brillaient comme des papillons d'or dans un filet. Elle avait les yeux vert de mer — *procellosi oculi* — des yeux de tempête rehaussés par des sourcils et des cils bruns, singularité piquante due à la nature ou à l'art, mais en tout cas d'un bon effet. Sa peau était trop blanche pour n'être pas truitée de quelques taches de rousseur sous sa poudre de riz et sa couche de fard hortensia, mais ce défaut se compensait par l'extrême finesse du tissu, et, d'ailleurs, en ce siècle de maquillage, on a le teint qu'on veut. Ses lèvres ravivées d'une couche de carmin laissaient voir en s'entr'ouvrant des dents pures et bien rangées, mais dont les canines très-pointues, faisaient penser à la denture des Elfes, des Nixes et autres créatures aquatiques d'un commerce dangereux.

Quant à ses toilettes elles étaient très-variées, mais toujours extravagantes; pittoresques, cependant, comme des travestissements de carnaval. C'était un luxe fou et une surcharge bizarre de tous les brimborions qu'invente la mode du demi-monde, ne sachant plus où donner de la tête pour tirer l'œil et faire scandale. Petits chapeaux andaloux, hongrois, russes, avec plumes de paon, voilette-masque, constellations de paillettes d'acier, franges de larmes en verre, garnitures de perles en jais et autres fanfreluches de même sorte qui bruissaient comme la tétière d'une mule espagnole; vestes turques, zouaves, chemises cosaques, garibaldis historiés de boutons, de grelots, de ferrets et de soutaches si compliquées que l'étoffe disparaissait; jupons tailladés, retroussés, bouffants, plaqués de quilles et de losanges des couleurs les plus voyantes et les plus brusquement associées, bottes mignonnes en maroquin du Levant à hauts talons rouges et à glands d'or; rien n'y

manquait, et soyez certain sans l'avoir vu que ses boutons étaient blasonnés de fers à cheval et de fouets en sautoir. Elle ressemblait, à s'y méprendre, à un de ces croquis élégamment exagérés des costumes du jour dont Marcelin illustre la *Vie parisienne.*

Or il advint qu'au milieu de son triomphe, à l'apogée de son succès, Mlle Dafné de Montbriand disparut subitement. L'astre eut une éclipse et s'effaça du ciel de la galanterie. Qu'était-elle devenue? des créanciers lassés d'attendre l'avaient-ils envoyée en villégiature à Clichy? était-elle tombée amoureuse de quelque mineur séraphique exigeant d'elle un renoncement complet à Satan et à ses pompes? un Pacha civilisé, las de Géorgiennes, de Circassiennes et de négresses, lui avait-il proposé un engagement de 500,000 fr. pour son sérail, avec clause de réclusion et de fidélité? Personne n'en savait rien. On alla même jusqu'à supposer que, prise par quelque remords soudain, elle s'était enfouie au fond d'un monastère. A cette aventure, il fallait une explication bizarre et romanesque, car la Dafné était trop belle, trop jeune et trop en vogue pour qu'on pût songer à l'un de ces désastres vulgaires qui remettent lorsqu'elles vieillissent ces créatures dans l'inconnu d'où elles sortent.

On en parla bien quinze jours au bois, à l'Opéra et au club, puis on n'y pensa plus. Paris a bien autre chose à faire que de s'occuper des étoiles filantes, il manque à tout le monde et personne ne lui manque. Si vous venez c'est bien, si vous vous en allez c'est mieux, car vous faites place à un autre. Paris n'est pas long à dire aux femmes *displicuit nasus tuus*, ton nez a déplu : le nez de la Montbriand qui était fort bien fait ne déplaisait pas encore, mais celui de Zerbinette, gentiment retroussé à la Roxelane, le fit oublier au bout d'un mois.

Cependant il fallait bien que la Dafné fût quelque part; elle n'était pas morte, on l'aurait su. Sa maison, ses chevaux, ses voitures n'avaient pas été mis en vente et l'on ne supprime pas en pleine civilisation un être aussi voyant qu'une fille de marbre comme Mlle Dafné de Montbriand, née Mélanie Tripier. Ce qu'il y avait de certain, c'est que Dafné n'était plus à Paris. Un petit amoureux à qui elle avait donné un rendez-vous où nécessairement elle ne se trouva pas, l'avait cherchée partout, même à la Morgue, cette station finale des enquêtes désespérées.

Plus adroit que le petit amant, nous retrouverons peut-être Mlle Dafné de Montbriand, mais pour cela il est indispensable de faire un voyage, de sauter de Paris à Rome, d'un alinéa à l'autre, et de nous suivre à la villa Pandolfi.

II

La villa Pandolfi, à quelques tours de roue hors des murs, est un de ces palais empreints au plus haut degré du goût italien comme il régnait vers la moitié du XVIIe siècle. Elle est située au fond de vastes jardins plutôt bâtis que plantés, car la compréhension de la nature est un sentiment tout moderne, et il n'y a pas longtemps qu'on s'est avisé de mettre dans les parcs des fleurs, des gazons et des arbres. Une porte semblable à un arc de triomphe et flanquée de colonnes d'ordre rustique à bossages vermiculés, d'où pendent des stalactites de pierre où se mêlent des barbes d'herbe, s'ouvre dans un mur antique qui a dû clore sous les Césars, quelque villa patricienne. La grille franchie, une allée de cyprès plusieurs fois centenaires se présente au visiteur. Ces cyprès aux troncs cotelés de puissantes nervures pareilles à des colonnes tordues en faisceau par une main de géant, semblent avoir pour feuillage des scories de bronze et forment deux immenses rideaux d'un vert sombre presque noir conduisant la vue vers le palais élevé au fond de cette perspective. Une eau vive court dans des rigoles de pierre de chaque côté de l'allée, après avoir alimenté les fontaines et les jets d'eau de la villa, et s'engouffre dans une crapaudine avec un bruit de torrent. Entre les cyprès, des vases de marbre, des statues antiques plus ou moins mutilées, font des taches de blancheur d'un effet assez inquiétant le soir, et rappellent vaguement les tombes turques au Grand Champ des morts de Scutari. A l'heure où nous commençons cette description, le soleil se couchait dans un ciel d'un bleu de turquoise strié d'étroits nuages violets et tournant au citron ou approchant des tons orangés qui environnaient l'astre à son déclin. Les pyramides des cyprès s'enlevaient en vigueur sur ce fond clair, et à travers leur feuillage obscur scintillait, çà et là, des points de feu d'où partaient des rayons, tandis que tout le bas baignait dans une ombre bleue et froide.

Le palais s'élevait sur une grande terrasse à balustres de marbre divisés par des acrotères supportant des statues mythologiques tortillées dans le goût du Bernin et de son école. Des niches creusées dans les murs de soutènement contenaient aussi des figures frustes retirées des fouilles par les anciens propriétaires de la villa et des fragments de bas-reliefs y étaient encastrés.

Un escalier de marbre séparait la terrasse et montait entre les deux

substructions par larges paliers. D'un des coins de la balustrade, comme un tapis d'un balcon, s'échappait une immense nappe de lierre qui rompait heureusement les lignes horizontales de l'architecture.

Au haut de l'escalier s'élevait, en recul, le palais avec sa corniche d'une forte projection, ses grandes fenêtres aux frontons échancrés et triangulaires alternativement, son péristyle à pilastres d'ordre corinthien cannelé à mi-hauteur et son soubassement taillé à facettes. Pour avoir l'effet juste, sur cette vieille magnificence, répandez la rouille du temps, les tons noirâtres de la pluie et les plaques vertes de mousses. Cela ne ressemblait en rien à ce qu'on entend en France par château ou maison de campagne. On eût dit une décoration de théâtre exécutée en pierre au lieu d'être peinte sur toile. Tout y était sacrifié à l'effet et à la perspective; les arbres y ressemblaient à des coulisses, mais c'était une décoration comme celle de San-Quirico, qu'admirait si fort Stendhal, grandiose, solennelle et dessinée par un profond génie architectural.

Du haut de la terrasse, la vue s'étendait sur les jardins où des ifs et des buis taillés d'une façon bizarre formaient des compartiments symétriques, s'arrondissaient en boule, s'allongeaient en pyramide et prenaient toutes les figures excepté la naturelle. C'était ce goût qu'on appelle français et qui est véritablement italien, car il vint chez nous d'au-delà des monts et se développa dans toute sa splendeur sous Louis XIV. Au milieu de ces parterres on voyait des fontaines rappelant le style de celles qui ornent la place Navone. Des tritons barbus et cambrés tortillant leurs jambes squammeuses, enlevant des néréides entre leurs bras nerveux et soufflant par leurs conques des jets d'eau qui retombaient en bruine sur leurs reins verdis. Dans les recoins, des grottes de rocaille envahies par les plantes pariétaires, abritaient les groupes d'Acis et Galatée que Polyphème menace d'une énorme pierre, et Pluton ravissant Proserpine sur un char à demi-englouti entre les roches entr'ouvertes. Cette invention avait dû jadis paraître du dernier galant. Deux autres fontaines appliquées au mur en forme de façades, versaient l'eau par des mascarons tragiques et comiques, au large rictus de bronze, dans une cuve de porphyre et dans un tombeau romain dont le bas-relief mutilé représentait une bacchanale.

Au delà, par-dessus les murailles, on apercevait vers le bord de l'horizon la ferme découpure du mont Soracte, brillanté de quelques touches de neige.

III

La nuit commençait à descendre et l'obscurité faisait briller sur la façade du palais quelques fenêtres d'un éclat rougeâtre. La villa, comme on eût pu le croire, n'était pas inhabitée; elle avait, chose étonnante, d'autres hôtes que les rats, les araignées, les chauves-souris et les terreurs nocturnes.

Des voitures suivaient l'allée de cyprès où leurs lanternes scintillaient comme des vers luisants dans l'ombre opaque, et déposaient leurs maîtres à l'escalier de la terrasse. Ces arrivants semblaient des invités, car ils étaient tous en frac noir, cravate blanche et gants paille. Ils étaient presque tous jeunes, sauf deux ou trois personnages chez qui la naissance, le pouvoir et la richesse remplaçaient la jeunesse. Quoiqu'ils montassent les marches d'un pas plus lent et plus lourd, ils n'en étaient pas moins sûrs de parvenir.

L'intérieur du palais Pandolfi, bien qu'on eût fait des efforts pour y introduire le confortable moderne, n'en restait pas moins sérieux, triste, presque sinistre.

Les appartements de réception étaient au rez-de-chaussée et se composaient d'une suite de salons en enfilade, dont les portes se correspondaient, et formaient, du seuil à la dernière pièce, une longue perspective pareille à celle de ces glaces posées l'une en face de l'autre qui se renvoient indéfiniment leurs reflets. Le moindre de ces salons eût contenu sans peine toute une maison, comme les architectes les construisent aujourd'hui. Il fallait pour les remplir la gigantesque vie d'autrefois. C'est tout au plus si des buissons de bougies plantés dans d'énormes torchères suffisaient à faire discerner les tapisseries passées de ton, les cuirs de Cordoue à grands ramages, et les fresques assombries qui décoraient ces vastes murailles. De loin en loin, dans son cadre de vieil or rougi, une scène mythologique peinte par quelque Bolonais à la suite des Carrache, faisait sortir d'un chaos d'ombre la chair blanche d'une nymphe ou d'une déesse; d'antiques cabinets de laque envoyaient les éclairs roses et bleus de leurs incrustations en burgau; de vieux fauteuils dorés prenaient des paillettes de lumière sur les reliefs de leurs sculptures; les figures couchées au-dessus des chambranles et soutenant le blason des Pandolfi s'illuminaient de luisants singuliers, et prolongeaient jusqu'au plafond leurs ombres déformées et spectrales.

A travers ces salons où se tenaient quelques domestiques en livrée

sombre, indiquant la route, les invités passaient comme des fantômes, et le silence était si profond qu'on entendait le craquement de leurs bottes vernies sur les parquets de marqueterie ou de mosaïque d'un bout à l'autre des salles.

C'était dans la dernière pièce qu'avait lieu la réception. De fortes lampes enchâssées dans d'immenses potiches du Japon, un lustre à quarante branches, descendant d'un plafond représentant l'Olympe au bout d'un câble de soie accroché au ceste de Vénus, des appliques chargées de bougies et reflétant leurs lumières dans des miroirs d'argent poli, y produisaient une véritable illumination à giorno, qui permettait de saisir tous les détails d'un luxueux ameublement où le confort moderne avait su se plier avec intelligence à la sévérité du goût ancien.

La dame de la noble villa romaine n'était autre, il faut bien l'avouer, que Mlle Dafné de Montbriand. Un Anglais, retour de l'Inde, possesseur d'un grand nombre de laks de roupies, blasé sur les charmes plus ou moins cuivrés des bayadères, ultra splénétique et portant autour des yeux les lunettes d'or de l'hépatite, l'avait trouvée amusante comme un ouistiti en verve de grimaces, à un souper de carnaval et s'était payé « cette petite chose curieuse. » Il s'en était bientôt fatigué dans l'intimité d'un voyage en Italie, et avait repris le chemin de Calcutta, laissant avec une grosse somme d'argent, en manière de consolation, la Dafné magnifiquement installée à la villa des Pandolfi, qu'il avait achetée de son dernier propriétaire tombé dans l'indigence, et forcé à ce douloureux sacrifice de voir une fille habiter le palais de ses aïeux.

La Dafné n'avait pas encore achevé sa toilette ; ces créatures n'en finissent jamais, et les convives au nombre de sept ou huit attendaient avec cet air un peu gourmé d'hommes rivaux de fait ou tout au moins d'intention. Ceux qui étaient ou avaient été du dernier mieux avec la diva, se montraient bons princes, tandis que les autres, malgré leur politesse gardaient une mine froide et presque farouche. Nous n'étonnerons personne en disant qu'il y avait là, un duc historique, un pair d'Angleterre, un prince romain, un knias russe, deux marquis, un baron qui, s'il n'était pas le premier baron chrétien, n'en appartenait pas moins à une très-illustre famille, et un charmant petit attaché d'ambassade tout jeune, tout blond, tout rose, qu'on eût pris pour l'ange de la diplomatie. Tout salon se fût honoré de pareils hôtes, et s'ils étaient là, c'est que les gens comme il faut, aiment à se dédommager dans la mauvaise compagnie de l'ennui que leur cause la bonne.

Si vous le permettez, nous allons laisser ces beaux messieurs occu-

pés à feuilleter les albums, regarder les stéréoscopes, examiner les bibelots des étagères, échanger quelques considérations politiques sur la jambe de la première danseuse, et nous passerons dans le cabinet de toilette de la Dafné. Elle se tenait debout, habillée de pied en cap, près d'une vaste table de marbre couverte de flacons, de brosses, de pots, de petits outils d'acier et de tout l'attirail de la toilette moderne. Devant elle était déployé un paravent de glaces, sorte de psyché à trois feuilles, le triptyque de la coquetterie, qui lui permettait de se voir de haut en bas sous tous les aspects. Le costume de la Dafné consistait en une robe de taffetas vert d'eau glacé, galonnée sur toutes les coutures de dentelles d'argent, qui encadraient également le corsage, et, cousues à plat, formaient sur la jupe des carrés, des losanges, des cercles et des entrelacs. Des bandelettes d'argent, en harmonie avec la garniture de la robe, brillaient par place dans ses cheveux roux, ondés, crêpés, hérissés sur le front, renoués à la nuque et s'échappant en une énorme gerbe de spirales d'or fauve sur des épaules qui, pour appartenir à un être doué d'une âme assez noire, n'en étaient pas moins blanches.

Quoiqu'elle eût tout lieu d'être contente de sa toilette, la Dafné ne jetait pas à sa psyché triple le regard d'approbation qu'elle ne se refusait pas, lorsque l'édifice de sa coiffure était venu à bien, et que la traîne de sa robe était suffisamment longue.

La portière du cabinet de toilette venait de retomber sur une visite mystérieuse. Une femme vêtue de noir, hermétiquement voilée, venue sans bruit, était sortie de même par des passages secrets, qu'elle semblait connaître de longue main, et qui lui avaient permis de parvenir jusqu'à Dafné, à l'insu des domestiques.

De ces femmes là, vêtues de noir et masquées d'un voile de grenadine, on en voit souvent rôder autour des courtisanes à la mode, chuchotant des promesses d'écrins, de bourses d'or, de rentes assurées, mais celle-ci, dans son costume couleur de ténèbres qui ressemblait à un domino, avait réellement fort grand air.

Cependant, quand elle fut sortie, la Dafné ouvrit un coffre en fer scellé dans le mur, et défendu par toutes les combinaisons de serrurerie qu'a pu produire la rivalité de Huret et de Fichet, et y enferma un portefeuille gonflé de billets de banque, — sans doute le prix ou les arrhes du marché conclu. Mlle de Montbriand, ce qui ne lui arrivait pas souvent, avait l'air sérieux, et, en se dirigeant vers le salon elle murmurait, comme pour se la rémémorer, cette phrase bizarre, « presser l'œil gauche du sphinx de droite. » Avant d'entrer, se sentant sans

doute un peu pâle, elle tira de sa poche une petite pomme d'api en ivoire, qui se dévissait par la moitié, y prit une houppe chargée de rose et se la passa sur les joues.

Après la distribution obligatoire de *saks-hands* et les baisers posés sur le dos d'une main assez commune, travaillée par les unguicures, Dafné donna le bras au pair d'Angleterre, et l'on passa dans la salle à manger; une haute salle décorée d'une fresque assombrie par le temps et représentant le banquet des dieux, œuvre de quelque élève de Jules Romain, si ce n'est de Jules Romain lui-même. Cette fresque, qui régnait tout autour de la salle, échancrée par la porte et une fenêtre unique, aux amples rideaux de brocatelle, reposait sur un soubassement, où Polydore de Caravage avait, au milieu d'une architecture feinte, encadré des médaillons de bronze rehaussés de hachures d'or, contenant des scènes et des attributs mythologiques. Les dieux et les déesses dans une nudité olympienne se livraient à de violentes crispations musculaires, pour tendre leur coupe au nectar d'Hébé ou prendre l'ambroisie, nourriture des immortels, sur de grands plats d'argent. Leurs torses, d'un ton orangé, se détachaient d'un ciel dont le bleu avait noirci, et leurs pieds s'appuyaient sur des flocons de nuages blancs, semblables à des éclats de marbre; tous ces dieux du paganisme à qui l'art avait redonné une sorte de vie, semblaient regarder d'un air dédaigneux les mortels trop modernes, qui installaient leur dîner terrestre au-dessous de leur banquet céleste où l'on ne mangeait que de la peinture. Junon, son paon entre les jambes et la tête un peu tournée vers l'épaule, paraissait lancer un coup d'œil farouche à Mlle Dafné de Montbriand, placée précisément en face d'elle. La sévère épouse de Jupiter, n'a jamais aimé les nymphes de conduite suspecte.

La table était posée au milieu de cette immense salle, sur un tapis de Smyrne, car bien qu'on touchât à la fin du printemps, la mosaïque du plancher eût été froide aux pieds des convives. Dafné avait à sa droite le pair d'Angleterre, qui portait majestueusement ses onze lustres, et gardait cette verdeur des vieillards anglais conservés par une grande vie et une hygiène supérieure; à sa gauche Lothario, le jeune prince romain. C'était un jeune homme mince et nerveux, plutôt petit que grand, au teint pâle, le visage entouré d'une étroite ligne de favoris très-noirs, qui allaient rejoindre une petite barbe fine, soyeuse et lustrée comme de l'ébène qui n'avait pas beaucoup d'années de date. Ses yeux étaient d'un brun foncé avec des lueurs jaunes autour de la pupille, et l'ensemble de ses traits offrait cette régularité classique qu'on rencontre assez souvent en Italie, et qui est si rare dans

nos climats. Les artistes disaient que le prince Lothario, ressemblait beaucoup au portrait de César Borgia par Raphaël, qu'on admire à la galerie Borghèse. Un soir de carnaval, Lothario avait pris pour déguisement le costume du portrait, et on eût dit que le Borgia était revenu au monde; n'allez pas d'après cela imaginer une physionomie féroce et terrible, Lothario paraissait le plus doux des hommes, et avait une figure charmante comme le fils d'Alexandre VI.

Tout en conservant l'obséquiosité que les courtisanes gardent toujours à l'endroit des millions, même quand les millions ont des cheveux blancs, Dafné cultivait son voisin de droite, le prince Lothario. Elle lui indiquait les vins qu'il fallait boire, les plats dont il valait mieux goûter, elle se penchait vers lui presque tendrement, lui chuchotait à l'oreille des choses qu'elle aurait pu bien dire tout haut, et à la moindre plaisanterie de Lothario elle riait aux éclats, montrant ses belles dents jusqu'aux gencives et se renversant sur le dos de sa chaise, de façon à mettre en relief les trésors d'une poitrine fort blanche et fort bien meublée, comme disaient nos bons aïeux dans leur style galantin et léger ; souvent elle posait son bras nu contre la manche de Lothario, qui se blanchissait à la poudre de riz. Aujourd'hui on s'enfarine près des nymphes comme près des meuniers.

Le repas était fin et délicat. On ne mange plus que chez ces créatures qui ont à réveiller tous les blasements, ceux du cœur et ceux de l'estomac. Le vin de champagne de la *veuve*, comme on dit quand on veut mériter l'estime des garçons de cabinet, s'y frappait dans des carafes en cristal de Bohême, où une poche ménagée à la paroi du vase faisait plonger la glace sans qu'elle se mêlât au vin. Les crus les plus célèbres du Rhin passaient de leurs longues quilles dans les rœmers couleur d'émeraude et la Dafné, un peu lancée, racontait des histoires incroyables dans un style qui empruntait des termes à trois ou quatre argots; car elle avait été modèle, figurante à un petit théâtre, et mêlée par ses amours au monde du sport. L'atelier, la coulisse et l'écurie lui ouvraient leur dictionnaire de locutions pittoresques. Il paraît que c'est un plaisir de voir tomber des lèvres d'une jolie femme, au lieu de perles ou de roses, des crapauds et des souris rouges, car tous ces hommes bien nés et de la meilleure éducation semblaient s'amuser beaucoup des propos de la Dafné. Le pair d'Angleterre, qui ne comprenait pas toujours, quoiqu'il sût parfaitement le français de Racine, de Fénelon et de Voltaire, souriait gravement; le knias russe, au courant de toutes ces rengaines par l'étude assidue des petits journaux, s'extasiait sur la verve de Mlle de Montbriand qu'il proclamait ce soir-là, absolument

phosphorescente. Quant au prince romain Lothario, en l'honneur duquel se tirait ce feu d'artifice, il y paraissait peu sensible. La blague parisienne est ce qui produit le moins d'effet sur un esprit italien : un accent de passion eût mieux valu pour le séduire. L'ange de la diplomatie, malgré son amour pour Dafné, ne pouvait s'empêcher de convenir, à part lui, que la divinité de son cœur employait des mots bien peu officiels et encore moins cancellaresques.

IV

Cependant qui eût observé d'un œil tranquille Mlle de Montbriand, se fût aisément aperçu qu'elle faisait la bacchante à froid et qu'il y avait quelque chose de contraint et de nerveux dans ses efforts pour égayer ses convives. Malgré l'animation du repas, son rouge était tombé et une imperceptible moiteur mouillait ses tempes. De ses yeux, qu'elle tâchait de rendre provocants et voluptueux, jaillissait parfois un regard effaré. Heureusement pour elle les convives, échauffés par le vin et la bonne chère, ne prenaient pas garde à cette angoisse secrète qui perçait à travers les éclats de rire, les calembours par à peu près et les anecdotes saugrenues.

Dafné, voyant qu'elle faisait une médiocre impression sur Lothario, se dit « passons à la pose mélancolique » et comme fatiguée du rôle qu'elle jouait, elle prit une attitude qu'elle savait lui aller bien; le coude sur la table, la main à la tempe, les doigts dans les cheveux et le regard au plafond, ce qui donnait à son œil une lueur attendrie et lustrée. Elle était vraiment belle ainsi. Lothario, que la turbulence de Dafné avait ennuyé, la regarda avec plus de complaisance et lui adressa quelques phrases flatteuses.

Allons, se dit la Dafné, cela sert toujours à quelque chose d'avoir posé la tête d'expression à l'Académie des beaux-arts. Cet air de Mignon regrettant la patrie, ne rate jamais son effet.

On servit le café, et dans une corne de rhinocéros travaillée avec un art infini par les patients Chinois, des cigares des meilleurs vueltas de la Havane, furent présentés aux convives. — Bientôt des spirales bleuâtres montèrent vers le plafond rejoindre les nuages de l'Olympe, au risque de faire éternuer les déesses. La Vénus antique aspirait le parfum de l'encens ; la Vénus moderne doit se contenter de l'odeur du

tabac. La soirée s'avançait et déjà deux ou trois de ces messieurs étaient partis. Ceux qui restaient craignaient, en s'en allant, de laisser le champ libre à un rival. Le jeune attaché d'ambassade, quoique Dafné eût plusieurs fois laissé tomber la conversation comme une personne qui désire être seule, ne pouvait se résoudre à faire retraite. Il n'y avait plus dans le salon que lui et le prince Lothario, à qui Mlle de Montbriand lançait des regards languissants. Enfin, il se leva et prit congé d'un air maussade. Lothario se disposait à le suivre lorsque Dafné lui prit la main nerveusement et lui dit très-bas et très-vite : « allez retirer votre paletot de l'antichambre et renvoyez votre voiture. » Cette injonction ne parut pas trop surprendre le prince, et il se mit en devoir de lui obéir.

Pendant les quelques minutes qu'il mit à exécuter cet ordre, la Dafné qui maintenait à grand'peine son agitation, murmurait à voix basse : « Lothario est jeune, beau, riche — J'ai bien envie de manquer à ma parole. L'affaire serait aussi bonne de ce côté-là, oui ; mais la femme noire me ferait assassiner ainsi qu'elle me l'a promis ou me donnerait une boulette comme à un caniche. »

Elle en était là de son monologue, lorsque Lothario rentra. Aussitôt elle prit avec une rapidité qui eût fait honneur à une grande comédienne une physionomie tendre, amoureuse, enivrée et en quelques phrases mêlées de soupirs flûtés et de regards fondants, elle sut persuader au jeune prince qu'elle l'adorait depuis longtemps, depuis ce jour où elle l'avait rencontré aux cascines de Florence et qu'elle était bien malheureuse, elle, pauvre fille perdue, d'avoir porté ses vœux si haut et d'aimer un être noble et pur, qui ne pouvait avoir que du mépris pour elle.

Ces choses, même quand on n'y croit pas, sont toujours agréables à entendre, surtout si elles sortent des lèvres d'une jolie femme, prête à prouver son repentir par une nouvelle faute et à jeter en votre faveur la blanche robe d'innocence qu'elle a revêtue pour vous plaire. Dafné, en ce moment était charmante, soit que la beauté du prince l'émût réellement, soit que l'approche d'une action hasardeuse donnât à ses traits une profondeur d'expression qui ne leur était pas habituelle.

Lothario l'avait rassurée de son mieux en disant : que l'amour comme la flamme et le vin de la cuve ne souffrait rien d'impur et qu'il suffisait de s'aimer, pour devenir tout de suite deux beaux petits anges. Cette morale facile et légèrement moliniste parut du goût de Dafné, dont le prince entourait avec son bras la taille souple, comme Othello reconduisant Desdémona.

Affectant la poitrine délicate, Dafné simula une petite toux, et dit, elle qui jadis culottait les pipes quand elle était la Judith du rapin Holopherne : « la fumée de ces cigares m'entête et me suffoque, si nous allions dans ma chambre, il y fait plus frais ! »

On passa donc dans la chambre de Dafné. Une vaste pièce très-haute de plafond, tapissée en cuir de Bohême à ramages d'or fauve, ornée de quelques tableaux de maîtres dont les teintes sombres faisaient tache dans leurs larges cadres d'or neuf, meublée d'un grand lit sculpté dans le goût de la renaissance et de fauteuils qui ressemblaient à des cathédrales. Cette pièce avait l'aspect lugubre de la chambre à coucher de la Tisbé au cinquième acte d'Angelo, tyran de Padoue. La Dafné y avait réalisé une décoration de mélodrame. Cela l'amusait d'avoir peur, le soir, en se couchant.

Dans un coin s'étalait un large divan ou plutôt un canapé en forme de banc antique, termimé à chaque bout par un sphinx dont la croupe servait d'appui aux coussins et permettait de s'accouder.

Lothario s'était assis sur ce divan et de ses bras enlacés attirait vers lui Dafné, qui faisait une molle résistance et dont le sein palpitait sous ses dentelles d'argent. La chambre n'était éclairée que par une lampe à trois becs découverte à Pompéï. Dafné tournait le dos à la lampe et sa figure baignait dans l'ombre ; si la lumière l'eût frappée, Lothario n'eût pas trouvé naturelles, en ce moment, la pâleur livide de la jeune femme et l'expression hagarde de ses yeux. Avec un geste qui simulait une mutinerie pudique, la Dafné se dégagea de l'étreinte du prince et, comme si elle chancelait d'émotion, elle appuya sa main tremblante sur la tête du sphinx de *droite*, dont les doigts à tâtons cherchaient l'œil *gauche*. Quand elle l'eût rencontré, elle en pressa fortement la prunelle, comme le bouton d'un timbre, ainsi que le lui avait commandé la dame à la toilette noire, qui lui inspirait une si profonde terreur.

A cette pression, le dessus du divan s'ouvrit comme au théâtre une trappe anglaise, précipitant Lothario dans un gouffre sombre d'où sortit violemment une bouffée d'air humide et se referma aussitôt par la réaction du mécanisme d'une manière si exacte, qu'il était impossible de soupçonner qu'un homme était assis là trois secondes auparavant.

Le regard atone, les bras pendants, glacée d'horreur, la Dafné contemplait stupidement le canapé, couche d'amour transformée en tombeau, et sur lequel tout à l'heure lui souriait un jeune homme plein de vie et de désirs. De folles terreurs l'assaillirent ; les oreilles lui tintaient,

le sang lui sifflait dans les tempes, et il lui semblait entendre de sourds gémissements à une grande profondeur sous le plancher.

Elle fit quelques pas vers la porte, craignant qu'une autre trappe ne s'ouvrit dans le parquet et ne l'envoyât rejoindre Lothario au fond de l'abîme « ce serait joliment bien joué » se disait-elle, mais rien ne céda sous ses pieds. Elle arriva heureusement au seuil de sa chambre, entra dans son cabinet de toilette, vida le coffre, y prit toutes les valeurs qu'il renfermait, la boîte contenant ses bijoux et avec l'aide de Victoire, son âme damnée, sa femme de chambre-séïde, revêtit une robe de voyage, s'enveloppa d'un manteau de couleur sombre et monta dans le coupé qu'elle avait fait atteler.

Ce départ ne surprit personne parmi les domestiques dont la plupart, d'ailleurs, étaient déjà couchés. Souvent Madame sortait à minuit pour ne rentrer que le matin.

V

En sentant le canapé manquer sous lui, Lothario s'était instinctivement retenu de sa main crispée au coussin de velours où il s'appuyait. Le coussin l'avait suivi dans sa chute et l'empêcha d'être mortelle en l'amortissant. Cette horrible sensation de descendre brusquement dans le noir à une profondeur inconnue dura trois ou quatre secondes peut-être qui parurent des siècles au jeune prince romain. Un choc violent l'interrompit. Par bonheur à cet endroit le sol, composé de détritus n'était pas dur et Lothario, un instant étourdi, reprit bientôt ses sens. Il se tâta, respira fortement, allongea les bras et les jambes et se convainquit qu'il n'avait rien de cassé. Cette constatation faite, il se dit qu'il fallait reconnaître la place, chose assez difficile dans cette obscurité plus dense, plus opaque et plus noire que celle du puits de l'abîme. Lothario était fumeur, et cette idée lui vint fort à propos qu'il devait avoir en poche une de ces boîtes d'allumettes de cire qui viennent de Marseille et se répandent par le monde entier; il tâta son habit et sentit le mince relief de la boîte. Il frotta une allumette sur le papier de verre, et à la clarté pétillante qui en résulta il examina rapidement le terrain de sa chute. Trois ou quatre squelettes sous des vêtements d'un autre siècle, tombés en lambeaux ou affaissés sur des formes absentes, étalaient leur lignes anguleuses. Quelques restes de dorure brillaient parmi ce détritus noirâtre, et l'un des cadavres encore

coiffé de son chapeau faisait avec sa face décharnée, ses dents sans lèvres et ses yeux vides, une grimace lugubrement sarcastique. Cela ressemblait à cette effroyable eau-forte de Goya qui a pour titre : « Nada y nadie. » Cette vision plus horrible que toutes les monstruosités du cauchemar, s'éteignit avec l'allumette qui commençait à brûler les doigts de Lothario.

« Il paraît, se dit le prince retombé dans l'obscurité, que je suis au fond d'une oubliette assez bien meublée, mais quel intérêt avait cette fille à faire basculer sous moi ce canapé mécanique ? Ce serait un mauvais calcul pour les courtisanes que de détruire les amants. Je ne lui ai pas fait de legs et je ne l'ai offensée en rien. A quoi lui servirait ma mort ? Dafné n'est ici que l'instrument ; c'est elle qui a poussé le ressort, mais l'impulsion vient d'ailleurs. Mais sans tant philosopher sur les effets et sur les causes continuons nos investigations, » et il frotta sur sa boîte une autre allumette, dont la faible lueur servait plutôt à rendre les ténèbres visibles qu'à les éclairer. Cependant, Lothario distingua vaguement des murs reticulaires, des commencements de voûtes dont les arcs énormes se perdaient dans une brume sombre, et en se baissant il vit sur le sol quelques fragments de marbre, quelques petits cubes de pierre de couleur, indiquant une ancienne mosaïque désagrégée par le temps. A n'en pouvoir douter, la villa Pandolfi avait pour substruction un édifice antique de l'époque des Césars, disparu sous l'exhaussement du sol et retrouvé en faisant les fouilles pour les fondations de la villa. L'architecte avait sans doute ménagé cette communication entre l'ancien palais et le nouveau, mais l'escalier dont on voyait encore les arrachements avait été détruit et transformé en gouffre d'oubliettes. Au moyen d'une troisième petite bougie, Lothario put reconnaître ces détails. Mais comment pourrait-il sortir de cette caverne, comment en trouver l'issue si elle en avait une à travers l'ombre que sa provision d'allumettes ne suffirait pas à dissiper ? Peut-être n'avait-il échappé à la mort soudaine que pour subir les agonies de la mort lente, et poussé par la faim se manger, dans la nuit, la chair des bras. Cette perspective n'était pas gaie, et quoique Lothario fût aussi courageux qu'homme du monde, en y pensant il se sentit courir un petit frisson sur la peau.

Tout à coup il lui sembla entendre un léger bruit. — Était-ce une goutte d'eau qui suintait de la voûte, le frôlement d'un reptile, le bruit d'ailes d'une chauve-souris, le trottinement d'une de ces bestioles immondes qui habitent les ténèbres ? Ce n'était rien de cela. Un froufrou de soie de plus en plus distinct annonçait l'approche d'une

femme, et bientôt un jet de lumière partant de la lentille verdâtre d'une lanterne sourde brilla dans l'ombre, comme l'œil d'un hibou qui serait borgne.

— Est-ce la Dafné qui vient voir si je me suis brisé le crâne ou rompu les reins, se dit Lothario en s'étalant sur les squelettes. Je suis curieux de la mine qu'elle fera quand je lui dirai : « bonjour, ma chère. »

La femme mystérieuse arriva près de Lothario, dirigea la lueur de sa lanterne sur ce corps qu'elle croyait bien être un cadavre et qui en avait l'immobilité, se pencha vers lui et mit la main dans la poitrine du prince comme pour y prendre quelque chose qu'elle savait y être. Mais le mort ressuscita subitement, lui saisit le poignet comme dans un étau et de l'autre main lui arracha la lanterne dont la lumière retournée éclaira une figure qui n'était pas celle de Dafné. — C'était une tête pâle, aux traits réguliers, aux sourcils noirs, d'une beauté sinistre et qui en ce moment semblait médusée d'épouvante.

— « Ah ! c'est vous ma belle-mère, fit le prince Lothario, sans manifester de surprise, je me doutais bien que vous étiez pour quelque chose dans cette aimable machination. J'y reconnais votre génie scélérat et mélodramatique digne du moyen âge. Vous vous êtes en naissant trompé d'époque, chère Violanta, et vous auriez admirablement tenu votre place à la cour des Borgia. C'est très-gentil au XIXe siècle, d'avoir, comme Lucrèce, des princesses Négroni, qui vous attirent à souper les beaux jeunes gens et les font asseoir sur des sofas à procédés se changeant en oubliettes. Ce truc me plaît et je l'indiquerai à quelque dramaturge.

— Ma haine est assez profonde pour être respectée, fit Violanta, trêve de railleries. Je voulais vous tuer ; j'ai manqué mon coup, tuez-moi, c'est de franc-jeu.

— Soyez tranquille, madame, vous ne sortirez pas vivante d'ici. Des esprits timorés objecteraient peut-être que vous êtes une femme, mais les monstres n'ont pas de sexe et l'on écrase une vipère femelle avec la même horreur qu'une vipère mâle. Vous me haïssez, mais je vous le rends bien, et je vous assure que c'est une antipathie à la fois instinctive et raisonnée. Vous avez trompé mon père qui, séduit par votre beauté funeste, avait eu la faiblesse de vous épouser, et vous êtes entrée dans la couche où était morte ma mère, portant déjà en votre sein l'enfant qui naissait à sept mois et cependant venait bien à terme, le fils du ténor Ambrosio dont vous vous étiez amourachée à la foire de Sinigaglia. J'ai là dans ce sachet que vous vouliez me reprendre avec la vie, les lettres d'amour du chanteur que m'a ven-

dues une servante corse maltraitée par vous. Ces lettres prouvent que votre enfant n'a aucun droit à l'héritage du prince même quand je serais mort. En les publiant, j'aurais découvert avec votre honte la honte de mon père ; je ne l'ai pas fait, mais j'étais bien aise d'avoir la pointe de cette arme dirigée sur votre cœur. Avec vous, on est forcé d'employer les moyens indélicats : en outre, vous avez essayé plusieurs fois de m'empoisonner pour que votre enfant recueillît seul les immenses biens du prince Donati. Dans ce but, vous avez étudié, penchée sur les fourneaux et la figure couverte d'un masque de verre, l'ancienne toxicologie italienne. Vous avez retrouvé ce poison blanc comme de la poudre de marbre de Carrare, qui fait trouver le vin meilleur et qu'on servait aux soupers du pape Alexandre, ce parfum de Ruggieri dont les gants de Jeanne d'Albret étaient imprégnés, et cette *aqua tofana* vraie eau du Styx dont le secret est heureusement perdu. Longtemps j'ai vécu d'œufs que m'apportait de la campagne ma bonne et fidèle nourrice Mariuccia, et avec l'aide de mon professeur l'abbé Bolonini, savant chimiste, j'ai cherché les recettes de contre-poisons. Aucun venin, pas même le vôtre, ne peut mordre sur moi ; je suis comme Mithridate, roi de Pont. Voyant que le poison ne réussissait pas, vous avez eu recours au fer et à diverses reprises vos *buli* m'ont attaqué, la nuit, dans les rues de Rome. Heureusement, je suis de première force aux armes, et j'ai repêché au fond du puits où Lorenzaccio l'a jetée la chemise de mailles du bâtard de Médicis, un peu rouillée peut-être, mais très-souple et très-solide encore, car elle m'a garanti de trois coups de poignard. Comme ces moyens ne vous amenaient pas à votre but, comptant sur votre beauté, vous avez joué le rôle de Phèdre mieux que Mme Ristori, et tenté pour mieux m'étouffer de m'attirer entre vos bras. Mais quoique je n'eusse pas d'Aricie, je restai plus sot, plus froid, plus déplorable qu'Hippolyte lui-même, et ma chère marâtre n'eut pas cette joie d'entraîner son beau-fils dans une complicité d'inceste. Voilà mes petits griefs exposés sans emphase. Je ne parle pas du trapillon par lequel vous avez tout à l'heure voulu me faire disparaître. Jusqu'à la mort de mon père j'ai gardé le silence, il ne faut pas de tache de boue au blason des Donati, mais une tache de sang n'a rien qui me répugne. Cette pourpre purifie, et comme dit le fier proverbe espagnol, « la lessive de l'honneur ne se coule qu'avec du sang. »

Pendant ce discours débité avec un flegme sarcastique, Violanta regardait Lothario ne sachant s'il raillait ou parlait sérieusement, mais une haine implacable brillait dans les yeux du prince. Son long res-

sentiment allait se satisfaire, et l'heure de la légitime vengeance était enfin arrivée. Tout en parlant sans lâcher le poignet de Violanta, il avait placé la lanterne sourde sur une pierre, et de sa main libre, il fouillait sa poche pour y chercher un stylet.

Violanta qui épiait les mouvements de Lothario, lui imprima une si brusque saccade que le prince lâcha prise, puis, se mit à courir en poussant des éclats de rire stridents et moqueurs. Lothario ramassa la lanterne, car il pensa qu'il aurait bientôt perdu de vue Violanta dans ces souterrains dont il ne connaissait pas les détours, et il fit tomber le rayon de la lentille sur la fugitive s'engageant, à sa suite en d'étroits couloirs dont les murs verdis suintaient l'humidité. Il était près de l'atteindre, lorsque soudain elle disparut comme si elle se fût abîmée en terre; un cri lamentable, un cri d'agonie et d'angoisse suprême retentit comme sortant des profondeurs du sol. Lothario s'arrêta, et dirigeant en bas la lueur de la lanterne sourde, il vit au milieu du chemin la bouche d'un puits sans margelle dont le bord ne laissait qu'un étroit passage entre la paroi du couloir et la gueule du gouffre. Violanta avait pensé que le prince lancé à sa poursuite tomberait dans l'abîme qu'elle même éviterait en contournant la marge, mais le pied lui avait manqué, et ses mains à une vingtaine de pieds de profondeur, s'étaient accrochées désespérément pendant la chute à une saillie des pierres. En se penchant avec la lanterne, Lothario aperçut au fond du puits une vraie figure de damnée, livide, les yeux injectés de sang, la bouche violette, qui le regardait fixement avec l'affreuse expression de la haine impuissante. Le prince eut pitié de cette femme qu'il voulait tout à l'heure poignarder. Il admettait bien la mort par le stylet, mais non cette angoisse horrible d'être suspendue par les ongles au-dessus de cette eau noire, visqueuse, d'une profondeur inconnue où jamais la lumière n'avait brillé et qui croupissait comme un flot de l'Erèbe. Comme il n'avait pas de corde pour lui tendre, il défit son habit et le plongea dans le puits en le tenant par la manche. Mais il s'en fallait de sept ou huit pieds qu'il n'arrivât jusqu'à Violanta. Bientôt un bruit sourd retentit et l'eau rejaillit le long des parois, puis, un grand silence régna. Lothario remit son frac et continua sa route avec précaution, car cet engloutissement de Violanta lui inspirait une juste méfiance. Comme Dante dans sa promenade aux enfers, il ne levait un pied qu'après avoir bien assuré l'autre.

« Ma modestie, se disait-il tout en marchant, m'empêche de croire que le ciel se mêle de mes petites affaires; cependant on pourrait voir

dans tout cela, sans superstition, le doigt de la Providence, car c'était moi qui devais faire le plongeon dans ce puits. »

VI

Le couloir qu'il suivait et dont il explorait les murs avec sa lanterne, présentait des peintures sur fond rouge dans le goût des fresques de Pompéï et d'Herculanum assez bien conservées par places. C'étaient des danseuses, des bacchantes, des satyres luttant contre des boucs, des pygmées combattant contre des grues, des amours montés sur des chars traînés par des passereaux, des cigales et des colimaçons qu'ils fouettaient à tour de bras, des architectures chimériques se dessinant sur des fonds de paysage, les motifs habituels de l'ornementation antique.

A un certain endroit, le mur s'était écroulé et découvrait d'autres souterrains qui ne paraissaient pas appartenir au même ordre de ruines. Lothario pénétra par cette ouverture, et au bout de quelques pas, reconnut qu'elle donnait accès aux catacombes. Des inscriptions creusées dans la roche et remplies de minium encore visible y indiquaient les tombes des premiers chrétiens. On y voyait dessinés au trait l'agneau et le poisson symboliques. Ce n'était pas par là que le prince devait chercher une issue ; il se serait irrémédiablement égaré dans les rues, les dédales, les carrefours et les cœcums de cette Rome souterraine aussi grande que la Rome vivante. Il reprit donc sa route et déboucha bientôt dans une vaste salle, dont la lueur promenée de sa lanterne sourde n'atteignait pas la voûte. En errant à droite et à gauche pour trouver un passage, son pied heurta quelque chose, une sorte de bâton gros comme un bois de lance et en se baissant pour le ram sser, il vit avec joie que c'était une torche oubliée là, sans doute, par les bandits qui autrefois venaient chercher un refuge dans ces ruines seulement connues d'eux ; il l'alluma et à sa clarté grésillante et fumeuse, mais autrement vive que celle de la lanterne, il put distinguer l'ensemble de la salle où il se trouvait et qui ressemblait aux thermes de quelque palais impérial.

Au fond, une énorme voûte de briques dont l'enduit de stuc était tombé et que pénétraient les racines des arbres, poussées sur les couches de terres supérieures, s'arrondissait en cul de four et couronnait

un hémicycle creusé de niches où se voyaient encore quelques statues, les unes entières, les autres brisées au milieu du torse, les autres décapitées seulement. Ce n'était pas le moment de faire de l'archéologie et de décider si les chapiteaux des colonnes supportant l'architrave étaient d'un corinthien pur ou composite et avaient les dimensions prescrites par Vitruve.

Une brêche s'ouvrait dans un coin de la salle, vestige d'une porte dont le chambranle de marbre s'était écroulé. Supposant avec logique qu'une porte doit toujours conduire quelque part, Lothario franchit le seuil et rencontra un escalier qui semblait descendre dans les entrailles de la terre et qui conduisait à un caveau voûté, sans doute le trésor, car des caisses, dont le bois avait pourri et qui ne se tenaient que par leur garniture et leurs clous de bronze oxydé, avaient dû contenir des pièces d'or et d'argent, mais elles avaient été effondrées et vidées depuis longtemps.

Un autre escalier se présenta, faisant dans l'intérieur des massifs de maçonnerie de capricieuses circonvolutions. Les marches rendues inégales ou descellées par les infiltrations des eaux, chancelaient sous le pied de Lothario, et quelquefois une pierre se détachant roulait le long des degrés et éveillait sous la voûte basse des échos lugubres. Souvent la semelle de son brodequin glissait sur quelque chose de flasque, de visqueux et de fétide, inerte et vivant à la fois, un crapaud troublé dans sa quiétude séculaire. Parfois, une chauve-souris effarée, venait balancer ses ailes membraneuses à travers la fumée de la torche ; une queue de serpent semblablable à une racine se retirait brusquement entre les pierres. A de certains moments, Lothario croyait entendre derrière lui des pas, mais ce n'était que la résonnance des siens et quand il se retournait, il n'apercevait rien que l'ombre se refermant après le passage de la lumière, comme des portes d'ébène qui retomberaient. Cet escalier, qui montait et descendait et n'en finissait pas, obstrué parfois de décombres, rappelait au prince ce cauchemar à l'eau forte où Piranèse a représenté une échelle infinie de degrés serpentant à travers de noires et formidables architectures, et gravie péniblement par un homme qu'on revoit à chaque palier plus las, plus délabré, plus maigre, plus spectral et qui, arrivé, après tant d'efforts, au haut de cette babel d'escaliers partant du centre de la terre, reconnaît avec un affreux désespoir qu'elle aboutit à une trappe impossible à soulever. Si les ruines romaines ne sont pas hantées de fantômes traînant des ferrailles comme les ruines gothiques, elles ont aussi leurs terreurs. Les larves, les lémures, les lamies, les empouses, les

stryges valent bien les brucolaques, les goules, les aspioles, les égrégores et toute la hideuse population nocturne des lieux abandonnés, et Lothario, à force d'errer dans ce rêve de pierre, commençait à éprouver des inquiétudes nerveuses, des frissons maladifs. Il n'avait sur lui qu'un mince habit de soirée ; le froid humide et sépulcral de ces salles souterraines l'enveloppait comme un drap mouillé. La fatigue et le découragement l'envahissaient ; sa lanterne s'était éteinte, sa torche diminuait, et que ferait-il quand elle aurait jeté sa dernière lueur, pris dans cette obscurité intense, perdu dans ce labyrinthe de passages, de couloirs, de chambres, d'escaliers, de planchers effondrés qui pouvaient l'engloutir et le jeter, les os brisés, au fond d'un noir plus absolu, plus opaque encore? Cette manière de mourir, quoiqu'il n'y en ait pas de bonne, lui paraissait particulièrement désagréable. En effet, pour un prince Donati, c'était une fin piteuse que de crever comme un rat sous un tas de décombres. Aussi, se disait-il « pourquoi cette grue de Dafné ne m'a-t-elle pas dit la chose, je lui aurais donné le double de ce que lui offrait ma dramatique marâtre, et au lieu d'errer parmi ces tas de pierres et de briques, d'où je ne sortirai peut-être jamais, je dormirais bien à mon aise dans ce grand lit de renaissance à corniche sculptée. »

Un commencement de fièvre faisait danser des hallucinations dans son cerveau; hallucinations qui se représentaient en fantômes extérieurs. Il croyait voir le squelette coiffé d'un chapeau venir à lui avec des grimaces obséquieuses et des révérences exagérées, le priant, au nom des deux autres cadavres, de vouloir bien faire le quatrième à une partie de whist. Depuis longtemps, ils attendaient cette occasion, mais les mœurs s'étant adoucies, on ne jetait plus personne aux oubliettes. Puis la vision changeait. Les statues quittaient leurs niches, les peintures se détachaient des murailles et exécutaient autour de lui des sarabandes d'une nudité mythologique, « le délire antique vaut mieux que le délire moderne, se disait Lothario, ces danseuses aux transparentes draperies roses sont plus jolies que ces squelettes en haillons et le bruit de leur crotales d'or est préférable à ces craquements de jointures. »

Se sentant envahir par les chimères de la fièvre, le prince fit un violent effort sur lui-même et ramena au logis sa raison qui s'envolait. Ainsi rasséréné, il continua sa route, et bientôt un bruit d'eau courante et comme le grondement d'une cascade, vint frapper son oreille. La conduite qui menait l'eau dans la salle des thermes s'était affaissée depuis longtemps sous la pression des terres, et la source extravasée s'était fait un lit à travers les ruines et courait rapidement vers une

ouverture sombre où elle déversait sa nappe noire, zébrée de serpents de feu par le reflet de la torche. Une poutre jetée d'un bord à l'autre, formait un pont étroit que Lothario hésitait à franchir, craignant quelque bascule, quelque rupture habilement ménagée. Mais il se décida bien vite, sa position ne pouvant guère empirer. La poutre ne fléchit pas sous les pieds du prince et ne lui joua aucun mauvais tour. Il se trouva de l'autre côté dans une suite de chambres relativement moins délabrées. Par les crevasses des voûtes filtrait une faible lueur bleue, car, pendant tout ce voyage souterrain, les heures s'étaient écoulées et l'aurore se levait sur la campagne romaine. La clarté devint bientôt plus vive et Lothario put abandonner sa torche. Le jour entrait dans la ruine à travers des fissures obstruées d'herbes et de broussailles. Des colonnes aux cannelures frustes, aux chapiteaux émoussés, supportaient les arcs des voûtes, et aux murailles dépouillées de leurs revêtements de marbre, les plantes pariétaires, pour en voiler la nudité, avaient suspendu leurs vertes draperies. Au fond, brillait comme une étoile, une petite percée de ciel bleu. Se hissant sur un monceau de briques, de fragments de pierre et de marbre mêlés de terre, Lothario parvint jusqu'à l'ouverture qu'il n'eut pas besoin d'élargir pour y passer, car, nous l'avons dit, il était svelte et mince. S'appuyant sur la paume des mains, il souleva son corps et se trouva bientôt hors du gouffre, en pleine lumière, au milieu d'un troupeau de buffles qui le regardaient avec une stupeur farouche, et reniflaient à son aspect en secouant la bave de leurs mufles et en grattant la terre de leurs sabots. Lothario les écarta doucement en leur disant les mots auxquels ils ont l'habitude d'obéir, et il s'éloigna d'eux à pas lents sans en être poursuivi.

La lumière rose et bleue du matin s'étalait sur la vaste campagne déserte, dorant les arches des aqueducs et faisant scintiller par places les flaques d'eau amassées aux plis du terrain. Des fumées légères indiquant les feux de pâtre, montaient dans l'air limpide, et les bondrées, cherchant leur proie, décrivaient des cercles dans l'azur au-dessus de la grandiose solitude. A l'horizon, se découpait la silhouette de Rome, dominée par le dôme de Saint-Pierre, semblable à une montagne arrondie. Le prince savoura avec une inexprimable volupté cet air pur, ce vent frais, cette lumière sereine, cette calme et splendide magnificence de la nature; sa poitrine oppressée pendant plusieurs heures par la voûte de ces ruines souterraines qui pouvaient être pour lui le couvercle du sépulcre, se dilatait délicieusement. Il remontait du gouffre à la surface, il revivait, il ressuscitait.

Une calèche qui avait mené la veille, des voyageurs à Castel-Gandolfo revenait à vide. Lothario la hêla, et en moins d'une heure le galop des petits chevaux romains, si actifs et si pleins de feu, l'avait ramené à son palais ; il se coucha et dormit d'un profond somme. Lorsqu'il se leva vers midi, il murmura en bâillant et en s'étirant : « Et l'on dit qu'il n'arrive plus d'aventures ! »

La disparition de Violanta resta toujours inexplicable, une instruction fut commencée et abandonnée faute d'indices. Les âmes pieuses dirent que le diable avait emporté la princesse, qui s'adonnait à la magie. A Rome, cette explication ne semble pas invraisemblable.

Le fils du ténor Ambrosio prit les fièvres et mourut.

VII

La Dafné était retournée à Paris, où le jeune attaché d'ambassade vint la rejoindre. Elle avait repris sa vie habituelle. Mais, au dernier carnaval, comme elle était en train de souper, au Café Anglais, avec quelques biches et quelques gandins de la plus belle eau, faisant grand tapage et commençant à briser les cristaux, un jeune homme pâle, à favoris noirs, et de l'air le plus distingué, se trompant sans doute de numéro ouvrit la porte du cabinet, ayant au bras un très-élégant domino bleu ramené de l'Opéra. Le jeune homme qui n'était autre que Lothario, s'excusa poliment de s'être introduit de la sorte en si bonne compagnie, et il allait se retirer lorsque Dafné se levant toute droite, les yeux hagards, la figure livide, exprimant une indicible terreur comme si elle voyait un spectre, murmura d'une voix étranglée : « Oh ! les morts reviennent donc. » Puis elle tomba raide, renversant sa chaise et entraînant la nappe de ses mains crispées ; elle était plus blanche que sa robe de taffetas blanc, et la mort lui mettait aux joues sa terrible poudre de riz.

On s'empressa autour d'elle, on la releva, mais tout ce qu'on fit fut inutile.

Elle murmura encore quelques mots étranges : « la femme noire, l'œil *gauche* du sphinx de *droite*, presser le bouton, patatra, » et elle mourut.

— Eh bien, voilà une jolie fin, dit Zerbinette ; Dafné est crevée d'une indigestion d'écrevisses à la bordelaise, c'était fatal. On périt toujours par ce qu'on aime.

brises parlant à voix basse sous les feuillées. Il ne se retraçait à l'imagination que les scènes galantes ou les frissons nocturnes de la nature endormie, enveloppée comme Vénus des vapeurs de l'onde, et se dilatant voluptueusement dans le sein d'une nuit d'été. Il n'y avait pas eu d'autre enseignement, il n'avait pas retenti d'autre accent que l'amoureuse parole qui se dit dans l'ombre au cœur attentif. Nuits transparentes, caresses de flamme, attouchement de tous les êtres enivrés, bruits mélodieux de l'eau dans les coquilles de marbre, assoupissements profonds! vous aviez déjà parlé dans les toiles du Corrège, vous aviez déjà saturé l'âme de jouissance! et cependant, à la fin du XVIIIe siècle, l'envahissement continu d'une poésie énervante empêchait l'organisation de l'artiste de sentir des étreintes plus vives, il fallait sans doute la circulation d'une bise plus froide pour rendre à l'école française sa magistrale vigueur.

N'importe, nous ne pourrons quelquefois nous empêcher de donner un regret à cette aimable légion d'une humeur galante et joyeuse dans ses pauvretés mêmes, esprits légers, mais charmants, parfois moqueurs, mais dont l'imagination se revêtait si facilement de l'éclat d'un beau jour, qui dépensaient leur gaieté sans mesure, et, s'ils n'avaient rien, s'imprégnaient la mémoire des richesses de la création quand le soleil y fait ruisseler l'or. Nous les regretterons lorsque nous verrons quelquefois la palette française donner des teintes chaudes et des brûlantes lumières qu'elle a ressaisies plus tard avec tant de convoitise.

David, c'était avant tout l'homme des persistances. Tout son être s'était reporté vers l'antiquité, il voyait sortir comme un groupe la masse des îles de l'Attique, où le ciseau du sculpteur avait travaillé les tombeaux dans les bois d'oliviers, où les autels s'élevaient sur la rive servant parfois de nids aux colombes, tandis qu'au fond des forêts sacrées dormaient ces divinités silencieuses, bercées par le flot lointain de la mer Egée. Il voyait sortir en un seul bloc ce marbre du Pentélique, où Phidias allait exécuter ses sublimes rêveries d'une philosophie toute poétique, où l'on voit rayonner les sourires de l'Olympe, où la douce et transparente figure de Diane redit encore au berger les légendes amoureuses si follement récitées par les vieux faunes aux jeunes nymphes; puis c'était le Parthénon, grandes lignes éblouissantes où l'esprit est envahi par je ne sais quelle synthèse divine de l'harmonie qui lui fait pénétrer des lois merveilleuses, tandis que l'on voit malgré soi l'ombre ambitieuse de Périclès se dessiner vaguement le soir près de la statue de Minerve. Illusion, illusion! ne descends-tu pas encore sur ces rivages où Aspasie couronnait de fleurs le grave Platon? où Sapho allait mou-

rir? où Léonidas, physionomie adolescente, expire la tête illuminée dans ce soleil couchant de la Grèce, le dernier regard empourpré des lueurs vives de la patrie?

Tout cela c'était vaste, c'était beau, c'était gigantesque à soulever, mais la forme absorbait l'esprit, l'homme se trouvait en quelque sorte écrasé par son propre poids. David crut avoir trouvé dans le passé la réalisation qui convenait au présent. Son imitation devint un but constant. Rien de national, si ce n'est le *Serment du Jeu de Paume*, n'a pu sortir de son pinceau. Malgré son culte pour les républiques de Sparte et de Rome, il n'a pas vu en ses héros ce rayonnement de l'antique qui pouvait leur imprimer cet accent mâle, concentré, qui absorbe et résume l'individu avec une intonation de touche des plus brèves et des plus vigoureuses. Son *Serment des Horaces* est d'une belle facture comme dessin et la note en est des plus fières. Cependant on n'y voit pas courir ce souffle romain un peu farouche, un peu âpre, un peu mordant, où quelque chose de magnanime, sans attendrir la vertu, laisse parfois tomber une larme héroïque; il n'en est rien, mais les trois têtes de guerriers et celle du vieillard, quoique modelées dans une pâte froide, possèdent un accent de conviction et une individualité des plus hautes. La sobriété des accessoires a permis de concentrer toute l'éloquence du drame dans ces quatre têtes d'un rayonnement libre, tranquille, contenu dans son expansion, qui se détachent sur les murailles sombres, tandis que la pensée qui ne peut longtemps se maintenir à un tel diapason, se repose plus volontiers sur l'une de ces femmes, morne, silencieuse, atterrée, qui serre son enfant contre elle, pâle et violente dans son silence.

Passons encore à un autre d'une exécution plus vaste ; le *Combat des Romains et des Albins*; autrement dit : *les Sabines*. C'est d'une contexture vraiment forte. Les groupes de combattants enlacés sont d'une science, d'une vigueur de lignes où la lourdeur, les attaches flexibles des muscles, agissent avec un mouvement d'une surprenante audace. Il y a des pressions dans ces luttes d'une énergie à la fois fougueuse et calme. L'homme est là dans toute l'expansion, dans toute la franchise et l'éclat de sa virilité. Quant aux femmes, il est évident qu'elles sont d'un charme plastique, que la frayeur, les supplications et la douleur viennent rehausser en se dilatant sur leur bouche au pli virginal, dans leur regard languissant sous les pleurs; tandis que les enfants jetés sous les pieds des chevaux sont palpitants dans leur beauté tendre et délicate, et d'un modelé blond et chaud qu'il est si rare de rencontrer chez David. En résumé, nous ne pouvons trouver qu'il ait développé

dans ce tableau l'élément dramatique si naturellement impliqué dans le sujet; c'est d'une magnificence qui laisse froid, d'une largeur qui dégage l'esprit : mais rien d'exalté dans ses hardiesses; aucune verve, aucune colère ne fait frémir son pinceau. Il demeure calme, studieux, impassible, aucun frissonnement ne passe dans son imagination, et s'il pense à Léonidas, si son regard d'aigle peut contenir les grandes pages tragiques de l'histoire, il ne s'éclairera d'aucun scintillement, et nous ne rencontrerons jamais en lui ce feu sombre à travers les pleurs.

On a dit que David était le peintre de Napoléon, nous ne trouvons pas que cette assertion soit nullement motivée, et qu'il se rencontre entre eux aucun trait d'association. Il y a dans le génie de Napoléon quelque chose d'imprévu, de silencieux, de fatal; quelque chose qui accable et qui illumine; dans sa personnalité, un attrait qui attire par ce qu'il a d'insondable, et qui caresse même les âmes poétiques : nature étrange où les impressions en tombant sonnent d'un bruit sourd et profond. On y saisit quelquefois une pensée qui sait être triste comme une pensée de femme; quelque chose de vague, de paisible ou d'agité; mais ce trouble a sa grandeur, et l'on sent parfois une larme glisser dans les fentes de son âme. Si l'on ne voit courir en lui que des lueurs bronzées, comme celles du canon, souvent son œil plein d'ombre se dégage et réfléchit le bleu du ciel, et dans ses tristesses même il y a une sorte d'azur. Son imagination impressionnable communique à sa parole une étreinte nerveuse; elle sort toute colorée, toute palpitante de son enfantement spontané. Il y a dans ses commentaires cette nudité éblouissante de l'idée, et s'il l'avait voulu, lui seul pouvait communiquer aux arts cette chaleur vive qu'ils ont besoin d'absorber. Plus tard il disparaît, et nous ne voyons plus au loin qu'une tête chauve et courbée méditant au delà de l'Océan dans l'angle obscur d'un rocher; l'amertume peut creuser son sourire sur la lèvre, mais sur le front passe encore l'attouchement du rêve. Seulement la pensée lui fait une ombre avec son aile fauve.

Quelle légion que celle de ces peintres du Directoire, presque tous élèves de David! Quel poëme saurait dépasser ce *Radeau de la Méduse* dans ce qu'il contient de sauvage et d'inspiré, de téméraire et d'envahissant, de gigantesque et d'effrayante beauté! Quelle facture de dessin, et quel parti pris dans le coloris et la lumière! En vérité, une page de Dante où l'on voit passer sur les crânes nus des damnés les souffles infernaux, ne pourrait remuer avec plus de puissance que cette page de Géricault, où le style a des allures de géant. On dirait que l'artiste a voulu empiéter sur cette vie qu'il n'a pas parcourue dans sa plénitude,

peut-être pour l'avoir dépensée d'avance dans ce qu'elle lui donnait d'exubérant.

Girodet, dans une *Scène du Déluge*, atteint des proportions non moins saisissantes, et où l'horreur vient dominer également dans une sublime acception. La vapeur d'eau a un mélange terne et transparent, et le groupe suspendu à l'un des flancs du rocher se balance dans l'immensité au-dessus de l'abîme où passe le cadavre d'un noyé. On a critiqué un peu vivement cet enchaînement de bras, mais dans ces muscles palpite une âme. On y sent courir cette volonté de résistance, cette stupeur de la mort béante, tandis que le vide autour de ces mourants ne saurait envelopper leurs corps glacés d'une façon plus funèbre dans ce Caïn sombre et maudit.

Mais le *Sommeil d'Endymion* est assurément ce que l'on peut voir de plus éblouissant comme lumière. L'école romantique a pu venir y puiser avec délice. Comment absorber suffisamment ces teintes chaudes et veloutées, et ces enivrements de la nuit qui verse tous ses trésors? Sur une terre molle, échauffée des émanations du sol dont la surface porte une couche de roseaux, repose Endymion la tête plongée dans la lumière. Sous les coins des paupières, on devine toute la tendresse voluptueuse du regard; sous les tempes baignées par les clartés douces, ne sent-on pas flotter l'essaim des rêves, et, dans cette figure endormie, l'âme poétique du berger? Sur ce corps nonchalamment jeté sur la couche verte, on voit passer tous les frissons du sommeil, tous les rhythmes amoureux de la respiration. Les chairs sont modelées dans une pâte mate, éclairée des flots de l'astre nocturne. Enfin, à travers la voûte ombreuse et embaumée, un rayon de lune perce la feuillée, le plus chaud, le plus embaumé, le plus romanesque de tous les rayons. Il arrive frapper en plein le flanc d'Endymion, et, comme s'il venait de se briser, ruisselle sur tous les points à la fois, tandis que le corps semble se dilater en des vapeurs d'argent. L'amour, suspendu aux lianes de la clairière, contemple cette scène muette avec son beau sourire moqueur, et toute cette nature frémissante, respire, palpite et s'épanche, tandis qu'on en aspire involontairement tous les dictames.

Il est vraiment poëte celui qui a compris toutes les splendeurs de ce paysage dans une note aussi forte; toute la gamme d'ombres est parcourue dans un mouvement ascendant et descendant, qui décompose chaque ton du coloris avec une science réelle. La touche dégage des moiteurs dont l'effet est impossible à rendre; et ce qu'il y a de voilé, de délicat et d'onctueux, ne saurait autrement se comparer qu'à ces

minces filets d'éther que nous voyons parfois dans une belle nuit venir se fondre et se délayer dans un nuage. Dans cet examen des élèves de David, nous pouvons voir qu'ils n'ont pas tardé à délaisser ce que sa manière avait d'impérieux et de froid. Comme lui, nourris de l'antiquité, ils ne lui ont pas sacrifié la partie vivante de l'âme, celle en qui viennent se dorer tous les objets et s'humecter tous les rêves, celle qui conserve la chaleur de l'été. On voit bien que ce sont des fruits du même rameau, mais chacun a son individualité, chacun cherche déjà son nouveau monde et revient avec un plaisir franc à cette diction plus expansive, plus familière, et qui consent à s'égarer quelquefois au fond des bois verts. L'esprit fatigué des interminables luttes et des continuelles émigrations aux frontières s'en revenait las et accablé. Les déesses de la liberté étaient moins acclamées dans les faubourgs. On avait vu le soleil sur un champ de boucliers, on voulait le retrouver sur la plaine onduleuse. L'*Idylle*, cette charmante fille au col nu, à la ceinture de fleurs, se taisait, blême, effrayée au fond de sa grotte, sur son lit de mousse. On avait chassé la pauvrette, et quand venait le doux printemps elle ne courait plus avec ses pieds blancs sur les fougères. Mais voici qu'un jour elle osa se hasarder; elle osa revenir, n'entendant plus aucun bruit, sur le pré humide où les paquerettes levaient bravement leurs têtes poudrées. Le beau lis mélancolique salua la belle, les mouches bleues revinrent scintiller sur son front; le vent, qui ne parlait plus qu'à voix basse, recommença pour elle ses mélodies dans le ruisseau et souffla des violettes sur ses genoux. Elle se prit à rire, ramassant son panier et sa gerbe, et s'en fut demander aux vieux chênes des nouvelles de ses amours.

Ainsi, il y eut vraiment un retour marqué vers une période réactionnaire, qui s'efforçait de ne plus immobiliser dans un seul bloc la forme et l'idée au point d'anéantir la pensée dans la matière, mais au contraire de s'imprégner des plus douces lueurs, des plus capricieuses fluctuations du jour, pour les faire jouer sous le fin tissu de la peau et lui redonner toutes ces souplesses, toutes ces fièvres de la lumière, tous ces reflets d'albâtre, tous ces ondoiements et toutes ces richesses que Girodet et Gérard ont vraiment possédé quelquefois dans leur imagination, alors qu'elle se permettait d'allier aux sévérités de la facture antique cette poésie si chaste d'allure, si fraîche de réalisation.

C'est à propos de Gérard qu'il faut surtout prononcer cette expression de *chaste*. Rien ne saurait l'être plus, en effet, que sa *Psyché recevant le premier baiser de l'Amour*. Le dessin est d'une pureté, d'une

simplicité, d'une élégance sérieuse, d'une puissance et d'une énergie qui contient sa vigueur dans le personnage de Psyché pour prendre une accentuation plus virile dans celui de l'Amour. Le visage de Psyché, effleuré par la lèvre de l'adolescent, trahit l'étonnement le plus pudique, le plus céleste, le plus enchanteur de tous les étonnements, celui que la première femme a dû ressentir au contact de l'être jeune, beau, immortel, aux mouvements empreints d'une douceur royale. Quel trouble que celui de la Psyché de Gérard! Comme ce rayonnement bleu du regard est large et franc; comme une flamme spontanée vient d'illuminer cette ravissante physionomie! Quelle carnation blonde dans ce modelé fin et délicat, dont la pâte a les tons dorés du soleil et où la touche communique au rendu un moelleux exquis! Les deux bras de la jeune fille sont croisés sur un sein où palpite vraiment l'innocence, tandis que le reste du corps nous apparaît plus souple et plus charmant sous la gaze aérienne qui l'enveloppe, et que ses pieds délicats foulent un gazon printanier. — Nous ne saurions assez parler de cette belle teinte vierge qui est *venue* sous l'œil et le pinceau du peintre, et dont tous les plans sont liés et fondus dans une gamme soutenue. On peut remarquer, dans la partie supérieure, la prolongation d'un ton mat et assez lumineux, qui communique aux chairs cette *morbidezza* si expressive. Les jambes sont modelées dans la même note de coloris; mais la dégradation des nuances est des plus heureuse par les clairs qui sont habilement ménagés sous la mousseline. Quant aux pieds, nous ne saurions rendre suffisamment ces demi-reflets du tissu et ces contours baignés d'ombres en certains endroits; comme, par exemple, la gorge et les mains, ce nacré de la peau où le jour a des intonations et un accent des plus fins.

L'Amour offre moins de matière à l'analyse, en ce sens qu'il est plus largement jeté et que nous sommes forcés de le considérer dans une vue de synthèse qui exclut le détail. La touche est serrée et nerveuse, tandis qu'avec Psyché elle se laisse parfois caresser d'une lueur plus fantaisiste, et se relâcherait plus volontiers de sa sévérité pour prendre certains accents d'une poésie plus rêveuse. Avec l'Amonr, elle est plus classique, mais non moins belle, à cause de cette franchise d'allure, de cette souplesse, de cette plénitude d'effets, de cette tranquille possession de soi-même que poursuit l'achèvement d'une œuvre d'une manière grave et continue.

A côté de la *Psyché*, voyez l'*Ensevelissement d'Atala*, une pathétique et remarquable page que celle-là, où l'artiste a jeté dans le coin d'une grotte le plus intime et le plus navrant récit du beau roman de Cha-

teaubriand. La physionomie de Réné, quoiqu'ayant tout le cachet d'une douleur mâle, emprunte quelque chose de la tendresse de la femme pour se manifester, tandis que le moine considère toute cette jeunesse qu'il descend dans l'ombre.

Achevons d'étudier Gérard dans un dernier tableau, non pas l'*Entrée du Béarnais*, mais une toile plus vaste et plus magistrale. C'est un sujet de genre. Sur le premier plan, on voit un berger assis sur un tertre : pose grave, geste contenu, figure noble, lignes antiques, mais d'un beau rayonnement. Il tresse une couronne de paquerettes. A ses pieds une jeune fille, le bras et la tête appuyés sur ses genoux. Air de tête assez languissant, mais gracieux dans sa nonchalance. Atténuation de la flamme du regard un peu errant, comme lorsque la pensée voyage dans l'esprit. Les mains, jointes mollement, sont d'un mouvement qui recueille toutes les autres parties du corps et les rassemble dans un charme d'attitude que l'art ne saurait inventer, mais qui vient se sculpter dans la mémoire. Ce groupe est caressé par l'imagination dans sa beauté plastique, toute spiritualisée par l'idée contemplative qui flotte en ces deux têtes et les masse l'une près de l'autre dans une unité de recueillement des plus paisibles, dans une quiétude amoureuse, au fond de ces grands bois, au bord de ce ruisseau au calme profond comme le calme de son âme. Enfin, sur les derniers plans du tableau, dans une clairière ménagée près des vieux chênes à l'épaisse chevelure, on aperçoit la ronde des nymphes folâtrant sous ces couverts épais, ceci est d'un effet vague et charmant.

Gérard a choisi là une gamme plus haute que dans la Psyché, mais la composition infiniment plus sévère le réclamait, et ce corps de berger modelé en des flots bruns est d'un rendu sérieux et énergique. La tête vue de profil est frappée d'un jet de coloris qui donne une note assez forte, et d'une intonation particulière sous les tempes d'une lumière douce et vacillante comme le rêve. Les yeux, larges et humides, sont d'une eau limpide et frissonnante, et cette belle nuance verte des bois qu'ils semblent réfléchir leur imprime un accent légèrement sauvage, mais qui se fond dans une teinte de douceur en considérant les marguerites, comme on voit dans une source les reflets sombres se mélanger d'azur. Le dos est cambré par une inflexion à la fois robuste et délicate, et l'on peut dire que les attaches du cou, la rondeur de l'épaule, la facture du buste, sont d'un dessin aussi fier, aussi enlevé que l'échelle des tons est parcourue avec une exubérante richesse, dans une mesure ascendante qui ménage des reflets très-vigoureux sur cette fraction du dos nue, où la chaleur de ces mêmes réverbérations donne un

éclat de jour qui frappe les chairs de solidité et de vie. Passons à la jeune fille qui laisse courir sur son front les brises molles exhalées par la forêt; le dessin, toujours ferme, élégant, suave, a des flexibilités d'une délicatesse extrême quand il aborde ces types de femmes; et ces lueurs d'albâtre qui transparent sous une coloration plus haute, cette physionomie douce, mobile, impressionnable, nageant dans l'air ambiant, ce coulis du regard au coin des paupières, cette chevelure d'un blond un peu pâle, mais qui sied à la mélancolie des effets, en un mot, ces demi-tons imprégnés de jour dans leur ombre, tout cela est d'un rhythme doux, tout ce visage resplendit sous ces blancheurs. Il y a en lui comme un accent secret d'une intonation qui se révèle sans se laisser commenter. C'est un poëme mystique où l'on parvient à lire avec les yeux du cœur.

Enfin, ce paysage vaste, vigoureux, fuyant, ces eaux fraîches sous les herbes et moirées de larges rubans sombres, cette vivante rusticité ne saurait jamais lasser l'attention ravie qui erre dans ce bocage, auprès de ce berger tressant une couronne, en laissant fuir les heures; dans cette pose, dans cette occupation toute silencieuse, dont l'air grave contraste avec la naïveté de l'ouvrage, nous rencontrons la poésie la plus vraie, la plus champêtre, la plus séduisante dans sa manière d'être, celle qui nous rend le mieux cet entretien muet de deux êtres inclinés l'un sur l'autre, près des violettes et des mousses, près des sapins et des bouleaux, vieillards centenaires qui abritent les couvées des nids, qui cachent les amants sous leurs rameaux, et leur ouvrent plus tard leurs flancs dépouillés, quand ils deviennent le cercueil qui ensevelit.

Peut-être ce cercueil, qui a été l'arbre verdoyant, conserve-t-il les saveurs des bois, pour embaumer nos doux endormis.

II

Avant d'aborder d'autres analyses, jetons un regard sur cette société de 1799, d'une grande couleur locale à son aurore.

Depuis le moment où les fameuses frégates, la *Revanche* et la *Fortune*, étaient venues mouiller dans le golfe de Fréjus, la France avait été localisée dans un seul homme, qui l'avait tour à tour conduite sous les dômes des minarets blancs d'Égypte, fascinée avec les mirages du désert, ou rafraîchie avec les teintes orangées des cieux d'Italie; comme plus tard il la plongeait sous les brumes des forêts d'Allemagne, au

fond desquelles on allait réveiller ces vieux Germains; puis après, les feux du bivouac sur la neige des Alpes, quelque dix ans avant que la Russie immobile nous apparût derrière le Caucase, il avait à l'intérieur fixé le mot de la révolution, et rassemblé tous ses éléments épars dans un des appartements du petit Luxembourg, où quelques regards railleurs avaient suivi cette inauguration d'une société greffée sur les vieux rameaux des cercles élégants et polis. Les salons de la régence où s'étaient célébrés tant de médianoches, le café Procope d'une vieillesse toute souriante, témoin si authentique des anciennes folies et des équipées galantes, allaient se trouver envahis par un flot non moins turbulent. Ces femmes de la révolution avaient l'élégance et la distinction toute mélancolique, l'exaltation concentrée que leur inspiraient les événements politiques si souvent mêlés à leur destinée privée. C'étaient des femmes de héros. Le scintillement de leurs yeux noirs ne s'adoucissait pas en se dilatant dans le regard, mais sous la paupière se conservaient les brûlantes intonations de l'amour.

Elles se groupaient autour d'une jeune femme, dont l'âme un peu enfantine avait conservé toute la fraîcheur et tout le soleil de son beau pays des îles, Joséphine de Beauharnais, capricieuse et nonchalante nature, respirant encore avec délices cette atmosphère des colonies, qu'elle retrouvait au sein des jardins, des plantes exotiques, magnolias et rosiers, qui pour elle étaient venues d'Égypte, et où elle se réfugiait comme une reine dans son nid de fleurs. Il ne lui manquait rien, pas même l'oiseau aux plumes chatoyantes, et l'enfant noir qu'elle voyait courir parmi les lianes, et l'ombre des larges feuilles aux réseaux satinés qui se découpent sur les plages lumineuses des baies. Lorsque plus tard on la voyait apparaître dans ces salons aux meubles droits et roidis, tout galonnés d'or, dont les fonds demeuraient sombres sous l'éclat des bougies, apportant avec elle la promesse des fêtes et ses coquetteries de créole, on revenait involontairement à ces charmants entretiens d'hier, comme si la tourmente n'avait pas roulé des hommes, comme si le passage était toujours éclairé. Seulement, au lieu des stances de Bernis et des quatrains de Boufflers, c'était le grave Fontanes, qui venait déclamer ses vers :

Habitants inconnus de ces sphères lointaines...

Au lieu des mélodies champêtres du *Devin de village*, c'était le premier consul lui-même qui répétait le grand air d'Achille dans *Iphigénie en Aulide;* c'était le lendemain la salle Favart qui se rouvrait aux dernières comédies de Collin d'Harleville, ce rieur sans ironie, cette vieillesse

qui déposait tranquillement la vie, qui se réchauffait comme celle d'Horace, après avoir goûté le plaisir dans sa fleur, à l'ombre du pan de mur de sa maisonnette, qui lui versait le soleil de son toit.

Deux hommes venaient d'apparaître : Carle Vernet et Gros.

Avec eux, nous assistons vraiment à une manifestation des plus belles de l'école française : la verdeur des grands esprits, l'éclat et l'audace sont revenus avec cette couleur tout éblouissante, ces transparents et ces glacis, cette fluidité de jour, qui désormais nous ouvre un champ où l'imagination surabonde, où les vastes incidents des champs de bataille se massent dans la mémoire, toute baignée de soleil, toute satinée par ces filets d'ombres qui se croisent en tous sens et conservent en elle tous les objets dans un relief des plus vivants.

Mais avant de les étudier successivement, ne pourrions-nous pas poser ici un point d'interrogation? Qu'est-ce donc que cette lumière, cette rêveuse, cette fantaisiste qui danse le soir au sommet des monts? Quand nous saurons que c'est un rayon de calorique, cela dégagera-t-il pour nous l'inconnu de la science? Nullement. Elle est ce que nous ignorons, ce que nous ne parviendrons jamais à définir, l'impalpable, le surnaturel, l'immense, le profond, l'insondable; c'est ce qu'il nous est donné d'entrevoir de l'esprit peut-être, son éblouissante réverbération sur les choses, un jet qui dort dans le sillon, ou qui vient parfois dorer le fer du captif, se dilate ou se resserre, selon qu'elle est disposée à ses grands épanchements dans la nature, ou qu'elle veut se recueillir sur le velours d'une pensée souvent amoureuse, parfois ironique; c'est comme un sphinx à l'œil riant, un accent limpide, une parole qui conserve toujours un dernier mot à dire au sage, au philosophe, au songeur; peut-être que l'ombre dit non, et qu'elle vient dire oui; peut-être à côté de la négation effrayante, vient se lever l'éclatante affirmation; peut-être ce symbolique langage, cet entretien permanent de l'ombre et du rayon, contiennent-ils après tout ce que nous ne savons pas : la loi des êtres et des choses; peut-être enfin que le dernier attouchement de la lumière, à la dernière heure, devient plus transparent, et vient fixer dans l'œil du mourant la vision du ciel qu'il emporte au cercueil.

Nous sommes maintenant en présence de deux hommes, contemporains des mêmes événements, et par conséquent dont le génie a dû s'imprégner des mêmes lueurs; tous deux travaillant à la même épopée, celle de l'empire; tous deux possédant des vues de synthèse, et cette rectitude, cette correction élégante de la forme, qui sentent de loin la vieille école de David, seulement épurée, et le coloris a une puis-

sance et une vigueur d'éclat chez Gros qui laisse son maître bien loin en arrière. Jamais le tableau du *Sacre* et la *Distribution des aigles à l'armée* n'ont égalé, dans leur beauté impériale et officielle, cette *Charge de cavalerie exécutée par le général Murat à la bataille d'Aboukir*, composition où le dessin se renferme dans toutes les rigueurs de la forme, en atténuant ses sévérités par l'onction d'un style grave, mais plein d'imagination et de traits grandioses. Dans ces sortes de compositions il y a de ces brièvetés qui doivent être *saisies*, de ces *mesures* dans le geste et l'air de tête, qui renferment dans l'action courte et rapide la plénitude d'une pensée, la spontanéité d'une passion ou d'un éclair de volonté, ou la stupeur d'un vertige; dans la soudaineté d'une attitude il y a le résumé, la totalité de toutes les forces de l'individu désertant toutes les autres parties de lui-même pour se ramasser en *un*, pour jaillir dans un scintillement de la prunelle qui dégage alors je ne sais quel rayonnement fauve ou lumineux, selon la fougue des désirs ou la violence de l'idée.

Nous retrouvons toutes ces profondeurs chez Gros, et les groupes musulmans refoulés par la cavalerie de Murat sont d'une exécution si riche dans leur franchise palpitante, d'une pureté si énergique et d'une accentuation si locale, qu'elles permettent de lire chacun des types dans cette confusion qui est en quelque sorte le moment chaleureux du poëme; celui où l'exaltation vient rougir les cerveaux et où le pinceau de l'artiste doit épancher sa fièvre avec un laisser-aller, un abandon plein de virilité, où le coloris a toutes les pourpres de l'inspiration.

Le *Champ de bataille d'Eylau* est un de ces récits faits à voix basse avec le langage des brumes, des neiges, les exhalaisons des vapeurs sombres, les sinistres nervures du sol, et l'appesantissement des regards endormis sous la paupière glacée dans son mouvement. Là des têtes de structure étrange se trouvent mêlées avec celles des Français, tandis qu'un kalmouk revêtu d'un bonnet bizarre se soulève une dernière fois et s'interrompt dans son agonie, pour considérer l'homme qui passe. Les intonations de ce beau poëme, il faut les demander aux grandes landes mornes et désolées, où le gémissement du flot, où le vol lourd du corbeau vient battre les régions épaisses de l'air, il faut les demander au silence, aux grèves sans soleil, aux orages toujours permanents sur certains sols privés des caresses du jour. Il faut surtout les demander à cette partie de nous-mêmes encline d'avance au deuil et où se trouve le sentiment de toutes les tristesses et la perception instinctive de toutes les ténèbres.

La personnalité de Napoléon : voilà surtout ce que nous avons vu dans ce plan, dont la grandeur mélancolique offre un inexprimable mélange d'horreur, de recueillement, de sublimité ; et ce mâle attendrissement, cette douloureuse ferveur noyée dans un déchirement profond ne saurait remuer davantage. Il est évident que l'unité d'action s'y trouve dans son développement le plus logique, le plus large et le plus franc; chaque partie se trouve liée, entraînée, coordonnée dans le mouvement principal, rien de local ne saurait y demeurer. Chaque fraction du drame vient donc aboutir à ce centre dominant, Napoléon, en qui se résume le drame entier dans ses défaillances, dans ses teintes méditatives, dans ses reflets, dans ses intonations funèbres et religieuses, où la tristesse a ses vibrations les plus hautes sans les désuétudes du découragement.

Il y a là une gamme de coloris d'un effet plein mais assez étrange. Comme valeur de ton il est impossible d'en trouver dont la donnée soit aussi claire, et où la touche possède autant de hardiesse et d'originalité dans ses procédés. La transparence des demi-teintes, la dilatation de certaines notes plus chaudes sur un corps resté vivant, cette tiédeur des membres engourdis, enfin cette décroissance des tons violacés et terreux, cette décomposition dans les chairs, nous donnent une idée de cette magnifique somnolence de la mort. Nous ne pensons pas que la force des intentions puisse surabonder sur un fond plus sévère et plus beau.

Les *Pestiférés de Jaffa* sont entendus dans cette même austérité d'ordonnance, dans cette même pâte terreuse dont l'effet ne saurait se rendre et qui nous fait songer involontairement à ces images mornes de l'enfer de Dante, où la décoloration des physionomies dégage des vapeurs violettes sur le visage de l'homme qui marche debout dans son cercueil. Cette scène est largement jetée. L'effet en est prompt, imprévu et très-fort. Un homme jeune, au geste impérieux adouci par la pitié, au visage sérieux et fier, à la démarche vive et simple, vient d'apparaître sur le seuil de ce séjour désolé, où meurent des bannis, êtres glacés, hideux, farouches. A sa vue un éclair de stupéfaction passe dans tous les rangs; les uns se soulèvent avec une curiosité incrédule, quelques groupes témoignent la plus entière amertume, tandis que d'autres sont déjà touchés de cet acte de commisération. Deux êtres défaillants au front pâle, aux mèches de cheveux mouillées par la sueur, le considèrent avec des yeux agrandis par la fièvre et paraissent honteux de leur nudité. Le reste pêle-mêle, couverts çà et là de lambeaux, poussent des râlements étouffés contre terre. Au fond,

et par delà cette voûte de pierre, un ciel éclatant, des lueurs bleues et une atmosphère pure.

Ce qui fournit avant tout une preuve de l'élévation d'esprit de l'artiste, c'est qu'avec lui la dégradation physique n'entraîne pas la déchéance morale; l'homme s'affaisse, la pensée surnage sur les tempes du mourant. On la dirait plus transparente lorsqu'elle est imbibée de fièvre; c'est là une puissante et heureuse fécondité du texte, c'est là une affirmation.

La révolution accomplie par Géricault était désormais en pleine voie de réalisation. Avec Gros nous touchons vraiment une sérieuse époque, les puristes les plus outrés ont déjà dans les yeux ces clartés et ces consonnances de coloris qui vont devenir inhérentes à toute œuvre d'art, et qui domineront plus tard ces beaux poëmes de Delacroix, d'Ary Scheffer et de Paul Delaroche; l'époque que nous venons de traverser avec David, époque toute sculpturale dans les lignes, en ce sens que le beau plastique a sollicité avant tout son imagination, cette époque s'est bien vite échauffée sous des lueurs brûlantes avec les élèves du maître. Le dessin de Phidias a ressenti les fluctuations de la lumière, et l'école française établit définitivement sa haute individualité; école toute nationale, dégagée de toutes les servilités, celle qui n'est ni antique, ni vénitienne, ni espagnole, qui a préféré rester brute en certains endroits plutôt que de donner dans le faux, en acceptant telle ou telle modification incomprise, qui n'est ni Corrége ni Vinci, mais qui possède comme eux l'éclat, le coulant, le moelleux, la transparence et les clartés éblouissantes des nativités de Rembrandt, et les fougues de Salvator Rosa, et les vigoureuses oppositions des maîtres hollandais et flamands.

Carle Vernet, fils du fameux Joseph si passionnément goûté par Diderot, aborda ce drame militaire qui se jouait depuis les confins du hameau le plus reculé jusqu'aux grandes villes témoins des opérations stratégiques. Son dessin se ressentit jusqu'à la fin des austérités de ses premières études. C'est-à-dire qu'il resta pur, fier, éloquent, tranquille, grave; mais aucune sécheresse, aucune dureté dans son jet; une ligne de liaison vient recueillir tous les groupes pour les enchaîner dans la composition toujours *une*, et qui ne souffre aucun relâchement. Le labeur y possède ces facilités heureuses qui effacent sa trace pour n'y laisser que la pensée, le mouvement qui entraîne l'attention, l'émotion qui l'échauffe avec durée, et ces suspensions, ces alternances dans l'action qui nous ont semblé saisies dans la *Bataille de Marengo*, avec cette remarquable vivacité qui sait toucher tous les incidents à la fois,

et qui communique à la toile cette mobilité d'allure, ces précipitations, ces retenues, ces fugues, cette rapidité d'impression qui est une des principales causes de l'intérêt soutenu.

Il y a des moments privilégiés pour étudier cette *Bataille de Marengo;* lorsqu'un flot de soleil vient noyer tous les groupes, fondre tous les plans, amollir les couches de l'horizon, submerger l'ensemble, et lui communiquer ce velouté dans la touche, d'un effet si plein, nous avons l'œuvre dans sa beauté native, elle résonne avec tous ses accents héroïques, elle se meut, elle respire, elle se dilate, elle prend ses plus larges aspirations.

L'artiste a choisi l'instant le plus décisif, celui où la régularité des rangs se trouve moins scrupuleusement gardée, où l'ordonnance est moins stricte dans les colonnes, où un trouble favorable au pinceau a pu mélanger dans une belle fusion tous les individus et les masses dans un nuage de poudre qui blanchit les têtes comme les ardeurs de la vie. La précipitation refoule les soldats les uns sur les autres, non loin de l'état-major demeurant impassible, tandis que la plaine, inondée de vapeurs, rougie par la flamme qui ondoie au-dessus de la bouche des canons, se prolonge, vaste, poudreuse, éclairée, se contournant dans ses fuyants sans jamais expirer sous le regard; joignez à cela un ciel sans nuage, léger, diaphane, où les teintes du jour se sont délayées par égales parties, de façon à ne laisser aucune tache sur le fond clair; ce ciel qui rit au-dessus des batailles, et qui vient couler ses rayons sur les têtes des mourants en jouant sur les touffes de feuillage où elles reposent, et vous aurez l'esquisse imparfaite du tableau de Carle Vernet.

La gamme générale se hausse par instant, et se dégrade dans les milieux. Il est évident qu'elle a réservé toute sa force pour les premiers plans très-habilement jetés, dont la note assez haute se trouve suffisamment maintenue; l'amincissement des ombres procède par transitions douces et égales, afin d'éviter aucune brusquerie dans les scissions, et c'est là que nous constaterons le talent de Vernet. Cette main toute magistrale, cette intelligence toute guerrière n'a pas voulu de l'énergie qui écrase, elle a réservé dans ses tonalités ces délicatesses, ces *laissés*, ces *fluidités* qui sont comme les négligences du récit, et qui le font écouter par le charme de la diction dominée par l'amplitude du style, qui serre, qui enlace, qui noue et qui dégage tour à tour ses éclaircies heureuses sur une page aussi sobre de vains détails, aussi foncée, aussi riche de poésie grandiose.

C'était là ce qui précédait Horace Vernet, et nous pouvons dire que nous voguerons à pleines voiles avec l'élève et l'émule de Carle.

Il y a une corrélation évidente entre notre nationalité et ce jeune interprète de nos drames militaires dont le génie étonne sans anéantir, qui sait mélanger l'imprévu et le pittoresque, qui semble se jouer des richesses de l'imagination et du pinceau, en les dépensant avec une profusion merveilleuse, avec une largesse souriante, avec une fécondité qui ne s'épuise ni ne s'égare, et dont la sagesse vient tempérer les entraînements.

La *Prise de la Smala d'Abd-el-Kader*, voilà, nous le croyons, ce qui doit nous donner la mesure du génie d'Horace Vernet. C'est un morceau saisi d'ensemble, c'est une vue de synthèse qui en a présidé toutes les combinaisons à la fois, qui les a mûries sous la même intensité de chaleur, et qui n'a pas permis à cette chaleur de se refroidir sur aucun plan. Tout est venu en même temps, tout a été jeté, envahi par la pensée à la même heure. Elle n'a laissé aucun vide, elle n'a voulu non plus aucun remplissage; elle a résumé, elle a compris cette puissance de totalité qui rassemble, qui recueille en un seul bloc sans pesanteur, mais avec la fierté d'un crayon habitué à manier des masses.

Les troupes françaises viennent de se précipiter sur le camp de la *Smala*. Sous les pieds des chevaux haletants sont foulés coffrets et vases précieux, sur lesquels sont rejetés quelques pans de toiles grises et souillées par le sable. La poussière mêle ses tons blanchâtres aux ciselures de l'or, en se répandant sur les poitrails de ces chevaux. — Au milieu l'incident principal, — vieil Arabe à moitié enseveli sous sa tente où il méditait le Coran, et près duquel se sont rejetées quelques femmes demi-nues; — à droite, coursiers du désert à l'œil noir, aux flancs luisants, et qui allongent leurs beaux cols au-devant de leurs frères européens; — plus loin, deux chameaux portant un palanquin aux banderoles flottantes, où sont assises quelques femmes terrifiées, l'un des palanquins, à demi renversé par une balle, se trouve soutenu par le bras d'un esclave; — un peu plus à l'écart, une négresse semble jouer avec des objets bizarres dont la possession l'étonne, la pensée est absente du regard; indifférente au péril soudain, on devine un de ces êtres dépourvus de sensibilité, engourdi sous la dépravation et le joug: c'est une esquisse isolée et frappante. — A gauche la résistance se manifeste encore et dans l'œil de l'Arabe se dilate la prunelle sombre dont le feu a un coulis sauvage, et contraste avec l'œil bleu large et franc de l'Européen dont le mousquet va frapper la tempe brune et inclinée. — Au milieu est réservé le groupe des suppliantes, d'un modelé plus fin et plus délicat, dont le profil très-pur se découpe sur le fond transparent. Les cheveux épars sur une gorge nue, les bras d'une

finesse de ligne exquise et dont les courbures, comme les inflexions du buste, sont d'une exécution pleine de poésie. — Deux ou trois Arabes, massés sur les derniers plans, essayent un dernier feu, avec une résistance froide qui possède les certitudes de la mort. — Au-dessus des combattants se confondent et se choquent des armes étincelantes, carabines, mousquets, yatagans aux lames damasquinées; — les housses de pierreries ruissellent frappées du jet de lumière orientale; — çà et là sont éparses sur le sol des étoffes argentées où le peintre s'est joué des difficultés, et a fondu les teintes les plus éclatantes avec une main habituée à broyer les tons les plus riches sur la palette.

Voilà une exposition un peu longue sans doute ; mais lorsque l'on se prend à considérer cette vaste et gigantesque composition, l'on s'aperçoit que l'œil est plus étroit que la pensée qui l'a embrassée dans son unité, avec cette fermeté claire et vaillante, et chaque groupe étant un monde il le faut en quelque sorte étudier dans toute son individualité tout en saisissant son point de contact avec l'œuvre.

Bien différent de Carle son père, chez lequel nous avons remarqué une couleur forte mais contenue, il veut faire déborder sa riche nature, et ces scènes empruntées au ciel algérien l'ont servi à souhait, en lui versant la chaude vapeur des horizons superposés en couches moelleuses, et laissant couler un nuage diaphane à l'un des angles de la plaine, comme dans la *Smala*. La beauté de ses teintes, qui possèdent toutes les fraîcheurs, toutes les notes ardentes, aux intonations si profondes qu'elles ont toujours la même force, la même puissance d'accent, ne saurait se décrire. Il faut voir son œuvre dans sa verdeur primitive, dans sa générosité d'expansion, dans son allure jeune et guerrière, telle qu'elle est encore et qu'elle demeurera toujours, car les éléments qui s'y trouvent sont en quelque sorte pétris à jamais dans ces types du penseur et de l'artiste, où nous retrouvons dans une exécution magistrale la finesse, la verve, le sentiment qui resplendit sur l'esprit, dont la touche mordante sait admirablement préciser l'homme et creuser une personnalité. Ce qui fait vraiment d'Horace un de nos génies les plus incontestables, c'est cette faculté de fouiller des individualités, de savoir compter autant de types que de personnages, et de leur avoir acquis une physionomie définitive, un caractère propre dans ses ouvrages où chaque profil est buriné.

Il faudrait des volumes pour décrire cette étonnante personnalité d'artiste, si féconde, si multiple, si étonnamment renouvelée dans chacune de ses productions, et qui en véritable poëte a le don d'une éternelle jeunesse et le charme d'un style entraînant; souriant, grave,

parfois terrible, toujours franc, vigoureux, expressif et plein de lucidité, qui, en maints endroits, a ces procédés neufs et piquants, cette bonhomie et cette candeur d'allure, cette sincérité toute souriante et toute chaleureuse, qui laisse parfois tomber une saillie heureuse, un sentiment doux et fort, une pensée magnanime. C'est un de ces rares et charmants esprits qui ont soulevé toute chose, qui ont pénétré le cœur humain, et l'ont exprimé avec ce tour simple et nerveux, cette *humour* que nul ne possède au même degré, si ce n'est Delacroix dans ses scènes grivoises, où il dépense cette causticité et cette gaieté toute gauloise sous laquelle il se plait à dérober son émotion.

Avec les doux tableaux de la *Prise de Constantine*, l'un où les colonnes se mettent en mouvement, l'autre où l'on monte à l'assaut, nous terminerons cette revue des batailles de Vernet. Le second est d'un caractère de dessin presque fougueux; on sent que la main du peintre a frémi en abordant la situation dans sa précision toute sévère; la tonalité est des plus hautes, et le jeu de ces ombres d'une couleur toute particulière, leur répercussion, leur agencement dans cette composition si multiple d'effets, cette note de lumière si foncée, si pleine d'intentions profondes, ce modelé ardent d'une pâte brune et compacte, cette touche tour à tour imprégnée de vigueurs sombres et de clartés, ces fonds énergiques, en un mot cette trace palpitante de la pensée de l'artiste, qui en certains endroits a senti avec plus d'intensité : tout cela ne saurait nous laisser froids et ne pas nous communiquer un peu de l'enthousiasme, un peu de la chaleur d'âme que le peintre a révélée avec tant de bonheur et d'expansion dans son œuvre exaltée.

Vernet a un autre côté plein de verve et de délicatesse, sous lequel il a été certainement moins étudié, quelle que soit la dose de talent qu'il ait dépensée avec cette facilité aimable qui a guidé son crayon. Le sourire du génie a son scintillement; une moquerie aiguisée par Dante aurait été marquée au coin d'un sceau lumineux; les scènes militaires que Vernet a tracées en se jouant sont d'un relief profond, elles resteront à jamais acquises dans nos recueils malicieux, où l'on va s'inspirer de temps à autre sous le charme d'une diction petillante, qui contient cette plaisanterie fine et déliée que nous aimons à respirer dans ce qu'elle a d'excitant et de léger, dans nos proverbes ou nos vaudevilles.

Horace s'est donc surtout attaché à retracer cette vie de soldat, où le grotesque et le terrible, le rire et le tragique, l'effrayant, le pathétique, le sublime, sont fortement liés ensemble. Toutes ces scènes de camp sont écrites avec un entrain plein de bonne humeur, qui demain mettra des larmes dans les yeux du soldat; il a vraiment aimé

son héros, il s'est identifié à cette existence si pleine, si colorée, si insouciante, si dramatique, qui façonne des hommes pour la mort, sans qu'aucun puisse s'arrêter hier ou demain et dire : « C'est ici ma maison et mes amours. » Il avait une mine à exploiter dans cette fraction de notre société qu'il a préférée à d'autres; et nous le voyons se renfermer avec ces vieux troupiers et ces jeunes conscrits. Ce sont là ses amis, ses frères. Il s'assied au feu du bivouac, il écoute l'histoire des premiers faits d'armes de *Grivet*, il recueille ce grain de sensibilité tombé au fond du récit. Au-dessus de sa tête brille la lueur du canon, éclairant les veillées nocturnes; demain il assistera à la prise d'une redoute, il verra à l'heure du silence la bure d'une sœur de charité, et le cheval du trompette flairant le corps de son maître avec ce grand air effaré et saisissant d'un effet si vrai. Après Waterloo, il se recueillera avec son vétéran blessé, au fond d'une gorge de l'Auvergne, dans un paysage morne et glacé, où le pâle soleil qui descend des flancs des collines semble écrire des phrases vagues sur le sol dans ce fond d'isolement. En un mot, c'est l'historien, c'est le conteur par excellence, c'est le compagnon folâtre et pénétré qui a crayonné toutes ses anecdotes sur le coin d'un tambour, dont le style, plein de mordant et de finesse, s'exprime avec un sans-façon et des allures pleine de feu.

Le pinceau s'échappe de ses doigts, après qu'il lui est donné d'interpréter quelque chose de ce vaste poëme de la Crimée, où il se dépensait avec cette vigueur d'un esprit toujours sain jusqu'au dernier moment, et qui découvre sans cesse de nouvelles richesses, dont l'âme ne va qu'en s'élargissant et se fortifiant au contact de l'art, qui réserve parfois les plus belles révélations à l'heure où le jour décroît sur l'horizon, où le couchant prolonge ses lueurs les plus chaudes dans l'âme de l'artiste ou du philosophe.

Actuellement nous le trouvons, sinon remplacé, au moins perpétué dans son genre, avec M. Yvon, qui a de belles intentions, de sérieuses qualités, une facture de dessin et une entente du coloris qui pourra bien se laisser aller à quelques écarts, mais qui saura aussi l'amener à des résultats. Rappelons ces deux toiles exposées il y a quelques années : la *Gorge de Malakof*, et après : un *Épisode de la bataille de Magenta*. Elles avaient été précédées par la *Courtine de Malakof* et la *Prise de la tour de Malakof*, où se dénotait une puissance d'imagination rehaussée par l'éclat, la chaleur et l'expansion d'une nature ardente. Nous n'aimons pas à beaucoup près autant sa *Bataille de Solférino;* les teintes générales nous en ont semblé un peu fausses, dénuées de force; nous n'avons pas été saisi par cette vérité des chairs et du modelé, par ces

fluidités des contours, dans ses physionomies d'un accent moins prompt, moins incisif. Ses lignes sont belles, leur facture énergique; il fallait une tonalité plus sévère, moins délayée, plus compacte.

Dans les œuvres de M. Yvon on détacherait volontiers certains groupes, comme par exemple cet officier blessé, porté sur un brancard, dans la *Courtine de Malakof*, afin de les étudier dans leur beauté toute locale, afin d'en observer l'admirable poésie, d'une mélancolie et d'un grandiose dont on ne saurait se faire une juste idée. M. Yvon est de ceux qui, au moment donné, sentent le feu de l'inspiration bouillonner dans leur cerveau, et qui le signalent plus particulièrement dans tel ou tel coin de la composition, tel ou tel incident qu'ils ont exprimé avec une intensité d'émotion plus vive, une réalisation plus palpitante, une fièvre de coloris plus lumineuse. On pourrait donc noter l'attouchement spontané du vrai à tel ou tel moment de l'exécution.

M. Protais a choisi une variété heureuse du genre dans son *Enterrement militaire*, et son *Retour au camp après la victoire*. Il est simple, attachant, convaincu, d'une note élevée comme couleur, d'un dessin nerveux, d'une touche solide; avec un parti pris de lumière très-réel, à force de sincérité, il est et il demeure touchant. Son domaine lui sera productif s'il sait l'exploiter.

M. Armand Dumaresq poursuit également cette voie, avec un certain succès, il a l'entente de la scène dans toute sa franchise, et un certain air de familiarité, une allure pleine de bonhomie et d'élévation qui plaisent fort. Ce sont là précisément les qualités requises pour le genre. C'est cette absence de toute afféterie, de toute préparation qui sentirait le labeur, pour adopter ce ton de la camaraderie, qui fait du sujet une causerie charmante, tour à tour piquante et grave, où l'émotion, le pathétique, le terrible même remplacent parfois la tranquillité des feux du bivouac, et empruntent du sujet une force, une intonation de coloris d'un cachet très-particulier et très-ardent.

MARC DE MONTIFAUD.

La deuxième partie au prochain numéro.

LE MALHEUR D'ÊTRE BELLE

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

ÉMILE DE GIRARDIN

PERSONNAGES

LE COMTE DE VEZELAY.
ADRIEN DE LA GRANGE.
SABINE DE MERIADEC.
ZOÉ DE MERIADEC.
MADAME D'ERMONT.
UN NOTAIRE.
UN VALET DE CHAMBRE.

La scène se passe à Paris.

SCÈNE PREMIÈRE

SABINE, ZOÉ

SABINE.

Comment s'est passée l'entrevue?

ZOÉ.

Comme celle d'hier, comme celle d'avant-hier... comme elles se passent toutes invariablement. M. de Vezelay, prétentieusement cravaté, étroitement ganté, est ponctuellement arrivé; il a cérémonieusement salué ma tante et s'est timidement approché de moi. Cependant, j'ai remarqué que sa voix était émue.

SABINE.

T'aimerait-il?

ZOÉ.

Comment voudrais-tu qu'il m'aimât? A peine m'a-t-il vue; il ne sait de moi que ce qu'en sait tout le monde : que j'ai eu le malheur de perdre ma mère il y a dix ans, la douleur de perdre mon père il y a dix-huit mois; que je suis orpheline, héritière et majeure; qu'enfin j'ai trois millions de dot que je me donne à moi-même.

SABINE.

Que t'a-t-il dit?

ZOÉ.

Il ne m'a rien dit.

SABINE.

Rien?

ZOÉ.

Non, rien... ce qu'ils disent tous et ce que tu sais mieux que personne.

SABINE.

J'ai eu le temps de l'oublier depuis quatre mois que nous avons quitté Rennes pour venir toutes les deux à Paris, surprendre notre tante d'Ermont qui ne nous avait jamais vues.

ZOÉ.

Pauvre tante! comme nous avons troublé toutes ses habitudes!

SABINE.

Ce n'est pas moi qui la plaindrai! Tout ce que je fais, tout ce que je dis, elle le trouve mal; tout ce que tu dis, tout ce que tu fais, elle le trouve bien. Suis-je pensive? elle interrompt brusquement ma rêverie pour me reprocher de me donner de grands airs de Corinne au Capitole. Suis-je un peu coquette? elle me traite aussitôt de Célimène sans Alceste. Suis-je réservée? jamais elle ne manque de me prévenir que ce n'est pas en restant froide comme une statue que je trouverai un mari; chaque jour, enfin, elle invente une manière nouvelle de me rappeler que je n'ai pas de dot.

ZOÉ.

C'est toi qui as voulu quitter Rennes.

SABINE.

Si c'était à faire...

ZOÉ.

Tu ne le ferais plus?

SABINE.

Tu te trompes, je recommencerais. Est-ce que tu ne trouves pas que c'est une curieuse et instructive étude que de voir se succéder et papillonner dans ce salon cette nuée de prétendus, tous attirés par la notoriété d'une grosse dot, tous affectant de ne pas tenir à la for-

tune et tous mentant avec la même impudence, tous, sans exception... ceux qui ont beaucoup d'argent et qui veulent en avoir encore plus...

ZOÉ.

Comme Georges Bonneval.

SABINE.

Que tu as si lestement congédié... Ceux qui en ont peu et qui veulent en avoir beaucoup...

ZOÉ.

Comme le marquis de La Feuillée.

SABINE.

Dont tu n'as pas voulu... Enfin, ceux qui n'en ont pas et qui veulent en avoir, sans se donner d'autre peine que celle de simuler la langueur discrète, la grande passion contenue, mais toujours prête à déborder...

ZOÉ.

Comme le fils du général Dumont.

SABINE.

Que tu as repoussé, sans te laisser attendrir par son désespoir.

ZOÉ.

Il n'était amoureux que de ses moustaches.

SABINE.

Sais-tu, Zoé, que tous ces partis qui s'offrent à toi et que tu refuses si dédaigneusement, si capricieusement, commencent à te donner un irrésistible attrait, l'attrait de l'énigme et de l'obstacle. Tu n'es pas nommée, mais tu es clairement désignée ce matin dans l'*Indépendance belge*. Il n'est plus question dans toutes les chroniques parisiennes que de la jeune héritière bretonne. Plus les prétendants que tu refuses se plaignent hautement, et plus ils te servent sans qu'ils s'en doutent.

ZOÉ.

Tu crois?

SABINE.

J'en suis sûre... Serait-il donc vrai que, sans le vouloir, il n'y a que les amis qui vous desservent? Serait-il donc vrai que plus ils disent du bien de vous tout haut, moins ils trouvent d'écho et qu'il n'y a de sonore que le mal dit à voix basse par les ennemis?

ZOÉ.

Oui; mais plus il est sonore, plus il est à craindre.

SABINE.

Tu te trompes. Qui engendre les défenseurs? — la calomnie. Ne t'inquiète donc pas des propos. Plus on en tiendra sur ton caractère,

et plus ils se contrediront l'un l'autre. Le jeune et beau Dumont t'accuse de n'avoir pas de cœur, parce que tu n'as pas voulu te charger, en l'épousant, de payer ses dettes. Cette accusation est démentie par l'accusation du marquis de La Feuillée qui a parié que tu nourrissais une passion cachée, parce que tu l'as éconduit en disant que tu ne voulais pas d'un mari qui ne savait pas d'autres mots de la langue française que les noms de ses aïeux, grands-oncles et petits-neveux, cousins et arrière-cousins, cousines et arrière-cousines.

ZOÉ.

Et Georges Bonneval?

SABINE.

Il est furieux et il se venge du mépris de tes millions pour les siens, en allant conter partout que tu ne sais ce que tu veux: que tu as dit à un blond que tu n'aimerais jamais qu'un brun.

ZOÉ.

C'est vrai.

SABINE.

A un brun que tu n'aimerais jamais qu'un blond.

ZOÉ.

Cette fois-là, j'ai menti... il le fallait.

SABINE.

Encore un ou deux mois de pareils caprices et de pareils dédains, et tu seras l'héritière de Paris la plus recherchée. Tu seras épousée uniquement...

ZOÉ.

Tu ne peux pas finir ta phrase.

SABINE.

Pourquoi donc?

ZOÉ.

Parce que tu ne pourrais pas me dire sans raillerie que je serai épousée uniquement pour mes beaux yeux.

SABINE.

Si une femme à la mode était tenue d'avoir la beauté d'une statue antique, où serait le mérite, où serait l'attrait de la difficulté vaincue?

ZOÉ.

En vérité, quand je compte toutes les propositions de mariage dont je suis l'objet, sans qu'une seule s'adresse à toi, chère Sabine, à toi, si fêtée à Rennes, je crois que tu as raison; je crois qu'il suffit à Paris d'être fantasque pour y régner despotiquement, car plus je me sens insupportable à moi-même, et plus je suis convoitée, entourée, adulée.

SABINE.

Chacun son tour, chère Zoé, c'est maintenant le tien; aussi ne se-

rais-je pas du tout étonnée que le bruit de tous les partis que tu as refusés eût monté la tête du comte de Vezelay... Tu disais donc qu'en te parlant il paraissait sincère?

ZOÉ.

Il l'était.

SABINE.

Enfin, que t'a-t-il dit?

ZOÉ.

Qu'il serait heureux que mon cœur fût libre, s'il pouvait me convenir d'unir mon existence à la sienne et d'associer nos deux fortunes...

SABINE.

Tu n'as pas pu lui déclarer que tu n'accepterais jamais qu'un mari qui aurait une fortune égale à la tienne?

ZOÉ.

Aussi m'en suis-je tirée en lui répondant juste le contraire de ce que j'avais répondu à Maxime Dumont. J'ai dit au comte de Vezelay que je n'accepterais jamais la main d'un mari qui serait plus riche que moi, et je me suis empressée d'ajouter que j'étais loin d'avoir la fortune qu'on me supposait. Malheureusement ma tante était là...

SABINE.

Elle t'a interrompue...

ZOÉ.

Brusquement pour s'écrier : « Que dites-vous donc, ma chère nièce! Vous êtes plus riche que le comte de Vezelay; il n'a que 60,000 livres de rentes, et vous avez 80,000 francs de revenus en belles et bonnes terres... au soleil... en Bretagne... à deux lieues de Rennes... où tout le monde peut les voir et où tout le monde sait qu'elles ont été estimées trois millions à la mort de votre père. »

SABINE.

Ainsi mise au pied du mur, quelle figure as-tu faite?

ZOÉ.

La plus sotte.

SABINE.

Et le prétendant, quelle a été sa contenance?

ZOÉ.

Je dois le dire, parfaite.

SABINE.

Sa réponse?

ZOÉ.

Convenable... Il a repris vivement, en me disant qu'il me choisissait pour moi-même, que, n'eussé-je aucune fortune, il en avait per-

sonnellement une plus que suffisante pour deux, et que, moins j'en aurais, plus il serait à l'aise pour insister sur la demande de ma main.

SABINE.

Prise au piége, comment as-tu fait pour y échapper?

ZOÉ.

J'ai appelé à mon aide toutes les banalités solennelles, toutes les phrases stéréotypées; je lui ai déclaré que, si j'avais le regret de ne pouvoir accepter une proposition qui m'honorait, j'en garderais toujours un affectueux souvenir.

SABINE.

Dans ta collection... Et il s'est contenté de cette réponse?

ZOÉ.

Il s'est écrié d'un ton presque jaloux : « Votre cœur n'est donc pas libre? »

SABINE.

Et tu as éludé?

ZOÉ.

Non, j'ai été franche... je lui ai déclaré que je n'étais liée par aucune préférence. Alors il a repris avec humilité : « Je vous déplais donc? »

SABINE.

Cette fois, tu as gardé le silence?

ZOÉ.

Cela va sans dire! Aussi s'est-il hâté d'ajouter : « Laissez-moi le temps de vous montrer qui je suis et de vous convaincre que je vous aime sincèrement. Vous aurez toujours le droit de me congédier plus tard, si je ne réussis pas à vous faire partager le sentiment que j'éprouve. »

SABINE.

Oh! ma pauvre Zoé.

ZOÉ.

Tu as raison de me plaindre, car je n'ai jamais été aux prises avec un prétendant plus tenace... Quel siége! Enfin, à bout de munitions et ne sachant plus comment me défendre, j'ai pris l'offensive, j'ai fait une sortie; je lui ai dit : « Puisque vous tenez tant à vous marier, que vous êtes riche, très-riche, et que vous tenez si peu à la fortune, que n'épousez-vous ma cousine qui a autant d'esprit que de beauté? »

SABINE.

Comment a-t-il paré le coup?

ZOÉ.

Devine.

SABINE.

En te déclarant qu'il n'avait plus la liberté du choix.

ZOÉ.

Non.

SABINE.

Alors je ne devine pas.

ZOÉ.

En m'assurant qu'il ne voudrait jamais être le mari d'une femme aussi belle que toi.

SABINE.

Et tu lui as répondu?

ZOÉ.

En riant de ce qu'il se plaignait que la mariée fût trop...

SABINE.

N'achève pas... Il en a ri avec toi?

ZOÉ.

Non, au contraire, il a entrepris là-dessus une dissertation approfondie qui a duré vingt minutes, pour me démontrer que, lorsqu'on épousait une femme douée d'une trop grande beauté, le mari avait toujours l'air d'en être le gardien pour le compte d'un prince; que la plus petite des maladies prenait aussitôt la proportion du plus grand des risques; que toute économie devenait parcimonie; que le luxe n'était plus que le nécessaire; que, si on entrait dans une boutique, il fallait acheter sans marchander; que, si l'on voyageait, les aubergistes faisaient payer double sans qu'on pût en rien rabattre...

SABINE.

Comment vous êtes-vous séparés?

ZOÉ.

Ne sachant plus que répliquer, je l'ai quitté, en le prévenant que j'avais l'habitude de te consulter, et je suis accourue pour que tu me tires d'embarras.

SABINE.

Rien de plus facile.

ZOÉ.

Comment?

SABINE.

D'abord, te plaît-il?

ZOÉ.

Oui... de tous, c'est celui qui me plairait le plus.

SABINE.

Eh bien! prends-le au mot... épouse-le.

ZOÉ.

Tu n'y songes pas, Sabine...

SABINE.

Au contraire, j'y songe très-sérieusement. Il est riche, bien né ; il te plaît, tu lui plais, vous vous plaisez.

ZOÉ.

Peut-être ne pensait-il pas ce qu'il disait...

SABINE.

Si ce n'est pas un rôle qu'il jouait dans cette éternelle comédie de la *Fille à marier*, s'il t'a vraiment distinguée, non pour ta dot, mais pour toi-même, il y a un moyen bien simple de t'en assurer.

ZOÉ.

Lequel?

SABINE.

C'est de lui écrire.

ZOÉ.

Moi?

SABINE.

Oui, toi! Pourquoi pas? Rien de plus naturel. Écris-lui ceci : « Je vous ai dit la vérité; la fortune qu'on m'attribue n'est pas à moi, elle appartient à ma cousine. »

ZOÉ.

Il ne le croira pas!

SABINE.

Qu'importe! écris-le-lui toujours.

ZOÉ.

Comment veux-tu qu'il me croie, après le démenti que ma tante, en sa présence, a donné à ma déclaration?

SABINE.

Tu lui expliqueras que ma tante n'a jamais quitté Paris, tandis que toi et moi, élevées ensemble, nous avons toujours vécu en Bretagne, jusqu'au jour où nous sommes venues toutes les deux lui demander de nous servir de chaperon.

ZOÉ.

Il se défiera de cette explication et la qualifiera de conte trop invraisemblable pour être vrai.

SABINE.

Est-ce que le vrai n'est pas souvent ce qu'il y a de plus invraisemblable? Est-ce que le vraisemblable n'est pas souvent ce qu'il y a de plus faux? Quoi de plus simple, quoi de plus naturel qu'une tante n'ayant jamais vu ses deux nièces avant le jour de leur débarquement de Rennes, prenne l'une pour l'autre : Zoé pour Sabine et Sabine pour

Zoé, celle des deux qui a le moins de fortune pour celle qui en a le plus! Est-ce que l'on porte son rôle de contributions inscrit sur le front? Au surplus, ton prétendant qualifiera comme il le voudra ton explication; qu'il la qualifie de prétexte, de conte ou de ruse, écris-lui toujours l'épître dont je viens de te dicter le sens.

ZOÉ.

Tu y as bien réfléchi?

SABINE.

J'y ai bien réfléchi.

ZOÉ.

J'hésite encore.

SABINE.

Pourquoi hésites-tu? Le comte de Vezelay te plairait-il déjà assez pour que tu aies peur de le voir succomber dans cette épreuve? Prends garde, ne va pas t'éprendre trop tôt d'une belle passion pour lui!

ZOÉ.

Oh! il n'y a pas de danger.

SABINE.

On ne sait pas. Souvent on souffle le feu pendant deux heures sans pouvoir l'allumer, et parfois une étincelle suffit pour incendier une ville.

ZOÉ.

Ne plaisante pas.

SABINE.

Je ne plaisante pas; tu sais bien, Zoé, que je t'aime comme si tu étais ma sœur et que je veux ton bonheur aussi fermement que le mien.

ZOÉ.

C'est parce que je n'en doute pas que je me laisse conduire aveuglément par toi.

SABINE.

Tu as raison! Quel risque cours-tu?

ZOÉ.

Aucun, car je ne reverrai même plus le comte de Vezelay. Il m'a déclaré que, si je persistais dans mon refus, il partirait ce soir pour la Suisse et l'Italie... peut-être même pour la Turquie.

SABINE.

Pour la Turquie?

ZOÉ.

Oui, pour la Turquie.

SABINE.

Raison de plus pour aller écrire tout de suite ta lettre. As-tu donné les ordres?

ZOÉ.

Oui, pour quatre heures... La calèche et les chevaux alezans.

SABINE.

Nous irons au bois de Boulogne; rien ne m'amuse plus que de voir piaffer à la portière tous les prétendants à ta main.

ZOÉ.

Aujourd'hui je ne souffrirai pas que tu sois assise sur le devant de la voiture.

SABINE.

C'est ma place... et je ne peux ni ne veux en changer.

ZOÉ.

Pourquoi cette obstination?

SABINE.

Parce que nous ne pouvons pas sortir seules et qu'il n'y a que deux places dans le fond : l'une pour ma tante, l'autre pour toi.

ZOÉ.

Alors je ne sortirai pas.

SABINE.

Voilà ce que tu appelles te laisser conduire aveuglément par moi! Heureusement qu'il y a un moyen de nous mettre d'accord. Nous prendrons la place du fond chacune à notre tour, toi en allant, moi en revenant; y consens-tu?

ZOÉ.

Oui, comme cela, j'y consens.

SABINE.

Eh bien! va donc écrire ta lettre et reviens.

SCÈNE II

SABINE, seule.

Aussi bonne qu'elle est spirituelle.

SCÈNE III

SABINE, LE VALET DE CHAMBRE

LE VALET DE CHAMBRE.

Une lettre pour mademoiselle.

SABINE.

De quelle part ?

LE VALET DE CHAMBRE.

On ne l'a pas dit.

SABINE.

Attend-on la réponse ?

LE VALET DE CHAMBRE.

On n'attend pas.

SCÈNE IV

SABINE, seule.

Je ne connais pas cette écriture. (Elle parcourt la lettre.)

Signée ! Adrien de La Grange. Cet aveu est la première déclaration que je reçois depuis que j'ai quitté Rennes. (Elle déchire la lettre et dit.)

Parti ! Je ne puis cependant pas courir après lui !... (Elle ramasse les morceaux de la lettre qu'elle a déchirée, les rapproche et les lit :)

« Une femme se trompe rarement sur le sentiment qu'elle inspire. » Je ne vous connais que depuis deux mois ; mais il est impossible » que vous n'ayez pas vu que je vous aime. Oui, Sabine, je vous aime » avec cette ardeur du sacrifice qui éteint l'ardeur du désir, avec cette » volupté d'abnégation qui dévore quand il est bien vrai qu'on aime. » Ce que je ne vous ai pas dit, ce que je n'ai pas voulu vous dire, je » me décide à vous l'écrire parce que je serai parti quand vous rece- » vrez ce billet. Je vais en Suisse, en Italie, en Turquie, je ne sais » encore où. (S'interrompant pour dire :)

Aujourd'hui tout le monde va donc en Turquie ! (Reprenant et continuant de lire.)

« Je m'éloigne de Paris parce que je ne puis vous épouser. Vous » êtes trop belle et je ne suis pas assez riche. J'ai pour toute fortune » une inscription de 8,000 francs de rente, et je n'ai en perspective » l'héritage d'aucun oncle d'Amérique. Être votre mari et n'avoir à » vous offrir pour échapper à la boue des rues qu'un abominable » fiacre, quand la plus élégante voiture et les plus beaux chevaux » seraient à peine dignes de vous ; être votre mari et vous voir porter » toujours la même robe, les mêmes rubans, les mêmes gants fanés, » quand je voudrais vous parer comme une reine ; être votre mari, et » ne pouvoir même pas payer votre couturière ! Ce seraient là des

» souffrances de tous les instants que je ne me sens pas le courage » d'affronter. Je serais le plus malheureux des Tantales, le plus » humilié des maris ! Ah ! que la loi qui préside aux destinées humai- » nes est aveugle ! Elle vous a prodigué, Sabine, la beauté sans la » fortune, et elle a prodigué à votre cousine Zoé la fortune sans la » beauté... »

(Elle jette à terre une seconde fois les morceaux de la lettre.)

Pauvre destin ! comme les hommes ont vite fait de t'accuser !

Ah ! ce serait curieux que Zoé devînt comtesse de Vezelay, et que moi, je restasse à l'état d'Ariane abandonnée par Thésée dans l'île de Naxos, trop heureuse d'épouser Bacchus ayant pitié d'elle ! Me fuir parce qu'il me trouve trop belle et qu'il ne se trouve pas assez riche pour m'épouser ! quelle absurdité ! Non, ce n'est pas absurde, puisque c'est son départ, oui, son départ, qui vient de faire sortir la défiance de mon esprit et de faire entrer la confiance dans mon cœur... Mais s'il est parti sans savoir et sans dire quel chemin il prenait, où le retrouver ? où lui écrire de revenir ? Le *Malheur d'être belle !* c'est là une infortune que vous n'aviez pas songé à mettre en vers, ô noble femme qui avez écrit le *Bonheur d'être belle* et qui vous survivez par votre impérissable esprit ; cher poëte que je sais par cœur et qui avez si parfaitement exprimé tant de souffrances muettes.

SCÈNE V

SABINE, MADAME D'ERMONT, LE COMTE DE VEZELAY

MADAME D'ERMONT.

Le comte de Vezelay et moi, nous avons attendu, Sabine, que vous fussiez seule pour entrer vous parler... Zoé n'a pas de secrets pour vous.

SABINE.

Ni moi pour elle.

MADAME D'ERMONT.

Alors vous devinez pourquoi je viens avec le comte de Vezelay.

SABINE.

Non.

LE COMTE DE VEZELAY.

Comment, mademoiselle ! vous n'avez pas deviné que connaissant toute l'influence que vous exercez sur l'esprit de votre charmante cou-

sine, je viens vous prier d'intercéder pour moi auprès d'elle, afin de la déterminer à un mariage qui est l'objet de mes vœux les plus chers.

SABINE.

Comment l'eussé-je deviné, monsieur ?

LE COMTE DE VEZELAY.

C'était si simple !

SABINE.

Simple ! Vous avez attendu pour tenter cette démarche auprès de moi que ma cousine eût décliné l'honneur que vous lui avez fait en lui offrant de partager votre fortune et de porter votre nom !

LE COMTE DE VEZELAY.

C'est ce tort que je répare.

MADAME D'ERMONT.

Si Zoé avait refusé cette offre en donnant une bonne raison, je n'insisterais pas ; mais elle en a donné une si mauvaise...

SABINE.

Je la connais.

MADAME D'ERMONT.

Si détestable, qu'à la demande du comte de Vezelay, dont j'ai connu beaucoup la mère, je suis venue, ma nièce, en causer avec vous, afin que vous engagiez votre cousine à bien réfléchir cette fois et à revenir sur une décision trop prompte pour mériter ce nom.

SABINE.

Que voulez-vous, ma tante, que je lui dise ?

MADAME D'ERMONT.

Que le comte de Vezelay a soixante mille livres de rentes en terres patrimoniales, et qu'il a deux oncles dont il sera l'un des héritiers.

SABINE.

Zoé le sait.

MADAME D'ERMONT.

Dites-lui que le comte de Vezelay est un homme d'honneur.

SABINE.

Zoé n'en doute pas.

MADAME D'ERMONT.

Un homme de cœur qui l'épouse, non parce qu'elle est riche et maîtresse de sa fortune, mais parce qu'elle lui plaît, qu'il l'aime...

LE COMTE DE VEZELAY.

Oui, je l'aime, et si profondément, que ce que m'a dit votre cousine fût-il la vérité, n'eût-elle pas effectivement la fortune qu'on lui sup-

pose, cela ne changerait rien, absolument rien, à mes sentiments et à ma détermination.

SABINE.

Ainsi, monsieur, vous m'autorisez à répéter à Zoé que le chiffre de sa dot n'est pas le motif qui vous a décidé à demander sa main.

LE COMTE DE VEZELAY.

Non-seulement je vous y autorise, mademoiselle, mais je vous supplie de lui dire que je vous en ai donné ma parole... d'honneur !

MADAME D'ERMONT.

Quand le comte de Vezelay s'exprime en ces termes, ma nièce, on peut le croire ; c'est un vrai gentilhomme, celui-là ! Incapable d'avoir deux paroles qui se démentent ; incapable d'affirmer ce qui ne serait pas la vérité.

SABINE.

Même en province, même en Bretagne, où nous avons été élevées, ma cousine et moi, de tels gentilshommes, n'ayant que leur parole une fois donnée, sont devenus si rares que c'est là un argument de plus qui me servira près de Zoé et je ne manquerai pas de le faire valoir.

LE COMTE DE VEZELAY, à Sabine.

Oh ! si vous réussissez, que je vous en serai reconnaissant, et qu'il me sera doux de vous appeler ma cousine !

SABINE, au comte.

Croyez que j'aurai le même plaisir à vous appeler mon cousin.

LE COMTE DE VEZELAY, à madame d'Ermont.

Vous voyez que j'avais bien raison de ne pas renoncer à mon projet avant d'avoir tenté cette dernière épreuve !

SABINE.

Je ne promets qu'une seule chose, c'est de déclarer à Zoé qu'elle peut avoir la foi la plus entière dans la parole et le caractère du comte de Vezelay, prêt à l'épouser n'eût-elle que cent mille francs de dot...

LE COMTE DE VEZELAY.

N'en eût-elle aucune.

SABINE.

Je lui rendrai compte même de l'interruption, car cette interruption est de nature à la décider plus que tous les longs discours que je lui tiendrais, que tous les bons conseils que je lui donnerais. Cependant il faut tout prévoir, il faut prévoir aussi le cas où je ne réussirais pas.

MADAME D'ERMONT.

C'est improbable... Zoé ne pense et n'agit que par vous.

SABINE.

C'est improbable, mais ce n'est pas impossible. (Au comte de Vezelay.) Dans ce cas, que feriez-vous?

LE COMTE DE VEZELAY.

Je partirais ce soir... avec un de mes amis que vous connaissez, Adrien de La Grange.

SABINE.

Monsieur Adrien de La Grange! je le croyais déjà parti...

LE COMTE DE VEZELAY.

En effet, il devait partir ce matin... toutes ses malles étaient prêtes, c'est moi qui l'ai retenu en le suppliant de m'attendre jusqu'à ce soir, parce qu'il y avait une chance pour que je partisse avec lui.

SABINE.

Laquelle?

LE COMTE DE VEZELAY.

Celle que je ne fusse point agréé dans la demande que je me serais peut-être moins pressé de présenter à Mlle de Mériadec, votre cousine, sans l'occasion que m'offrait le départ d'Adrien.

SABINE.

Mais que ne le lui faisiez-vous ajourner?

LE COMTE DE VEZELAY.

Impossible. Je l'ai conjuré de le retarder de quelques jours; toutes mes instances ont été vaines; tout ce que j'ai pu obtenir de lui, c'est qu'il le différât jusqu'à ce soir.

SABINE.

Et pourquoi donc nous quitte-t-il?

LE COMTE DE VEZELAY.

Parce qu'il est amoureux, éperdument amoureux, et qu'il ne veut pas épouser la femme qu'il aime.

SABINE.

Comment se nomme-t-elle?

LE COMTE DE VEZELAY.

Il n'a jamais voulu me dire son nom.

MADAME D'ERMONT.

S'il ne veut pas le dire c'est que probablement il en est honteux lui-même. A Paris, il y a tant de ces indignes femmes aux griffes desquelles on ne sait plus comment échapper quand elles vous tiennent!

SABINE.

Et vous croyez, ma tante, que c'est d'une de ces femmes que M. Adrien de La Grange est éperdument amoureux?

MADAME D'ERMONT.

Je n'en doute pas, ma nièce. S'il en était autrement pourquoi serait-il si pressé de partir? Mais puisque cela lui plaît, qu'il parte ce soir, pourvu que son ami, le comte de Vezelay, ne parte pas avec lui. Sabine, allez donc parler à Zoé, et, si vous réussissez, comme je n'en doute pas, revenez avec elle.

SABINE.

Je vous obéis, ma tante.

SCÈNE VI

MADAME D'ERMONT, LE COMTE DE VEZELAY

MADAME D'ERMONT.

Vraiment, comte, vous seriez parti ce soir?

LE COMTE DE VEZELAY.

Oui. Je n'ai rien à Paris qui me retienne, et entre nous je trouve passablement ridicule la situation d'un monsieur qu'une demoiselle a refusé d'épouser.

MADAME D'ERMONT.

Qui l'aurait dit?

LE COMTE DE VEZELAY.

Personne.

MADAME D'ERMONT.

Qui l'aurait su?

LE COMTE DE VEZELAY.

Tout le monde.

MADAME D'ERMONT.

Si personne ne l'avait dit, comment tout le monde l'aurait-il su?

LE COMTE DE VEZELAY.

C'est ce que je vous demande.

MADAME D'ERMONT.

C'est donc dans l'air?

LE COMTE DE VEZELAY.

Alors il faut changer d'air... et dépister la chronique en mettant entre elle et soi la chaîne des Alpes et les rives de la Méditerranée.

MADAME D'ERMONT.

L'entretien entre Sabine et Zoé se prolonge; si j'allais porter le dernier coup... qu'en pensez-vous?

LE COMTE DE VEZELAY.

Je pense qu'il y a toujours avantage à être deux contre un.

(Elle sort.)

SCÈNE VII

LE COMTE DE VEZELAY, seul.

(Il s'assied dans le fauteuil placé près de la table.)

Essayer de me faire accroire qu'elle n'a pas de fortune quand j'ai pris toutes mes informations en Bretagne et que je sais exactement ce qu'il en est par le percepteur et le notaire de Rennes! S'imaginer que je serai assez bête pour être la dupe de cette finesse cousue de fil blanc, de ce vieux stratagème de vieille comédie! (Il rit.) Quelle naïveté départementale! Ah! vous avez voulu user de ruse avec moi! vous ave voulu vérifier si c'était pour vous ou pour votre argent que je demandais votre main! Vous vous êtes concertée avec votre cousine pour me mettre à l'épreuve! Vous avez supposé qu'en vous entendant toutes les deux, vous me feriez tomber dans ce panneau de province! (Il rit encore.) Joli panneau! Je l'ai vu tout de suite! je m'admire! j'ai été sublime! je n'ai pas bronché! je n'ai pas trahi un seul instant de doute, montré un seul instant d'hésitation... Si j'avais hésité, je perdais la partie; je perdais une occasion que peut-être je n'eusse pas retrouvée. Les héritières qui ont hérité de trois millions sont très-rares... qui le sait mieux que moi qui en cherche une depuis cinq ans!... que dis-je? cinq ans! dix ans! Ah! mademoiselle Zoé et mademoiselle Sabine, vous avez voulu me tendre un piége! mais c'est vous qui serez prises au piége que vous me tendiez... Il paraît que la résistance est vive, car elle est longue. (Il prend le livre ouvert qui était sur la table.) Des vers... Ces jeunes filles de province visent toutes au bel esprit... elles ont toutes la passion des vers... Je ne serais même pas étonné que la cousine qui se nomme Sabine se mêlât d'en faire. Sabine et Corinne, cela rime ensemble... Quels vers lisait-elle? Une page cornée... (Il lit.)

LE BONHEUR D'ÊTRE BELLE

Quel bonheur d'être belle, alors qu'on est aimée!
Autrefois de mes yeux je n'étais pas charmée;

Je les croyais sans feu, sans douceur, sans regard;
Je me trouvais jolie un moment par hasard.
Maintenant ma beauté me paraît admirable.
Je m'aime de lui plaire, et je me crois aimable...
Il le dit si souvent! Je l'aime, et quand je voi
Ses yeux avec plaisir se reposer sur moi,
Au sentiment d'orgueil je ne suis point rebelle,
Je bénis mes parents de m'avoir fait si belle!
Et je rends grâce à Dieu, dont l'insigne bonté
Me fit le cœur aimant pour sentir ma beauté.
Mais pourquoi dans mon cœur ces subites alarmes!...
Si notre amour tous deux nous trompait sur mes charmes,
Si j'étais laide enfin? Non... il s'y connaît mieux!
D'ailleurs pour m'admirer je ne veux que ses yeux!
Ainsi de mon bonheur jouissons sans mélange;
Oui, je veux lui paraître aussi belle qu'un ange.
Apprêtons mes bijoux, ma guirlande de fleurs,
Mes gazes, mes rubans, et, parmi ces couleurs,
Choisissons avec art celle dont la nuance
Doit avec plus de goût, avec plus d'élégance,
Rehausser de mon front l'éclatante blancheur,
Sans pourtant de mon teint balancer la fraîcheur.

Mais je ne trouve plus la fleur qu'il m'a donnée;
La voici : hâtons-nous, l'heure est déjà sonnée.
Bientôt il va venir! bientôt il va me voir!
Comme, en me regardant, il sera beau ce soir!
Le voilà! je l'entends, c'est sa voix amoureuse!
Quel bonheur d'être belle! Oh! que je suis heureuse!

(Il ferme et pose le livre.)

Le *Bonheur d'être belle!* quel paradoxe! Oui, en vers, mais en prose? oui, pour une maîtresse et son amant, mais pour une jeune fille qui veut se marier et pour son mari, non, cent fois non, mille fois non; oui à Constantinople, non à Paris... quand je dis Paris je me trompe; cela dépend des quartiers et des rues... oui rue Saint-Georges, non rue Saint-Dominique. Je connais de très-belles femmes; je n'en connais pas une seule dont le mari ne paraisse plus ou moins ridicule. Ainsi, voilà Sabine... elle est belle, très-belle, remarquablement belle. Eh bien! ma parole d'honneur, je ne voudrais pas l'épouser. Une femme avec laquelle il est impossible de faire un pas sans que tout le monde s'arrête pour la regarder... quel embarras! une femme derrière laquelle le mari ne peut entrer dans un salon sans qu'il semble en être le valet de pied... quel rôle! Mais que font-elles donc? elles ne reviennent pas.

SCÈNE VIII

LE COMTE DE VEZELAY, MADAME D'ERMONT, SABINE, ZOÉ

LE COMTE DE VEZELAY, à Zoé.

Ah! mademoiselle, que je serais heureux (A Sabine.) de pouvoir vous nommer ma cousine, (A madame d'Ermont.) de pouvoir vous nommer ma tante!

MADAME D'ERMONT.

Vous n'achevez pas votre phrase?...

LE COMTE DE VEZELAY.

Je ne l'achèverai... (A Zoé.) Je n'oserai dire à mademoiselle combien je serai heureux de l'appeler ma femme qu'après qu'elle m'aura permis de lui baiser la main... (Il lui baise la main.)

SABINE.

La main qui était en train de vous écrire la lettre que voici et que je rapporte!

LE COMTE DE VEZELAY.

Puisqu'elle m'était adressée, permettez que je la garde.

SABINE.

Vous y tenez...

LE COMTE DE VEZELAY.

J'y tiens infiniment.

SABINE.

Eh bien! la voilà!

LE COMTE DE VEZELAY, à Zoé.

Vous permettez que je la lise.

ZOÉ, au comte de Vezelay.

Je ne m'y oppose pas. (Le comte de Vezelay prend la lettre et la parcourt rapidement.)

MADAME D'ERMONT, à Zoé.

N'ayez aucune crainte, ma chère nièce, je vous garantis que vous serez très-heureuse... Le comte de Vezelay est un galant homme.

LE COMTE DE VEZELAY, à part.

Toujours la continuation de la même épreuve! ruse de comédie! moyen de vaudeville!

SABINE.

Vous avez lu?

LE COMTE DE VEZELAY.

Oui.

SABINE.

Et la lettre de ma cousine ne change rien à vos intentions?

LE COMTE DE VEZELAY.

Rien, absolument rien. Avant de lire la lettre, n'en savais-je pas le contenu? (A Zoé.) L'écrire est une peine que vous vous fussiez épargnée, si vous eussiez mieux connu mon caractère... Est-ce que je ne suis pas assez riche pour dispenser ma femme de l'être?

ZOÉ.

Je suis heureuse de vous l'entendre répéter.

LE COMTE DE VEZELAY.

Est-ce que je suis de ces hommes qui épousent, non une femme, mais une dot?

MADAME D'ERMONT.

Que vous disais-je, ma nièce?

SABINE.

Et moi, que te disais-je, Zoé?

LE COMTE DE VEZELAY.

Rien ne vous manquera.

ZOÉ.

J'en suis sûre.

LE COMTE DE VEZELAY.

La moitié de toute ma fortune vous appartiendra... car j'y tiens, nous nous marierons sous le régime de la communauté.

SABINE.

Ce n'est pas une objection pour ma cousine. N'est-ce pas, Zoé?

ZOÉ.

Qu'en pensez-vous, ma tante?

MADAME D'ERMONT.

Je pense que c'est le meilleur régime; c'est le plus juste.

LE COMTE DE VEZELAY.

Quant à moi, je n'en comprendrais pas un autre. S'unir de cœur et commencer par se séparer de biens, comprendriez-vous cela (A Sabine.), vous, ma cousine?

SABINE.

Non, certes.

LE COMTE DE VEZELAY.

N'en parlons donc plus; c'est un point convenu; parlons maintenant d'autre chose que de la rédaction du contrat, parlons de la signature... quel jour voulez-vous fixer?

ZOÉ.

Le jour qui conviendra à ma tante.

LE COMTE DE VEZELAY, à madame d'Ermont.

Le plus prochain sera le mieux. Lorsqu'il s'agit de mariage et que tout est convenu, il ne faut jamais le différer.

MADAME D'ERMONT.

Vous avez bien raison... les femmes sont si capricieuses !

SABINE.

Les hommes si changeants !

LE COMTE DE VEZELAY.

Le monde si méchant ! On ne sait ce qui peut arriver... Nous sommes tous parfaitement d'accord, n'est-ce pas ?

SABINE.

Parfaitement... qu'en dis-tu, Zoé ?

ZOÉ.

Je dis comme toi, Sabine.

LE COMTE DE VEZELAY.

Ma voiture m'attend à la porte... si je m'en servais pour envoyer chercher mon notaire ? Il préparerait tout de suite le contrat.

SABINE.

Monsieur le comte de Vezelay, vous êtes un homme de résolution !

LE COMTE DE VEZELAY.

La vie est un steeple-chase ; si on hésite devant la barrière, on ne la franchit pas, et l'on tombe.

SABINE.

Et si l'on n'hésite pas?

LE COMTE DE VEZELAY.

On ne tombe point et on la franchit. Mais j'y songe... impossible... mon ami Adrien est dans ma voiture...

SABINE.

M. Adrien de La Grange !... dans votre voiture !

LE COMTE DE VEZELAY.

Oui, dans ma voiture... où il lit le Guide-Richard en m'attendant.

SABINE.

Dans votre voiture... et à notre porte !

LE COMTE DE VEZELAY.

Oui, à votre porte et dans ma voiture... les stores baissés... (A Sabine.) Cela vous étonne?

SABINE.

Je n'en reviens pas.

LE COMTE DE VEZELAY.

Pourquoi donc ?... Rien de plus simple, cependant... Je vous ai dit que nous devions partir tous les deux ce soir pour Rome, Naples et Constantinople si je n'étais pas assez heureux pour obtenir de Mlle Zoé

de Mériadec, aussi dédaigneuse que recherchée, ce n'est pas peu dire, le consentement que, grâce à vous, ma cousine, elle a bien voulu daigner enfin m'accorder.

SABINE.

Et maintenant que vous ne partez plus, que va faire votre ami, M. de La Grange?

LE COMTE DE VEZELAY.

Il partira ce soir tout seul.

SABINE.

Et vous le laisserez partir ainsi?

LE COMTE DE VEZELAY.

Sans doute... Est-ce que vous voudriez maintenant que je partisse avec lui?

SABINE.

Non; mais vous pourriez le faire changer de projet.

LE COMTE DE VEZELAY.

Impossible... C'est un original qu'on ne fait pas changer d'avis.

SABINE.

Peut-être.

LE COMTE DE VEZELAY.

Jamais.

SABINE.

Si vous lui proposiez d'être le témoin de votre mariage?

LE COMTE DE VEZELAY.

Il refuserait.

SABINE.

Vous êtes sûr?

LE COMTE DE VEZELAY.

J'en suis certain, et vous n'en douteriez pas si vous le connaissiez comme je le connais.

SABINE.

Je ne le connais pas comme vous le connaissez, assurément; mais si j'avais la ferme volonté de le retenir, je gage qu'il ne partirait pas.

LE COMTE DE VEZELAY.

Que voulez-vous parier?

SABINE.

Ce que vous voudrez.

LE COMTE DE VEZELAY.

Une discrétion.

SABINE.

J'accepte.

LE COMTE DE VEZELAY.

C'est convenu... (A Mme d'Ermont et à Zoé.) Je vous prends toutes les deux pour témoins.

SABINE.

Vous allez faire tout ce que je vous dirai.

LE COMTE DE VEZELAY.

Je vous le promets.

MADAME D'ERMONT, à Sabine.

Ma nièce !

SABINE.

Ma tante !

MADAME D'ERMONT.

Prenez garde à ce que vous allez faire.

SABINE.

N'ayez aucune crainte, ma tante. (Au comte.) Descendez tout simplement lui dire de monter.

LE COMTE DE VEZELAY.

Ce serait peine perdue... Je descendrais ; mais il ne monterait pas.

SABINE.

Alors, Zoé, prends cette plume et écris-lui...

MADAME D'ERMONT.

Y pensez-vous, ma nièce ?... Une jeune fille écrire à un jeune homme! cela n'est pas possible.

SABINE.

Non sans le consentement de son futur, oui avec son assentiment... Monsieur mon cousin, y consentez-vous ? Vous hésitez ?

LE COMTE DE VEZELAY.

La chose est délicate.

SABINE.

Mauvaise réponse... Auriez-vous déjà oublié le service que je viens de vous rendre en plaidant et en gagnant votre cause ?

LE COMTE DE VEZELAY.

Je ne l'oublierai de ma vie.

SABINE.

Alors service pour service... D'ailleurs, n'est-ce pas vous qui serez le porteur de la lettre ?... Aussitôt que votre ami l'aura lue, vous n'aurez qu'à la reprendre et à la garder.

LE COMTE DE VEZELAY.

Ange et démon ! rien ne vous résiste.

SABINE.

Vous en plaindriez-vous et regretteriez-vous déjà que j'aie réussi près de Zoé ?

LE COMTE DE VEZELAY.

Non certes... Eh bien ! j'y consens. (A Zoé.) Écrivez donc, mademoiselle, ce que votre cousine va vous dicter.

ZOÉ, à Sabine.

Que veux-tu que j'écrive ?

SABINE.

Écris tout simplement ces deux lignes :

« J'ai à vous faire une communication après laquelle rien ne vous » empêchera de partir ce soir, si elle ne vous fait pas renoncer de » vous-même à votre départ. »

(Zoé écrit.)

LE COMTE DE VEZELAY.

Il y a sous ces lignes un mystère !

SABINE.

Peut-être !

MADAME D'ERMONT.

S'il y a un mystère, que du moins il n'y ait pas un scandale ! Vous me le garantissez, Sabine ?

SABINE.

Je vous le garantis, ma tante.

MADAME D'ERMONT.

Aux yeux du monde, c'est moi qui réponds de vous deux.

SABINE.

Soyez sans inquiétude, ma tante.

LE COMTE DE VEZELAY, à Sabine.

Mais pourquoi n'écrivez-vous pas ces lignes vous-même ?

SABINE.

C'est que je n'ai pas de fiancé pour les porter.

ZOÉ.

La lettre est écrite...

SABINE.

As-tu signé ?

ZOÉ.

Oui.

SABINE.

De ton nom à toi, Zoé de Mériadec ?

ZOÉ.

Oui.

SABINE.

Eh bien ! plie la lettre et mets l'adresse : *A Monsieur Adrien de La Grange, rue Saint-Dominique.*

ZOÉ.

Tu te trompes... tu prends notre rue pour la sienne.

SABINE.

Non, je ne me trompe pas... écris rue Saint-Dominique et ajoute : « Dans la voiture du comte de Vezelay. »

ZOÉ.

La lettre est pliée, l'adresse est mise...

SABINE.

A vous maintenant, monsieur mon cousin, de porter à M. Adrien de La Grange ce billet de votre fiancée.

LE COMTE DE VEZELAY.

De quelle singulière commission vous me chargez là !

SABINE.

D'une pierre faites deux coups... Puisque vous vous donnez la peine de descendre, profitez-en pour envoyer votre voiture chercher votre notaire... Demeure-t-il loin ?

LE COMTE DE VEZELAY.

Non, tout près, rue de Grenelle... C'était mon intention. (Il sort.)

SCÈNE IX

MADAME D'ERMONT, SABINE, ZOÉ

MADAME D'ERMONT.

En vérité, Sabine, je ne sais quel nom donner à tout ceci. Croyez-moi, ce n'est pas en agissant aussi inconsidérément que vous vous marierez jamais... vous, surtout, qui ne devez pas avoir de dot... Car à Paris, ce n'est pas comme à Rennes, cent mille francs ne sont pas une dot... Ah ! si c'est ainsi qu'on élève en province les jeunes filles, je n'en fais pas mon compliment à la province... Vous seriez née en Angleterre ou aux États-Unis, que vous ne seriez pas plus mal élevée... Je vous le dis franchement... la jeune fille la plus irréprochable de Paris y serait perdue tout de suite de réputation si elle avait la moitié de votre aplomb... mais, en province, les filles à marier osent tout ; elles ne doutent de rien... M'expliquerez-vous enfin ?...

SABINE.

Tout s'expliquera, ma tante... un peu de patience.

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE DE VEZELAY, ADRIEN DE LA GRANGE

LE COMTE DE VEZELAY.

J'ai perdu ma discrétion...

SABINE.

Que vous avais-je dit ?

ADRIEN, troublé, ému.

Comment, vous ici ? vous !... vous, Sabine ?

MADAME D'ERMONT, à part.

Il l'appelle Sabine ! Quelle familiarité !

SABINE.

Vous fais-je donc peur ?

ADRIEN.

Ah ! si vous avez lu ma lettre ?

SABINE.

Je l'ai lue.

ADRIEN.

Alors, vous savez bien quel est le sentiment que vous m'inspirez. Ce n'est pas un sentiment, c'est un culte.

SABINE.

Ma bonne tante, je vous présente M. Adrien de La Grange, qui dit qu'il m'aime et qui cependant ne veut pas absolument m'épouser. Savez-vous pourquoi ? Il ne se trouve pas assez riche !

ADRIEN.

Et je vous trouve trop belle.

SABINE.

Mais ce qui l'arrête ne m'arrête pas... Puisqu'il m'aime, nous nous marierons le même jour et au même autel que se marieront Zoé et M. de Vezelay. (Au comte de Vezelay.) Y consentez-vous, mon cousin ?

LE COMTE DE VEZELAY.

J'en serai doublement heureux, ma cousine. Voilà donc tout le mystère !

ADRIEN, à Sabine.

Mais, moi je n'y consens pas.

SABINE, à Adrien.

Vous persistez dans votre refus ?

ADRIEN.

J'y persiste.

MADAME D'ERMONT.

Sabine, vous êtes folle... Sabine, vous vous compromettez; Sabine, vous me compromettez; vous me placez dans la situation la plus fausse où jamais nièce ait enfermé une tante.

SABINE.

Rassurez-vous, ma chère tante... vous en sortirez.

MADAME D'ERMONT.

Comment?

SABINE.

En m'aidant à faire de M. Adrien de La Grange le héros d'un roman qui sera intitulé : LE MARI MALGRÉ LUI!

ADRIEN.

Mais vous savez, Sabine, que ce mariage, qui mettrait le comble à mes vœux, mettrait en même temps le comble à mon désespoir.

SABINE.

Pourquoi?

ADRIEN.

Je vous l'ai écrit.

SABINE.

La raison est détestable.

ADRIEN.

Elle est malheureusement trop bonne... Je n'ai pas de fortune! Qu'est-ce maintenant que huit mille livres de rentes?

SABINE.

Mais s'il me plaît, à moi, de m'en contenter!

MADAME D'ERMONT.

Au fait... huit et cinq, cela ferait treize... A la rigueur, on peut vivre en province avec treize mille francs par an.

ADRIEN.

Non, non; Sabine, ne me retenez pas... J'aimerais mieux ne jamais revenir en France que de vous voir occuper dans le monde un autre rang que celui qui appartient à votre esprit et à votre beauté.

SABINE.

Moi, je vous retiens... je ne vous laisse pas partir.

ADRIEN.

Vous épouser! ce serait immoler votre bonheur au mien... Jamais!

LE COMTE DE VEZELAY, à part.

Quel original!

MADAME D'ERMONT, à part.

Quelle folle! (Haut.) Zoé, dites donc à votre cousine que si ce langage est celui de Rennes, ce n'est pas celui de Paris.

SABINE.

Je le sais, ma tante... (A Adrien.) Vous avez huit mille francs de rente, et vous vous trouvez trop pauvre pour m'épouser...

ADRIEN.

Oui.

SABINE.

Si j'avais quatre-vingt mille francs de revenus en terres, me trouveriez-vous trop riche pour accepter ma main? (Elle tend la main à Adrien, qui a l'air étonné, mais qui la serre avec effusion.)

ADRIEN.

Que dites-vous?

MADAME D'ERMONT.

Que dit-elle?

LE COMTE DE VEZELAY, à Zoé.

Que dit votre cousine?

ZOÉ.

La vérité.

LE COMTE DE VEZELAY.

C'était donc vrai?

ZOÉ.

Quoi?

LE COMTE DE VEZELAY.

Ce que vous m'avez écrit.

ZOÉ.

Je ne vous l'eusse pas écrit si cela eût été faux.

LE COMTE DE VEZELAY, à part.

Alors je suis pris... comment me dégager?

MADAME D'ERMONT.

Ma nièce, m'expliquerez-vous?...

SABINE.

Tout à l'heure, ma tante... tout à l'heure... (A Adrien.) Quatre-vingt-huit mille francs de revenu à nous deux : quarante-quatre chacun...

ADRIEN.

Maintenant, c'est trop, beaucoup trop...

SABINE.

Il nous sera facile de les réduire...

LE COMTE DE VEZELAY, à part.

Comment me dégager?

SABINE.

Qu'avez-vous donc, mon cousin? vous avez l'air soucieux... Est-ce que M. Adrien de La Grange n'est pas votre ami?... Est-ce que, par hasard, vous seriez envieux?

ADRIEN.

Non... Henri n'est pas envieux... il est avare.

SABINE.

Je suis sûre que c'est une calomnie ou une plaisanterie... (Au comte de Vezelay.) Est-ce que vous n'avez pas soixante mille livres de rente en terres ?

LE COMTE DE VEZELAY.

Oui, quand les fermiers payent.

SABINE.

Ils finissent toujours par payer.

LE COMTE DE VEZELAY.

Pas toujours... En Bourgogne ce n'est pas comme en Bretagne... Il y a les gelées, les orages, la sécheresse, les inondations du Rhône... et celles de la Saône...

ADRIEN.

Ta terre en est éloignée de plus de vingt lieues.

LE COMTE DE VEZELAY.

Il y a la maladie de la vigne... Heureux ceux qui ont des rentes sur l'État !

SABINE.

Qui vous empêche d'en avoir, mon cousin ? Vous n'avez qu'à vendre vos terres et qu'à acheter des rentes... rien de plus facile.

LE COMTE DE VEZELAY.

Vous parlez de cela bien légèrement !

SABINE.

Pourquoi donc ne m'appelez-vous plus votre cousine ?

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, LE NOTAIRE, UN VALET DE CHAMBRE

LE VALET DE CHAMBRE, annonçant.

Monsieur Duval !

Il sort.

LE COMTE DE VEZELAY.

Mon notaire ! Que vient-il faire ici ? Ah ! je l'avais oublié... (A part.) Imbécile que je suis ! c'est moi... moi... qui ai dit à ma voiture... ma voiture... d'aller le chercher et de le ramener.

LE NOTAIRE, s'approchant du comte de Vezelay.

Monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous saluer.

LE COMTE DE VEZELAY.

Bonjour, monsieur Duval... bonjour, monsieur Duval...

LE NOTAIRE.

J'ait tout quitté pour accourir, selon votre désir.

ADRIEN.

Pourquoi donc as-tu envoyé chercher M. Duval?

SABINE.

Pour rédiger nos deux contrats de mariage : le contrat de Zoé avec le comte de Vezelay, (A Adrien.) et le mien avec vous... (Au notaire.) Vous serez aussi mon notaire, monsieur, car je n'en ai pas à Paris... Voici une table, une écritoire, des plumes et une chaise... Asseyez-vous.

Scène muette entre Sabine et le notaire.

LE COMTE DE VEZELAY, à part.

Comment me dégager? Pas de fortune! C'est dommage! car elle me plaisait et je crois que j'avais déjà commencé à l'aimer!

MADAME D'ERMONT.

Zoé... expliquez-moi...

ZOÉ.

Tout à l'heure, chère tante, Sabine vous expliquera tout.

LE NOTAIRE.

Par quel contrat commencerai-je?

SABINE.

Commencez par celui de ma cousine.

LE COMTE DE VEZELAY.

Sera-ce long? J'ai à quatre heures un rendez-vous que je ne puis manquer.

ADRIEN.

Prétexte!

LE COMTE DE VEZELAY.

Non; je te jure...

ADRIEN.

Ne jure pas... en tout cas, si tu as un rendez-vous, tu le manqueras.

LE NOTAIRE.

Non, ce ne sera pas long... Dès que les deux mariages ont lieu sous le régime de la communauté, cela simplifie tout... puisque à la rigueur on pourrait se passer de contrat. Je laisserai des blancs que je remplirai... Le comte de Vezelay est mon client; je n'ai pas besoin de lui demander son âge et sa demeure... (Montrant Zoé.) Les noms et prénoms de mademoiselle?

SABINE, répondant pour Zoé.

Zoé de Mériadec...

LE NOTAIRE.

Son âge ?

SABINE.

Vingt-quatre ans.

LE NOTAIRE.

Sa demeure ?

SABINE.

Au château de Mériadec avec moi, Sabine de Mériadec, sa cousine.

LE NOTAIRE.

Sa fortune ?

SABINE.

D'abord cent mille francs que lui donnent, en la mariant, son père et sa mère; puis la terre de Ploërmel qui est louée quinze mille francs.

ZOÉ.

Que dis-tu ?

SABINE.

Je dis que je te donne ma terre de Ploërmel... si toutefois mon futur mari le permet. (A Adrien.) Y donnez-vous votre consentement, *Monsieur ?*

ADRIEN.

Si je le donne, Sabine! Pouvez-vous me le demander ?

SABINE.

Si je vous le demande, Adrien, c'est que j'en suis certaine. Vous êtes un noble cœur!

Zoé embrasse Sabine.

MADAME D'ERMONT.

Ma nièce, m'expliquerez-vous enfin ?...

SABINE, à madame d'Ermont.

Tout à l'heure, ma tante. (Au comte de Vezelay.) Mon cousin, vous autorisez Zoé, votre future, n'est-ce pas, à accepter mon présent de noces?

LE COMTE DE VEZELAY.

La terre de Ploërmel rapporte quinze mille francs... Est-ce par bail?

SABINE.

Bail authentique. Mais que vous importe!... Ne m'avez-vous pas dit que vous ne teniez pas à l'argent ? Zoé ne vous a-t-elle pas loyalement prévenu qu'elle n'avait pas de fortune? Ne vous a-t-elle pas écrit qu'elle n'avait que cent mille francs de dot ?

LE COMTE DE VEZELAY.

Oui, mais je ne l'avais pas cru... (A part.) Le mot m'est échappé... Tant pis!

ZOÉ.

Puisque vous ne l'aviez pas cru, monsieur, je vous rends votre parole; vous êtes dégagé.

LE COMTE DE VEZELAY, à part.

Cela c'est bien ! et cela me prouve que j'avais eu raison de la choisir, et qu'en l'aimant mon cœur ne se trompait pas...

SABINE.

Sa parole... c'est moi qui l'ai reçue et je ne la lui rends pas. Le comte de Vezelay a soixante mille livres de rentes; tu en as cinq qui t'appartiennent; je t'en donne quinze... à vous deux, vous aurez donc quatre-vingt mille francs de revenus... Vous serez plus riches que nous, car M. de La Grange et moi nous n'en aurons que soixante-treize...

ZOÉ.

C'est vrai!... Raison de plus, monsieur (S'adressant au comte de Vezelay.) pour que je vous rende votre parole.

ADRIEN.

Henri de Vezelay est un gentilhomme qui ne reprend pas sa parole quand il l'a donnée...

LE COMTE DE VEZELAY.

Sans doute... sans doute.

ADRIEN.

Eh bien !

LE COMTE DE VEZELAY.

Je ne songerais pas à la retirer s'il ne s'agissait que de moi.

ADRIEN.

De quoi donc s'agit-il ?

LE COMTE DE VEZELAY, montrant Zoé.

Du bonheur de mademoiselle.

SABINE.

Mais en quoi, mon cousin, Zoé sera-t-elle moins heureuse parce qu'elle n'aura que quatre-vingt mille livres de rente ?

LE COMTE DE VEZELAY.

Au lieu de cent quarante... La différence est énorme...

SABINE.

Zoé ne s'en apercevra pas... Elle est habituée à vivre simplement... C'est beaucoup plus qu'il ne lui en faut pour être très-heureuse.

LE COMTE DE VEZELAY.

Heureuse !... Je ne pourrais pas en répondre.

SABINE.

Comment cela ?

LE COMTE DE VEZELAY.

J'ai un mauvais caractère...

SABINE.

On s'en corrige.

LE COMTE DE VEZELAY.

Qui s'explique par une mauvaise santé.

SABINE.

On s'en guérit.

ADRIEN, à Zoé.

N'en croyez rien, ma cousine... Henri se calomnie. Nous avons été élevés ensemble. Je ne lui connais qu'un seul défaut, c'est la passion de l'argent. Il l'aime comme un paysan... qu'il est. Hors cela, je ne sais pas un caractère plus doux, une santé plus robuste... C'est le type du gentilhomme châtelain... Je vous réponds de votre bonheur... (Montrant Sabine.) comme je réponds du sien.

SABINE.

Puisqu'il en est ainsi, monsieur le notaire... ajoutez à la terre de Ploërmel la ferme de Redon, qui est louée quatre mille huit cent francs.

ADRIEN.

Cette fois, Sabine, je m'y oppose...

LE COMTE DE VEZELAY.

Pourquoi t'y opposes-tu ?

ADRIEN.

Parce que c'est déjà beaucoup que de ne pas punir l'avarice : il ne faut pas l'encourager.

SABINE, à Adrien.

Vous avez raison, mon ami... mais trop tard... Je n'ai jamais retiré une parole que j'avais donnée. Je maintiens donc ce que j'ai dit.

ADRIEN, au comte de Vezelay.

Comte Grigowski, profite de la leçon que tu reçois. Les femmes valent mieux que les hommes. Elles ont plus d'honneur !

LE COMTE DE VEZELAY, à Adrien.

Cela t'est bien facile à dire, à toi qui n'avais que huit mille francs de rente, et qui épouses une femme qui t'en apporte soixante ; tandis que moi, qui en avais soixante, j'épouse une femme qui ne m'en apporte que cinq, quinze et quatre... vingt-quatre.

MADAME D'ERMONT.

Ma nièce... enfin m'expliquerez-vous ?

SABINE.

Oui, certainement, ma tante, tout à l'heure.

LE NOTAIRE.

Monsieur le comte de Vezelay, voulez-vous venir signer ?...

ADRIEN, au comte de Vezelay, qui paraît hésiter.

Mais va donc, jeune Harpagon !

Le comte se dirige lentement vers la table, et paraît ne signer qu'avec regret.

SABINE, à Zoé.

A ton tour...

ZOÉ, à Sabine.

Non.

SABINE.

Je t'en prie.

ZOÉ.

N'insiste pas, Sabine, tu m'affligerais sans me faire changer de résolution. Ici finit l'épreuve à laquelle je me suis prêtée dans l'intérêt de ton bonheur. Ici finit la plaisanterie. Jamais je ne me marierai par supercherie, tu connais mes goûts; tu sais que je n'ai pas besoin de fortune.

SABINE.

Il ne s'agit pas de fortune, il s'agit de bonheur!

ZOÉ.

Le tien suffira au mien.

SABINE.

Le mien serait gâté, si, me mariant, tu ne te mariais aussi.

ZOÉ.

Je serai la marraine de votre premier-né, c'est moi qui l'élèverai. (Au comte de Vezelay.) Monsieur le comte de Vezelay, je vous rends votre parole.

LE COMTE DE VEZELAY.

Vrai! vous me la rendez?

ZOÉ.

Très-vrai.

LE COMTE DE VEZELAY.

Alors gardez-la! Adrien a raison : j'aime l'argent, mais je suis comme les jaloux, je n'aime pas qu'on aime ce que j'aime.

ADRIEN.

A la bonne heure! Ce n'est plus le paysan qui parle, c'est le gentilhomme.

Zoé signe.

LE NOTAIRE.

Maintenant c'est aux témoins d'apposer leur signature.

SABINE.

A vous, ma tante.

MADAME D'ERMONT.

Ma nièce, qu'attendez-vous encore pour m'expliquer?

SABINE.

J'attends, ma tante, que le second contrat soit signé. (A Adrien.) A nous deux.

Elle signe. — Scène muette entre Sabine et le notaire pendant qu'Adrien signe.

LE NOTAIRE.

Les noms et prénoms.

ADRIEN.

Adrien de La Grange.

SABINE.

Sabine de Mériadec.

LE NOTAIRE.

Je remplirai les blancs que je laisse.

SABINE, au comte de Vezelay.

Et ma discrétion que j'ai gagnée.

LE COMTE DE VEZELAY.

Quelle discrétion ?

SABINE.

Celle que vous avez perdue.

LE COMTE DE VEZELAY.

Je l'avais oublié... Qu'exigez-vous ?

SABINE.

J'exige que vous donniez à Zoé une corbeille de noces absolument pareille à celle que me donnera... mon mari ; vous le promettez.

LE COMTE DE VEZELAY.

Charge-toi donc de les acheter.

ADRIEN, à Zoé.

Retenez ceci, ma cousine : le premier mouvement d'un avare n'est jamais le bon... donc, il faut toujours attendre le second.

ZOÉ.

Je profiterai du conseil, mon cousin.

LE NOTAIRE.

Le deuxième contrat est prêt.

Chacun signe. — Le notaire salue et se retire.

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins LE NOTAIRE

MADAME D'ERMONT.

Les deux contrats sont signés, le notaire est parti, vous n'avez plus de motif, ma nièce, pour différer une explication nécessaire... m'expliquerez-vous enfin !...

SABINE.

Rien, ma tante, de plus facile à expliquer. Ne sachant laquelle choisir entre toutes les demandes de mariage dont j'étais l'objet de tous les points de la Bretagne, j'ai proposé à Zoé, ma cousine, de quitter Rennes pour venir habiter Paris sous le même toit que vous, à la condition que ce serait elle, la fille du frère de mon père, et l'aînée de sept enfants, qui passerait pour l'orpheline et l'héritière.

MADAME D'ERMONT.

Mais en agissant ainsi, ma nièce, sans aucun égard pour votre tante, que vous trompiez la première, quel était votre but?

SABINE.

C'était d'abord de vérifier, à Paris où je ne serais pas connue, si les demandes de mariage qui m'avaient été faites à Rennes s'adressaient à ma personne ou ne s'adressaient qu'à ma fortune... C'était ensuite d'être épousée pour moi-même.

ZOÉ, à Sabine.

Ce but, tu l'as atteint!

SABINE, à Zoé.

Oui, grâce à toi, chère Zoé, chère sœur... mais ça n'a pas été sans peine et sans épreuves, car je commençais à désespérer d'y toucher, et aujourd'hui même j'ai bien failli le manquer... (A Adrien.) N'est-ce pas?

ADRIEN.

C'est vrai.

SABINE.

On vante la beauté!... à quoi sert-elle? Si on est riche, c'est un accessoire superflu; si on est pauvre, c'est une objection fondée. Vous venez de le voir.

ZOÉ.

Mais il faut être belle comme toi pour oser le dire.

ADRIEN.

Sabine, où donc avez-vous pu puiser cette profonde expérience?

SABINE.

Loin de Paris, où l'on a tout le temps de réfléchir et d'observer. Les petites villes de province sont la grande école du cœur humain.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE

LE VALET DE CHAMBRE.

Les chevaux sont prêts.

SABINE.

Dites de dételer... nous ne pourrions pas tenir cinq dans la même voiture.

ÉMILE DE GIRARDIN

LA VEILLE

DE

LA RÉVOLUTION

I

Le XVIIIe siècle fut la fin d'un monde. Ainsi s'accomplit ce passage de la Bible : « Ils buvaient, ils mangeaient, ils faisaient l'amour, et les grandes eaux du déluge les surprirent dans les bras des femmes. »

Le XVIIIe siècle est un drame shakspearien qui commence par la comédie de la Régence et qui a pour dénoûment la Révolution. — Drame étrange, avec ses intermèdes comiques. — Le prologue, c'est la mort de Louis XIV, qui lègue tous les orages. Les figures de la comédie et les figures du drame, amis et ennemis, prêtres et philosophes, noblesse et tiers état, tout concourt à ce dénoûment. Où trouverait-on une époque où s'imprime plus vivement la marque divine de l'histoire, c'est-à-dire la direction supérieure des faits, la marche providentielle des idées? Louis XIV, à son déclin, par ses guerres désastreuses, par son despotisme taciturne, par ses persécutions religieuses, prépare la Régence; la Régence, par sa démoralisation, son incrédulité, ses instincts novateurs, creuse l'abîme sous le trône de Louis XV; le règne de Louis XV, avec ses maîtresses et ses philosophes qui se

donnent la main, creusent l'abîme où Louis XVI ne voit que des roses. En politique et en religion, tout est en dissolution, tout chancelle, tout tombe. Les ruines s'amoncellent ; et sur les ruines, l'esprit du siècle monte, monte toujours. Après Louis XIV, on était fatigué du sublime ; après Louis XV, on est las du charmant : la philosophie va régner.

C'est alors que Mirabeau, cette royale laideur, montre son visage. Le masque de l'idée se métamorphose et passe de figure en figure ; depuis Montesquieu jusqu'à Saint-Just, c'est toujours l'idée révolutionnaire, l'idée à deux têtes, celle qui grimace au passé, celle qui sourit à l'avenir.

Le XVIIIe siècle ! tout décline d'un côté, tout s'élève de l'autre. Les penseurs sortent des antres de la bourgeoisie encyclopédiste ; la fortune se déplace avec l'intelligence ; la classe moyenne dépèce morceau à morceau le patrimoine de la noblesse ; les économistes, ces Prométhées du monde moderne, dérobent le secret de Jupiter : par eux on sait comment naissent les richesses, et en vertu de quelles lois elles se partagent. Le commerce et l'industrie ont remplacé l'agriculture, qui se meurt entre les mains des nobles, mais qui doit bientôt renaître sous le bras laborieux des paysans. Les famines succèdent aux famines : ces fléaux appellent l'attention des penseurs sur les vices de la situation présente. L'homme se plaint de la terre ; la terre, à son tour, se plaint de n'être point cultivée. A qui la faute ? On remonte jusqu'à la distribution féodale de la propriété, qu'on accuse de paralyser les forces du travail, seule source de la production.

La Révolution était partout. Ceux mêmes que le changement devait emporter appelaient le changement. Cette révolution, tout le monde se réunissait pour la vouloir. Les abus de l'ancien régime pesaient sur la conscience des privilégiés eux-mêmes. Dans un tel état de choses, on s'étonne que les ministres du pouvoir n'aient pas mis courageusement la main aux réformes. Une crainte les retenait. Tout le monde sentait qu'une fois les premières pierres enlevées, l'édifice tout entier croulerait d'une grande ruine. Il fallait se résoudre à vivre dans le passé ou à être écrasé par lui. De là cette résistance instinctive que les classes nobles opposaient aux mesures de régénération sociale. La royauté, elle, craignait moins parce qu'elle se sentait plus forte. Elle essaya d'une transaction. Louis XVI, dans sa naïve confiance, soumit les embarras du royaume à l'assemblée des notables. L'inconséquence de cette démarche était prévue. Appeler les privilégiés à réformer les abus du privilége, c'était s'engager dans

un cercle vicieux. La royauté tourna dans ce cercle jusqu'à la convocation des états généraux. Devant cette dernière mesure, la monarchie hésitait, et tout le monde conviendra qu'à son point de vue, elle avait raison d'hésiter. Cette convocation venait trop tôt ou trop tard. Trop tôt pour satisfaire la nation sur l'exercice de ses droits, trop tard pour réformer les institutions sans les détruire.

II

Les causes de la Révolution française sont complexes; les unes appartiennent à l'ordre moral, les autres à l'ordre matériel.

La philosophie du XVIIIe siècle ouvrit sans contredit la première brèche dans l'ancienne citadelle des croyances religieuses, et par cette brèche devaient passer les événements politiques. Il faut cependant placer la question sur son véritable terrain. La philosophie, il est temps de le reconnaître, fut surtout forte de la faiblesse et de l'impuissance de ses adversaires. Si l'Église eût été capable de diriger le mouvement de la science, si elle eût pu opposer la raison à la raison, les philosophes, si habiles qu'ils fussent, n'auraient pas eu si bon marché des croyances religieuses, ni, par suite, des institutions sociales dont ces croyances étaient la base. Mais, par un phénomène curieux, à mesure que la parole devient l'arme des libres penseurs, le silence devient le bouclier du catholicisme. L'Église parlait et parlait très-haut, quand elle n'avait affaire qu'aux hérétiques : Bossuet les avait foudroyés; mais du jour où le champ de bataille fut transporté sur un sable plus mouvant, le dogme éperdu ne sut invoquer d'autre moyen de défense que l'anathème, dont on riait. Cette inertie s'explique. Les pouvoirs divins et humains ne sont jamais préparés qu'à un certain système d'attaques. L'Église avait un arsenal d'arguments forgés de longue main contre les manichéens, les ariens, les hussites, les protestants; mais elle ne savait que répondre à des hommes qui, dans leur audace, sapaient jusqu'à la première pierre du christianisme.

La nouvelle hérésie avait dit son nom, c'était la raison humaine.

Or, le dogme reposait sur une base toute contraire, sur le sacrifice de la raison à la foi. Entre les deux doctrines, l'antagonisme était profond, la discussion même était impossible; car, pour discuter, il faut convenir de quelques points communs. Entre la philosophie et l'Église,

il n'y avait donc nul accommodement à espérer. L'une devait dévorer l'autre. Quand Voltaire s'écriait : « Écrasons l'infâme ! » Voltaire était logique. La guerre était déclarée, une guerre à outrance, une guerre à mort.

III

L'erreur serait de croire que l'Église pût tomber sans entraîner dans une même chute les institutions politiques. Il ne faut pas oublier que depuis Clovis, l'œuvre des rois et des prêtres avait été d'appuyer le trône sur l'autel et l'autel sur le trône. Cette majestueuse unité avait trouvé son accomplissement dans le règne de Louis XIV. La force des philosophes, on ne l'a pas assez remarqué, fut d'avoir compris tout d'abord les termes de cette alliance. N'attendez point qu'ils attaquent l'autorité politique dans la personne de Louis XV ni de ses ministres ; non, leurs coups tendent plus haut ; ils visent aux croyances religieuses, je veux dire à la tête.

La royauté n'était que le bras. Le mal fut plus grand encore que ne l'indique l'histoire. L'Église n'était pas seulement assiégée, elle était trahie. L'ennemi avait pénétré jusque dans le sanctuaire. Le clergé lui-même était philosophe. Lisez les écrivains ecclésiastiques du XVIIIe siècle : ce n'est plus le langage de Bossuet, hélas ! ce n'est plus même la foi des anciens jours. Les abbés lisent Voltaire, et ils sourient presque avec tout le monde de leur défaite. Bientôt l'attrait du fruit défendu les gagne : ils raisonnent. Ce que dit le Vicaire savoyard, beaucoup de pauvres prêtres le pensent, ou le penseraient s'ils osaient penser. Quand on en est là, tout est perdu.

La Révolution, et c'est ici le secret de sa force, ne rencontra presque plus d'obstacles dans le monde moral. Les lumières de la raison s'étaient répandues sur tous comme le soleil.

L'arche était abandonnée par la main même des lévites. La foi se réveilla en face du péril ; mais il était trop tard. Il restait assez de vie dans le clergé pour sanctifier l'échafaud, pas assez pour défendre l'autel.

Il faut tout dire, en persécutant les jansénistes, la monarchie avait privé le temple de ses plus zélés apôtres. Après eux, le matérialisme gagna du terrain, et la victoire des libres penseurs fut plus facile. Les dieux de l'esprit, j'emprunte le langage de la Bible, avaient été remplacés par les dieux d'or ou de bois qui avaient des mains pour rece-

voir les présents, mais qui n'avaient plus la gloire de la parole pour se venger des affronts.

On croit avoir beaucoup dit en affirmant que le peuple français ne voulait point alors d'une révolution politique, encore moins d'une révolution religieuse. Cela est vrai si l'on regarde à la masse. Rien n'était changé dans les habitudes de la nation. Mais les grands mouvements dont l'humanité s'applaudit n'ont jamais été prévus, encore moins consentis, la veille, par la multitude.

Les révolutions sont filles de l'imprévu. Personne ne les veut, tout le monde les fait. Les uns leur apportent l'énergie d'une volonté qui défie tous les obstacles, les autres leur prêtent la force d'inertie. Le concours de ces derniers n'a point manqué à la Révolution de 89.

Le triomphe de la philosophie ne fut pas seulement d'affirmer les droits de la raison humaine, ce fut de désarmer la résistance. Voltaire savait bien ce qu'il faisait en attachant le ridicule à la cause de ses adversaires. On a dit que le ridicule tuait; s'il ne tue pas, il enlève à ceux qu'on veut tuer la force de se défendre. Et puis l'habit de philosophe était si bien porté! La littérature acheva de déconsidérer les soutiens de l'ancien régime. Le peuple, qui parle mal, est toujours de l'avis de ceux qui parlent bien. Du jour où, pour être lettré, il fallut penser comme Voltaire et Rousseau, tout le monde voulut être philosophe.

IV

Qui dira jamais toutes les causes de la Révolution française? L'énorme et infranchissable distance qui séparait les trois classes de la société, les priviléges de la noblesse et du clergé, l'inique répartition des impôts, le spectacle de la vie oisive et dissipée que menaient les chefs de l'Église, l'abus des bénéfices, la rivalité de la robe et de l'épée, les erreurs d'une justice expéditive et locale qui atteignait les petits et épargnait les grands, une foule de droits qui avaient vieilli et dont on commençait à chercher les origines, la confusion de l'ordre religieux et de l'ordre civil, la dignité humaine violée, le travail dédaigné par ceux mêmes qui en recueillaient les fruits, la liberté individuelle livrée à la merci des usages et des coutumes, sinon du caprice, tout cela existait depuis des siècles, et les détenteurs du privilége se demandaient avec une bonne foi naïve pourquoi cela ne durerait pas toujours. Ils obliaient

que les plus intolérables excès se maintiennent jusqu'au moment où les peuples éclairés réclament contre la main qui les presse. Ce moment était venu, le bandeau était tombé. Le peuple obéissait encore, mais par crainte, non par amour. Or, il en est des liens politiques comme des liens de la passion humaine. Tout-puissants et légers tant que dure l'illusion, ils deviennent une lourde chaîne quand le charme de la captivité volontaire est rompu. Les peuples ne sont pas faits autrement que les individus. On les accuse d'inconséquence en les voyant brûler ce qu'ils adoraient la veille; mais cette inconséquence n'est-elle point au contraire le réveil de la raison?

Quand les nations sont désillusionnées du pouvoir, les lois et la force peuvent les ramener quelque temps encore à la soumission; rien ne les ramène plus à l'obéissance.

Les réformes augmentent le goût des réformes. Toute concession impose des concessions nouvelles.

Louis XVI, effrayé de l'embarras des finances, essaye les hommes l'un après l'autre; ils s'usent et l'opinion grandit. Que faire?

Les parlements résistent, la sympathie publique se tourne du côté des parlements. Popularité d'une heure, qui va bientôt faire place à l'indifférence! On se sert de l'ancien régime pour battre en brèche l'ancien régime. De cette société condamnée, rien ne restera. Ces organes du mouvement seront brisés par le mouvement. La marche de l'opinion publique est tracée. Le fleuve a creusé son lit; il porte un instant tout ce qui favorise son cours, mais c'est pour l'engloutir. La déchéance des parlements, dont nul ne s'est aperçu en France, est un des enseignements de l'histoire. Ces institutions politiques avaient préparé la Révolution; la Révolution les dévora. Ils avaient appelé les états généraux, et ils s'effacèrent devant ces grandes assemblées nationales, sans même qu'on se demandât s'ils avaient vécu.

Quand les esprits en sont là, tout leur vient en aide. Louis XVI croit flatter les instincts de la nation en favorisant en Amérique la guerre de l'indépendance. Cette politique générale lui aliène la Grande-Bretagne, mais ne lui gagne point le cœur de la France. Les soldats et les marins qui reviennent de cette expédition chevaleresque ont aperçu de l'autre côté de l'Atlantique les mirages de la liberté.

L'âme du nouveau monde parle à l'âme de l'ancien monde.

La République, ce rêve du collége, qui ne se montrait encore que dans les luttes du forum, sort maintenant du désert, les mains pleines de gerbes et le front rayonnant d'espérance. L'éducation, le théâtre, l'histoire, tout retourne les esprits vers l'âge d'or de la démocratie.

V

Le grand siècle littéraire avait consacré la poésie classique.

Les souvenirs des républiques d'Athènes, de Sparte et de Rome ramènent les mœurs et les enthousiasmes vers le sentiment de la liberté. Les rhéteurs donnent la main aux philosophes. Juvénal l'avait prédit : leurs déclamations plaisent aux enfants, la république est un thème; mais qu'attendre de ces collégiens drapés dans le manteau de Brutus? Vous verrez tout à l'heure Saint-Just, David, Camille et les autres.

Ce que les Français connaissent le moins, c'est la France. Leur histoire, voilée par les ténèbres du moyen âge, ne retrace que le souvenir des temps de barbarie et d'ignorance. La littérature est païenne. La renaissance des arts a relégué le christianisme dans nos humides cathédrales; que dis-je? elle l'y a poursuivi, elle l'y a vaincu : la chair a triomphé de l'esprit. La beauté rayonne sous l'anathème, et la beauté, c'est la Grèce, c'est la mythologie, c'est le panthéisme. A ce culte nouveau tout le monde s'est converti. On ne va plus à Rome pour baiser la pantoufle du Pape, disciple et gardien lui-même de l'antiquité renaissante.

VI

Qui oserait maintenant prétendre que la Révolution française ne fût inévitable? Elle ne s'appuyait pas seulement sur des griefs, sur des torts difficiles à redresser, car l'intérêt des masses rencontrait à chaque pas, dans la voie des réformes, l'intérêt des classes prépondérantes; elle s'appuyait en outre, et c'était là sa grande force, sur l'esprit humain. Plus tard, quand le marteau des démolisseurs aura passé sur l'édifice, des esprits pieusement rêveurs viendront errer parmi les ruines ils trouveront des beautés à ce qui a été détruit, ils doreront d'un rayon de poésie mélancolique l'art du moyen âge, il répandront le charme du souvenir sur les reliques de notre histoire; mais il faut bien se dire que, vrai ou faux, ce point de vue était alors voilé; nul ne s'intéressait en France, vers la fin du XVIIIe siècle, aux lambeaux du passé féodal. Les châteaux gothiques, comme on les appelait, d'un nom qui rappelait l'invasion étrangère, étaient, aux yeux de tous, les gauches et

barbares représentants d'un droit usurpé. On leur en voulait d'être forts, on les méprisait d'être laids ou de les croire laids. Je le répète : la véritable faiblesse de la société que 89 va détruire, c'était de n'être défendue par rien. J'appelle rien sa force, une force qui s'usait d'ailleurs chaque jour au travail de la discussion.

Depuis la Fronde, la monarchie n'avait pas même prévu la lutte. Nulle organisation, nuls moyens de résistance. L'armée avait perdu son prestige dans les dernières guerres de Louis XV. La plupart de ses chefs étaient étrangers. La royauté était préparée tout au plus pour une émeute, elle ne l'était point contre une révolution.

J'irai plus loin, elle ne connaissait même point ses ennemis. Du moment où les Guises, où les nobles mécontents n'étaient plus là, elle ne croyait plus aux barricades de Paris.

On est injuste envers Louis XVI, quand on le représente comme un roi apathique, inférieur aux circonstances, incapable de conjurer le danger, incapable même de le prévoir; tout autre monarque aurait partagé son indifférence, sa mortelle sécurité. La puissance de la Révolution française était dans les faits eux-mêmes, elle était surtout dans les idées. Son Capitole se trouvait ainsi placé dans des hauteurs que le génie du plus grand roi n'aurait point su atteindre. Il était faible, parce que la société dont il était le couronnement n'était elle-même que faiblesse et caducité.

Les époques font les hommes à leur image.

VII

Cependant la Révolution marchait, à travers les priviléges, à la conquête du droit.

Si l'argent est le nerf de la guerre, c'est aussi le nerf de la paix ; car l'argent c'est la paix armée.

La ruine des rois est la force des peuples. La Révolution sortit tout affamée de la misère du trésor public.

Turgot, Calonne, Necker, Brienne avaient successivement cherché à réparer la situation financière : tous avaient échoué ; il ne restait plus qu'à consulter la nation. Mais comment sera-t-elle consultée? Là était le problème. M. de Necker rappelé aux affaires fit adopter par le Conseil que les députés aux états généraux seraient pour le moins au

nombre de mille. Oui, mais quelle sera la part faite au tiers état? Il constitue presque toute la nation, il alimente la richesse publique, il tient dans sa main l'industrie et le commerce, il fait la lumière, la vie, la puissance de la France. Le tenir à genoux et la tête découverte devant les deux premiers ordres de l'État, il n'y faut plus songer. Necker détermina que le nombre des députés de la classe moyenne serait égal à celui des deux autres ordres réunis. La noblesse et le clergé rédigèrent des cahiers : ils renonçaient à quelques-uns de leurs priviléges pécuniaires; ils consentaient à payer l'impôt comme les autres sujets. Le tiers état, lui, négligea d'écrire sur le papier ses réclamations; ses griefs et ses douleurs parlaient assez haut. Les états généraux furent convoqués à Versailles, le 4 mai 1789.

VIII

Tout à l'heure l'histoire c'étaient les idées; désormais ce sont les événements.

Pour la première fois la nation se sentait vivre dans une assemblée qui lui devait compte de ses actes. Tous les esprits se recueillaient dans une sorte d'attente religieuse. Dès les premiers jours, la rivalité des trois ordres éclate. On sait désormais où est l'obstacle. La noblesse refuse de se réunir au tiers état; cette résistance excite l'indignation publique. Le clergé est, par la nature de ses fonctions et surtout par les éléments dont il se compose, un pont entre deux montagnes séparées par un abîme. A côté du haut clergé, qui tient nécessairement pour la noblesse, il y a le bas clergé, qui incline vers le tiers. C'est ce dernier qui devient le lien de la réconciliation. Cependant la noblesse s'oppose encore à une mesure dont elle prévoit les conséquences. Le Roi est de l'avis de la noblesse. Se réunir au tiers état, c'est effacer la distinction des classes, c'est commencer la révolution.

Le tiers état n'hésite point; il a l'audace de se proclamer le souverain de fait; il se constitue en Assemblée nationale. La hardiesse de cette résolution accable la noblesse. Le Roi vient au secours du privilége frappé à mort. Assistance inutile!

La fameuse journée du Jeu de paume vient d'apprendre à la nation le cas qu'on doit faire des ordonnances royales. La monarchie a devant elle une rivale, l'Assemblée, et derrière l'Assemblée, l'opinion.

Le gant est jeté, le duel commence.

On a trop dit que le peuple avait tout fait dans le mouvement révolutionnaire : jusqu'ici le peuple ne paraît point ; sans le courage, le sang-froid et la présence d'esprit de quelques hommes, parmi lesquels il faut nommer Siéyès, le peuple n'eût jamais paru dans la lutte.

Le peuple s'imagine qu'il a fait la Révolution. Il est vrai qu'il ne croit cela que parce qu'on le lui a dit sur toutes les trompettes de l'histoire, et parce qu'il l'a chanté sur tous les tons. Or, la Révolution a été faite par le roi Louis XVI et par les gentilshommes du XVIIe siècle.

La Révolution a été faite par M. de Voltaire, chambellan du roi de Prusse et gentilhomme de la chambre du roi de France; par M. de Beaumarchais, qui était gentilhomme du prince de Conti; par M. de Condorcet, qui était deux fois marquis ; par M. de Chamfort, qui se croyait gentilhomme parce que sa mère avait aimé trois gentilshommes; par le citoyen Lafayette, qui était marquis; par Mirabeau-Tonnerre et Mirabeau-Tonneau, un marquis et un comte; par le citoyen Égalité, duc d'Orléans et prince du sang; par le prince de Talleyrand, prince de l'Église; par Saint-Just, poëte et marquis; par M. de Robespierre, qui ne cachait pas toujours ses manchettes; par Louis David, peintre du Roi et baron de l'Empire.

Jusqu'au 9 thermidor, le peuple s'agite, c'est la noblesse qui le mène. Au 9 thermidor, le peuple s'agite, on lui donne un roi, le roi du peuple; mais ce roi du peuple, c'est le vicomte de Barras. Que dis-je, un roi ! c'est un empereur romain et un sultan asiatique !

Qui succède au vicomte de Barras? C'est M. le marquis de Buonaparte. Celui-là trouvera la vieille noblesse trop décimée : il en créera une nouvelle qu'il baptisera à tous les Jourdains de l'Europe et au carillon de toutes les victoires.

Les révolutions sont faites pour le peuple — quelquefois, — mais jamais par le peuple.

IX

Ce sont les grandes volontés qui soulèvent les multitudes, comme ce sont les grands vents qui agitent les flots de la mer. La séance royale est le premier champ de bataille entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif.

Qui sortira vainqueur du champ clos? Le Roi a pour lui la noblesse, son prestige, l'éclat des siècles: il est l'arrière-petit-fils de Louis XIV,

qui faisait trembler les parlements ; or la parole du Roi est formelle : « Retirez-vous ! » C'est alors que Mirabeau se lève : « Allez dire à votre maître... »

Donc il y a deux maîtres : le Roi, qui personnifie le passé, l'Assemblée, qui personnifie l'avenir. La défaite du pouvoir est irrévocable. Siéyès, froid comme un argument, laconique comme l'action, prononce l'arrêt de la royauté : « Vous êtes aujourd'hui ce que vous étiez hier. » Les représentants se considèrent comme investis d'une souveraineté qui ne doit rien qu'à elle-même et à la nation. Ils sont le peuple, le Roi est un étranger. La victoire morale de l'Assemblée est annoncée au pays par les cent bouches du journalisme.

Quel chemin fait en quelques jours ! la noblesse vaincue passe sous les fourches caudines de la réunion. A dater de ce jour, elle ne compte plus comme ordre. Ses pouvoirs sont confondus, noyés dans les pouvoirs égaux des représentants de la nation.

La royauté s'effraye, elle se sent seule. Les états généraux, qui dans le passé appuyaient la prérogative du chef de l'État, ont changé de forme ; ils ne menacent pas la couronne, ils la remplacent. Dans ces circonstances extrêmes, que reste-t-il au Roi, déclaré simple chef du pouvoir exécutif ? L'armée. Louis XVI concentre les troupes vers Paris. Cette mesure rencontre une autre force de résistance : l'opinion. Paris fermente. A cette résistance inorganisée, l'Assemblée nationale donne une voix ; elle interroge fièrement la royauté sur ses intentions. Cependant l'étincelle se propage ; la multitude court aux armes. Le renvoi de Necker est le prétexte de cette levée de lances. Pauvre Necker, que les faubourgs devaient voir partir quelques mois plus tard avec une si parfaite indifférence !

La Bastille est prise. Elle avait fait son temps : il n'y avait plus de prisonniers. Le Roi cède encore, les troupes s'éloignent. La lutte avec l'opinion se termine comme la lutte avec l'Assemblée nationale, par une défaite. Le Roi se rend à Paris ; Bailly lui présente la cocarde tricolore :

Voilà en quoi s'est changée la couronne.

X

Le premier acte de ce grand drame est d'une simplicité majestueuse qui doit frapper tous les esprits sincères. L'antagonisme de la nation et de la royauté s'y dessine nettement. La déchéance de la monarchie absolue est prononcée dès l'ouverture des séances par la voix tumultueuse de Mirabeau. Or la monarchie de Louis XIV abattue par un souffle, par une parole, que reste-t-il ? un fantôme de royauté constitutionnelle. Louis XVI n'a plus qu'un droit, celui d'enregistrer respectueusement les volontés de la nation qui délibère. Le souverain, être de raison, s'incline devant le souverain de fait. Jusqu'ici pourtant rien n'est changé : il n'y a qu'un roi de moins. Laissez faire le temps — ici le temps ce sont des journées, — et cette société, qui hier encore semblait éternelle, ne sera plus qu'une ruine.

Après la chute morale de la royauté, cette clef de voûte de l'ancien régime, la noblesse n'avait plus qu'à s'exécuter. Le sacrifice fut magnanime. Jamais le monde n'avait vu une pareille fureur d'abnégation. La nuit du 4 août est un des grands spectacles de l'histoire. La vieille France tombe comme une feuille morte. Il semble que le privilége brûle les doigts des privilégiés. Les députés couvrent les degrés du bureau sur lequel ils déposent le sacrifice de leurs parchemins antiques et de leurs chartes ; les nobles offrent leurs droits de chasse, de pêche, de garenne et de colombier ; un peu plus, ils s'offriraient eux-mêmes.

Ainsi s'évanouit l'ancien régime, au seul frémissement de la conscience humaine. Puis, comme si en cédant au progrès, à la justice, à l'humanité, la noblesse et le clergé eussent obéi à l'inspiration divine, un *Te Deum* s'élança vers le ciel. Ce n'est pas tout encore : dans cette séance mémorable les priviléges de caste avaient été abolis, mais aussi ceux des villes et des états ; il n'y avait plus de provinces, il n'y avait plus qu'une seule nation, une seule famille, un seul empire. La fête de la Fédération fut un écho, une conséquence de la nuit du 4 août. Toutes les mains se cherchent dans une même étreinte. La fête de l'unité réunit des représentants de tous les coins du royaume. La population tout entière, femmes, enfants, vieillards, atteste le soleil que la France est désormais une grande fraternité.

Les larmes coulent de tous les yeux; on s'embrasse, on se reconnaît; l'homme est désormais l'ami de l'homme.

Les barrières qui séparaient les citoyens sont tombées, tombées à jamais. Sur l'autel de la patrie, on offre en holocauste les arbres généalogiques, tous les trophées de la vanité humaine, tous les insignes d'un passé qui pèse sur la conscience des privilégiés eux-mêmes.

La nation se réveille d'un rêve douloureux. La Révolution a pris tous les cœurs ; c'est l'amour, c'est la concorde, c'est l'attendrissement universel. O jours heureux, jours de l'âge d'or de la philosophie, quels seront vos lendemains ?

Tout était détruit, il fallait tout reconstruire. C'est ici que les divisions commencèrent. La discussion s'ouvre sur la déclaration des droits de l'homme. La liberté des opinions religieuses est décrétée. La liberté de la presse triomphe des terreurs qu'inspire la lumière électrique. La constitution limite les droits de la prérogative royale. Cependant un cri trouble les travaux de l'Assemblée, le cri de la faim. Donner des droits au peuple, c'est bien ; mais qui lui donnera du pain ?

L'état des finances est effrayant. Les désastres de l'ancienne France pèsent sur la situation. L'Assemblée va vite dans ses travaux ; l'opinion publique va plus vite que l'Assemblée. Là haut grondent les orages. Pendant que la multitude se précipite vers l'avenir, le chœur des anciens privilégiés se retourne vers le passé. L'armée n'a point suivi l'élan de la nation. Les gardes du corps protestent à Versailles contre l'impatience des faubourgs. Une orgie en face de la disette, quel contraste ! Les sages diront : quelle imprudence ! Le peuple de Paris veut avoir le Roi. Singulier mélange de sentiments qui se contredisent ! On humilie la royauté, et pourtant on lui attribue des dons mystérieux qu'elle n'a point. A en croire cette multitude armée, farouche, violente, le Roi c'est le pain du peuple.

On insulte l'idole par une contrainte tumultueuse, et en même temps l'idolâtrie n'est pas détruite. Les citoyens communient au principe de la royauté, tout en la traînant par les rues.

Le roi et la reine répondent à cette foi touchante d'un peuple affamé, en accordant la remise gratuite des linges de corps et des habillements d'hiver engagés au Mont-de-Piété. Tout s'apaise. Le peuple, remarquez bien ceci, était alors plus royaliste que l'Assemblée.

XI

L'œuvre de la raison et de la philosophie se continue. L'État se sépare de l'Église. Nous touchons aux montagnes volcaniques. L'Assemblée rend aux protestants les biens de leurs ancêtres émigrés lors de la révocation de l'édit de Nantes. Tous les cultes sont reconnus par la loi. L'État veut soumettre le clergé à la constitution civile, et ne réussit qu'à introduire dans l'Église un schisme dangereux. L'historien marche ici sur un terrain brûlant, *incedo per ignes*. La Révolution française a été vaincue par l'élément religieux. Elle n'a point eu la force de soumettre les croyances à la loi. C'est contre ce roc qu'est venu se briser le vaisseau qui portait nos destinées. C'est ici surtout que les philosophes ont manqué à l'œuvre sainte de l'humanité.

Les cultes ne se détruisent point, ils se remplacent. Or, la philosophie du XVIIIe siècle n'était qu'une négation, et les peuples ne vivent point de négation pure. Il leur faut une foi, un symbole. Ce symbole, l'Assemblée constituante était incapable de l'improviser. Elle crut beaucoup faire en limitant l'action politique du clergé, c'était trop ou trop peu. Elle irrita un ennemi puissant, sans lui enlever les armes morales dont il disposait. Le clergé dissident se retrancha dans l'inviolabilité du dogme. Il fallut l'y poursuivre : c'était la guerre.

Contre les coups de la loi, le sacerdoce français se couvrit avec plus ou moins de bonne foi du bouclier de la conscience. Touché dans ses intérêts matériels par la main des réformes, il se donna le prestige du martyre.

Les populations s'émurent, les unes pour, les autres contre l'autorité ecclésiastique. Des deux côtés la lutte tourna moralement à l'avantage du clergé, qui se présenta comme victime des mesures révolutionnaires. On en fit assez pour exciter des haines puissantes, pas assez pour abattre l'antique majesté d'une religion qui cachait superbement sa tête dans les nuages. Le serment exigé par la constitution fut en grande partie refusé; les prêtres qui consentirent à le prêter furent flétris par leurs confrères du nom de prêtres assermentés, qui reste encore aujourd'hui sur leur mémoire comme un outrage.

Les hommes politiques ne s'aperçurent pas d'abord de la profondeur de l'abîme qu'ils venaient de creuser. Dans cet abîme devait pourtant s'engloutir le plus juste et le plus magnifique mouvement de l'esprit humain. Eussent-ils prévu les conséquences de cette lutte avec l'an-

cienne foi religieuse de la nation, que les philosophes de la Constituant auraient sans doute été inhabiles à la prévenir. La résistance du clerg à la Révolution française était dans la force même des choses : tôt o tard l'opinion devait rencontrer le dogme et s'y heurter. Seulement l terrain de la lutte était mal choisi; ce n'est point sur une questio financière, sur le refus de salaire en cas de refus de serment, qu'il fal lait appuyer le défi jeté à l'Église.

Ici, du moins, la Révolution manqua de courage; elle n'osa point s donner elle-même une foi religieuse. D'une main en même temp audacieuse et timide, elle ouvrit le Panthéon aux ombres des philos phes; mais elle ne proclama pas le culte spirituel des grands hommes

Elle aussi avait ses saints et ses martyrs; mais elle les déposa froi dement dans de muets tombeaux, dont ne sortit point le rayon de l'im mortalité.

ARSÈNE HOUSSAYE.

LE IX THERMIDOR

FRAGMENTS

DES

MÉMOIRES DE BARRAS

La Révolution a eu trois Barras, comme elle a eu trois Lameth, deux Robespierre, deux Mirabeau. Un premier Barras a été coupé en morceaux, le deuxième fut condamné à mort ; le troisième, Paul Barras, le plus célèbre, a traversé toute la Révolution, a parcouru l'Empire, et a fini sa carrière avec celle de la Restauration.

En 1792 il arrive du département du Var au château des Tuileries, à titre de député de la Convention. La Convention le nomme son représentant auprès de l'armée d'Italie, où il se rencontre avec Napoléon Bonaparte. Napoléon prend Toulon. Barras est proconsul à Toulon et à Marseille. Revenu à Paris, la Terreur veut le dévorer. Robespierre va se défaire de Barras, parce qu'il veut se défaire de tous les proconsuls. Barras s'associe à Tallien, à Fouché, à Fréron, et c'est Robespierre qui tombe.

Le lendemain du 9 thermidor, Barras est commandant de la force armée de Paris. Il dit à la tribune qu'il n'y a d'autre Convention que celle du 9 thermidor.

Il est ensuite le grand nom du Directoire. Il avait fait l'éloge de Bonaparte et

l'avait fait nommer général : après le 18 brumaire, Barras s'offre à Bonaparte consul.

Barère a laissé ses Mémoires que MM. Carnot et David d'Angers ont publiés en quatre volumes. Les Mémoires de Barras sont restés inédits entre les mains de M. Hortensius de Saint-Albin. Barras a joué avec Tallien le premier rôle le 9 thermidor. On pourrait réclamer une part d'action pour Mme Tallien, qui elle aussi jouait les premiers rôles dans cette tragédie héroïque. C'est donc une bonne fortune pour la *Revue du XIXe siècle* que la publication de ces pages sur l'histoire de la chute de Robespierre, où nous trouvons les plus curieuses révélations.

Nous devons ces fragments à M. Hortensius de Saint-Albin, qui nous promet de publier bientôt ces célèbres Mémoires, qu'on croyait égarés à Frohsdorff.

I

Fouché a revendiqué la gloire d'avoir porté les coups les plus mortels à Robespierre ; le fait est que, pour se dérober à sa colère, et, s'il l'eût pu, à sa mémoire implacable, Fouché ne paraissait plus à la Convention nationale et ne couchait plus chez lui. Seulement le soir, sous divers déguisements, il faisait sa ronde chez les collègues qui étaient occupés à préparer l'attaque contre Robespierre.

Le moment de la crise approchait. Le 8 thermidor, Robespierre, dans le nuage des idées contraires qui l'assiégeaient, crut devoir prononcer à la Convention un discours aussi long que vague, mystérieux et menaçant.

Écouté dans un profond silence, il n'obtint pas l'approbation de l'assemblée. Plus confiant dans les jacobins, et bien assuré d'y avoir raison, il se rendit le soir à ce théâtre de ses triomphes ordinaires et non contestés, et il y fit entendre de nouveau le discours que la Convention avait désapprouvé. Deux députés présents, et des citoyens, dirent que Robespierre était un *dominateur* qui voulait élever autel contre autel, et renverser ce qu'il y avait de plus sacré. Ces députés et ces citoyens furent insultés par le peuple des jacobins. Collot et Billaud, qui avaient cru pouvoir soutenir le combat même dans l'arène qui appartenait exclusivement à Robespierre, firent un reproche à ce dernier de ce qu'il n'avait pas communiqué son discours au comité de salut public, où il ne siégeait plus depuis près de deux mois. Ces réflexions parurent plus qu'impertinentes envers les hauts personnages ; elles soulevèrent les jacobins ; le bruit fut extrême, et les deux dépu-

tés poursuivis par les huées abandonnèrent la tribune, où Couthon monta aussitôt pour faire l'éloge du discours attaqué et de son auteur. Il dénonça la conspiration du comité de salut public contre la liberté; il considéra comme opinion politique du gouvernement, l'opinion qui émanait des jacobins.

La société violemment agitée mit à la porte le député Brival. Plusieurs membres de la Convention nationale furent en même temps forcés de s'esquiver. Le comité de sûreté générale avait demandé copie du discours de Robespierre ; elle lui fut refusée; le tumulte ne faisait que s'augmenter, et promettait déjà d'être bien autrement sérieux pour le lendemain.

Le 9 thermidor, Vadier ouvrit l'attaque dans la Convention, de la manière la plus singulière; il accusa Robespierre de s'être opposé aux mesures que les comités avaient voulu prendre contre les conspirateurs: Cambon se réunit à Vadier. « Robespierre, dit-il, ne s'était-il pas opposé au décret sur les rentiers? »

Barère attendait, pour prendre un parti, qu'il pût le faire sans danger, quand on vit arriver le collègue Saint-Just, d'un air profond et concentré. Il parut à la tribune, et commença ce discours par la phrase éloquente de celui de Robespierre qui la veille avait causé tant d'agitation.

Tallien l'interrompit : « Il faut déchirer le rideau qui couvre tant de crimes, » s'écria-t-il courageusement *.

Robespierre se croyait encore maître absolu de la tribune dont il disposait depuis si longtemps d'une manière exclusive. Quel est son étonnement, lorsqu'il s'y présente à son tour, de n'y pouvoir obtenir la parole!

C'était Collot qui présidait la Convention; il était par sa vigueur l'un des plus capables de tenir tête à Robespierre; il en soutint le choc avec fermeté, jusqu'à ce que Tallien vînt prendre part au combat en articulant contre Robespierre les reproches les plus inattendus. L'éternel accusateur de tout le monde était abasourdi de la position d'accusé, où, pour la première fois, il se trouvait lui-même, et il ne tarda pas à perdre la tête.

Après avoir promené ses regards incertains sur les diverses parties de l'assemblée, il les arrêta sur la droite. Il invoquait ses membres

* Tallien, amoureux, Tallien qui allait mourir deux fois, puisqu'il aimait passionnément celle qu'il a épousée depuis et qui était déjà marquée pour l'échafaud, fut, il faut le reconnaître, celui qui joua le plus résolûment sa tête au 9 thermidor.

avec la plus humble douceur. Il les appelait hommes purs et il traitai de brigands les députés de la Montagne; lorsque de tous les côtés de clameurs s'élevèrent; sa voix fut couverte par ces mots : « A bas l tyran, à bas le nouveau Catilina ! » Thuriot venait de remplacer Collo au fauteuil; Robespierre, se tournant avec fureur vers celui-ci : « Président des assassins, s'écriait-il, je te demande la parole ! » Thuriot l lui refuse et agite la sonnette avec une violence supérieure à tous le efforts de Robespierre. Quelques voix de députés s'avançant sur lu avec le geste de la menace, se font entendre : « Tais-toi, bourreau, l » sang de Danton te coule dans la bouche, il t'étouffe. »

De toutes les parties de la salle, surtout de celles où siégent le membres du gouvernement, on réclama le décret d'accusation contre Robespierre : le décret fut rendu.

Pendant qu'on mettait aux voix le décret d'accusation, on remarqua qu'il roulait entre ses mains un canif tout ouvert; il regardait la tribune comme invoquant encore, même alors qu'il ne pouvait plus parler, ces adhésions populaires, instruments de sa puissance, qu'i avait depuis si longtemps obtenues par ses discours. Voulait-il se tuer avec ce canif qui avait suffi à Valazé, l'une de ses victimes? Était-ce le courage qui manquait à Robespierre, ou avait-il conservé l'espérance de triompher encore ?

Cette espérance pouvait être fondée, la Convention était remplie ce jour-là de ses partisans. Ils avaient reflué des jacobins, où la veille ils avaient fait le serment de se réunir. Les juges du tribunal révolutionnaire, les jurés, l'état-major d'Henriot, occupaient l'intérieur même de la salle; soit que la cause de Robespierre fût dans le fanatisme sincère, soit qu'elle fût dans le calcul de la peur de tous ces individus il n'est pas moins certain qu'ils étaient là, attendant les victimes que Teutatès leur aurait livrées. Robespierre n'avait qu'un mot à dire, i lui aurait suffi d'un signe pour faire égorger la Convention nationale, mais Robespierre était vaincu déjà dans l'organe de sa puissance, sa voix était exténuée, ses paroles étouffées par des cris unanimes.

Robespierre n'avait pas à sa disposition l'action militaire que peut obtenir le geste seul du commandement. Il n'avait pas assez d'audace pour lever un pan de sa robe comme Romulus, ou pour frapper comme Sylla.

Il lui aurait fallu un fantôme de légalité nominal, derrière lequel i dirigeât toutes les rigueurs agréables à ses passions haineuses, et qu lui laissât le prétexte de pouvoir dire encore qu'il avait agi régulièrement, afin qu'on fût obligé d'agir aussi régulièrement envers lui !

Vain refuge! inutiles invocations! Le dictateur est soumis à la loi commune, il subit le décret d'accusation.

On le demande contre Saint-Just; celui-ci, depuis qu'il était monté à la tribune, ne l'avait point quittée, malgré l'interruption qui en aurait précipité tout autre.

Il était seulement descendu de quelques degrés, puis il y était remonté pour reprendre fièrement son discours; il n'avait pu ajouter un mot aux deux seuls qu'il avait fait d'abord entendre; immobile, impassible, inébranlable, il semblait tout défier par son sang-froid; lorsque le terrible décret d'accusation fut prononcé, il fallut bien changer d'attitude. Le Bas, collègue de Saint-Just aux armées, demanda à partager le sort des accusés. Il en fut de même de Robespierre jeune, à l'égard de son frère, et le décret frappa à la fois les deux Robespierre, Le Bas, Saint-Just et Couthon.

Une grande rumeur se manifeste aussitôt, les accusés protestent, tandis que les cris « à la barre » sont mille fois répétés. Le président ordonne aux huissiers de les y faire passer, les huissiers hésitent; la force armée est appelée, elle hésite également...

La terreur inspirée par le nom de Robespierre est telle, que dans deux prisons où il est mené, au Luxembourg comme à la Conciergerie, le geôlier refuse de lui ouvrir les portes; il voulait absolument y être reçu, et comme Socrate obéir à la loi. Cette conduite était sans doute très-prudente, elle exposait la Convention nationale au plus grand embarras. Comment en effet aurait-elle pu faire juger celui qu'elle ne pouvait accuser que d'avoir débité à la tribune des paroles qu'elle avait écoutées avec assentiment, et qu'elle avait transformées en décrets?

On le mène en triomphe à la Commune. Dans l'incertitude qui agitait si violemment l'assemblée, on voyait l'un des membres les plus fameux du comité de salut public, ne sachant pas encore qui serait le vainqueur, monter à la tribune avec un discours qu'il avait préparé contre le vaincu; mais la question devenant fort indécise, et paraissant même tourner dans un sens tout contraire à ce qu'il avait supposé, l'orateur descendait de la tribune, et, saisissant une plume dans l'écritoire du secrétaire de l'assemblée, il rayait avec rapidité ce que l'issue du combat paraissait lui commander; puis la chance retournant encore, il recommença à rétablir ce qu'il venait d'effacer, et pendant le temps que dura le débat, on le vit successivement faire plusieurs fois la même opération. Ai-je besoin de nommer Barère? le monde le sait.

Avant thermidor j'avais pressé les comités de destituer le comman-

dant Henriot, et Lavalette son adjoint, que je soupçonnais de complicité avec ceux qui voulaient renverser la Convention nationale. On avait rejeté ma demande; l'événement vint prouver si j'avais eu raison. Henriot était l'âme damnée de Robespierre. En apprenant la catastrophe de son maître, le sicaire avait volé à son secours à la Commune, lui avait fait déférer les plus grands honneurs, et avait déclaré que le peuple tout entier appartenait à Robespierre; il regardait comme son premier devoir de demander les ordres de l'auguste persécuté. La Commune, sans que Robespierre même le sollicitât, mais par prévenance anticipée et par ce dévouement dont la terreur était le principe, ordonna au général Henriot, qui commandait à peu près quinze mille hommes armés, d'aller bloquer la Convention, de la mettre en charte privée et d'empêcher toute délibération.

Fier de cette autorisation, Henriot marche sur l'assemblée : il s'empare du lieu des séances du comité de sûreté générale. (Ses membres et ceux du comité de salut public qui auraient dû rester à leur poste et prendre les mesures que la circonstance exigeait, s'étaient sauvés à la Convention.) Henriot se porte ensuite dans la cour du palais des Tuileries, s'empare des canons d'honneur placés à la porte et les dirige sur la Convention. Dans une situation aussi désespérée, l'assemblée retrouve son énergie.

Mécontent de toutes les indécisions dont j'étais le témoin, j'avais d'abord refusé aux comités de prendre le commandement de Paris qu'ils m'avaient proposé. « Vous avez, leur avais-je dit, des généraux, qu'ils montent à cheval, montez-y vous-mêmes pour défendre la patrie que vous avez compromise. » Et laissant là ces hommes, tout à l'heure insolents et cruels dans la prospérité de leur pouvoir, maintenant abattus dans le péril, j'étais allé prendre séance à la Convention ; ses membres, calmes sur leurs chaises curules, y attendaient une mort presque certaine. Je fus entouré, questionné sur les mesures des comités par qui l'on savait que j'étais demandé, je répondis : « Ils sont morts avant d'être frappés. » C'est dans ce moment même qu'ils entraient. Après avoir exprimé leurs craintes sur la sûreté de la représentation nationale, ils proposèrent ma nomination de général en chef de l'armée de l'intérieur, et du commandement de Paris que je leur avais refusé tout à l'heure.

La Convention nationale, se levant en masse, prononça le décret qui fut rendu à l'unanimité. Je n'apercevais que de bien faibles moyens pour repousser l'audace des rebelles; ils étaient maîtres de nos canons et bloquaient toutes les issues du palais des Tuileries. Il n'y avait point

lieu à discussion dans un pareil moment; il fallait agir: mais pour agir il fallait, à défaut de moyens qui nous étaient enlevés, l'entier assentiment de la portion des citoyens et des députés déterminés à ne plus vouloir subir Robespierre. La Convention, se levant encore en masse, me témoigna la plus généreuse confiance. Tous mes collègues, les uns me serrant la main, les autres m'embrassant, me dirent qu'on attendait cette nouvelle preuve de mon dévouement à la patrie.

J'acceptai donc cette tâche, qui sans doute pouvait être considérée comme dangereuse, puisque le glaive était tiré et que la question était de vaincre ou de périr. Mais cette question n'était-elle pas pour nous celle de tous les jours? Chacune de nos séances n'était-elle pas un combat à mort, seulement quelquefois sourd et prémédité, et venant se terminer presque sans honneur par le coup de la guillotine?

Ici, du moins, la chance pouvait n'être pas sans quelque gloire. C'était les armes à la main que nous succomberions, si telle était la fatalité; nous ne devions pas prétendre l'éluder.

Il fallait la remercier encore de nous faire périr sur un champ de bataille, plutôt que sur un échafaud.

On peut s'étonner de mon hésitation dans le premier moment, et l'on a droit de m'en demander la raison. Je réponds avec franchise qu'elle pouvait tenir à la connaissance que j'avais de la valeur des personnages engagés dans la lutte. Quelle était vraiment la nuance qui différenciait entre eux les membres des comités? Valaient-ils mieux les uns que les autres sous le rapport de l'humanité? Que reprochaient Saint-Just et Robespierre à Billaud et à Collot? Que reprochaient à Saint-Just et à Robespierre Collot et Billaud? — Ils s'adressaient réciproquement des accusations fausses et supposées, car, sous le rapport de la ligne politique et de l'intégrité, comme on l'entend dans le sens moral, les uns et les autres étaient également irréprochables, mais où ils étaient également coupables, c'était dans l'application d'un système impitoyable pour l'espèce humaine mise par eux *en coupe réglée*, comme Danton le leur avait dit en mourant. C'était dans l'abus sans relâche qu'ils faisaient de l'instrument de la mort contre les créatures les moins offensives de la société et de la république; c'était, s'il peut y avoir quelque chose de plus coupable que de frapper l'innocence même, c'était de choisir encore leurs ennemis personnels, avec une prédilection et une joie toute particulière, pour les faire périr sur des échafauds. Une réflexion détermina ma résolution. Était-il possible que mon cœur ne fût pas sincèrement ému de l'hommage rendu à mes sentiments, à mon caractère, dans le moment d'un danger commun?

D'ailleurs, n'étais-je pas d'accord avec ceux de mes collègues qui s'étaient prononcés énergiquement contre Robespierre, malgré ses appels hypocrites à ce qu'il nommait pour la première fois la *partie saine* de la Convention, en jetant à des collègues qu'il croyait avoir marché jusqu'alors avec lui l'épithète de brigands !

Je sentais qu'il fallait se débarrasser à tout prix de ce redoutable ennemi, dont le prestige révolutionnaire, acquis par une longue suite de caresses assidues faites au peuple et de triomphes consacrés par l'opinion du vulgaire, faisait naître tous les jours de nouvelles difficultés et nous créait de nouveaux dangers. Mon parti politique était pris; général investi d'un si grand mandat, mon hésitation était impossible, je marchai sur Robespierre jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

Henriot, un moment arrêté par Merlin de Thionville, avait été remis en liberté par des soldats ivres et furieux que conduisait Coffinal.

La Convention décréta sans désemparer la mise hors la loi du général rebelle. Je sortis de la salle le décret à la main. « Je vais à mon poste, restez au vôtre. » Voilà quel fut tout mon discours. Henriot était là avec ses canonniers, je leur criai d'une voix forte : « Retirez-» vous, misérables ! Henriot est hors la loi. » Quelques militaires et des citoyens qui me suivaient en très-petit nombre, crièrent à leur tour. « Obéissez à Barras ! c'est le général en chef. » A cette annonce, la peur saisit les insurgés et leur vil commandant, tous se sauvèrent pêle-mêle à la Commune.

La lâcheté d'Henriot et la disposition de ses soldats entraînèrent des désordres : à l'instant s'ensuivit une nombreuse désertion dans la partie de ses troupes restées stationnées place de Grève, aux ordres de la Commune, dont l'ardeur décroissante semblait se rapprocher de quelque modération.

J'embrassai d'un coup d'œil cet état de choses, et je crus voir que j'avais le temps nécessaire pour faire appel aux bons citoyens et pour opérer la réunion au Carrousel des troupes qui étaient dans Paris et hors des barrières, à Meudon et Saint-Germain. J'ordonnai de battre la générale et de tirer le canon d'alarme. Ainsi que je l'avais présumé, le caractère craintif et incertain de Robespierre en était la cause, on n'avait pris aucun parti à la Commune; le rhéteur, ne pouvant plus discourir, passait le temps à discuter sur des pointilleries de rédaction. Couthon ayant proposé de faire des adresses aux armées : « Au nom » de qui? répondait Robespierre. » « Eh ! mais au nom de la Conven-» tion, dit Couthon, n'est-elle pas partout où nous sommes ? Le reste » n'est qu'une poignée de factieux que la force armée va dissiper et

» dont elle fera justice. » « Mon avis, dit Robespierre après profonde » réflexion, c'est qu'on écrive au nom du peuple. » Il croyait que ce mot ,qu'il avait tant de fois répété à la tribune et qui lui avait conquis tant de puissance, devait encore être son talisman et suffisait pour le triomphe.

C'est ainsi que Robespierre avait rejeté la proposition de marcher sur la Convention et de la dissoudre. Cette hésitation, qui se communiqua à tous ceux qui l'entouraient, répandit une frayeur dont je devais tirer parti.

Mes agents, élevant la voix et parcourant les rues, annonçaient des forces considérables qui s'étaient ralliées. J'avais à peu près quatre mille hommes à moi; je désirais éviter un combat, et craignais d'être obligé de canonner l'Hôtel-de-Ville. Les comités, en voyant le théâtre de la bataille reporté des Tuileries à la Grève, étaient revenus de leur frayeur, ils avaient repris de suite leur ton d'orgueil et leur goût instinctif de sévérité : ils auraient voulu que je misse tout à feu et à sang, et que j'exterminasse tous les rebelles d'une seule mitraille; j'eus le bonheur de leur prouver qu'il était possible d'éviter le carnage et l'incendie. Les positions que j'avais prises pouvaient dans tous les cas protéger la retraite de la Convention nationale sur les hauteurs de Meudon. L'appareil de mes mesures fit un telle impression que je ne fus point dans le cas d'avoir recours aux dernières extrémités. L'épouvante gagnait les conspirateurs; la défection de leurs premiers complices s'étendit bientôt à tous les jacobins du dehors comme par un mouvement électrique.

De temps en temps j'envoyais des rapports rassurants à la Convention. Tandis qu'à la tête de ma petite armée je maintenais ma route par les quais à la place de Grève, le bruit du roulement de mon artillerie mit en fuite le reste de l'insurrection. Je montai à l'Hôtel-de-Ville, où avait déjà pénétré Merlin de Thionville. Mon intrépide collègue était déjà entré, le sabre à la main, dans la salle des délibérations. Henriot se précipite sur lui, armé d'un pistolet, pour lui barrer le passage, et le prend au collet. « Misérable, lui dit Merlin, tu es hors la loi; le » peuple marche avec nous, il va faire justice des traîtres. Barras » commande l'armée, il monte, vous êtes prisonnier. » Au même moment le peloton qui suivait Merlin s'élance pour le secourir.

J'étais dans l'escalier lorsque le bruit de plusieurs détonations me fit pressentir de graves événements. En effet, voici le tableau qui s'offrit à mes yeux :

J'aperçus Robespierre : avec l'un des deux pistolets que tenait Le

Bas, il s'était fracassé la mâchoire * : Le Bas, avec l'autre, s'était brûlé la cervelle; Couthon était tombé sous une balle.

On emporta Robespierre dans une petite pièce à la porte de laquelle était étendu Le Bas. Saint-Just donnait des soins à Robespierre ** et Henriot s'était blotti dans un cabinet. Je ne pus soutenir cet affligeant spectacle ; je sortis et fis transporter Robespierre au salon du comité de salut public, où il fut déposé sur une table.

Parmi les papiers recueillis dans la salle des délibérations une pièce entre autres devait attirer vivement mon attention. Je la reproduis ici comme un document historique; elle portait la signature de Legrand, Lerebours, Louvet, Payan, membres de la Commune, et les deux premières lettres du nom de Robespierre...

Surpris par l'armée de Merlin de Thionville, effrayé par l'irruption des hommes qui l'accompagnaient et désespérant complétement du succès de sa cause, Robespierre n'acheva pas d'apposer sa signature, et chercha, comme je l'ai dit plus haut, à se frapper pour ne pas tomber entre nos mains. C'est ainsi que dans ce moment critique, au lieu de continuer à signer, il arracha un pistolet des mains de Le Bas pour se donner la mort; il fit feu, et son sang jaillit sur la pièce que je place sous les yeux du lecteur :

COMMUNE DE PARIS.

Le Comité d'exécution, le 9 thermidor.

Courage, patriotes de la section des piques; la liberté triomphe. Déjà ceux que leur fermeté a rendus formidables aux traîtres sont en liberté. Partout le peuple se montre digne de son caractère.

Le point de réunion est à la Commune d'où le brave Henriot exécutera les ordres du Comité d'exécution qui est créé pour sauver la Patrie.

LEGRAND. LEREBOURS.

LOUVET. PAYAN. RO..... (*Ici apparaît la tâche de sang sur la pièce originale.*)

Au Comité révolutionnaire de la section des piques.

Les officiers de santé, chargés de l'examen et du pansement des blessures, firent leur rapport confirmatif du fait que l'état de Robes-

* Dans le numéro de mai qui renfermera la suite de ces curieux mémoires, on verra comment Barras nie les affirmations de Méda.

** On a accusé Saint-Just d'avoir cherché à fuir : il faut lui rendre cette justice, que jusqu'au dernier moment il s'est sacrifié à ce maître qu'il avait accepté, mais qu'il dominait de tout son génie.

pierre était l'effet du suicide, que la direction du coup de pistolet était celle d'un homme qui se l'était tiré lui-même. L'un des officiers de santé ayant déposé sur la table les dents qui étaient échappées de la bouche de Robespierre quand il l'avait visité, on vit un des canonniers de service s'emparer de ces dents, et on l'entendit, apostrophant Robespierre, s'écrier : « Ah ! scélérat, je les garde comme monument d'exécration. » Dans un rapport qui me fut fait sur les circonstances de l'agonie de Robespierre, je trouvai qu'il avait à plusieurs reprises indiqué le désir qu'une plume lui fût donnée, ne pouvant plus articuler, et que les membres du comité avaient refusé d'y obtempérer. J'ai entendu répéter ce fait, dont je déclare n'avoir pas été témoin ; car je n'aurais point refusé à l'agonisant une plume, qui, à défaut de paroles, aurait pu produire quelques révélations, dernier cri de vérité, que d'autres pouvaient avoir intérêt à étouffer.

Le refus des membres du comité fut-il seulement l'expression de la haine que leur inspirait celui qui avait voulu et failli les immoler tous, tout à l'heure ? ou, comme on l'a dit encore, craignaient-ils quelques divulgations ?

La suite des événements, pas plus que la restitution des papiers, n'ont prouvé que Robespierre et ses complices eussent à nous apprendre des choses qu'ils n'eussent pas dites ou qu'on ne sût pas.

Huit jours après, cette table autour de laquelle délibéraient les membres du comité était encore teinte du sang de Robespierre *. Quelle inattention ou quelle attention inqualifiable chez ses collègues ?

Tout ce qui fut arrêté fut envoyé en prison, excepté Couthon, que je fis transférer dans un hôpital.

BARRAS.

La suite au prochain numéro.

* Marat, assassiné dans sa baignoire, comme l'a peint le citoyen David, Robespierre teignant de son sang la table même de ce comité, où le renouvellement du monde avait été signé : ne voilà-t-il pas deux des pages les plus terribles et les plus pittoresques de l'histoire ?

LA

DIANE DE POITIERS

DU ROMAN

ET LA DIANE DE POITIERS DE L'HISTOIRE

I

Les grands artistes et les grands poëtes disposent de l'immortalité, mais ils traitent les personnages de l'histoire comme les créations de leur fantaisie. Ils prennent un type réel et le transfigurent, et si ce type leur est cher, sa reproduction devient une apothéose. Ce rayonnant mensonge éblouit la postérité, qui s'y attache d'autant plus que son admiration pour l'œuvre d'art est plus grande, et le jour où l'historien prétend restituer la figure vraie, il est accueilli avec défiance et presque avec ennui. On lui en veut de démolir des illusions aimées : que vient-il faire avec ses vieux livres et ses manuscrits presque effacés? Est-ce qu'il prétendrait démentir la vérité des statues divines et des poëmes impérissables? Est-ce que les grimoires qu'il déterre au fond des bibliothèques poudreuses voudraient entrer en lutte avec les marbres resplendissants et les vers harmonieux? L'historien cependant ne se rebute pas : il fait son œuvre, et à côté de la vision immortelle qui subsiste sous l'azur et le soleil, il établit le personnage réel avec l'impassible sérénité de son droit. Tout se retrouve alors en sa place : l'art conserve ses figures augustes et charmantes vouées à l'éternelle admiration, l'histoire ses personnages beaux ou laids, avilis ou sublimes et qui lui appartiennent pour jamais.

Nul n'a peut-être, à l'égal de Diane de Poitiers, obtenu des artistes la lumière surnaturelle. A travers la brume de trois siècles, elle nous apparaît, grâce aux peintres et aux sculpteurs, comme une déesse olympique. Je n'ai jamais pensé aux jours de la Renaissance sans la voir telle que Jean Goujon l'a représentée, assise, nue et triomphante, entourant de son bras de marbre le col d'un cerf mystérieux comme elle. Lorsqu'on parcourt les châteaux des bords de la Loire, en automne, au temps des grandes chasses sous les arbres jaunis des parcs de haute futaie, il semble qu'on s'attende à contempler tout à l'heure, au pied des escaliers tournants, la chasseresse mythologique entourée de ses chiens alertes, le carquois sur l'épaule, l'arc à la main, le croissant d'argent sur le front. Est-ce une femme? est-ce une déesse? Il y a du vague dans l'imagination qui rêve; sa beauté fascinatrice est un mystère : le Primatice et Jean Goujon croient qu'elle vit de la vie des dieux, la pensée indécise confond la chair et le marbre, l'idéal et le réel ; il se forme en nous une merveilleuse apparition qui est à la fois la favorite et la déesse, le modèle et l'œuvre des peintres et des sculpteurs. Le génie de la Renaissance semble s'être incarné dans cette femme étrange, nue comme les statues antiques, coiffée comme les grandes dames du XVIe siècle, aristocratique et mince comme une châtelaine dont le page armorié porte le faucon sur le poing, dévoilant des charmes de nymphe grecque avec le fin sourire des héroïnes de Brantôme. Ce type bizarre passe pour nous au travers d'un paysage où rayonnent les bleus méandres de la Loire, où les fenêtres à meneaux des châteaux de Touraine s'aperçoivent derrière le rideau frissonnant des feuillages, où l'on entend retentir le son du cor lointain et les aboiements des meutes, tandis que la chasse royale parcourt les grands bois au galop et que la campagne est vaguement éclairée par les lueurs roses d'un beau coucher du soleil.

Étudiez l'art de la Renaissance : un nouveau sentiment de la beauté s'y révèle ; non pas que les immuables lignes qui constituent à jamais l'idéal plastique aient pu être modifiées, mais l'expression, qui est, en définitive, la splendeur même de la vie et la pensée visible, n'est plus celle des temps antiques. L'impassible sérénité des marbres de la Grèce, debout sur le seuil de ces temples qui, au sommet des collines ou à l'extrémité des promontoires, détachent leur fronton blanc sur le bleu profond du ciel oriental, c'est le caractère même du repos immortel que les artistes hellènes concevaient comme l'existence idéale des dieux. La Renaissance donne plus de finesse aux figures, une grâce factice et pour ainsi dire mondaine aux attitudes; c'est la femme de la cour

qu'elle divinise : la nudité qu'elle rêve est moins robuste, les attaches sont plus fines, les mains plus effilées, les corps plus sveltes ; il y a plus de délicatesse et de distinction féminines dans ces formes exquises ; toute une civilisation aristocratique a inspiré ces types singuliers et charmants, cette interprétation nouvelle de la pensée mythologique. Chaque époque a eu sa déesse favorite : au temps d'Homère, c'était Vénus, au temps d'Aspasie c'était Minerve, au temps de la Renaissance, ce fut Diane : la toute-puissante maîtresse de Henri II a personnifié l'idéal du siècle. Sa beauté, son nom, ses instincts de chasseresse, ses longs séjours dans les châteaux enchantés dont les grandes avenues ouvraient leurs vastes perspectives à l'éminente rapidité de la chasse à courre, le rang où l'amour le plus enthousiaste, le plus chevaleresque, le plus fidèle, l'avait placée dans l'olympe de la royauté des Valois, tout appelait l'allégorie. Les artistes subirent le charme de ces splendeurs moins par flatterie que sous l'influence d'une irrésistible inspiration, leur génie transfigura la Diane de la cour en mystérieuse divinité. Dès lors la maîtresse royale était devenue la reine de la Renaissance : elle était destinée à vivre dans la mémoire de la postérité comme dans l'admiration des contemporains, éternellement jeune et belle, portée sur un nuage, représentant dans sa grâce marmoréenne le modèle divin des sculpteurs, parée de sa nudité enchanteresse, caressant le long col d'un cygne familier et qui semble vaguement épris comme le cygne de Léda, résumant en elle, enfin, les élégances, les féeries, les plaisirs, l'art merveilleux de la Renaissance. Elle a été vue par l'imagination des hommes du XVIe siècle, par la fantaisie de Primatice, de Jean Goujon, de Clouet, de Léonard Limosin, avec une sorte d'éblouissement : c'est ainsi que les Grecs d'Ionie contemplaient les femmes radieuses dont ils ont fait les déesses et les nymphes, c'est ainsi qu'Aspasie se confondait avec Minerve pour Périclès et Phidias. L'antiquité lui eût élevé des temples et donné le maître des dieux pour amant. Mais est-ce qu'Anet et Chenonceau ne sont point des temples ? et pour les courtisans du XVIe siècle, le roi était rayonnant comme Jupiter ; l'imagination païenne de la Renaissance retrouvait à l'entour de Diane les prestiges mythologiques, et, dans les bas-reliefs, les tableaux, les statues, les émaux d'alors on aperçoit le même type, plus ou moins altéré, mais reconnaissable toujours par de caractéristiques similitudes, le type qui est demeuré le symbole du temps, la Diane à la fois allégorique et vivante.

II

Voilà ce que disent le roman, la légende, voilà ce que proclament les chefs-d'œuvre de l'art. Maintenant, que répond l'histoire ? Dans un tel sujet, elle ne saurait à mon sens, quelles que soient du reste ses affirmations, aspirer à l'honneur de démentir le sentiment contraire, qui échappe, cette fois, à la précision de l'analyse et relève plutôt de l'intention spontanée que du raisonnement exact. Nous verrons plus loin ce qu'il y a lieu de penser en définitive sur Diane ; exposons cependant ce que la méthode historique a obtenu, et ce qu'elle donne, quitte à chercher ensuite la vraie valeur de son témoignage fidèle [1].

On sait que Diane de Poitiers, fille du sieur de Saint-Vallier, avait épousé, en 1515, Louis, comte de Brézé, grand sénéchal de Normandie, qui la laissa veuve en 1536 ; elle avait alors plus de trente-cinq ans. Quelle a été sa conduite pendant ses vingt ans de mariage ? Les chroniqueurs ont accrédité une histoire terrible qui se retrouve chez de véritables historiens et dans un drame justement célèbre : on a dit que Saint-Vallier, compromis dans la conspiration du connétable et condamné à mort, avait obtenu de François Ier sa grâce au prix du déshonneur de sa fille : Brantôme, dans ses *Dames galantes*, raconte cette anecdote, recueillie par Mézeray, puis par MM. Lalanne et Hauréau, enfin par MM. Michelet et Henri Martin. Les admirables vers du *Roi s'amuse* ont gravé ce fait dans toutes les mémoires :

Tandis que revenant de la grève à pas lents,
Je priais dans mon cœur le Dieu de la victoire
Qu'il vous donnât mes jours de vie ou jours de gloire,
Vous, François de Valois, le soir du même jour,
Sans crainte, sans pitié, sans pudeur, sans amour,
Dans votre lit, tombeau de la vertu des femmes,
Vous avez froidement, sous vos baisers infâmes,
Terni, flétri, souillé, déshonoré, brisé
Diane de Poitiers, comtesse de Brézé !

Ainsi Diane eût été successivement la maîtresse de François Ier et de Henri II. Une étude attentive des circonstances et des documents

1. Je dois signaler ici, comme le plus curieux monument qui reste de Diane de Poitiers, le recueil de ses lettres inédites que vient de publier M. G. Guiffrey, dans une magnifique édition, imprimée par Perrin, avec un véritable luxe, précédée d'une introduction savante et accompagnée des notes les plus intéressantes sur le temps et les personnages cités.

contemporains semble démontrer là une erreur. D'abord, pour qu'un fait aussi odieux pût être imputé à François Ier, il faudrait des preuves et il n'en existe pas. Le bavardage de Brantôme est toujours suspect en quête d'anecdotes scandaleuses, l'indiscret auteur des *Dames galantes* recueillait de tous côtés ses amusantes historiettes, sans chercher à connaître exactement la vérité. Il serait encore nécessaire d'établir que Saint-Vallier n'a pu être sauvé d'une autre manière et que sa grâce ne peut être expliquée que par la prostitution de Diane. Or, si l'on réfléchit que Diane était dame du palais de la reine, que le comte de Brézé, grand sénéchal, vivait dans l'intimité du roi, que tous deux, de concert, mirent en œuvre leur influence à la cour pour arracher Saint-Vallier à l'échafaud et ne parvinrent qu'à faire commuer la peine de mort en prison perpétuelle, on comprend aisément que cette grâce, dispensée d'une main avare, a dû être obtenue par des voies légitimes. Il eût même été surprenant qu'elle eût été obstinément refusée aux supplications ardentes de deux personnes si haut placées, appartenant à l'entourage royal, surtout lorsqu'il s'agissait d'un conspirateur subalterne et certainement peu dangereux. Le roi, d'ailleurs, n'accorde pas la vie à Saint-Vallier avec la franche libéralité d'un amant satisfait : le père de Diane demeure condamné à la prison; l'on reconnaît plutôt dans cette grâce tardive et incomplète la lassitude du souverain obsédé de prières et qui cède au dernier moment faute d'oser repousser impitoyablement la demande obstinée de deux serviteurs dévoués pour un père plus imprudent que coupable.

L'histoire ici ne saurait, je crois, conserver aucun doute : doit-elle également rejeter cette autre assertion qui donne plus tard, et indépendamment de la grâce de Saint-Vallier, Diane pour maîtresse à François Ier. Cette opinion est fondée sur des lettres qui existent, — lettres non signées, il est vrai — et attribuées à Diane : la femme qui les a écrites y parle, il est vrai, le langage d'une favorite qui défend sa situation. Ces lettres sont-elles de Diane? Il n'y a guère lieu de le supposer, l'écriture n'est point la sienne et l'auteur de ces billets y donne des détails de famille, que la comtesse de Brézé n'a jamais pu écrire. C'est ainsi qu'il est question du beau-père de la femme qui a tracé ces lignes : or, le beau-père de Diane de Poitiers — le père de son mari — était mort en 1494, six ans avant la naissance de Diane. Il faut renoncer à attribuer ces lettres à la grande sénéchale, et il n'y a point d'autres preuves de ses relations avec François Ier[1]. Aucun historien sérieux

1. Pour la discussion approfondie de ces divers points, je renvoie à l'introduction si bien raisonnée, si claire, si précise que M. Guiffrey a placée en tête des *Lettres inédites* de Diane de Poitiers.

ne saurait affirmer un fait aussi grave sur des bruits aussi vagues.

Non ; il est aussi presque certain que jusqu'à la mort de son mari la comtesse de Brezé demeura irréprochable, fidèle à son mari, dévouée à ses filles qui devinrent plus tard, l'une la duchesse d'Aumale, l'autre la duchesse de Bouillon. Mais à ce moment, elle se trouve en présence d'une passion profonde qu'elle a inspirée, passion étrange qui devait subsister toujours, en dépit des années, avec la même force et le même dévouement ; elle est aimée du dauphin, depuis Henri II, qui n'avait que dix-neuf ans alors, tandis qu'elle en avait trente-sept.

Elle prit tout à coup sur l'esprit et le cœur de ce jeune homme un ascendant qu'elle ne perdit jamais ; c'était cependant à l'époque où Marot lui adressait ces vers railleurs :

Que voulez-vous, Diane bonne
Que vous donne?
Vous n'eustes, comme j'entends,
Jamais tant d'heur au printemps
Qu'en automne.

Mais sa beauté était admirable encore : Diane avait conservé, et conserva durant bien des années, jusqu'à la vieillesse, sinon la fraîcheur de la première jeunesse, du moins la pureté immuable de ses nobles lignes, de grands yeux éclatants, un front qui semblait fait pour porter la couronne, un type singulier, imprévu, qui devait révéler aux artistes un nouvel aspect de l'idéal, un corps modelé comme ces magnifiques marbres qui reproduisent des formes opulentes à la fois et régulières, une élégance incomparable et un sérieux esprit.

Tout cela a été nié, je le sais bien : Mézeray, qui écrivait bien après la mort de la duchesse de Valentinois, et qui ne l'avait jamais vue, a fait d'elle un portrait injurieux sans importance pour l'histoire. Les ennemis de sa fortune, les partisans de Mme d'Étampes, jalouse sous François Ier de l'influence d'une favorite qui se réservait l'avenir, l'ont accablée d'épigrammes françaises et latines d'un goût douteux et où l'on sent une fureur trop violente pour être persuasive. Les auteurs de ces satires obscènes sont maladroits : ils dépassent la mesure : décrire une femme de trente-sept ans comme une vieille décrépite, sans cheveux et sans dents, prétendre faire croire à la postérité qu'un prince de dix-neuf ans, entouré de toutes les séductions, a choisi pour maîtresse la plus laide des dames de la cour, c'est témoigner seulement d'une colère sans esprit et d'une mauvaise foi qui fait sourire. Les portraits de Diane de Poitiers sont là d'ailleurs, je parle de ses portraits au-

thentiques, et non pas de ces déesses radieuses de Jean Goujon et de Primatice, déesses qui sont bien Diane encore, mais idéalisée par l'imagination de l'artiste : ces portraits, ces médailles de bronze qui surprennent au premier abord parce qu'ils ne donnent qu'un profil et le haut du buste dessinés avec un art médiocre et une préoccupation de réalisme vulgaire, attestent encore l'inflexible régularité de ces lignes dont le graveur en médailles n'a pas compris l'expression et la beauté. Brantôme, que je crois assez volontiers lorsqu'il raconte ce qu'il a vu et lorsqu'il risque un éloge, ne saurait refuser à Diane son admiration : « Je l'ai veue, dit-il, en l'aage de soixante-dix ans, aussy belle de face, aussy fraîche et aussy aymable, comme en l'aage de trente ans » et plus loin : « je la vis six mois avant qu'elle mourût, si belle encor, que je ne sache cueur de rocher qui ne s'en feust esmeu... sa beauté, sa grâce, sa majesté, sa belle apparence estoient toutes pareilles qu'elle avoyt tousjours eu ». L'ambassadeur vénitien Lorenzo Contarini écrivait à la République à propos de Diane « restée veuve, jeune et belle ». Il faut bien reconnaître enfin que la duchesse de Valentinois, si elle eût présenté cet aspect de décrépitude précoce que ses ennemis lui reprochaient en si mauvais vers latins dès le commencement de sa faveur, n'eût jamais inspiré plus tard les artistes qui l'ont immortalisée. La flatterie a ses bornes qui sont posées par le sens commun lui-même ; cette apothéose d'une femme vieille et laide eût été l'équivalent d'une ironie. Non, la beauté de Diane ne me semble pas pouvoir être discutée ; elle est proclamée par la plupart des contemporains qui lui ont accordé même ce privilége si rare d'être demeurée immuable jusqu'à ses derniers jours, et si l'amour qu'elle a inspiré jusque dans un âge avancé à Henri II, ne peut s'expliquer que par une de ces irrésistibles sympathies qui échappent à l'analyse, on ne peut nier que cette souveraine des plus hautes intelligences de son temps ne les ait éblouies, « émues », comme dit Brantôme, par un charme étrange dont le sentiment est demeuré vivant dans leurs œuvres.

L'âme de Diane, par malheur, ne semble pas avoir été digne de sa beauté. L'altière favorite était ambitieuse et avide : en ce temps où chaque grand seigneur s'efforçait de capter les bonnes grâces royales pour obtenir un accroissement de fortune et mendiait sans cesse de l'argent et des places, elle était pénétrée du même esprit avare, de la même soif de dignités fructueuses et de riches présents. Elle fut courtisane en ce sens avec une déplorable audace, et lorsqu'elle parle dans son testament des biens qui sont « venant en partie de son abeur », on est forcé de reconnaître qu'elle a été préoccupée avant

tout de sa fortune, et l'on est stupéfait de la crudité cynique de l'expression. Elle entendait à merveille ses affaires et défendait ses intérêts, dans les moindres détails, avec une impérieuse arrogance. Elle n'entendait rien laisser perdre et faisait naître mille occasions de prendre. Elle n'admet point de retard pour ses créances et menace aisément d'en avoir raison par justice. « Nul ne sait mieux ses comptes » et dans ses discussions financières, elle les établit nettement : « Je n'ay pas deslibéré de passer oultre, dit-elle en un passage, sans veoir comme les choses ont esté, et je scay bien, sy cela a lieu, que la terre est enmoindrie de plus de deux cens livres de rente ». Le trésor royal lui était ouvert, et elle y puisait largement; dès qu'Henri II fut roi, les travaux du château d'Anet, languissants jusque-là, furent poursuivis avec activité et bientôt achevés; elle acquit des terres, des seigneuries, elle reprit ses prétentions sur le marquisat de Cotteron qu'elle espérait conquérir enfin à l'aide de sa faveur toute-puissante ; elle semble même avoir eu sa part dans les prises maritimes, et quand le baron de la Garde fit prisonnier un certain nombre d'Italiens qu'elle appelle délibérément ses esclaves, elle discute fort pertinemment du prix de la rançon qu'elle veut très-élevée puisque plusieurs de ses esclaves lui ont été octroyés par la couronne. En même temps, elle assurait aux siens les hautes charges, usait du crédit des Guises qui se servaient par réciprocité de sa haute influence, plaçait ses créatures, écrivait lettres sur lettres pour s'assurer le connétable, le maréchal de Brissac, les grands personnages de l'État et pour établir solidement une si haute situation financière et politique à elle-même ou à sa famille qu'elle fût à l'abri de tout changement et supérieure à toute disgrâce.

Du reste, elle ne semble pas avoir eu lieu de redouter d'infidélités sérieuses. On cite un caprice passager du roi pour une jeune Écossaise, venue en France à la suite de Marie Stuart, mais l'empire de Diane n'en fut nullement ébranlé : elle y vit un complot de ses ennemis, mais rien de plus; elle n'en ressaisit que d'une main plus ferme le cœur de son royal amant. Il ne reste pas de trace de sa correspondance avec Henri II qu'elle contraignait à brûler ses lettres, mais elle conservait soigneusement celles du roi, et la force de l'amour qu'elle avait inspiré s'y révèle à chaque ligne ; la passion semble toujours aussi vive qu'en ces premiers moments où elle avait fasciné l'âme inexpérimentée du jeune dauphin, un peu isolé à la cour, et heureux de se sentir aimé : devenu roi, Henri II garde le même langage ; il est également enthousiaste en vers et en prose. Quand il écrit à Diane, on sent com-

bien l'éloignement lui pèse : il ne peut « vivre sans la voir »; il a de touchantes frayeurs d'être oublié : « Je vous suplye avoyr souvenance de celuy quy n'a jamais connu qu'un Dyu et une amye et vous jure que n'aurés poinct de honte de m'avoyr donné le nom de serviteur. » Ailleurs il se plaît à rappeler encore qu'elle a été sa première et son unique passion : « Je vous suplye avoyr toujours souvenance de celui quy n'a jamés aymé ny n'émera jamais que vous ». La prose ne lui suffit pas; il a besoin du langage lyrique et il envoie à Diane ces vers un peu durs, mais qui respirent un sentiment naïf et tendre :

Plus feme foy ne fust oncques jurée
A nouveau prince, ô ma seule prinsesse,
Que mon amour, quy vous sera sans cesse
Contre le tems et la mort asseurée.
De fasse creuse ou de tou lyeu murée
Na pas besoing de ma foy la fatresse
Dont je vous fy dame, reine et maystresse,

Il chante son bonheur présent qui l'enivre, mais il jette un regard triste sur ses premières années où il n'était pas encore aimé de Diane, où il l'aimait sans oser le lui dire :

Hellas, mon Dyu, combien je regrète
Le tans que j'é perdu en ma jeunèse;
Combyen de foys je me suys souèté
Avoir Dyane pour ma seule mestrèse,
Mès je craignois qu'elle quy est déesse
Ne se voulut abéser jusque là.

Ici encore reparaît, dans l'expression de la galanterie royale, qui n'est pas tout à fait une banalité quand il s'agit de la duchesse de Valentinois, l'idée de la divinité païenne, de la Diane chasseresse, mêlée aux discours passionnés que le prince adresse à la divinité de la cour.

Quel était cependant le rôle de la reine, Catherine de Médicis, en présence de ces amours si hautement déclarés, connus du monde entier, et à l'ombre desquels s'épanouissait l'art du siècle? Eloignée des affaires, dédaignée par son époux, elle doit se trouver heureuse que Diane, avec son habileté si délicate et si sûre, veuille bien lui accorder avec les marques du respect le plus affectueux, sa protection toute-puissante. Je ne sais pas s'il y avait dans le cœur de la duchesse de Valentinois une véritable compassion pour l'épouse délaissée, ou plutôt dans son esprit une profonde intelligence de la situation, mais il est

incontestable que loin d'écarter le roi de Catherine, elle s'efforçait au contraire de les rapprocher : trop sûre de la passion royale pour avoir rien à craindre même d'une jeune reine, puisque celle-ci n'était pas aimée, elle poussait Henri II vers le lit conjugal avec une superbe indifférence : elle se réservait à elle-même le rôle de l'amie qui commande à l'âme, que la poésie célèbre avec enthousiasme, qui fait vivre l'amant dans les hautes régions de l'amour chevaleresque et lyrique ; la reine était dans un rang inférieur, l'épouse terrestre, vouée à la reproduction, chargée d'assurer la dynastie. C'était au-dessus d'elle que vivaient dans les nuages de leur passion céleste le dieu du Louvre et la chasseresse de Chenonceau.

Mme de Valentinois descendait toutefois souvent de ce nuage, mais pour complaire au maître en veillant sur ses enfants. Ici encore la mère est écartée : dès qu'elle a terminé son rude travail de l'enfantement, sa mission est achevée ; la haute direction de la vie des jeunes princes appartient à la maîtresse de l'intelligence et du cœur. Diane s'acquitte de ce devoir qui la rend plus précieuse et plus chère à Henri II, avec un zèle que rien ne lasse. Elle a eu soin du reste de placer auprès de la jeune famille royale deux de ses créatures, des amis fidèles, des alliés, comme elle les appelle naïvement, M. et Mme d'Humières, qui lui rendent compte de tout et à qui elle transmet ses ordres avec la certitude qu'ils seront exécutés. Nous avons de nombreuses lettres de Diane à ces deux personnages : on y voit que tous les ordres du roi relatifs aux enfants s'exprimaient par son intermédiaire : « Le roi veult que Mme Isabel et la royne d'Escosse soient logées ensemble, par quoy vous choysyrez la meilleure chambre pour elles deux et pour leur suitte, car ledict sieur veult que des le commencement elles s'accointent toutes deux, par quoy vous y tiendrés la main ; le dict sieur m'a commandé vous l'escripre. » L'intervention de Diane apparaît sans cesse et avec énergie : la duchesse décide en quelles maisons de campagne les princes passeront l'été, voire même quelles nourrices il convient de donner aux nouveau-nés, elle rétablit dans la maison l'ordre troublé par les dissentiments des dames du palais, et la reine, anéantie, oubliée, disparue dans l'ombre devant cette gloire, n'a pas même la ressource d'être malade pour intéresser à elle. Aussitôt la duchesse prend le beau rôle, se dévoue, attache le roi au chevet de sa femme souffrante, la sauve par ses soins, triomphe de sa convalescence, et reçoit du médecin royal une lettre où ces généreux efforts sont attestés pour la postérité : « Sans votre diligence et bonté d'esprit, elle estoit jà presque désespérée. »

Le crédit de Diane était donc immense : mêlée aux affaires palais et en même temps à celles de l'État, écrivant aux chambellans aux ambassadeurs, aux princes, aux maréchaux, excitant,— disons-l regret,—la sévérité royale contre les hérétiques, encensée par la co placée parmi les dieux par les sculpteurs, elle était arrivée au poi culminant des honneurs et de la puissance. Elle semble avoir joui pl nement de ce bonheur qui ne lui a jamais coûté de remords : on n trouve toutefois, dans un passage d'une de ses lettres, une nuance mélancolie exprimée avec une certaine éloquence; y a-t-il eu un insta d'inquiétude dans cette âme si assurée de sa force, ou bien n'est-que le vague sentiment de tristesse qui saisit parfois au sein du bo heur lui-même et qui ne s'explique que par la frayeur instinctive de fragilité? « Quand donc me vyendrés vous vysyter, madame ma bon amye, écrit-elle à Mme de Montagu, estant byen desireuse de vost veue qui me regalardiroit en tous mes chagrins que fusse-t-il, que mc tant tout vous pèse et se tourne à mal contre vous, et bien voyes qu'advyent sovent de monter au dernyer degré quy feroyt croyre q l'abyme est en haut.» Ces pressentiments seront vains. Diane rég jusqu'au bout : le coup de lance de Montgomery put seul briser sa fo tune; du moins se retira-t-elle fièrement, abandonnant Chenonceau la régente, mais recevant Chaumont en échange. Elle mourut en 156 laissant une grande fortune à ses filles et un étrange souvenir à l'hi toire.

III

Et maintenant, en présence de la légende idéale et de la réalité his rique, que devons-nous décider? Diane est-elle la merveilleuse dées de Jean Goujon et de Primatice? Est-elle uniquement la froide calc latrice, la courtisane qui vend son amour, la femme d'affaires pc tout dire en un mot? Je ne puis, je l'avoue, abandonner mon admi tion et je ne saurais pas davantage récuser les témoignages de l'hi toire. Le mieux, je crois, et le plus vrai, c'est de les concilier : j'adm les défauts de Diane, mais les déesses antiques n'étaient point irr prochables; qu'elle ait été avide et ambitieuse, il est impossible de n une vérité si bien établie, mais elle n'en a pas moins été l'inspiratr d'une forme de l'art, la protectrice éclairée des artistes, la beauté m veilleuse du siècle. Il doit être beaucoup pardonné à la femme illus

qui commandait à Jean Goujon la Diane du château d'Anet, qui faisait couvrir ses panneaux par les peintures du Primatice, qui confiait le soin de lui construire une demeure féerique à Philibert Delorme, cet enchanteur. L'histoire ne tient pas assez de compte de ces merveilles qui ont leur prix : laissons donc en paix dans la lumière la divinité de la Renaissance française, Diane chasseresse errant dans les bois d'Anet ou suivant, le long du Cher, les avenues de Chenonceau si bien caché dans ses feuillages : c'est dans ce pays de Touraine qu'il faut penser à la duchesse de Valentinois, auprès de ces castels charmants où semble passer encore son ombre de déesse; celui qui ne serait pas ému de son nom, dans ces grands parcs, sous ce ciel, au bord de ces belles eaux où l'on croit voir les cerfs du XVIe siècle se mirer dans le cristal bleuâtre, celui-là ne comprendrait ni le beau, ni l'art, ni par conséquent, si savant qu'il fût, l'histoire.

CHARLES DE MOUY.

LA PHILOSOPHIE DU NÉANT

ET

LE NÉANT DE LA PHILOSOPHIE

On dit que nous n'avons plus de Dieux? C'est un bruit que les philosophes font courir. Croiriez-vous que nous avons encore des philosophes à Paris. Que Lucien ne vit-il encore! il irait criant dans l'Agora : A combien le philosophe? à combien le juge? à combien toute cette belle raison, toute cette belle justice, toute cette philosophie et tout ce néant? A combien la philosophie du XIXe siècle?

C'est surtout à la philosophie qu'il faut dire : Il n'y a rien de nouveau sous ton soleil. La philosophie a-t-elle donné une lumière et une raison depuis Socrate? Elle a donné Voltaire. La philosophie de Socrate va directement à Voltaire. Comme deux frères d'armes de la justice, de la beauté, de la raison divinisée, Voltaire et Socrate prennent la même devise. Le plus grand homme d'Athènes, c'est Socrate. Buffon, qui se connaissait en hommes et animaux, disait à Voltaire : « Dans le nombre assez petit des êtres de la première distinction, je pense très-hautement et de très-bonne foi que vous êtes le premier. »

Aujourd'hui les philosophes, divisés en éclectiques et en naturalistes, ne veulent plus de Socrate ni de Voltaire. Les uns font de l'art

dans la tour de Babel, les autres font de la science dans l'observatoire du néant. — Qui vive? a crié le spiritualisme de M. Cousin. — L'athéisme! a répondu le naturalisme de M. Taine. Et M. Cousin a donné sa malédiction à M. Taine, et M. Taine a donné sa malédiction à Dieu.

Que s'est-il passé de Socrate à Voltaire? Il y a eu l'éloquence de Luther, il y a eu le sarcasme de Rabelais, il y a eu le paradoxe de Montaigne, il y a eu la logique de Descartes : mais on retournait à Socrate, en avançant vers Voltaire. Jusqu'à Voltaire la révolution prend trois siècles; elle marche avec un mot : liberté. C'est ce mot qui a réuni la science, la philosophie, l'art.

Descartes est pur, quintessencié, métaphysique; il produit Racine. Gassendi est souple, raisonneur, subtil; il produit Molière. Descartes et Gassendi sont deux pensées ennemies; mais Racine se rapproche un instant de Molière; Racine-Descartes fait *les Plaideurs*, une comédie digne de Molière-Gassendi. Voilà le commencement de la liberté.

Qu'avait dit Rabelais en mourant : « La farce est jouée. » Ensuite Montaigne dit en se promenant : « Que sais-je? » Descartes se frappe le front en pensant : « Je pense, donc je suis. » Il est.

En ce temps-là, Bossuet disait de Fénélon : « Il marche comme à tâtons sur Jésus-Christ. » Bossuet ne voulait pas de la philosophie : la religion rapportait assez à son génie. Bossuet est la grande raison de la religion; il est l'ancêtre intellectuel de Voltaire, qui est la grande raison de la philosophie. Il fallait un Voltaire pour continuer l'*Histoire universelle* d'un Bossuet. Cent ans plus tôt, Voltaire eût été Bossuet; mais cent ans plus tard, Bossuet n'aurait pas réussi à être Voltaire. La nature n'a pu faire qu'un Voltaire.

Voltaire a mêlé au sien tous les noms des philosophes : Descartes, dont il contredit la logique; Hobbes, plus logique que Descartes, mais plus sec; Locke, sage et sagace : Locke qui a la métaphysique du sensualisme quand Hobbes a l'empirisme des sens. Voltaire dit de d'Holbach, l'auteur du *Bon sens* : « Il prend ses cinq sens pour du bon sens. » Voltaire écrit *Candide* contre Leibnitz. Il dit de Bayle : « Tout est dans Bayle, mais il faut savoir l'en tirer. » Il explique que Newton était intimement persuadé de l'existence d'un Dieu ; il se fait l'écho de cette spirituelle idée de Newton : c'est qu'on ne dit point *mon éternel*, *mon infini*, parce que ces attributs n'ont rien de relatif à notre nature; mais on dit et on doit dire : *mon Dieu*. Par là, selon Newton et Voltaire, il faut entendre le maître et le conservateur de notre vie, et l'objet de nos pensées; Dieu est non-seulement un être infini, tout

puissant, éternel et créateur, mais un maître qui a mis une relation entre lui et ses créatures. « Sans cette relation, la connaissance d'un Dieu n'est qu'une idée stérile, qui semblerait inviter au crime, par l'espoir de l'impunité, tout raisonneur né pervers. » Le généreux Voltaire a dit une fois : « Je suis en peine de toute âme et de la mienne. » Voltaire avait charge d'âmes. En changeant la France, il la porta.

La Révolution, qui a défini tant de choses, a défini le genre d'immortalité que nous devons à Voltaire et à Jean-Jacques Rousseau. Quand il s'est agi de dresser un monument à la mémoire des deux maîtres du XVIIIe siècle, elle voulut mettre au pied de la statue de Jean-Jacques : *Au fondateur de la liberté;* au pied de la statue de Voltaire : *Au tombeau de la superstition.*

La Révolution ne voyait qu'en Rousseau l'auteur du *Contrat social.* Ce n'est pas encore Athènes qui juge, c'est Sparte. Elle ne cherche que législation, elle ne rêve pas encore philosophie. Pour elle Rousseau est le législateur de l'univers. Qu'est-ce pour elle que le génie de Rousseau? Le cœur qu'elle préfère à l'esprit. La Révolution n'aimait pas qu'on plaisantât avec son Jean-Jacques. Palissot, en écrivant la comédie des *Philosophes*, avait mis l'auteur d'*Émile* à quatre pattes en lui faisant manger une laitue. Un terrible jour, en 1793, quand Palissot vint pour se présenter à titre de citoyen auprès de la Commune de Paris, Chaumette lui refusa un certificat de civisme. Palissot se rétracta. S'il n'eût pas fait des excuses à Jean-Jacques. Palissot allait peut-être à la guillotine. Il préféra embrasser la profession de foi du Vicaire savoyard.

Dieu s'éloignait de la France : Saint-Just et Robespierre en appelèrent à Dieu. Ils n'étaient pas athées, comme Hébert et Chaumette. Ils proclamèrent que si Dieu n'existait pas, il fallait l'inventer. Ils rêvèrent pour le peuple une fête à l'Être-Suprême.

Un député de Cayenne avait d'abord demandé à la Convention de reconnaître un Être, source de toutes les vertus, qui a donné à l'homme les droits naturels. Louvet, l'auteur de *Faublas*, répond que l'existence de Dieu n'a pas besoin d'être reconnue. Danton dit : Nous n'avons pas voulu anéantir la superstition pour établir l'athéisme. Robespierre dit après Danton : L'athéisme est aristocratique.

Quand on fit la fête de l'Éternel, Danton n'y était plus; il était remonté dans l'éternité avec Camille Desmoulins qui disait : « Les dieux ont soif! »

Ce fut en prairial tout en fleurs que Robespierre célébra la fête de l'Être-Suprême, en proclamant que l'idée de Dieu et l'immortalité de

l'âme sont un rappel continuel à la justice. Voltaire n'eût pas mieux parlé. Robespierre cita l'histoire ancienne, comme Montesquieu; ainsi Catilina était athée, comme César qui plaida pour lui; Cicéron au contraire invoquait et le glaive des lois et la foudre des dieux; Léonidas aux Thermopyles, soupant avec ses compagnons d'armes, à la veille du plus bel héroïsme qu'ait jamais conçu la vertu humaine, les invite pour le lendemain à un autre banquet dans une vie nouvelle; Socrate entretenait ses amis de l'immortalité de l'âme.

David, qui avait peint la Mort de Socrate, fut chargé de tracer le plan artiste de la fête de l'Être-Suprême, que l'histoire a appelée la fête de Robespierre. Dans le bas de l'amphithéâtre, David plaça la figure du monstre désolant de l'athéisme. Joseph Chénier fit un hymne à Robespierre, comme André Chénier eût fait une ode à Socrate.

Avec la Convention périt le stoïcisme. Il se retrouva sur le champ de bataille. On s'était précipité dans Zénon, on entra dans Épicure; on avait agi comme Brutus, on écrivit comme Pétrone. Robespierre avait été Caton, Barras fut Lucullus. A la fin de la Convention et au commencement du Directoire, il y a une renaissance philosophique.

On remonta au déluge; on reprit la philosophie de Condillac. Seulement la doctrine fut débaptisée; elle s'était appelée *sensation*, on l'appela *idéologie*. Les sensualistes idéologues furent Garat, Cabanis, Destutt de Tracy, Volney. Garat professa le premier le nouvel *entendement* aux écoles normales. Volney s'assit sur les ruines de la métaphysique comme il s'était levé sur les ruines des empires; Volney, du temps qu'il était farouche républicain, avait renvoyé à Grimm la médaille d'or philosophique qu'il avait reçue de Catherine de Russie : le sensualiste humanisé offrira bientôt ses sourires et ses œuvres à Bonaparte.

Napoléon n'aimait bien que les soldats. On lui eût demandé : Quel est le plus grand homme de votre temps? il aurait répondu : C'est celui qui a fait le plus de campagnes. Il se moqua des idéologues, qui ne battaient que la campagne d'Auteuil. A l'âme de Garat, de Cabanis, de Destutt, de Volney, vinrent se joindre l'âme de Maine de Biran, de Gérando, de Laromiguière, et Royer-Collard apparut. Jouffroy, ce grand et doux élève qu'il faisait tyranniquement pleurer, a dit de Royer-Collard ce que Séide devait dire de Mahomet : « L'œuvre de Royer-Collard est d'avoir terminé le règne exclusif d'une philosophie et commencé un nouveau mouvement; ce mouvement n'est pas celui d'une doctrine dogmatique, c'est un mouvement véritablement scien-

la raison, douter de l'humanité. Que vouliez-vous qu'il fît contre ces trois croyances? Qu'il mourût !

A côté des désespérés il y a les inintelligibles. Nous en regorgeons comme l'Allemagne. C'est à qui taillera le passé à sa mode, à qui prononcera le jugement de Dieu sur Dieu ; c'est à qui écrira tout ce qu'il n'entend pas avec tout ce qu'il entend. Fontenelle, le vieux Fontenelle, resté jeune encore de science et d'esprit parmi nous, Fontenelle à qui l'on demandait comment il avait fait pour mettre des idées abstraites à la portée de tout le monde, répondit simplement : J'ai toujours tâché de m'entendre.

La philosophie est devenue le chaos. Ils en sont tous encore à dire : Peut-être. A force de vouloir faire le vide autour de Dieu, ils l'ont laissé voir mieux au-dessus d'eux. Nous avons le néant de la philosophie par la philosophie du néant : nous y regagnons Dieu.

Les philosophes ne nous empêcheront de croire ni à Dieu ni à la philosophie. L'homme a-t-il donc trop de poésie pour s'en dépouiller à loisir? Si la philosophie a perdu ses titres, la poésie les retrouvera. Quand le philosophe est un homme qui ne se souvient pas du ciel, c'est la philosophie du néant. Mais pendant qu'il s'admire dans la philosophie du néant, comme Diogène dans son tonneau, il tombe du ciel un rayon inespéré qui répand la lumière sur le néant de la philosophie.

CHARLES COLIGNY.

LA REINE OMPHALE

La grande Omphale était assise comme un dieu
Sur un trône; ses lourds cheveux d'or et de feu
Étincelaient; Hermès, pareil au crépuscule,
Posant sa forte main sur l'épaule d'Hercule,
Se tourna vers la reine avec un air subtil
Et lui dit : — « Le marché des dieux te convient-il?
— Messager, répondit alors d'une voix grave
La Lydienne, pars, laisse-moi pour esclave
Ce tueur de lions, de sa forêt venu,
Et je l'acheterai pour le prix convenu. »
Hermès, gardant toujours sa pose triomphale,
Reçut les trois talents que lui donnait Omphale,
Et, montrant le héros aux muscles de titan,
— « Cet homme, lui dit-il, t'appartient pour un an. »
Parlant ainsi, le dieu souriant de Cyllène,
Comme un aigle qui va partir, prit son haleine
Et bondit; il vola de son pied diligent
Plus haut que l'éther vaste et les astres d'argent,
Puis au ciel, qu'une pourpre éblouissante arrose,
S'enfuit dans la vapeur en feu du couchant rose.

La Lydienne au front orné de cheveux roux
Abaissa vers Alcide un œil plein de courroux,

Et lui cria, superbe et de rage enflammée,
En touchant la dépouille auguste de Némée :
« — Esclave, donne-moi cette peau de lion. »
Hercule, sans colère et sans rébellion,
Obéit. La princesse arrangea comme un casque
Sur sa tête aux cheveux brillants, l'horrible masque
Du lion, puis mêla, plus irritée encor,
La crinière farouche avec ses cheveux d'or,
Et, levant par orgueil sa tête étincelante,
Se fit de la dépouille une robe sanglante.
« — Esclave, que le sort a courbé sous ma loi,
Reprit-elle en mordant sa lèvre, donne-moi
Tes flèches, ton épée et ton arc, et déchire
Ce carquois. » Le héros obéit. Un sourire
Ineffable, éclairait, comme un rayon vermeil,
Son front pensif, brûlé par le fauve soleil.

« — Pourquoi vas-tu, couvert de meurtres et de crimes,
Par les chemins, sous l'œil jaloux des dieux sublimes?
Dit Omphale. Tu fuis dans l'univers sacré,
Toujours ivre de sang et de sang altéré ;
Tu fais des orphelins désolés et des veuves
Dont le sanglot amer se mêle au bruit des fleuves,
Ton pied impétueux ne marche qu'en heurtant
Des cadavres ; l'horreur te cherche, et l'on entend
Crier derrière toi les bouches des blessures.
Comme un chien dont les dents sont rouges de morsures,
Et qui, repu déjà, pour se désaltérer,
Cherche encor un lambeau de chair à déchirer,
Tu peuples d'ossements la terre et les rivages,
Et tu n'épargnes même, en tes meurtres sauvages,
Ni les rois au front ceint de laurier, ni les dieux;
Mais, s'ils ont fui devant ce carnage odieux,
Comme rougir la terre est ton unique joie,
Tu cherches les serpents et les bêtes de proie.
C'est par de tels exploits que tu te signalas;
Mais la terre en est lasse et le ciel en est las;
Les fleuves rugissants, dans leurs grottes profondes,
Ne veulent plus rouler du sang avec leurs ondes ;

Tes pas lourds font horreur aux grands bois chevelus,
Et, lasse de te voir, la terre ne veut plus
Cacher au fond du lac pâle ou de la caverne
Ta moisson de corps morts promis au sombre Averne.
Et c'est pourquoi les dieux, qui seront tes bourreaux,
M'ont fait des bras d'athlète et le cœur d'un héros
Pour vaincre l'oiseleur affreux du lac Stymphale,
Car ils réserveront à la gloire d'Omphale
De dompter un brigand, pourvoyeur des tombeaux
Ouverts, dût-elle avoir comme toi des lambeaux
De chairs après ses dents et du sang à la bouche,
Et déchirer le chœur d'un assassin farouche.

— O reine, répondit Hercule doucement,
Amazone invincible au cœur de diamant !
Quand tu parais, on croit voir, à ta noble taille,
Un jeune dieu cruel armé pour la bataille.
Ton regard, que la Grèce a tant de fois vanté,
S'embrase comme un astre au ciel épouvanté,
Et sur ton sein aigu, que la blancheur décore,
Tes cheveux rougissants ont des éclats d'aurore.
Encor tout jeune enfant, j'eus pour maître Linus,
Et je sais, en des chants divins du ciel venus,
Comme Orphée ébloui, célébrer le sourire
D'une déesse blonde, ayant tenu la lyre.
Quand je grandis, enfant d'un père vénéré,
Chassé dans les chemins par la haine d'Héré,
La terre gémissait, nourrice des colosses,
Sous la dent des brigands et des bêtes féroces.
Des bandits embusqués près de chaque buisson,
Arrêtaient le passant pour en tirer rançon;
Dans leur démence avide, ils bravaient les tonnerres
De Zeus ; tout leur cédait, et les plus sanguinaires,
Ayant jeté l'effroi dans les murs belliqueux
Des villes, emmenaient les vierges avec eux.
Les dieux mêmes oubliaient la justice. La peste
Soufflait sinistrement son haleine funeste
Dans les marais par l'eau dormante empoisonnés,
Mordant les arbres noirs déjà déracinés;

Des monstres surgissaient, hideux, couverts d'écailles,
Renaissant du sang vil versé dans leurs batailles.
De lourds dragons ailés se traînaient sur les eaux,
Dans leur bave, jetant le feu par leurs naseaux
Et flétrissaient les fleurs de leurs souffles infâmes.
O reine, j'ai pitié des fleurs comme des femmes :
Quand j'avais nettoyé les sourds marais dormants
En détournant le cours d'un fleuve aux diamants
Glacés, quand les dragons, le long des feuilles sèches,
Se traînaient sur le sol, déchirés par mes flèches,
J'allais porter secours à des vierges tes sœurs;
Je tuais les brigands furtifs, les ravisseurs,
Et, près des lacs noyés dans les vapeurs confuses,
J'écrasais de mes mains les artisans de ruses,
Afin de ne plus voir leurs vols insidieux,
Et sans m'inquiéter s'ils étaient rois ni dieux!

Reine, tu te trompais, tout ce qui souffre m'aime.
Ah! si j'ai quelquefois combattu pour moi-même
Et pour sacrifier à mon orgueil, du moins
Ce fut contre les dieux indolents, qui, témoins
De mes travaux, craignaient la terre rajeunie,
Et mettaient pour une heure, obstacle à mon génie.
Oui, parfois, las d'errer seul dans leurs durs exils,
Je les ai défiés, mais comment pouvaient-ils
Sans craindre avec raison que tout s'anéantisse,
Entraver le héros qui s'appelle Justice?
Et ne savaient-ils pas que sur cet astre noir,
Si tout les nomme Loi, je me nomme Devoir?
Quand cherchant, pour ma tâche incessamment subie,
Les bœufs de Géryon, j'entrai dans la Libye,
Le dieu Soleil lança sur moi ses traits de feu,
Et moi, de même aussi, je lançai vers le dieu
Mes flèches, et je vis vaciller à la voûte
Céleste, sa lumière et je repris ma route
Sur l'orageuse mer, dans une barque d'or.
Quand donc ai-je offensé la vertu, mon trésor!
J'ai combattu la mort, qui voulait prendre Alceste;
J'ai violé la nuit de l'Hadès, où l'inceste

Gémit, et j'ai marché dans le nid du vautour,
Mais pour rendre Thésée à la clarté du jour!

La femme, dont le front abrite un saint mystère,
Est la divinité visible de la terre.
Elle est comme un parfum dans de riches coffrets;
Ses cheveux embaumés ressemblent aux forêts;
Son corps harmonieux a la blancheur insigne
De la neige des monts et de l'aile du cygne;
Habile comme nous à dompter les chevaux,
Elle affronte la guerre auguste, les travaux
Du glaive, et comme nous, depuis qu'elle respire,
Sait éveiller les chants qui dorment dans la lyre.
C'est pour elle, qui prend notre âme sur le seuil
De la vie, et pour voir ses yeux briller d'orgueil
Que j'allais écrasant des hydres dans la plaine,
Sachant, esprit mêlé d'azur, quelle est sa haine
Contre l'impureté des animaux rampants.
Partout, guidant ses pas sur le front des serpents
Et cherchant sans repos la clarté poursuivie,
J'ai détesté le meurtre et protégé la vie;
Et calme, usant mes mains à déchirer des fers,
Quand je ne trouvais plus, entrant dans les déserts,
Les bandits à détruire et leurs embûches viles,
J'y tuais des lions et j'y laissais des villes!
Et si toujours le bras armé, toujours vainqueur,
J'ai répandu le sang humain, c'est que mon cœur
Est rempli de courroux contre les impostures,
Et que je ne puis voir souffrir les créatures.

La grande Omphale avait les yeux baignés de pleurs.
Palpitante, le front tout blémi des pâleurs
De l'amour, comme un ciel balayé par l'orage
S'éclaire, elle sentait les dédains et la rage
Loin de son cœur blessé déjà prendre leur vol
Vers le mystérieux enfer, et sur le sol
Tout brûlé des ardeurs de l'âpre canicule,
Elle s'agenouilla, baisant les pieds d'Hercule.

Elle courbait son front orgueilleux et vaincu,
Et ses lourds cheveux roux couvraient son sein aigu.
« — Digne race des dieux ! vengeur ! ô fils d'Alcmène,
Dit-elle, j'ai rêvé. Qui donc parlait de haine?
Je t'ai volé cet arc pris sur le Pélion,
Tes flèches, cette peau sanglante de lion,
Et ce glaive toujours fumant, tes nobles armes.
Vois, je lave à présent tes pieds avec mes larmes.
Ces joyaux dont les feux embrasent mes habits,
Cette ceinture d'or brillant, où les rubis
Se heurtent quand je marche avec un bruit sonore,
Sont mes armes aussi que l'univers adore
Et qu'a su conquérir la valeur de mon bras;
Tu peux me les ôter, ami, quand tu voudras.
Mais, afin que je sois à jamais célébrée
Par les chanteurs épars sous la voûte azurée,
Et que cette quenouille, où seule j'ai filé
La blanche laine en mon asile inviolé,
A jamais parmi les mortels surpasse en gloire
La foudre ailée du roi Zeus et la lance noire
D'Athènè, qui frémit sur son bras inhumain,
Daigne, oh ! daigne toucher avec ta noble main
Cette quenouille, chaude encore de mon haleine,
Où je filais pensivement la blanche laine ;
Et songe que ma mère a tenu ce morceau
D'ivoire, en m'endormant dans mon petit berceau ! »

Hercule souriait, penché ; la chevelure
D'Omphale frissonnait près de sa gorge pure.
La Lydienne, proie adorable d'Éros,
Languissante, et levant vers les yeux du héros
Ses yeux de violette où flotte une ombre noire,
Lui posa dans les mains sa quenouille d'ivoire.

THÉODORE DE BANVILLE.

CRITIQUE

LES TRAVAILLEURS DE LA MER

DE VICTOR HUGO

LES CHANTS POPULAIRES DE L'ITALIE

DE JEAN CAZELLI

I

Salut à cette brise marine qui sur son aile infatigable nous a successivement apporté *les Contemplations, la Légende des siècles, les Misérables, Shakspeare, les Chansons des rues et des bois* et enfin *les Travailleurs de la Mer*. Tous ces livres puissants et profonds, dédiés par le solitaire de Guernesey à la France maternelle, ont été les bienvenus, les bien-aimés, mais avec des fortunes diverses, et des degrés dans l'attention et dans la sympathie du public que la critique ne peut méconnaître. Au sommet de cette échelle de gloire, l'unanimité des esprits a placé *les Misérables* et *la Légende*. Il nous semble que *les Travailleurs de la Mer* occuperont une place voisine de cette double épopée, étant aussi par la noblesse du sujet et la grandeur de l'exécution une de ces œuvres majestueuses où frissonne et palpite encore le souffle inconnu de nos débiles contemporains, le souffle des Hécatonchires, l'âme d'Homère, d'Antimaque et d'Hésiode.

Peut-être, l'aurions-nous rêvé plus épique encore, ce récit éclatant

de promesses, et qui par son titre même annonçait tout un peuple dans tout son infini. Nous espérions une Iliade de la mer. Décidément la mer n'inspire que des Odyssées. Nous prononçons ce mot à dessein, car dans ses plus belles parties, l'œuvre récente de V. Hugo nous a frappé par ses heureuses analogies avec le poëme d'arrière-saison de l'Ancêtre ionien. Le principal personnage, Gilliat, est aussi à sa manière un Ulysse, lutteur industrieux, fertile en inventions. « πολυμηχανος. » Lui aussi engage un combat moins long, mais non moins hasardeux, contre cette mère inhospitalière, « mauvaise hôtesse des vaisseaux, » et plus formidable peut-être à l'être isolé qu'elle menace de toutes ses vagues, de tous ses tourbillons, de tous ses écueils, de mille horreurs, de mille épouvantes. Gilliat, héroïquement ingénieux, a des façons de dompter l'indomptable Téthys que ne désavouerait pas l'homme d'Ithaque. Première et glorieuse parenté ! Ensuite je surprends même dans les accents les plus sonores du poëme un ton de familiarité, de bonhomie grandiose qui accuse sa provenance homérique. Au milieu même des terreurs qui ne sont pas dissimulées, circulent une lumineuse sérénité, un calme ineffable. De tels apaisements ne sont permis qu'à ceux qui, de la race des maîtres primitifs, ont tout d'abord créé leur Iliade étincelante !

N'attendez donc pas l'ordre de beautés auxquelles nous ont habitué *les Misérables* ni *la Légende*. Ici la splendeur est tempérée, en même temps que la force est contenue. C'est une réponse à ceux qui ne croient pas à la souplesse infinie, aux transformations savantes du génie de Victor Hugo. Cet homme est le Maître. Il a tous les tons, toutes les énergies, toutes les suavités, tous les modes du sentiment, toutes les cordes de la lyre, tout enfin. Que lui a-t-il manqué ? que lui manque-t-il parfois ? un peu de cette mesure souveraine qui n'est pas, dans notre pensée, le goût puéril, le faux goût des Laharpe et des rhéteurs de tous les temps, mais le tact même appliqué à la littérature, non pas la convention, mais la convenance, mais ce goût si large et si juste à la fois qu'ont possédé dans sa plénitude un Sophocle, un Platon, un Tacite, toute l'antiquité fortunée. C'est la seule restriction que la postérité, nous le croyons, appliquera à sa ferveur pour Victor Hugo. Il est du reste bien peu de nos modernes qui échappent à cette réserve, inévitable de la part de ceux qui reviennent sans cesse aux Phidias de la poésie. Les modernes s'en relèvent du reste à force de génie, à grands coups de sublime. C'est le cas de Shakspeare et de Dante, c'est le cas de Victor Hugo.

Jamais homme, depuis la Renaissance, n'a imprimé de pareilles

secousses aux âmes. Par moments la conscience littéraire résiste, puis ces scrupules éphémères sont enlevés, ravis dans un immense courant d'enthousiasme. Il est si bon d'admirer, et cette joie, la plus noble que puissent goûter les âmes élevées, nous est tant de fois dispensée par cette généreuse inspiration qui n'est jamais à bout de splendides prodigalités. Après Hernani, après Ruy-Blas, après Job, après Jean Valjean, Victor Hugo nous donne Gilliat. Bienfaisante fécondité! cette race de Titans, Dieu merci, ne sera jamais épuisée! quelle dette de reconnaissance envers le créateur de tant d'âmes héroïques!

Un héros de plus! ce don ne peut nous trouver indifférents. Savez-vous jamais assez ce qu'est un héros, dressé fièrement par la main puissante d'un poëte. Ce n'est rien moins que le vivant modèle de toutes ces grandeurs que la plupart des hommes regardent d'en bas, sans pouvoir jamais les atteindre, honneur, dévouement, sacrifice; rien moins que la conscience de l'humanité incarnée sous une forme idéale. Un héros c'est l'exemple élevé au sublime!

Pour nous qui voulons que l'art moralise, non par des prédications humanitaires ou mystiques, mais par sa propre vertu et par l'excellence des types, comme dans Shakspeare, nous ne pouvons assez saluer cet éternel bienfait des poëtes supérieurs, assez glorifier Victor Hugo enfantant Gilliat après Valjean, créant le Bien à l'aide du Beau!

C'est, en effet, un salubre aliment pour les consciences affermies ou défaillantes qu'un tel livre, conseiller d'abnégation, de vaillance, d'héroïsme toujours. De telles leçons ne peuvent être données que par les génies probes. Nous aimons à les retrouver à une époque qui a besoin, grand besoin de semblables enseignements. Comme au fils de la Néréide, il faudrait aux enfants de nos générations alanguies la virile éducation du Centaure. Allons au moins la chercher dans les rares ouvrages où réside encore cette fortifiante « institution des âmes, » cette mâle et nourrissante doctrine, cette moelle des lions!

Un pauvre pêcheur, élevé à toutes les audaces surhumaines, par un ardent amour, entreprenant, lui chétif, la lutte contre la mer, l'immense mer, pour reprendre au gouffre le navire échoué de M. Lethierry, l'oncle de celle qu'il aime; ce moment dans l'éternité, ce point dans l'espace, ce rien qu'on appelle un homme livrant un duel à l'Immensité, voilà le sujet de ce roman épique. En est-il de plus propre à exalter la dignité humaine? On ne peut imaginer un plus saisissant commentaire du fameux passage de Pascal, Pascal, ce prosateur que par moments aucun poëte n'a surpassé.

Le « *roseau pensant* » c'est Gilliat. Lui aussi personnifie la toute-

puissance de la volonté, l'indestructible solidité de la conviction et le divin triomphe de l'âme sur la matière, sur cette matière qui ne doit ses revanches insolentes qu'aux affaissements de l'âme plus forte qu'elle.

Nous laissons aux lecteurs le soin de compléter l'analyse du livre. Tous les caractères secondaires, si variés pourtant, si intéressants de Lethierry, de Clubin, d'Ébénézer, de Déruchette, s'amoindrissent et s'effacent pour nous, quand nous reportons les yeux sur cette figure de Gilliat, sur ce Gilliat si grand que pour suprême honneur le martyre ne lui fait pas défaut, et qu'au sacrifice de son corps, il fait succéder le sacrifice de son âme; Prométhée obscur qui n'aura pas même une Océanide pour consoler sa volontaire agonie!

Nous n'insistons pas sur les magnificences du style. Victor Hugo nous a rendu familier cet enivrement. Nous avons voulu avant tout faire ressortir le caractère héroïque de cet ouvrage, sa beauté morale, son instructive grandeur, qualités moins fréquentes de nos jours que les splendeurs même de la Forme, et sans lesquelles il est encore de charmants poëtes, mais jamais de poëtes vraiment grands. Remercions celui qui nous rend ces émotions du grand Art. Qui songe encore au grand Art sinon lui, sinon quelques-uns des vaillants de 1830, quelques lyriques de 1841, puis un groupe modique de jeunes gens? Et c'est encore par lui, par son exemple, que se sentent soutenus, enflammés, agrandis ces « derniers des Poëtes. » Nous sommes tous, résistants ou non, dans la situation du héros des *Travailleurs de la Mer*, quand un monstre, la pleuvre, l'étreint dans son embrassement visqueux. Le goût, les mœurs, la vogue du jour, tout ce qui nous entoure et nous enveloppe, tout cela c'est la pleuvre hideuse et hostile, la pleuvre qui pèse terriblement sur nos âmes. Un coup de coude, un coup d'aile, et, comme Gilliat, nous serons vainqueurs du monstre et possesseurs de notre Idéal!

II

L'opportunité que les Anciens élevaient au rang d'une faveur divine désigne à la sympathie l'ouvrage dont nous allons donner une esquisse rapide; M. Jean Caselli, un Toscan de Paris, un poëte épris des poëtes, a bien choisi son moment pour recueillir tous ces chants populaires, tradition vivante de la vieille Italie, auxquels on peut demander sinon

le secret du passé, du moins des notions exactes sur le caractère persistant de la race italienne et sur ses penchants véritables bien différents de ceux qu'on lui a prêtés avec complaisance ou supposés avec calcul.

La première impression qui saisit l'esprit, à la lecture de ce livre, est une impression de variété. Rien qui ressemble à l'unité de ton des *romanceros* ou des ballades saxonnes. De profondes dissemblances séparent tous ces groupes de pensées et de nombres. Les chansons de la Toscane offrent seuls l'accord parfait de la simplicité et de la grâce; les petits poëmes du Latium affectent un ton beaucoup plus relevé, presque pompeux; certaines notes y semblent faire écho aux *triomphes* de Pétrarque; la naïveté des chants de l'Ombrie et du Picénum se complique déjà de subtilité; cette subtilité se raffine encore plus dans les chants siciliens où l'hyperbole passionnée atteint les exagérations orientales, tandis que la Muse napolitaine court familière et babillarde; le Piémont se concentre en de brefs récits dramatiques, rejoignant ainsi la Corse où le Drame envahit en quelque sorte l'Ode, où la mélopée des *voceri* n'est plus l'épanchement lyrique des âmes; mais une explosion tragique soutenue par les excitations d'un chœur, telles que les plaintes de Xerxès dans les *Perses* ou les emportements de Cassandre dans l'*Agamemnon*. Venise a bien aussi son accent distinct et qu'on ne peut oublier, sa note de galanterie fantasque et de tenace tristesse, je ne sais quoi d'analogue à un carnaval qui serait mélancolique.

Heureuses diversités! elles attestent la vie multiple de l'Italie. Elles attestent surtout des facultés poétiques que plus d'un bon esprit ne se serait pas attendu à rencontrer au delà des Alpes aussi larges et aussi abondantes. De la poésie italienne, telle que les lettrés nous la présentent, on eût conclu trop aisément au vide, à la prétention et à l'insuffisance du lyrisme populaire. Tout au moins eût-on pressenti des improvisations faciles et banales telles que les jeux sonores de Sgricci. Je crois que de telles préventions seront dissipées par la lecture de ces poèmes, œuvres sincères de rapsodes inconnus, plus dignes de mémoires que les fastueux lauréats du Capitole. En effet, Dante et Arioste mis à part, on peut reprocher à presque tous les poëtes italiens la solennité creuse, le faux goût pire encore que le mauvais goût, l'exaltation à froid, la noblesse théâtrale, l'abus de l'esprit alambiqué, en un mot, l'usage déplorable d'une langue adorablement rhythmique et faite pour réjouir les regards et les oreilles des dieux. Je comprends que la poésie italienne, costumée d'oripeaux par Guarini et Métastase, éloignât les

vrais zélateurs du beau, ceux dont les yeux s'arrêtaient avec enivrement sur la pure jeunesse de la muse allemande. Mais s'il était prouvé que la véritable poésie italienne n'est pas l'idole fardée des académiciens de la Crusca, et qu'elle a pu fleurir ailleurs en plein soleil à l'abri des malfaisantes cultures, avec quel empressement l'enthousiaste de la beauté n'accueillerait-il pas cette apparition d'un génie ignoré?

Telle est la découverte qui sort de ce volume. Depuis trois siècles la poésie italienne ne s'est épanouie librement que soustraite aux versificateurs, entretenue et cultivée avec fidélité par l'instinct supérieur du peuple. Ce qui serait impossible en France et en Angleterre a pu se produire en Italie par un don de cette race, qui, du reste, lui est commun avec l'Allemagne. Car les deux nations, divisées par les fatalités de la politique, se relient par des conformités surprenantes. Ainsi, l'amour inné de la poésie musique et la vocation universelle à comprendre la poésie sont communs à ces peuples. Chez nous, à part quelques natures d'élite, on ne parvient à saisir les émotions purement lyriques et même la structure des vers que par lentes et longues réflexions; là-bas on y arrive du premier coup, sans connaître d'obstacles, par intuition. Tels les anciens Grecs, à la fois matelots du Sthyx, corroyeurs de Munychie, et dignes auditeurs de Sophocle et d'Aristophane!

En France, que de mois il faudrait user pour rendre les poëtes accessibles à la majorité des esprits. Un Italien est par la vertu de sa nature de plain-pied avec les plus sublimes ou les plus charmants génies; les visions de la grandeur et de la grâce habitent d'assez bonne heure son cerveau pour que les images idéales de Dante ou de Tasse n'étonnent point le pêcheur ou le gondolier. Sans cette aptitude à voir, à sentir, à s'exprimer poétiquement, expliquerait-on les chefs-d'œuvre semés dans ce volume, la poésie populaire atteignant sans effort la perfection des maîtres. Est-il un spectacle qui suggère davantage l'idée d'une race formée pour le culte et l'adoration du beau? Or, il y a dans ce recueil des riens délicats que jalouserait l'Anthologie, des petits tableaux aux exquises proportions qui n'ont rien à envier aux lieders les plus achevés de l'école souabe. Figurez-vous ces obscurs inspirés plus poëtes mille fois que les doctes de leur pays, pénétrés d'émotions vraies ou traversés d'élans de passion et toujours assez maîtres d'eux-mêmes, assez doués de mesure et de goût pour concentrer cette passion dans une brièveté énergique, pour préciser cette émotion par une classique simplicité.

C'est ainsi que le peuple Italien s'est fait à lui-même une poésie. Je n'expliquerais pas seulement ce phénomène par l'instinct artistique de

la race, par la contemplation quotidienne des chefs-d'œuvre, comme l'a fait ingénieusement M. Caselli. Cette race possède au plus haut point l'amour et la vertu de la tradition; bien loin d'effacer les traces de ses aïeux avec une cruelle mobilité, elle garde leurs vestiges assez fortement imprimés dans des sillons fidèles pour qu'ils puissent reparaître au jour marqué. La peinture ne me dénonce-t-elle pas la persistance du type? Les pâtres bruns de Benonville et d'Hébert seraient reconnus par Virgile, et tel fermier de la Sabine me rend les allures du vieux Caton. Telle attitude vient de l'Étrurie; tel geste nous représente les rudes paysans d'Arpinum. Ici vit l'antiquité; là subsiste le moyen âge dans cette Italie savamment originale qui trouve le secret de devenir moderne sans répudier violemment son passé. Cette piété lui a porté bonheur. Je surprends dans ces essais naïfs des rencontres vraiment fortunées avec les plus délicates inventions de la muse latine.

« De saluts je vous envoie mille, autant qu'il est au ciel de petites » étoiles, autant que dans les fleuves il est de gouttes d'eau et de » poissons dans les belles ondes. » C'est le souffle léger de Catulle fixé à travers la distance. L'âme du poëte de Lesbie est restée à demeure dans sa chère Vérone. Théocrite surtout, plus sicilien que grec, semble avoir laissé son inspiration dans ces âmes chantantes qui sont encore les âmes de ses pasteurs. Les douceurs caressantes et les subites brutalités alternent dans ces strophes comme dans l'idylle syracusaine.

» Si tu savais comme est grand mon dépit quand je te vois parler » avec les autres! Si tu me mettais un stylet au cœur, ma douleur se- » rait moins forte! »

Ce sont les colères jalouses du bucoliaste amoureux de la belle Enneïka. De même ces héritiers légitimes de Théocrite empruntent au répertoire de la nature toutes leurs métaphores passionnées. Rappelons-nous le début du cyclope : Polyphème dans toute l'effusion de la tendresse, appelle Galathée sa petite pomme. Ainsi nos amoureux vont-ils chercher dans le vocabulaire des images naturelles ce que l'on pourrait nommer les litanies de la bien-aimée. Ils l'appellent avec complaisance *fleur de lin*, *fleur de menthe*, *fleur de froment*, *fleur de roseau*. Ils lui diront : « Je tourne autour de vous comme l'abeille qui tourne autour des haies. » Ils glorifieront son visage aussi blanc que la farine. Étonnés, émus, reconnaissants comme leurs ancêtres doriens devant la bonne Nature, ils se plairont à la retrouver dans les beautés de leur maîtresse.

Cette grâce fine dérobée à Catulle, cette chaude passion ravie à Théocrite sont de provenance grecque et latine. On s'attendrait moins

à trouver fréquemment dans ce livre une sensibilité rêveuse, une pitié inconnue de presque tous les anciens, et par moments une mysticité que ne soupçonnaient pas les époques héroïques. Ce sont les legs de ce moyen âge, dolent et douloureux qui grandit comme une plante frêle et maladive parmi les tumultes de la force. Une source de tristesse a été dans tous les pays ouverte alors au cœur de l'homme. La Renaissance et les temps modernes ont exercé leur action sur cette sensibilité de nos aïeux et l'ont transformée comme toute chose. Mais elle devait rester intacte en Italie où rien ne périt complétement. C'est un point commun avec l'Allemagne. Rien d'étonnant à ce que la même tristesse douce, humble, essentiellement populaire, la tristesse du faible se produise dans ces chants italiens à peu près sous le même aspect que dans les poésies des Allemands. Beaucoup de ces poëtes anonymes sont frères des Minnesinger ; quelques-uns égalent les maîtres sympathiques de l'Allemagne moderne : même émotion condensée, même brièveté saisissante, même effet produit par une délicieuse simplicité.

« O que de temps je l'ai désiré — avoir un amant musicien — le » voici, Dieu me l'a mandé, tout couvert de roses et de violettes ; — » le voici qui vient doucement — la tête baissée et jouant du « violon. »

Ne croirait-on pas entendre Uhland ? C'est encore une idée toute germanique que cette invocation à la colline de Pise suppliée de ramener le bien-aimé. La respectueuse tendresse de l'Allemagne palpite dans ces six vers. « Les peines que tu me donnes, toutes je les écris : — » un jour viendra que nous les lirons — et nous les lirons feuille par « feuille — plus tu m'en fais, plus je t'aime — et nous les lirons page » par page — plus tu m'en fais, plus tu te fais aimer ? » Est-ce Jean Pierre Hebel qui a trouvé ces refrains si touchants, ces « berceuses des veuves pensives ? » Disons qu'une sensibilité douce et compatissante, née des tristesses du moyen âge est commune aux deux peuples chez qui le moyen âge n'a pas disparu.

Au reste parmi les poëtes allemands, les plus amoureux de l'art ont pu connaître au moins en partie ces richesses populaires de l'Italie. Beaucoup de ces « rispetti » et de ces « vilote » rappellent certaines pièces postérieures de Goëthe et de Heines; un surtout, curieux de combinaisons rhythmiques, le comte de Platen leur a emprunté un de ses mètres les plus ingénieux, les *Stornelli*, tercets aux harmonieux entrelacements. Ne leur a-t-il pas pris aussi ce don de brièveté expressive qui fait tenir dans quelques vers tout un infini de rêverie ? Il serait intéressant de poursuivre ces explorations. Ainsi l'on a vu la poésie sa-

vante de la renaissance italienne s'imposer à d'illustres voyageurs tels que Milton ou que Shebay. Ces hommes du nord ont toujours allumé leur génie à la chaleur divine du midi. Puisse le souvenir d'un bienfait si constant rendre ces peuples plus chers l'un à l'autre.

L'amour est à peu près le thème unique de toutes ces poésies, thème monotone, si des passions qui affectent si diversement tous les hommes, pouvaient jamais avoir leur monotonie. La langue du sentiment est toujours fraîche et toujours flatteuse; il ne s'agit que de la bien parler. Que de tons, que de gradations du reste depuis le soupir du premier aveu jusqu'au cri de la passion débordante. Toute cette gamme du cœur est notée dans ces poëmes. Les ardeurs impatientes, dignes de Symétha, tolèrent dans leur voisinage les plus rougissantes confidences, les plus timides chuchotements, autant de poèmes, autant d'amoureux. Celui-ci, soutenu par l'imagination, redemande comme à un patrimoine traditionnel tout le luxe des comparaisons mythologiques. Il peut encore faire rayonner sa maîtresse à l'égal de Diane, convoquer au berceau de la bien-aimée les Olympiens admirateurs, et mettre en regard de ses splendeurs la proverbiale beauté de Narcisse. N'est-il pas à demi-grec en Sicile, en Latium à demi-romain? Un autre curieux et troublé s'incline devant une ignorance angélique, et l'on dirait Chérubin un peu confus aux genoux de Chloé toujours paisible. Celui-ci, non moins fougueux que Roméo, tient rigueur à l'hirondelle qui vient réveiller sa joie, comme au balcon de Vérone, l'ami de Mercutio querellait l'importune alouette qui veut, elle aussi, séparer des âmes; celui-là, plus galant que profondément épris, s'éparpille en subtilités gracieuses. Ce qui domine dans l'ensemble, c'est une tendresse qui tient du culte et de la ferveur.

Ces jeunes adorées sont fières, on le sent, au langage respectueux des poëtes qui les glorifient. Elles sont pures, car leurs amoureux se plaisent à comparer au « parfum de l'amandier leur belle bouche au beau parler honnête. » Bien peu de ces sérénades contiennent une invitation audacieuse au plaisir et font entrevoir un embarquement pour Cythère. Le désir semble s'arrêter au seuil de la jeune fille. Le cavalier préfère la voir à sa fenêtre; il veille sur son sommeil comme sur le sommeil d'une sœur; il ne craint pas de la comparer à sa mère: c'est la plupart du temps un fiancé qui célèbre une fiancée avec autant de chasteté jalouse que de fièvre passionnée. Ce respect s'explique par le ravage que produit dans ces âmes excessives l'apparition de la femme aimée. En sa présence elles vivent dans l'extase comme au milieu du buisson ardent; baignées de joie, inondées de délices, elles

habitent un monde plus élevé que le monde des sens; elles ont conquis leur ciel. L'expression de leur gratitude amoureuse ne peut donc prendre qu'un accent mystique. Ce n'est pas assez pour leur fiancé de les appeler: « Ma reine impératrice »; ils diront à une belle : « Vous avez des yeux pour regarder le paradis. » Ils croiront voir les anges un par un se poser sur la tête chérie; ils iront même jusqu'à supposer que leur fiancée peut être servie, contemplée, que dis-je, aimée par les anges. On ne sait à quelles limites, dans ce mysticisme effréné, s'arrête l'ange, où commence la femme, ou pour mieux dire, l'ange et la femme se confondent et apparaissent tellement mêlés à l'enthousiaste qu'il n'a plus devant les yeux qu'une créature privilégiée et surnaturelle qui promet à sa constance une sorte de félicité catholique.

Tels sont les amoureux qui se montrent à nous, telles les Italiennes qu'ils nous dépeignent. Dépouillez-les de cette auréole mystique, vous trouverez des femmes d'une nature franche et mobile, pleines de scrupules et de passions, aussi brûlantes pour l'amour divin que crédules aux affections humaines, et dans leur entraînement plus fières, plus hautaines, souvent plus sûres d'elles-mêmes qu'aucune des Charlotte ou des Gretchen d'outre-Rhin. Elles ne vivent que par l'espoir d'appartenir un jour à l'être aimé. Cet espoir est devenu tellement leur pensée dominante qu'elles associent involontairement l'idée de la mort à celle de la rupture. En véritables sœurs de Juliette elles sourient par avance à la mort et se jouent avec toutes ces images funèbres qui nous font aisément frissonner. La mort apparaît-elle plus facile sous la clarté de ce soleil qui égaie toute chose? et ses coups sont-ils attendus comme ces traits qu'Homère appelait les douces flèches de Diane? Cette exubérance de vie crée peut-être l'insouciance de la mort. Car il n'y a rien dans cette fréquence d'images funèbres, rien qui sente la mélancolie d'un Atala, le dégoût de l'existence, l'amertume empoisonnée des illusions flétries, aucune de ces contadines n'appelle le trépas; mais elles l'acceptent d'avance si elles ne peuvent jouir dans toute sa plénitude de la vie rêvée, de la vie heureuse. C'est vraiment un des signes du caractère italien que ce calme avec lequel des jeunes filles prévoient, attendent, méditent le grand voyage aux pays inconnus. « Quand tu entendras dire que je suis morte, tous les jours tu vien- » dras à la messe... Je vois la croix et le drap noir, amour, tu m'as » menée au cimetière; je vois la croix et le drap blanc; tu m'as » menée, amour, au Campo-Santo. » Aimer ainsi « jusqu'au mourir » n'est-ce pas vraiment la plus généreuse ambition d'une âme, l'aspiration qui agrandit l'amour en lui ouvrant une perspective sur l'éternité.

En résumé, toute la vie italienne est contenue dans ces poëmes où l'âme d'un peuple chante, une âme telle que je n'en connais pas de plus grande pour être restée si haute, après avoir été tant de fois rabaissée par la destinée. Si le génie de la race m'apparaît, à la fois mâle et tendre, mêlé de finesse et de gravité, dédaigneux de la mort et enthousiaste de la vie, mystique et sensuel, pastoral et tragique, trivial parfois, jamais vulgaire; ce génie confié à la fidélité du peuple, reparaît aujourd'hui sous la forme de la poésie la plus italienne qui ait éclaté depuis les magnificences de Dante. Rendons à cette poésie si bien traduite, l'hommage de sympathie qui lui est dû ; car à cette muse populaire nous pouvons dire dans son divin langage : « Vous êtes née d'un sang d'amour, vous êtes née d'une fleur de noblesse ! »

EMMANUEL DES ESSARTS.

LE MONDE ET LE THÉATRE

Qui va-là ? — ami et ennemi : — dans tout ami n'y a-t-il pas un ennemi en germe.

Que si vous voulez savoir mon nom, je répondrai comme Grétry.

C'était à la cour impériale de 1811. Napoléon 1er, traversant la cohue dorée des courtisans, s'arrêta devant Grétry, et comme il était distrait selon sa coutume, il lui demanda pour la troisième fois depuis trois ans : — Comment vous nommez-vous donc ?

— Toujours Grétry, Sire.

Eh bien, moi si vous me faites la même question je vous répondrai : — Toujours inconnu, Sire.

Chirac, le médecin du duc d'Orléans était un original de beaucoup d'esprit qui eut de l'esprit jusqu'au dernier mot.

Il ne s'apercevait pas qu'il était malade, tant il était inquiet de la santé des autres, mais voilà qu'un jour il se tâte le pouls !

— Ah ! diable, dit-il, c'est un homme mort, j'ai été appelé trop tard.

Aujourd'hui, la société se tâte le pouls et pousse le cri de Chirac ; elle s'imagine qu'elle est perdue et qu'il est trop tard pour appeler le médecin. La société me paraît se mal tâter le pouls ; c'est tout simplement une femme qui a des vapeurs, qui s'ennuie d'être heureuse et qui veut aller aux aventures.

Tout est pourtant pour le mieux dans le meilleur des mondes, et il n'y a aujourd'hui que les gens heureux qui se plaignent ; les millions se trouvent pauvres et ont peur du lendemain. La vertu ne se trouve pas assez payée par la vertu. « Comme on fait son lit on se couche, » c'est encore un proverbe boiteux : la société s'est couchée sur l'or, elle veut se retourner de l'autre côté. Je ne désespère pas de voir avant un an verdoyer toute une Arcadie inespérée.

Après cela que voulez-vous faire d'un monde où le *moi* prend partout des coudées trop franches; c'est le despotisme du *moi* : on parle sans cesse de liberté sans bien comprendre ce mot-là. On veut la liberté pour *moi* ; or le *moi* est un despote sans merci.

Hier, un de mes amis, le meilleur homme du monde à ce qu'il dit, voit aux Champs-Élysées un gentleman précipité sur l'asphalte du haut d'un phaéton.

— Oh mon Dieu! s'écria mon ami en regardant le gentleman évanoui, quel affreux spectacle! heureusement que j'ai toujours sur moi un flacon d'eau-de-vie.

Et il boit le flacon d'un trait.

— Sans cela, reprit-il tout ému et tout pâle, j'allais me trouver mal.

N'est-ce pas le cynisme du genre?

La société dit qu'elle veut être sauvée, elle appelle à son secours tous les docteurs, docteurs en politique, docteurs en morale, docteurs en théologie, docteurs en athéisme; elle me rappelle beaucoup cette grande dame, égarée dans ses terres de Normandie, qui toujours ennuyée tentait tous les matins et tous les soirs une nouvelle équipée à la ville voisine. Tous ses cochers et tous ses postillons étaient sur les dents; ils avaient beau faire, elle se trouvait toujours mal conduite. Un jour elle avise son jardinier.

— Mathurin, lui dit-elle, es-tu capable de me conduire ce matin?

— Si j'en suis capable, madame la duchesse? madame la duchesse a donc oublié que c'est moi que j'ai eu l'honneur de la verser il y aura un an aux pommes.

La société est comme madame la duchesse.

Ce n'est pas du prince Napoléon qu'on pourra dire : « Qui trop embrasse mal étreint. » Il a embrassé l'art antique et l'art moderne avec la même passion. Pas un peintre, pas un sculpteur, parmi ceux qui vont à la villa Médicis, ne sait comme lui les merveilles des Grecs ni même des Romains. Que de fois, dans son palais Pompéïen, nous nous sommes attardés jusqu'au plus profond de la nuit, pour discuter sur une fresque, sur un bas-relief, sur un bronze, sur une des merveilles apportées jusqu'à nous par cette arche toute divine jetée sur le déluge des vaincus! Peut-être ceux qui voyaient de loin les lumières de la maison romaine s'imaginaient qu'on s'y amusait bruyamment dans quelques fêtes nocturnes. La fête nocturne, c'était l'horizon ouvert sur le passé, c'était l'histoire éloquente des mondes disparus, c'était l'évocation des grands artistes, qui mieux encore qu'Hérodote et Tacite nous ont transmis ce rayonnement du beau qui est un autre soleil pour nous.

Emile de Girardin, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Nestor Roqueplan, Paul de Saint-Victor, Sainte-Beuve, s'en souviennent bien.

Cette maison romaine de l'avenue Montaigne l'a échappé belle; le prince a ses fantaisies, en vrai prince qu'il est, il a mis en vente la maison romaine; or, qu'allait-il arriver? Déjà les maçons se promenaient là avec des mètres et des compas. O profanation! on allait surélever la maison de Diomède de quatre étages; la spéculation, cette coquine insatiable qui ne respecte rien, allait doter

la capitale d'une de ces affreuses maisons qui déshonorent l'architecture moderne; vous savez, ces maisons bâties toutes sur le même modèle, avec quelque semblant d'architecture et de sculpture, où la fonte remplace le fer forgé, où l'art disparait sous la mécanique.

Mais au dernier moment, tout fut sauvé. M. de Rothschild d'ailleurs s'était montré, le prince Couza y voulait établir sa principauté, le général Prim voulait s'y camper — retour d'Espagne. — Voilà que le voisin du prince Napoléon, M. le comte de Quinsonas, qui habite cette merveille d'architecture gothique, séparée de la maison romaine par un mur à hauteur d'appui, rencontre M. de Lesseps, un autre voisin, qui rencontre M. Arsène Houssaye, toujours voisin des choses d'art; survint M. le marquis Costa de Beauregard, qui voulut avoir sa part du musée; on ne causa pas longtemps; le jour même — l'adjudication devait avoir lieu le lendemain — M. de Quinsonas allait trouver le Prince, qui signa de bon cœur en apprenant que la maison romaine serait encore la maison romaine.

Le lendemain, ce fut un grand désappointement à la Chambre des notaires. Autre désappointement quand on vendit les marbres, les bronzes, les meubles précieux; tout Paris était là, qui, pour avoir une merveille, qui, pour avoir un souvenir. Tout ce qui était beau, tout ce qui était de style, tout ce qui était rare fut acheté à tout prix pour le musée. Il n'y a pas seulement qu'un musée au palais Pompéien, il y a un théâtre. Une gravure de Flameng, publiée par L'ARTISTE, vous a fait assister à la représentation du *Joueur de flûte*, qui y fut donnée pour l'Empereur et l'Impératrice; on parle d'y donner la comédie antique, et on promet qu'à ce théâtre romain il n'y aura pas de *romains*.

Paris continue de s'embellir. En littérature et en art, l'embellissement à la mode est la laideur. Mais Paris qui s'embellit, c'est le sourire du présent. On avait le vieux Paris : avec le nouveau Paris, on aura encore le vieux, le grand et le beau Paris.

M. Haussmann, préfet de la Seine, attachera un nom célèbre à l'histoire de l'Hôtel de Ville : le sien.

La municipalité parisienne n'est sans doute pas une de ces municipalités flamandes qui levaient des armées, conduisaient des guerres, et quelquefois régnaient comme de véritables soldats; mais nos magistrats de Paris méritent d'être peints encore par des Rubens et des Van Dyck. Où sont seulement les Rubens et les Van Dyck? Les chefs municipaux flamands étaient des municipaux populaires, parfois des dictateurs : leur palais était la maison commune, leur trône était l'hôtel de ville. C'était républicain; mais la meilleure des républiques ne nous est venue des Flandres que sous le nom des peintres. Nos magistrats édilitaires n'occupent pas dans l'histoire une place aussi éminente que les bourgmestres. L'Hôtel de Ville de Paris n'en est pas moins cher à la nation.

L'Hôtel de Ville de Paris a eu ses jours de tristesse et de misère, ses jours de bruit et de carnage; il coule aujourd'hui des jours de splendeur et de paix. Les

prédécesseurs de M. Haussmann qui reculent dans la nuit des démolitions, se sont appelés Étienne Marcel, ami de Charles V, dit le Sage; Pierre Viole, ami de François Ier, dit le Restaurateur des lettres; Juvénal des Ursins, ami de Charles VII, dit l'Amoureux; François Miron, ami de Henri IV, dit le Grand; Jacques de Thou, le premier Tacite français, mais le Tacite de l'Hôtel de Ville n'ose écrire qu'en latin; le latin dans les mots brave la politique.

L'Hôtel de Ville s'appela ensuite la Commune de Paris, ayant pour maire Bailly, ami du peuple en 1789, et guillotiné par le peuple en 1793. Et Pétion, et Pache, et Fleuriot? L'histoire de la fameuse Commune de Paris n'est pas encore écrite, non plus que l'histoire de la Révolution. Il faudrait faire pour l'Hôtel de Ville de Paris, depuis la Révolution, ce que M. Leroux de Lincy a fait pour la vieille maison du prévost des marchands. M. Victor Caillat a illustré de planches l'*Histoire de l'Hôtel de Ville* de Leroux de Lincy; on appellerait tous les artistes de ce siècle au livre magnifique dont l'auteur semble encore à naître.

Dans ce livre exclusivement national la plus grande place sera tenue par l'histoire de nos quinze dernières années.

De l'ensemble passons aux détails. Les nouvelles du jour sont celles-ci :

« La ville de Paris aurait renoncé à ouvrir, pour le moment, la rue qui doit aller du Théâtre-Français au futur Opéra.

» Ce retard est dû à la crainte de nuire au commerce de la rue de la Paix pour l'Exposition de 1867. La nouvelle voie, qui doit être construite d'après un plan uniforme, sera bordée de maisons très-riches et occupées par le haut commerce de détail; il arriverait donc que, en 1867, la rue serait percée et non finie. »

La ville de Paris ne veut pas se montrer en déshabillé. Mais, habillée ou déshabillée, en démolition ou non, la ville de Paris ne redoute pas ce mot : qu'il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre.

C'est dans le salon de la princesse *** où viennent les hommes de tous les partis et de tous les styles. Une femme de beaucoup d'esprit qui ne parle jamais de femmes, quoiqu'on l'ait surnommée le *La Bruyère en jupons*, me peint ainsi quelques caractères contemporains :

« Il faut à M. Guizot une page pour juger un homme, parce qu'il ne les connaît pas; M. le marquis de La Vallette les juge d'un seul mot, parce qu'il les connaît bien, pareil en cela à M. de Morny, qui d'un seul regard perçait tous les masques. — Sainte-Beuve se connaît bien, depuis longtemps; Lamartine ne se connaît pas encore. — M. Thiers juge les hommes d'après ses actions ; M. Baroche les juge d'après leurs actions : c'est le vrai ministre de la justice. — César jugeait les hommes sur ce qu'ils étaient; l'historien de César les juge sur ce qu'ils veulent être... — Interrompu par une tasse de thé. — »

Où est la femme? se dit-on aujourd'hui à propos de l'Académie. Depuis la mort de Mme Récamier et de Mme Swetchine, il n'y a plus de femme. L'esprit filait aux pieds d'Omphale, l'Académie est tombée en quenouille; elle a beau parler politique pour fortifier sa voix, c'est une voix cassée. J'aime mieux cette académie de jeunes esprits qui ne limitent pas leur nombre et qui vivent par la jeunesse. Que m'importe l'élection prochaine, puisqu'on ne nommera pas les vrais élus de la renommée? J'aime mieux lire un livre nouveau.

Je ne lis guère de romans, mais j'ai lu *Un Assassin*, par Jules Claretie. Comme toute chose, ce titre *Un Assassin* a son bon et son mauvais côté : d'une part, ce dont n'avait pas besoin le roman de M. Claretie, il attire l'attention; il se distingue de prime-abord des autre romans, comme dans une Bible du XIIIe siècle, les majuscules rouges des minuscules noires; de l'autre, dès le commencement de l'intrigue, — non pas dès les premières pages du livre, — il en indique l'inévitable dénoûment. Pour ceux qui aiment les surprises, c'est une grande faute, c'est leur ôter le charme de l'imprévu, l'âpre saveur de l'émotion, le tremblement inquiet et impatient de la main qui hache plutôt qu'elle ne coupe les feuillets du livre. — Je demande grâce pour celui-ci, que ses caractères de style ancien, ses abrégés et] le ton égal du tirage font prendre pour un des plus parfaits elzéviers. Eh vraiment, il n'y manque que les lettres blanches! — Mais l'art du romancier diffère de l'art de l'auteur dramatique. La surprise, qui, au théâtre, joue un si grand rôle et produit tant d'effet, détonne et choque peut-être dans le roman. Le coup de théâtre ne doit exister qu'au théâtre. Dans le roman, patientes analyses de sentiments, descriptions minutieuses du dehors et du dedans, études physiologiques et psycologiques, il est peut-être plus agréable d'être mené insensiblement au dénoûment, d'être un peu préparé à tout ce qu'il peut avoir de trop vrai ou d'invraisemblable, de heurté ou de terne, que d'y arriver haletant, d'être effrayé, étonné ou désappointé, d'ouvrir de grands yeux et de rester une heure plongé dans une sorte de stupeur proche de l'abétissement.

C'est ce qui arrive en lisant *Un Assassin*. Si je racontais tout d'abord l'acte terrible qui tranche le nœud gordien de l'intrigue, on serait effrayé. Dans le livre, au contraire, on y arrive lentement, sans transition, sans brusquerie, inévitablement poussé par la fatalité. On voit toutes les circonstances s'accumuler, se joindre, se mêler les unes aux autres, et former enfin l'engrenage fatal dans les roues duquel Robert sera broyé. Au moment où il va tuer, on sent que l'exaspération et la fureur lui montent à la tête... et l'exaspération et la fureur montent à la tête; on sent qu'il voit rouge... et l'on voit rouge.

Je ne raconte pas ce roman, car je suis de l'avis de l'auteur, qui dit dans sa préface : « J'écris pour être lu. Dix lignes de plus, et l'on croirait connaître le volume en ayant parcouru la préface. » Et d'ailleurs, comment abîmer par un trop court compte-rendu, tel que le comporteraient les très-minimes proportions de cet article, des romans de l'ordre de *la Peau de chagrin* et de *Rouge et Noir*, dans lesquels l'intrigue n'est presque rien, dont le sujet, très-secondaire,

n'existe guère que pour servir de prétexte aux analyses et aux descriptions, aux principes et aux doctrines, aux maximes et aux sophismes.

Un Assassin devait d'abord s'appeler *la Logique de l'Amour*. En effet, ce livre est d'une logique mathématique, et plus logique encore, si c'est possible, dans sa construction même que dans le caractère de ses personnages. Ainsi, M. Claretie fait sans cesse de l'analyse et de la description : ce n'est pas pour éblouir par le style, pour compenser par la réflexion à l'endroit où l'intérêt languit, à la page où il il n'y a pas d'action. Non, c'est que pour lui, l'analyse des sentiments des personnages et la description des choses qu'ils voient doit les suivre partout, de même qu'ils ont toujours leur cerveau et leurs yeux. Aussi, dans les situations les plus émouvantes, M. Claretie laisse prendre leur place à l'analyse et à la description, se disant que, quelqu'émus, quelqu'effrayés qu'ils puissent être ses héros pensent et voient.

Un Assassin est une œuvre qui, d'un seul mot et sans accent, apportera, comme disaient les hommes *d'antan*, « très-grand honneur et très grand-proufict à son autheur. » Il est travaillé comme on travaillait encore en 1840. D'abord il a été étudié, pensé, édifié depuis la première jusqu'à la dernière page ; ensuite écrit patiemment sous la férule d'une sévère critique, censurant tout, pesant tout, avec raison et avec grammaire ; enfin vu et revu, corrigé et recorrigé, creusé et recreusé, fouillé et fini, comme un beau bas-relief que le sculpteur n'abandonne qu'à regret à la curiosité publique.

L'abbé Listz a donné sa messe, comme M. Guizot a donné son discours. Cette messe en musique s'appelle le *Couronnement*.

David a fait le Couronnement de Napoléon, Moreau le jeune a fait le Couronnement de Voltaire : l'abbé Listz a chanté le Couronnement de Listz.

C'est à l'église Saint-Eustache que s'est passée cette religieuse et harmonieuse solennité. L'abbé Listz pensait à sa mère, morte il y a un mois : Mère de saint Listz, montez au ciel.

On va élever un monument à l'ancien évêque d'Arras, Pierre-Louis Parisis, mort hier à soixante-onze ans. Il avait appris la vie de prélat dans beaucoup de cathédrales, à Boulogne, à Saint-Omer, à Langres, patrie de Diderot, et il a fini par mourir à Arras, patrie de Robespierre. C'était d'ailleurs un homme politique : il fut constituant et législatif.

Il était décoré du *pallium*. Mais qu'est-ce que le *pallium ?* C'est un manteau de dignitaire accordé par le pape ; c'est une bande de laine blanche entourant les épaules et retombant en quatre pendants par devant et par derrière. La laine qui sert à sa fabrication est prise sur les deux agneaux offerts à Rome par les religieuses du couvent de Sainte-Agnès.

Le *pallium* ne s'accorde qu'aux princes de l'Église ; quand on est évêque, c'est le *palladium* pour être archevêque.

Monseigneur d'Orléans travaille ardemment à la vigne du Seigneur, on ne peut le nier. Mandements et voyages, discours et pèlerinages se partagent sa vie de chrétien et de littérateur. L'autre jour, il lui est arrivé de se heurter au très-profane XIXe siècle, et un miracle en est survenu.

Il était allé visiter la Sainte-Baume, dans le département du Var. La Sainte-Baume est une grotte où sainte Madeleine fit pénitence pendant de longues années. La tradition assure qu'elle y mourut. Il est vrai que l'histoire nous apprend qu'elle mourut à Éphèse, où elle fut inhumée, que ses cendres furent ensuite transportées à Constantinople, et de Constantinople à Rome, où on les vénère encore aujourd'hui. Mais ce n'est qu'un détail. Il y a bien un tombeau de sainte Madeleine en Bourgogne; pourquoi n'y en aurait-il pas en Provence?

Le fait est que Mgr. Dupanloup est allé visiter la Sainte-Baume, qu'il a été scandalisé d'y trouver une statue en marbre représentant la sainte dans un état complet de nudité.

Après informations, voici ce que l'on apprit : ce marbre, désormais proscrit, représente non sainte Madeleine, mais — horreur! — Mlle Clairon, la célèbre actrice. Et l'on explique ainsi cet événement : Un jeune gentilhomme provençal, M. de Valbelle, obtint les bonnes grâces de Mlle Clairon, à ce point qu'elle consentit à poser devant un sculpteur dans le plus complet état de nudité. M. de Valbelle plaça dans son château cette statue. Pendant la Révolution, la Sainte-Baume fut saccagée; la statue de la sainte fut brisée en même temps que le château de Valbelle était pillé. La statue de Mlle Clairon fut recueillie par une personne qui, de bonne foi, l'offrit pour la statue de sainte Madeleine. Le marbre profane fut placé, dit-on, en grande pompe dans la Sainte-Baume, et les voltairiens eux-mêmes disent qu'elle y a opéré des miracles nombreux.

Peut-on s'inscrire à la foi d'un miracle après les voltairiens?

Pendant que la critique s'évertue à prouver que M. Émile Augier a passé sous les fièvres de la contagion, j'aime mieux vous donner cette page de sa jeunesse.

C'était le 24 juillet 1835, dans la petite maison des champs de Pigault-Lebrun, où l'auteur de *Monsieur Botte* vivait avec sa femme, sa fille et ses petits-enfants. Pigault-Lebrun allait mourir. Étendu sur son lit, en proie à la chaleur du jour et à la chaleur de la fièvre, il gardait cette expression calme et résignée du philosophe qui a écrit le *Citateur*.

La mort venait lentement. « J'attends que tout soit fini, dit-il à demi-voix, mais c'est long. » Il demande à dire adieu à son petit-fils, à son cher Émile, qui était au collége en train de devenir un grand homme, disait le grand'père.

A la dernière distribution des prix, Émile avait été le second dans la version grecque. « Le second prix de version grecque! » s'écria le bon vieillard, en embrassant sa fille. Sa fille se mit à pleurer; n'était-elle pas mère? L'aïeul demeura muet; la tête appuyée sur sa canne, ses yeux brillant au milieu de ses rides, écoutant avec délices le récit toujours nouveau des gloires de son petit-fils. Pendant ce temps, Émile regardait le paysage.

Tout à coup Pigault-Lebrun s'écrie : — Il me faut du carton! allez m'en chercher de la cave au grenier! J'ai mon dessein.

On trouve un vieil almanach. — Voilà mon affaire! Écoutez bien. Avec le prix il y a une couronne; je veux que ma fille peigne là-dessus des fleurs; puis, au milieu, on écrira : *Deuxième prix de version grecque, concours général, remporté le 30 juillet* 1834. On ne mettra pas le nom; à quoi bon? Qui ne le devinera en voyant la couronne pendue à mon chevet? Je la verrai là tous les matins, en attendant un premier prix.

Ce premier prix, ce grand prix, il vint, mais vingt-quatre heures trop tard. Pigault-Lebrun venait de mourir la veille. Pigault-Lebrun serait mort de joie. Le destin devait bien cette mort-là à Pigault-Lebrun.

Quand il songe à son grand'père, Émile Augier ne se rappelle-t-il pas avec des larmes dans les yeux, cet heureux temps et cette heureuse jeunesse? Il revoit tout ému la petite maison des champs, où il rapporta le deuxième prix de version grecque. Il revoit surtout cette maison de Paris, où son grand'père faisait aussi son éducation. Après avoir fait répéter les leçons de son petits-fils, Pigault-Lebrun lui bâtissait un petit paysage dans une caisse, sur sa fenêtre; c'étaient des champs de graine de lin fleuri, des rochers de coquillages dont le pied baignait dans un lac bordé de terre glaise et de mousse. De ce bassin, à l'inexprimable joie de l'enfant et du vieillard, s'élevait et retombait en cadence un jet d'eau, très-ingénieusement arrangé par l'auteur des *Barons de Felsheim*, et des poissons rouges se coudoyaient dans une mer trop étroite pour eux. Vous en souvient-il, poëte?

Nous ne sommes plus comiques, nous sommes critiques; nous ne corrigeons ni en riant ni en pleurant. En quoi nous ne sommes ni philosophes ni auteurs dramatiques; nous sommes photographes. La photographie tue la passion. Nous pétrifions en peignant. Elle est cependant belle et féconde, la comédie du XIXe siècle. Jamais âge plus spirituel que le XVIIIe siècle, mais jamais époque plus mobile que le XIXe. Nous portons les variations du monde et les variétés de l'esprit humain. La démocratie littéraire donne à tout le monde le livre ouvert et personne n'est Plaute ni Molière. Nous avons beau être les fils des siècles, des Molière et des Plaute, nous ne donnons pas une véritable comédie à notre temps. Est-ce que la comédie serait devenue impossible comme la tragédie? Alors retournons à l'antiquité, et faisons des tragédies. Nous avons vu, hélas, Corneille continué par Chénier, Racine par Soumet, Molière par Scribe. Nous sommes tombés de Scribe en Pilate. Point de comédie. Des diatribes, des boutades, de grandes et petites iniquités littéraires. Ce serait à peu près tout, s'il ne courait de temps à autre un souffle plus mâle, plus fier, plus libre, plus vigoureux, qui fait venir Paris à l'Odéon ou au Théâtre-Français. Ce sont d'heureuses occasions. Les occasions sont chauves et les comédies sont rares; il faut prendre les unes par un cheveu, les autres par une idée. C'est une idée que la contagion, car nous sommes tous des contagieux sans le savoir. Pour un peu,

j'aurais la contagion de la critique, si j'en avais le temps dans cette causerie; mais je cause, je ne critique pas, et quand Émile Augier réapparaît, j'applaudis.

On jurerait qu'avant de mourir, M. Dupin, dans sa fameuse petite brochure, a demandé à la comédie d'être son exécutrice testamentaire. Les deux premiers exécuteurs ont été Victorien Sardou et Émile Augier. — Sardou plus gai, Augier plus satyrique : Aristophane et Juvénal.

Le luxe effréné des femmes n'en est qu'à sa préface. C'est un signe d'amour de soi-même qui sauvegarde la vertu des femmes, car plus elles se feront déesses, plus elles s'estimeront à leur prix, plus elles seront hors d'atteinte. Quel mortel oserait s'approcher quand la queue des robes le tient à distance! Ce n'est pas précisément la pudeur — ce diamant d'eau divine — c'est la splendeur.

Mais cette adorable pudeur est depuis bien des siècles une perle rare.

Credo pudicitiam, Saturno regi moratam
In terris...

Moi aussi je crois que la pudeur habita sur la terre lorsque *les épouses errantes sur les montagnes n'avaient pour lits que des feuillages, — quand elles abreuvaient de leurs mamelles gonflées de lait des enfants déjà robustes.*

Les arrière-petits enfants ne sont plus si robustes. Le lait a tourné. Il y a encore des mères et des épouses. Mais il y a sous elles des femmes qui ne sont plus des femmes sinon par leur despotisme. Le sexe faible sera toujours le sexe fort. Ne vous inquiétez pas de toutes ces belles folies : c'est le vice qui fait adorer la vertu. Comme a dit Joseph de Maistre : Il faut qu'il y ait des hérésies pour que plus grande soit la gloire de Dieu.

Mon ami XX — m'écrit de Londres pour me donner une grande nouvelle :

« Le célèbre jockey James Grimshaw a décidément rompu avec le marquis de Hastings. Il avait pourtant un traitement fixe de 600 livres sterling, 3 livres pour chaque course perdue et 5 livres pour toute course gagnée, ses dépenses de déplacements payées, 50,000 francs par an, non compris les cadeaux. »

Les courriers de l'esprit ne font pas à Paris un si bon métier. Albéric Second, Henri de Pène, Henri Rochefort et les autres ne font que deux mille lignes par mois; ce qui ne produit pas tout à fait 50,000 francs par an. Et pourtant Pégase gagne des prix à ce steeple-chase de l'imprévu.

Ce vaillant Scholl, le vrai roi de l'imprévu, est parti pour Amélie-les-Bains pour retrouver sa voix si bien timbrée. Celui-là courrait quatre chevaux à la fois.

On parle de la prochaine publication d'un livre destiné à l'un de ces tapages de curiosité, qui signalèrent l'apparition des Mémoires d'une contemporaine en France, et de ceux d'Henriette Wilson en Angleterre.

Ce livre sera intitulé : *Mémoires de mon boudoir*. L'auteur est une des modernes courtisanes qui ont eu le plus de célébrité; une hétaïre qui n'a pourtant jamais

ressemblé à Phryné par la beauté, mais qui a beaucoup d'esprit et qui a eu sur son temps, de 1835 à 1855, une influence incroyable dont elle garde encore quelque chose. Influence inexplicable, mais réelle, qui se faisait sentir même sur les personnages les plus puritains. Cette femme, sous Louis-Philippe, a tenu dans ses mains plus d'un fil important de la politique. Sentant que son heure est passée et qu'elle ne peut plus faire l'histoire, elle s'est mise à l'écrire.

L'autre soir, après souper, Théophile Gautier nous racontait ou plutôt gravait en notre présence une eau forte dans la manière de Piranèse, en nous décrivant une villa romaine qui lui avait laissé un vif souvenir. Il a voulu animer cette architecture à la fois fantastique et réelle, et c'est ainsi que Mlle Dafné biche parisienne, se trouve logée à la villa Pandolfi où elle exerce des industries peut-être un peu scélérates pour l'époque. Mais l'eau forte mord quelquefois plus profondément qu'on ne veut et fait çà et là des taches noires.

Le jour de la réception de M. Camille Doucet, j'ai pris le plus long, comme mon compatriote La Fontaine, et je ne suis arrivé que pour voir les fleurs tomber sur M. Jules Sandeau, qui avait couvert de fleurs M. Camille Doucet, qui avait couvert de fleurs Alfred de Vigny, selon l'usage antique et solennel. J'étais curieux, moi qui ne connaissais M. Camille Doucet qu'en vers, de faire sa connaissance en prose. Tels vers, telle prose : plus de grâce que de relief, plus de malice que de satire, plus de goût que d'imprévu, plus d'esprit que de couleur. M. Ingres se fâche quand on vante son style et son contour; il se croit plus coloriste que Delacroix. Son œil est ainsi fait que les pâles rayons lui semblent des rayons d'or. Qu'importe : ce sont des rayons.

C'est aux premières giboulées de mars, que M. Camille Doucet a passé à l'immortalité entre M. de Carné et M. Patin. Il a peint d'une touche délicate la blonde figure du comte Alfred de Vigny. Voici son dernier coup de pinceau : « Messieurs, quand Jordaëns avait ébauché un de ces tableaux que devait signer un nom plus illustre, Rubens prenait sa palette d'or et l'œuvre était achevée. Ainsi le portrait que je viens d'esquisser à peine va être achevé devant vous par un pinceau plus habile, plus éprouvé, plus brillant, auquel rien ne manque pour retracer avec éclat l'image aimée d'un confrère que vos regrets honorent, d'un maître pour qui, selon ses vœux, la postérité n'a cessé de se montrer *flots d'amis reconnaissants;* d'un écrivain gentilhomme enfin qui, fidèle jusqu'au bout à la religion du travail comme à celle de l'honneur, a pu répéter avec orgueil, à l'heure de sa mort, ce qu'il disait pendant sa vie et de sa vie : « Tout pour les lettres, tout par les lettres. »

Le sentiment de l'art pénètre de plus en plus au cœur des écrivains. Dans le discours de M. Doucet nous avons vu apparaître à propos Rubens et Jordaens, M. Jules Sandeau a répondu par un Largillière. Écoutez, ou plutôt regardez :

« J'arrive à vous, Monsieur. Il y avait, dans le salon du comte de Vigny, un portrait, chef-d'œuvre de Largillière, que vous aurez sans doute remarqué. Ce portrait était celui d'un arrière-cousin de l'auteur de *Stello*, une belle figure dans tout l'épanouissement de la vie et de la santé, au front lumineux, à l'œil plein de feu, à la lèvre fière et hardie. Vous avez dû plus d'une fois vous sentir attiré vers elle, et plus d'une fois elle a dû vous sourire, tandis que vous la regardiez avec une émotion filiale. En effet, ce parent du comte de Vigny était aussi le vôtre du côté de l'esprit. C'était votre grand-ancêtre, c'était le poëte Regnard. Tout charmé qu'il fût de votre bonne grâce, je crois bien que ce maître aux libres allures s'étonnait parfois, en vous voyant, d'avoir un petit-fils si rangé. Je crois même qu'il vous soupçonnait vaguement d'avoir mis un peu d'eau dans le vin de ses caves; mais il vous reconnaissait, il vous tenait pour un des siens, et si le comte de Vigny avait pu prendre part à votre élection, n'en doutez pas, c'est la voix de son cousin qu'il vous aurait donnée. »

M. Camille Doucet a très-bien parlé et M. Jules Sandeau a débité finement un chef-d'œuvre d'esprit nuancé.

Vauvenargues a dit : « Malheur aux délicats » Dans les lettres, les délicats ne sont guère appréciés. On veut des hommes tout d'une pièce, des figures accusées, des tons vigoureux. L'harmonie n'est pas en faveur. La grâce et la douceur sont des vertus abrogées. Le temple du Goût est une ruine sans grandeur. Les girondins de l'esprit sont sacrifiés aux montagnards. Le café est toujours en faveur, mais Racine a passé. O Racine! ô divin Racine!

Je parlais tout à l'heure du temple du Goût comme d'un monument ruiné. Mais le temple du Goût c'est l'Académie : demandez plutôt à M. Guizot et à M. Prévost-Paradol. Je croyais que c'était le temple des ministres sans portefeuille.

Ce qui n'a pas empêché M. Guizot de promettre le portefeuille de l'instruction publique à M. Prévost-Paradol.

Je n'aime pas les citations, mais la réception du jeune polémiste a été trop bien racontée par un de mes amis pour que je ne lui laisse pas ici la parole :

« Il ne faut pas lire les discours académiques, il faut les entendre. Pareillement pour les comédies. L'académicien est en scène, comme le comédien sur son théâtre. Qui ne voit pas sa figure, qui ne voit pas son geste, qui ne voit pas son action, ne comprend pas tout l'esprit de son discours. Les meilleures comédies ne sont bonnes qu'à la scène : c'est donc, çà et là, une bonne fortune d'être au parterre de l'Académie.

» La représentation Prévost-Paradol a eu une fort belle mise en scène. On faisait queue pour le spectacle. M. Prévost-Paradol est apparu conduit par MM. de Broglie et Mignet. Il a été salué par les plus vives sympathies. Trente-six ans! c'est si beau à l'Académie! Un brin de muguet enté sur des pavots, disait Chamfort, de je ne sais plus quel jeune académicien. M. Prévost-Paradol n'est pas un muguet ni une fleur de rhétorique, c'est déjà un fruit de philosophie. La salle était comble; mais les académiciens étaient en petit nombre : ni Thiers ni La-

martine, ni Sainte-Beuve ni Ponsard, ni Cousin ni Mérimée, ni Janin; car Janin est de l'Académie depuis son discours de réception dans le *Journal des Débats*.

» Comme toujours, la corbeille était occupée par les femmes, pour faire une corbeille de fleurs, style des poëtes de Mme Récamier. Car M. Guizot a parlé de Mme Récamier et de son salon, — le salon des précieux, — je ne veux pas dire ridicules.

» Je comparais les académiciens qui débitent des discours à des comédiens qui débitent des rôles. On s'en apercevait bien aujourd'hui. M. Prévost-Paradol avait quelque peu la timidité des débuts, tandis que M. Guizot avait la fierté, l'assurance, l'ampleur d'un Talma ou d'un Frédérick-Lemaitre. Aussi tout ce qu'il disait était merveilleusement accentué. M. Prévost-Paradol toutefois a été entendu parce que sa parole marche à front découvert.

» M. Camille Doucet avait bu plusieurs verres d'eau, ce qui a fait dire par un méchant qui n'est pas de l'Académie qu'il avait mis un peu d'eau dans le vin de son discours. Qu'importe, si le vin gardait sa saveur et son bouquet. M. Prévost-Paradol ne s'est pas versé un seul verre d'eau. Il est vrai qu'il a parlé vingt minutes de moins que M. Camille Doucet. Deux heures sont tombées du cadran de l'éternité pendant que M. Prévost-Paradol parlait d'un immortel, et que M. Guizot le consacrait immortel.

» Le successeur de de Vigny avait donné une leçon de haut goût en supprimant la glorification de l'Académie et l'indignité du nouveau venu, thème démodé depuis Conrard. Pourquoi M. Prévost-Paradol, un esprit hardi, émancipé avant l'âge, a-t-il donné dans cette banalité? C'est un retour à ses jeunes années; il s'est imaginé être une fois de plus sur les bancs de l'école. »

L'Académie est le pays des allusions; on dit un peu, par ce qu'on dit, et beaucoup par ce qu'on ne dit pas. Les abeilles de cet Hymète versent du miel, mais ils montrent toujours leur aiguillon. Pourquoi M. Prévost-Paradol préfère-t-il Pompée à César? Je lui sais gré d'être Romain, quoiqu'il parle en Athénien; mais je ne m'abuse pas s'il dit tout haut qu'il préfère Pompée à César; ce sont là les malices académiques qui font tressaillir les douairières et les hommes d'État sans état.

M. Guizot et M. Prévost-Paradol, tout parlementaires qu'ils soient, ne sont pourtant pas au même diapason politique. Le jeune polémiste a prononcé le mot liberté avec un point d'orgue; tandis que l'ancien ministre, — le pape infaillible de l'église parlementaire — a laissé tombé le mot Révolution avec un dièse funèbre.

A L'Académie, dans les palmes vertes, ils ne sont pas d'ailleurs dans leur emploi. Si M. Guizot est né ministre, M. Prévost-Paradol est né ambassadeur. Par là, ils se touchent de près. Ce sont donc deux figures diplomatiques. M. Prévost-Paradol a encore l'air d'un secrétaire d'ambassade, très-mondain et très-aimable. Ne lui faites pas l'injure de lui rappeler l'Université ou l'École normale. Son Université, c'est une avant-scène à l'Opéra; son École normale, c'est un salon du faubourg Saint-Germain, où parlent les femmes. Tous les hommes politiques sont ainsi faits : ils apprennent à gouverner le monde à l'école du monde.

On va élever une statue au général Lamoricière. Voici les noms des membres de la commission. On remarquera que presque tous ces hommes, naguère si Parisiens, habitent aujourd'hui la province :

MM. Gustave de Beaumont, à Beaumont-la-Chartre par la Chartre-sur-le-Loir (Sarthe), — comte Benoist d'Azy, vice-président, aux forges d'Alais (Gard), — comte de Carné, à Quimper, — général Changarnier, président, à Autun (Saône-et-Loire, — vicomte de Cumont, boulevard des Lices, à Angers, — comte de Falloux, au bourg d'Iré-le-Ségré (Maine-et-Loire), — général Le Flô, au Mechoat, par Morlaix (Finistère), — De Kerdrel, rue Saint-Sauveur, à Rennes, — comte de Montalembert, à Laroche-en-Brenil (Côte-d'Or), — comte de Quatrebarbes, au château de Chanzeaux, par Saint-Lambert-du-Lattay.

Est-ce un signe de décentralisation? Non. C'est Alceste devenu misanthrope parce qu'il n'aime plus Paris ou parce que Paris ne l'aime plus.

Un Anglais, qui aime la France comme Sheridan et la révolution comme lord Byron, nous disait : Paris veille au salut de l'empire de toute la terre; Paris est la ville de prestige, où le regard est juge, où l'apparence est reine, où la beauté est dans l'air de tête, la conduite dans les manières, l'esprit dans le mauvais goût. Tout le monde cependant y est en travail d'hypocrisie. Vous imitez souvent celui qui vous a copié, et vous empruntez souvent le costume qu'on vous vole. Paris est la plus étrange et la plus heureuse des nations.

Rien ne réussit qu'à Paris, qui ne s'occupe du succès de rien. Un journal ou un livre qui se publie en espagnol ou en italien est considéré comme s'il n'était pas publié. Un journal ou un livre allemand, un journal ou un livre anglais, risqueraient de rester non avenus en Europe s'ils n'étaient traduits à Paris. Qu'un écrivain ou un artiste français soit seulement médiocre, son œuvre et son nom n'en font pas moins le tour du monde. C'est aussi à Paris qu'on trouve la femme. Vous vous rappelez le mot d'une Parisienne : Dieu a voulu demeurer à Naples et à Séville, la femme a voulu demeurer à Paris.

Je viens du concert — ou de la séance — Pasdeloup, et je vais parler de Mozart; Mozart, qui a dû tressaillir dans son tombeau des applaudissements de madame la princesse Mathilde et de madame la princesse de Metternich.

Le Menuet de la symphonie en mi-bémol, possède cette délicatesse et cette fraîcheur qui font de Mozart le prince de la jeunesse. — Dans ces phrases douces et pénétrantes, dans ces linéaments fins et délicats du style; dans ces modulations un peu énervantes qui assoupissent les sens et l'esprit; nous retrouvons toujours cette même verve de diction, ce même tour chaste et rêveur de l'idée dans le motif avec une pureté et un éclat discret.

Ce menuet, deux fois redemandé, d'une désinvolture pleine de gaieté, nous a gagné par son ingénuité, nous a séduit par sa naïveté pénétrante; que bergères ou princesses l'aient dansé dans le parc de Schœnbrunn, ou sous les feuillées de Trianon, il n'en a pas moins dû les pénétrer de son charme amoureux et tendre.

La reprise de la phrase principale dans un mouvement de crescendo, comme un son de voix qui s'alanguit en rêvant, est d'un ravissant effet.

L'*ouverture de la Flûte enchantée* est d'un mouvement et d'une pétulance d'images adorable. L'entrée en matière s'annonce d'une allure libre et fortement originale. C'est d'un caprice savant, mais ce caprice a su glaner toutes les fleurs de la fantaisie, et l'idée dominante conserve un tour profond dans ses évolutions légères : il y a là toutes les souplesses de la grâce, toutes les agaceries du sentiment, toutes les énergies des natures jeunes où l'on voit palpiter comme dans un même nid les larmes et le rire, essayant leurs ailes en même temps dans le champ vaste de l'imagination. Où retrouver cette merveilleuse simplicité d'une compréhension si lumineuse, et revêtue de naïveté dans toute sa vigueur ? Cette transparence qui permet de découvrir un coin bleu du ciel, et cette gaieté chaste effleurée de mélancolie.

Un retour vers Meyerbeer, dont la grande ombre ne cessera de planer sur l'école française, a été accueilli avec les plus chaleureuses manifestations. C'était aussi lui qui avait causé cette nombreuse affluence, et le prestige de son nom sur le programme du concert avait d'avance électrisé ce peuple altéré d'émotions violentes et douces, la nourriture substantielle des vigoureux esprits. Pour qui n'est pas habitué à Meyerbeer, la facture de cette musique est d'un effet étrange par ce qu'elle contient de hardi et d'imprévu. C'est la nuée se déchirant et laissant soudain entrevoir l'insondable et le vide. Comme ce songeur infatigable, il s'écrie :

Vous avez beau, sans fin, sans bornes,
Lueurs de Dieu,
Habiter les profondeurs mornes,
Du gouffre bleu.
Ame à l'abîme habituée
Dès le berceau,
Je n'ai pas peur de la nuée,
Je suis oiseau.

On pourrait presque dire que le commencement de cette ouverture est inauguré par trois paroles : trois paroles brèves, sévères, prononcées à voix basse avant de s'engager dans l'action ; rien de plus accentué et de plus plein comme effet. Puis cette action est définitivement abordée avec l'allure franche, vigoureuse et soutenue qui est la manière d'être habituelle du maître. La phrase principale se répétant dans le morceau avec une étonnante vivacité, et le chœur des soldats mâle, accentué, impétueux, semble posséder des images et des sentiments qu'il brise ou qu'il caresse tour à tour, comme dans un jour de bataille. Un souffle âpre et mordant se dégage du motif et vient souder toutes les parties les unes dans les autres, de manière à les enchaîner dans cette unité remarquable d'images, d'impressions et d'idées que l'analyse permet de constater ; rien de plus fort, de plus lié, de plus clair et de plus lumineux ; la pensée mère, quelque vaste qu'elle soit, ne s'égare dans aucune dissertation avec elle-même ; toutes ses ramifications sont ramenées au plan et aboutissent au motif même

ont le développement est d'une imagination pleine de sève. Joignez à cela ce oloris éclatant avec des tendances austères comme le coloris espagnol, cette note frémissante qui finit par toucher toujours la fibre dramatique; en un mot cette magnificence dans les moyens et cette ampleur dans les effets, et... voilà pourquoi madame de Metternich était muette.

Le Songe d'une nuit d'été nous a transporté dans la contrée féerique, dans cette contrée que Shakespeare a voulu fouler d'un pas curieux et léger au milieu des gravités du poëme tragique, et que Mendelsohn a interprété dans ce vaporeux langage que l'âme charmée murmure en ses demi-sommeils. Que riante soit leur mémoire pour nous avoir conservé le doux langage des sylphes. L'*Ouverture* simule, en effet, ce frais babil des esprits aériens qui s'agitent sous la feuillée en dansant sur un rayon de lune; pendant quelques instants c'est un bruit confus et délicieux de notes argentines, aussi vague, aussi délicat que le flot du ruisseau courant sur les cailloux nacrés. Il est nuit; les ondes se condensent en vapeurs, la plaine dort; les forêts ont des rêves de géant. C'est l'heure où les génies mystérieux des fleurs et des ondes sortent des corolles et des sillons et se suspendent aux lianes pendantes. C'est l'heure où la reine Mab traverse le ciel constellé en faisant mouvoir de son souffle les feuilles de roses dont les calices font évaporer des nuages de parfum pendant l'assemblée nocturne. Et dans cette confusion joyeuse, les gazouillis discrets du bocage, une phrase, un frôlement d'aile et tous ces suaves murmures sont notés dans le morceau, et par moments, on croirait voir le scintillement d'une perle glissant de sa coquille pour venir briller au front d'un sylphe. Nous ne pouvons analyser successivement toutes les parties; disons encore que le *scherzo* a produit un redoublement d'enthousiasme, par le rhythme plein de feu, le pétillement et cette cadence rapide qui expriment si bien la pensée du poëte : pensée toute étincelante de gaité féerique, pleine de verve, capricieuse et brûlante, et qui développe avec son entrain moqueur et délicat cette parole :

Esprits de l'air, dansez, sautez.

La *Symphonie en si bémol* de Beethoven, d'une sérénité toute contemplative, semble donner les premières mesures d'un chant d'église, et nous émeut profondément. On ne saurait avec la plume donner une idée de cette irrésistible douceur, de cet organe invisible qui se plaint, qui aime et qui prie. On dirait le beau génie de la mélodie qui laisse pleurer le vent dans ses ailes. *L'adagio* délaisse un peu ce tour méditatif pour un mouvement plus vif où la verdeur des idées et des sensations semble défier l'âme de vieillir; où l'on sent briller encore les pleurs du matin, mais à travers un soleil plus chaud qui va dissiper ce qu'il y a de trop intense dans la tristesse pour se contenter d'en embaumer son récit, comme l'atmosphère se parfume après un orage. Il y a là vraiment des intentions et un langage dont il est impossible de déterminer les effets. Et voilà pourquoi madame de Metternich a déchiré ses gants.

L'*Ouverture de Freyschutz* de Weber nous a conduit sur ces montagnes, énergiques et mouvementées, d'où l'on ne descend jamais que sous l'empire d'une idée exaltée, d'une fougue entraînante, ou d'un trouble qui pénètre par sa singularité. C'est d'une ampleur qui saisit par ses proportions mêmes, et en s'en approchant, en mettant son oreille contre l'âme du compositeur, on est saisi par ces bruits d'inspirations vives. Cette contexture qui vient s'adapter d'elle-même à la largeur des pensées, et dont tous les rayonnements, tous les efforts, toutes les plénitudes de cœur et d'esprit débordent en même temps avec un éclat et une richesse d'une concordance aussi magnifique qu'elle s'épanche dans un style neuf, énergique et pittoresque.

M. Pasdeloup expose les grands maitres dans leurs chefs-d'œuvre sous la vraie lumière. Il a fait du Cirque le Louvre de la musique.

Les steeple-chases courent les rues et les bois; c'est La Marche, c'est Vincennes, c'est le bois de Boulogne. Dimanche, à La Marche, c'était la pluie; ce qui a fait partir une heure plus tôt Mlle La-Pluie-qui-Marche et toutes les belles au faux chignon et aux rousses résilles. Le prix du Printemps a été pour Betty, un nom tout printanier, et Betty a été surnommée Betty-Première; la voilà reine pour tout le mois d'avril. Avoir un instant la royauté, et puis mourir! Le prix de Montretout a été remporté par Bilboquet, qui porte fièrement le nom du roi des saltimbanques; César n'est arrivé qu'après Bilboquet, ce qui a réjoui beaucoup Frédérick Lemaître.

Frédérick est une âme en peine; son rêve est de rentrer dans les guenilles magnifiques de Robert-Macaire. Il cherche partout un théâtre. Il se promène, comme Kean, dans tout son désordre et son génie. C'est pourquoi je le rencontre ici et là, à Paris, hors Paris, faisant mille projets dans les promenades, comme Ruy-Blas faisait des vers sous les arcades. Je suis sûr que Frédéric fera ses Pâques dans la troisième réunion du printemps au bois de Vincennes, et dans la première journée des courses plates au bois de Boulogne. Pauvre Frédérick! c'est un Gladiateur tombé! Si Gladiateur nous a vengés de Waterloo, qui nous rendra notre Frédérick? Il ira peut-être donner Robert-Macaire à l'Angleterre?

La reine Marie-Antoinette a protégé les premières courses à Compiégne et à Fontainebleau. Le comte d'Artois était le plus brillant sportman de France, comme en Angleterre le duc d'York était le premier jockey de la cour de Georges.

A Sablonville, aux portes de Paris, ce Sablonville qui est devenu Paris sous Napoléon III, les courses étaient des fêtes populaires avant la Révolution. Il y eut des courses olympiques sous le Directoire; elles étaient mêlées à ces fameuses *fêtes d'Idalie*, où Mme Tallien était reine et déesse. Une fois, au chemin de la Révolte, un célèbre écuyer, appelé Levron, monte un cheval fougueux, appelé Othello, et il arrive que l'écuyer fait une chute. Les citoyennes Tallien et Visconti prodiguent de leurs belles mains des soins au coureur tombé. Le cavalier d'Othello se relève sous les sourires des deux Desdémones du bois de Boulogne.

Sous l'Empire, le cheval ne va qu'à la guerre. La Restauration ne connaît que la chasse; on remonte au roi Dagobert. Ce n'est qu'avec la royauté citoyenne que le cheval reprend son rôle de consul.

Sous Napoléon III, le cheval fait la conquête de l'Angleterre.

Les courses font aujourd'hui beaucoup de tort à Longchamps. On se réserve pour les courses. A propos de Longchamps, nous sommes dans le secret des diéux, ou plutôt des déesses. Les curieux en reviendront tout désappointés; mais n'en dites rien à personne. Je sais de bonne part que Worth n'a aucune inspiration et se réserve pour Pâques.

Que va dire Paris, qui comptait sur des costumes inédits? Ce tout Paris qui dévorait déjà des yeux les équipages et les robes de Mme de Metternich, de Mme de Galifet, de Mme de Pourtalès, enfin de toutes les souveraines du temps présent?

Longchamps n'aura rien de nouveau sous ses giboulées de mars. Quand Worth se repose, la mode n'est plus qu'une élégie en longs habits de deuil.

Mais le dernier mot! dira le lecteur bien appris. Le dernier mot! Je ne suis pas un chroniqueur et je n'ai pas couru le steeple-chase de l'esprit à la mode.

Le dernier mot? Cela date de loin. Écoutez cette histoire.

M. de Balzac ne voulait pas, il y a quelque vingt ans, s'en aller sans avoir dit le mot de la fin. On est heureux même quand on s'appelle Balzac de remettre son chapeau sur sa tête en se disant : — ils vont trouver que j'ai bien de l'esprit!

Or un soir — c'était dans le salon de madame Émile de Girardin, — M. de Balzac dit son mot de la fin d'un air malicieux et courut vers la porte.

— M. de Balzac, cria madame Émile de Girardin, vous n'avez pas le droit de vous en aller encore.

M. de Balzac rentra de fort bonne grâce et s'en alla le dernier.

RENÉ DE LA FERTÉ.

Le Directeur : STÉPHANE DE ROUVILLE.

[illegible] Nargeot del et sc

ALFRED DE MUSSET

SONNET

Dors-tu content, Musset, et ta mélancolie
Inonde-t-elle assez notre siècle moqueur ?
Prêtres de ta sagesse, échos de ta folie,
Portons-nous assez bien tes vers sur notre cœur ?

Notre âme, en écoutant tes Contes d'Italie,
De nos illusions entend chanter le chœur.
Ta chanson, ô Musset, qu'elle est blonde et jolie !
Comme il nous a séduits, ton poème vainqueur !

Sur ton livre charmant penchent les silhouettes
De nos Mimis Pinsons, qui t'admirent, muettes,
Le sourire à la lèvre et le pleur dans les yeux.

Autour de toi l'on voit, ô maître radieux,
Marcher et respirer un peuple de poètes,
Comme autour d'Apollon tout un peuple de dieux !

LA

REVUE DU XIXE SIÈCLE

A M. ARSÈNE HOUSSAYE

MON CHER AMI,

Vous m'avez dit que vous aviez eu l'autorisation ministérielle de faire paraître une Revue à la fois littéraire et politique, mais vous avez laissé périmer cette autorisation. Si le nouveau ministre de l'intérieur, M. le marquis de la Valette, votre ami et le mien, vous a refusé cordialement de vous renouveler cette autorisation, sachez lui gré de ce refus, car, peut-être sans le vouloir et sans le savoir, c'est un service qu'il vous aura rendu.

On s'imagine que la politique étend le cercle des lecteurs; c'est une erreur profonde, elle le restreint. Les partis sont tous exclusifs, aussi bien les nouveaux que les anciens. Les plus intolérants ne sont pas les extrêmes, et il y a des nuances si ardentes qu'à côté d'elles, certaines couleurs sont pâles. Si la *Revue du XIXe siècle* que vous venez de fonder eût obtenu le privilége après lequel courent toutes les Revues, celui de clore leur livraison par une chronique politique, dans les rangs de quelle opinion fussiez-vous allé chercher votre chroniqueur? Vous ne

fussiez pas allé le chercher dans les rangs de l'opinion orléaniste que représente M. Eugène Forcade, à la *Revue des Deux-Mondes*.

L'opinion démocratique a deux chroniqueurs, M. Lanfrey, à la *Revue Nationale*, et M. Charles Dollfus, à la *Revue Moderne*.

L'opinion dynastique a son chroniqueur, M. Léonce Dupont, à la *Revue Contemporaine*.

Tout choix que vous eussiez fait eût donc été un double emploi.

Quel intérêt d'ailleurs eût offert une chronique mensuelle, même une chronique de quinzaine, toujours arriérée sur les événements?

Un autre que vous pourrait m'objecter qu'entre la politique et certaines questions philosophiques, la ligne de démarcation est si difficile à tracer, que le risque de dépasser la limite est constamment suspendu au-dessus de la plume de l'écrivain; je dis un autre que vous, parce que la pente de votre esprit, essentiellement sinon exclusivement littéraire et artistique, vous éloigne de ces sujets scabreux.

Par nature, par caractère, par insouciance, par philosophie, vous êtes pour la littérature qui rapproche; vous n'êtes pas pour la politique qui divise.

Faites donc à votre image la *Revue du XIXe siècle*. Et qu'elle s'adresse à toutes les opinions, ne s'adressant particulièrement à aucune, n'en blessant aucune, les respectant toutes, car toute opinion consciencieuse doit être respectée, fût-elle en retard ou en avance sur le cadran qui a la loi pour aiguille et le suffrage universel pour ressort.

L'observateur de son temps n'en dédaigne et n'en néglige aucun des signes.

L'un des signes de l'époque, l'un des signes du moment, c'est l'immense succès obtenu par les journaux qui ont mis à l'écart toute discussion politique, ces journaux s'appelant le *Petit Journal*, le *Grand Journal*, le *Journal illustré*, l'*Événement*.

Comment expliquer que, sous le rapport du tirage, ces journaux aient laissé si loin derrière eux le *Journal des Débats*, le *Constitutionnel*, la *Gazette de France*, l'*Union*, la *Presse*, *le Pays*, l'*Opinion nationale*, le *Temps*, la *France*, l'*Avenir national*, l'*Époque*, la *Liberté*, et même le *iècle?*

Les passions politiques ne feraient-elles donc battre que le cœur du nombre le plus petit, ou bien la déception causée par trois révolutions aurait-elle passé comme un fléau dévastateur sur les illusions politiques, n'en laissant presqu'aucune subsister?

Que l'une ou l'autre de ces deux raisons soit la vraie ou que la vraie soit une troisième raison qui m'ait échappé, peu vous importe à vous! La voie est tracée, suivez-la; suivez le public où il afflue ou forcez le public de se tourner vers le Vrai, le Beau et le Bien. Que la *Revue du XIXe siècle* soit à la *Revue des Deux-Mondes* ce que l'*Événement*, dépassant le chiffre de 50,000 acheteurs, est au *Journal des Débats*, n'atteignant pas le nombre de 10,000 abonnés. Qu'elle soit variée, amusante et sérieuse! Qu'elle admette toutes les écoles littéraires! Qu'elle ne repousse que l'esprit de coterie à l'égal de l'esprit de parti!

Beaucoup de Revues cachant mal la honte qu'elles éprouvaient de n'être pas politiques, se sont fondées, je le sais, sans prendre l'essor qui en eût assuré l'existence; mais cela ne prouve rien contre votre tentative, car tout ce qui a fini par réussir a commencé par échouer.

Le journal non politique à un sou est une idée qui n'appartient pas à M. Millaud; elle appartient au fondateur de la *Librairie Nouvelle* et du *Monde Illustré*, elle appartient à M. Jacottet; j'en sais quelque chose, car son essai malheureux m'a coûté quelques billets de mille francs. De ce qu'une chose prématurément conçue ou timidement exécutée n'a pas réussi, il ne faut pas conclure que la même chose opportunément conçue et vigoureusement exécutée ne réussira pas. En tirer cette conclusion serait verser dans l'ornière où il n'y a pas de danger que vous tombiez jamais.

J'ai vu naître *L'Artiste*; j'ai vu naître la *Revue des Deux-Mondes*. Comparée à cette époque à la *Revue de Paris*, personne n'eût pensé que celle-ci s'effacerait pour laisser passer l'autre. Ce succès n'a été ni rapide, ni facile; il a fallu pour l'obtenir la plus opiniâtre persistance. *L'Artiste*, au contraire, avec son flux de jeunesse, a emporté le succès d'assaut, mais n'a pas étendu ses conquêtes parceque l'art est encore pour beaucoup un monde inaccessible. La *Revue du XIXe siècle*

parlera à tous si elle est votre œuvre et l'œuvre des vaillants esprits que vous aimez, surtout si vous ne négligez aucune occasion d'imprimer fièrement au-dessous du titre :

LA REVUE DU XIXe SIÈCLE

ces mots :

NON POLITIQUE

La réussite est à cette condition.

Non politique! cela veut dire la *Revue du XIXe siècle* n'épouse aucune rancune, ne sert aucune ambition, ne panse aucune plaie, n'expie aucune intolérance, ne couve aucune révolution sous aucun nom.

Non politique! cela veut dire la *Revue du XIXe siècle* fait appel à tous les talents et à tous les lecteurs que l'esprit de parti ne retient pas sous ses drapeaux.

Entre vos mains, mon cher ami, voilà comment je comprends la Revue que vous venez de fonder et qui s'est empressé de donner l'hospitalité au *Malheur d'être belle.*

Tous mes vœux et ma plume — non politique.

ÉMILE DE GIRARDIN.

HISTOIRE

DU

BARON DE LA BRUNIÈRE

ET DE JENNY BRELL

I

On voyait il y a quelques années, sur le chemin de fer du Nord, un riche wagon armorié, qui arrivait en gare à toute vapeur. Aussitôt traîné par les hommes d'équipe pour changer de voie, ce wagon, d'une forme particulière, repartait attelé de sa machine, ne semblant contenir aucun voyageur; mais à quelque distance de la gare, une figure mélancolique apparaissait à la portière et tristement contemplait les prairies qui entourent les fortifications.

Étrange personnage que le baron de La Brunière qui, pendant six ans, roula sur toutes les lignes des chemins de fer de France, sans jamais sortir de son wagon.

Très-riche, trop riche, La Brunière avait abusé de tous les plaisirs qui s'achètent avec de l'argent : l'argent se vengea en rendant à la place adulations, hypocrisies, infidélités et trahisons.

L'homme, malheureusement, était de nature inquiète; il voulut sonder jusqu'au fond le gouffre des faux sentiments. Trompé par les uns

et surtout par les unes, le misanthrope entassa ces ingratitudes et en fit un tel amas dans son cœur, qu'un jour des troubles malsains s'en échappèrent qui mirent sa raison en danger.

— Il faut voyager, dirent les médecins.

Ce fut alors que le baron, pour ne plus avoir de communication avec les humains, fit construire un wagon à son usage, et ainsi il traversa sans cesse les lignes de chemins de fer, usant les rails à force de les parcourir.

Le wagon n'arrêtait que pour se ravitailler. Le mouvement seul faisait oublier ses chagrins à cette âme ulcérée; ainsi, au bout de quelques années, le baron avait trouvé un certain assoupissement moral.

C'est au frottement que s'échauffent les passions. La Brunière, pour les éteindre, avait rompu tout commerce avec les hommes, sauf avec un domestique qui, logé dans un des compartiments, remplissait les diverses fonctions de valet de chambre, de baigneur et de cuisinier.

Le wagon fut construit par un ouvrier habile, de telle sorte que des appareils à ressort se ployaient, et disparaissaient comme par enchantement, fournissant tout ce qui est nécessaire à la toilette et à l'entretien du corps.

Une petite bibliothèque de voyage couvrait un des panneaux du salon. Composée en partie de moralistes, cette bibliothèque n'avait pas médiocrement contribué à rembrunir l'esprit du baron, les philosophes s'appesantissant plus volontiers sur les vices des hommes que sur leurs qualités. Aussi le voyageur mélancolique jetait-il ces livres à peine ouverts, préférant au catalogue des laideurs humaines le spectacle des verdures fuyantes et des horizons lointains.

Sans ces moralistes sévères, La Brunière eût recouvré plus vite la tranquillité. Son domestique fidèle, peu causeur, point coureur (ce qui lui eût été difficile) l'entourait de soins; mais le plus grand charme pour le rêveur, ennemi de la société, venait d'un panorama changeant qui faisait succéder un vallon à une colline, un site sauvage à une contrée fertile.

Souvent le baron passait des journées à étudier la forme des nuages et il se sentait libre comme eux. Les tempêtes de la nature, les grands orages, les pluies, les neiges offraient des spectacles toujours imprévus pour l'homme qui, n'ayant aucuns devoirs à rendre vis-à-vis de ses semblables, s'endormait avec le soleil couchant et était réveillé par les splendeurs du soleil levant.

Que de conversations muettes il entretint avec les étoiles et com-

bien il sentit le factice de son ancienne existence, à l'époque où vivant au club, dans les cercles et les soirées, il était resté si longtemps sans avoir contemplé la nature.

Y avait-il un décor d'Opéra comparable aux rayonnements empourprés des soleils couchants, qui le soir remplissaient son âme de félicités, et le matin amenaient un sourire sur ses lèvres pâles?

La nature est une consolatrice souveraine, qui a des baumes et de précieux onguents pour les cœurs ulcérés.

Les nuages pouvaient se charger d'électricité, la nuit envelopper les campagnes de son noir manteau, un ciel bleu d'Orient se dérouler en voûte splendide, l'horizon enflammé annoncer des vents humides, l'aube matinale amener la rosée sur la verdure, le baron ne se lassait pas de la répétition de ces décors variés que change un machiniste mystérieux pour la joie de ceux qui savent les goûter.

Le matin, c'étaient de capricieux chants d'oiseaux qui, réveillant le voyageur, semblaient lui souhaiter bonne route. Alors il marchait par la pensée dans les prairies vertes où les grands bœufs baignent leur poitrail; de la cheminée des cabanes s'échappaient de petites fumées joyeuses, et le soir, tout au loin, suivi de son troupeau, le berger tournait la colline.

Ces spectacles le baron en avait seulement la fleur. A l'abri du froid et de la tempête, il assistait aux perpétuelles métamorphoses de la nature.

Quelquefois, sous l'impression des fraîcheurs du matin, le voyageur mélancolique, pensant aux hommes, les voyait sous un jour meilleur et se demandait s'il n'avait pas pris la vie trop en ennemi. Alors, ouvrant un coffret rempli de lettres, il jetait un amer coup d'œil sur des tendresses factices, plus noires que l'encre qui les avait tracées.

Les lettres de femmes se résumaient par coquetteries, infidélités, argent, et le baron les rejetait avec dépit, quoique ayant rompu avec celles qui avaient meurtri son cœur.

Ce n'est pas que les lettres d'hommes valussent mieux. Amitiés d'enfance, amitiés de jeunesse, amitiés de l'âge mûr avaient été sacrifiées à des ambitions et à des intérêts. C'était avec un nouveau racornissement du cœur que La Brunière refermait le coffret.

Un rayon de soleil se jouant dans le wagon faisait à peine oublier au voyageur ces tristes impressions. Son amour-propre saignait d'avoir été joué par les hommes et les femmes, car combien l'orgueil a-t-il jeté dans la solitude des êtres plus blessés du rôle de dupe que de celui de victime?

Pourtant La Brunière était bon. Ses dernières volontés le prouvaient. Mais combien en avait-il eu de dernières volontés? La collection de ses testaments, qui déjà formait un volumineux dossier, attirait sur ses lèvres un sourire de cruelle raillerie.

A un certain nombre d'hommes et de femmes il avait laissé des legs qu'il biffa successivement le jour où la preuve de leur égoïsme s'était fait jour.

Brave, dédaigneux de la vie, La Brunière, avant de se battre en duel, souvent pour des motifs futiles, avait disposé de sa fortune en faveur de ses amis. Et les noms de ses anciens compagnons, de ses anciennes maîtresses furent remplacés par d'autres qui devaient avoir des successeurs.

Ombrageux, susceptible, le baron se blessait d'une misère et ne faisait pas d'efforts pour oublier l'imperfection de la nature humaine.

Il avait lu, médité, vu, voyagé, réfléchi. Les leçons successives du hasard ne lui firent pas connaître l'homme réel, dévoué à ses heures, brisé par la société, se faisant petit pour ne pas être écrasé, courageux aujourd'hui, faible demain, modeste et hautain, naturel et comédien, plein de générosité et d'avarice en même temps, gai et triste, ouvert et sombre, léger et méditatif, fier et courtisan dans la même heure, tour à tour grand et bas, égoïste et préoccupé du bien général à la fois.

Le baron, s'il était descendu au fond de lui-même, eût trouvé ces deux natures qui sans cesse s'agitent en l'homme, combattent, se terrassent, se relèvent, sont rarement d'accord et offrent l'incessante dualité du mal s'insurgeant contre le bien, du bien révolté contre le mal.

La Brunière rêvait des êtres idéals, sans passions, sans vices, et il ne se rendait pas compte du mouvement de la société qui, comme une machine à bluter, secoue sans cesse le sac du bien et du mal, pour profiter du bien, mais ne peut empêcher la poussière du mal de s'échapper à travers le tamis.

Il avait trop lu les moralistes. Un véritable philosophe lui eût mis en main les satiriques, car c'est l'arsenal où doivent se fournir les natures délicates pour y trouver des armes. Alors le baron eût applaudi aux furieux coups de fouet qu'appellent les vices et il eût été vengé des tortures que lui avaient fait subir hommes et femmes.

Mais la nature était un réconfortant plus doux à cet esprit ulcéré, à cette âme abattue, à ce cœur brisé d'où ne s'échappaient aucun regret, aucun soupir, aucune larme.

La Brunière avait résolu de fuir le commerce des hommes. Tous es ans, à une certaine époque, un intendant, chargé de veiller à ses intérêts, devait attendre à la gare de Paris l'arrivée du wagon, remettre au domestique un état des revenus. Après quoi le baron continuait sa course sur les rails.

II

A un certain endroit, le chemin de fer du Nord passe sous une petite ville riante, entourée de jardins. L'art et la nature se sont prêté une mutuelle assistance pour entourer la cité de fleurs et de verdures. Au-dessus d'épaisses allées d'ormes, étagés sur les versants, apparaît la pointe d'un élégant clocher. Les prairies, au bas de la ville, offrent une verte gaieté qui ne se retrouve point ailleurs; les animaux qui y paissent ont le poil plus luisant. Autour de chaumières couvertes de tuiles s'étendent de nombreuses plantations qui témoignent du bien-être des paysans.

Tel est l'aspect du pays du côté qui regarde Paris.

Cet endroit fertile, les richesses de l'agriculture, la culture des arbres et des fleurs avaient souvent fait songer le baron. Mais quand, en revenant du côté opposé sur la voie qu'il parcourait incessamment, La Brunière remarqua, au-dessus du tunnel où allait s'engager le wagon, un petit pavillon en briques de couleur, et à la fenêtre du pavillon le profil d'une jeune fille qui travaillait à une broderie, la ville de X... prit, aux yeux du mélancolique voyageur, un aspect plus riant encore.

Dès lors le camion qui attendait à la gare de Paris l'arrivée du wagon pour le transporter sur une autre ligne, resta inoccupé.

La Brunière résolut de ne plus parcourir que la ligne du Nord, pour revoir chaque jour un si joli pays, sans s'avouer que l'image de la jeune fille lui tenait plus au cœur que le paysage.

Les hommes que les femmes ont fait souffrir sont encore plus confiants que défiants. En public il n'est guère d'âcretés qu'ils ne prodiguent en parlant des femmes; la vue d'un mantelet leur rend toutes leurs illusions.

Un pavillon à la fenêtre duquel brodait une jeune fille remuait le cœur de La Brunière, rien que par l'application qu'elle portait à son ouvrage, car le bruit du train, le sifflet de la locomotive, les nuages de fumée qui s'échappaient du tunnel, l'ébranlement causé au pavillon par le passage de la lourde machine, n'étaient-ils pas à de beaux yeux des raisons suffisantes de se lever?

L'aiguille de la jeune fille ne s'arrêtait pas. Penché à la fenêtre, le baron, quoique le train s'éloignât avec rapidité, pouvait s'assurer du peu de curiosité de la jeune fille et ce n'était pas sans émotion qu'il s'éloignait de la station.

Quel est l'homme qui, après de longs voyages, arrivant dans une ville inconnue, n'a pas été touché par l'apparition d'un frais visage qui regarde dans la rue et semble lui souhaiter la bienvenue? Par un simple échange de regards, déjà le voyageur se sent moins isolé, et si un gai sourire l'accueille, il emporte du pays une charmante impression!

Ces douces sensations, le baron ne les avait pas ressenties jusqu'alors; et pourtant resta profondément gravée dans son souvenir l'image de la jeune fille aux cheveux blonds qui, par l'action du travail, cachaient presque entièrement le profil.

A un second voyage, La Brunière remarqua que la jeune fille était de condition modeste. Sa toilette était simple, autant qu'on pouvait l'apercevoir du wagon, une robe gris-perle, tendre comme l'aube du matin; pour tout ornement, un velours noir, capricieusement mêlé aux cheveux, en faisait ressortir le blond cendré.

Par hasard, une autre fois, le train du baron passa de grand matin sous le tunnel. De la fenêtre du petit pavillon se détachait sur les rideaux l'ombre de la jeune fille qui veillait, assise à sa table de travail.

La Brunière n'avait jamais vu de femmes travailler. Elles lui étaient apparues au bal, décolletées, dans une loge d'Opéra, conduisant une voiture au bois. A l'étranger, quelques-unes ne dédaignaient pas de s'asseoir autour du tapis vert; aussi était-ce une révélation pour l'homme au wagon que ce travail à l'aiguille.

Il avait été attiré jadis par des beautés provoquantes, parées de toutes les ressources de la toilette. On pense combien il fut séduit par l'attitude de la jeune fille qui demandait aux heures de la nuit de venir en aide aux heures du jour.

Dès lors le baron raccourcit encore la ligne de ses voyages. Une fois par jour le conducteur du train eut ordre de passer devant le tunnel.

La Brunière ne pouvait assez rassasier ses yeux du doux profil dont chaque voyage lui révélait de nouvelles délicatesses.

Le baron aimait-il? Il n'osait se l'avouer; mais quelque chose de rafraîchissant circulait dans ses veines. Il s'endormait maintenant avec une ombre de sourire; la nuit, la chaste image de la jeune fille se dessinait dans ses rêves. En moins d'un mois, toutes les anciennes souffrances morales se dissipèrent.

La Brunière gaiement faisait sa toilette, passait plus de temps dans les mains du valet de chambre, souriait de sa propre joie. L'hypocondrie fuyait, chassée par des aspirations au bonheur, et le baron en constatant la fuite de sa terrible ennemie, était plus heureux que le convalescent qui, après une longue maladie, peut faire les premiers pas sous un rayon de soleil.

La nature semblait se prêter à ces joies du cœur. Elle revêtait ses habits de fête pour la guérison de La Brunière. Le ciel était plus bleu, la verdure plus verte, le vent plus frais, le soleil plus brillant, la lune moins froide; c'était avec l'attention d'une douce confidente qu'elle semblait écouter le soir les pensées du baron, accoudé à la fenêtre du wagon.

Tout prenait une couleur riante. Les oiseaux le matin réveillaient La Brunière avec des cris doux et joyeux qui lui caressaient le cœur. Sautillant gaiement sur les lignes du télégraphe, ces petits chanteurs semblaient inviter le baron à sortir de son apathie.

Ainsi le misanthrope échappait aux rêves troublants, où tout lui avait paru mesquin, misérable, sordide, et il renaissait à la vie, calme, souriant, affectueux.

Le mal qu'il pensait des femmes était détruit à jamais par la vue d'une jeune fille.

Pour rompre avec son passé et n'avoir plus la tentation d'y jeter un regard désolé, La Brunière brûla les lettres qui contenaient de cruelles preuves de trahison, et comme il respira en jetant au vent l'amas de cendres grises sous lesquelles avait été enterré son cœur si longtemps!

Dès le premier jour, cette rupture avec le passé fut payée par un bonheur inattendu.

La jeune fille leva les yeux au moment où le wagon passait. Son regard rencontra celui du baron!

Le pâle visage de La Brunière se couvrit de rougeur; tout son sang se porta du cœur au cerveau, et il remercia la Providence de ce moment de bonheur.

Ainsi *elle* l'avait vu et non par hasard !

Les amoureux se plaisent à sentir le doigt de la destinée s'appuyer sur eux, les conduire, régler leur vie ; même les esprits positifs sont portés à ces idéalités.

Heureuse journée que passa le baron, non sans un certain regret de ne pouvoir faire rétrograder la locomotive, pour encore une fois recueillir un regard de la jeune fille.

Dès lors germa quelque fatigue de ces voyages qui duraient depuis six ans. Le baron sentit la monotonie d'une vie qui, malgré son confortable, n'était pas sans rapport avec celle des condamnés qu'emmènent les voitures cellulaires. Sans doute le wagon était merveilleusement disposé ; mais on avait bientôt fait le tour des trois pièces qui le composaient, et la présence du valet de chambre était une mince ressource pour un homme rappelé à la sociabilité.

Peu à peu le baron, se sentant attiré vers les hommes, s'accusa d'une trop vive sensibilité. Des amis l'avaient trahi ; combien de thèmes ces trahisons n'avaient-elles pas fournis aux moralistes ? Des femmes l'avaient trompé ; il en était ainsi depuis le commencement du monde.

La Brunière fit son inventaire moral. Était-il de nature si supérieure que d'échapper au sort qui avait atteint les plus grands hommes de tous les temps ?

Les moralistes recommandaient le pardon des injures, l'indifférence tout au moins ; le baron haïssait ses ennemis et sans cesse appelait sur leur tête les châtiments du ciel.

Quelles qualités particulières avait apportées La Brunière dans le courant commun ? A qui avait-il été utile ? On lui avait fait du mal ; avait-il fait le bien ? Avait-il appliqué son intelligence à quelque utile création ? Avait-il sauvé quelqu'un du danger ou de la ruine ?

Le rôle du baron, il était obligé de se l'avouer, s'était borné à des plaisirs mondains et ses ennemis, loin de lui nuire, lui en avaient fait comprendre la vanité, en le forçant à méditer dans la retraite. En ce moment La Brunière eût sauté au cou de ses ennemis qui faisaient qu'en se sondant, il ne se jugeait pas meilleur que les autres hommes.

Mais, s'il pardonnait à des ingrats, quelles actions de grâces La Brunière ne rendait-il pas à la jeune fille qui la première avait donné naissance à de tels retours ?

Le lendemain le baron revint sur la voie avec des élans de joie tels qu'il en avait rarement ressentis. A une demi-portée de fusil du pavillon,

le mécanicien eut ordre de ralentir sa marche, et de faire entendre le sifflet indicateur de l'arrivée du train.

Le bruit particulier produit par ce wagon solitaire fit lever les yeux de la jeune fille, que La Brunière salua avec courtoisie. Si une douce rougeur se répandit sur des joues ingénues, le cœur du baron battait à tout rompre.

Sans une sotte crainte qui le retenait, le voyageur fut descendu à la station de la petite ville ; mais il fallait rompre avec un serment, et La Brunière avait puisé de telles consolations pendant six ans de solitude, que maintenant il lui restait quelques appréhensions sur l'avenir. Et pourtant, semblable aux matelots qui ont fait un long cours sans débarquer, le baron entrevoyait la terre ferme, comme un lieu de délices.

Un troisième voyage devait décider du parti que prendrait le voyageur. La Brunière encore une fois voulait étudier la figure de la jeune fille. Toute son attention concentrée dans le regard, de loin il étudiait déjà le pavillon de briques, qui servait de cadre à la jeune ouvrière, et longtemps avant d'arriver les gais entrelacements de briques roses lui faisaient battre le cœur.

Déjà apparaissaient aux yeux de La Brunière les rideaux à jour de la fenêtre, dont un coin habituellement relevé, encadrait le profil de la jeune fille. Le baron se faisait une fête des beaux cheveux en grappes qui pendaient sur la tapisserie, des longs cils découpés sur la transparence des joues et de l'innocente rougeur qui l'accueillait d'habitude.

Les rideaux étaient soigneusement tirés. Pour la première fois, la jeune fille ne se trouvait pas à la fenêtre !

III

Quelle nuit anxieuse passa La Brunière ! Ce ne fut qu'une angoisse, quoique par instants la réflexion apaisât ces tourments. La jeune fille n'avait pas fait vœu de solitude, et il suffisait du plus simple événement pour l'appeler au dehors.

Mais les doutes et les chagrins naissent comme à plaisir dans l'esprit de ceux qui aiment, et il semble qu'une fée jalouse prenne à tâche d'entourer les roses de l'amour de sombres soucis.

Pour la première fois depuis six ans La Brunière descendit à la station de X.... Ses jambes fléchissaient sous un corps d'une extrême faiblesse; le baron ne s'inquiéta pas de ces phénomènes semblables à ceux d'un prisonnier mis en liberté après une longue détention. Son émotion était si vive, et en même temps son impatience si grande d'avoir des nouvelles de celle qu'il aimait, qu'il franchit d'un trait la montagne tortueuse de la petite ville, laissant en arrière son valet de chambre qui, n'étant pas soutenu par la passion, se traînait plutôt qu'il ne marchait.

Non loin du pavillon est située l'auberge de la Pomme d'Or, une ferme plutôt qu'un hôtel. Ce sont de grandes cours, où sont remisés des chariots de rouliers; sur le fumier des poules picorent leur nourriture. D'un pigeonnier à toit en poivrière s'échappent des pigeons qui traversent la cour. Un escalier de meunier conduit à une balustrade de bois qui s'étend autour des chambres. Au dehors, à travers les fenêtres de l'auberge, apparaissent de grandes bassines de cuivre luisantes, et si la porte est petite, la cheminée est vaste et des flots d'une odorante fumée s'en échappent.

La Brunière descendit dans cette hôtellerie. L'hôtesse était avenante, gaie et on sait à quelles conditions tiennent les affirmations des meilleurs observateurs. Le baron, rien que par son entrée à l'auberge, jugea les habitants de X.... plus sociables que dans tout autre pays; immédiatement il alla faire le tour du pavillon en briques, dont la porte donnait sur une petite place, en face même de la chambre que l'hôtesse avait choisie pour lui au premier étage.

Assis sur le tunnel, ce pavillon était calme et propre comme une maison hollandaise. De grands rosiers en espalier servaient d'ornement à la porte et les fleurs grimpaient jusqu'à la fenêtre du premier étage, semblant demander la faveur d'être cueillies. Aucun mouvement intérieur ne se faisait remarquer dans le pavillon. Plongé dans ses réflexions, La Brunière suivait machinalement du regard la longue voie ferrée, que si longtemps il avait parcourue sans se douter que le bonheur était au-dessus de ce noir tunnel.

Mais avant tout le préoccupait le souvenir de la jeune fille. Dès le soir, ayant à dessein pris son repas dans la salle commune de l'auberge, La Brunière fit causer l'hôtesse. Par le ton qu'il donnait à la conversation, tout en écoutant les commérages familiers aux hôtesses de petite ville, le pavillon et celle qui l'habitait revenaient à chaque halte de la commère et La Brunière apprit (avec quelles joies intérieures!) combien les gens de la ville estimaient la jeune orpheline qui vivait de ses ou-

vrages de broderie. Sauf les courses qu'exigeait son travail, Jenny Brell sortait rarement; on ne l'avait jamais vue se livrer aux plaisirs de son âge. Une lampe allumée chaque soir était l'enseigne de sa vigilance.

Le cœur plein d'ivresse, le baron se coucha, attendant avec impatience les premiers rayons du jour. Il était arrivé de nuit à X... ; il voulait voir la ville le matin. A peine les portes de l'auberge ouvertes, La Brunière était sur pied, admirant l'horizon étendu qui se déroule au pied du pavillon de briques.

La ville est bâtie sur un coteau au bas duquel coule une claire rivière. Le baron fit le tour de la montagne. Dans les champs travaillaient les paysans ; les paysannes, de grands seaux de lait sur la tête, souriaient à l'étranger. De lourdes voitures chargées de fruits montaient la côte, conduites par des charretiers joyeux.

Tous les habitants que La Brunière rencontra lui parurent bons, polis, affectueux.

Le joli pays pour se reposer et terminer ses jours en paix ! La cloche de la quarantaine allait sonner pour le baron : c'est le premier avertissement du repos. Le voyageur avait usé de tous les plaisirs et il a été dit quelle amère liqueur il trouva au fond de la coupe.

Une jeune fille se présentait avec les qualités nécessaires pour une union que La Brunière envisageait comme le parfait bonheur.

Un mois il resta à la fenêtre de l'auberge, épiant les démarches de celle qu'il rêvait pour compagne. Grave affaire que le mariage pour un homme qui se connaissait des germes de misanthropie ! Il ne voulait pas prendre l'engagement à l'aventure. Rarement La Brunière parvint à entrevoir la jeune fille ; mais il l'étudiait par mille choses qui l'entouraient : la cage d'oiseau pendue à la fenêtre, les rosiers de la porte, chaque brique du pavillon.

Pour que sa présence dans la ville ne fût pas soupçonnée, deux fois par semaine il reprenait la voie ferrée, et de son wagon se montrait aux yeux de la jeune fille, qui aujourd'hui souriait amicalement au voyageur errant.

Le sort en était jeté. Le baron se décida à se fixer dans le pays et il passa avec le notaire le contrat d'achat d'une grande propriété qui du sommet du coteau de la ville descend jusqu'à la rivière ; avec la propriété il fit marché du petit pavillon de briques qui y attenait.

Son titre de propriétaire lui en ouvrirait les portes : ainsi il se présenterait naturellement auprès de la jeune fille et pourrait l'étudier de près.

La terre qu'acheta le voyageur était médiocrement entretenue. La mort du propriétaire datait d'un an et déjà les branches des arbres, heureuses de revenir à la liberté, se jouaient en paix dans les sombres allées de verdure. De mauvaises herbes semblaient s'être coalisées pour étouffer les fleurs : on eût dit des plantes jalouses des riches couleurs et des parfums.

La Brunière se dit avec quelle joie il introduirait en compagnie de l'orpheline l'harmonie dans le jardin. Ayant pris rendez-vous avec le notaire pour visiter le pavillon, rarement il éprouva une telle émotion. De cette visite dépendait son bonheur!

Une vive rougeur monta aux joues de Jenny Brell quand elle ouvrit au voyageur. Et si La Brunière fut frappé de la délicatesse des traits de la jeune fille, tout ce qui l'entourait le confirma dans l'opinion qu'enfin il avait trouvé celle qu'il rêvait.

Sans feindre de reconnaître le baron, l'orpheline montra les petites chambres qui composaient le logement dont le mobilier était en harmonie avec celle qui habitait le pavillon; jusqu'aux bouquets des papiers de tenture faisaient penser à la chaste vie de la jeune fille.

La Brunière revint à l'auberge plein d'allégresse: s'il regrettait maintenant ses six années de solitude volontaire, il leur devait d'avoir rencontré Jenny Brell.

Toutes les plaies de son cœur étaient cicatrisées : maintenant naissaient des fleurs sur un terrain qu'il croyait aride à jamais.

L'air de la montagne, des courses dans les environs, la vue du paysage dont il ne pouvait se rassasier, la fréquentation de quelques honnêtes gens du pays, tout le confirma dans l'idée qu'il avait enfin trouvé le repos.

Une seconde visite à Jenny Brell lui permit d'étudier l'orpheline de plus près. A la troisième entrevue il offrit à la jeune fille sa main, sa fortune, son cœur, trop heureux de n'être pas repoussé.

Les hommes qui approchent de la quarantaine redeviennent enfants en amour. Ils recherchent leurs sensations d'il y a vingt ans. La Brunière aimait fortement. Il aima bien plus encore quand l'orpheline remit sa réponse à huit jours de là. Elle comprenait la gravité d'un tel engagement et n'était-ce pas prouver par ce délai qu'elle envisageait le mariage sérieusement?

Pendant huit jours La Brunière ne devait plus se présenter au pavillon. Cette barrière opposée à ses désirs rendait encore plus souhaitable l'union projetée.

La Brunière parlait de Jenny Brell à ceux qu'il rencontrait; tous

le confirmaient dans l'opinion qu'il s'était faite de l'orpheline. Jaloux et jalouses étaient forcés de se taire.

Jenny avait condamné sa porte. Chaque matin elle ouvrait sa fenêtre et réconfortait le baron par de charmants sourires dans lesquels semblait écrit : espérez. Ces sourires remuaient le cœur de La Brunière et le comblaient de félicités pour la journée. Jamais il n'avait aimé de la sorte. Des tendresses pures remplissaient son être et lui rendaient ses sensations de jeunesse.

Les huit jours expirés, le cœur battant à tout rompre, La Brunière, malgré son émotion, courut au petit pavillon, se précipita sur la main de Jenny, essayant de faire passer dans cette étreinte tout le bonheur qu'il ressentait. Tout d'abord, les yeux de la jeune fille lui apprirent que ses projets étaient acceptés.

— Ah ! Jenny, que je vous aime ! fut sa seule parole.

Souriante et confuse, l'orpheline osait à peine lever les yeux.

Jenny avait une vieille parente que dès lors elle introduisit dans son intérieur ; mais la tante par sa présence rendait plus piquants les serrements de main à la dérobée des deux amants. Le soir elle les accompagnait à la promenade, à quelques pas de distance, et La Brunière pouvait échanger de tendres confidences avec sa future.

Les deux mois nécessaires aux publications de bans semblaient plus longs que deux siècles au baron ; pour ne pas quitter Jenny un instant, il voulut prendre ses repas au pavillon et les jours s'écoulèrent tissés de soie.

Quelquefois, de grand matin, La Brunière descendait la montagne pour contempler le cadre où lui était apparue celle qui avait décidé du bonheur de sa vie. Le petit pavillon de briques, ses rideaux, les roses grimpantes remplissaient chaque fois de nouvelles félicités le cœur de l'amant qui ne pouvait se lasser d'admirer le cadre, quoique le portrait fût absent.

La Brunière osait à peine croire à son bonheur. Après tant de tempêtes trouver un port à l'abri des désillusions, troquer une vie errante contre un foyer domestique où sans cesse il rencontrerait de chastes regards, ce sont des rayons de soleil qui épanouissent le cœur des natures les plus ulcérées.

Tout ce qui entourait Jenny était un gage de tranquillité et d'attachement à l'intérieur. Nul désir ne faisait briller les yeux de l'orpheline, et quoique le mariage fût proche, Jenny continuait ses travaux à l'aiguille.

Une dernière fois La Brunière usa de son wagon pour aller choisir

lui-même les cadeaux de noce de sa fiancée. Il fit cadeau à la compagnie du Nord de ce wagon qui ne devait plus lui servir, y mettant pour condition qu'il serait employé au transport de dix pauvres voyageurs en faveur desquels il fonda des passages gratuits. Ceux qui aiment sont tellement heureux qu'ils voudraient faire partager leur bonheur à toute la création. Retenu par de beaux yeux dans les douceurs de la vie tranquille, La Brunière plaignait maintenant ceux que les affaires ou la misère font changer de lieux et entraînent dans des pays lointains.

Il revint à quelques jours de là ayant hâté son voyage. Chaque moment qu'il passait loin de Jenny lui semblait une éternité, chaque regard qu'il lui était permis d'échanger avec la jeune fille, il l'eût payé de sa fortune.

Il fallait se presser, conclure ce mariage sans perdre un instant. Le notaire, consulté par La Brunière sur la teneur du contrat, avait dit un mot significatif :

— Ne dépassez pas la quarantaine, monsieur le baron.

D'abord, La Brunière en voulut à l'homme de loi d'avoir révélé cette balance dans les plateaux de laquelle les dix-sept ans de Jenny pesaient si légèrement, les trente-neuf ans du futur si lourdement. Un tel prosaïsme déchirait le voile des illusions pour montrer la triste réalité tapie derrière. Les sourcils renfrognés par ce conseil : — Suis-je trop âgé? se demandait La Brunière qui se sentant redevenir aimant avait éloigné l'idée qu'il pût ne pas être aimé.

D'autres paroles plus graves encore prononcées par le notaire, revenaient sans cesse à l'esprit du baron.

— Ce n'est pas aujourd'hui qu'une telle union est grave... Songez que dans dix ans vous toucherez à la cinquantaine.

Cruelles paroles dites avec un ton de bonhomie qui n'en froissaient pas moins l'amoureux ! Aussi le voyage au retour lui parut-il long. Il avait hâte de plonger dans les yeux de Jenny et d'y oublier les conseils bourgeois d'un homme d'affaires qui parlait d'âge quand il fallait parler amour.

Au coucher du soleil La Brunière arriva au pavillon. C'était l'heure où Jenny habituellement se promenait dans le petit jardin derrière la maison. En ce moment elle était occupée à semer du pain dans les allées pour qu'à l'aube les oiseaux, trouvant leur pâture, fissent entendre des cris joyeux.

La Brunière alla droit à Jenny, et l'émotion qui parut sur la figure de la jeune fille fit que le baron oublia les propos du notaire. Il raconta

brièvement son séjour à Paris, appuya sur l'impatience qu'il avait de revenir au plus vite. Jenny souriante écoutait.

Dans un coin du jardin se trouve un puits bordé d'une large margelle. Un sureau touffu égaie de sa verdure la pierre grise. Deux bancs sont adossés au puits de chaque côté, qui permettent de jouir de la fraîcheur pendant les soirs d'été. Après quelques tours dans le jardin, Jenny lassée par la chaleur s'assit sur un banc, La Brunière sur l'autre, tous deux séparés par la margelle du puits.

Ils étaient seuls à cette heure. La nuit tombante les rendait silencieux. Aucun bruit dans le jardinet. Le recueillement était grand de part et d'autre.

Un désir immodéré de prendre la main de Jenny traversa l'esprit de La Brunière. Le fantôme de sa jeunesse passée venait de le lui conseiller. Un soir, à vingt ans de là, l'amoureux se promenait avec une jeune fille, les mains enlacées dans ses mains. Jamais depuis, une si vive sensation ne s'était reproduite. La Brunière avait vingt ans alors. Et le fantôme de la jeunesse envolée disait : — Parle à ta fiancée un langage que ses dix-huit ans puissent comprendre !

Avec émotion La Brunière s'empara de la main de Jenny, malgré sa résistance. Plus la main du baron insistait, plus la main de la jeune fille s'efforçait de fuir. Ce sont des combats d'une délicatesse impossible à peindre. La main de Jenny était douce et fine ; on eût cru que les doigts s'effilaient encore pour se dégager ; mais La Brunière, sur ses gardes, les tenait emprisonnés.

Toutefois ce manége n'offrit pas à La Brunière les sensations de vingt ans auparavant. Il avait compté sur l'émotion de Jenny, sur des troubles mystérieux, des moiteurs tapies dans les méandres de la main. Et la jeune fille se tenait sur la réserve. Mais était-il possible que Jenny, seule, à la nuit tombante, dans ce jardin isolé, agît autrement ?

C'est à quoi rêva la nuit l'amoureux. La soirée passée près de la margelle du puits à l'ombre du vieux sureau fut cependant une note de félicité ajoutée à celles qui faisaient présager à La Brunière un avenir de bleues tranquillités. Il est si doux d'oublier à deux les hommes dans une tranquille retraite !

Le lendemain La Brunière fit une promenade dans la campagne avec Jenny, accompagnée de sa parente. Assis sur un tertre sablonneux, le baron écrivit du bout de sa canne le nom de *Jenny* sur le sable. La jeune fille prit la canne et traça également le mot *Jenny*. L'amoureux

religion; elle tient fort peu de compte de l'ordre divin séparé de la nature, et de la nature elle-même séparée de l'homme; elle réduit à rien le domaine de l'invisible et celui de la divinité, en un mot elle a cessé d'être exclusivement religieuse. Le poëte n'est plus un voyant, un législateur, un patriarche, il ne s'appelle plus Moïse, Orphée, Zoroastre. Cette poésie purement humaine, succédant à la poésie sacrée de l'Orient et de la Grèce primitive, est marquée dans son œuvre la plus jeune et la plus éclatante du nom d'Homère. Les *Védas*, le *Zend-Avesta*, le *Pentateuque*, l'hymne primitif contenant avec le rituel du culte le code politique et moral de la nation, racontent dans une genèse inspirée la génération de l'Éternel invisible à travers les âges, l'apparition de l'univers au bout de sa parole. Cette première poésie lyrique, toute pleine de l'action de Dieu, a fait place à l'épopée, au récit des actions de l'homme. Homère, en métamorphosant les dieux de la nature en héros grecs, a fait oublier à la fois l'ancienne religion et l'ancienne poésie; il a passé pour l'inventeur de la poésie elle-même. Mais en réalité il représente un âge où l'importance du poëte s'amoindrit, où la poésie s'abaisse en quelque sorte et déchoit de sa haute fonction sociale.

Les Grecs eux-mêmes, chez quelques-uns de leurs sages, nous laissent entrevoir cette opinion d'une espèce de déchéance morale de la poésie à l'époque et dans l'œuvre même du divin Homère. Notre lumière en ce point c'est un grand poëte, le plus poëte de tous les philosophes, l'auguste Platon. Combien de fois n'a-t-on pas cité ce fameux passage du livre troisième de la *République*, pour en conclure que Platon bannissait la poésie de sa société idéale? Ces paroles du prince des philosophes prouvent seulement qu'il distingue deux ordres de poésie, et qu'il considère l'épopée homérique comme moralement inférieure à une poésie plus ancienne et plus religieuse.

L'auteur du *Phédon* et du *Banquet* bannissant la poésie! c'est là le blasphème le plus impie et le plus absurde qui ait été proféré contre la poésie et contre le divin philosophe. La fin du deuxième livre de la *République* et le commencement du troisième rétablissent dans son véritable sens le passage où l'on a cru voir un arrêt contre les poëtes; ces morceaux nous indiquent en même temps le caractère de la révolution faite dans la poésie par le chantre d'Ulysse et d'Achille.

Platon traite de l'éducation des enfants de la classe des guerriers qui sont destinés à être le soutien de l'État; il pense que le plus grand nombre des fables dont on peuple leur mémoire doit être rejeté de l'enseignement; et parmi ces fables, il cite celles d'Homère et

'Hésiode. S'expliquant ensuite sur ce qu'il blâme chez ces poëtes, les ombreux exemples qu'il indique et les commentaires dont il les ac-mpagne ont tous pour but de combattre l'anthropomorphisme d'Ho-ère. Ce dont il blâme le poëte, c'est d'avoir donné aux dieux la rme et les passions humaines. Là est le secret de la condamnation ont il frappe les poëtes, et c'est à Homère qu'il s'en prend comme au présentant le plus illustre de cette forme profane de la poésie. Nous isons sur l'époque grecque la même observation; à la place de Dieu, ul héros qui remplissait la poésie lyrique primitive, elle a mis l'homme us la forme de Dieu; elle a posé la figure de l'être fini sur ce trône armonieux et splendide qui jusque-là était réservé à l'Être absolu. La ésie a cessé dans le cycle d'Homère d'être ce qu'elle fut dans celui 'Orphée : une révélation, un enseignement. Avec la peinture des pas-ons, elle admet dans ces chants ce qui effraye le philosophe; elle présente ce que l'on doit combattre et non ce que l'on doit adorer; le met la réalité au-dessus de l'idéal, la vie humaine au-dessus de la ie divine.

C'est comme poëte tragique qu'Homère est banni de la république e Platon; en effet, le drame est le dernier terme de la révolution ite par Homère au sein de la poésie primitive dont la poésie lyrique conservé au moins quelques allures extérieures. En créant l'épopée, omère a remplacé par le récit des actions successives et contradic-oires des hommes la contemplation de l'immuable dans la vie divine. a poésie lyrique est identique à la forme de la poésie primitive; elle e raconte pas des événements passagers; elle exprimait à son réveil s sentiments simultanés constituant dans le cœur de l'homme l'ex-ase engendrée par l'aspect de Dieu dans la nature, son image exté-ieure et vivante. En introduisant le récit dans le lyrisme primitif, en aisant ainsi la plus large place à l'homme dans le sentiment et dans la einture de l'universel, l'épopée homérique préparait une phase en-ore moins religieuse pour la poésie. Dans l'épopée, le divin et l'hu-nain se trouvent au moins mélangés; l'homme n'occupe pas la scène out seul, la nature apparaît encore, quoique réduite à un rôle secon-laire, au rôle de cadre ou de fond de tableau; Dieu lui-même assiste l'épopée derrière les divinités anthropomorphes qui se mêlent à 'action. La Grèce, destinée à étouffer un moment le sentiment de l'in-fini et celui de la nature au profit de la liberté, la Grèce devait arriver à une poésie plus exclusivement humaine que l'épopée : elle créa le drame; elle fit descendre la poésie à mettre en scène les passions et les intérêts des hommes, comme elle fit descendre la statuaire des

représentations de Dieu à celle des héros et des hommes. Au point de vue de l'absolu, du type idéal de la poésie, il y aurait donc une poésie supérieure à celle d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide ; telle est la pensée de Platon, et il n'y a pas d'hypothèse qui ne puisse s'enhardir à l'abri de cette autorité. Ce poëte, que le sage des sages veut bannir de sa cité, n'est pas celui dont la lyre adoucit les lions et les tigres, celui qui bâtit avec sa voix les fondements des villes, celui qui enseigne aux hommes les noms divers et mystérieux de l'Être; ce n'est pas, en un mot, le vrai poëte, c'est-à-dire le poëte lyrique, le poëte religieux, l'Orphée. Toute la *République*, au contraire, est basée sur cette poésie sacrée qui distribue la connaissance de Dieu, du Dieu sans forme individuelle, du Dieu invisible, manifesté par l'ensemble des choses. Le poëte que proscrit Platon, c'est le poëte épique, à cause des premiers mensonges qu'il s'est permis au sujet des dieux; c'est surtout le poëte qui oublie et Dieu et la nature, pour ne peindre que les passions et les irrésolutions des hommes : c'est le poëte dramatique.

Écoutons le sage : « Si jamais un homme habile dans l'art de prendre divers rôles et de se prêter à toutes sortes d'imitations, venait dans notre État et voulait nous faire entendre ses poëmes, nous lui rendrions hommage comme à un être supérieur, merveilleux, plein de charmes ; mais nous lui dirions qu'il n'y a pas d'homme comme lui dans notre État, et qu'il ne peut y en avoir, et nous le congédierions après avoir répandu des parfums sur sa tête et l'avoir couronné de bandelettes ; et nous nous contenterions d'un poëte et d'un faiseur de mythes, plus austère et moins agréable, mais plus utile, dont le ton imiterait le langage de la vertu et qui se conformerait aux règles que nous aurions établies en nous chargeant de l'éducation des guerriers. »

Aux yeux de l'ancienne critique, Platon, bannissant les poëtes qui ne mettaient en scène que l'homme et ses passions, semblait proscrire toute poésie, car cette critique n'avait pas la notion d'une poésie supérieure; elle ne tenait pas compte du sentiment de l'infini et du sentiment de la nature. La poésie purement humaine, la poésie sans la lyre, en un mot, s'est considérée avec raison comme répudiée par le philosophe; et malgré l'évidence du morceau que nous venons de citer, elle n'a pas compris que la vraie, la grande, la sainte poésie, était au contraire appelée avec amour dans la cité du divin penseur.

Cette première décomposition de la poésie, signalée par Platon, et qu'il attribue avec justice à Homère, s'est faite, comme nous le voyons,

en même temps que la décomposition du sentiment primitif de la Nature ; ces deux faits sont la conséquence l'un de l'autre. Le même moment vit aussi la science se séparer de la poésie. Cherchons quel est le sens et la loi de ce premier démembrement de la sagesse des anciens jours.

Le premier acte poétique de l'esprit humain fut un sentiment direct et synthétique de la totalité de la Nature, en tant que révélatrice de la vie universelle, de l'Être infini. Quand les premiers regards de l'homme, après avoir confusément embrassé la généralité des choses, discernèrent, par grandes masses dans l'ensemble, les phénomènes particuliers, chacune de ses grandes masses de phénomènes resta pour l'homme révélatrice de l'infini dans une de ses faces ; par conséquent, l'unité du sentiment de la Nature persista comme lien entre les sentiments moins généraux des différentes parties de l'univers. Ainsi, l'aspect de la mer sans limites, l'aspect du ciel peuplé d'astres sans nombre, celui de la lumière impalpable et omniprésente, comportaient le sentiment d'un être également immense, également infini, qui se rêvet aux yeux de l'homme de ces divers attributs. Mais comme l'unité de la nature se combine avec la multiplicité et la diversité des formes et des êtres, cette multiplicité, impossible à dénombrer, faisant disparaître l'idée de fin et de limites, provoque aussi le sentiment de l'infini. Le sentiment primitif de l'infini, d'où naquit le panthéisme oriental, renfermait donc, dans son universalité, le sentiment de la multiplicité et de la difformité des formes de l'Être.

Malgré tout ce qu'eut d'abord d'écrasant pour l'âme humaine cette impression faite par l'univers, et quelque faible que fût encore la conscience de la personnalité, ce germe du développement de l'âme ne put être détruit. La notion confuse, il est vrai, de la personnalité subsista au milieu du sentiment d'un seul être infini et de la multiplicité des formes de cet être. La synthèse primitive de la connaissance humaine, cette révélation faite par la Nature, renfermait donc à la fois le panthéisme, le polythéisme et le déisme.

Si la nature est révélatrice de l'infini, elle n'en est pas seule révélatrice ; le caractère du christianisme est précisément d'être une révélation de l'infini tout à fait indépendante de la nature, supérieure à la nature. Ce n'est qu'en dehors de la tradition déiste, dans les poésies et les religions païennes que nous avons pu étudier la décomposition du sentiment primitif de la Nature. C'est l'Inde, l'Égypte et surtout la Grèce qui se trouvent le théâtre forcé de nos observations.

Sur la terre classique du panthéisme, dans l'Inde elle-même que

cette doctrine condamne à l'immobilité, la notion des existences distinctes dut s'introduire dans le sentiment général de la Nature, quoique cette impression absorbât presque entièrement la personnalité humaine. Le développement de la société voulu de Dieu n'eût pas été possible dans le sein de l'extase primitive. Tout progrès implique la succession, toute vie implique l'individualisme, toute connaissance implique la distinction. Il fut donc nécessaire que l'idée de Dieu, dont l'unité éblouissait l'âme à travers la nature, se manifestât aussi de sa suprême diversité, et que la variété se montrât pareillement dans l'homme par la séparation des races et des religions, en même temps que la division des sciences, source de la connaissance distincte, s'opérait dans l'esprit humain. Le sentiment de telle ou telle des faces multiples de la Nature devait donc prédominer chez certains hommes et certaines races d'hommes, au milieu des impressions faites par l'ensemble des choses ; chez quelques-uns même, le sentiment d'un phénomène isolé dut exclure la notion du général et de l'universel. Ainsi, dans le sein du panthéisme de l'Inde apparaît le germe du polythéisme : l'idée de la multiplicité des personnes divines, basée sur la multiplicité des formes et des êtres au sein de la nature. Tantôt, ce sera Dieu plus particulièrement conçu comme lumière inextinguible, comme le soleil ou l'ensemble des cieux, sous le nom d'Indra ; tantôt, Dieu personnifié comme l'étendue sans bornes, l'Océan dont nul n'a vu le fond, l'abîme infini, père de toutes choses, sous le nom de Brahma ; ou bien enfin la divinité comprise comme cette puissance orgiaque de la nature qui se manifeste par la destruction et la reproduction incessantes, par la guerre que se font les animaux, et par le rapprochement des sexes, puissance personnifiée dans Siva. Dieu se montrera encore dans les mille avatars ou transformations de chacune des personnes divines qui reparaissent dans chacun des objets de la nature.

Ainsi, déjà dans l'Inde, à travers le panthéisme, apparaît la faculté de considérer chacun des phénomènes de l'univers comme isolé, et même de le personnifier, de le douer de l'individualité au point d'en faire un Dieu. Mais, il ne faut pas s'y tromper, jamais dans l'Inde les dieux individuels ne rompront la chaîne qui les unit les uns aux autres dans le Dieu universel. Quelque prédominant que se montre dans certains des cultes de l'Asie le sentiment d'une des faces particulières de la vie universelle, jamais ce sentiment n'y sera exclusif au point de détruire l'idée de la vie dans le reste de la nature ; derrière le sentiment de l'individuel et de la limite, persistera l'intuition de l'universel et de l'infini. La personnification accidentelle des diverses manifesta-

ns de la vie divine n'imposera pas aux dieux qui en naîtront une forme muable cherchant à emprisonner l'infini dans un seul type, comme noi humain est emprisonné dans la forme humaine. Le Dieu pourra ndre alternativement et même simultanément toutes les formes males, végétales et minérales; à peine si la figure humaine sera ır lui l'objet d'une simple prédilection; à peine si, dans ses nom-ux avatars, il préférera le corps du guerrier ou de la jeune fille à ıx du tigre ou de la colombe, du palmier ou de la rose. Aussi le poëte abitue à le retrouver et à le peindre sous toutes les formes; et tous objets, par leurs rapports manifestes avec un Dieu, trahiront leur ɔendance de la vie universelle, de l'ensemble de la nature, en un t, de l'infini.

Dans ce monde de l'Orient, les arts plastiques, restés sous la direc-n du sacerdoce comme la poésie, constateront cette variété d'exis-ıces du Dieu par la complexité de la forme visible qui lui est donnée ır symbole. Non-seulement la forme humaine, dans ses proportions 'écrasent les proportions colossales de la nature, ne suffira pas à ıfermer l'idée du Dieu, mais aucune forme particulière, si grandiose si terrible qu'elle soit, ne pourra exprimer cette synthèse mysté-use. Tous les règnes de la nature fourniront quelques traits à l'image ɔnstrueuse et divine, ou plutôt, la véritable, la primitive image du eu ne sera pas l'idole, mais le temple lui-même, c'est-à-dire la mon-gne entière creusée en voûtes innombrables; voilà quel sera le pre-ıer symbole plastique du Dieu-nature. La figure du Dieu de l'Inde, est l'hypogée tout entière; et les mille parois de granit le représen-ront dans ses mille métamorphoses, à la fois homme et serpent, aigle , lion, monstrueux composé d'animaux et de plantes, vivant à la fois 'une multitude de vies.

Chez le poëte indien, le sentiment de l'infini dans la nature naîtra u panthéisme; l'idée de l'universel invisible caché derrière cette ature sera très-profonde en lui; et cependant, cette idée ne fermera as son cœur au sentiment de la vie dans les objets particuliers, omme il est arrivé au déiste moderne. Dans l'Inde chaque animal, haque arbre, chaque fleur peut renfermer le Dieu et participer éter-ellement à l'ensemble de la vie divine; chaque plante, chaque ar-uste, chaque insecte, c'est la vie divine elle-même individualisée dans ertaines conditions. Ce n'est plus là cette existence toute personnelle, ɔute humaine, tout isolée des autres existences, dont l'anthropomor-hisme grec va douer plus tard les chênes et les sources transformés n nymphes; c'est une vie plus semblable à la véritable vie de la na-

ture, dans laquelle l'objet particulier n'apparaît jamais sans les racines qui l'unissent à la vie générale, et où son individualité elle-même ne se maintient que par une communion incessante avec cet ensemble infini. Aussi l'infini apparaît à tous les horizons de la poésie indienne; des multitudes de personnages s'y agitent, pareils aux milliers d'êtres qui fourmillent dans la forêt vierge, sous l'ardent soleil des bords du Gange. Sous ces créations luxuriantes, on sent partout le sol métaphysique; on aperçoit de partout, à travers les rameaux, l'enveloppe infinie du monde, le ciel, ce vêtement splendide de l'invisible. Tel apparaît le sentiment de la nature dans les fragments déjà révélés au génie occidental de ces immenses épopées de l'Orient, auprès desquels l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne forment, pour l'étendue, que de minces épisodes.

Il était de tradition, dans l'ancienne critique, de dire que la poésie grecque animait toute la nature. Quelques écrivains ont paru plaindre vivement la mer, les forêts, les fontaines et le soleil, d'avoir perdu leur personnalité mythologique, et ont cru que la vie était retirée à ces grands êtres avec les noms de Neptune, de Phœbus, des nymphes et des dryades. La nature, aux yeux de ces critiques, tirerait sa vie de l'imagination des hommes et non pas de la vie absolue et de la pensée de Dieu. Ce seraient donc les poëtes grecs qui auraient introduit la poésie dans la nature. Avant Homère, la mer immense, le ciel étoilé, la chaste lune, le char éclatant du soleil n'avaient rien dit au cœur de l'homme; c'est le paganisme qui a poétisé l'univers. Nous disons, nous, que la Grèce et l'anthropomorphisme ont détruit le sentiment de la nature. C'était là, du reste, la mission du génie grec; il devait fonder l'humanité par sa victoire sur la nature et les anciens dieux.

Comment le polythéisme grec a-t-il détruit le sentiment poétique de la nature?

Considérés relativement à toutes les vies et à tous les êtres particuliers, la vie et l'être humain leur sont certainement supérieurs; mais si on le compare à l'ensemble de la nature, l'homme est à la fois au-dessus et au-dessous d'elle. Ce qui distingue essentiellement l'être humain du reste de la création, c'est la liberté; par elle il ressemble à l'Être divin, mais c'est par elle aussi qu'il se sépare de la vie divine; c'est par elle qu'il cesse d'être un prolongement direct, une manifestation immédiate de l'existence de Dieu; c'est elle qui rompt la communion permanente qui rattache toute vie et toute force à la vie et à la force de l'absolu. L'être sans liberté et sans conscience n'a pas de personnalité, par conséquent il n'a pas de vie indépendante; il ne participe qu'à la vie générale. Mais cette vie générale, que peut-elle être

autre chose qu'une manifestation de la vie même de Dieu? En tant que particulier, chaque objet de la nature est, dans sa petitesse, comme un pur néant devant Dieu; en tant que faisant partie de l'ensemble de la nature, sans en avoir été détachée par la personnification, chaque créature de l'univers forme un trait de la forme extérieure de l'invisible infini; elle est une parcelle de ce vêtement sacré de Dieu dont le seul toucher vivifie.

Du moment où vous ne considérez dans un objet de la nature que ce qu'il a de particulier, vous le destituez de sa véritable vie et de son importance poétique. La contemplation des propriétés de l'existence, renfermées dans un objet isolé et que l'on finit par concevoir comme source de sa propre vie, telle est l'origine du fétichisme, religion muette et sans poésie des peuplades sauvages de l'Afrique. Le fétichisme, la croyance à une vie personnelle dans l'objet sans liberté, sans conscience et isolée de la vie générale, c'est la plus monstrueuse idolâtrie, c'est l'adoration du néant; c'est là un sentiment faux et absurde de la nature; aucune poésie ne peut en dériver.

Prendre un objet de la nature, une série de phénomènes et les représenter doués de la personnalité, de la conscience, de la liberté humaines, c'est, en voulant élever ces êtres en un état qu'ils ne possèdent pas dans la réalité, les séparer de la vie de l'ensemble, les arracher à cette communion qui fait toute leur grandeur et leur véritable existence, et, par là, les exposer à tomber plus tard, aux yeux des hommes, dans une espèce de néant, si tôt que s'évanouira ce prestige dont on les avait entourés; car le sentiment de la participation de ces objets à la vie générale, détruit par la personnification, ne pourra pas renaître immédiatement. Le fleuve et l'arbre, pour être déifiés sous forme humaine, ont dû être privés de leur vie et de leur caractère d'arbre et de fleuve; quand leur nom mythologique sera effacé, quand leur effigie humaine sera brisée, ils resteront quelque chose sans vie et sans nom qui n'aura plus de signification poétique pour les peuples, qui n'éveillera plus que des sensations au lieu d'engendrer des idées et des sentiments.

Voici, par exemple, le génie païen de la Grèce en face de la mer. La mer, cette indescriptible immensité, ce mouvement éternel, cette image sans formes et sans limites du chaos primitif! Dans ses sombres entrailles, des milliers d'êtres monstrueux s'agitent; les germes des continents dorment dans ses profondeurs incommensurables; formés par le travail séculaire d'insectes microscopiques, ils s'élèvent de jour en jour vers la surface de l'onde pour voir le soleil qui les fécondera.

La mer! cette chose qui confond l'esprit, ce symbole visible de l'Éternel inconnu! la mer a pris la forme et le caractère humain; elle devient Neptune, avide, turbulent, robuste, vindicatif, aveugle dans sa force, admirablement dessiné, d'ailleurs, pour exprimer ce qui peut être rendu par des actes humains de cette vie merveilleuse de l'Océan. Au lieu de l'Océan lui-même, c'est donc la figure de Neptune qui posera devant le poëte; c'est elle qui lui cachera la mer immense, qui traduira, sur sa physionomie grandiose mais limitée, toutes les passions qui agitent la face terrible et sans bornes de la mer.

A Dieu ne plaise et aux Muses immortelles, que nous lançions le blasphème sur une croyance, sur un sentiment qui nous ont valu la peinture de la tempête excitée contre Ulysse, au cinquième livre de l'*Odyssée*. La langue du critique se sèchera avant de contester à cette œuvre la grandeur, la précision, l'harmonie, la réalité frappante, l'effet dramatique, et surtout l'incomparable mélodie de la langue grecque. Mais qu'arrivera-t-il si vous ôtez à ce courroux de l'Océan la voix d'Homère, en lui laissant la forme de Neptune? Vous n'aurez plus que de fastidieuses copies, que des sentiments factices. D'ailleurs, en présence des grands orages de la mer, vous tous qui n'êtes pas Homère, mais qui voyez la nature avec votre cœur au lieu de la chercher dans les fables grecques, n'auriez-vous pas à nous dire quelque chose de plus profond et de plus religieux?

Une seule grande figure restera sur l'Océan peint par Homère, quand une croyance nouvelle aura fait évanouir la menteuse image de Neptune; c'est la figure héroïque d'Ulysse. Dans cette supériorité de l'homme sur l'élément réside tout l'esprit de la révolution que la Grèce a fait subir au sentiment poétique de la nature. Le poëte grec a beau accumuler les magnifiques paroles pour peindre les dieux et la nature, il a fait l'homme vainqueur de la nature et plus grand que les dieux. Dans ce passage de l'*Odyssée*, ce n'est pas l'homme qui se sent petit devant l'immensité de la mer, c'est l'Océan lui-même qui s'amoindrit devant Ulysse, c'est l'intelligence, c'est le courage humain qui triomphent des vents et des vagues soulevés par la colère d'un immortel.

Sois donc éternellement bénie, ô Grèce, mère de la liberté! Tout ce que tu as retiré de grandeur aux dieux et à la nature, tu l'as donné en indépendance, en force, en lumière à la conscience de l'homme!

VICTOR DE LAPRADE.

LE LION AMOUREUX

I

M. Michelet, qui juge à la diable, avec les éclairs de la passion et non avec la souveraine lumière de la vérité, a donné ce portrait de Tallien, qui ne sera accroché dans aucune galerie historique, quoiqu'il soit d'une touche forte et pittoresque :

« Ce grand homme resta pauvre, les mains vides, sinon les mains nettes. Nous l'avons vu à Paris traîner aux Champs-Élysées, à l'aumône de sa femme, alors princesse de Chimay. Le fait est que Tallien fut un ventre, rien de plus, un tonneau sans fond. Il eut beau voler toujours, nul remède à sa pauvreté. Né dans la cuisine d'un financier de Touraine, et fils d'un cuisinier, il eut l'âme à l'avenant, une âme de Laridon, tout à la gueule et aux filles. Il eût été moine à une autre époque, vrai moine de Rabelais. Il était beau et beau diseur, prêcheur, enjôleur de femmes. Sa plus grande jouissance, partout où il arrivait, était de monter en chaire, et de prêcher pêle-mêle la Révolution, la Raison, Jésus, Marat, et le reste. Les femmes étaient ensorcelées. Nullement cruel de nature, Tallien le devint toutes les fois qu'il y eut le moindre intérêt. Agit-il ? laissa-t-il agir en septembre ? C'est un problème. A Bordeaux, il ne fut ni au-dessus ni au-dessous des fureurs locales. Il les flatta en faisant mettre la guillotine devant ses fenêtres. Cette guillotine, dit-on, lui fut d'un excellent rapport. Tout est commerce à Bordeaux. Tallien commerça de la vie. Pour tromper les haines sérieuses qui voulaient du sang, il lui fallait enchérir en gestes, en paroles, en fureurs. Il hurlait, beuglait la Terreur, sans craindre d'exagérer son rôle. Pendant ce temps-là, dit-on, sa maîtresse

tenait le comptoir. On dit pourtant que parfois elle escamotait quelques grâces et sauvait des gens pour rien. »

Où donc l'historien a-t-il vu cela? Ni un journal, ni même un pamphlet n'a autorisé à frapper ainsi du même coup ces deux figures, qui appartiennent à l'histoire par le courage, l'éloquence et la charité.

II

Tallien avait un des premiers appelé la foudre sur les Girondins : ce fut son premier titre pour jacobiniser Bordeaux.

Quand Tallien arriva dans Bordeaux, tous les partisans de l'ancienne commission populaire se rassemblaient épars aux quatre points cardinaux de la ville. Couppé, aux Jacobins, accusait les marchands, les égoïstes, les muscadins, de conspirer soir et matin, de se concerter nuit et jour sur les moyens de s'emparer de la citadelle de Blaye, et de faciliter par là une descente des Anglais. « Les insensés Bordelais, dit Couppé, viennent de prêter serment d'opposition au décret qui ordonne une nouvelle levée de trois cent mille hommes. » Ils disaient qu'ils seraient sous peu de jours à Blaye, et qu'ils mettraient à la raison toute cette canaille de sans-culottes. Couppé propose d'établir des batteries de canon, pour empêcher le passage par les défilés et les gorges que devront nécessairement tenir les Bordelais.

Tallien était accompagné de Paganel et de Dartigoyte; le général Brune les suivait de près. Quel est le mot d'ordre?

Le mot d'ordre, c'était la Terreur.

III

La Convention avait sa logique impitoyable : elle n'envoya que des Montagnards dans le pays des Girondins.

Ce que Tallien avait dit de la réaction lyonnaise à la tribune, il allait pouvoir le répéter de la réaction bordelaise. Bordeaux était un centre contre-révolutionnaire. Il y avait un an que la République régnait et gouvernait en France, quand, à la fin de septembre 1793, la cité de Bordeaux, déjà accusée par Robespierre, s'avança sur le devant du théâtre pour jouer un des plus grands drames de la Révolution. C'est dans ce drame shakspearien — mais alors on ne s'occupait guère de

Shakspeare — que l'amour donna à Tallien l'emploi périlleux de jeune premier. Tallien d'ailleurs était beau, héroïque et sentimental.

Le 18 septembre 1793, le député Deffieux s'avança pour donner à l'Assemblée des nouvelles de Bordeaux. Il dit que les représentants du peuple ayant été insultés à Bordeaux, s'étaient retirés à la Réole; que Tallien, Dartigoyte et Paganel s'y étaient retirés aussi : « Ils reçurent une députation des citoyens de la ville, pour leur demander d'organiser l'administration publique. Ils ont cassé la municipalité ; *ils ont fait arrêter les gens suspects, et déjà trois cents de ces malveillants sont en prison.* »

Ducos, qui avait jusque-là échappé à la proscription des Girondins, voulut se faire l'avocat des Bordelais. On était au 27 septembre, et Toulon venait de se révolter comme s'étaient révoltés Bordeaux et Marseille. Ducos monte pieusement à la tribune : « Dans un moment où l'on calomnie la ville de Bordeaux, je dois vous annoncer ce que m'apprend une lettre particulière. A peine les Bordelais ont-ils appris l'infâme rébellion des Toulonnais, qu'ils se sont empressés de lever un bataillon pour marcher contre Toulon. »

Robespierre arrive avec sa parole d'airain : « Il faut remercier les patriotes longtemps opprimés de Bordeaux; mais il faut aussi punir les chefs de la conjuration bordelaise. Défiez-vous des fausses nouvelles que les aristocrates de Bordeaux imaginent de répandre pour tromper votre crédulité et endormir votre vigilance; il n'y a dans Bordeaux que les sans-culottes qui soient restés fidèles à l'unité de la République. Le reste est de la faction scélérate qui siéga dans votre sein. »

Ainsi Robespierre, par des signes implacables, traçait leur conduite aux Tallien envoyés à Bordeaux. Il ne fallait s'écarter ni de la Terreur ni de Robespierre.

La commune de Bordeaux se montre tout à fait révolutionnaire; son conseil général provisoire envoie dire à la Convention : « Si vous avez besoin de forces, parlez, et dix mille bras volent à votre secours. »

On voit que Tallien ni ses amis n'avaient point perdu leur temps : ils avaient métamorphosé le pays de Guadet et de Gensonné. Les Bordelais s'échauffèrent au jeu; ils se jetèrent à bras perdus dans les bras de cette République une et indivisible qui les avait tant divisés. Hérault de Séchelles s'écria : « Tout cède à l'empire de la vérité ! » La vérité est que les Bordelais avaient cédé à l'empire des Montagnards et à la présence des Tallien.

Une grande missive arriva à la Convention, signée Tallien :

« Nous avons écrit au Comité de salut public notre entrée à Bordeaux ; les sans-culottes sont sortis en foule au-devant de nous, des branches de laurier à la main, et nous ont accompagnés aux cris de *Vive la République! Vive la Montagne!* Tous les témoignages publics d'allégresse ont été prodigués. Nous avons pris notre logement au milieu des braves sections qui sont restées fidèles aux principes. Jaloux de compléter notre ouvrage en *abattant les têtes orgueilleuses* qui ont voulu fonder ici un empire autre que celui de nos saintes lois, nous avons publié dès le lendemain de notre arrivée un arrêté dont nous vous demandons la confirmation. Le désarmement ordonné dans cet arrêté s'exécute aujourd'hui avec un zèle incroyable, et donnera des armes superbes et en grande quantité à nos chers sans-culottes. Il y a des fusils garnis en or. L'or ira à la Monnaie, les fusils aux volontaires, *et les fédéralistes à la guillotine.* »

Robespierre n'aurait pas mieux parlé que ce Tallien qui devait faire guillotiner jusqu'à Robespierre.

Ysabeau ne parle et ne signe qu'après Talllien. Ces deux jeunes et terribles proconsuls écrivent aux Jacobins, le 29 brumaire : « Vous avez peut-être été étonnés, frères et amis, du retard de notre correspondance ; mais l'absence de la commission militaire que nous avions envoyée à Libourne, *pour faire justice des conspirateurs*, avait un peu ralenti *la marche des événements*. Fidèles ici à nos devoirs et à remplir les intentions de la Convention nationale, *nous nous attachons à faire tomber les têtes* des meneurs, des conspirateurs en chef, à *saigner fortement la bourse* des riches égoïstes, et à faire jouir des bienfaits de l'indulgence nationale les sans-culottes trompés par les scélérats... Chaque jour nous assistons à la plantation d'un arbre de la liberté. Nous ne sommes pas ici aussi avancés en philosophie qu'à Paris ; nous espérons cependant célébrer bientôt aussi la fête de la Raison. »

Pour le jacobin Tallien, la Raison est aujourd'hui une déesse. Pour le jeune Tallien, la Raison, demain, ce sera l'amour, l'amour qui lui fera oublier toutes les déesses de la Raison.

IV

Les Bordelais mouraient avec cette belle fleur d'atticisme qui illustra encore les Girondins.

« Le citoyen VIGNE, ancien municipal, taxé de fédéralisme, et le citoyen Vigneron, avocat plein d'esprit, furent conduits hier au supplice; VIGNE fut guillotiné le premier. La guillotine se dérangea; il était question de reconduire Vigneron en prison, il soutint au bourreau que la guillotine pouvait encore lui trancher la tête. Il exigea que le bourreau arrangeât la corde par le moyen d'un clou dont il indiqua l'usage et la place. Il fallut plus de trois quarts d'heure pour cette réparation. »

Le condamné parla au peuple avec une grande éloquence. Et comme il vit qu'on s'attristait beaucoup, il voulut finir par un mot gai : « Vous espérez un meilleur sort, mais en vain. Tout à l'heure je n'existerai plus, vous n'en serez que plus malheureux, car vous n'aurez plus *ni Vigne ni Vigneron*. » Ce mot excita un rire bruyant. « Il en rit aussi lui-même de pitié, et livra comme un sage sa tête à l'exécuteur. »

Les juges n'avaient pas le même atticisme : « *Mellet*, jeune enfant de seize ans, est traduit devant le tribunal révolutionnaire pour un nommé *Bellay*, âgé de quatre-vingts ans, que portait la liste de proscription. On lui demande son âge ; il répond qu'il n'a pas seize ans. *Tu en as bien quatre-vingts pour le crime*, lui réplique le président. Et il est envoyé à la mort. »

Bordeaux est à feu et à sang. Tallien écrit à la Convention la « punition des coupables : elle ne finira que lorsque tous les chefs de la conspiration auront subi la peine due au plus grand des crimes. »

La guillotine se lève et se lève encore; on y hisse la tête de Lavauguyon, le premier des contre-révolutionnaires de Toulon, et la tête de Biroteau, l'ancien girondin mis hors la loi. Le conventionnel Baudot a raconté l'exécution de ce Biroteau en rappelant le dernier mot de la victime : « Biroteau nous a fait un aveu bien précieux en convenant que s'il eût été vainqueur il nous aurait fait guillotiner. »

On voit que c'était à qui arriverait le premier dans ce grand et terrible steeple-chase. Ainsi, il fallait se dépêcher d'être vainqueur pour ne pas subir le sort fatal du vaincu, il fallait se dépêcher de guillotiner pour n'être pas guillotiné. Français contre Français criaient le *Væ victis* des Romains.

Le fédéraliste Cussy était à Bordeaux, il fut guillotiné. On guillotina le maire de Bordeaux, « homme riche de dix millions et fécond en ressources d'esprit ; dont ceux des habitants qui n'étaient pas de vrais sans-culottes avaient fait un dieu. »

Tallien, Ysabeau et leurs œuvres sont expliqués à cette époque par

Baudot à la Convention : « Tallien et Ysabeau ont bien mérité de la patrie, mais ils ont encore beaucoup d'occupation, » dit Baudot.

De son côté, la Convention ne se hâtait pas lentement. Il fallait renvoyer à Bordeaux huit membres de la commission populaire. L'expéditif Baudot dit : « Il ne faut que huit minutes pour les juger. »

Thuriot répond : « Il y en a eu trois jugés ce matin. » Baudot ne manquera pas de dire : « Il en reste cinq à juger, c'est cinq minutes. » On comptait les minutes, on ne comptait plus les morts.

La *régénération* de Bordeaux était regardée comme un des événements les plus heureux pour la République.

Après la dissolution de la commission populaire, on avait institué une commission militaire. Tout s'y faisait militairement; on n'allait qu'à coups de sabre et de guillotine. La mort était faite expressément pour tous les *contre-révolutionnaires*. « Voulez-vous savoir, disait Baudot à l'Assemblée, ce qu'on dira à Bordeaux lorsqu'on apportera la nouvelle de la mort des fédéralistes? On criera : Vive la Montagne! vivent les Jacobins! vive la République! La République est sauvée si on continue sur le pied où nous avons mis les choses dans le Midi. Tallien et Ysabeau ont trop bien commencé pour rétrograder maintenant. »

Tallien avait « bien commencé ». Comment va-t-il finir?

V

A Bordeaux, où je voulais retrouver le nom et la vie de Mme Tallien, j'ai interrogé les hommes, les livres, les journaux, les murs des prisons, les pages du tribunal révolutionnaire, nul n'a bien répondu aux questions de l'historien *. Bordeaux est un pays de luxe et de fêtes, d'éloquence et d'esprit; on n'y vit point dans le passé, on n'y pâlit pas sous les inquiétudes de l'avenir : on y cueille philosophiquement l'heure présente, comme faisait Montaigne. Ce n'est donc pas là qu'il faut chercher les dénicheurs de trouvailles, les fureteurs obstinés, les passionnés de la chronique et les bénédictins de l'histoire. Non

* M. Gustave Brunet, un bénédictin de Bordeaux, qui sait tout, ne sait presque rien du sejour à Bordeaux de Mme de Fontenay. « Les journaux du temps sont muets; les opuscules, en bien petit nombre, publiés après le 9 thermidor, ne disent rien. » Il faut donc consulter Mme Tallien elle-même dans ses lettres, dans ses enfants, dans ses contemporains.

seulement il n'y a pas de livres sur le proconsulat de Tallien, c'est à peine si on en garde le souvenir. Il faut en rabattre beaucoup sur les crimes révolutionnaires de Tallien.

Mais je ne le veux point défendre en ces jours de fièvre et de terreur, où il croyait que la guillotine travaillait pour la nation.

Comment rencontra-t-il à Bordeaux la marquise de Fontenay?

Quelles que soient les contradictions des historiens, il est hors de doute que le marquis et la marquise de Fontenay fuyaient en Espagne pour aller retrouver le comte de Cabarrus *. La marquise de Fontenay avait marché avec le flux révolutionnaire; mais M. de Fontenay, un homme de l'ancien régime, n'avait pas voulu déposer sur l'autel de la patrie son titre de marquis, sa toge de conseiller, la girouette de son château, ni les clefs de son trésor. Il s'était caché, il avait reparu. Il croyait que Barrère et Barras, qu'il avait vus dans les derniers salons, le sauveraient s'il était menacé. Mais la loi contre les suspects frappait de terreur tous ceux qui n'avaient rien fait pour la République. Il résolut de s'expatrier.

Depuis que le divorce, cette extrême-onction du mariage, avait force de loi, Térézia Cabarrus avait voulu plus d'une fois abdiquer son titre de marquise de Fontenay. Elle était mal mariée : le marquis, on le sait déjà, était joueur et libertin ; il n'avait apporté dans la maison conjugale aucune de ces fortes vertus de l'intérieur qui sont la sauvegarde de la femme.

Térézia Cabarrus lui était de cent coudées supérieure par l'intelligence et par le cœur. Si le divorce avait quelquefois raison, c'était pour dégager une telle femme d'un tel homme. En toutes choses elle fut meilleure que lui : elle le vit en danger quand elle-même se croyait libre. Elle le vit en danger à Paris, elle se résigna à l'emmener en Espagne. Elle le vit en danger à Bordeaux, elle osa tenter l'audience des dispensateurs des grâces. Elle se rapprocha sans cesse de lui et voulut le sauver. Voilà Térézia Cabarrus ; voilà madame de Fontenay.

Pourquoi s'arrêtèrent-ils à Bordeaux? Serait-ce parce que l'ancien conseiller y avait vécu longtemps? Fut-il arrêté pour être reconnu un des amis du maréchal de Richelieu?

* Prudhomme, qui écrivait un peu par ouï-dire, mais à peu près la vérité, affirma que Mme de Fontenay, amie des Girondins, effrayée de leur chute, compromise par ses amitiés, par son nom, par son mari, partit avec lui pour Madrid où l'attendait son père, devenu grand d'Espagne ; mais « elle fut jetée en prison à Bordeaux. »

La marquise fut-elle arrêtée parce qu'elle était sa femme, ou parce qu'elle le voulut suivre en prison?

Je doute qu'elle l'aimât jusque-là.

Quoi qu'il en soit, ce fut dans la prison qu'elle vit Tallien. Comment y vint-il? Non pas, comme on l'a dit, pour se réjouir les yeux des douleurs des prisonniers; mais sans doute appelé par la marquise de Fontenay, qui se rappelait très-bien avoir vu Tallien chez Mme Charles de Lameth.

Mme la marquise du Hallay qui a écrit sous la dictée de la princesse de Chimay plus d'une page de la vie de Térézia Cabarrus et de Mme Tallien, m'a raconté ainsi l'arrestation de sa mère à Bordeaux.

Elle passait avec M. de Fontenay pour gagner l'Espagne. Elle ne fuyait le danger que pour son mari, quels que fussent les torts de M. de Fontenay: pour elle, avec son esprit aventureux et chevaleresque, elle était de celles qui affrontent tous les orages. Et, en effet, à peine s'est-elle reposée chez un des frères de son père, un armateur que la guillotine n'avait pas encore frappé, que la voilà qui s'amuse à jouer encore avec le péril.

Elle apprend qu'un navire anglais est sur le point de prendre la mer avec plus de trois cents passagers, familles nobles, familles parlementaires, familles royalistes de Bordeaux, qui n'échapperont pas au tribunal révolutionnaire. Mais le capitaine anglais, qui n'est pas un sauveur pour l'amour de Dieu et de son prochain, mais par amour de l'or, ne veut pas mettre à la voile faute de trois mille francs qui manquent à la somme consignée par les émigrants.

Mme de Fontenay s'indigne devant son oncle. « Quoi! s'écrie-t-elle, tant de monde périrait faute de trois poignées d'or! »

Et, sans vouloir écouter ni son mari ni son oncle, elle monte en voiture, elle va trouver le capitaine et lui compte la somme imposée.

Le capitaine veut lui donner un reçu. « Non, lui dit-elle; je ne vous demande que la liste de vos passagers. »

Le capitaine se contente de copier à la hâte les vingt principaux noms.

Mme de Fontenay revint toute joyeuse et s'arrêta devant le théâtre, à la rencontre de son oncle, s'écriant:

« Ah! que je suis contente de m'être arrêtée à Bordeaux! »

Mais cette belle action devait avoir sa récompense. Dans les jours d'agitation publique, il n'y a point de secret. On pense tout haut. Le capitaine, avant de retourner à son navire, raconte comment une belle

femme, qui lui paraissait une grande dame, était venue payer le bon vent. Il y avait là des oreilles jacobines. Ce fut soudainement un grand émoi. Les terroristes réunis se jetèrent sur le capitaine et le voulurent conduire droit à la guillotine. Heureusement il était armé, heureusement il était brave ; à peine eût-il tiré son épée et parlé d'une voix hautaine, que les plus intrépides se tinrent à distance. Trois ou quatre hommes furent blessés. Il parvint à battre héroïquement en retraite et à regagner son bâtiment.

Tout était disposé ; on leva l'ancre à l'instant même; on se confia à la mer.

L'exaspération était grande parmi les blessés, les aventuriers et les lâches. Ne pouvant avoir raison du capitaine, on parla de se rejeter sur la femme qui avait sauvé les aristocrates. On savait son chemin ; on suivit sa trace.

Quand on arriva sur la place du théâtre, Mme de Fontenay se promenait avec son oncle Cabarrus, M. Jalabert et un Girondin qui se cachait sous le masque des Montagnards.

Elle avait déjà oublié sa belle action et ne parlait que de son prochain départ pour l'Espagne. « La voilà ! la voilà ! cria la populace en courant à elle. La voilà, celle qui a sauvé les aristocrates ! »

Et sans plus parlementer, les plus décidés se jetèrent sur elle et l'entraînèrent dans le flot hurlant, loin de son oncle et de ses amis.

Pendant que l'un lui arrachait sa mantille, l'autre tentait de la fouiller pour avoir la liste de ceux qu'elle venait de sauver.

En ce temps-là, on était accoutumé à toutes les formes de l'émeute. Aussi Mme de Fontenay ne s'effraya-t-elle pas. Elle était d'ailleurs vaillante et aventureuse. « Que me voulez-vous? dit-elle. Je ne suis pas une ennemie du peuple. Vous voyez par ma cocarde que je suis une patriote. »

On criait à tue-tête : « Qu'elle nous donne la liste ! qu'elle nous donne la liste ! »

Elle avait compris. « On vous a trompés, citoyens ; ceux qui se sont embarqués ne sont pas des contre-révolutionnaires. — Eh bien, donnez-nous la liste, puisque tu l'as dans ton sein. »

Et, sans mettre de gants, le plus brutal de la bande faillit déchirer le corsage de madame de Fontenay,

Mais elle le repoussa avec une énergie toute romaine, rougissant d'indignation autant que de pudeur. Et comme c'était un caractère viril, que cette femme alors si délicate, toute de nerfs et de feu, elle prit elle-même la liste dans son corsage, elle la montra aux sans-culottes,

et elle leur dit, comme pour les défier : « Je ne vous donnerai pas cette liste. Si vous voulez me la prendre, tuez-moi. »

Et elle mordit la liste de ses belles dents.

Que serait-il arrivé si, en cet instant, Tallien, qui demeurait sur la place, ne fût accouru pour calmer cette émeute? Sur un signe de main du proconsul, tout le monde se tut. « Je connais cette femme, » dit-il aux sans-culottes.

Tallien n'avait pas reconnu madame de Fontenay.

Il reprit : « Si elle est coupable, elle appartient à la justice. Mais vous êtes trop magnanimes pour frapper un ennemi désarmé, surtout si cet ennemi est une femme. »

Tallien croyait avoir sauvé madame de Fontenay; mais il comptait sans Lacombe, plus terrible que lui : Lacombe, le président du tribunal révolutionnaire, était déjà informé que les aristocrates sauvegardés par le capitaine anglais venaient d'échapper, grâce à cette femme qui était là devant le peuple en fureur.

Il donna l'ordre d'arrêter madame de Fontenay.

A cet instant — il était trop tard — Tallien reconnut madame de Fontenay.

VI

C'est ici que se passa ce drame qui pourrait s'appeler *le Lion amoureux* *.

Tallien arrive au greffe et donne l'ordre que la citoyenne Fontenay lui soit amenée. Le porte-clefs reparaît bientôt avec une jeune femme de vingt ans, dont la beauté resplendit sous ces voûtes sombres : c'est comme un enchantement. La République a les yeux sur Tallien; il veut être terrible, car il ne veut pas que les espions du comité de salut public puissent dénoncer la clémence chez lui.

La jeune femme s'incline. Tallien s'incline aussi : mais l'heure n'est pas venue encore de faire à Térézia Cabarrus un salut à la victime, comme un an plus tard il le fera à Notre-Dame de Thermidor.

Dans toute cette période révolutionnaire, la jeunesse débordait : tout

* Le lendemain de la représentation du *Lion amoureux*, Ponsard, qui me savait depuis longtemps occupé à écrire l'histoire de *Notre-Dame de Thermidor*, me dit que son succès ne l'empêchait pas de regretter vivement de n'avoir pu mettre en scène le vrai lion amoureux : Tallien devant la marquise de Fontenay.

le monde était jeune, proconsuls et généraux, juges et prisonniers, bourreaux et victimes; mais la représentation nationale surtout éclatait de jeunesse. Combien de fois ne vit-on pas présider la Convention par des hommes de vingt-cinq ans, comme Saint-Just ou Tallien?

Tallien, le redouté Tallien, Tallien proconsul, régnait impérieusement à Bordeaux. Mais quoiqu'il fût venu pour y fonder le gouvernement de la Terreur, sa beauté et sa jeunesse, ses façons de tribun grand seigneur, tout en lui inspirait la confiance. S'il élevait la guillotine, c'était pour vaincre par la peur les contre-révolutionnaires.

Cette scène dans la prison, en pleine Terreur, entre deux personnages déjà célèbres, fut à la première parole une scène amoureuse. Le proconsul, tout terrible qu'il fût, avait vingt-quatre ans; sa prisonnière n'avait pas vingt ans.

Tallien a beau s'en défendre : il est ensorcelé tout de suite par ces grands yeux noirs si veloutés et si suppliants, par cette pâleur étrange encadrée dans cette chevelure d'ébène qui inonde le cou. Térézia Cabarrus n'a eu qu'une demi-minute pour se préparer à vaincre; mais en quelques secondes, belle comme elle l'est, elle n'a qu'à répandre ses tresses et à mouiller ses regards pour vaincre ou mourir.

Tallien est vaincu : elle ne mourra pas.

Il lui fit signe de s'asseoir et s'assit en face d'elle. « Vous m'avez reconnue? lui dit-elle en attachant sur lui ses yeux d'Espagnole. — Oui, citoyenne; pourquoi êtes-vous à Bordeaux? — Parce que tout le monde est en prison à Paris, même les révolutionnaires : car je suis révolutionnaire, moi. »

Térézia Cabarrus essaya un de ses charmants sourires.

« Nous ne sommes pas aveugles, dit Tallien avec calme, nous ne frappons que les ennemis de la République. — Eh bien, s'écria-t-elle, la prison est aveugle; car il y a ici, comme à Paris, de vrais républicains qui gémissent dans les fers. »

Mme de Fontenay parlait le style du temps, elle qui parlait si bien.

« Si la prison est aveugle, dit Tallien, le tribunal ne l'est pas. De quoi êtes-vous accusée, citoyenne? — De tout, sans doute, puisqu'il n'y a rien dont on puisse m'accuser. — J'ai ouï dire que vous vouliez émigrer avec le ci-devant marquis de Fontenay. — Émigrer? Je n'y ai jamais songé. Nous partions pour l'Espagne, où est mon père. »

Le porte-clefs attendait, comme s'il dût bientôt réintégrer la prisonnière dans son cachot. Tallien s'efforçait — devant cette opinion publique qui s'appelait le geôlier — de jouer à l'incorruptible avec son regard farouche et son air rembruni.

« Eh bien, citoyenne, je vais donner des ordres pour que votre procès soit instruit au plus vite par le tribunal. Si le citoyen Fontenay n'est pas coupable, vous ne le serez pas non plus. En conséquence, vous pourrez aller voir votre père à Madrid. — Grand Dieu ! s'écria madame de Fontenay, comparaître devant votre tribunal ! mais je suis condamnée d'avance. Une pauvre créature comme moi, fille d'un comte, femme d'un marquis, avec une main comme celle-là, qui n'a jamais rien fait, si ce n'est de la charpie pour les blessés du 10 août ! »

Elle posa sa main sur la main de Tallien, qui tressaillit.

« Vous avez tort, citoyenne, de douter de la justice du tribunal ; nous ne l'avons pas créé pour assassiner au nom de la loi, nous l'avons institué pour venger la République ou proclamer l'innocence. »

Tallien aussi parlait le langage du temps ; mais c'était la rhétorique de l'*Ami des citoyens*.

Il dit au porte-clefs d'envoyer avertir son aide de camp ; il jugeait qu'il n'avait pas besoin de confident dans cette tragédie amoureuse.

Dès que le geôlier eut refermé la porte, le proconsul retourna sa main et saisit celle de la prisonnière. « Nous ne sommes pas des tyrans, dit-il doucement. — Je suppose, dit madame de Fontenay, que celui qui a écrit avec tant d'éloquence *l'Ami des citoyens* est aussi l'ami des citoyennes ? Si vous êtes mon ami, en souvenir de la citoyenne Charles Lameth, ne me faites pas comparaître à cet odieux tribunal — où vous ne siégez pas. — Je n'y puis rien, dit Tallien, qui voulait sans doute qu'on le priât beaucoup. La France a les yeux sur moi. Si je trahissais ma mission pour une femme belle comme vous, Robespierre n'aurait pas assez de foudres pour me frapper. — C'est cela, dit-elle, vous frappez tous parce que vous avez peur d'être frappés vous-mêmes. — Enfin que voulez-vous ? — Vous avez compris que je veux la liberté. — J'ai compris. — Je veux la liberté de M. de Fontenay. — Pour celle-là, je m'en lave les mains. » Tallien avait parlé haut. Il adoucit sa voix : « On m'avait assuré que vous aviez divorcé. — Peut-être ; mais à cette heure je suis plus que jamais la femme de mon mari. — Mais s'il est coupable et si vous ne l'êtes pas ? — Je veux être coupable. »

Tallien garda un instant le silence : « Voilà qui est digne de l'antiquité. Mais aujourd'hui ce n'est plus à un mari qu'une citoyenne doit se sacrifier, c'est à la nation. Si vous avez des torts envers la République, vous pouvez les expier à la face de tous. Il faut que les femmes prêchent d'exemple pour la chose publique. Si je demande pour vous la liberté, j'y mettrai une condition : c'est que vous serez l'Égérie de la

Montagne, comme la Roland fut celle de la Gironde. — Je ne connais ni la Montagne ni la Gironde; je connais le peuple, je l'aime et je le sers. Donnez-moi une robe de bure, et j'irai dans les hôpitaux veiller les patriotes malades. — Sœur de charité? c'est bien cela! »

Tallien prit la main de la prisonnière et la porta à ses lèvres, comme par un sentiment fraternel. Mais n'était-ce que la fraternité qui parlait en lui? « Non, reprit-il, il vous faut un rôle plus actif. Vous monterez à la tribune et vous donnerez le feu sacré à tous ceux qui ne sont pas encore embrasés de la religion révolutionnaire. Je sens déjà les flammes vives de votre parole. »

Le proconsul s'était rapproché de la marquise, un peu trop près sans doute, car elle pencha sa tête de l'autre côté.

« C'est dit, n'est-ce pas, citoyen? Vous allez donner l'ordre que notre écrou soit levé. Ce soir même nous partirons pour l'Espagne, et vous n'entendrez jamais parler de moi. »

Tallien reprit sa figure sévère; ces derniers mots le rejetaient à deux cents lieues de cette femme, qu'il aimait déjà.

« Eh bien, lui dit-il avec un sourire railleur, vous ne doutez de rien. Je vois avec plaisir que si vous arrivez un jour au pouvoir, les grâces tomberont de vos mains comme par un miracle. — Je ne voudrais le pouvoir, s'écria-t-elle, que pour la clémence! Ici, je ne m'adresse pas même à votre clémence, mais à votre justice. — La justice, c'est celle du peuple, » dit Tallien, légèrement froissé par ces dernières paroles.

La marquise sentit que le lion avait encore toutes ses griffes.

« Je me trompe, dit-elle en reprenant son sourire le plus caressant: la justice serait trop lente, si je l'invoquais. La clémence a cela de beau qu'elle est soudaine. »

La prisonnière tomba agenouillée et posa ses mains jointes sur les genoux de Tallien. Le lion referma ses griffes, comme si des doigts de femme se fussent roulés dans sa crinière.

« Relevez-vous, madame, dit-il en la prenant à la ceinture et en l'appuyant sur son cœur. Je joue ma tête à ce jeu; mais qu'importe! vous êtes libre! »

Deux larmes brûlantes lui tombèrent sur les mains.

A cet instant, l'aide de camp de Tallien entra suivi du geôlier.

« Adieu, citoyenne, dit Tallien en reprenant son rôle de sans-culotte incorruptible; mon aide de camp va aller au tribunal révolutionnaire, pendant que moi-même, devant le comité, j'expliquerai l'erreur dont tu es victime. »

Et sur un geste impérieux du proconsul, le geôlier reconduisit Mme de Fontenay dans sa prison.

Dès que le geôlier fut seul, il prit une plume et écrivit à Robespierre :

« *Tout le monde trahit la République. Le citoyen Tallien fait grâce aux aristocrates**. »

Quand Mme de Fontenay revit son mari, elle lui dit qu'il serait bientôt libre, mais lui dit-elle le prix de sa liberté?

Elle avait compris que Tallien ne laisserait partir le mari qu'à la condition de garder la femme en otage. C'était la part du lion amoureux.

VII

Le lendemain, — ce fut le divorce, — M. de Fontenay fuyait à toute bride vers les Pyrénées sans se retourner vers sa femme, dans la peur d'être changé en statue de sel.

Térézia Cabarrus, qui voulait se sauver par la charité, était dans le cabinet du proconsul, et effaçait des listes fraîchement écrites par les sans-culottes les noms qui parlaient à ses sympathies, regrettant avec des larmes de ne pouvoir les effacer tous.

Elle domina bientôt Ysabeau comme Tallien, elle domina presque le farouche Lacombe. Aussi, sous son règne, Bordeaux respira, jusqu'au jour où le jeune Jullien ramena la Terreur avec la foi politique de Saint-Just.

Tallien habitait la place — de l'Echafaud. — Térézia s'offensa du

* La Terreur était arrivée à ce point qu'elle dépassait Lacombe, qui avait dépassé Tallien.

» Dans une représentation d'opéra, acteurs et spectateurs, signalés comme suspects, furent voués au supplice [1]. Mme de Fontenay, sans doute, allait périr. Elle écrivit à Tallien, qu'elle avait vu chez son amie madame Charles Lameth, quand Tallien était dans la maison. On sait qu'il était très-beau, plein de feu et fort éloquent. Il alla à la prison. Cette fois, ce ne fut plus le courroux d'Armide qui redevient femme à la vue de Renaud, mais le courroux du farouche proconsul qui tombe sous la magie du premier regard.

» La marquise fut libre. La clémence fut à l'ordre du jour. » *Lemayeur.*

[1] On arrêta en effet quelques comédiens et quelques spectateurs, mais ils n'allèrent pas jusqu'au supplice.

spectacle. « Je ne veux plus venir ici, lui dit-elle. — Eh bien, j'irai habiter votre hôtel. — Non, je reviendrai ici. Ce n'est pas vous qui devez partir, c'est l'échafaud. »

On a nié que Térézia Cabarrus eût sauvé son mari à Bordeaux, mais il en fut pourtant ainsi. Vasselin dit, dans le *Mémorial révolutionnaire*, qu'il pourrait aussi bien appeler le Mémorial réactionnaire :

« A la tête des proconsuls envoyés à Bordeaux pour sans-culottiser les habitants, détruire l'aristocratie mercantile, saigner les bourses et niveler les têtes (expression de Tallien), était ce jeune homme de vingt-cinq ans, qui avait fait son cours de législation et de politique dans l'antichambre de M. Alexandre Lameth et dans les bureaux du *Moniteur*, où il avait été secrétaire copiste, après avoir été compositeur.

» Ce qui contribua le plus à ramener Tallien à des principes de modération, ce fut la rencontre qu'il fit d'une femme qu'il avait vue souvent visiter Mme Charles Lameth, lorsqu'il était secrétaire d'Alexandre. M. de Fontenay passait à Bordeaux avec sa femme. Comme noble, il était déjà suspect; il allait périr sur l'échafaud. Mme de Fontenay appelle Tallien. Prières, promesses, séductions, tout est employé; Tallien se laisse fléchir; il permet à M. de Fontenay de vivre, mais à condition qu'il abandonnera le territoire français. Il lui donne un passeport, et M. de Fontenay fuit sa patrie, que depuis il n'a pas revue.

» Sa femme naturellement reste à Bordeaux, s'empare de l'esprit de Tallien, l'environne, l'obsède et l'enchaîne à son char. On dit qu'elle n'usa de son influence que pour épargner le sang des Bordelais et arracher des victimes aux bourreaux.

» Puisse-t-elle ainsi se justifier de son divorce avec M. de Fontenay et de son mariage avec Tallien ! »

Le miracle était fait. La belle Térézia, tour à tour tyrannique et suppliante, obtenait des grâces par la force ou par la prière. « Tout lui est bon pour désarmer Tallien. Elle veut avoir son portrait. Elle obtient de celui qui peint et de celui qui pose, sous prétexte de chef-d'œuvre, que les séances seront infinies. C'est son artifice pour distraire Tallien et lui faire oublier qu'il est venu à Bordeaux pour sans-culottiser et guillotiner les aristocrates *. Tous les jours la cour de

* Selon le marquis de Paroy : « les Bordelais auraient dû lui ériger une statue pour les grands services qu'elle leur a rendus, et elle ne reçut que l'ingratitude dans le champ immense de ses bienfaits. Une fille de Mme de Genlis, Mme de Valence, et beaucoup d'autres personnes lui durent la vie. J'ai été témoin de tout le bien qu'elle a fait, je l'ai vue tourmentée de celui qu'elle ne pouvait pas faire. »

l'hôtel était encombrée de monde qui attendait le lever du fastueux proconsul. Un matin, Lemayeur, directeur de spectacle, force adroitement la consigne, et parvient, pour obtenir un ordre de représentation, à s'introduire. Il trouve Tallien mollement assis dans un boudoir, et partagé entre les soins qu'il donnait au peintre et les sentiments dont il était animé par la présence de la belle Cabarrus, qui ne quittait plus sa demeure. »

Si j'ai réimprimé cette page du Mémorial, c'est qu'elle fut écrite en 1797, quand la vérité était toute vivante.

Lamartine a peint avec amour Térézia Cabarrus à Bordeaux, quand elle fut conquise à Tallien, ou plutôt quand elle eut conquis Tallien. Selon lui, « c'était une de ces femmes dont les charmes sont des puissances, et dont la nature se sert comme de Cléopâtre ou de Théodora, pour asservir ceux qui asservissent le monde et pour tyranniser l'âme des tyrans.

Les persécutions que son père avait subies à Madrid, pour prix de ses services, avaient appris dès l'enfance à la jeune Espagnole à détester le despotisme et à adorer la liberté. Française d'origine, elle l'était devenue de cœur par le patriotisme. La République lui apparaissait comme la Némésis des rois, la Providence des peuples, la restauration de la nature et de la vérité. Aux théâtres, aux revues, aux sociétés populaires, dans les fêtes et dans les cérémonies républicaines, le peuple de Bordeaux la voyait manifester son enthousiasme par sa présence, par son costume et par ses applaudissements. Il croyait voir en elle le génie féminin de la République. Tallien, sous qui tout rampait, rampa à ses pieds. Elle prit dans son âme la place de la République. Il ne désira plus la puissance que pour la lui faire partager, la grandeur que pour l'élever avec lui, la gloire que pour l'en couvrir. Comme tous les hommes chez lesquels la passion va jusqu'au délire, il se glorifia de sa faiblesse. Il jouit de la publicité de ses amours. Il les étalait avec orgueil devant le peuple, avec insolence devant ses collègues. Pendant que les prisons regorgeaient de captifs, que les émissaires des représentants traquaient les suspects dans les campagnes, que le sang coulait à flots sur l'échafaud, Tallien, ivre de sa passion pour *dona Térézia*, la promenait dans de splendides équipages, aux applaudissements de Bordeaux, revêtue des légères draperies des statues grecques, qui laissaient transpercer la beauté de ses formes. Mais madame de Fontenay avait horreur de sang. Elle ne résistait pas à une larme. Elle croyait que la générosité était l'excuse de la puissance. Le besoin de conquérir une plus grande popularité pour la fai

tourner au profit de la miséricorde, la porta à paraître quelquefois dans les clubs et à y prendre la parole. Vêtue en amazone, ses cheveux couverts d'un chapeau à panache tricolore, elle y prononça plusieurs discours républicains. L'ivresse du peuple ressemblait à de l'amour. »

C'est ainsi que madame de Fontenay est peinte par Debucourt, panache au vent, l'éloquence sur les lèvres.

« Le nom de Tallien faisait trembler alors Bordeaux. On parlait du représentant du peuple comme d'un homme implacable. Elle se sentit assez courageuse pour le braver, assez séduisante pour l'attendrir. L'image des femmes antiques qui avaient dompté les proscripteurs pour leur arracher des victimes, la tentait. L'ambition de dominer un les hommes qui dominaient en ce moment la République l'enivra. Une pique dans une main, l'autre gracieusement appuyée sur l'épaule du proconsul, *dona Térézia* affectait l'attitude de la déesse de la Liberté. Cette femme tenait dans sa main le cœur de celui qui tenait la vie et la mort, elle était suppliée et adorée comme la providence des persécutés. Les supplices ne frappèrent bientôt plus que les hommes signalés par le comité de salut public comme dangereux à la République. Les juges s'adoucissaient à l'exemple du représentant. L'amour d'une femme transformait la Terreur, Bordeaux oubliait ses sept cents victimes. Le génie enthousiaste des Bordelais souriait à ce proconsulat oriental de Tallien. »

Non-seulement madame de Fontenay avait presque renversé la guillotine, mais elle avait souvent ouvert la porte des prisons, ces odieuses prisons où l'on n'avait ni air, ni pain, ni Dieu, où elle avait souffert toutes les douleurs, tous les supplices, toutes les ignominies. On se souvient encore à Bordeaux d'avoir vu ses jolis pieds mordus par les rats, car les rats avaient faim autour des prisonniers affamés. Même aux beaux jours du Directoire, quand madame Tallien chaussait ses pieds de la sandale antique, elle disait aux adorateurs agenouillés : Si vous regardiez bien, vous verriez les dents des rats de Bordeaux *. »

C'était une illusion civique : on ne voyait alors aux doigts des pieds de madame Tallien que les morsures des rubis et des émeraudes.

* « La belle Espagnole, jetée en prison, a eu les pieds mordus par les rats, et elle a toujours montré les stigmates de ses blessures. » *Lettre de M. Gustave Planet.*

VIII

Un précieux historien de ce temps révolutionnaire est un peintre, le marquis de Paroy *. Son père, ancien constituant, convaincu de girondinisme, venait d'être arrêté à la Réole. C'était au beau temps du règne de madame de Fontenay, elle commandait à la tempête, elle répandait les rayons de sa grâce et de sa charité. M. de Paroy voulant sauver son père fut deux fois filial. Il joua la gaieté pour cacher ses larmes. Il adressa une prière « illustrée » à la déesse de Bordeaux. C'était un madrigal spirituel, avec un dessin au lavis, représentant l'Amour *sans-culottes :* Cupidon tenait d'une main une pique surmontée d'un bonnet phrygien, de l'autre un cœur placé sur un niveau, — ce niveau dressé sur un autel. — Madrigal dans le goût de ce temps où triomphaient encore les petits vers et les rébus :

Quand l'Amour en bonnet se trouve sans culotte,
La liberté lui plaît, il en fait sa marotte.

Mais voici le récit du marquis de Paroy : « Dans une lettre, je priais madame de Fontenay de trouver bon qu'un petit Amour sans-culotte fût l'avocat d'un fils bien malheureux de l'incarcération de son père ; et au nom du sien je la suppliais d'être mon avocat auprès du représentant Tallien : je reçus bientôt une invitation pour me présenter à l'audience de madame de Fontenay. Il y avait grande foule, chacun ses pétitions à la main ; un instant après, les deux battants s'ouvrirent, madame de Fontenay parut dans un costume très-élégant ; les saluts furent profonds et les révérences respectueuses ; elle y répondit par un signe de tête gracieux.

* C'est le marquis de Paroy, un royaliste de naissance et de sentiment, qui peignit ce célèbre saule pleureur où dans les branches désolées on voyait tous les portraits éplorés de la famille de Louis XVI. M. Capefigue a publié de curieuses pages des Mémoires du marquis de Paroy dans *les Déesses de la Liberté.*

Dans *les Femmes célèbres de* 1789 *à* 1795, M. Lairtullier a peint avec beaucoup de vérité et d'accent toutes ces curieuses figures de Déesses de la Raison, ainsi appelées par antiphrase.

« Le citoyen Paroy, dit-elle, est-il parmi vous? » Je m'avançai; alors elle m'invita à passer dans son cabinet; c'était le boudoir des Muses : un piano entr'ouvert, musique sur le pupitre; une guitare sur un canapé; une harpe dans un coin; plus loin un chevalet avec un petit tableau, la boîte de couleurs à l'huile, des pinceaux sur un tabouret, une table chargée de dessins avec une miniature ébauchée, une boîte anglaise; la palette d'ivoire et de petits pinceaux; son secrétaire ouvert rempli de papiers, de mémoires et de pétitions; une bibliothèque dont les livres paraissaient en désordre, comme si on y avait souvent recours, et un métier à broder sur lequel était montée une étoffe de satin. Tels furent les objets dont l'ensemble frappa mes regards : « Vos talents, madame, sont universels, à en juger par ce que je vois; mais vos bontés les égalent, votre beauté pourrait les effacer. »

» L'accueil de madame de Fontenay justifia ce compliment. Je crois me rappeler, dit-elle, vous avoir vu chez le comte d'Estaing avec mon père, j'espère que vous me viendrez voir le plus souvent que vous pourrez. Mais parlons de votre père! Où est-il en prison? J'espère obtenir du citoyen Tallien sa sortie; je lui remettrai moi-même votre pétition et je veux vous présenter à lui. » Je sortis, comme émerveillé; j'étais sous le charme. Le lendemain, je fus présenté au représentant du peuple Tallien. « Attendez, me dit-il, il faut qu'on oublie quelque temps votre père pour le sauver; tout dépend du président du tribunal révolutionnaire Lacombe. » Le marquis alla le voir, et en fut fort bien reçu; c'était un homme rude, inflexible, mais d'une certaine justice. »

Quelques jours après, madame de Fontenay fit appeler M. de Paroy. « Je suis désolée que votre père n'ait pu sortir de prison avant le départ du citoyen Tallien; je ne connais pas Ysabeau, qui est ici son collègue, mais je vais prier à souper une dame avec laquelle il est fort lié; vous pourrez faire connaissance avec lui; il a de l'esprit et ne manque pas d'instruction. »

Madame de Fontenay, qui avait invité les représentants en mission dans le Midi, appela toute l'armée légère du théâtre, chanteuses et danseuses, pour ramener les Montagnards à la Gironde dans la gaieté cordiale d'un souper. Le marquis fut placé près de la maîtresse d'Ysabeau. Au dessert, Lequinio dit avec son enthousiasme réchauffé de château-margaux : « Allons, *Vive la République*! et buvons à la santé des braves qui ont voté la mort du tyran. » Ces paroles firent dresser les cheveux du marquis; la bouteille passa de main en main. Lequinio dit à M. de Paroy : « Bois donc et fais circuler. » Ce que le marquis

éprouvait était fortement empreint sur son visage. Lequinio se leva : « Le citoyen qui tient la bouteille est sûrement un aristocrate, je m'y connais et vous le dénonce. — Eh bien, dit M. de Paroy en se levant avec un accès de colère, puisque le citoyen m'insulte, il n'aura pas l'honneur de boire à la santé de la citoyenne chez qui nous sommes ; c'était la sienne que je portais, n'est-ce pas, citoyenne ? — C'est vrai, répondit madame de Fontenay avec grâce, le citoyen buvait à ma santé. — A la bonne heure, j'en suis aise, » répondit Lequinio. Et la bouteille fit le tour de la table.

Le représentant aperçut au doigt du marquis une bague sur laquelle était peint un Louis XVII en Amour avec ces vers si connus :

Qui que tu sois, voilà ton maître ;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

Lequinio baisa galamment cet Amour contre-révolutionnaire.

La bague, passée de main en main, fut baisée avec transport par les républicains les plus violents. C'est qu'au-dessus de toutes les républiques il y a un despote qui gouverne les hommes les plus austères et les plus terribles : l'Amour.

Que fût-il advenu cependant, si M. de Paroy, emporté par les vins babillards, se fût avisé de dire : Cet Amour que vous venez d'embrasser tous, c'est le portrait de Louis XVII !

IX

Quand madame de Fontenay ne fut plus là, il se passa sur la guillotine une touchante élégie, sœur de la tragédie des chemises rouges, où l'on vit cette jeune fille du peuple placer si angéliquement sa tête sur l'échafaud et demander au bourreau : « Suis-je bien comme cela ? » On avait amené sous la hache une jeune fille de l'aristocratie de Bordeaux, belle comme celle de Paris était belle, et comme elle innocente, chaste, candide, quasi souriante dans sa tristesse, idéale dans sa résignation, qui s'était trouvée compromise et perdue sans le savoir. Comme sa sœur de Paris, la victime de Bordeaux monta sur l'échafaud en ouvrant au ciel ses yeux où parlait une âme, et en taisant sa voix qui cachait une prière, une prière à Dieu, non au bourreau.

La pauvre enfant, la poétique vierge, s'arrangea indiciblement sous le fer de l'horrible machine, et, tendant son cou au bourreau, elle lui

dit d'une voix limpide et douce, dans une intonation charmante et patricienne : « *Allez-vous me faire bien du mal?* »

Presque à la même heure, l'autre disait : « *Suis-je bien comme cela?* »

Mignon regrettait sa patrie : celles-ci semblaient ne regretter pas même leur jeunesse.

Il n'y avait qu'une dissemblance entre ces deux touchantes victimes, l'une victime de la chambre ardente de Robespierre, l'autre du cabinet proconsulaire d'Ysabeau : c'est qu'on avait revêtu celle-là d'une chemise rouge, et qu'on avait emporté celle-ci dans sa robe blanche.

Mais, à Bordeaux comme à Paris, c'était toujours l'image de la France qu'on guillotinait.

Cette belle enfant du Midi, avec ses yeux noirs, sa brune chevelure, son timbre de voix harmonieux qui eût charmé Vergniaud, son air magnifique et résigné, sa pâleur aussi fière que délicate, n'était-ce pas aussi l'image de Térézia Cabarrus, l'imprudente et généreuse Térézia Cabarrus, qu'on allait peut-être demain « guillotiner » à son tour, puisque l'historien est forcé de conjuguer cet odieux verbe * ?

ARSÈNE HOUSSAYE

* L'éditeur Henri Plon va publier bientôt *Notre-Dame de Thermidor*, — histoire de Mme Tallien. — C'est de ce livre que nous détachons ce chapitre.

MARS ET DORVAL

Le 9 février 1833, Mme Dorval et Mlle Mars ont joué au Théâtre-Français un acte du *Mariage de Figaro*. Ces deux femmes si célèbres, avec Mlle Déjazet, pleine de gentillesse sous le costume de Chérubin, ont formé, dans la scène de la romance, un tableau qui rappelait le dessin spirituel, l'expression enjouée et le riche coloris des meilleures compositions de l'école française. Le rôle de Suzanne a toujours valu tant d'éloges à Mlle Mars, qu'elle doit y avoir épuisé les émotions du triomphe. Quant à Mme Dorval, c'était la première fois qu'elle paraissait sous la toque emplumée de la comtesse Almaviva. La partie super-aristocratique de l'auditoire témoignait d'avance quelque doute sur l'aptitude de l'actrice à bien conserver la dignité de la grande dame, à côté de l'enflammable sensibilité de la femme. On pensait que Mlle Mars, plus habituée aux charmantes minauderies de l'éventail, serait une comtesse plus convenable, et que Mme Dorval, douée d'un talent plus incisif et d'une imagination plus jeune, serait une Suzanne plus piquante. Mais à l'intelligence de Mme Dorval, l'étude et la règle

* Les nouvelles œuvres posthumes d'Alfred de Vigny viennent de remettre en lumière la figure si dramatique et si touchante de Mme Dorval.

Voici une étude sur cette femme célèbre qui est restée l'héroïne et le type de l'art romantique. Cette belle page de George Sand, c'est l'impression critique d'un grand écrivain qui s'essaie sur deux grandes actrices, s'essayant un soir à jouer ensemble, à la Comédie-Française, le *Mariage de Figaro*. C'était en 1833, le lendemain du premier roman de George Sand. Il appartenait à une femme comme Mme George Sand de parler avec le plus de sentiment et le plus d'autorité de Mlle Mars et de Mme Dorval, l'honneur de la scène moderne, la gloire du Théâtre-Français. Deux grands siècles, le XVIIe et le XVIIIe ont donné trois grandes comédiennes : Champmeslé, Lecouvreur, Clairon. Notre XIXe siècle, à peine à la moitié de sa course, a donné à lui seul Mars, Dorval, Rachel. Le XVIIe et le XVIIIe siècles n'ont pas donné de George Sand.

sont des lisières trop courtes. L'inspiration lui révèle tout ce que l'enseignement donne aux autres. Il a semblé qu'en revêtant les nobles et frais atours de la châtelaine; en traînant la *robe à queue*, solennel caractère de certains rôles, dans les traditions du théâtre, elle se soit sentie investir de l'orgueil du rang sans dépouiller cependant les entraînements du cœur. Les personnes d'un jugement délicat et d'une observation éclairée ont remarqué tout ce qu'elle a su établir de nuances dans ce peu de scènes, ingrat et incomplet moyen de développement pour la puissance de son âme. Ces personnes ont néanmoins eu le temps de s'intéresser, de s'attacher à cette femme mélancolique et fine, encore brisée par les chagrins d'un amour mal payé, déjà ranimée par les vives impressions d'un amour nouveau, nonchalante au dehors, passionnée au dedans; à cette femme incertaine, effrayée, entraînée, que l'avenir et le passé se disputent, qui lutte contre sa raison et contre son cœur, à cette femme enfin qui a tant de répugnance et tant d'adresse à mentir, parce qu'elle se sent comtesse, et parce qu'elle se souvient d'avoir été Rosine. On a compris tout cela dans ce peu de temps, parce que, en lisant Beaumarchais, Mme Dorval en a tout à coup saisi la pensée intime.

Ces mêmes personnes ont songé à établir un parallèle entre Mme Dorval et Mlle Mars, et nous avons entendu raisonner, avec l'impartialité que donne un vrai sentiment de l'art, sur le mérite de ces deux grandes artistes. Nous avons recueilli quelques-unes de ces causeries d'entr'acte, triomphe moins immédiat et moins enivrant pour les acteurs que les applaudissements de la représentation; succès plus flatteur et plus solide, parce qu'il est établi sur des impressions plus profondément recueillies, plus religieusement conservées.

Naturellement l'esprit des juges s'est reporté sur les divers succès qu'ont obtenu, Mlle Mars dans le cours d'une longue et brillante carrière; Mme Dorval dans la période de quelques années de triomphes, récompense tardive d'un talent trop longtemps ignoré ou méconnu. Parmi ces juges, soit délicatesse d'affection, soit sentiment exquis de la politesse, aucun ingrat n'a reproché à Mlle Mars d'avoir usé trop longtemps du privilége de sa gloire. Tous étaient pénétrés d'une sorte de respect naïf pour cette grande renommée que tous n'ont pas vu briller dans son plus vif éclat, mais dont tous ont senti le reflet encore chaleureux et beau. Nul n'a donc songé à faire à Mme Dorval un mérite de sa jeunesse au détriment de Mlle Mars : on aime trop Mme Dorval aujourd'hui pour ne pas sentir qu'on l'aimera encore dans vingt ans, et qu'on la perdra le plus tard possible. Ne désirons-nous pas tous

qu'elle suive l'exemple de Mlle Mars, et qu'elle hésite longtemps à recevoir de son public la couronne des adieux?

Abstraction faite d'une différence d'âge qui ne constitue de préséance à l'une qu'au jugement des yeux, mais où l'esprit et le cœur n'entrent pour rien dans l'arrêt du spectateur, d'assez chaudes discussions se sont élevées sur cette question de supériorité, considérée non pas seulement comme *attrait*, mais comme *mérite*. Les deux illustres rivales ont eu chacune une nombreuse phalange de champions courtois et honorables, admirateurs zélés, mais sincères et généreux comme le sentiment qui doit exister dans le cœur de ces deux femmes. Car ces deux femmes ont compris l'art sous deux aspects différents, et toutes deux ont marché à leur but avec la persévérance que donnent l'intelligence et la réflexion; mais toutes deux se sentent trop haut placées dans leur gloire pour ne pas s'admirer l'une et l'autre, et pour ne pas se donner loyalement la main dans la coulisse comme sur la scène.

Les rôles qu'elles venaient de remplir dans la pièce de Beaumarchais impliquaient des qualités tellement distinctes qu'il a été nécessaire de se reporter à des rôles analogues entre eux, pour asseoir le système de comparaison. Ainsi l'on a mis en présence Suzanne avec Jeanne Vaubernier, Clotilde avec Adèle d'Hervey.

L'aréopage, vous le voyez, a tout à fait mis de côté le doute précédemment émis sur la compétence de l'une ou de l'autre actrice dans l'une ou l'autre littérature, drame ancien ou drame nouveau. Mme Dorval en paraissant sur le Théâtre-Français, pour la seconde fois, venait de prouver qu'elle sait se reporter à la pensée des *maîtres de l'art*, (c'est ainsi qu'on dit encore au foyer des acteurs de la rue de Richelieu) Mlle Mars a été un interprète admirable des poëtes vivants. La première elle nous a révélé le drame de Dumas et le drame de Victor Hugo; elle a marché avec son siècle, elle a ouvert le chemin à une littérature nouvelle, et Mme Dorval, appelée à en suivre le progrès et à en assurer le triomphe, a recueilli là où l'autre avait semé. Elle a eu tout les bénéfices de l'époque qui l'a produite; ce n'est pas à dire qu'il faille reprocher à Mlle Mars d'être venue trop tôt.

Mais Mlle Mars a-t-elle toujours compris le *vrai*, qui est de tous les temps, mieux ou moins bien que Mme Dorval? *That's the question*. Et la question n'a pas été jugée irrévocablement. L'on n'a pas été aux voix, l'on n'a pas lu la sentence écrite à la foule assemblée. La foule émue s'est retirée, emportant des impressions différentes, suivant l'âge, les opinions et le cœur de chacun.

Car, ne vous y trompez pas, ceci est une pierre de touche à laquelle vous connaîtriez, si vous vouliez bien observer, des nuances de caractères habilement ou pudiquement cachées. Il fut un temps où pour juger un homme on lui adressait la question qui remuait alors toutes les existences morales : *Voltaire ou Rousseau?* Aujourd'hui que ces questions fondamentales ont reçu d'en haut beaucoup de jour, et qu'on s'amuse, en attendant mieux, à des questions d'art et de sentiment, on peut deviner quels cerveaux s'allument, quels cœurs palpitent sous le satin de ces turbans, sous le velours de ces corsages que vous voyez briller au premier et même au second rang des loges. Il ne s'agit pour cela que d'entendre la réponse à une question en apparence désintéressée. Mais vous, mesdames, méfiez-vous de votre premier mouvement lorsqu'un mari, ou un autre homme encore, vous demandera d'un ton dégagé : *Pasta ou Malibran? Mars ou Dorval?*

Oh! c'est que c'est bien différent! Il y a tant de manières d'être belle et passionnée! Il y a de la passion si chaste, si comprimée, si noble! Il y a de la passion si envahissante, si soudaine, si profonde! Voyez-vous, mesdames, il ne faut pas laisser voir toutes vos larmes quand vous êtes au théâtre avec votre mari ou avec un autre homme encore. Mais vous me direz que je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

Je répondrai en vous disant que je retarde le plus possible à vous dire tout ce que j'ai entendu depuis l'orchestre jusqu'au balcon, les loges inclusivement. C'est que je n'aime pas à faire l'autopsie de mon cerveau, pour savoir la raison de mes plaisirs. Je suis heureux quand je puis dire devant Mlle Mars : C'est beau! heureux encore quand, oppressé par le jeu plus vigoureux et plus hardi de Mme Dorval, je ne me sens la force de rien dire. Mais pourquoi tout cela est si beau, je ne saurais le dire ni pendant ni après, si l'opinion du public ne me formulait mes sensations.

Voici ce que disaient les uns : Mlle Mars est plus correcte; elle a un genre de grâce plus étudiée, plus coquette. Comme elle se donne plus de peine pour plaire, il faut bien qu'on lui en tienne compte.

Mais, disaient les autres : Jeanne Vaubernier, insouciante, évaporée, enfant sans soucis, prête à toutes les folies pourvu qu'elles ne lui coûtent pas de peine et ne lui apportent pas un pli au front, cette fille si folle et si jeune, ne l'avez-vous pas vue? C'est le seul rôle où Mme Dorval puisse déployer cette faculté qu'elle possède d'imposer le rire aussi bien que les larmes, et qu'on ne lui connaissait pas avant qu'elle eût rendu à la scène le personnage tant défiguré de Mme Dubarry.

Pensez-vous que Mlle Mars ait aussi bien compris l'esprit de Beaumarchais dans Suzanne, que Mme Dorval a compris l'esprit du règne des cotillons dans la pièce de M. de Rougemont? Ne vous est-il pas venu quelquefois à l'esprit, en voyant cette Suzanne, si aimable, si suave, si exquise dans tous ses mouvements, qu'elle était bien plus française qu'espagnole? que son œil noir avait trop de tendresse et pas assez d'ardeur? que son maintien comme sa toilette n'était pas tout à fait aussi pétulant, aussi fripon, aussi malicieux que vous l'aviez rêvé en vous introduisant dans cette famille d'amoureuses intrigues et de mignonnes scélératesses domestiques? Quelquefois ne semble-t-il pas que Mlle Mars ait peine à se débarrasser de cet air d'urbanité bienveillante et convenable qu'elle a pris dans ses rôles *habillés?* Cette jolie et gracieuse caméristé de Mme Almaviva n'est-elle pas un peu trop son égale et sa compagne? est-ce bien là la soubrette Suzon qui inspire des désirs à tous les hommes? Il faut que ce comte Almaviva soit bien fat et bien sot pour s'être flatté de séduire, à la veille de son mariage, cette personne si bien élevée, si élégante de manières, si pudiquement modeste au milieu des plus grands éclats de sa gaieté! nous avons bien peur que Mlle Mars ne sacrifie parfois la vérité forte et saisissante d'un rôle à des habitudes de bon ton qui plaisent à une classe de spectateurs exclusifs, mais qui diminuent la puissance de ses effets sur les masses?

A cela les admirateurs de Mlle Mars répondaient. C'est possible, mais voyez quelle justesse inimitable de gestes! quelle exquise gentillesse d'intention! que de fraîcheur dans cette voix, que de finesse dans ce sourire, que de charme et que de soin dans les moindres détails de la pantomime!

Et personne n'apportait de contradiction. Le moyen, s'il vous plaît?

Alors ceux qui se sentent plus immédiatement dominés par la puissance théâtrale de Mme Dorval disaient que Jeanne Vaubernier, introduite dans les jardins de Louis XV sous le riche habit d'une comtesse, elle, la petite grisette à la fois si gauche et si décidée, était peut-être plus dans l'esprit de son personnage que la belle Suzanne mal déguisée en Suzon. Les enfantillages de Mme Dorval ont moins de séduction peut-être que ceux de Mlle Mars, mais ils font rire d'un rire plus franc et plus joyeux. On songe moins à l'admirer. Elle y songe si peu elle-même! elle si pénétrée de la situation qu'elle retrace! elle oublie tellement l'amour-propre de la femme pour s'abandonner, ardente et généreuse qu'elle est, à la tâche enthousiaste de l'artiste!

Alors de belles femmes aux yeux bleus, au front droit et ferme,

laissèrent échapper de leurs lèvres calmes et discrètes ces éloges épurés que Mlle Mars aime sans doute à mériter. Elles déclarèrent que le personnage de Clotilde était le plus fermement tracé qui eût encore paru sur la scène moderne; elles rappelèrent tous ces mots si solennellement vrais, toutes ces notes de l'âme si nettement attaquées et cette expression calme, profonde, ce recueillement presque religieux de la passion qui fermente, ces larmes du cœur qui ne vont pas jusqu'aux yeux, ces colères de femme outragée, toujours réprimées dans leur élan par le sentiment intérieur d'une dignité méconnue, et toutes ces nuances délicates d'une douleur immense que l'infortunée Clotilde semble impuissante à comprendre, tant elle est effrayée de la sentir. Les femmes aiment particulièrement à s'indigner des torts d'un homme envers une femme. Il semble que tout cri de détresse et d'abandon trouve un écho dans leur âme, que la plainte arrachée à tout cœur blessé rouvre une blessure du leur. Si beaucoup de femmes haïssent Clotilde à la fin du quatrième acte, beaucoup aussi, davantage peut-être, tressaillent d'une joie sympathique au spectacle de sa vengeance.

Mais de jeunes femmes aux cheveux noirs, aux lèvres vermeilles et mobiles, dont les grands yeux brillaient au travers d'une humidité mélancolique, dont la parole était plus brève et l'expression plus pittoresque, répondirent à leurs pâles compagnes en refaisant à leur guise et à leur taille peut-être le personnage de Clotilde. Elles détestèrent sa délation, et cependant elles la concevaient; elles comprenaient fort bien cette invasion soudaine et terrible du désespoir qui jette le caractère en dehors de toute pitié, de toute tendresse féminine. Mais elles ne se l'expliquaient que comme l'effet du délire, et si elles trouvaient le délire de Clotilde assez prouvé dans la pensée de l'écrivain, elles le trouvaient incomplet dans celle de l'actrice; elles aimaient à rendre justice à cet éclair d'emportement où Mlle Mars *pose* si bien; mais elles insinuaient que cet état de prostration morale où tombe Clotilde un instant après son horrible effort ressemble à une extase de sublime méditation, plutôt qu'à l'accablement d'une femme tout à l'heure en démence.

Quelques hommes essayèrent de trancher la question en disant que Mlle Mars avait eu dans sa vie le véritable malheur d'être trop correctement belle, et de ne pouvoir jamais abjurer le caractère angélique de sa physionomie. Peut-être le masque musculaire manque-t-il chez elle de souplesse et de mobilité; peut-être y a-t-il dans sa noble intelligence des formes trop arrêtées, un type de passion tracé sur des proportions trop systématiques, pas assez d'éclectisme et d'élasticité morale, s'il est permis de parler ainsi.

Mme Dorval, sans avoir étudié plus consciencieusement son art, a peut-être reçu du ciel des lumières plus vives; son esprit est peut-être plus souple en même temps que sa taille et ses traits. Il y a en elle un plus sincère abandon de la théorie, une plus grande confiance dans l'inspiration, et cette confiance est justifiée par une soudaineté presque magique dans toutes les situations de ses rôles. Le principal caractère de son jeu, ce qui la place si en dehors de toute imitation et doit la maintenir désormais au premier rang sur la nouvelle scène française, c'est le jet inattendu et toujours brûlant de ses impressions. Jamais on ne devine le mot qu'elle va dire. Il n'y a pas dans l'action de ses muscles, dans le soulèvement de sa poitrine, dans la contraction de ses traits, un effort préparatoire qui révèle au spectateur la péripétie prochaine de son drame intérieur; car Mme Dorval compose son drame elle-même, elle s'en pénètre, et, obéissante à l'impulsion de son génie, elle se trouve tout à coup jetée hors d'elle-même, au-delà de ce qu'elle avait prévu d'heureux, au-delà de ce que nous osions espérer de pathétique et d'entraînant. On se rappellera toujours ce cri d'enthousiasme et de déchirement qui s'échappa de toutes les poitrines à la première représentation d'*Antony*, lorsque Mme Dorval, résumant dans un mot fort et vrai toute la destinée d'Adèle, se retourna brusquement et froissa sans pitié sa robe de bal sur le bras de son fauteuil en s'écriant :

Mais je suis perdue, moi!

Un mot plus simple n'atteignit jamais à une telle puissance et ne produisit une sensation plus imprévue.

Entre ces deux grands talents, personne n'osa se décider. Mlle Mars a-t-elle eu peur de la royauté de sa rivale ? Mlle Mars est arrivée à une telle légitimité de puissance, que, si l'on voyait chanceler son diadème, nul ne serait assez impie pour y porter la main. On se retira en disant que chacune de ces deux illustrations régnait par des moyens différents : l'une par des qualités exquises, par des grâces attractives et des séductions dont la nature fut peut-être plus prodigue envers elle qu'envers aucune organisation physique de son temps; l'autre, par une plus vaste répartition d'instinct dramatique et de sensibilité expansive, par une vigueur plus saisissante et une plus impérieuse révélation de sa spécialité.

GEORGE SAND.

LE IX THERMIDOR

FRAGMENTS

DES

MÉMOIRES DE BARRAS*

II

Le 10 thermidor, le tribunal révolutionnaire condamna à mort Robespierre et ses complices, ou plutôt disposa seulement leur exécution; car, comme ils étaient mis hors la loi par le décret de la Convention, il n'y avait plus qu'à constater l'identité des personnes, et les livrer à l'exécuteur des hautes œuvres. Le surlendemain, des membres du conseil général de la Commune, qui avaient également pris une part active à la conspiration, furent à leur tour jugés et périrent sur l'échafaud.

La victoire du 9 thermidor était vraiment un jour de délivrance. Il ne fallut pas moins que le ressentiment si légitime contre une tyrannie odieuse pour qu'on fût peu étonné de voir nombre d'hommes et de femmes élégantes et délicates se suspendre presque aux fenêtres des rues où devaient passer les condamnés, et agiter leurs mouchoirs blancs à l'arrivée des charrettes fatales qui se rendaient à la place de la Révolution, théâtre de l'exécution.

* Voyez la *Revue du XIXe siècle* du mois d'avril.

Le peuple resta calme en présence de ce spectacle hideux. A compter de ce jour, l'échafaud ne fut plus dressé sur la place où venaient d'être exécutés Robespierre et ses complices. Cette place, précédemment nommée Louis XVI, prit enfin le nom de place de la Concorde. Puisse-t-elle mériter ce dernier baptême par la sincère réconciliation des Français !...

Quelle que fût au surplus, à cette époque, la disposition morale où ces supplices laissaient la nation, toujours est-il important de noter ici qu'ils furent les derniers qui eurent lieu sur cette place ; les cadavres des suppliciés Robespierre, Saint-Just, Couthon, et des membres de la Commune sont ceux qui vinrent combler et fermer la citerne affreuse appelée le Cimetière de la Madeleine. A dater du 21 janvier 1793, où le roi Louis XVI y avait été précipité et détruit par la chaux (ainsi qu'il résulte des procès-verbaux de la Commune) jusqu'au 9 thermidor, correspondant au mois de juillet 1794, dix-huit mois s'étaient écoulés, et presque tous les jours avaient été marqués par des exécutions. Ainsi le corps de Louis XVI, l'une des premières victimes, en supposant qu'il n'eût pas été anéanti, comme je viens de le rappeler, se serait trouvé confondu avec ceux de ses plus implacables ennemis... Quel rapprochement fécond en graves enseignements pour les hommes de la révolution et les défenseurs de la royauté ! quel mélange inouï de tout ce qui, suivant l'ordre naturel des choses, devait rester éternellement séparé ! Quel spectacle destiné à faire méditer le philosophe et l'historien !

Toujours prompt à voler au secours des vainqueurs, Barère, au nom des comités, présenta un rapport aussi violent qu'inutilement calomnieux contre Robespierre ; il se déchaîna contre ceux qui ne pouvaient plus se défendre ; il eut même l'impudence d'accuser Robespierre d'avoir voulu rétablir le fils de Louis XVI sur le trône, et d'avoir, pour son propre compte, projeté d'épouser Mademoiselle, fille de ce monarque.

La Convention venait de déployer un grand courage ; menacée par une conspiration dont les ramifications étaient aussi dangereuses qu'étendues, elle avait su dominer la guerre civile et soutenir la guerre extérieure. Heureuse la France, si la Convention, toujours maîtresse de ses actes, avait conservé cette énergie de caractère qui seule pouvait maintenir et consolider la victoire du 9 thermidor. Il ne fallait pas hésiter à destituer les autorités et les agents qui avaient été les vrais complices des triumvirs et des décemvirs ; mais il fallait s'abstenir de récriminations sur les malheurs qu'on n'avait point empêchés, il fallait

archer enfin d'un pas ferme à l'accomplissement de sa destinée, l'éta-
issement de la République.

A la suite du rapport de Barère, et dans ce système de mensonges
stinés au peuple, que les gouvernements les plus différents semblent
passer de l'un à l'autre, dans la même vue de déception, les comités
pandaient le bruit que les détenus du Temple, que les infortunés
fants de Louis XVI s'étaient évadés. Je me rendis à la prison, je visi-
i le prince; je le trouvai fort affaibli par une maladie qui le minait:
était couché au milieu de la chambre dans un misérable lit qui n'é-
it guère qu'une espèce de berceau; ses genoux et ses chevilles
aient enflés.

Il sortit de l'assoupissement où je l'avais trouvé en entrant et me
t: « Je préfère ce berceau où vous me voyez, au grand lit que voilà:
du reste je ne dis point de mal de mes surveillants. » Et en parlant
ısi il me regardait et les regardait alternativement; moi, pour se
ettre en quelque sorte sous ma protection, eux, pour prévenir le
ssentiment qu'ils auraient pu avoir de ses reproches s'il m'en avait
ésenté contre ses oppresseurs, aussitôt que je n'aurais plus été là
ur le défendre. « Et moi, m'écriai-je, je porterai de vives plaintes
sur la malpropreté de cette chambre. » Je montai chez Madame; la
enne était un peu moins indécemment tenue, Madame s'était habillée
bonne heure, à cause du bruit qu'elle avait entendu pendant la nuit.

J'ordonnai que les deux enfants de France pussent se promener
aque jour dans les cours de leurs prisons, sur le compte que je
ndis au comité de salut public; j'obtins que des médecins exami-
ssent le jeune malade, et qu'ils fissent leur rapport. Les médecins,
rmi lesquels se trouvait M. Dussault, déclarèrent la maladie très-
ave. En accordant aux prisonniers la promenade du soir et du
atin, je voulus qu'on adjoignît au gardien chargé de soigner le fils
Louis XVI, deux femmes qui préviendraient ses besoins, et
illeraient surtout à la salubrité de son local.

J'ai appris depuis par un commissaire du Temple, que mes ordres
avaient point été exécutés.

Le tribunal révolutionnaire auquel Robespierre et ses complices
aient été renvoyés par les comités pour constater l'identité, se
oyait de nouveaux droits à l'existence et à la permanence de ses
uvoirs; les bourreaux ne lâchaient point leur proie. On m'informa
ie des condamnés, la veille du 10 thermidor, étaient restés à la Con-
ergerie, et que Fouquier-Tinville, se conduisant toujours en maître,
lait faire partir deux charretées pour le lieu du supplice.

Je courus au Palais de justice; la place et la cour étaient occupées par de nombreux rassemblements; j'étais à cheval, escorté de mon état-major. Je m'arrêtai au bas du grand escalier et je chargeai quatre officiers de m'amener Fouquier-Tinville. Il arriva fort humblement près de moi; dès qu'il parut : « Découvrez-vous devant le peuple, lui » dis-je; et j'ajoutai : Je viens d'apprendre qu'on doit conduire à la » mort deux charretées de condamnés, que des accusés, maintenant en » jugement dans la séance que vous présidez, ont encore la même » destination : Aucune exécution ne peut avoir lieu sans mon autorisation; je vous la refuse et vous ordonne ainsi qu'à vos juges et » jurés de suspendre vos délibérations; exécutez mes ordres sous peine » de punition militaire. »

De bruyants applaudissements couvrirent mes paroles et leur donnèrent force d'exécution. Le même peuple qui allait suivre à l'échafaud les charrettes fatales, peut-être encore avec des cris d'adhésion comme les jours précédents, paraissait heureux de m'entendre et sympathisait à ces sentiments d'humanité.

Fouquier-Tinville, tremblant, répondit : « Je n'ai agi que d'après » les instructions qui m'ont été données par les comités du gouvernement qui ce matin encore m'ont fait adresser des listes de pré- » venus. Dès ce moment, citoyen représentant général, je me confor- » merai à votre volonté impérative.

Je me fis place au milieu de la foule, et courus au comité de salut public. Déjà Fouquier-Tinville m'y avait devancé. C'était bien l'homme qui s'était dépeint à moi-même un mois auparavant dans l'antichambre du comité de salut public, me démontrant qu'il n'était qu'un instrument, et l'on voit dans ce moment même, comme il se sentait pressé de l'aiguillon terrible des membres du comité qui l'avaient jusqu'alors mis en mouvement; il croyait n'avoir pas encore leur permission de prendre un instant de repos.

Voilà bien les effets et, si l'on peut ainsi dire, les ricochets de cette terreur renvoyée toujours de l'un à l'autre, par ceux qui lui obéissaient alors qu'ils avaient l'air de lui commander!

La discussion avait commencé dans le comité sur la nouvelle apportée par Fouquier-Tinville, et elle devint même violente. On blâmait la suspension de la justice obtenue militairement : « la Convention natio- » nale décidera, m'écriai-je; je vais soumettre à son jugement suprême » nos actes respectifs. »

Ma détermination apaisa le comité. Les membres s'empressèrent de me dire avec une douceur tout à fait nouvelle dans leur bouche. « *Tu*

» t'emportes, pour une simple observation; nous ne blâmons pas ta » conduite, nous approuvons même ce que tu as fait, mais c'est » illégal. »

J'avais cependant gagné mon procès en sauvant les victimes déjà si approchées de la mort. Il était prouvé par l'état des choses, telles qu'elles se présentaient seulement depuis vingt-quatre heures, que la grande puissance des membres du comité de salut public avait consisté surtout à être les complices ou les soldats de Robespierre, qu'ils étaient devenus beaucoup moins redoutables depuis qu'ils n'avaient plus leur chef, et qu'ils seraient bientôt impuissants à eux seuls, du moment qu'ils l'auraient perdu. Rien heureusement ne pouvait remplacer ce chef; il était lui-même le premier représentant du système incarné de la Terreur. Il était la Terreur elle-même, car tout ce qu'elle fera dans la suite pour se survivre ne fera que lui attirer de nouvelles défaites. C'est un dernier souffle qui pourra s'exhaler, mais ce seront les débats de l'agonie.

J'avais évité tout combat, et cependant j'avais réussi à rétablir la Convention nationale dans la plénitude de son autorité. Elle continua ses pouvoirs aux membres présents des comités; mais le choix qu'elle fit pour les compléter, n'eut pas l'assentiment de tous les républicains, et en général les mesures qu'adoptait la Convention n'étaient pas de nature à lui restituer la confiance.

J'ai dit qu'avec Robespierre, Henriot, Saint-Just, et les autres conventionnels, on avait exécuté, dès le 10 thermidor, onze membres de la Commune. Le lendemain, par suite de la mise hors la loi, on en avait encore exécuté soixante-dix.

Dans cette bagarre et ce pêle-mêle de condamnés, beaucoup n'étaient que de malheureuses victimes et ne pouvaient mériter le même supplice; mais tel était l'entraînement de cette époque si violente, où l'on rivalisait de rigueur, qu'il fallait qu'une victoire remportée pour l'humanité, fût encore signalée par la cruauté; le droit commun depuis quinze mois c'était la mort, et *l'impitoyable jurisprudence* ne pouvait être détruite que par la mort elle-même.

Je profitai du rôle que j'avais joué dans ces circonstances, pour faire à l'assemblée un rapport détaillé sur ce qui s'était passé et y introduire des réflexions sur l'état actuel des choses.

« Il ne m'appartient pas, citoyens représentants, dis-je en terminant, » de vous prescrire ce que vous devez faire après la victoire que vous » avez obtenue sur des conspirateurs, la plupart égarés et trompés par » des chefs perfides; je me suis contenté de vous indiquer les voies

» qu'on pourrait suivre : je me borne maintenant à vous assurer de
» mon dévouement à la liberté. J'ai fait et je ferai exécuter les lois.»

Mon discours fut applaudi, mais les idées que j'aurais voulu faire pénétrer, ne furent pas accueillies; elles furent repoussées par l'influence qu'avaient conservée les comités de gouvernement, et par les précautions qu'ils s'occupaient à prendre contre tout partage de ce pouvoir qu'ils venaient d'exercer pendant quinze mois d'une manière aussi despotique.

La Convention cependant commença, le 13 thermidor, par rapporter le décret qui avait investi les comités de salut public et de sûreté générale du pouvoir de mettre en arrestation toutes personnes, même les membres de la Convention, pouvoir que ces deux comités avaient encore excédé par la violation même des formes les plus simples qui leur étaient imposées et qu'ils avaient dédaigné de reconnaître. Je contribuai encore à faire rapporter la loi du 22 prairial sur l'organisation du tribunal révolutionnaire : On renouvela les juges et les jurés de ce tribunal; il eût été bien plus sage de le détruire à l'instant et à jamais, si on eût voulu venir de suite à l'établissement de la vraie liberté; mais telle est toujours l'erreur des partis vainqueurs, que perdant de vue le sentiment et la raison du triomphe, ils veulent encore conserver à leur discrétion, et pour s'en servir à leur tour contre les vaincus, les instruments qu'ils sont parvenus à leur arracher, comme si les vaincus ne pouvaient pas redevenir les vainqueurs et reprendre leurs barbares errements. Les actions et les réactions dont la France a été si longtemps le théâtre rappelleront souvent cette vérité sévère et toujours méconnue.

Parmi les mesures raisonnables prises par suite de la journée du 9 thermidor, on remarque le rapport de la loi qui accordait 40 sous aux indigents pour leur droit d'assistance aux assemblées de section, la réorganisation du comité de salut public et de sûreté générale, la restriction qui leur fut imposée de baser désormais leurs arrêtés sur une loi précise.

Le député Courtois, chargé d'inventorier les papiers de Robespierre, avait eu de bonnes raisons pour réclamer cette commission; ayant eu le malheur, comme bien d'autres, d'écrire fort obséquieusement à Robespierre dans le temps de sa grande puissance, il avait commencé par reprendre et brûler ses lettres. Je réclamai celles de Fréron, de Tallien et de plusieurs autres députés, et je les remis toutes à leurs auteurs. Le rapport que fit Courtois n'eut pas l'intérêt qu'on en attendait. Beaucoup de pièces importantes avaient été soustraites.

Pareille soustraction avait eu lieu lors de l'inventaire de l'armoire de fer. Ce pouvait être dans une vue historique et pour sauver du néant des pièces propres à établir la vérité; mais la vérité n'est qu'une et ne peut être mutilée. Il fallait donc ne pas faire une publication incomplète de tout ce qui devait la servir, ne pas donner la préférence à ce qui pouvait nuire à ses ennemis personnels.

Courtois commit surtout la faute de négliger les points les plus essentiels, d'omettre des faits généraux dont la réunion seule aurait présenté l'ensemble qui peignit l'époque. C'en était une certainement très-extraordinaire, même dans ses plus tristes récits, que celle qui avait précédé le 9 thermidor, et quoiqu'elle paraisse si facilement explicable par les passions des hommes, par leurs prétextes et leurs raisons, en présence d'un ennemi intérieur; toujours y a-t-il, dans les causes qui avaient amené un pareil état de terreur universelle, quelque chose encore de mystérieux et qui ne pourra être trop interrogé par les philosophes, comme par les publicistes, avant de décider si ce fut là une anomalie dans l'histoire de l'humanité..... Courtois, qui n'avait pas assez de portée pour concevoir son travail sous ce grand rapport, n'a guère exposé que des individualités, se référant elles-mêmes à la personne de Robespierre et sans pénétrer sa politique. — Quelle était-elle au moment même de sa mort? En eut-il jamais une, je veux dire un système? Toute son élévation s'explique-t-elle par ce mot attribué à Cromwell : « On ne va jamais si loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va? »

On a dit que Robespierre était mort en réaction, et par cela on a entendu que, fatigué, effrayé même des excès où la Révolution était arrivée, il aurait voulu les arrêter; mais comment concilier avec un pareil dessein tout ce que présente de contraire à cette idée son dernier discours? « Nous n'avons pas été trop sévères, j'en atteste la » République qui respire!... On parle de notre rigueur, et la patrie » nous reproche notre faiblesse. On veut détruire le gouvernement » révolutionnaire pour immoler la patrie aux scélérats : ce gouverne- » ment est la marche sûre et rapide de la justice, c'est la foudre lancée » par les mains de la liberté contre les crimes. Il ne s'agit pas d'en- » traver la justice du peuple par des formes. La loi pénale doit inces- » samment avoir quelque chose de vague, parce que le caractère actuel » des conspirateurs étant la dissimulation et l'hypocrisie, il faut que la » justice puisse les punir sous toutes les formes. Une seule manière de » conspirer rendrait illusoire et compromettrait le salut de la patrie..... » Il faut écraser toutes les factions du poids de l'autorité nationale pour

» élever sur leurs ruines la puissance de la justice et de la liberté... » Dans un catéchisme écrit de sa main : « Quand le peuple sera-t-il » éclairé? Quand il aura du pain, et que les riches et le gouvernement » cesseront de soudoyer des plumes et des langues perfides pour le » tromper, lorsque l'intérêt des riches sera confondu avec celui du » peuple? Quand leur intérêt sera-t-il confondu avec celui du peuple? » — Jamais... »

Dans d'autres pièces imprimées à la suite d'un rapport de Courtois, ce passage de Payan, son premier conseil, et qui est toute sa pensée : « Un rapport vaste qui embrasse tous les conspirateurs, qui montre » toutes les conspirations réunies en une seule, que l'on y voie des » fayétistes, des royalistes, des fédéralistes, des hébertistes, des dan- » tonistes (Rousselin et autres). »

Qu'est-ce qui a jamais pu croire que ces derniers actes et ces dernières paroles de Robespierre paraissent faire soupçonner un retour de modération? Tout est sans doute très-vague et fort incohérent; mais ce qui est d'une évidence affreuse, c'est que Robespierre, toujours dévoré de bile et de haine, pensait plus que jamais à se défaire de ses ennemis ou de ceux qui lui paraissaient l'être... et ceux qu'il appelait ses ennemis, son imagination délirante en multipliait toujours le nombre. On a parlé du dévouement que lui avait témoigné son frère en périssant avec lui le 9 thermider, mais ce dévouement était encore plus celui de l'association des partis que la suite d'un premier mouvement.

Courtois n'a point calomnié Robespierre en disant qu'il n'avait point d'entrailles, même pour ses parents. Les lettres que sa sœur lui a écrites sont l'expression de la douleur et du désespoir; c'était cependant, et l'on peut dire que c'est encore, car je crois qu'elle a survécu, que c'est encore, dis-je, une personne pleine de modération et de vertus, à qui ne peuvent être imputés les torts que nécessitait sa séparation d'avec son frère.

On connaît maintenant la part réelle que j'ai eue à la victoire du 9 thermidor. Parmi toutes les prétentions qui se sont élevées depuis, je ne veux nullement critiquer ce qui peut avoir tourné à l'honneur de plusieurs de mes collègues, pas même de Léonard Bourdon, qui croyait avoir dirigé des bataillons sur la Commune de Paris, y être entré en vainqueur et avoir décidé le triomphe de la journée, c'est-à-dire de la nuit de 9 au 10, où succombèrent les Robespierre frères, Saint-Just, Couthon et leurs complices.

Mais il est un fait d'armes dont on a voulu décorer un citoyen gen-

arme appelé Méda, qui serait mort colonel, vingt ans après, dans la ampagne de Russie, au moment d'être fait général de brigade. On a, n 1824, fait paraître de prétendus mémoires de ce Méda, vainqueur de obespierre.

D'après le récit posthume de Méda, âgé de dix-neuf ans en thermi-or (1794), il aurait reçu du comité de salut public l'ordre vraiment ngulier donné à un soldat qui avait des chefs, ordre qui d'ailleurs n'a mais été justifié depuis, d'exercer un commandement sous la Con-ention, et d'aller mettre en arrestation les membres de la Com-une.

C'est avec ce premier titre que Méda serait arrivé en mission avec éonard Bourdon. S'il faut en croire ce mémoire, ce représentant aurait ommé le gendarme commandant de l'attaque. Bientôt ce dernier aurait uitté sa colonne pour aller tenter un coup de main à la maison com-une. Il y aurait volé, suivi seulement de quelques grenadiers ; il aurait énétré au secrétariat, où, ayant aperçu Robespierre au milieu d'une nquantaine d'hommes, dans une grande agitation, il aurait sauté sur i en lui présentant la pointe de son sabre au cœur, et lui aurait dit : Rends-toi, traître ! » Sur ces mots, Robespierre aurait relevé la tête dit : « C'est toi qui es un traître ; je vais te faire fusiller. » A ces aroles Méda, toujours d'après son propre récit, aurait pris de la main auche un de ses pistolets, et faisant une conversion à droite, il l'aurait ré sur Robespierre. Il croyait le frapper à la poitrine ; mais la balle, enant Robespierre au menton, lui aurait fracassé la mâchoire gauche férieure, et il serait tombé de son fauteuil. L'explosion du coup de feu arait stupéfié le frère de Robespierre, à tel point que celui-ci se jeta ar la fenêtre. Dans ce moment un bruit terrible aurait éclaté. Méda serait alors écrié de toutes ses forces : « Vive la République !... » es grenadiers l'entendant lui auraient répondu. D'après un rapport e Léonard Bourdon, de l'époque même du 10 thermidor, il aurait dit ue Méda était l'un des premiers qui avaient frappé les conspirateurs. ourtois, dans son rapport, fait même dire à Léonard Bourdon présen-ant Méda à la Convention : « Ce brave gendarme ne m'a pas quitté, il a tué deux conspirateurs... »

Ce n'a pas été assez pour M. Méda de toute cette part de gloire, il a allu que, dans son récit posthume, il vînt à son tour pour exprimer sa econnaissance à Léonard Bourdon, démentir son poëte épique, et dire ue Bourdon s'était trompé en croyant avoir fait quelque chose dans la ataille du 9 thermidor ; que Bourdon, loin d'y avoir coopéré, était esté derrière lui, Méda, et se trouvait encore au pont Notre-Dame

lorsque lui, Méda, avait pénétré dans la Commune avec les grenadiers des Gravilliers, et frappé Robespierre.

Courtois, que certes on n'accusera pas d'avoir été disposé à relever un mérite quelconque de Robespierre, ne lui conteste nullement celui d'avoir voulu se tuer.

Voici comme il s'exprime dans son rapport anniversaire du 9 thermidor an III : « Deux colonnes marchent contre la Commune, le décret » de mise hors la loi les précède, les conjurés vont tomber sous le » glaive des vainqueurs... Non, citoyens, cette mort eût été trop hono- » rable pour eux ; c'est la mort des scélérats qui leur est réservée... » Ils doublent leur supplice par les tentatives qu'ils font pour s'ôter » la vie.....

» Robespierre, qu'un gendarme croit avoir immolé, se tire un coup » de pistolet qui ne fait que le punir dans l'organe de l'éloquence de » l'abus qu'il en a fait. »

Du droit que je crois avoir, moi aussi, de porter un témoignage en cette affaire, et sans employer le style boursouflé de Courtois sur l'organe de l'éloquence de Robespierre, je me réunis pleinement à lui pour reconnaître que Robespierre à la Commune n'a point été frappé par d'autres que par lui-même, et qu'il s'est tiré le coup de pistolet qui ne lui a emporté que la mâchoire. Ce pistolet n'était point sur lui ni à lui; il est possible que ce fût un pistolet de gendarmerie qui lui ait été donné ou dont il se soit emparé dans le tumulte; on a vu plus haut que ce pouvait être l'autre pistolet de Lebas. C'est la nature de cette arme, ramassée probablement à la Commune par le gendarme Méda, qui lui a donné le prétexte et le moyen de bâtir sa fable. Elle était au surplus, ce me semble, de fort peu d'intérêt pour nous dans le moment du 9 thermidor, excepté pour le gendarme Méda; il a pu pendant sa vie réclamer contre les affirmations opposées à son assertion, et dont on n'a connu le récit qu'après sa mort.

Je conviens qu'il voulut pendant sa vie même exploiter la circonstance où il se donnait un si grand rôle; il le soutint vis-à-vis de plusieurs de mes collègues; il alla depuis prier Tallien, en sa qualité de héros thermidorien, de le recommander à moi lorsque j'étais au pouvoir.

J'ai reçu de Méda maintes lettres et demandes qui avaient toujours pour but un avancement au delà de ses droits et de ses moyens.

C'est seulement en 1824, lors de la publication des mémoires posthumes du gendarme Méda, que j'ai appris qu'il avait succombé dans l'un des combats livrés en Russie en 1812, sous les ordres de l'Empe-

reur, qui allait le nommer général, dit l'historien de Méda, ce qui prouve que le gendarme robespierricide n'avait pas une antipathie semblable contre les empereurs, et qu'il était très-flatté d'en recevoir la continuation et l'augmentation des grades qu'il avait obtenus de la Convention et du Directoire.

BARRAS.

Après ce récit, il est hors de doute que Robespierre a tenté de se brûler la cervelle, et que Méda n'a été pour rien dans sa blessure. C'était l'opinion de Barère, qui dit, dans son rapport à la Convention, le 10 thermidor : « Lebas s'est tué d'un coup de pistolet ; Robespierre jeune s'est jeté par la fenêtre ; Robespierre aîné s'est blessé... »

Léonard Bourdon vient, il est vrai, à la tribune, le même jour, accompagné de Méda, dire : « Ce brave gendarme a tué deux des conspirateurs. Robespierre était armé d'un couteau, que ce brave gendarme lui a arraché. Il a aussi frappé Couthon, qui était comme Robespierre armé d'un couteau. »

Mais quoique le président, — c'était Collot-d'Herbois, — ait donné l'accolade fraternelle à Méda, je ne crois pas un mot du récit de Léonard Bourdon, qui n'était entré à la Commune qu'après Barras.

Oh l'histoire ! Le 10 thermidor, Méda se nomme Médal. Aujourd'hui, sans doute pour être plus réaliste, M. Michelet le nomme Merda.

L'éditeur des *Mémoires de Barras* ne devra pas oublier cette conversation recueillie au château de Grosbois par Mme d'Abrantès, qui connaissait bien le roi du Directoire, parce qu'elle avait vécu dans son intimité et parce qu'elle connaissait bien les hommes :

« Ma fermeté, dit Barras, m'a sauvé de Robespierre. Lorsque je revins à Paris, après les affaires de Toulon, où j'avais vu tant d'infamies que j'avais été obligé d'arrêter moi-même le général Brunet au milieu de son armée, à Nice, et que j'écrivis à la Convention que je n'avais trouvé d'honnêtes gens dans Toulon que les galériens : eh bien, cette même fermeté que j'avais montrée à vingt ans sur des écueils, au milieu de la mer (Barras avait été matelot), je l'eus encore à trente ans, au milieu d'une armée dont je faisais le chef prisonnier. De retour à Paris, je me trouvai en face de l'homme qui voulait nos têtes pour que

la sienne portât la couronne... Sainte liberté! Robespierre notre roi! Robespierre notre maître!... Cette pensée troublait mon sommeil... Je ne cachai pas l'horreur qu'elle éveillait en moi... Robespierre le sut; le lâche voulut se venger de moi comme de Danton... Mais s'il avait des créatures évoquées par la peur, j'avais des amis, moi; je fus averti, et m'en allant droit à Robespierre, je lui dis en le fixant d'un œil qui devait lui confirmer mes paroles : « Robespierre, on m'a dit » que tu voulais me faire arrêter. Je ne veux pas de la prison; elle n'est » que pour les criminels, et je suis bon patriote. Souviens-toi que si une » seule tentative est faite sur moi, je repousse la force par la force. Tu » n'ignores pas, j'espère, que j'ai des amis. Si tu ne le sais pas, » informe-toi de leur nombre, tu verras qu'il est grand. »

» Robespierre ne pouvait pas pâlir; mais sa bouche se resserra, et son regard tranchant se dirigea sur le mien, comme pour me dire d'être tranquille. Mais que m'importait son silence! Je ne demandais d'assurance pour ma tranquillité qu'à moi seul. Et en effet, Robespierre ne s'adressa jamais à moi, et nous fûmes en paix, quoiqu'il sût que je le haïssais. »

» J'écoutais cet homme qui parlait ainsi d'un accent convainquant, car sa voix était ferme et résolue, et sa volonté se traduisait dans chacun de ses mouvements. Eh bien! c'était pourtant presque la même époque, et l'an VII et l'an VIII étaient bien près de l'an III et de l'an II... Mais le feu de cette âme était éteint; et, lorsque Sieyès entra au Directoire et qu'il écrasa Barras du poids de son insolent *dictatoriat*, Barras ne sut que plier, pour ne pas perdre une place pour lui plus ravissante cent fois que les plus belles espérances; Sieyès le gagna et entra au Luxembourg.

» Après que la révolution du 18 brumaire fut consommée, Bonaparte fit offrir à Barras une ambassade aux États-Unis ou en Allemagne (Vienne excepté), ou de voyager dans le midi de l'Europe, ou de le suivre à l'armée d'Italie. Il refusa les propositions qui lui furent faites par M. de Talleyrand. Cette obstination de demeurer inactif, lorsque le premier consul connaissait ses intentions personnelles ou royalistes, le fit exiler à quarante lieues de Paris. Il alla à Bruxelles, où, pendant plusieurs années, il tint une maison presque princière.

» Lorsque Barras revint à Paris, après la Restauration, il alla loger à Chaillot. Sa carrière politique était terminée, et il ne voulait même pas prêter à des soupçons. Son salon, toujours ouvert à des amis qu'au reste il avait su garder, ne l'était plus à la foule. Sa maison était bonne, mais il recevait peu de monde.

» Il mourut le 29 janvier 1829, et la mort de cet homme qui avait tant marqué dans notre Révolution aurait été inaperçue si les ministres de Charles X, toujours maladroits dans ce qu'ils tentaient comme coup de force, n'eussent renouvelé la scandaleuse histoire des papiers de Cambacérès : les scellés furent brisés et les papiers enlevés. Mais cette fois la chose fut moins paisible que lors de celle de Cambacérès. Un procès en fut le résultat, et le gouvernement a eu la honte de voir infirmer la décision des premiers juges, qui avaient autorisé le bris des scellés pour recouvrer des registres de l'État. On devait s'en rapporter à Napoléon pour avoir fait rendre à Barras ce qui revenait au gouvernement... Cette manière de faire entendre que la Restauration mettait de l'ordre dans les affaires de l'État, jusque-là abandonnées à elles-mêmes, avait vraiment un côté comique dont il fallait rire. »

Les deux noms de Bonaparte et Barras se retrouvent ensemble dans la Révolution. Mme d'Abrantès veut que Barras n'ait pas été le *bienfaiteur* de Napoléon ; que ce fut, au contraire, Bonaparte qui, au 13 vendémiaire, sauva Barras et la Convention; que Barras reçut plus tard d'immenses services de Napoléon. Mais l'histoire témoigne aussi des services rendus par Barras à Bonaparte. C'est Barras qui fait, à plusieurs reprises, l'éloge public du général Bonaparte.

Au temps même de la Convention, quand la fortune de Bonaparte dépendait encore un peu du bon vouloir de la République, Barras parle ainsi, en pleine tribune, de son jeune ami Bonaparte :

« J'appelle, dit-il, l'attention de la Convention nationale sur le général Buona-Parté : c'est à lui, c'est à ses dispositions savantes et promptes qu'on doit la défense de cette enceinte, autour de laquelle il avait distribué des postes avec beaucoup d'habileté.

» Je demande que la Convention confirme la nomination de Buona-Parté à la place de général en second de l'armée de l'intérieur. »

Mais ce jour-là Barras ne se doutait guère que M. Buona-Parté l'enverrait bientôt en exil continuer les folies du Directoire.

L'ART MODERNE

DEPUIS DAVID*

II

L'école française se dessine maintenant dans ses masses avec une clarté plus évidente. Nous trouvons dans chaque genre des personnifications d'une valeur au-dessus de la moyenne : histoire, genre, paysage, peinture religieuse, ont à leur tête des représentants assez puissants, nous le croyons, pour pouvoir désormais tenir tête aux écoles étrangères, contraintes à venir puiser chez nous le secret des compositions magistrales, soit dans nos fresques, soit dans nos sujets profanes, où le goût et l'imagination se joignent à une science qui a ses audaces, ses vertiges, ses grandeurs.

M. Ingres, dont nous admirons la vaillante vieillesse, a été longtemps le chef d'un parti dont nous ne saurions parler sans une sorte de déférence, tout en regrettant ses empiétements, tout en déplorant sa beauté froide et digne, sa ligne dénuée des ondoiements de la lumière, son style académique et sans enthousiasme, dans lequel on aimerait parfois à signaler quelques-uns de ces écarts du pinceau, emporté par un coloris fiévreux, comme on se plaît à voir certaines erreurs de jeunesse, certaines exaltations de l'idée. Cette exaltation, M. Ingres ne l'a jamais connue, son idéal étant avant tout l'épuration de la forme. L'antiquité a séduit sa jeunesse, comme elle a continué d'être son culte dans un âge avancé. Dans ces grandes masses sculp-

* Voyez la *Revue du XIXe siècle* du mois d'avril.

turales, il a rencontré cette perfectibilité indéfinie de la matière, cette transparence, cette pureté de la ligne qui fait rayonner l'idée sur l'argile. Pendant son long séjour à Rome, renfermé dans les loges de Raphaël, il n'a voulu chercher qu'en lui seulement la réalisation du beau divin, et l'étude constante de ses œuvres occupa la meilleure partie de son existence. Mais, dans le sourire de ses madones, il n'a pas puisé la volupté comme le doux maître la buvait sur leurs lèvres, ou en peignant la *Fornarina*. Dans la transfiguration, il a vu la facture d'une composition merveilleuse; mais ce modelé des têtes dans la pourpre du soleil romain, cette vigueur d'une nature ordinairement virginale, et qui a su procéder avec une allure des plus énergiques, il ne l'a pas emportée. Sa gamme, qui ne s'élève jamais au delà d'une certaine note, se soutient sans désuétude. Sa touche serrée, sa tonalité sans éclat, ses chairs d'un modelé savant, mais sans aucun de ces mélodieux effets, en un mot, cette complète absence de poésie dans une réalité des plus saisissantes, si ce n'est dans la *Psyché enchaînée*, où les contours ont une fluidité presque vaporeuse; voilà l'auteur de *Cherubini*, de l'*Apothéose d'Homère*, de *Jésus au milieu des docteurs*, l'ami si paternel de Flandrin, dont la nature heureusement plus ardente se plongeait volontiers sous des lueurs plus chaudes.

Flandrin, dont on ne peut évoquer le souvenir sans rapprocher avec lui dans la pensée, les noms purs et naïfs de Fra Angelico et d'Eustache Lesueur; Flandrin, qui eut jusqu'à la fin cette simplicité de cœur dont le reflet est conservé dans ses œuvres avec une limpidité extrême; Flandrin, qui fait songer involontairement à ce surnom de la belle vierge donné autrefois à l'auteur du *Paradis perdu*, est vraiment le seul peintre de notre époque dont on puisse dire qu'il a incarné le christianisme dans l'art. Depuis longtemps se sont évanouies des imaginations refroidies ces fortes images de la Bible : Job sur son fumier où resplendit l'étoile; Ruth, la glaneuse; Daniel et les grands lions; les visions du désert, et les anges cachés dans les roseaux du Nil, et les roses pâles du jardin de la veuve, dont on fait sa moisson pour les répandre sur le tombeau de la fille de Jephté. Plus tard, la crèche de la Nativité, la montagne lumineuse du Thabor, les flots frissonnants du Jourdain, sentant dans leurs ondes le corps de Jésus; enfin le voile noir, le deuil profond, les paysages de pierres de la vallée de Josaphat; c'est tout. La nature de l'Orient, qui semblait pétrie dans son argile avec un sourire du ciel, s'est alanguie voluptueusement, et assoupit les radieuses jeunes femmes sous les parfums énervants de l'opium et les senteurs des jardins du sultan, où Byron cherchait la suave appari-

tion de sa fiancée d'Abydos, dont le vêtement blanc flotte au rocher comme le drapeau des amours virginales, éclos sous un berceau de fleurs. Rien de plus ne surnage dans l'imagination ; les vastes compositions de Saint-Séverin et de Saint-Germain des Prés, le *saint Clair rendant la vue aux aveugles*, la *Mater dolorosa*, le *Christ au milieu des petits enfants;* ces graves, simples et consolants récits de l'Évangile, tout cela appartient à une autre période de l'art. Un esprit fervent, délicat, doué de cette tendresse aux effusions pleines de poésie, nature calme, rêveuse et souffrante, a pu seule interpréter tout cela dans une note platonique, un dessin fier et doux qui, sans avoir les inflexibilités de l'art grec, s'est nourri des préceptes de Phidias. Lorsque nous rencontrons dans une composition cette ligne de liaison qui réunit plusieurs personnalités dans une seule masse, lorsque l'esprit d'unité fait coopérer chaque partie à l'ensemble, il s'y manifeste vraiment la clarté d'un grand esprit. C'est ce qui a lieu avec Flandrin, dont la brosse très-flexible procède généralement sur des teintes neuves et ingénues, dont le rendu plein de finesse, la pâte légèrement dorée, comme s'il eût conservé en lui une réverbération du climat italien, est d'un effet toujours chaud et d'un moelleux aimé du regard.

Jalabert, dans son *Christ au jardin des Oliviers*, se montre un des successeurs de Flandrin, mais en abandonnant complétement le classique, pour modeler ses visages dans la lumière d'un clair de lune, le plus splendide qui fût jamais. Il était dans l'organisation de l'école française de se jouer des contrastes, d'opposer une physionomie brune à un profil blond, et la timidité d'une nature contemplative à côté d'un révolutionnaire : Flandrin et Delacroix ! Quelle mélodieuse douceur! quelle sauvage et saisissante beauté! L'un dilatant son âme comme la plaine sous les couches d'azur et de soleil ; l'autre clair, bruyant, profond, sinistre, comme les accents de l'eau dans un gouffre, et semblable au flanc déchiré du vallon, absorbant la lumière avec la violence d'une âme fiévreuse.

Il y a en Delacroix ces phases de coloris dont on ne saurait rendre l'effet; et ce dessin, qu'on a critiqué d'une manière sanglante, a toute l'incision du burin, toute la pénétrante vérité du sublime ou du grotesque, qui grave une individualité dans toute sa beauté comme dans toute sa laideur avec une vaillance soutenue. Il y a en lui, disons-nous, quelque chose de shakespearien, tant le rire et le tragique demeurent profonds avec lui, tant il possède à un degré puissant cette verve qui sait faire grimacer le vice sur la bouche de Macbeth, qui écrit la folie dans les regards d'*Hamlet* contemplant le crâne d'*Yoirk*, et ce beau scin-

tillement de tendresse et de poésie sur la figure d'*Ophélia*, couchée sur son lit de roseaux, et dont le cercueil est plein de fleurs et de rayons. Nous ne saurions rendre dans ce qu'elle a d'étrange, d'incompréhensible et d'infini, cette nature de Delacroix qui écrit des poëmes dans l'ombre ; nous ne saurions l'exprimer dans ses lueurs vives, qui vous laissent pénétrer en s'entr'ouvrant un abîme de pensées, comme chez Hugo, ce philosophe au front hâve, qui fouille la nuit et l'aurore, et qui échauffe son rêve sous de blêmes clartés. Il y a dans sa composition de *Dante et Virgile traversant un des cercles infernaux*, il y a les fauves éclairs d'un ciel fantastique, et c'est un nuage qui, en se déchirant, fait jaillir une teinte blafarde sur les deux physionomies modelées dans ce soleil d'une région terreuse. Cette teinte qui nous a saisi, cette tonalité extraordinaire dans ses effets, cette vicissitude des plans, est adaptée d'une admirable façon au sujet. Cette blancheur n'est pas celle d'un clair de lune ; elle n'en a pas les sérénités ni les transparences. C'est la blancheur opaque du linceul, celle du plomb sous la lueur des cierges, tandis que les nuées paraissent çà et là, cassées à coups de massue. La barque roule sur des flots concaves, donnant en certains endroits des notes d'une consonnance toute particulière. Des faces de damnés se lèvent sur les vagues, et plusieurs se cramponnent par les dents à cette nacelle, flottant comme un cercueil béant dans la vallée liquide et funèbre.

Le *Massacre de Scio*, *les Femmes d'Alger*, sont jetés avec une largeur des plus puissantes. Dans le premier surtout, il y a une abondance de richesses. L'empâtement des chairs, la hardiesse des combinaisons, viennent lui donner la réalisation la plus expressive. L'originalité des attitudes exprimée avec une sorte de tristesse douloureuse ; l'amertume, cette facture de dessin pleine de traits énergiques ; la beauté du désespoir qui fait atteindre à une physionomie toute l'expansion des muscles dans leur dilatation la plus haute ; en un mot, cette possession du visage humain dans le jeu mélodique des lignes ; tout cela appartient à ce fougueux novateur, qui possède, plus qu'aucun de ses contemporains, ces secrets de clair-obscur dont on ne saurait rendre l'éblouissant témoignage avec une parole qui égale en force un seul de ses accents d'ombre ou de lumière.

Ce qui nous séduira toujours dans Delacroix, ce qui lui est acquis à jamais, ce qui en fait la physionomie la plus inimitable et la plus attrayante sous ses singulières contradictions, c'est précisément ce cachet de l'incompréhensible qu'elle possède plus que toute autre, et qui fait que chaque imagination veut se formuler sur elle un jugement

auquel il manque sans cesse quelque chose. C'est un type fuyant aux lueurs vives et basanées, aux airs de tête impliquant l'ingénuité des passions fortes, ce procédé ou ce rendu qui nous émeut sous ses brutalités expressives,, que nous préférons aux saveurs plus délayées des autres maîtres, parce qu'elles respirent l'émotion libre et saine un peu rude, mais qui n'a pas subi les altérations d'une réflexion lente et ménagée. C'est l'homme des spontanéités, l'homme qui ne permettra pas au matin de vieillir dans sa mémoire, l'homme qu'on reprendra sans cesse et qu'on n'achèvera point, parce qu'il y a en lui tous les commencements, et qu'à son insu il a jeté bien des germes neufs, bien des tentatives inachevées qu'on retrouve en le fouillant et qui dévoilent une personnalité débordante. L'analyse n'est certes pas ce qui pourrait rendre Delacroix ; il est de ceux qui font subir des pressions muettes à quiconque les aborde sans leur prononcer une parole, mais qui savent plus dire par leur brièveté, par leur manière d'être concentrées, leur concision de style précis et serré, une touche à laquelle il échappera des passages d'une coloration palpitante, et ces teintes merveilleusement farouches qui, comme ces grandes races insulaires et primitives, consentent parfois à se baigner dans les eaux fraîches et bleues d'un ciel où l'on aurait broyé des pervenches. Delacroix est encore celui qui entraînera à sa suite toutes les organisations qui éprouvent le besoin de se fortifier et de s'aguerrir en fixant le lugubre,l e riant, et qui comprime et ce qui épanouit, ce qui montre le cimeterre laissant perler les gouttelettes de sang sous un buisson de roses, les tentations qui nous assaillent dans les ténèbres, les rires des lèvres dépravées, les saintes promesses et les pudiques réserves. C'est encore lui où nous puiserons longtemps nos enseignements, quelque indéfinissable que soit sa manière, quelque périlleuse qu'elle apparaisse à celui qui en essaiera les perceptions. Nul ne sera ce qu'il a été, nul ne possédera ces intempérances, ces brusqueries, ces sensibilités; nul n'éprouvera sans doute cette altération d'un palais enfiévré. Mais c'est près de lui qu'on viendra lire ces pages fébriles, où une puissante individualité a remué des myriades de notes et d'idées, et où il nous est possible de toucher du doigt d'impercutables profondeurs qui resplendissent à la surface.

Il semble que le nom de Delaroche se présente immédiatement après celui de Delacroix. C'est que tous deux sont fils de la même révolution; tous deux, quoique différents, absorbent dans leurs œuvres les lueurs d'un ciel d'orage. Tous deux, fuyant l'école, ont osé rompre avec les préceptes qui avaient germé dans les rides de leurs prédécesseurs.

Ils ont édifié, ils ont joué avec le rayon enfoui dans la terre, avec la vie tout exubérante, avec toutes les notes de coloris qui se sont prises à rendre des sons étranges sur un clavier, où leurs intonations étaient autrefois si pâles, où elles atteignaient tout à coup la gamme des effervescences, des sonorités et des violences. Delaroche, nature plus mélancolique, plus attendrie, plus lyrique, a dans la forme une pureté, une tendresse, un laissé plein de revêrie, qui en font un poëte pour le rythme du style, pour le moelleux des effets et le choix des motifs. Nous n'en voulons fournir d'autre preuve que le *Moïse exposé sur les eaux du Nil*, dans sa corbeille rustique, tandis que, derrière les arbres du rivage, dérobée par de larges feuilles abaissant les cactus et les joncs, une jeune fille d'Israël contemple le frêle esquif. Nous ne retrouverons peut-être pas en elle ce type juif si fortement accusé, noble, pur, fier ; mais ses longs cheveux voilant les tempes amollissent l'éclat un peu sauvage de ses yeux noirs, auxquels cela communique un fondu, un vacillement doux et sombre, comme le feu du regard sous une larme. Joignez à cela le ruissellement de la lumière orientale inondant les plus secrètes solitudes, et chauffant les dalles de marbre des fontaines, en bordant les contours des feuilles de palmiers et de nopals. Ces intonations d'azur dans ces couches mousseuses du firmament, cette quiétude des ondes et du rivage, et par-dessus tout enfin, la beauté de cet enfant couché dans son nid d'osier, dont les membres nus et ramassés se dilatent avec une force naissante sous les attouchements de ce soleil d'Égypte, quelle suavité, quelle harmonie, quelle volupté du ciel, du paysage et des eaux! Si vous voulez les émotions puissantes et dramatiques, allez voir le *Cromwell contemplant le cadavre de Charles Ier*, et cette gamme d'une vigueur si manifeste, cette touche serrée, ces intonations ardentes et sombres, cette solidité de la peinture, vous instruiront plus que la critique. Le *Christ descendu de la croix*, du salon de 1822; les *Enfants d'Édouard*, composition à la fois pathétique et grandiose; ces lueurs d'une salle de la tour de Londres, nous demeureront à jamais dans le regard, en ce qu'elles possèdent de funèbre et de pénétrant. Puis les tableaux religieux : Le *Christ au jardin des Oliviers*, *la Mater dolorosa*, l'*Auréole d'une martyre flottant sur les eaux du Tibre*; enfin, *le Dernier banquet des Girondins*, *Madame Elisabeth à la Conciergerie*, *Marie-Antoinette devant le tribunal révolutionnaire*, que nous avouons avoir trouvé plus sympathique, plus chaste et d'un héroïsme plus majestueux dans les compositions de Muller. En résumé, Paul Delaroche, qui a quelquefois cherché à se rapprocher de Delacroix a pour lui cette fraîcheur inaltérable, ce velouté, ces glacis et ces

ondulations, dont le rendu, souvent fin et délicat, se dépense fièrement dans une facture magistrale. Au total, plus d'imagination que de puissance, plus de sensibilité que de profondeur, plus d'émotion que de force; mais riche et sérieuse organisation d'artiste, dont la muse se plaît à s'égarer souvent dans les allées silencieuses des tombeaux et dans les *Campo-Santo* de l'art.

Ary Scheffer se rattache par la composition et le *faire* à ces deux maîtres, dont il est loin de posséder le délié et l'expansion; mais son coloris a tout le jet énergique d'une action vive. C'est une concentration méditative. Il a entrevu le jour à travers les soupiraux gothiques d'un monastère, quand il s'assombrit sur les stalles de chêne. Son *Larmoyeur* est frappé dans cette gamme sauvage et ardente, d'une vitalité toute passionnée. La rudesse du moyen âge, la puissance mâle de cette douleur sur cette physionomie aux lignes d'acier, le profil de cet adolescent couché dans la mort, profil un peu germain, mais d'une exécution nerveuse; tout cela peut frapper par cette excessive originalité de conception. Les *Souliotes* d'une facture très-grave et très-violente, d'un mouvement et d'une témérité des plus hautes, respirent l'enthousiasme des grandes causes. Le dessin, quoique parfois négligé, a des courbures d'une accentuation profonde, et l'air de tête des deux femmes agenouillées sur le premier plan offre un mélange d'horreur et d'héroïsme d'une expression enlevée à la pointe du pinceau. C'est d'un effet de couleur qui a suggéré à l'artiste des énergies irrésistibles à mesure qu'il parcourait l'échelle des nuances. On devine une puissance d'entraînement dans les détails et dans l'idée qui ne souffre aucune réticence, et qui ne fait que croître en force et en intensité.

Ce même crayon, qui a retracé presque tout le poëme de *Faust*, a eu de bons moments depuis, avec quelques scènes empreintes d'un romantisme religieux : *Dante et Béatrix*, *Madeleine en extase*, *saint Augustin et sainte Monique*, *Mignon aspirant au ciel*, *Mignon regrettant la patrie*, *Madeleine au tombeau*. Ses derniers ouvrages sont plutôt, il faut l'avouer, du ressort de la gravure que de la grande peinture, qu'il a néanmoins magistralement touchée. En résumé, vue de près cette peinture paraît rocailleuse, terne, sans fluidité aucune. A une certaine distance, elle reprend son éclat sévère, sa couleur monastique, sa vigueur sombre; et plus d'un débutant viendra étudier ces reliefs qui, pour la puissance, ont une tonalité allemande.

Henri Scheffer est aussi le frère de son frère dans le genre presque identique qu'il a adopté, mais ce n'est qu'un cadet de famille. Sa *Charlotte Corday* est un de ces morceaux supérieurs que le salon

de 1830 revendiquera comme une des pages de l'école française. Parlerai-je des autres tableaux plus médiocres de ce peintre? *Jésus chez Marthe et Marie*, composition simple, calme, religieuse, d'un caractère pénétré. *Jeanne d'Arc faisant son entrée dans Orléans*, d'un effet plus vaste comme dessin, mais d'un modelé moins saisissant et moins riche. Néanmoins, nous le comptons parmi nos novateurs, ceux qui se sont plu à combiner l'éclat matérialiste avec cet idéalisme qu'on leur refuse ordinairement, et qu'il est si facile de retrouver en leurs œuvres, dont quelques-unes sont frappées d'un soleil de tourmente. A leur suite plaçons Dévéria, qui, dans la naissance de *Henri IV*, sait donner aux chairs cette souplesse et ce velouté que Rubens a fondu avec un rare bonheur, sous l'influence combinée du génie flamand et de l'école espagnole, auxquels il doit d'avoir compris cette pulpe sanguine si florissante sous le tissu satiné, et de lui avoir donné cette morbidesse d'un effet si vivant et si chaud.

Dévéria avait pour lui ces infiltrations du jour, comme Decamps dans ses *Cavaliers orientaux*, qui ne sont pas du domaine de la science, mais plutôt d'une intuition, d'une révélation naturelle, comme l'Italien qui sans effort enchâsse l'idée dans l'image, dans sa langue prédisposée aux harmonies imitatives et aux sonorités musicales. Nous l'aimons moins dans la *Bataille de Marseille gagnée par Catinat*. C'est toujours lui cependant dans ses oppositions d'ombres variées qui donnent un relief savant et poétique aux masses guerrières largement jetées sur des fonds poudreux et fuyants. Il a été un des premiers qui ont précipité en avant notre école moderne avec une puissance d'action très-décisive.

Cabanel est un de ceux qui se sont mis le plus volontiers à la tête du mouvement dans l'apostolat des idées nouvelles. Il réunit assez heureusement cette double condition de dessinateur et de coloriste. Quoique son style soit un peu mou et dénué des hardiesses que nous cherchions précédemment, il est certainement disciple de la même école, il a ce même rayonnement splendide, aux fluctuations pleines de poésie, dans ses tableaux d'un sentiment large, d'une ordonnance sérieuse, d'une exécution aussi savante qu'elle sait avoir la tendresse, la moiteur et le mordant d'un soleil napolitain qui frappe l'épiderme d'une tonalité profonde et délicate, dans ses vigueurs et ses attouchements fins. Sa chair, empâtée et solide sous les ondoiements des vives clartés, a des reflets luxuriants, doux et voilés. Ce n'est pas l'homme des énergies, et pourtant sa note est très-haute, très-soutenue, nourrie par une manière de procéder grasse et aisée. Mais son tempé-

rament, nous le croyons, est moins généralement magistral qu'il est chaste et passionné. Il se complaît aux épanchements des teintes neuves et ingénues, aux ondulations des lignes, sous un coloris onctueux, aux contours coulants et harmonieux de sa *Vénus*, que nous ne saurions oublier, pas plus que nous n'oublierons le portrait de madame la *vicomtesse de Ganet*, où le peintre a une facture, une finesse, et une liaison des plans dans son modelé, dont il est impossible de ne ne pas conserver un grand souvenir.

Baudry, que nous placerons peut-être au-dessus pour la force des intentions, est, en effet, le premier chez lequel nous ayons saisi avec autant d'évidence une entente aussi riche de la couleur et du dessin. Chez lui, l'un ne va pas sans l'autre; fierté des lignes accusées dans une lumière résplendissante, beauté sereine et palpitante de ses torses de femmes, de son buste dont la pâte est délayée dans la matière chaude, argile pétrie de rayons, baignée d'air, solidifiée par les baisers de feu d'un pinceau tout ensoleillé, et sous les moirures d'ombres se dilatant sur la peau nue et frémissante. Il y a certainement en lui quelque chose de corrégien; et dans sa *Vénus caressant l'amour*, nous trouvons ce caractère contenu à un degré puissant. On voit de suite que son coloris se ressent du contact des maîtres. C'est un maniement serré de la brosse, une liaison et un fondu, où la suavité se mélange à la force; rien ne saurait donner une idée suffisante de cette gradation ascendante des notes décroissant par demi-tons et délayées dans une teinte d'or, tandis que les contours ont des tournants difficiles à rendre. Cette chair est baignée dans la pourpre des paysages romains. L'inflexion de ce buste de femme adossée contre un vieil arbre, cette gorge admirablement réussie, cette valeur de certaines nuances mates sur lesquelles le feuillage vient verser ses reflets légèrement foncés, enfin ces clartés ménagées à côté de certaines couches moites et satinées dans le tissu; cette souplesse irritante dans ce corps nonchalemment jeté sur ce tertre de gazon, cette courbure du bras aux extrémités; une délicieuse désinvolture, les lueurs d'une matinée débordante sous les feux de l'été dans ce frais bocage; voilà ce qui constitue la composition de M. Baudry : voilà ce qu'il y a de local dans ce talent qui implique réellement la manière d'être de l'école.

Hébert, nature un peu maladive et songeuse, mais luxuriante de séve lumineuse, dont la force réside dans les octaves de coloris qu'il sait parcourir d'une manière un peu exaltée. Il y a là de la tristesse, de la puissance, quelque chose de sauvage et de pénétrant; une mélancolie voilée sous des ardeurs. au fond desquelles il y a toujours quelque

chose de découragé ou de prévu ; airs de tête fiers et languissants ; attitudes amoureuses et héroïques tendresses, profondeur, oppositions énergiques des ombres, dont les effets ne se rencontrent que chez lui. Dans ses têtes italiennes, dans son *Christ trahi par Judas*, nous trouvons la transparence la plus limpide, par cette richesse des glacis jetés avec la profusion d'une main habituée aux tonalités filantes du jour, et dont l'éclat est dominé par le velouté le plus caressant, le plus moelleux et le plus fin qu'il soit possible de réaliser. C'est une organisation à peu près semblable à celle de Gustave Doré, ils paraissent viser au même but, employer les mêmes moyens, et possèdent dans le *faire*, une analogie réelle. Doré a comme Hébert une prédilection pour ces teintes fiévreuses, que le peintre de la *Jeune fille au puits* affectionne si particulièrement ; il se laisse aller à écrire le même poëme, il a les yeux fixés sur la même plage terreuse. Sa couleur aussi est brûlante. À lui appartient de verser ces flots bruns sur les fronts espagnols et napolitains ; à lui de fusionner ces plans empourprés, et d'arriver à cette liaison qui fait la mélodieuse beauté d'une œuvre telle que sa *Gitane*.

H. Lehmann, dans son *Prométhée enchaîné*, est d'une gamme sévère, mais grandiose. C'est la poésie brumeuse du Nord. Il y a comme une pensée d'Ossian dans ces beaux corps des syrènes flottant sur les vagues, et tordant leurs bras humides sur la plaine mousseuse qui lave le rocher. Prométhée enchaîné au sommet est presque entièrement couvert par les deux ailes du vautour fauve. Ce vautour, qui a quelque chose d'étincelant, ne semble pas tout à fait accomplir un acte de férocité. On voit qu'il est amené là par une vengeance divine. Ces bigarrures sombres donnent au corps d'oiseau suspendu dans l'espace un aspect étrange et saisissant, et cette touffe de plumes vivantes fait sensation. La mer est houleuse, les ondes glaciales tourmentées comme si un souffle violent les soulevait en montagnes avec ce grondement sourd qu'elles affectent sur certaines rives mornes. Devant ce groupe des nymphes de l'Océan, il semble que l'on ait sous les yeux les plus charmantes créations de Prométhée prenant de douloureux ébats autour de leur maître accablé, et faisant monter jusqu'à son oreille le concert de leurs voix plaintives. Nous l'avons dit, il y a une délicieuse fraîcheur dans un cadre austère. Ces corps blancs, formés d'écume, ont néanmoins plus de consistance qu'une vision, tout en ayant le charme et le vaporeux dans l'apparition. Ils sont modelés dans un ton diaphane, qui semble faire transparer la fluidité de l'eau. Lehmann, dont nous ne pouvons assez admirer les airs de grandeur dans la tristesse,

nous a déjà offert un riche témoignage de son âme d'artiste et de poëte dans la galerie de M. Arsène Houssaye, où nous avons admiré une étude de femme d'une grande noblesse de type et d'une profonde élévation de caractère. Rien ne saurait égaler ces tempes frémissantes sous les impressions multiples que la pensée y fait monter, et que le peintre a rendu dans une teinte voilée et discrète.

Nous voudrions terminer cette première étude sur l'art actuel en citant encore l'imposante exécution de Couture dans ses *Romains de la décadence*, où se rencontre une audace qui n'est pas ordinaire. Nous comptons beaucoup sur son *Enrôlement des Volontaires*. Combien d'œuvres et combien de noms j'oublie aujourd'hui : Gérome, Moreau, Chaplin, Corot, Lévy, Dupré, Daubigny. Qui donc a signé une belle page, *Esméralda* couchée sur son lit de tortures, et interrogée par deux moines dérobant leurs physionomies sous la bure du capuchon ? Cette toile frémit, palpite et se déchire, sous l'innocence, le fanatisme, l'impureté des bourreaux, les morsures de la mort. Cela est beau dans toute la force du terme. Cela vous étreint par une sauvage énergie, par la liaison des couches sombres superposées comme des crêpes, par les consonnances funèbres du caveau, dont la structure est faite pour assourdir les révélations des agonies.

Nous pensons revenir plus tard sur certains noms que nous ne pouvons aborder aujourd'hui et qui ne seront pas pour nous inconnus. Au Salon dernier, ils déployaient cette franchise de caractère qui est un des principaux traits de nos artistes, et qui permet de lire une individualité, par suite de cette facilité d'expansion, de cette abondance d'éléments qui font reconnaître en eux des natures essentiellement riches. C'est pourquoi nous considérons comme des esprits maladifs ceux qui vont prêchant partout la prétendue décadence de l'art. Est-ce que l'art peut cesser d'être ? Est-ce qu'il n'est pas l'arbre qui sans cesse reverdit ses bourgeons et s'étoile sous des fleurs de mai ? L'art, cette noble et consolante figure, cette lampe symbolique suspendue entre la terre et le ciel, éclairant l'une, et pâlissant sous des clartés plus divines; l'art est le compagnon par excellence, celui qui sait partout distiller son scintillement dans le monde, dans la nature, dans la femme dont l'âme est comme le sanctuaire où se dit la messe des anges, sur les grains du rosaire de la veuve qui remue des rayons avec des prières, sur la bouche de l'enfant dont le rire est pour l'âme comme le chatouillement d'aile d'un chérubin. L'art ne nous a jamais délaissés. Il a déjà beaucoup dit. Nous l'avons rencontré exprimant ces regards étincelants des prêtres sous la nuit du moyen âge. Réfléchissant nos lé-

gendes, traduisant nos mystères sur les grandes lignes gothiques de nos monuments religieux, et se poëtisant chaque jour même dans ses rudesses un peu sombres, comme cette foi primitive délaissant peu à peu ses rigidités et qui croyait voir de ces buchers s'envoler des essaims de colombes. Nous avons pu remarquer notre ciel, un peu olympique par suite de l'imitation trop fréquente, s'éclairer des brumes orangées du Lorrain resplendir sur la place populeuse où Callot a creusé la caricature du bohémien qui passe, et qui vient darder son œil flamboyant à la grille de la cellule où médite le moine d'Eustache Lesueur. Nous avons vu Watteau, Lancret, Fragonard, dépister nos grandes dames sous l'habit de bergère ; Prudhon, noyer leurs regards sous les pressentiments de la mort, et les souvenances des beaux jours. Aujourd'hui, nous reprenons l'entretien dans les champs de blés, sous les arbres baignés par le couchant, avec les Faneuses de Jules Breton, sous les haies fleuries avec Théodore Rousseau, ou en face des prairies de Troyon. Nous surprenons l'idylle baignant ses pieds dans la source du bocage, avec Baudry ou Amaury Duval. Nous caressons sur les visages de Bouguereau certaines rosetés printannières, et nous goûtons une heure de profond recueillement devant le saint Sébastien de Ribot.

Il est possible qu'en ce moment l'art subisse une crise et soit sous l'influence de ces sérieux problèmes qui se travaillent dans nos sociétés, qui sont toujours sous le contact de ces deux graves questions, l'ascétisme et le rationalisme, l'esprit et la chair, le mysticisme le plus pur et le plus raffiné, l'impalpable, l'essence entrevue par Platon; et cette perfectibilité absolue de la forme, cette inflexibilité du style qui ne consent pas à s'attendrir aux charmantes mutineries de l'idée volage et rêveuse, qui refuse de se laisser définir afin de conserver son cachet fantaisiste et flottant. De là deux rivalités, deux arguments qui tentent vainement de se maîtriser et qui ne comprennent pas qu'actuellement, c'est à l'admission, c'est à l'hospitalité offerte à tout précepte et non aux scissions, que se trouve attachée la réalisation du beau dans toute son excellence. Notre époque est celle des grandes totalités, des grandes synthèses, des vastes résumés; nous voulons dans une œuvre un principe absorbant qui les étreigne tous. Nous voulons que ce qui est profond ait sa fraîcheur; que la poésie soit parfois cette belle rieuse effarée, aux yeux verts, aux mamelles nues, qui vient mordre au désir comme à une grappe sauvage; que l'histoire, le drame réfléchissent sur leur stature énergique la silhouette dolente de la méditation, qui effleure de sa robe traînante les éclosions d'avril, comme dans l'imagination, les plus heureuses images aiment cacher sous leurs naissantes

vigueurs l'inflexion attendrie leur donnant cette pose demi penchée, qui sied si bien à la sagesse. Si la sagesse pouvait recevoir les rosées de l'enfance, que ne serait-elle pas! Si l'art pouvait réconcilier les sérieuses énergies de l'idée avec les dictions suaves, limpides, les écarts heureux de la forme, les négligences ou les brièvetés, qui témoignent souvent des intensités de la pensée et non de son impuissance à se manifester, que n'atteindrait-il pas! Là est le but; là est le siége de toutes les rumeurs de l'âme, de toutes les possibilités, de toutes les alertes, de toutes les fiévreuses suscitations que nous attendons encore. L'art a besoin d'être couvé sous des laves brûlantes, le raisonnement vient après qui argumente, le vrai commence d'abord par éprouver les premières atteintes de la flamme sous le lit de torture des inquisiteurs. Il ne gravit qu'après la tribune des débats scolastiques; il faut donc avant tout et comme précédent, les vaillances chaleureuses, puis cet esprit enclin d'avance aux largeurs que nous venons de signaler et qui *sait* que donner une œuvre d'art, ce n'est pas seulement offrir des fractions, mais concilier, mais résumer et coordonner ce qui paraît inadmissible et ne l'est point, car tous les éléments du beau ont une prédisposition à se grouper, à rayonner autour d'un principe central.

Il y aurait donc folie à désespérer des destinées de l'art, comme nous l'avons entendu quelquefois, lorsque ces destinées sont ainsi précisées. Jamais variété de nuances plus riches ne se sont présentées dans chaque genre : si nous osions signaler seulement le défaut sous lequel il paraît s'abandonner trop exclusivement, nous dirions qu'il a une légère tendance à s'énerver, et à préférer plutôt l'aimable et fine interprétation de M. Toulmouche à la gravité, aux tristesses, aux fières et impassibles allures, à la touche mordante et pénétrée de M. Ribot. La gamme française semble parcourir en ce moment toutes les gradations et les valeurs des teintes célestes; elle habite un domaine azuré et romantique; elle déploie l'écharpe d'Iris dans son firmament; mais elle ne descend pas volontiers aux reliefs de l'école de Ribéra. Comme Delacroix, elle ne se complaît pas dans les emportements du coloris, elle préfère les blancheurs de l'albâtre aux tonalités du bronze, elle déborde de sève moelleuse, elle est tout entière aux délicatesses et aux effets flous, qu'elle ne rend cependant pas comme Greuze. N'importe, si elle délaisse pour un temps les compositions sévères où l'on aime à se nourrir d'un aliment plus substantiel et à boire l'eau du torrent, c'est un moment de repos, où, comme la fille de l'Arabe, elle se plaît à égrener sous la tente le corail qui tranchera sur son cou sa brune carnation, et à essayer l'impression des douces paresses, langueurs de l'âme

qui ne sont pas les moins délicieuses et les moins goûtées. Bientôt aux haleines âpres du désert elle se réveillera de son inertie, elle remontera sur son coursier noir, héros des légendes, et humant à la fois l'encens des odalisques et l'odeur du combat lointain. Bientôt l'école française, qui s'est un instant repliée sur elle-même dans un contemplatisme assidu après avoir préféré la rive onctueuse de l'Hindoustan, après avoir épuré ses rudesses, ressaisira ses fermetés et s'élancera dans le champ des conquêtes laborieuses, avec ces pleines et imposantes sérénités qu'elle sait si bien revêtir, quand elle aime, quand elle croit, quand elle enfante avec le calme souriant de la Cybèle antique.

MARC DE MONTIFAUD.

LE PALAIS POMPÉIEN

Il est un rêve que fait naître chez tout artiste un voyage à Pompéi; cette ville, qu'une mort soudaine a préservée de la lente destruction des siècles et qu'on a retrouvée intacte dans son linceul de cendres, comme une momie égyptienne, grâce au Vésuve, ce terrible embaumeur; en parcourant ses rues qui gardent encore l'empreinte des chars, on les repeuple de leurs passants antiques; en visitant ces maisons que la vie semble avoir abandonnée hier et auxquelles il ne manque guère qu'une toiture, on les restaure en idée, on y loge sa fantaisie, et l'on se dit malgré soi : là je mettrais mon lit, ici ma bibliothèque, là mes tableaux, plus loin mes fleurs rares; puis l'on reprend le chemin de Naples; et l'on oublie ce désir rétrospectif qui va où vont toutes les chimères.

Ce rêve, un prince intelligent et ami des arts l'a exécuté, et l'avenue Montaigne a vu s'élever une maison antique aussi complète que celle d'Arrius Diomède, du poëte tragique, ou de Pansa. En isolant son regard et en le fixant sur la façade, on pourrait se croire à Pompéia, rue de Mercure ou de la Fortune, avant l'éruption du volcan; car ce n'est point un à peu près élégant, mais une restitution rigoureuse où Vitruve lui-même ne trouverait rien à reprendre, un traité d'archéologie d'une science profonde écrit en pierre et qu'on peut habiter.

Une grille légère entrecoupée de piliers trace la ligne de démarcation entre la voie moderne et la maison antique, qui vous apparaît comme une vision d'un monde disparu, avec son aspect noble, simple et sévère.

La façade présente à l'œil des lignes sobres et pures encadrant des surfaces qu'égayent les richesses de l'architecture polychrome. Le refend des pierres est indiqué avec du minium ; des filets de couleur accusent les ornements des panneaux et de la frise. Un avant-corps tétrastyle occupe le milieu et forme le vestibule extérieur : il se compose de deux piliers aux angles et de deux colonnes ioniennes, teintées de jaune jusqu'à moitié de leur fût et dont les bases et les chapiteaux ont reçu également des colorations. Quatre fenêtres, dissimulées dans les grandes divisions de l'architecture, percent, sans en altérer les lignes, la façade; deux niches carrées, peu profondes, creusées à droite et à gauche du péristyle, contiennent deux statues en bronze d'une patine verte, une Minerve, l'égide sur la poitrine, et un Achille, si notre mémoire ne nous trompe. Tout cela produit un ensemble tranquille, harmonieux et riche, sans surcharge. Ceux qui accusaient, avec quelque raison, l'architecture antique de froideur, n'en voyaient pour ainsi dire que le dessin. Le temps en avait fait tomber les couleurs, et il est maintenant hors de doute que les monuments de la Grèce, publics ou privés, étaient peints; les inscriptions trouvées dans l'Acropole avec le compte des sommes payées aux enlumineurs pour tant de coudées de frise, le prouvent surabondamment: et nous-même, nous étant hissé sur l'attique du Parthénon, nous y avons vu des traces non équivoques de bleu et de jaune. D'ailleurs, Pompéi n'est-il pas là pour montrer que les anciens, avec leur admirable bon sens, ne séparaient jamais la ligne de la couleur. L'architecture et la statuaire monochromes sont, au rebours de ce qu'on pense, des inventions modernes et relativement barbares. Un seul coup d'œil jeté sur cette charmante façade résout la question mieux que ne pourraient le faire de longues polémiques. La couleur, discrètement appliquée et d'après certaines règles, arrête le dessin, fait saillir les reliefs, varie les surfaces planes, ménage des repos, et par ses différentes valeurs agrandit la construction.

Quand on arrive sous le vestibule, deux grands chiens noirs, le poil hérissé, les crocs sortis, tendent leur chaîne à plein collier et font mine de s'élancer sur vous. Quoiqu'ils tâchent de justifier par des airs de Cerbère l'inscription placée à côté d'eux : CAVE CANEM, passez sans crainte, ils ne sont qu'en mosaïque et ne vous feront aucun mal; en outre, pour vous rassurer contre leurs aboiements muets, le seuil hospitalier vous donne son bonjour lapidaire avec la formule SALVE.

Ce vestibule portique est décoré avec beaucoup de goût. Les caissons bleus du plafond sont constellés de larges étoiles blanches. Les oves, les palmettes, les doucines ont reçu des teintes jaunes, rouges, vertes,

bronzées, qui les détachent et leur donnent de la valeur. Dans les entre-colonnements s'épanouissent des corbeilles de fleurs et se balancent des lampes de forme antique.

Quand on pénètre dans le vestibule intérieur, il semble que l'aiguille des siècles ait rebroussé tout d'un coup de deux mille ans sur le cadran de l'éternité, et vous vous attendez à voir un hôte en toge, parlant latin ou grec, venir au-devant de vous, et l'on cherche involontairement à se rappeler quelque tour cicéronien, quelque phrase athénienne pour ne pas rester court.

Devant vous s'élève le mur de l'atrium, avec sa porte à compartiments carrés et ses panneaux décoratifs. A droite de la porte, lorsque vous tournez le dos à l'entrée, est peinte, sur fond bleu, la déesse Panthée, protectrice de la maison; comme son nom l'indique, Panthée est la personnification de tous les dieux ou plutôt des forces secrètes de la Nature. Aussi ses attributs sont-ils multiples comme ceux des divinités hybrides résumant des idées cosmiques. Sur sa tête, au-dessus d'une couronne d'épis, s'élève, comme une mitre, l'urœus égyptien avec le globe et les serpents; autour d'un de ses bras, dont la main s'appuie à un gouvernail, s'enroule plusieurs fois un reptile formant un bracelet symbolique; l'autre main tient une corne d'abondance; entre les ailes brille, au-dessus de l'épaule, un flambeau posé en carquois. Une peau de lion s'ajuste en péplum sur la tunique blanche. Aux pieds de la figure palpite un aigle à l'envergure éployée. Le caractère de la déesse est une sérénité mystérieuse et profonde, une robustesse tranquille comme il convient à une divinité tutélaire représentant le génie du lieu—genius loci.—Le ton mat et clair rappelle à s'y tromper celui de la peinture encaustique qu'employaient les anciens et dont le secret est perdu, malgré les savantes recherches du comte de Caylus.

Sur le panneau de gauche qui fait pendant à celui-ci, on a figuré un autel votif chargé d'offrandes : fruits, fleurs, bouquets de lotus, parmi lesquels se glisse le serpent d'Esculape, symbole de longévité et de renouvellement. Une ornementation légère, faite de divisions architecturales et de filaments de plantes suspendant des médaillons où sont peintes des cigognes, oiseaux amis de la maison, achève de décorer cette paroi.

Sur les murailles latérales du vestibule sont représentés d'un côté l'Automne s'endormant dans les bras de l'Hiver, de l'autre le Printemps couronnant l'Été de fleurs. Ces sujets sont peints sur un fond de rouge antique, à la manière des fresques décoratives de Pompéi. De chaque côté du sujet principal voltigent, sur fond bleu, des figures

épisodiques : à droite et à gauche de l'Automne, un chasseur et une danseuse; près du Printemps, un moisonneur et une Flore. Le soubassement, noir mat, égayé de touffes de glaïeuls ou d'iris, porte sur une plinthe en forme de grecque.

L'atrium était, comme on sait, le lieu important et visible, le centre orné, et, pour ainsi dire, le salon de l'habitation antique. — Sur cette espèce de cour, dont les patios espagnols ont conservé la disposition — disposition qu'on retrouve aussi dans les maisons moresques, — s'ouvraient les portes des chambres, assez semblables aux cellules des moines autour d'un cloître. Les anciens, qui vivaient beaucoup en plein air et de la vie générale, n'accordaient que peu de place à l'individualité, et leurs appartements particuliers étaient petits relativement. — L'atrium de la maison néo-antique du prince Napoléon est aussi le lieu le plus important et le plus vaste de l'édifice. On n'imagine pas à quel point cette disposition est élégante et rationnelle, et peut se plier aux exigences de la vie moderne.

Au centre de l'atrium se trouve l'impluvium, c'est-à-dire l'ouverture par laquelle la salle prend jour. Quatre colonnes d'ordre ionique, cannelées jusqu'à la moitié du fût et enveloppées de là jusqu'à la base d'un ton rouge comme d'une étoffe de pourpre, soutiennent sur leurs chapiteaux polychromes, dont les volutes sont rattachées par des guirlandes de feuillages verts, un entablement richement orné et bordé de mufles léonins à langues rouges, vrais sinécuristes ayant pour fonction de vomir l'eau qui ne tombera pas sur la terrasse, protégée par une immense vitrine appuyée à un premier étage en retraite qu'on ne peut apercevoir ni d'en bas ni du dehors.

Un bassin de quelques centimètres de profondeur, pavé de marbres variés et entouré d'une double grecque sur fond de marbre blanc, correspond exactement à l'ouverture supérieure, et, si le vitrage était enlevé, recevrait les eaux pluviales.

Au bord du bassin, entre les deux colonnes du fond, s'élevait naguères comme une sorte d'autel à guirlandes peintes et dorées soutenant un magnifique buste de Napoléon en marbre blanc. Si jamais figure fut modelée pour le paros et le carrare, c'est celle de l'Empereur, et au milieu de cet atrium antique, il avait naturellement l'air d'un Olympien ou d'un César divinisé. Un beau sphinx a remplacé la statue et semble garder le secret de l'antiquité.

Hier j'étais appuyé contre une colonne de l'atrium, regardant le sphinx :

Autour de l'atrium étaient rangées les images des aïeux, les chères

têtes de la famille gardant le foyer avec les dieux lares. C'étaient d bustes en marbre légèrement rehaussés d'or et posés sur des colonn tronquées en marbre cipolin : Catherine, Lætitia Bonaparte, Jos phine, Marie-Louise, Élise, Pauline, Caroline, Joseph, Lucien, Loui Charles Bonaparte, Jérôme; la remarque que nous avons faite to à l'heure à propos de l'Empereur peut s'appliquer à sa famille : to ces types semblent créés d'avance pour le ciseau et le burin. Aujou d'hui, autour de l'atrium, il y a des fleurs — la famille universelle.

Sur les parois de l'atrium, coupées de portes symétriques conduisa à la bibliothèque, au salon, à la salle à manger, — nous dirions presq au triclinium, — sont peints des sujets allégoriques ou mythologiqu encadrés par ces légers cabinets d'architecture fictive qui décorent l murailles de Pompéi et les bains de Titus, ces belles fantaisies do Raphaël a fait de si heureuses imitations dans ses loges du Vatican.

Le premier panneau à gauche de la porte qui mène à la bibliothèq représente la grande lutte cosmogonique de la Terre et de l'Air, révolte des Titans contre le ciel. Jupiter, monté sur un quadrige q guide la Victoire, secoue la foudre sur les géants aux formes mon trueuses, qui lancent des blocs de rochers dont la chute les écras là Minerve guerrière et l'Hercule céleste aident leur père et assure son triomphe. — Cette composition symbolise l'Air.

Dans la frise, au-dessus du panneau, l'on a représenté la CRÉATI DE L'HOMME, d'après les idées antiques. Le Titan Prométhée, consei par Minerve, modèle dans l'argile plastique le premier type de la ra des Éphémères. Némésis et les Parques, déesses de la destiné assistent à cette création; les Parques se reconnaissent à leurs attribu et à un cippe surmonté d'une urne funèbre auquel s'appuie la de nière. Ainsi l'homme n'est pas encore créé que déjà il est mo: Neptune avec son trident, Cybèle assise sur un trône entre de lions et tenant un rameau vert, représentent les deux éléments do se compose la planète sur laquelle vivra la statue que Prométhée pét de son pouce, la terre et la mer. Un Mercure psychopompe arri avec une petite âme blanche à ailes de papillon. Sa fonction de co ducteur d'âmes commence.

Cette frise faite par teintes plates étalées dans un trait rigoureus ment accusé comme celui qui cerne les figures des vases grecs, a bea coup de style et de caractère. Ce parti pris décoratif a été suivi po toutes les autres. Le panneau qu'elle surmonte, plus rapproché de vue, est aussi plus fini et plus traité en tableau, sans cependant sor du système méplat que l'on doit adopter pour les peintures mural

sous peine de faire des trous à la paroi par les fuites de la perspective.

Le deuxième panneau, à droite, symbolise le FEU. Phœbus, vêtu d'une draperie d'or, la tête nimbée du disque solaire, monte à l'horizon sur son char attelé de quatre chevaux blancs comme la lumière. Hesper le précède une torche à la main, et son éclat fait évanouir dans l'éther pâlissant les étoiles nocturnes figurées par de petits génies qui se dispersent et se précipitent. Les rayons de l'astre dorent la mer bleue et la terre sur laquelle un satyre, dans une pose admirative, personnifie les forces de la nature éveillées par la présence du dieu.

Si le feu crée, il consume aussi ; il est la VIE et la MORT. Dans la frise qui règne au-dessus du panneau, Apollon, transformé en dieu destructeur, perce à coups de flèches, aidé par sa sœur Diane, les sept fils et les sept filles de Niobé. — Les statues isolées et les groupes de Niobides que l'antiquité nous a légués ont été mis à contribution avec bonheur par l'artiste qui en a reproduit les poses connues.

Sur la paroi de la salle à manger, qui fait face à la bibliothèque, l'on voit, dans le panneau à gauche de la porte, le triomphe de Neptune et d'Amphitrite, divinités de l'ÉLÉMENT HUMIDE; le char, traîné par des chevaux marins, fend les ondes au milieu d'une troupe de tritons, de néréides, d'océanides, de dauphins chevauchés par des enfants : tout ce monde aquatique agite des coraux, tient des madrépores, souffle dans des buccins et se joue autour du char dans les remous de l'écume.

Le sujet de la frise est LA DOULEUR, symbolisée par différents épisodes du sac de Troie. Au centre de la composition, Ajax poursuit Cassandre, qui se réfugie en vain auprès du Palladium. Un peu plus loin, Pyrrhus s'apprête à tuer Priam, et, pour balancer ce groupe, Énée emporte son père Anchise et traîne par la main son fils Iule qui le suit *non passibus æquis*.

LA TERRE est figurée sur le panneau de droite par le triomphe de Bacchus et de Cérès, divinités des forces productrices. Ils s'avancent côte à côte, couronnés de pampres et d'épis, sur un char d'or que traînent des centaures et des centauresses, qui jouent de la double flûte et du tympanon ou agitent des thyrses à pommes de pin. Au premier plan, un serpent sort du calathus mystique ; un agneau repose sur une gerbe mûre.

Au-dessus, la JOIE est représentée par une bacchanale, à laquelle préside Lyæus, le dieu libre et gai, le père du contentement. Autour de lui se démènent, se cambrent et se tordent bacchants et bacchantes, ménades, mimallonides, satyres, égypans, en proie au délire orgiaque.

Les bas-reliefs antiques abondent en bacchanales, et l'artiste, pou composer la sienne, n'a eu qu'à choisir parmi les chefs-d'œuvre.

Dans le panneau à gauche de la porte d'entrée, Vénus sort du se des eaux; une conque la porte sur l'azur. Ses cheveux blonds ruiss lent de perles amères, et l'écume argentée baise ses pieds blancs. Ér et Antéros, l'électricité positive et l'électricité négative de l'amour, l deux forces opposées, se disputent la jeune déesse. Himéros s'ag nouille devant elle; la conque est suivie par une bande de néréid charmées. Jupiter, Neptune et Amphitrite président à cette naissanc qu'il faut entendre plutôt dans le sens cosmique que dans le sens myth logique, car Vénus ici représente la MATIÈRE, produit de l'élément ig et de l'élément humide, et la fable, ne l'oublions pas, fait Vénus fi de Cœlus et de la Mer.

La frise a pour thème l'UNION. Vénus et l'Amour rapprochent le be Pâris de la belle Hélène; certes, jamais couple ne fut *naturellem* mieux assorti; mais de cette union naquirent une foule de désastre de calamités et de discordes. Il eût été facile, ce nous semble, de choi une autre paire d'amants, à moins qu'il n'y ait dans ce choix u malice allégorique que nous n'osons comprendre, de peur d'être tr fin.

C'est à l'ESPRIT qu'est consacré le panneau à droite de la por d'entrée. Minerve jaillit tout armée du front de son père entr'ouve par la hache d'Héphaïstos. L'assemblée des dieux assiste à cette genè bizarre et témoigne un étonnement admiratif. Iris présente la ténia ceinture virginale à cette déesse, fille de la pensée, qui n'a pas é créée par l'amour et ne doit pas le connaître.

Dans la frise consacrée au TRAVAIL, l'ingénieux Dédale, le père d arts, fabrique des ailes avec des plumes et de la cire pour lui et po son fils Icare, symbolisme sous lequel les mythologues veulent v l'invention des voiles de vaisseau, et qui pourrait tout aussi bien s'appl quer à un premier essai d'aérostation oublié et transfiguré; pour fai pendant à ce groupe, Minerve montre à Palamède surpris les lettr de l'alphabet tracées sur un papyrus. Désormais, les paroles pourro être fixées et ne mériteront plus autant l'épithète d'ailées qu'Homè leur applique si souvent.

Toutes ces peintures sont dues au pinceau de M. Sébastien Corn un artiste de talent qui a compris qu'il s'agissait ici d'une restituti archaïque, et n'a pas cherché à faire prévaloir son originalité propr Toutes ces peintures sont exécutées dans un sentiment d'imitation int ligente, et l'on voit que l'artiste a consulté avec fruit les décoratio

de la maison de Salluste, des Vestales, des Danseuses, des Hermès et autres habitations célèbres de Pompéi.

Le vestibule et l'atrium sont d'ailleurs les seules pièces qui contiennent des panneaux à figures et à sujets; la décoration des autres salles consiste en champs de couleur, en divisions contrastées servant de fond à une ornementation légère.

Donnant le pas à l'esprit sur la matière, entrons d'abord dans la bibliothèque; nous visiterons ensuite la salle à manger. Rien n'est plus élégant et mieux entendu. De sveltes colonnettes de bois de citre, autour desquelles tourne en spirale une brindille de lierre, supportent les rayons et, à mi-hauteur de la salle, une étroite galerie en balcon qui forme comme le second étage de la bibliothèque et permet d'atteindre plus facilement les volumes. Trois parois sont occupées par le développement de ce système. Aux deux bouts, deux cabinets rouges à tiroirs renferment les médailliers, les gravures et les plans; deux coupes de porphyre sont placées sur deux colonnes de marbre noir de chaque côté de la porte qui mène à l'atrium.

En face, trois fenêtres, ou plutôt une seule et large fenêtre, divisée par deux pilastres, verse un jour tranquille à ce sanctuaire de l'étude; une cheminée de marbre blanc est ménagée au-dessous de la fenêtre du milieu; sur la tablette est posé un buste en bronze, ayant un cadran dans le socle. Les anciens ne connaissaient pas les pendules; ils mesuraient le temps avec des clepsydres, des gnomons et des sabliers; mais un mouvement d'horloge dissimulé sous un buste ne constitue pas une grave infraction archéologique, et il faut savoir l'heure dans une bibliothèque où tant de beaux et bons livres pourraient la faire oublier. Le plafond a pour ornement des caissons et des losanges tracés en filets de couleur sur un fond de bois de citronnier d'un effet calme et doux à l'œil.

De grandes tables, où doivent s'ouvrir à l'aise les in-folio et où le travail peut leur amonceler des volumes autour de lui pour ses recherches savantes, sont, avec des fauteuils et des tabourets de forme antique, les seuls meubles de cette salle que peuple l'esprit des siècles.

La salle à manger est placée en face de la bibliothèque dont l'atrium la sépare; une large baie partagée en trois par deux pilastres lui donne la lumière; le soffite se divise en caissons, les murs en panneaux rouges, bleus et jaunes servant de champ à tout ce que l'ornementation pompéienne a imaginé de plus délicat, colonnettes fuselées, treillis, cabinets, longs filaments de plantes, guirlandes légères, fleurs aux

pétales ailés, fruits blonds ou vermeils, nœuds de rubans, oiseaux, chimères, coupes, instruments de musique.

Le choix des attributs révèle la salle du festin sans rassasier les yeux avant l'estomac, comme on le fait trop souvent par des étalages de victuailles peintes, plus dignes de la boutique d'un marchand de comestibles que de convives délicats. — Des épis, des grappes, des oiseaux, des poissons, du gibier, mêlés discrètement à l'ornementation, marquent seuls au visiteur attentif la destination du lieu.

Sur la cheminée de marbre blanc et or, nous avons remarqué autrefois les bustes du roi de Rome, de la reine Hortense, du prince Jérôme fils, de Louis-Napoléon.

Un beau lustre d'argent oxydé en manière de lampes antiques descend du plafond. La couronne, d'où partent les branches, est formée par des Hercules adossés, la massue au poing; des Minerves sont debout à l'extrémité des bras.

De belles portes en chêne blond, avec bouton de bronze, complètent la décoration.

Le salon, situé au fond de l'atrium, est peint en rouge antique avec une plinthe noire. Sur ces fonds, d'une localité riche et sévère, voltigent les fantaisies légères de l'ornementation gréco-pompéienne, qui ont l'avantage d'égayer les surfaces de l'architecture et de n'en pas déranger les lignes.

Sur la cheminée de marbre blanc sont posés tantôt des vases antiques, des candélabres d'argent oxydé et de grands vases de porcelaine d'un bleu foncé veiné d'or imitant le lapis-lazuli.

Gérôme, l'antique par excellence, a eu tout naturellement les honneurs du salon. On y admire de lui trois peintures, qui, selon son opinion, sont peut-être les plus belles choses qu'il ait signées. La peinture centrale représente Homère aveugle, conduit par un jeune Ionien. Cette grande figure du poëte des poëtes est au repos, le front tout resplendissant des rayons de la pensée. L'enfant qui s'appuie sur Homère, est une adorable création où la fleur de jeunesse est répandue. Dans les deux pendentifs qui accompagnent si heureusement ce chef-d'œuvre, le peintre a voulu symboliser l'Iliade et l'Odyssée, ces deux filles d'Homère, immortelles comme lui.

La chambre à coucher du Prince avoisine le salon; elle est ornée de velariums jaunes tendus sur un fond de rouge.

Le cabinet de toilette est lilas, avec filets, baguettes, cadres, palmettes de diverses couleurs.

La chambre à coucher de la Princesse est dans le même style que

celle du Prince; mais elle est toute tendue de soie bleu de ciel. On y remarque une vierge de Van Eyck et une charmante tête de Greuze.

Devant le salon ou mieux sur la façade intérieure de la maison, se développe une serre au pavé de mosaïque, avec bassin et fontaine de marbre, où l'architecte a réalisé ces constructions imaginaires que les artistes pompéiens ont si souvent peintes dans leurs panneaux décoratifs.

Les parois murales de la serre sont ornées de lauriers-roses et d'oliviers peints sur fond bleu. Les parois transparentes ont des vitres réunies par de frêles colonnettes d'une élégante légèreté.

C'est dans la serre que l'adorable statue de M. Aizelin, — la Nyssia, — est posée légèrement sur la fontaine où elle semble toujours vouloir descendre pour se baigner. On n'est pas plus belle, mieux drapée et plus pudique.

La chaste blancheur du marbre n'est-elle pas une robe virginale? On voit bien que si cette statue est presque nue, elle ne le sait pas. Les nymphes de Diane s'agenouilleraient en passant devant cette baigneuse adorable et baiseraient sur l'herbe bocagère l'empreinte de ses pieds; les vierges de Vesta respireraient dans son atmosphère l'air vif des régions sereines qui chassent les orages de l'âme.

Cette belle statue appelle et retient le regard charmé. Tout y révèle la caresse amoureuse et pudique d'un ciseau savant.

Quand on a franchi la porte où conduit le passage, une surprise vous attend. Vous pensiez arriver à des thermes, à un tepidarium, comme celui où Chasseriau a fait se reposer les femmes de Pompéi; pas du tout : vous tombez dans un bain turc. Voilà la coupole bleue découpée d'étoiles laissant filtrer un jour mystérieux, les tables de massage, les fontaines pour les ablutions, le cabinet pour faire le kief. Nous qui avons visité Constantinople, nous concevons très-bien ce caprice oriental, qui, du reste, ne dérange en rien la physionomie antique de la maison.

THÉOPHILE GAUTIER.

LA COMÉDIE A LA GUER

COMÉDIE INÉDITE EN UN ACTE

DE PAUL DE MOLÈNES

PERSONNAGES

LE MARQUIS D'AIGUEFINE
LE CHEVALIER DE LORRIS
LE COMTE
LE BARON
CÉLÉNIE, ACTRICE

UN SOLDAT — DES LAQUAIS

La scène se passe au camp du maréchal de Saxe, la veille de la batai de Raucoux.

Le théâtre représente l'intérieur de la tente d'Aiguefine.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS D'AIGUEFINE, LE CHEVALIER DE LOR
LE COMTE, LE BARON

LE BARON.

Palsembleu ! le spectacle était charmant ce soir,
Et le public surtout faisait plaisir à voir,
Tant il était heureux, gai, souriant, à l'aise.
Ma foi, voilà mener la guerre à la française :
La bataille demain, cette nuit le plaisir.
A nous le savoir vivre et le savoir mourir.

LE COMTE.

Vraiment, c'est une idée héroïque et jolie
Qu'a notre maréchal, de laisser notre vie
Telle ici qu'à Paris. Nous passons tous nos jours
Dans les mêmes ébats et le même discours;
Rien ne nous fait défaut de tout ce qu'idolâtre
Un mondain; nous avons les soupers, le théâtre;
Oui, le théâtre même — enfin nuls changements.

LE BARON.

Si ce n'est que l'on est tué de temps en temps.

LE COMTE.

Eh! c'est là le piquant, c'est là ce qui relève
La fadeur de la vie; on sent bien mieux le rêve,
On trouve cent fois plus de charme à son sommeil,
Lorsque en dormant on a la crainte du réveil.
Quels instants comparer, en vive et folle joie,
A ceux que chaque jour le destin nous envoie!
Ainsi, quels gais élans j'ai senti pour ma part
Au théâtre, ce soir, quand madame Favart
Parut, et s'avançant sur le bord de la scène,
Nous dit en souriant, de sa voix de sirène:
« Messieurs, demain relâche à cause du combat;
» Après-demain... » ce mot fit partir d'un éclat
De rire olympien la salle tout entière,
Puis dans chaque œil parut l'assurance guerrière,
Chaque main applaudit; nous avions accepté
Ce mot étourdissant, grand de fatuité.
Mais toi tu ne ris pas, chevalier, ton visage
Est étrange; tes traits sont couverts d'un nuage;
Soit dit sans t'offenser, tu n'as pas l'air d'entrain
Qui convient quand on touche un jour comme demain;
Regarde nous tous trois, et surtout d'Aiguefine;
C'est lui qui semble heureux. Qu'est-ce qui te chagrine?
Voyons, apprends-le-nous.

LE MARQUIS.

Son chagrin, je le sai,
Et ce qui le rend triste, est ce qui me rend gai.
Nous aimons tous les deux d'une ardeur incroyable
Le jeu; mais pour nous deux le jeu n'est pas semblable.
On dirait qu'il a fait deux lots; l'un de rigueurs,

Celui du chevalier, et l'autre de faveurs,
Le mien. Puisque le sort a réglé le partage
De la sorte, Lorris devrait, s'il était sage,
Éviter ma fortune. Eh bien ! non, un joueur,
Tout comme un amoureux, s'entête en son malheur.
Lorris en tout endroit me suit comme mon ombre,
Et dès que c'est possible il me dit d'un ton sombre :
Jouons. Je joue ; il perd. Tenez je suis certain
Que ce soir il voudrait éprouver le destin
Une dernière fois.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais ; oui certe
Un pouvoir infernal me pousse vers ma perte ;
A m'arrêter, j'ai beau m'engager chaque jour,
Je te suis comme on suit la vengeance et l'amour.
Oui, morbleu ! tiens, jouons.

LE MARQUIS.

Quoi ? serait-ce ton âme ?
Je ne suis pas Satan ; si le ciel la réclame
Demain, ce n'est pas moi qui voudrais l'en priver.

LE CHEVALIER.

C'est vrai, je n'ai plus rien qu'on me puisse enlever,
Ma dernière pistole hier a pris la route
Des autres.

LE MARQUIS.

Eh ! mais, tiens, cher chevalier, écoute.
Je vais, si tu le veux, te donner un moyen
De faire encor lutter ton sort contre le mien.
Tu connais Réséda le coiffeur, c'est un drôle
Qui reçoit dans la main souvent, et sur l'épaule
Quelquefois ; le faquin a l'œil entreprenant,
Fureteur et guetteur ; ce matin, en donnant
A mes cheveux ce tour de grâce martiale
Qui sied aux fronts où peut se loger une balle,
Il me dit : Je crois bien savoir en ce moment
Où l'on doit cette nuit veiller le plus gaîment.
— Palsembleu ! ce sera dans ma tente, j'espère,
Repartis-je. — Non pas. — Où donc ? — C'est un mystère.
— Comment, drôle, tu fais, toi, le mystérieux !
Ton mystère, à l'instant ? je suis peu curieux,

Comme chacun le sait, mais tout secret m'irrite.
Allons, faquin, sers-moi ton mystère au plus vite.
— Quand monsieur le marquis ordonne j'obéis.
Eh bien donc, ce sera chez monsieur de Lorris.
Le chevalier se donne une petite fête
A deux ; ce soir j'ai su qu'il soupe en tête-à-tête
Avec une beauté qu'ici nul ne connaît,
Venue on ne sait comme. On m'a fait son portrait :
Front blanc et sourcils noirs, une bouche de rose...
Des yeux... Suivant Lafleur qui m'a conté la chose,
Le chevalier est homme heureux de voir le jour.
D'autant plus qu'il sait bien accommoder l'amour.
Il ne vous le met pas aux pleurs, mais au champagne.
Cette nuit donc, avec sa piquante compagne,
Il vous fait un souper de petite maison.
Je connais le menu : pâté de venaison,
Jolis perdreaux truffés d'odeur enchanteresse,
Pigeonneaux dont l'aspect dispose à la tendresse,
Faisan... J'interrompis en son dénombrement
Mon drôle. — Mais dis-nous, chevalier, franchement,
Qu'a de vrai le récit de cette langue folle ?

LE CHEVALIER.

Il est vrai de tout point.

LE MARQUIS.

Alors, sur ma parole,
Me voilà décidé. Tiens, Lorris, si tu veux
Tenter encor le sort, en ce moment, tu peux
Dompter par un seul coup ta fortune rebelle.
Jouons, de ton côté le souper et la belle,
Et du mien, palsembleu ! ce que je t'ai gagné
Depuis que je te gagne...

LE CHEVALIER.

Ah ! je suis empoigné
Par le démon du jeu. Tu dis donc ?

LE MARQUIS.

Si je gagne,
J'ai ce soir et la belle et ce qui l'accompagne,
Le souper. — Si je perds, tu reprends d'un seul coup
Tout ce qui m'appartient de ton argent ; oui, tout.
A l'heure que voici demain je ne sais guère

En quel lieu je serai; peut-être sur la terre
Je n'ai plus qu'une nuit à passer; je la veux
Cette nuit, d'un bonheur à faire envie aux dieux;
J'y prétend réunir en leur double magie
Les deux trésors divins qui font aimer la vie,
Le charme de l'ivresse et celui du baiser,
L'objet qui jase avec l'objet qui fait jaser,
La femme et la bouteille en un mot.

LE CHEVALIER.

Sur mon âme,
Marquis, je te jouerai la bouteille et la femme.
Les dés!... Ah! je veux voir si les dieux ont à cœur
De pousser jusqu'au bout contre moi la rigueur

Le marquis va prendre les dés et s'appuie sur une table qui occupe un des côtés de la tente.

Allons, marquis, je tiens.

LE BARON, au chevalier.

Eh! chevalier, arrête;
Le diable de ta bourse a passé dans ta tête;
Gagner te donnera le plus piètre bonheur,
Et perdre à ton cerveau logera la fureur.

LE COMTE.

Le baron a raison, résiste à ta manie;
Les enjeux ne sont pas égaux dans la partie
Vu tout ce que demain a d'incertain pour nous.

LE CHEVALIER.

Ah! vous ne savez pas ce qu'est un joueur, vous!
Toi, comte, et toi, baron, vous n'avez pas dans l'âme,
Impérieux, brûlant comme un regard de femme,
Le jeu. Vous ignorez la faiblesse et l'ardeur,
Le lâche emportement qu'il vous met dans le cœur.
Allons, marquis, jouons.

Le marquis et le chevalier jouent.

LE MARQUIS.

Toujours la même veine,
Tu perds...

LE BARON et LE COMTE.

Pauvre Lorris!

LE CHEVALIER.

Le sort m'a pris en haine,
Je suis sa bête noire.

LE MARQUIS.

Et moi son favori ;
A mon berceau bien sûr qu'une fée a souri ;
Si je laissais tomber dans la mer une bague,
La mer me la ferait rendre par une vague.

LE COMTE.

Marquis, je ne sais pas d'animal plus fâcheux
Qu'un homme qui se croit adoré par les dieux !
Trêve à ta joie, elle est de mauvais goût, du reste.

LE MARQUIS.

Bah ! le joueur qui rit près du joueur qui peste,
C'est bien ; je suis content, et ne m'en cache pas ;
D'ailleurs la modestie a pour moi peu d'appas,
Ce n'est pas ma vertu : j'en conviens ; moi, je pense
Qu'aux favoris du sort sied bien quelque insolence.

LE COMTE.

Ah ! prends garde, marquis, cela porte malheur,
Dit-on, de laisser voir tant d'enflure de cœur.

LE MARQUIS.

Eh ! que pourrait-il donc m'arriver de sinistre ?
De mourir ? par ma foi, c'est un souci de cuistre.
Puis, si je dois mourir, cela n'est en tout cas
Que demain. Cette nuit je suis loin du trépas.
Vrai Dieu ! je suis vivant et prenant de la vie
Ce qu'elle a de meilleur, ivresse, amour, folie....

Entre un soldat.

Mais que veux-tu, l'ami ? — Bon, c'est bien, j'obéis.

LE COMTE.

Le maréchal t'appelle auprès de lui, marquis,
N'est-ce pas ?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher.

LE COMTE.

Eh ! que veut-il te dire ?
De ses plans de combats songe-t-il à t'instruire ?

LE MARQUIS.

Nous parler de combats ! autrefois c'était bon ;
Mais semblables propos ne sont plus de saison,
Dans les camps de nos jours la veille d'une affaire
On entend beaucoup plus élégamment la guerre :

Vous savez quel emploi j'ai l'honneur de remplir
C'est moi qui suis ici l'intendant du plaisir ;
Le théâtre du camp est sous ma loi suprême ;
Madame Favart et le maréchal lui-même
Sans moi n'y feraient pas entrer un figurant.
Or je gage qu'on veut avoir en cet instant
Mon avis sur un choix qui nous met fort en peine ;
Depuis tantôt dix jours il manque à notre scène
Une ingénue...

LE COMTE et LE BARON.

Eh ! bon !

LE MARQUIS, les interrompant.

Ah ! je vous vois venir.
Tous deux, j'en suis certain, vous allez m'en fournir ;
Tous deux, même tous trois, vous en avez de prêtes ;
Parbleu, je le sais bien ! si c'étaient des coquettes
Dont nous eussions besoin, vous en auriez aussi.
Jamais camp ne fut mieux garni que celui-ci.
Mais dites, croyez-vous la première venue
Propre à remplir ce bel emploi de l'ingénue ?
Ce n'est pas seulement beauté, grâce, agrément
Que la scène réclame, elle veut du talent.
Pour la candeur surtout, ah ! qu'il faut d'artifice !
Toute fille à beaux yeux croit pouvoir être actrice ;
Quelque œillade, et l'on croit que le public sera
Pipé comme un amant, qu'il rira, pleurera,
Aux lieux où l'on voudra, qu'il rie ou bien qu'il pleure :
Mais ce n'est point cela ; non, arrive cette heure
Où paraît devant lui celle-là qui s'est dit
Que pour le subjuguer un doux regard suffit
Et l'on apprend alors, trop tard, à bien connaître
Ce qu'il faut pour charmer ce redoutable maître.
Sans l'éclat du talent, tout autre éclat pâlit ;
Et jusqu'à la beauté de la belle s'enfuit.

LE COMTE.

Voilà tout un discours de toi sans un outrage
A la raison, marquis ; je vois à ton langage
Qu'il faut tenir pour vrai ce qu'on a dit souvent
Qu'un fou peut quelquefois parler très-sensément.

LE CHEVALIER.

Je connais une femme à qui nul ne dénie
La grâce et le talent.

LE MARQUIS.

Qui donc ça?

LE CHEVALIER.

Célénie.

LE MARQUIS.

Célénie! ah! sur moi tu tombes bien, morbleu!
Elle a suivant mon goût, un détestable jeu.
Jamais elle n'a su comprendre un personnage.
En elle tout est faux, le geste, le visage.
La grâce est étrangère à tous ses mouvements;
Dans chacun de ses mots on heurte un contre-sens.
Enfin je ne sais point plus maussade ingénue.

LE COMTE.

Le plaisant, c'est, marquis, que tu ne l'as point vue.

LE MARQUIS.

Je l'ai vue assez mal, je veux bien l'avouer,
Car j'étais, le soir où j'allai la voir jouer,
D'une exécrable humeur; un tailleur imbécile
Venait de me manquer un négligé de ville,
Puis, je m'étais chargé de trois êtres fâcheux
D'un ménage : l'époux, la femme et l'amoureux.
Devant moi le mari, d'une épaisse encolure,
La femme qu'écrasait une énorme coiffure
Cachaient à mes regards la scène entièrement.
A mes côtés c'était autre chose : l'amant,
Par le fade babil des gens de son espèce,
M'empêchait de saisir un seul mot de la pièce.

LE COMTE.

Mais tu n'en a pas moins jugé, sans craindre rien,
Les acteurs et l'auteur!

LE MARQUIS.

Oui dà.

LE COMTE.

Je savais bien
Que tu n'étais pas homme à fausser compagnie
Un quart d'heure durant, au guide de ta vie.

LE MARQUIS.

A la folie, allons, n'est-ce pas? Eh bien, soit.
Nous avons même guide alors, l'amour et moi.
Oui, comte, oui morbleu, je n'en fais pas mystère ;
Moi, dans mes jugements. j'aime le téméraire
Et je n'en ai pas moins, mon cher, pour mon avis
Tout le respect possible.

LE COMTE.

Ah! parmi les marquis
Le plus marquis, c'est bien toi qu'a dépeint Molière.

LE MARQUIS.

Molière était un sot, il nous faisait la guerre,
Parce qu'en vrai manant qu'il était par le sang
Il ne comprenait rien aux mœurs de notre rang.
Bourgeois et grands seigneurs s'en vont dans l'existence
D'un train tout différent; pour ceux-là la prudence
Est faite, ils sont montés sur l'âne de Sancho ;
Nous, un coursier de prix nous emporte au galop.
Un grand doit avant tout apprendre à vivre vite,
A juger prestement vertu, gloire et mérite;
C'est moi, ce que je fais ; et je m'en trouve bien.

LE COMTE.

A tes discours, marquis, je ne répondrai rien,
Ils ne sont pas de ceux que le sage réfute.

LE MARQUIS.

Les bons discours sont ceux qui closent la dispute.
Et d'ailleurs je m'en vais, car il faut obéir
Au devoir, mais bientôt je reviens au plaisir.
J'attends, mon cher Lorris, c'est chose convenue,
Ta belle et ton souper.

LE COMTE.

Eh bien! quelle ingénue
Aurons-nous ?

LE MARQUIS.

Sur cela je suis fort incertain.
Mais tout en me battant, j'y songerai demain.

SCÈNE II

LE COMTE, regardant partir le marquis.

Le double fat !.... Autant sa fortune me blesse,
Autant, cher chevalier, ton malheur m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Comte, pour bien savoir ce qu'il est mon malheur,
Il faudrait que l'on vît dans le fond de mon cœur,
Quel tendre sentiment, quel nœud puissant m'attache
A celle que ce soir, je viens de perdre en lâche,
En joueur effréné, qui, pour complaire au jeu,
Joûrait comme un vrai juif la robe de son Dieu.
Je suis un misérable... Elle est si séduisante;
Si tu la connaissais..., en elle tout enchante !
Sous les charmes brillants, la grâce, la gaîté,
Elle a l'humble et divin trésor de la bonté.
Encore ce matin, de sa voix la plus douce
Elle m'a dit : « Voyons, quelque instinct qui te pousse,
Promets moi de rester sans jouer tout un jour.
J'ai promis, et ce soir j'ai joué mon amour !
De quel front, maintenant, soutiendrai-je sa vue ?

SCÈNE III

CÉLÉNIE entrant.

Nul ici, n'est-ce pas, n'attendait ma venue ?

LE COMTE.

Madame, si je puis m'en fier à mes yeux,
Je vous connais.

LE BARON.

Et moi...

CÉLÉNIE.

Vous aussi, c'est tant mieux !
Si vous me connaissez, messieurs, je suis ravie.
Quand j'apprends qu'on connaît le nom de Célénie.
Le chagrin d'un artiste est d'avoir à conter
Ce qu'il est, ce qu'il fait....

LE COMTE.

Je vais vous l'éviter,
Madame, ce chagrin ; vous êtes plus jolie,
Et vous en savez plus du métier de Thalie
Que mainte actrice en vogue ; à cela justement
Tient tout votre embarras ; vous êtes au moment
Si cruel à passer dans toutes les carrières,
Le moment du début. Les heures printanières
Sont celles, comme on sait, de la pluie et du vent.
Il s'agit de savoir où loger un talent
Qui n'a, jusqu'à présent, eu que précaire asile ;
Loger votre beauté serait bien plus facile,
Mais vous avez au cœur de trop nobles mépris
Pour vouloir vous traîner sur les pas des Laïs.
On vous a dit, bien sûr, c'est ce qui vous amène,
Qu'ici dans notre camp nous avons une scène,
Où devant tout ce qu'a la France de brillant,
De fier, de vif, de gaî, de jeune, de vaillant,
Devant tout ce qui peut séduire un cœur de belle,
Une actrice pourrait devenir immortelle.
Vons voulez une place au théâtre du camp.

CÉLÉNIE.

Oui, monsieur, et je viens voir si son intendant,
Le marquis d'Aiguefine, a bien pris la demande,
Que quelqu'un a, je crois faite, pour moi.

LE COMTE.

Bien grande
Est ma peine, madame, en ce moment. Pourquoi
En place du marquis ne m'a-t-on pas mis, moi,
Dans un poste où l'on peut rendre hommage au mérite ?
Indigne de goûter l'heur de votre visite ;
Le marquis est absent, madame, et justement
C'est contre vos désirs qu'il parle en ce moment.
Sans aucune raison, pour rien, par fantaisie
Comme actrice partout le marquis vous décrie.
Il ne vous a pas vue, il daigne en convenir,
Mais il ne sait pas moins juste à quoi s'en tenir
Sur votre jeu, qu'il trouve en tout point détestable.
Et de ce bel avis il jure que le diable
Ne le ferait jamais départir... Mais parbleu,

Madame, sur ce point interrogez un peu
Cet homme qui se tient à l'écart, œil farouche
Et front sombre, air fatal enfin, c'est de sa bouche
Qu'est sorti votre nom : d'un ton fort louangeur,
Il a parlé de vous au marquis.

CÉLÉNIE, regardant le chevalier.

Ah ! mon cœur
Sera reconnaissant !

LE COMTE.

C'est une âme fort belle,
Mais rien ne réussit de ce dont il se mêle.
C'est la mauvaise chance en personne; joueur,
Il n'a jamais au jeu que malheur sur malheur,
N'ayant plus à risquer, pour cause, une pistole.
Ce soir, madame, il vient de jouer sur parole
Et de perdre... je veux que vous deviniez, quoi !

CÉLÉNIE, avec émotion.

Je ne saurais jamais.

LE CHEVALIER.

De par l'enfer, tais-toi !

LE COMTE.

Bah ! parler d'un malheur en chasse la tristesse.
Ce soir, madame, il vient de perdre sa maîtresse
Et de plus son souper; c'est à l'heureux marquis,
Son vainqueur, que beauté, que repas sont promis.

CÉLÉNIE, au chevalier avec emportement.

Quoi, monsieur, vous avez eu cette ignominie
De jouer...

LE CHEVALIER.

Ah ! pardon, ah ! grâce, Célénie.

LE COMTE.

Il la connaît... C'est elle, au diable mon discours.

LE CHEVALIER.

Ne me regardez pas, ô mes chères amours,
De cet œil courroucé; j'ai honte de moi-même.
Mais ma belle, vois-tu, je sens que mon cœur t'aime
Avec plus de fureur qu'il ne le fit jamais.
Non, va, je laisserai plutôt mal satisfaits
Les plus altiers instincts d'un homme de naissance,
J'accepterai plutôt cette affreuse souffrance

D'entendre dire : Il manque à son engagement,
Que de te voir passer aux bras d'un autre amant.

CÉLÉNIE.

J'ai beau faire, ô mon cœur, vous n'êtes point farouche ;
Mon pauvre chevalier, ton langage me touche ;
Je voudrais bien pouvoir te tirer d'embarras
En sauvant et l'honneur et l'amour d'un faux pas.

LE CHEVALIER.

Oh ! ta chère bonté met en mes yeux des larmes.
Morbleu, je resterai le maître de tes charmes.
Avant l'instant fatal.... Ce soir... si simplement
Je tuais le marquis.

LE COMTE.

C'est bien trouvé vraiment :
La veille d'un combat tuer un gentilhomme !
Et d'ailleurs, chevalier, tout le monde sait comme
L'épée est mal venue auprès des gens de cœur,
Quand elle veut payer les dettes du joueur.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus à présent qu'une seule pensée,
C'est de mettre à néant ma promesse insensée.

CÉLÉNIE.

Tiens, chevalier, je crois à l'inspiration,
Je suis artiste, eh bien... j'ai trouvé la façon,
Le ciel en soit loué, de confondre Aiguefine.
Rassure tes esprits, quitte ta sombre mine,
Et fais trêve, surtout aux projets belliqueux.
Mieux que toi je saurai vaincre un présomptueux.
Je m'engage ce soir, ici dans ce lieu même
Où le marquis te veut voler celle qui t'aime,
A manger avec toi ce qu'il croit son repas.
Dans une heure d'ici, messieurs, portez vos pas
Vers cette tente ; et vous verrez si, quand je jure,
De tenir mes serments, je ne suis pas bien sûre.

LE CHEVALIER.

Hélas ! mon pauvre amour, je te crois, mais j'ai peur.

CÉLÉNIE.

Ami, je sens en moi tout ce qui rend vainqueur ;
J'ai pour m'aiguillonner une double vengeance.
Dans mon amour et dans mon orgueil on m'offense ;

Un fat, par un frivole et sot entêtement,
En son premier essor veut frapper mon talent.
Rien ne m'irrite plus que ces gens sans cervelle
Qui d'un lourd quolibet souvent cassent une aile
Au génie, à cette heure où pauvre oiseau naissant,
Il tremble encor devant la fronde d'un enfant.

LE CHEVALIER.

Ma belle, à tes desseins que le ciel s'intéresse !

CÉLÉNIE.

Ce n'est pas seulement à sauver ta maîtresse
Que je veux parvenir ; de l'amour indigent
Fi ! je prétends aussi te rendre ton argent.
Quand le marquis s'en va rentrer la tête pleine
D'espérance et de joie, enivré de sa veine,
Engage contre lui ce pari qu'il tiendra,
Sans doute, en se moquant : dis-lui qu'on le verra,
Avant peu, rendre hommage au jeu de Célénie,
Bien sûr il s'écrira : qu'il parirait sa vie
Que ce ne sera point. — Dis-lui tout simplement :
— Quand ce sera, rends-moi ce que m'a pris d'argent
Ta fortune, en luttant au jeu contre la mienne.

LE CHEVALIER.

Oh ! certes le marquis dira : « Qu'à ça ne tienne. »
Mais je ne comprends pas...

CÉLÉNIE.

Tu comprendras plus tard.
Espère en mon amour, moi, j'espère en mon art.
Adieu ; pour vaincre, ici, je reviens tout à l'heure.

SCÈNE IV

LE CHEVALIER, LE COMTE, LE BARON

LE CHEVALIER.

Ma foi, si je comprends ses projets, que je meure.

LE BARON.

Ce que l'on comprend bien, c'est que jamais amant,

Mon cher, n'a possédé trésor plus ravissant
D'esprit et de beauté que cette Célénie.

LE CHEVALIER.

C'est mon gai, mon charmant, mon bon petit génie ;
Seule de mon destin elle adoucit la loi,
Et tient tête aux démons acharnés après moi.
Le sort toujours, pour moi, si loup-garou, vampire,
Moine bourru, pour elle a son plus doux sourire ;
Les dieux craindraient, je crois, de la faire pleurer.
Si du plus noir guignon quelqu'un peut me tirer,
C'est elle !

SCÈNE V

LES MÊMES, ENTRE D'AIGUEFINE

LE MARQUIS.

Et vous voilà tous à causer encore.
Parbleu, vous resteriez ici jusqu'à l'aurore,
Toi surtout qu'à ton sort je crois fort mal soumis.
Mais ce n'est pas mon compte ; il est pour les amis
Une heure qui n'est point, messieurs, l'heure présente.
Tu sais, Lorris, ce qui doit venir sous ma tente.

LE CHEVALIER, haut.

A mes engagements je saurai faire honneur

Bas.

Que je lui chercherais querelle de bon cœur !

LE COMTE.

Nous te laissons, mortel, au sort couleur de rose !
Mais dis-nous, avez-vous arrêté quelque chose
Pour le théâtre ?

LE MARQUIS.

Non, rien du tout, ma foi.
A propos, chevalier, quelqu'un a comme toi
Parlé de Célénie avec grande indulgence ;
Mais j'ai dit nettement, moi, tout ce que je pense
Sur ce pauvre talent.

LE CHEVALIER.

Sur ce pauvre talent !

Le pauvre c'est, marquis, pour moi ton jugement ;
C'est un pauvre réduit, vrai dieu, que ta cervelle.

LE MARQUIS.

Eh ! chevalier, eh ! mais, tu me cherches querelle,
N'est-ce pas ? ce sont là des façons, palsembleu,
Commodes pour sortir des embarras du jeu.
Je me battrai, s'il faut se battre pour te plaire:
Mais avant, promets-moi de dire à ta colère
Ce que disait à l'onde hostile à son amour
Léandre : « Ne me noie, ô mer ! qu'à mon retour ! »

LE COMTE, à part au chevalier.

Au lieu de te lancer dans la plus sotte affaire,
Fais donc tout simplement ce qu'on t'a dit de faire.
Ce pari... tiens, pour toi je m'en vais l'engager.

Haut.

Lorris, ne songe pas, mon cher, à t'outrager.
Ses discours ont le ton de la plaisanterie.
Tout à l'heure, du reste, il disait : « je parie
Que notre cher marquis, auquel les bons retours
Sont familiers, sera dans trois ou quatre jours
Le premier à vanter le jeu de Célénie. »

LE MARQUIS.

Par exemple, c'est là, morbleu, ce que je nie !
Je ne sais pas où diable on a pris mes retours
Bons ou mauvais. Je sais que je soutiens toujours
Ce qu'une fois j'ai dit. Je parîrais mon âme,
Et, qui mieux est, mon corps, que j'aurai sur la dame
Dont il est question, mon avis de ce soir
Dans un mois, dans un an, dans dix...

LE COMTE.

C'est à savoir.

LE MARQUIS.

C'est tout su.

LE COMTE.

Quelqu'un croit le propos téméraire.
N'est-ce pas, chevalier ?

Le chevalier fait signe que oui.

LE MARQUIS.

Morbleu, c'est à me faire
Devenir enragé ! que si je me dédis...

LE COMTE.

Eh bien !

LE MARQUIS.

Eh bien ! ma foi ! je prétends que Lorris

LE COMTE.

Contre toi n'ait perdu jamais une pistole ?

LE MARQUIS.

Oui, j'y consens, c'est dit : j'en donne ma parole :
Le jour où mon avis sera changé, j'entend
Que Lorris ait rêvé qu'il perdait son argent.

LE COMTE.

La gageure à présent, marquis, est dûment faite.

LE MARQUIS.

Cette gageure-là n'a rien qui m'inquiète.
J'en suis honteux vraiment, mais changeons de discours,
Chevalier...

LE CHEVALIER.

Je comprends...

LE COMTE.

Bonne chance en amour.

Au chevalier.

Marquis, nous te quittons... Va, sois sans peur, j'espère
Que Célénie aura les honneurs de la guerre.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, seul

En cette vie il est, ma foi, d'heureux instants
Pour les gens comme nous ; car jamais dès croquants
N'ont senti ce qui met l'ivresse dans nos têtes,
Le plaisir du danger à l'horizon des fêtes.
Cette nuit, c'est pour moi l'amusement, demain
Ce que j'aime encor mieux : l'inconnu, l'incertain :
L'inconnu ! Mais ce l'est fort aussi que cette belle,
Que j'attends à présent. Là, comment sera-elle ?
Brune ou blonde ? le nez de Roxelane, ou bien
Un profil d'Aspasie ? un langoureux maintien,

Ou quelque air éveillé d'une grâce insolente?
Je ne sais rien de plus piquant que mon attente.
D'ordinaire un amant sait à quoi s'en tenir
Sur celle qu'il attend. C'est un double plaisir
D'avoir un rendez-vous et d'ignorer la dame
Pour qui notre cœur doit se mettre en frais de flamme.

Entrent deux laquais portant des plats sous des cloches d'argent.

Allons ! le chevalier tient son engagement.
Voici le souper ; — c'est un bon commencement.

Appelant.

Jasmin ! aide ces gens à préparer ma table.
Mais ce vin-là m'a l'air tout à fait respectable,
Si j'en juge au cachet.

UN DES VALETS.

Monsieur, il a cent ans.

LE MARQUIS.

Les hommes, Dieu merci, ne vont pas si longtemps ;
Moi, j'aurai vingt-six ans demain, jour de bataille.
Pour vivre et pour mourir bel âge !... La volaille
Que tu portes là, drôle, est d'agréable odeur ;
Rien ne dispose mieux aux tendresses de cœur
Qu'un bon souper. — Aussi, moi, je me sens dans l'âme
De quoi me faire aimer, adorer d'une femme.
Que demain je meure, et ma belle de ce soir
Aura, j'en suis certain, un affreux désespoir,
Tout un grand jour peut-être, au moins une grande heure.
Mort, je serai, je crois, flatté que l'on me pleure,
Qu'on me pleure surtout avec ces yeux charmants
Dont les pleurs pour un mort dépitent maints vivants...
Mais elle vient bien tard, ma blonde ou bien ma brune...
La voilà ! — J'entre en plein dans ma bonne fortune.

SCÈNE VII

CÉLÉNIE ENTRANT EN COSTUME DE PAYSANNE

LE MARQUIS, à part.

Eh ! le costume étrange !... Ah ! j'y suis. Sûrement
On aura revêtu quelque déguisement.

C'est qu'en cet équipage elle est vraiment charmante !
Elle a mis dans ses traits une candeur piquante ;
La belle entend, je crois, savamment le plaisir.

Haut.

Cet habit est galant et vous sied à ravir,
Madame, votre idée est tout à fait coquette...

CÉLÉNIE.

Monsieur, c'est mon habit de dimanche et de fête,
Et je n'ai pas eu d'autre idée en le mettant
Que de mettre un costume honnête...

LE MARQUIS.

Eh ! eh ! charmant !
Vous avez dit ces mots d'une voix de rosière,
D'un ton ému, timide et, ma foi, presque austère.
Charmant ! charmant ! charmant ! oui, charmant mille fois !

CÉLÉNIE.

Je vous parle, monsieur, simplement de la voix
Dont je parle toujours, dont je dis à ma mère :
Bonjour ! et dont je fais chaque soir ma prière.

LE MARQUIS, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! de plus en plus charmant !
C'est exquis, c'est parfait de naturel ! Vraiment
On vous demanderait quel est votre village.

CÉLÉNIE.

Monsieur, je ne comprends rien à votre langage.
Mais vous riez, je vois, des façons de chez nous ;
C'est mal ; moi, je cherchais de l'indulgence en vous.

LE MARQUIS.

De l'indulgence, ah ! c'est une coquetterie
Que ce mot-là ! Mais trêve à la plaisanterie,
Nous avons ri...

CÉLÉNIE.

Monsieur, vous avez ri, mais moi
Je n'ai point ri du tout, bien loin de là.

LE MARQUIS.

Ma foi,
C'est prolonger aussi par trop un badinage.

CÉLÉNIE.

Moi, badiner ! mon Dieu, qu'ai-je dans le visage
Pour que vous me traitiez ainsi, monsieur ?

LE MARQUIS, à part.

Vraiment
C'est qu'il ne fut jamais un air plus innocent.
Haut.
Voyons : à quelque erreur nous pouvons être en proie,
L'un ou l'autre. — Est-ce bien Lorris qui vous envoie ?

CÉLÉNIE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Eh ! la belle, à l'ingénuité
Adieu donc, s'il vous plaît ; appelons la gaîté
Et l'amour : en ces lieux le plaisir vous amène.

CÉLÉNIE.

Le plaisir ? Oh ! non point, monsieur, dites la peine.

LE MARQUIS.

La peine ? Eh ! mais le mot n'est pas fort obligeant.
De souper avec moi, c'est donc bien affligeant ?

CÉLÉNIE.

Moi, souper avec vous !...

LE MARQUIS.

Oui, sans doute, et j'espère
Qu'à la fin du souper, les clochers de Cythère
Nous apparaîtront, car on voyage en soupant.

CÉLÉNIE.

Moi, souper avec vous !

LE MARQUIS.

Ah çà ! suis-je effrayant ?
Aurais-je par hasard quelque loupe au visage ?

CÉLÉNIE.

Non, monsieur ; mais je n'ai point quitté mon village
Pour m'en venir souper avec des jeunes gens !

LE MARQUIS.

Allons ! nous retombons dans les airs innocents !
Ne m'avez-vous pas dit que Lorris vous adresse
A moi ?

CÉLÉNIE.

Sans doute.

LE MARQUIS.

A moi qui gagnai sa maîtresse
Tout à l'heure aux dés.

CÉLÉNIE.

Ah ! je comprends tout, grand Dieu !
Sa maîtresse !... mais c'est un effroyable jeu !
Sa maîtresse !... ah ! faut-il que tant de perfidie...

LE MARQUIS.

Certes, cela n'est pas un ton de comédie,
Je m'y connais. Lorris m'a joué quelque tour
Que je ne comprends pas ! — Ma belle, si l'amour
Tel que nous le menons vous est chose inconnue,
Comment, diable ! en ces lieux êtes-vous donc venue ?
Comment vous vois-je ici ? Les camps sont fort malsains
Pour l'innocence ; on y rencontre peu de saints.

CÉLÉNIE.

Comment je suis ici ? Je m'en vais vous l'apprendre
En quelques mots, monsieur, si vous voulez m'entendre :
Je suis née à Lorris ; mon père était fermier
Du marquis de Lorris, père du chevalier.
Je fus la sœur de lait de ce seigneur sans âme
Qui, cette nuit... Ma mère, ô bonne et sainte femme !
Ignore à tout jamais le trait cruel et bas
De celui dont ta main guida les premiers pas !
Mais que disais-je ?... Ah ! quand j'étais petite fille,
J'étais dans le château comme dans ma famille.
La marquise souvent dans ses bras me prenait,
Et presque tous les jours elle me retenait
A ses repas... Ainsi bien souvent notre enfance
Se passe dans le luxe ; on caresse aux châteaux
Et les enfants du pauvre et ceux des animaux ;
Mais, dès que l'âge en eux accuse bien leur race,
Le mépris du salon également les chasse.
Quand la marquise est morte, il est de ça trois ans
Tantôt, — j'étais déjà grande, — depuis longtemps
On ne m'appelait plus au château : mais ma mère,
Dont le bon cœur ne voit que bonté sur la terre,
A cru tout récemment qu'un Lorris trouverait
Du plaisir à pouvoir servir sa sœur de lait.
Notre unique soutien en ce monde, mon père,
Ne pourra plus jamais sortir de sa chaumière :
Il est perclus. Celui qui peut seul à présent
Nous faire vivre, c'est mon oncle le sergent,

Brave soldat qui sert au régiment du Maine,
Dans ce camp-ci. Ma mère a dit : « Je suis certaine
Que si du chevalier il était protégé,
Ton oncle, mon enfant, obtiendrait son congé. »
Une pensée alors est entrée dans mon âme,
Qu'elle a soudain bénie, elle, la pauvre femme !
J'ai formé le dessein, qui m'amène aujourd'hui,
De m'en aller à pied, seule, sans autre appui
Que mon ange gardien, implorer l'assistance
De celui qui sourit, enfant, à mon enfance.
Le chevalier m'avait traitée, hier, en sœur ;
Je me disais tout bas : c'est sans doute un bon cœur ;
Je fus guidée au camp par une bonne étoile.
Quand, cette nuit, j'ai vu se déchirer le voile
Sous lequel se cachait un être malfaisant.
Il m'envoyait vers vous tout à l'heure en disant :
« Va trouver, mon enfant, le marquis d'Aiguefine ;
Il est affable, doux, bon, et je n'imagine
Personne ici qui soit d'un plus utile appui,
Car le maréchal l'aime et ne fait rien sans lui. »
Là-dessus, moi, je pars et viens en votre tente,
Où j'apprends qu'on riait de mon âme innocente,
Qu'on se faisait un jeu de ma pauvre candeur.

LE MARQUIS, à part.

La colère lui sied... Mais l'histoire du diable !
C'est complet... père infirme autant que respectable,
Digne mère, oncle honnête : il ne lui manque rien.
Voilà, pour un souper, qui commence assez bien !
Combien j'aimerais mieux, morbleu ! qu'elle eût pour mère
Une duègne obligeante, et pour oncle et pour père
Deux sacripants tenant le vin seul pour sacré !
C'est que, pour l'émouvoir, il faut, bon gré mal gré,

Haut à Célénie.

Sembler ému moi-même. — Autant et plus peut-être
Que vous, je tiens Lorris, ma belle, un passé maître
En fourbe et trahison ; c'est l'esprit le plus noir...
Mais n'aurait-il pas fait le bien sans le vouloir ?
Voyons : je me sens pris de tendresse infinie
Pour vous... Si vous vouliez parfumer une vie,
Qui peut-être n'a plus qu'à compter peu d'instants,

D'un amour pur et frais, sentant l'odeur des champs.
Demain je souperai peut-être avec le diable !.
Si l'ange, cette nuit, s'asseyait à ma table ?
Donnez, l'aumône fait du plaisir au Seigneur.

CÉLÉNIE.

Non point celle, monsieur, dont s'appauvrit l'honneur.
Point d'amour ! mais rendez à ma mère son frère,
Et vous serez toujours nommé dans ma prière.

LE MARQUIS.

Le combat de demain est le dernier combat
Où votre oncle fera le métier de soldat,
Je le jure...

CÉLÉNIE.

Ah ! monsieur, soyez sûr que mon âme...

LE MARQUIS.

Prière, âme, ce sont sur des lèvres de femme
Des mots doux et charmants, mon Dieu, je le sais bien ;
Mais il en est, je suis peut-être un peu païen,
Que j'aimerais bien mieux à vous entendre dire.

CÉLÉNIE.

J'écoute mon cœur et vous dis ce qu'il m'inspire.

LE MARQUIS.

Ah ! vous êtes cruelle à qui vous veut du bien !

CÉLÉNIE.

Moi cruelle ! ô non pas ! mais je sens là que rien,
Voyez-vous, le bienfait ni la reconnaissance
Ne pourraient m'arracher mon trésor d'innocence.
Tenez, je vous en prie, abrégeons ce débat ;
La pudeur souffre alors qu'on la force au combat.
Adieu... vous m'avez fait un serment tout à l'heure
Auquel je crois : bientôt une pauvre demeure
Reverra, grâce à vous, un hôte désiré ;
Votre nom sous ce toit, alors, sera sacré ;
Au fond de notre cœur régnera votre image ;
Et je vous le dis, moi, sans changer de visage,
Sûr que Dieu permet ce mot à ma pudeur,
Le cœur qu'elle emplira le plus sera mon cœur.

LE MARQUIS, à part.

C'est joli, mais c'est creux, tout cela ne m'enchante
Que fort peu.

CÉLÉNIE.

Maintenant je m'en vais, confiante,
Dans le ciel qui m'a fait vaincre la trahison,
Reprendre le chemin de mon humble maison.
Pour la dernière fois adieu, mais, je l'espère,
Nous nous réunirons là-haut...

LE MARQUIS, à part.

Et sur la terre
Nous ne souperons pas ce soir en attendant.
J'ai pourtant de souper un appétit ardent.
Revenons à l'assaut contre ce cœur rebelle.

Haut.

Pour vous remettre en route il est bien tard, ma belle,
Vous me direz peut-être : « Un ange me conduit. »
Soit; mais pour s'en aller sur les chemins la nuit,
Un ange ce n'est pas escorte suffisante
A fille comme vous, croyez-moi, ma charmante.

CÉLÉNIE.

Que voulez-vous, monsieur, il faut que maintenant
Je parte; je n'ai pas un asile en ce camp;
Mon oncle est un soldat qui couche sur la terre.
Quant à l'homme chez qui je croyais voir un frère,
Dont pour moi la demeure était un lieu sacré,
Vous savez près de lui si je retournerai...
Je pars...

LE MARQUIS.

Oh! non, restez, moi je vous en supplie,
Je vous offre mon toit...

CÉLÉNIE.

Votre offre m'humilie
Et m'étonne, monsieur; après notre entretien,
Je croyais...

LE MARQUIS.

Mais ce toit je vous l'offre en tout bien
Tout honneur; moi, pour vous, je veux être ce frère

A part.

Qu'un infâme n'est plus. Je saurai bien, j'espère,
A la fin du festin me défraterniser.

CÉLÉNIE.

Ah! tenez, je le sais, c'est mal à moi d'oser,
Monsieur, vous proposer une pareille chose;

Vous avez l'air si franc et si bon que je l'ose,
Cette nuit, je le sens, il me semblerait doux
D'avoir un gîte; mais je ne puis avec vous
Rester ici... peut-être il vous serait facile
A vous, chez un ami de trouver un asile,
Alors moi je pourrais...

LE MARQUIS, à part.

Ah! morbleu! je comprend;
Peste! c'est bien trouvé, le bel arrangement!

Haut.

Que lui dire! Ah! voici. Cela me désespère
De vous faire un refus, mais un ordre sévère
Du maréchal s'oppose à ce que, dans la nuit,
On puisse aller coucher sous la tente d'autrui;
Il faudrait, pour complaire à votre humeur austère,
Que j'allasse dehors me coucher sur la terre.

CÉLÉNIE.

Alors, monsieur, je pars...

LE MARQUIS.

Oh! non point...

CÉLÉNIE.

J'aurai peur
Sur les chemins, soit, mais au moins dans mon honneur
Je ne souffrirai pas...

LE MARQUIS, à part.

Va, je le donne au diable,

Haut.

Ton honneur... Ah! restez.

CÉLÉNIE.

Non, c'est impraticable
Pour vous d'aller passer une nuit sous le ciel.

LE MARQUIS.

A part.

Si fait... cela se peut... Oh! l'embarras cruel!
Maintenant j'en suis sûr, tandis que sous ma tente
Seront et bon souper et fille séduisante,
Moi je serai forcé de m'en aller, l'enfer
Au fond du cœur, coucher sur le sol en plein air.

CÉLÉNIE.

Allons, monsieur, adieu.

LE MARQUIS.

Non pas, restez, de grâce !

CÉLÉNIE.

Non, je ne le puis pas.

LE MARQUIS.

Il faut donc que je fasse
Le métier de soldat, eh bien ! je le ferai.
Cette nuit en plein air, c'est dit, je coucherai.

CÉLÉNIE.

J'accepte, car j'ai peur... mais je vous remercie.
Qu'entre toutes vos nuits, cette nuit soit bénie !
Vous saurez la douceur d'une bonne action.

LE MARQUIS, à part.

Voilà donc mon souper qui se tourne en sermon !
Enfin, j'aurai connu la vertu, connaissance
Pour laquelle j'avais beaucoup de répugnance.
C'est vraiment dépitant de quitter ce morceau

Haut.

Si friand... Diable, il faut emporter mon manteau,
Car l'air est vif, je crois... ici sous cette tente
J'aurais été si bien !...

CÉLÉNIE.

Allez, l'heure présente,
Qui vous paraît cruelle, un jour sera pour vous
Entre tous vos moments le moment le plus doux.

LE MARQUIS.

Vous avez ce qu'il faut pour rendre un cœur crédule,
Mais c'est bien difficile à dorer la pilule
Que j'avale à présent. Enfin... adieu.

Il sort.

CÉLÉNIE.

Merci,
Mon bon destin. Tout a donc réussi,
Comme je l'espérais ; je reste, à l'heure dite,
Maîtresse du souper et maîtresse du gîte.

SCÈNE IX

LE CHEVALIER, CÉLÉNIE

LE CHEVALIER.

Eh bien ? les dieux ont donc cessé de me frapper ?

CÉLÉNIE.

Oui, je suis à toi seul. A nous deux ton souper.
Pour ne pas alarmer une pudeur farouche,
Le marquis a dehors été chercher sa couche,
Il repose en plein air !

LE CHEVALIER.

Qu'il essaie, à présent,
Mon lutin adoré, de nier ton talent ?
Mais ce sont là, sais-tu, d'incroyables merveilles.

CÉLÉNIE.

Il faut à les fêter convier ces bouteilles.
Buvons à la santé de ce pauvre marquis.

Ils se mettent à table.

LE CHEVALIER.

Le champagne est un vin qui plaît aux cœurs épris.
A ta santé, marquis !

CÉLÉNIE.

Nos deux voix dans ta tente
L'ont sans doute éveillé sur sa couche innocente ;
Il va nous arriver furieux et transi.

SCÈNE X

LE MARQUIS ENTRANT SUIVI DU BARON ET DU COMTE

LE COMTE, au marquis.

Eh ! De grâce, marquis, explique nous ceci :
Lorsque nous te pensions embarqué pour Cythère,
Nous te trouvons tout seul et couché sur la terre.

LE MARQUIS.

Je grelotte... Morbleu, la vertu, que c'est froid !

Il voit le chevalier à table en face de Célénie.

Ah ! cet étrange bruit partait bien de chez moi.
Quel tableau !... C'est ainsi que l'on dort dans mon gîte.

LE COMTE.

Ris bien vite, marquis, ris bien vite, bien vite,
Si tu ne veux pas être un éternel plastron,
Allons, ris, mais ris donc...

LE MARQUIS.

Il a morbleu raison,
Chevalier, ta maîtresse a gagné la partie,
Peut-on savoir son nom ?

LE CHEVALIER.

Oui, certes.

CÉLÉNIE, s'approchant.

Célénie
Pour vous servir, monsieur.

LE MARQUIS.

Alors gagné deux fois.
Tout ce que je t'ai pris, Lorris, je te le dois,
Car je suis le premier, et mon honneur l'exige,
A trouver votre jeu, Célénie, un prodige.
Vous serez ingénue au théâtre du camp.

LE CHEVALIER.

Voilà, dans le malheur, marquis, se montrer grand.

CÉLÉNIE.

Vous êtes beau joueur.

LE MARQUIS.

Je m'en flatte, madame,
Mais je sens que je vais toujours au fond de l'âme
Garder à la vertu certain ressentiment.

CÉLÉNIE.

Non point, vous penserez à la vertu gaîment,
Car enfin, c'est gaîment que vous prenez la chose.

LE MARQUIS.

La veille d'un combat nous voyons tout en rose.

PAUL DE MOLÈNES.

ORATEURS ET HISTORIENS

FIGURES — PROFILS — SILHOUETTES

LES DERNIERS LIVRES

DE

DE MM. GUIZOT, THIERS, QUINET

I.

En France les orateurs ont apparu avant les historiens. L'éloquence française date de la révolution française : si les grandes pensées viennent du cœur, la grande éloquence vient de la liberté. Mirabeau est le plus grand orateur et le plus grand historien français.

C'est par l'éloquence et le style de Mirabeau que s'est faite la révolution. C'est par son journal qu'a été écrite l'histoire de la révolution. Tous nous historiens ont puisé à belles mains dans les *Lettres* et le *Courrier* de Mirabeau. Et Mirabeau est aussi généreux que le génie, aussi inépuisable que la révolution. Nos orateurs qui s'inspirent du Démosthènes français mâchent les cailloux du génie; ils s'essaient chez le titan de la Constituante à dompter le bruit des tempêtes, et à dire à leur murmurante éloquence : Tu iras plus loin !

L'éloquence religieuse avait eu Bossuet, qui a fixé l'oraison funèbre comme Racine a fixé la tragédie; Massillon, qui a fixé le Petit

ême comme Quinault le grand opéra; Bourdaloue, dont la phrase une procession; Fléchier, dont le mot est une antithèse.

L'éloquence civile, qui n'est souvent que l'éloquence du palais, rap-le Patru, Gerbier, Target, une quantité d'hommes habiles, une ne échelle de polémistes, une respectable tribu d'avocats. Ils ont la plaidoirie jurisprudente, comme Pascal a fixé la lettre pro-ciale.

Enfin Mirabeau vint, qui ne fut point sermonneur, qui ne fut point cat, fut orateur; qui ne convertit point, magnétisa; qui ne plaida nt, foudroya. Comme Hérodote est le père de l'histoire, Mirabeau le père et le géant de l'éloquence, sans s'occuper si son sublime it celui de Longin, ses humanités celles de Quintilien, sa poé-ie celle d'Aristote. Sa poésie, c'était la révolution; ses humanités, tait l'humanité; son sublime, c'était d'abaisser l'orgueil de la r de Versailles, comme l'art de Richelieu fut d'abaisser la maison utriche.

Et comme Homère est le premier secrétaire de l'antiquité, Mirabeau le premier historien de la révolution. La Constituante vaut l'Iliade.

Mirabeau était trop orateur: c'est ce que disaient les Lally-Tollen-et les Maury; mais la France! Ainsi Verrès et Catilina disaient que éron était trop orateur; mais Archias! Catilina d'ailleurs était ora-r; sa parole fut un combat comme sa vie; sa fin même fut élo-ente: il meurt sur un monceau de morts. Est-ce que l'histoire ura pas toujours de la pitié, faute d'admiration, pour ces factieux savent mourir comme Catilina?

Mirabeau était un Catilina pour Mounier-Cicéron, pour Lally-Tol-dal, pour Maury, pour Lameth, pour Barnave même.

Honoré de Mirabeau était le fils de l'Ami des hommes, qui ne fut ais l'ami de son fils. Il descendait de cet indomptable Mirabeau du ps de Louis XIV, qui rossait au camp les inspecteurs de Louvois, z lui les employés de Colbert, et osait en pleine cour narguer le re La Chaise. Le Mirabeau de 89 avait les vertus du courage, nme il avait eu le courage de ses vices. Il avouait même: « Oui, s anciennes erreurs coûtent bien cher à la chose publique. »

Que nous importent ses excès? Ils ne sont pas plus grands que les omnies qu'il a bues. Mirabeau aurait pu répondre le mot de cet hénien à ce Spartiate: « Mes vices sont encore plus grands que vos rtus. » Ne dépouillons pas Mirabeau de sa chair. Ses fautes viennent son père; son courage et son audace viennent de son aïeul. Son inie est à lui.

Mme de Staël, cette Ninon moins la beauté, a dit Barère, ce Chateaubriand en jupons, a dit Louis XVIII, Mme de Staël a voulu envelopper Mirabeau dans une expression antique : « Les passions de Mirabeau l'enveloppaient de toutes parts comme le serpent du Laocoon. »

Le patriotisme de Mirabeau enveloppait ses passions.

Du Jeu-de-Paume au Panthéon, porté, apporté, remporté, voilà Mirabeau : capitole ou gémonies, il roule comme un tonnerre. Il parle, le sol tremble. Il meurt, la France est veuve.

Ce n'était pas trop d'une telle veuve pour un tel homme.

C'est pour lui qu'ont été instituées en France les premières funérailles publiques, ce *funus collativum* des Romains.

Mirabeau avait un frère, Mirabeau le jeune.

L'un était le tonnerre, l'autre était le tonneau. Mirabeau le jeune, qu'on appelait le tonneau pour la grosseur de son corps, mérita de la renommée pour la finesse de son esprit. Il eut une originale éloquence dans l'autre camp ; mais il ne fut jamais que le cadet de son frère. Quand même Mirabeau-Tonneau fût venu avant Mirabeau-Tonnerre, il serait toujours resté derrière lui. Les hommes comme Mirabeau, comme Maximilien Robespierre, comme Victor Hugo, quelque âge et quelque rang qu'ils aient, sont toujours les aînés de leur famille.

Mirabeau eut ses victimes, qui avaient voulu être ses rivaux. Que vouliez-vous qu'ils fissent tous contre lui ? Qu'ils mourussent.

Lally-Tollendal s'arma le premier. Barère l'a appelé le plus emphatique et le plus ampoulé des orateurs. Mirabeau a dit : « Il sent là où il faut penser. »

Mirabeau, lui, sentait et pensait. A cette heure où les passions s'enroulaient autour de son corps comme autour de Laocoon, il disait au froid Barnave : « Les rhéteurs parlent pour un quart d'heure ; les législateurs parlent pour le temps. »

Il dit une autre fois à Barnave : « Barnave, tu as les yeux froids et fixes, il n'y a pas de divinité en toi. »

Alexandre Lameth fut chevalier, orateur et orateur. Il a écrit une histoire de l'Assemblée Constituante, qui est au prodigieux journal de Mirabeau ce que fut son éloquence constitutionnelle à l'éloquence populaire de Mirabeau.

Son frère, le comte Charles de Lameth, parlait plus fort que lui, mais non si bien ; c'était un porte-voix dans les gros temps, ce n'était pas le pilote.

Les Lameth conduisaient dans l'Assemblée une petite ligue révolu-

tionnaire dont Alexandre était le chef. C'est cette ligue des Lameth, des Barnave, des Duport, que Mirabeau foudroya par ce mot : « Silence aux trente voix ! » Après la mort de Mirabeau, les trente tyrans d'Athènes quittèrent le Prytanée pour le Pirée, la Révolution pour le roi. Quelques-uns moururent sur l'échafaud. Après leur fameux combat des Trente, Barnave et Duport se firent dire comme à Beaumanoir : Bois ton sang.

On croirait que la Providence est faite de représailles. Barnave s'était écrié à la tribune, après la mort violente de Foulon, de Delaunay, de Berthier, de Flesselles : « Ce sang est-il donc si pur ? »

Mounier était un royaliste à la manière anglaise, comme Barnave un orateur anglais. Ce n'était pas la tribune qu'il lui fallait, c'était un banc. Il désespéra des Parisiens pour son éloquence et pour sa législation. Son éloquence émigra, comme celle de Lally-Tollendal, comme celle de Bergasse. L'éloquent mais faible Lally partit le premier, au commencement de la Révolution. J'ai vu la gravure de son émigration d'après Duplessis-Bertaux : elle porte la date du 8 octobre 1789. Il alla sur les bords du lac de Genève pleurer la gloire du Sénat où trônait Mirabeau. Il évoqua dans une brochure les mânes de Quintus Capitolinus, ce Romain qui délivra sa patrie des armes étrangères et des discordes civiles, mais qui ne chercha point à soulever les tribus du peuple romain contre l'assemblée des comices.

Le fougueux Bergasse prit son audace pour du génie. Il ne put souffrir que Mirabeau rejetât son plan de constitution, il voulut punir la France par son silence. Il décria la France par des libelles dans les provinces ; il ne voulut pas l'éclairer par ses lumières à la tribune. C'étaient d'ailleurs des lumières de rose-croix et d'illuminé. Bergasse jouait au petit Cagliostro ; il s'était fait aussi l'orateur du mesmérisme. Temps bizarres ! Les superstitieux, les illuminés et les féodaux formaient en Europe les trois ordres de l'espèce humaine.

L'abbé Maury avait plus d'esprit que de grandeur, plus d'appétit que d'idéal, plus d'ambition que de fidélité. Quand il arriva à Paris, on le présenta à Sa Majesté l'Encyclopédie ; d'Alembert lui demanda : « Monsieur l'abbé, croyez-vous à l'Église ? — Monsieur, répondit l'abbé, je crois à ses bénéfices. » — L'abbé Maury ne crut jamais à rien, ni à la révolution, ni à Napoléon, ni au pape. Il ne crut même plus à lui-même, quand il se retira chez les Lazaristes.

L'abbé Sieyès est un prêcheur ténébreux. On dit que c'est Chamfort qui a écrit sa brochure mémorable du *Tiers-État*. Chamfort mourut de

la Révolution, Sieyès en vécut. Sieyès ne parlait jamais qu'à fleur de terre; Robespierre l'appelait la taupe de la révolution.

L'abbé Grégoire est le solliciteur de l'Église, le vicaire de la Montagne, et le critique d'art de la Terreur.

L'abbé Fauchet est l'orateur de la commune de Paris, la bouche de fer de l'Hôtel-de-Ville.

Malesherbes, qui défendit Louis XVI, avait défendu Voltaire. Le plus noble vieillard du siècle où Louis XV était roi de France et Voltaire roi des Français, avait dit à l'Académie : « Songeons que le plus beau génie de notre siècle aurait eu sa gloire imparfaite s'il n'eût employé à secourir les malheureux l'ascendant qu'il a pris sur le public. Je sais que ce n'est point à moi à louer les talents de cet homme universel en présence du public, accoutumé à lui prodiguer ses acclamations, et devant vous, messieurs, à qui il appartient de décerner les palmes du génie; mais il m'est permis, au nom de l'humanité, de remercier le généreux défenseur de plusieurs familles infortunées, celui qui, du fond de sa retraite, sut mettre les innocents sous la protection de la nation entière, et je dois observer, à l'honneur de mon siècle, que les poëtes immortels qui ont illustré la cour d'Auguste et celle de Louis XIV n'ont pas eu cette gloire, de joindre aux titres littéraires le titre sacré de protecteur des opprimés. »

Malesherbes est l'éloquence du cœur.

Target est plus de l'Académie que de l'humanité, Il douta de son éloquence ou il crut son patriotisme trop pur pour défendre Louis XVI que ne put sauver le courageux Malesherbes. Il signa son refus *le républicain Target*. « Il fait le Romain, dit Malesherbes, il n'est qu'un barbare. »

L'orateur qui se compara une fois à Cicéron, ce fut Desèze. Il défendit la mauvaise cause de M. de Bezenval, accusé de l'expédition militaire contre Paris le jour de la Bastille. Desèze dit : « Ma position est pareille à celle de ce Romain dont le nom est devenu celui de l'éloquence même. » En pleine cour du Châtelet de Paris, Desèze peignit Cicéron défendant à Rome un général accusé par la République, entouré de soldats armés; lui Cicéron, comme lui Desèze, environné d'un peuple innombrable que les passions agitaient, ferme au milieu de cet appareil imposant et comptant sur la justice de sa cause, sur la protection des citoyens et l'intégrité des magistrats. Desèze sauva M. de Bezenval, avec MM. de Barentin, d'Autichamp, de Broglie et de Puységur.

La veille, l'avocat Target venait de laisser pendre le marquis de Favras, accusé de faction royaliste.

Les factions populaires furent dépeintes une fois très-éloquemment par Cazalès, qui en fut embrassé séance tenante par l'abbé Maury et Madier de Montjau. C'est un des plus pompeux discours sur le prestige le l'éloquence. Cazalès dit que l'éloquence populaire a immolé les Socrate, les Lycurgue, les Aristide, les Solon; c'est par elle que Coriolan fut banni, que Camille fut exilé, que les Gracques furent immolés au pied du tribunal. A son tour, Cazalès voulut immoler l'éloquence de Barnave. Cazalès fut immolé par sa propre éloquence de patricien; il voulut émigrer à Coblentz, mais Coblentz le fit émigrer à Bruxelles, un pays où il y a peu d'orateurs.

Le seul orateur des révolutions de Bruxelles et de Brabant, c'est Camille Desmoulins avec sa plume.

Necker parlait avec le calme d'un calculateur et le sérieux d'un sage. Cet homme sans éloquence fut éloquent une fois; il dit : « Compter est un fait et non un verbiage. » Lavater lui trouva la voix extraordinairement douce, avec une pose tranquille; toutes ses paroles étaient pesées, mais coulaient de source. Son front avait quelque chose de féminin, il reculait; ni nœuds, ni angles, ni rides. Necker était prédestiné ministre et ministre des finances; il fut un temps où la France cria : Vive le roi et M. Necker.

Pétion fut roi à son tour. Il parlait à peu près la même éloquence que Bailly; mais Bailly n'est que l'Odilon-Barrot de ce Royer-Collard de l'Hôtel-de-Ville. M. Royer-Collard lui-même était alors des amis de Pétion; il ne songeait pas encore à être le roi Pétion des doctrinaires.

Pétion fut un instant le roi de la République; Roland en fut le Necker, sans plus d'éloquence que Necker. Un petit roi, le roi Buzot, qui naseillait en tant qu'avocat, fut le roi Pétion du Calvados; il voulut aller sonner dans le Calvados le cor de Roland. Les historiens de 1865 viennent de se disputer pour savoir si ce fut le roi Buzot le roi de cœur de Mme Roland.

Condorcet est le Malesherbes de la philosophie; son premier nom de famille était Caritat, qui veut dire charité. Après sa mort, on distribua aux frais de la République son *Tableau des progrès de l'esprit humain*.

Lepelletier de Saint-Fargeau fut le Condorcet de la peine de mort. Riche de biens, riche de cœur, riche de pensée, sa mort fut assez dramatique pour rendre éloquente la peinture de David.

Brissot, à la tribune, n'était qu'homme d'État. Louvet est un perroquet, comme Faublas est un fat. Isnard est un renard. Barbaroux et Tallien se ressemblent; l'un girondin, l'autre montagnard, tous

deux jeunes, tous deux beaux, tous deux hardis, chacun avec un poignard dans la main, chacun avec une femme dans sa vie; l'un exalté par Charlotte Corday, l'autre enivré par Thérésa Cabarrus; Barbaroux éloquent par l'ange de l'assassinat, Tallien par le démon de thermidor.

Vergniaud est un Lamartine qui donne à une inspiration l'harmonie d'une méditation.

Danton, qui est d'un pays où les moutons et un champenois font cent bêtes, est un lion qui vaut cent orateurs dans la rue; son terrible talent est un mélodrame révolutionnaire. Sa phrase est une crinière; elle dit, en se secouant : « Soyons terribles, faisons la guerre en lions! » Danton a l'exagération de la parole, Mirabeau en a le sublime.

Fabre d'Églantine est à Danton ce que M. de Salvandy a été à M. de Chateaubriand. Il fut un romantique, il avait été un septembriseur. Avec son calendrier républicain, il cacha septembre sous vendémiaire.

Camille Desmoulins a parlé éloquemment une fois dans sa vie, le jour de la prise de la Bastille. Mais si l'on veut connaître l'esprit de la révolution française, il faut lire les journaux de Camille Desmoulins. La polémique de la Révolution est là, comme l'histoire de la Constituante est dans les courriers de Mirabeau.

Collot-d'Herbois, barbouillé de la lie de Thespis et de Shakespeare, est un Hamlet qui dit à la guillotine : « Être ou ne pas être? » Il fait l'éloge de la folie et décrète la fête de la Raison.

Joseph Chénier est un Romain tragique.

Saint-Just est un Spartiate oraculeux; il parlait toujours comme un augure et il regardait Couthon sans rire. Le génie de Saint-Just vena d'en haut. Mirabeau n'aurait pas osé le traiter comme Barnave.

Robespierre n'est pas plus éloquent que Bacon n'est lyrique; ils sont tous les deux le *Novum organum*. Camille Desmoulins l'appelait son Aristide.

Barère est la trompette de Jéricho; il arrêterait plutôt le soleil que sa verve. Il fait tomber, au bruit belliqueux de ses rapports à la Convention, les murailles de l'Europe coalisée et vaincue. Du haut de la tribune nationale, il fit passer le feu sacré dans les bataillons de la liberté. Les quatorze armées de la République s'élançaient en criant : « Barère à la tribune! »

Paula minora..... Merlin de Thionville est un assommeur comme Charles Martel; il voit des Sarrasins partout. Bourdon de l'Oise est une carmagnole qui danse autour du Ça ira. Legendre est le boucher du roi et le boucher de Robespierre. Trois orateurs sauvages : ce sont des sans-culottes et des peaux-rouges.

Barras est le Lafayette du Directoire. M. de Lamartine l'appelle l'épée ı parti thermidorien. Boissy-d'Anglas ne fut qu'une disette éloquente ; peuple l'appela Boissy-Famine. Alors la gloire n'est plus la mon- ıie de l'éloquence, c'est la monnaie de l'intérêt et de l'égoïsme. On écrit plus sur les bancs de la République : L'éloquence ou la mort! On tire le canon doré du Directoire. L'éloquence de la Révolution ıut s'écrier comme Mirabeau mourant : « J'entends déjà les funérailles Achille. »

II

L'Empire a un orateur : Napoléon; un historien : Napoléon. Par son Se, il est Alexandre; par ses proclamations, il est César; par le Mé- ırial de Sainte-Hélène, il est son propre Plutarque; par sa corres- ıdance, c'est Voltaire. Depuis la publication de cette prodigieuse ·respondance de Napoléon, qui dit tout Napoléon comme la corres- ıdance de Voltaire dit tout Voltaire, l'histoire écrite par M. Thiers st plus qu'une demi-histoire. Qui fera l'histoire parlante de Na- éon?

La Chambre Introuvable trouva des orateurs. M. de Martignac sut ·ler comme Laubardemont savait écrire. M. de Villèle possédait le is pour cent de l'éloquence, tout au plus. M. Decaze a parlé et a ·it sur la Restauration. Il était ministre, il avait plusieurs talents. ıis XVIII disait : « Ne trouvez-vous pas que M. Decazes a de très- ıux yeux? »

Si M. Royer-Collard disait de M. de Salvandy : « C'est le sot, » on ıvait dire de M. Royer-Collard : « C'est l'injuste.» M. Sainte-Beuve, les a bien connus tous les deux, a fort bien fait observer cette vé- ·. Si Royer-Collard appelait le duc Pasquier « le chancelier, » on ıvait appeler Royer-Collard « le doctrinaire. » A l'heure de ses ınds dédains, qui n'étaient que les heures de ses déchéances, il se ıfermait dans son cabinet comme un philosophe mal léché; il n'était · assez poëte pour monter à la tour d'ivoire.

M. de Serres était un parlementaire plus chaleureux. M. Pasquier vait pas la puissance du premier, ni la magnificence du second : il ıit la finesse qui manquait aux deux autres. M. Royer-Collard est le cteur Théologicus, M. de Serres est le marquis Séraphique, M. Pas- ıier est le docteur Subtil.

La Restauration avait encore M. Lainé, un bourgeois inspiré: M. Hyde de Neuville, plus frénétique qu'éloquent; Lally-Tollendal, qui avait jadis émigré le premier.

L'histoire a fait une remarque comme l'histoire seule sait en faire. Le Lally de la Révolution et de la Restauration était le fils du général Lally-Tollendal, gouverneur de Pondichéry, qui fut condamné à mort par le parlement de Paris, sous le règne de Louis XV; on conduisit le général Lally à la place de Grève, sur une charrette, avec un bâillon dans la bouche. C'est un conseiller au parlement, nommé Pasquier, qui fut chargé de présider à l'exécution, et qui fit appliquer le bâillon à M. de Tollendal. A l'avénement de Louis XVI, le fils naturel de Lally-Tollendal sollicita la réhabilitation de la mémoire paternelle; il plaida sa cause au parlement avec une éloquence décisive; il obtint un triomphe complet. Mais telle est la marche des événements : sous Louis XVIII, le fils de Lally siége à côté du fils de Pasquier.

Manuel était de ce pays d'Aix dont Mirabeau avait été le député, et qui devait envoyer à Paris la fortune de M. Thiers, quand M. Thiers ne s'appelait encore que Bias et qu'il portait tout avec lui.

« Bras, tête et cœur, tout était peuple en lui! » a dit Béranger en vers.

« Je n'ai jamais connu qu'un homme dont il ne m'eût pas été possible de m'éloigner, s'il fût arrivé au pouvoir, » a dit Béranger en prose.

Ce sera la gloire de Manuel et de Béranger d'être couchés ensemble dans cette immortalité de l'amitié, comme ils le sont dans l'éternité du même tombeau.

Si ce n'était l'hérésie de la comparaison, je rappellerais, d'après M. Sainte-Beuve, ce que Royer-Collard disait de son ami de Serres : « Entre lui et moi il y avait de l'ineffaçable. »

Le général Foy fut l'orateur de la patrie. Il n'eut pas le grand génie de Mirabeau, l'*os magna sonaturum*. Cependant la France alla à ses funérailles, comme aurait fait Rome, et elle adopta sa famille, comme faisait la Grèce.

Le général Lamarque, second pacificateur de la Vendée, a laissé une renommée aussi héroïque et aussi pure que celle du général Hoche, aussi patriotique et aussi éclatante que celle du général Foy. Il aimait tellement l'éloquence, qu'il y a trouvé l'immortalité. Il aimait tellement la tribune, qu'il y a trouvé la mort.

III

Les avocats et les écrivains ont joué le plus grand rôle dans les révolutions de France. A Athènes, c'étaient les sophistes et les philosophes ; à Rome, c'étaient les soldats.

Un historien français, M. Léonard Gallois, a dit ce beau mot : « Le genre humain semblait avoir perdu la charte de ses droits ; les hommes de lettres l'ont retrouvée. » Mais les hommes de lettres ne furent pas si nombreux que les avocats dans la Révolution. La littérature n'emplit pas autant que le barreau les bancs de l'Assemblée nationale. La presse a fait le rôle le plus courageux ; les avocats ont eu le rôle le plus brillant. D'ailleurs beaucoup d'avocats, comme Barère et Robespierre, se firent journalistes comme Brissot et Camille Desmoulins.

Quand il fallut représenter la France aux états généraux de Versailles, les gens de loi et les gens de lettres se levèrent comme un seul homme. Le tiers état n'eut qu'à choisir entre les agriculteurs, les marchands, les médecins, les fabricants, les militaires, les avocats et écrivains. Les avocats, les médecins, les commerçants reçoivent la majorité des élections : les publicistes et même les académiciens sont en minorité. Mais, dit un historien qui a plaidé cette intéressante cause, les gens de lettres étaient cependant les hommes les plus éclairés ; jamais l'autorité n'avait pu fermer la bouche d'un écrivain distingué, et elle craignait le langage libre et fier de ces hommes courageux, dont l'exil et les lettres de cachet récompensèrent si souvent les idées philosophiques. Malheureusement il y avait deux classes dominantes : les propriétaires et les commerçants, qui connaissaient peu les hommes de lettres, et ne pouvaient guère les apprécier ; et les avocats, qui étaient avec eux en rivalité.

En 1848, environ cinq mille avocats se présentèrent aux élections de la France.

Les hommes de lettres portés par Paris ou les départements, étaient : Lamartine, Louis Blanc, Armand Marrast, Flocon, Hugo, Méry, Roger de Beauvoir, Arsène Houssaye, Alphonse Esquiros, Félix Pyat, Michelet, Quinet, Paulin-Limayrac, Henri Martin, Eugène Sue, Xavier Durrieu, Ducoing, Ponsard, devenu académicien ; Victor de Laprade, devenu académicien aussi ; Balzac, Lamennais, Béranger, Proudhon, morts tous les quatre sans avoir été académiciens ; Ribeyrolles, qui a trouvé l'urne funéraire loin de son pays ; Altaroche, qui vient de repa-

raître au *Charivari*; Thoré, qui a bien fait de redevenir critique d'art; Eugène Pelletan, devenu député de la Seine; Alexandre Dumas, resté député de Monte-Cristo.

Il y eut aussi M. de Cormenin, le peintre orateur des orateurs.

Lord Byron, comme M. de Cormenin, a écrit un livre des orateurs. Il avoue que lui-même il parlait bien, et qu'il eut des succès. Don Juan se vantait de ses trois mille et une femmes. En Angleterre, ce pays du parlementarisme, on apprend au collége l'improvisation déclamée, pour s'en servir au club, et au club la diction parlementaire, pour s'en servir à la chambre.

En Angleterre, la tribune n'a jamais été l'usage. Le banc a suffi à l'éloquence; chacun parle de sa place, et cela suffit à la passion britannique. Malgré les Pitt, les Burke, les Shéridan, les Fox, les Brougham, les Canning, malgré même les O'Connell, ce ne sont pas là nos vives et terribles assemblées, où la furie française se prend aux cheveux, où l'on a vu des orateurs se prendre au collet, où même la tribune ne protégeait plus. Une fois Mirabeau et Maury s'y cramponnaient; Mirabeau à gauche, Maury à droite. Mirabeau s'écrie : « Je ressens les bouillons de la furie du patriotisme jusqu'au plus violent emportement! » Maury, furieux, saisit la tribune et l'ébranle comme pour la lancer sur le côté gauche avec tout le poids du colosse Mirabeau. Mirabeau retint d'un geste la tribune, comme d'un mot il retenait ou précipitait la Révolution. Mais que sera-ce bientôt? Marat montera à la tribune avec un pistolet pour s'en frapper. Tallien fait briller le poignard qu'il apporte pour percer Robespierre. Qu'eût été, sans la tribune, cette Convention, et ces conventionnels, qui se renvoyaient tous les jours l'accusation et la mort!

IV

Faut-il peindre M. Guizot et M. Thiers aux rayons de notre soleil nouveau? Ce ne sera pas une satire de Juvénal, ni un ïambe d'Archiloque. L'ïambe est boiteux; la satire est colère. Tu te fâches, donc tu as tort, disait Lucien à Jupiter. Que de fois M. Thiers et M. Guizot auraient-ils pu se renvoyer cette apostrophe de Lucien!

Ce ne sera pas non plus une élégie en longs habits de deuil : M. Guizot et M. Thiers sont très-vivants tous les deux. Ce matin encore, l'un parlait à l'Académie, l'autre au Parlement.

M. Guizot est de cette vieille ville de Nîmes qui renferme une des histoires les plus fameuses de l'antiquité. Quand on entend encore un bruit d'éloquence au-dessus des flots du Pont-des-Arts, on peut dire : M. Guizot a passé par ici. Quand on voit le pont du Gard, les Arènes, la Maison-Carrée de Nîmes, on se dit : Un grand peuple a passé là. Ses monuments disent tout ce qu'a été Nîmes, comme ce vieux héros de Corneille :

« Ses rides sur son front gravent tous ses exploits.

Ce grand peuple, c'est le peuple romain. Après avoir mis son idiome dans la bouche et ses lois dans le cœur de presque tous les peuples, il a chargé tous les arts d'écrire son histoire dans le nombre de ses monuments. Il en est que le temps, ce vandale qui démolit en silence, n'a pu ou n'a osé frapper : la Maison-Carrée de Nîmes est encore debout. Les vicissitudes de la terre, plus que celles du ciel, ont fait trembler ses murailles. Les hommes, ces êtres d'un jour qui se croient les dieux, en ont fait trembler bien d'autres. Ils ont été plus vandales que le temps même. Cette tour où Démosthènes allait s'exercer sur les bords de la mer, et d'où la liberté semble encore se montrer aux Grecs, n'a-t-elle pas été un clocher de capucins? Quand souvent on a demandé à Tivoli où demeuraient Properce et Cynthie, Horace et Lydie, Catulle et Lesbie, on a montré longtemps les Camaldules et les Picpus. Sur ce Capitole, non pas même celui de Scipion ou de César, mais celui de Raphaël Sanzio ou de Salvator Rosa, on n'a plus guère vu que des pèlerins et des mendiants. Les ruines sont la tragédie du temps, qui connaît si bien le sublime des contrastes; mais c'est aussi la tragédie des hommes, qui ne se plaisent qu'au contraste des temps.

Comme Démosthènes dans sa tour près de la mer, M. Guizot s'est exercé dans les arènes près du fleuve. Puis il est parti de Nîmes, comme M. Thiers partit d'Aix quelques années plus tard.

Ils devaient se rencontrer longtemps à Paris. Ils finiront peut-être par se rencontrer à Rome.

M. Thiers aime les tableaux italiens, et il a fait copier pour sa galerie le *Jugement* de Michel-Ange.

M. Guizot a dit hier, à l'Académie française, qu'il ne serait pas fâché d'entendre la messe à Rome. M. Guizot deviendra l'abbé Listz entre les ex-parlementaires. Et Listz lui-même, n'est-il pas le Guizot des musiciens?

M. François Guizot n'était que jeune qu'il était hautain et résolu.

C'était l'enfant sublime de la morgue et de la riposte. A vingt ans, il se montrait prude comme Orphise, et austère comme Calvin. Mais je ne sais pas si bien que son maître Royer-Collard s'il intriguait. Royer-Collard, qui avait des mots contre tout le monde, aurait dit ce mot sur le François Guizot de la trentième année : « C'est un austère intrigant. » Le cruel Royer-Collard aurait même ajouté : « Je n'ai pas dit austère. » Tout cela n'est sans doute qu'affaire de chronique et que propos de table. La vie n'est-elle pas un combat et une intrigue?

La première intrigue de M. Guizot fut d'être critique d'art. Il écrivit en 1810 une critique du Salon de peinture, où se mêlent le goût de David, le goût de Ducis, et le goût de Shakespeare d'après Ducis et Letourneur. Déjà M. Guizot prévoyait sa traduction de Shakespeare. Dans la prosodie des arts modernes, M. Guizot voulait encore le *style noble*, ce style vieux, *l'embellissement*, cette laideur. Les trois quarts des idées courantes restaient dans Aristote et dans Cammucini. On avait Gérard, Guérin, Girodet; on avait beau avoir Gros : le divin Prudhon était toujours méconnu. M. Guizot n'osa monter pas même jusqu'à Gros; il s'arrête à David, et ne se délivre pas des Grecs et des Romains. Les mamelucks et les grenadiers de Napoléon restent pour lui des licteurs et des centurions de César.

C'est la politique qui nous a donné de voir le génie de M. Guizot. Il prit tout de suite le caractère d'un despote, pour devenir omnipotent; on n'est fort qu'avec de grands airs et des airs grands. Ce qui marque cependant la faiblesse d'un ministre, c'est de se croire indispensable au souverain; ce qui marque la faiblesse d'un philosophe, c'est de se croire nécessaire à l'histoire. M. Guizot a vécu de ces orgueilleuses utopies.

Quand on s'avance comme M. Guizot dans le manteau de Caton, la vertu, la colère, l'indignation sauvent toujours; l'audace est prise pour du dévouement, l'adresse pour de la conviction, l'aigreur véhémente contrefait l'imagination virile. Combien de tribuns et d'artistes, combien de ministres et de poëtes, ont étonné et subjugué leurs contemporains! M. Guizot a étonné et a effrayé tous ses ennemis.—M. Thiers, lui seul, a pu sourire de M. Guizot.

Les Pozzo di Borgo, les Metternich, les Talleyrand eussent sans doute mis M. Guizot à l'écart. Les Augustin Thierry, les Chateaubriand, les Michelet l'ont écarté aussi. Mais ce qui fera remarquer M. Guizot dans tous les fastes de sa vie, c'est qu'il fut toujours seul contre tous. Il a incessamment grincé ce refrain de la ballade : *Yo contra todos, y todos contra yo!*

Quand les jaloux ne manquaient pas de s'écrier au charlatanisme, Guizot disait à ses intimes : Laissez-les faire, la jalousie est l'admi-ion de la malveillance. Il disait aux dédaigneux : Vous n'atteindrez nais à la hauteur de mes dédains.

Une flèche de sauvage n'est pas moins empoisonnée que la riposte M. Guizot. De M. Thiers on voit trop facilement se préparer la lance l'écu.

La politique de M. Guizot se faisait au jour le jour, comme un nan d'Alexandre Dumas. M. Thiers calculait mieux ; il s'était autant mpé. Ils se sont même trompés tous les deux le même jour.

M. Guizot a eu l'avantage d'être assez orgueilleux pour ne pas croire l'impuissance de l'homme. Il ne se reconnaît même pas de jolie blesse, disait-on chez une ancienne belle du Directoire, qui regrettait voir M. Guizot littérateur et ministre, quand M. de Chateaubriand l'était plus.

M. Thiers fut une autorité ; M. Guizot un dominateur. C'est ce carac-e de domination qui a empêché M. Guizot politique et M. Guizot ilosophe de perpétuer une école. Les tyrans ne laissent pas de nastie. D'ailleurs, si l'on se soucie peu de leur dynastie, ils se soucient ı d'avoir des héritiers. Ce sont des Saturnes qui dévorent leurs ants, et qui se dévorent eux-mêmes.

M. Guizot a voulu manger les oracles. Il a voulu renverser Kant et logique. Il a voulu dépasser Pitt et son anglomanie. La raison de nt ni l'opiniâtreté de Pitt ne suffisaient ni à Guizot professeur ni à izot tribun. Son entêtement a fait son génie.

Il faut appeler l'éloquence de M. Guizot une âpre rhétorique. Je suis e, mais je suis vrai, semble-t-il dire toujours. Que Mirabeau soit un nerre, que M. de Lamartine soit une harpe, que M. Thiers soit une celle, laissons M. Guizot sans nom d'orateur. Il trouve injurieux tre comparé. Ce n'est jamais sa modestie qui dira : « Je ne suis pas fleur, mais j'ai vécu près d'elle. »

Mirabeau avait la colère des passions. M. Guizot a la passion de la ère. La colère est mauvaise plaideuse, dit Racine ; les passions sont ndes actrices, dit Rivarol.

En M. Guizot orateur il y a le comédien Talma et le comédien édérick, Roscius et Turpion.

M. Guizot est un orateur irascible et fatidique, comme cet acteur glais Betterton qui faisait reculer le public quand il jouait le spectre père d'Hamlet. M. Guizot a joué le spectre d'une philosophie et le atôme d'une histoire.

Sa philosophie veut aller jusqu'à la mule du pape à Rome. Allons à Rome, même avec M. Guizot; mais j'aimerais mieux encore Jérusalem. Au lieu de la dogmatique de l'orateur nîmois, j'y évoquerais la morale de l'orateur nazaréen; j'aurais le sermon sur la Montagne, au lieu du sermon à l'Académie.

M. Thiers s'est cru Voltaire; il était Grimm: voilà pour l'homme de lettres. Il s'est cru un aigle; c'est une cigale: voilà pour l'avocat.

Godefroi Cavaignac l'appelait une fourmi: il ne faisait pas assez la différence de la fourmi à la cigale.

La cigale de M. Thiers chanta tout son été. Quand la bise fut venue, elle dansa. M. Thiers aime les sauts et les escarmouches, comme tous les écoliers qui jouent par-dessus les bancs. Le banc des ministres a été zébré d'égratignures par l'ongle de M. Thiers.

A l'heure qu'il est, M. Thiers est encore un écolier buissonnier qui fait la guerre pour rire. Il a joué de la politique et de la littérature comme Paganini du violon. Ses œuvres sont un carnaval de Venise.

Tous les grands acteurs ont leur geste en dehors du vulgaire: Lekain se dressait sur les talons, Talma se drapait dans son manteau, Ligier secouait son menton, Frédérick Lemaître s'essuie violemment la bouche.

M. Thiers passe son bras sur sa poitrine, comme Napoléon sur la colonne.

Comme M. Guizot, M. Thiers fut critique du Salon de peinture. Le Watelet de 1822 vaut le Winckelmann de 1810.

Au sortir du consulat Cicéron voulut former une collection d'objets d'art et d'antiquités à Tusculum. M. Thiers s'est fait un musée de peinture à la place Saint-Georges.

M. Guizot n'a pas de tableaux; il n'a que des livres. M. Guizot s'est voué aux récits anglais; M. Thiers n'a voulu parler que de la France. M. Thiers a le chauvinisme; M. Guizot a l'anglomanie.

On n'est prophète ni historien dans son pays, disent les philosophes. Pour écrire l'histoire, il faut être philosophe et n'être d'aucune nation. Ainsi on aimerait à voir l'histoire de Rome et de Carthage écrite par un homme qui ne serait ni carthaginois ni romain. Fort bien. Alors il faudrait que M. Thiers, passionnément français, écrivît l'histoire de la révolution d'Angleterre, pendant que M. Guizot, passionnément anglais, écrirait l'histoire de la révolution française.

V

M. Edgar Quinet avait vu M. de Simondi écrire l'histoire philosophique, Augustin Thierry écrire l'histoire théorique et poétique, M. Thiers l'histoire politique, M. Guizot l'histoire originale de l'ancienne France; il avait vu Chateaubriand appeler orgueilleusement son histoire : Histoire de France, ainsi que Bossuet appelait la sienne; il avait vu les cours de Félix Bodin sur l'histoire de France et l'histoire d'Angleterre, les résumés d'Alphonse Rabbe sur l'histoire d'Espagne, le livre spartiate d'Armand Carrel sur l'histoire d'Angleterre, l'histoire de la guerre d'Espagne sous Napoléon par le général Foy, et les mémoires d'Abel Résumat, et les journaux de Klaproth, et les recherches de Champollion; il avait enfin lu Creuzer et Herder : il traduisit et refit Herder, comme Creuzer avait été traduit et refait par M. Guigniaud. Il se voua à l'histoire du monde, de l'humanité et des religions. Il s'est servi ensuite de l'histoire de la création pour écrire l'histoire de la Révolution. C'est le même amour, la même douleur, la même timidité, le même mysticisme, le même héritage. M. Edgar Quinet se promène dans la révolution française comme Isaac Lequedem dans la Judée.

Comme en lisant Tacite on perd son admiration pour les Romains, on perd chez M. Edgar Quinet l'admiration de la Révolution. Tacite disparaît sous Herder.

M. Michelet a dit : « Nous sommes chargés de six mille ans et nous portons le monde. » Nous sommes chargés d'historiens : mais nous devrions enfin savoir porter l'histoire *.

* Augustin Thierry n'a pas cherché la science dans l'histoire : il a cherché la vie. Il s'est plu à contempler l'homme sous les formes variées de sa nature. C'est le charme d'Augustin Thierry.

Placé à la tête de notre nouvelle école d'historiens, Augustin Thierry n'a eu qu'un dessein : reproduire avec vérité les faits et les mœurs des anciens temps, sans les juger. Il ne les ramène pas à des vues générales, comme ont fait les historiens du XVIIIe siècle. Voltaire, Montesquieu, Robertson, Gibbon, Hume ont considéré l'histoire en critiques plus qu'en narrateurs, en raisonneurs plus qu'en poëtes. Augustin Thierry ne s'est pas exercé que sur des idées. Il a cherché les travaux et les passions des hommes; il a pénétré la condition sociale. Il voyait bien que les lecteurs français voulaient enfin connaître la nature et le jeu des

VI

Les grands orateurs de la Sorbonne sont à l'Académie : MM. Guizot, Cousin, Villemain.

Il y a un orateur sacré dans la profane Académie française : M. Dupanloup, évêque d'Orléans.

L'Académie a moins d'orateurs que d'historiens ; elle a dix historiens, elle n'a que huit orateurs.

Dans les uns et les autres, quelques fractions d'orateurs et quelques fractions d'historiens. Comme on est agent de change par moitié, par quart, par huitième.

M. Mignet est l'historien le plus court et peut-être le plus entier de la Révolution. M. Guizot est orateur et historien. Il s'est fait l'historien des historiens de France dans cette belle collection de Mémoires qui date de 1833. M. Thiers est historien et orateur. M. de Lamartine a dit de son dernier volume de l'histoire de Napoléon : C'est le livre du siècle. M. Villemain est orateur, demi-historien, et rhéteur unique. M. de Barante est historien avec un quart d'éloquence. M. de Noailles est un sixième d'historien. M. de Broglie fils est historien par lui-même et orateur par son père. M. Mérimée est un historien du royaume de Laconie, sorti d'un vase étrusque. M. Vitet est un Carmontelle historien. M. de Montalembert est un orateur comme Burke. M. Berryer est un petit-fils de Malesherbes. M. Cousin est un pseudo-orateur et un pseudo-historien. M. de Lamartine est orateur, historien, et surtout poëte, comme Mme George Sand est romancière, philosophe, et surtout artiste.

Voltaire appelait l'Académie une vieille fille qui ne fait pas parler d'elle. L'Académie parle assez souvent, soit par Loyola, soit par Machiavel, soit par Voltaire. Elle n'a que trop souvent l'occasion d'embaumer ses morts, et même d'embaumer ses vivants.

institutions, pénétrer dans l'intérieur des partis, démêler les secrets des influences si simples ou si compliquées, des mouvements si cachés ou si orageux, qui font le sort des nations. Il a fait de l'histoire un drame. C'est un drame que nous lui demandions.

Augustin Thierry a fait comme Thucydide pour la guerre du Péloponèse. Il donne plus de place aux faits qu'aux idées, plus de place encore aux hommes qu'aux faits. C'est le genre d'histoire qui convient aux peuples civilisés et libres. Augustin Thierry est notre plus admirable moraliste.

Hier encore, M. Guizot embaumait M. Prévost-Paradol, comme M. Prévost-Paradol venait d'embaumer M. Ampère. M. Guizot ne relève que de sa propre école, mais il sait prendre tous les tons; il a même été anecdotique; il a conté sur Mme Récamier et son temps, comme si c'eût été dans le salon de Mme Récamier. Je lui demanderai la permission de lui conter une anecdote de la Régence.

Le maréchal de Richelieu n'avait que vingt-quatre ans, n'avait écrit que des billets doux, et ne savait pas l'orthographe : mais il s'appelait Richelieu. L'Académie s'empressa d'honorer en lui le ministre son fondateur, c'est-à-dire celui qui avait forcé les gens de lettres d'accepter sa protection dont ils ne voulaient point, et qui leur avait interdit les assemblées libres dont ils faisaient leurs délices. Fontenelle, Destouches, Campistron firent à Richelieu chacun un discours de réception. Richelieu choisit les principaux traits de Campistron, de Destouches, de Fontenelle, qu'il ajouta à sa façon et qu'il orthographia à sa manière. Ce coup de génie tourna la tête à toutes les femmes. Trois rendez-vous lui furent donnés le même jour; son discours, rédigé par trois beaux esprits, fut couronné par trois belles. Il ne voulut en rendre aucune malheureuse : Mlle de Charolais, Mme de Duras, Mme de Villeroy connurent de lui une éloquence pour laquelle il n'avait pas besoin de Destouches, de Fontenelle ni de Campistron. Combien d'académiciens ont-ils reçu cette triple couronne le jour de leur inauguration?

Combien d'immortels n'ont pas de plus beaux droits à l'immortalité que le maréchal de Richelieu! C'est trop d'audace à l'Académie, dirait Danton, et c'est trop d'immodestie, dirait Jean-Jacques. Ah, Jean-Jacques n'aurait jamais consenti à recevoir le baiser vulgaire et embarrassant des quarante. Tous les nouveaux membres sont condamnés à subir en personne un éloge public. C'est au nom de l'Académie que sont fulminés ces éloges; c'est donc au nom des absents. Il y a toujours une dizaine d'absents à l'Académie. C'est un temple déchiré. Si je pouvais parler comme Jésus au lieu de parler comme M. Guizot, je dirais que « toute maison divisée contre elle-même tombera en ruines. » C'est la parole de l'Écriture.

CHARLES COLIGNY.

MES LIVRES

Ceux qui n'aiment pas (j'entends à la folie) un tableau, une statue, quelque débris de faïence ou de cristal; ceux qui jamais ne se sont pris d'une belle passion pour un marbre mutilé, une fresque effacée à demi, un manuscrit aux trois quarts rongé, ceux-là ne me comprendront point. Ils ne s'imagineront jamais tout ce qu'il peut y avoir de joie profonde pour un pauvre homme dans une centaine de bouquins ramassés çà et là et mis côte à côte sur les rayons d'une bibliothèque. Mes pauvres livres, ces gens-là vous dédaigneraient, ou, tout au plus, vous feuilletant d'une main distraite, perdraient une heure à peine à vous regarder, pour tuer le temps. Moi, je passe ma vie avec vous.

Je suis vieux. Quand je cherche autour de moi ceux qui furent jadis mes compagnons, quand je fais l'appel de ce bataillon sacré que nous avions formé en entrant dans la vie, nous tenant par la main, j'ai beau hausser la voix, on ne répond guère, on ne répond plus. Je me sens bien seul, et, pour me rajeunir un peu, je m'enferme chez moi et je rouvre mes livres. Mes livres! ce sont aussi des amis d'autrefois, mais des amis qui m'ont laissé vieillir et qui sont demeurés jeunes. Les chers égoïstes ne s'inquiètent guère que mes cheveux aient blanchi. Je les retrouve aussi charmants, aussi joyeux, aussi alertes qu'autrefois, — et quant à ceux qui me semblaient moroses et tristes, avec leurs paroles de mauvais augure, je sais à présent qu'ils avaient raison de m'avertir et que j'étais bien fou de dédaigner leurs conseils.

Ils sont là, mes bienheureux volumes, rangés par ordre; à chacun sa place : ici les philosophes et là les poëtes; les uns droits et solides

ste comme une rangée de soldats prussiens; les autres légère-
penchés comme des gens qui se parleraient à l'oreille. Il en est
liés et de brochés, de jaunes et de verts, de rouges et de bleus,
; les couleurs fraternisent. On ne regarde pas au costume, et
là vraiment que l'habit ne fait pas le moine.

ı. J'ai des volumes rares et je les aime, moins cependant que tel
e petit livre épais comme le doigt, ami du bon vieux temps! J'aime
vres, mais non pas seulement en bibliophile, pour l'édition rare
reliure superbe; j'aime les livres pour les livres eux-mêmes, pour
'ils contiennent de riant ou de mélancolique, pour ce qu'ils m'ont
le ma vie et ce qu'ils m'ont donné. Apportez-moi *un Molière en*
lumes elzévirs de 1675 ou *l'édition de Bourdeaux des Essais de*
igne, vous me verrez assurément éclater d'une belle joie. Je suis
ıe vous, et j'aime à lire un auteur dans une édition de son temps,
ce ne sont pourtant pas ces livres-là — livres grands seigneurs —
je préfère... Les bibliophiles de profession ou de conviction me
eraient pour cette hérésie. Les braves gens ne veulent d'un *Racine*
s'il est édité par Claude Barbin, et *Gil Blas,* pour leur plaire, doit
illustré par Smirke! Je comprends bien leurs admirations et je
rais pas la sottise de préférer une copie de Raphaël à un Raphaël
entique. Mais je ne répondrais point de n'aimer pas mieux encore
e Raphaël lui-même tel méchant tableautin signé d'un barbouilleur,
sans valeur, mais qui évoquerait à mes yeux un visage évanoui que
ais aimé, un coin de terre oublié où j'aurais vécu heureux!

h! les bibliophiles ne transigent pas. Ces honnêtes gens, animés
ı plus noble passion du monde, deviennent quelquefois terribles,
que leur goût intelligent des belles choses se transforme en passion
nte. On m'a conté — et ce n'est pas un conte — l'histoire de ce
ire qui mettait en montre, chaque matin, une introuvable édition
ı Bible, et qui la serrait précieusement le soir, tout heureux de ne
ir point vendue. Un jour passe devant sa porte un amateur qui
e la *Bible* en question, entre aussitôt et marchande le précieux
age. Le libraire pâlit. On allait lui enlever son trésor! Quelle idée!
ensant désarmer l'acheteur, il demande une somme formidable.
tre, qui sait? était peut-être millionnaire. — Soit! dit-il, j'accepte,
t déjà il étendait la main vers le livre. Que pensez-vous que fit
braire? On a déclaré plus tard, durant le procès, qu'il était fou; il
t tout simplement bibliophile. — Le libraire prit un couteau, et,
me l'acheteur persistait à acheter, il le lui planta dans la poitrine,
plement pour l'amour d'une édition rare.

Ne craignez rien. La passion des belles choses ne mène pas toujours aussi loin. Savez-vous comment se maria M. de *** qui avait juré de mourir garçon ? Il avait reçu une lettre d'invitation d'une riche et jolie veuve dont je pourrais vous dire le nom. Au jour fixé, M. de *** s'y rendit et, dans le salon de la dame, il aperçut un merveilleux Titien, un portrait de femme, un des plus magnifiques chefs-d'œuvre du maître. M. de *** avait sous les yeux la veuve qui lui souriait et le portrait qui le contemplait immobile. Il les regarda longtemps et, quand il s'éveilla le lendemain, il avait oublié la femme pour ne se souvenir que de la peinture. Oh ! ce Titien ! oh ! ce tableau ! Il eût donné sa vie pour lui, et de fait il la donna. La veuve de Mausole n'eût vendu son Titien pour rien au monde ; que fit donc M. de *** ? Pour posséder le Titien, il épousa celle qui le possédait. S'il fut heureux ? J'aime à le croire. Quand ils sont authentiques, les Titien ne trompent jamais.

Pas plus que les livres, du reste ! J'allais les oublier, ces amis de toujours, qui m'ont bien des fois consolé des amis d'un instant ! Parmi ceux que j'ai là, sans cesse à portée de ma main, il en est qui arborent à la première page — comme un diamant sur le front — de cordiales dédicaces et des offres d'éternel dévouement, billets d'amitié qu'on a trop souvent laissé protester à l'échéance. Ceux qui les ont écrites, ces dédicaces, les ont oubliées. Eux, les pauvres livres, les conservent pieusement ou malignement, comme une consolation ou une ironie !

Parmi ces livres, les plus chéris, les plus choyés, ce sont les plus vieux, les plus maculés, les pauvres livres tout froissés, écornés aux angles, déchirés à demi. J'en ai de plus beaux. Tels et tels, rencontrés sur les quais ou emportés d'assaut à prix d'argent, sous le feu des enchères, étalent des reliures triomphantes et d'élégantes nervures, mais leur maroquin rouge ou grenat ne vaut pas, à mes yeux, cette couverture de carton que j'ai tant de fois tournée et retournée. Ces beaux livres après tout, ils ont eu déjà d'autres maîtres que moi. Ils ne sont pas, à dire le vrai, des enfants de la maison, mais plutôt des hôtes renommés à qui j'ai donné l'hospitalité avec joie, des enfants perdus — encore habillés de neuf — et que j'ai recueillis. A qui ont-ils appartenu ? Quels yeux les ont admirés ? Quelles mains les ont pressés ? Quelles émotions ou quelles joies ont-ils fait naître ? Quelles douleurs ont-ils consolées ? J'ai beau les interroger, je ne sais pas toute leur histoire. Les ingrats ! ils ont des secrets pour moi !

Mais ces pauvres vieux bouquins, que vous jetteriez au panier, ô dédaigneux, et qu'on vendait au poids chez le marchand voisin, ces misérables livres, aussi vieux que moi, ce sont ceux que j'aime et que

llette avec le plus d'attendrissement. C'est qu'en eux gît toute
, tout mon passé, et je n'ai qu'à les ouvrir pour évoquer les
disparues. Celui-ci, c'est le vieil almanach, au dur papier jaune,
5 de brins de paille, mal imprimé, presque illisible et où, pour-
'on m'apprenait à lire... Ah ! *Messager boiteux, Almanachs liés-loubles et triples*, combien je vous dois de férules ! Cet autre ! cet
le secret de ma jeunesse. C'est une édition de *René*, un petit livre
comme la main, qui ne me quittait pas et que je relisais sans cesse.
, contre les saules, étendu sur l'herbe, les pieds pendant au-
de la rivière qui coulait en chantant comme un refrain mélanco-
— ou le soir, dans ma chambre, bien avant dans la nuit, que de
l'ai relu, toujours ému et croyant naïvement que le rôle de l'homme
ıns la vie, de se désoler et de rêver... En cherchant bien, je
rais là, j'en suis sûr, trace de mes larmes.
eux-là ? A mon âge encore, je ne les ouvre qu'avec de petits trem-
ıts. Je leur ai confié, les priant de les conserver, les restes des
s défunts, chères épaves de mes naufrages ! Parfois, en les rouvrant,
leux feuillets, pressées, décolorées, séchées, près de tomber
ssière, je rencontre quelque feuille de rose jaunie, quelque petite
leue qui dit aujourd'hui comme autrefois : *Ne m'oubliez pas ! m'oubliez pas !*... Le livre seul a gardé trace de ce passé. Sans
on m'eût bien étonné si l'on m'eût dit qu'un temps viendrait où
s besoin de songer beaucoup et de chercher pour me rappeler
' je croyais éternel. Sentiments envolés, poussières de papillons
tées par le vent, noms oubliés, souvenirs éteints, c'est encore ce
petit livre qui vous ranime et vous rappelle, lui qui vous con-
odorants encore, comme un billet prisonnier dans un sachet
ié.
même, dans ces pauvres chers livres, il est une page préférée,
e émue, celle qu'on lisait autrefois avec fièvre ; elle est toujours
ne, ardente, passionnée... Bien souvent j'aime à la relire ; mais
e m'arrête, je réfléchis et j'écoute.
tout me semble vain et faux de ce qui m'a jadis enthousiasmé,
qui me laissait transformé, agrandi, meilleur ! Comme, à présent,
ups de clairon guerrier ou ces voix de harpes amoureuses sonnent
mes oreilles. Quoi ! c'était là ce qui me mettait les larmes aux
t le sang au cœur ? Cette page, aujourd'hui froide et décolorée,
la page éblouissante, la page enflammée de ma jeunesse ! Je
is donc trompé ? J'avais donc tort ? — Mais non, j'avais raison,
ıtôt c'est la page, c'est le livre qui avaient raison. — Ils n'ont pas

changé, eux, ils n'ont pas vieilli. C'est le privilége de quelques rares œuvres humaines ; la main qui les a tracées peut devenir immobile et froide, les yeux qui les ont parcourues peuvent se fermer, le temps a beau faire, elles gardent éternellement leur jeunesse immaculée et leur parfum...

Aussi, réfléchissant bientôt, me dis-je en hochant la tête : « Ne juge pas les autres d'après toi, mon pauvre ami, et si ton rôle est fini, ne crois pas que la comédie soit jouée. Un personnage de moins, qu'importe? » D'ailleurs, ne puis-je point repasser mon rôle dans ces livres qui encore une fois m'ont appris à le remplir?

Que de choses ils me rappellent! Et tenez, un livre que j'ai relu ce matin m'a fait songer à mon ami Jacques. J'avais un ami — le pauvre homme est mort voilà tantôt dix ans — et mon ami Jacques adorait une dame, veuve comme la dame au Titien de tout à l'heure — il l'adorait, mais tout bas, sans lui rien confier de son secret! lorsqu'un jour il vint une idée à Jacques. Mme X lui prêtait parfois quelques livres. Le *papier souffre tout*, disent les paysans, et plus d'un innocent traité philosophique a servi à cacher une lettre d'amour. Mon ami écrivit, mit le billet entre deux feuillets et rapporta le livre à Mme X. Puis il revint chez lui, très-inquiet, attendant le lendemain. J'allai le voir justement ce jour-là. — « C'est ma vie que j'ai joué, dit-il. » Il était fou. Le lendemain, il alla chez Mme X. Elle ne lui parla point du billet. Il y retourna. Elle demeura là-dessus tout aussi muette. Il crut même remarquer chez elle une nuance de mécontentement. Jacques avait ce défaut superbe qui s'appelle la fierté. Il s'éloigna, il quitta Paris, il alla je ne sais où, en Amérique, et il y resta vingt ans, puis il revint plus lassé que jamais. Pendant ces vingt ans, Mme X s'était remariée et la pauvre femme n'avait pas été heureuse. A cinquante ans elle se trouva de nouveau veuve, assez pauvre et très-attristée. Le hasard — s'il y a un hasard — lui fit rencontrer mon ami Jacques. Il la reconnut, et les voilà redevenus bons amis comme autrefois. Amitié de courte durée. Mme X mourut. Mais en mourant elle légua à celui qui avait passé plus d'une nuit à son chevet, dans les dernières semaines de la maladie, ce qu'elle possédait encore de précieux, sa bibliothèque. Jacques la rangeac hez lui pieusement, cette bibliothèque, et je le vis un matin arriver chez moi, les yeux rouges. Il avait soixante ans alors, mais ce matin-là il me parut plus vieux encore.

Il tenait un livre à la main.

— Mon ami, me dit-il, ah! mon ami regardez à quoi tient le bonheur!

Il me tendait le livre qu'il avait rapporté, vingt ans auparavant, à Mme X. La lettre — la pauvre lettre écrite jadis avec des battements de cœur — y était toujours. Mme X ne l'avait pas trouvée!

... Et voilà ce que me disent tous ces livres, qui pour un autre seraient muets. Ils me parlent de ce qui n'est plus. C'est ce que j'aime. L'espérance des vieillards est dans le passé, car ils vivent de souvenirs. Vous ne demandez pourquoi je sors si rarement? Qu'ai-je besoin de sortir? Toute ma vie est là, dans cette chambre de quelques pieds qui contient pour moi toutes choses. Aussi je rentre. Excusez-moi. Je m'en vais relire mon Lafontaine — mon meilleur ami — celui qui avertit les jeunes et qui console les vieux...

Le bibliophile nous salua.

— C'est un savant, dit *** pendant que M. Z s'éloignait, un bénédictin laïque et qui pourrait être célèbre autant que tel et tel.

— Certes, mais il préfère être heureux.

JULES CLARÉTIE.

LE VIEUX

ET

LE NOUVEAU PARIS

PROMENADES DANS LES RUINES

Vous plairait-il de faire avec moi, dans ce Paris qu'on nous enlève pierre à pierre, une petite promenade rétrospective, pendant laquelle, évoquant les souvenirs du passé, nous demanderions aux ruines modernes quelques révélations ? Aussi bien, il faut nous presser; les édifices tombent comme les feuilles en automne, pour nous rendre il est vrai à la saison prochaine — en suivant toujours cette comparaison hasardée — une brillante végétation monumentale.

En attendant, la charrue des Vitruves modernes passe et repasse sur cette terre aplanie; les nouveaux sillons qu'elle y trace viennent effacer jusqu'aux derniers vestiges de ceux qui, à leur tour, avaient bouleversé les premières circonscriptions de la capitale. Mais je ne puis m'empêcher de demander aux embellissements présents ce qu'ils ont fait de mes vieux souvenirs. A mesure qu'une rue nouvelle s'ouvre majestueusement en renversant tout ce qui l'entrave, en nivelant le sol autrefois accidenté, je vois avec regret disparaître jusqu'aux derniers traits de Lutèce. Je cherche en vain les diverses ceintures de murailles qui, dans les différents siècles, dessinèrent ses contours, les riantes collines qui dentelaient son horizon; les unes ont été successi-

t abattues, les autres ont adouci leurs pentes agrestes et boisées
ue la ville étendît au loin ses limites. Et les faits d'histoire iso-
théâtre où ils s'accomplirent ont perdu le prestige de leur mise
ne.
ni les lieux auxquels se rattachait un double intérêt il restait
tite rue étroite et tortueuse perdue dans un coin du Paris cen-
a rue du Rempart. Sa position, son peu d'importance semblaient
tre à l'abri des vicissitudes de l'embellissement et cependant son
n'a pas tardé à sonner. Déjà un des côtés est tombé sous le
u; et bientôt elle va disparaître, comprise qu'elle est dans un
plan dont l'objet n'est rien moins que de niveler enfin entière-
e qui reste de la butte Saint-Roch ou des Moulins.
e butte et plusieurs autres, longtemps en dehors de l'enceinte
is, s'étaient successivement accrues des gravois et immondices
sieurs siècles y avaient amoncelés, et par leur élévation — elles
ent venues à dominer la ville. Aussi bien souvent la crainte d'une
e avait provoqué des ordonnances pour leur destruction ; entre
à l'occasion des grands préparatifs de guerre que faisaient les
s à la fin du règne de Louis XII (1512). Et à la nouvelle de la
té de François Ier (1525), on en abattit alors plusieurs pour
Paris à l'abri d'un coup de main.
endant il ne paraît pas que la butte des Moulins ait été comprise
ette proscription, puisque le nouveau mur de clôture qu'Henri IV
struire, tout en reculant au nord les limites de la ville, la fit
dans son enceinte. Elle formait alors un monticule assez élevé
t d'herbe et de haies que couronnaient quelques moulins à vent,
lui a valu son nom. Un rimeur du temps le décrit ainsi :

Dieu vous garde de malencontre
Gentille butte de saint Roch,
Montagne de célèbre estoc
Comme votre croupe le montre.
Oui vous arrivez jusqu'aux cieux,
Et tous les géants seraient dieux
S'ils eussent mieux appris la carte,
Et mis dans leur rébellion,
Cette butte-ci sur Montmartre,
Au lieu d'Ossa sur Pélion.

le règne de Louis XIV où la capitale s'agrandit considérable-
t prit une forme régulière, dont les boulevards étaient comme

On trouve dans le caractère de Jeanne d'Arc la naïveté de la paysanne, la faiblesse de la femme, l'inspiration de la sainte, le courage de l'héroïsme.

Cette héroïne, cette sainte, tomba au pouvoir de ses ennemis, qui ne pouvant attribuer à une créature humaine les exploits miraculeux de la paysanne la brûlèrent comme sorcière!... Elle que l'amour de son roi et de son pays a ravie à la paix de son pauvre village d'où elle *ne pouvait entendre sans plourer la grant pitié qui pour lors estoit au royaume de France*, dans son ardent patriotisme Dieu lui parle, les saints l'encouragent, sa vocation se révèle.

« Son esprit, a dit en parlant d'elle un poëte historien, un historien » poëte, était sans cesse tendu de cette rêverie et de cette tristesse ; » faut-il s'étonner qu'une telle concentration de pensée dans une » pauvre fille ignorante et simple ait produit enfin une véritable » transposition des sens en elle, et qu'elle ait entendu à ses oreilles » des voix intérieures? que l'on cherche ou non à expliquer le miracle, » c'est un fait. » Jeanne est sûre qu'elle conduira le roi à Reims pour y être sacré, et l'événement a justifié les prévisions de la vierge inspirée.

Après avoir accompli sa mission, après le sacre de Reims, Jeanne voulait se retirer, ses voix ne lui avaient pas promis davantage; elle n'a cédé qu'avec peine aux instances de son *gentil roi*.

Charles, sacré roi de France, a vu plusieurs villes rentrer sous sa domination. Senlis, Compiègne lui ont ouvert leurs portes; il se dirige vers Paris, recevant sur son passage la soumission des bourgs et des villages, et fait son entrée à Saint-Denis pendant que Jean d'Arc, avec son avant-garde, vint se loger à la Chapelle-Saint-Den[illegible] Mais Paris ne reconnaît point le dauphin pour roi; l'Université, [illegible] échevins, une grande partie des bourgeois tiennent au parti de Bourgogne, ils effrayent le peuple et lui persuadent que les Armagnac pill[illegible] ront, saccageront la ville, et Paris ferme ses portes au fils de Cha[illegible] les VI, qui se décide à faire le siége de cette place.

La veille de la Nativité de la Vierge, 7 septembre 1429, Jeanne d'Arc et les seigneurs de l'avant-garde étaient venus se ranger en b[illegible] taille dans le marché aux pourceaux, au pied de la butte des Moulin[illegible] pour attaquer Paris de ce côté.

Voici comment s'exprime à ce sujet, dans son journal, un bourge[illegible] de Paris : « Le lendemain ils s'assemblèrent au nombre de do[illegible] » mille au plus et vinrent à l'heure de la grand'messe environ, l[illegible] » pucelle avec eux et très grant foison de chariots, charrettes et c[illegible] » vaux tout chargés et bourrés à trois hars pour emplir les fossés. Ils

» commencèrent à attaquer entre la porte Saint-Honoré et la porte » Saint-Denis. L'assaut fut cruel, et en assaillant ils disoient moult de » vilaines paroles à ceux de Paris. Et là était leur pucelle avec son » étendard sur le revers des fossés qui disait aux Parisiens : rendez-» vous à nous de par Jésus, car si vous ne vous rendez pas avant la nuit » nous entrerons par force, que vous le vouliez ou non, et vous serez » mis à mort sans merci !

» — Voire *paillarde ribaude,* répondit un soldat, et en même temps » il tire de son arbalète droit à elle et lui perce la jambe tout outre et » elle de s'enfuir. A côté d'elle, un autre soldat perce le pied de celui » qui portoit son étendard. Le blessé lève sa visière pour ôter le vire-» ton de son pied, mais un autre le saigne droit entre les deux yeux et » le navre à mort, etc. »

Malgré la partialité qui règne dans ce récit tout empreint du fanaisme bourguignon, il fait cependant tableau. On voit cette armée léjà victorieuse que conduit l'héroïne d'Orléans et de Reims ; on enend Jeanne sommer les Parisiens d'ouvrir les portes de la capitale à on *gentil roi;* mais ceux-ci résistent et l'assaut continue. Jusqu'à quatre ieures après midi, on ne savait de quel côté était l'avantage. Un peu près quatre heures, « ceux de Paris prirent cœur en eux, et tellement » maltraitèrent les assiégeants de canons et d'autres traits qu'il leur fallut reculer, et ils maudissoient leur pucelle qui leur avoit promis » que sans nulle faute ils prendroient Paris par force et y coucheroient » cette nuit, etc. »

D'après des versions moins hostiles à l'héroïne et qui font ressortir on noble courage, le boulevard extérieur près de la porte Saint-Honoré ut d'abord emporté par les troupes qu'elle commandait avec le duc l'Alençon ; Jeanne voulut passer outre et assaillir le rempart. Confiante n Dieu, sans crainte du danger, car elle ne redoutait rien des hommes, lle s'aventura témérairement dans les fossés ; « mais elle n'étoit pas » informée de la grande eaue qui estoit es fossés ; et il y en avoit » aucuns qui le savoient et qui auroient bien voulu par envie qu'il lui » arrivast malheur... » Jeanne faillit s'y noyer. Cependant, la lance à a main, elle monta sur la contreescarpe, c'est là qu'elle fut atteinte l'un trait d'arbalète qui lui perça la jambe, et son porte-étendard fut ué à ses côtés.

Aussitôt ses soldats l'entourent et témoignent leur étonnement auant que leur douleur ; ils viennent de se convaincre que l'héroïne qui es a conduits d'Orléans à Reims n'est pas invulnérable. Couchée sur 'herbe qu'elle rougit de son sang généreux, Jeanne ranime leur cou-

rage et les excite au combat. Cependant, la vierge est abattue; pour la première fois, elle aussi doute d'elle-même; elle craint d'avoir outrepassé sa mission; Dieu, pour l'en punir, l'aurait-il abandonnée?... Triste, lasse de la vie, Jeanne ne peut se résoudre à quitter cette place, elle y resta jusqu'à la nuit; il fallut que le duc d'Alençon vînt lui-même l'en arracher. Ces vers, de la chronique rimée de Martial d'Auvergne, complètent ce tableau.

D'un côté et d'autre canons
Et couleuvrines si ruoient
Et ne voyoit-on qu'empanons
De flèches qui en l'air tiroient.
A donc Jehanne la Pucelle
Se mist dans l'arrière fossé,
Où fist besogneu merveille
D'un courage en ardeur dressé.
Un vireton que l'on tira
La vint en la jambe atteneu,
Et si point ne désempara
Ne s'en voult oncques retourneu...

Ne voyez-vous pas tout cela d'ici? Le Paris du dix-neuvième siècle a disparu devant celui du quinzième, et je pleurerais volontiers sur la blessure de Jeanne qui est là étendue toute blanche à cette place où elle éprouve le premier revers d'une destinée si brillante d'abord et qui devait finir par le martyre.

Aujourd'hui que l'histoire a fait justice, aujourd'hui que l'héroïne est couronnée par la postérité, Paris, qui n'oublie aucune gloire, ne pensera-t-il point à perpétuer le souvenir du fait touchant qui s'est passé dans ses murs? Parmi les monuments qui orneront la place nouvelle, rien ne viendra-t-il le retracer?

Femme ou ange, tous les deux peut-être, l'héroïque fille qui sauva la France mérite bien un souvenir, et nous voudrions que la patrie reconnaissante marquât chacun de ses pas sur ce sol qu'elle a purgé de la domination étrangère.

Comte OLIVIER DE RÉTHEL.

POÉSIE

LES LILAS BLANCS ET LES ROSES BLANCHES

Lorsque la docile affluence
Des Lilas, chéris du printemps,
Fleurit, fidèle à la nuance
Dont ils sont les représentants,

Qui fait donc, ô lilas rebelle,
Toi qui du même sang naquis,
Qu'on te voit une blanche ombelle
Avec un parfum plus exquis?

Quand l'essaim des roses s'honore
De la couleur qui fait son nom,
Tandis qu'on peut cueillir l'Aurore
En parcourant leur floraison,

Reine reniant son royaume,
Qui t'impose, ô rose leur sœur,
Avec un plus subtil arome
Le contraste de ta blancheur?

Au milieu des riants visages,
Fronts de rose et teints de lilas,
Frais bouquets de naissants corsages
Que chaque an lance sur nos pas,

Pourquoi donc voit-on apparaître
Perles qui sont faites de pleurs,
Charme plus fin qui vous pénètre
De mystérieuses pâleurs ?

O lilas blancs, ô blanches roses,
Antinomie au sens divin,
Si la loi des métempsycoses
N'est pas un mot, sonore et vain ;

Si celles qui furent ravies
Dans leurs fleurs de grâce et d'amour
— Transition entre deux vies —
S'incarnant en vous pour un jour ;

Peut-être vous êtes les âmes,
Ici-bas, visibles encor
De ces blanches et douces femmes
Qui souffrirent jusqu'à la mort.

XAVIER AUBRYET.

LA CHANSON DE LA SEINE

Nous partirons sans savoir où.
Toi si rieuse, et moi si fou !
Tout canot conduit vers Chatou ;
Tout wagon mène vers Asnières.
Au gré du hasard enjôleur,
Nous irons, couple roucouleur,
Partout où la nature en fleur
Rouvre l'école buissonnière.

Par les taillis, par les massifs,
Tous deux vaguement expansifs,
Prodigues de baisers pensifs,
Mêlés à la douceur des choses,
Frôlés par la brise ou le vol,
Nous allons, légers sur le sol,
Moi tutoyant le rossignol,
Et toi disant bonsoir aux roses.

Car l'heure est ailée, et la nuit
Amoureuse s'épanouit
Pleine d'un vague et charmant bruit.
Tout s'est assoupi ; viens, petite ;
Fuyons le bois morne et désert ;
Le Chaperon Rouge s'y perd.
Viens ! car la Dame au voile vert,
La Seine est là qui nous invite.

Sous le ciel bleu teinté de noir,
O colombe, viens donc le voir
Ce sombre et limpide miroir :
Enhardis ton pied sur la berge ;

Laissons les funèbres gandins
Agiter leurs ennuis mondains
Dans les chœurs dansants des jardins
Ou sur les divans d'une auberge.

Attardons-nous, recueillons-nous,
Cœurs avides, regards jaloux ;
Savourons, enfant, le plus doux
De ce charme qui te réclame.
Pour mieux s'émerveiller de l'eau,
Un bateau, mignonne, un bateau !
Nous emprunterons à Watteau
L'Amour pour manier la rame.

Mais que nous fait le batelier?
Tes bras à mon cou pour collier,
Ma main sur ton sein famlier,
Et tout pour nous sera délices,
L'humide et mobile fraîcheur,
La lune à l'écrin de blancheur,
Le toucher du martin-pêcheur,
Les fleurs entr'ouvrant leurs calices.

Et quand, plus doucement épris,
Bercés de songes favoris,
Nous repartirons pour Paris,
Peut-être, enfant qui te dévoiles
Par un sourire au mieux aimant,
Me rediras-tu longuement :
« Rends-moi ce calme enchantement
Sur la Seine et sous les étoiles ! »

ÉDITH

Edith est jeune, Edith est noble, Edith est belle,
Comme le nid soyeux, comme la chaude ombelle
Le destin adouci se plaît à l'abriter,
Sa vie est un poëme opulent et féerique;
Les oncles fabuleux qu'inventa l'Amérique
Débarquent tout exprès pour la faire hériter,

L'impossible lui semble un grand mot chimérique.

Célimène qu'évite Alceste, elle a souri
Trop souvent des amours mortelles; son mari
Habite ses pensers moins que sa couturière.
Elle va par les bals imperturbablement
Dans l'égoïsme heureux et le dédain charmant
S'épanouissant comme une rose trémière;

Mais son cœur est plus froid que le froid diamant.

Tout à coup apparaît dans sa fête éphémère
Un baby rose et blanc qui lui dira: « Ma mère! »
Edith longtemps regarde et rêve avec douceur.
Le berceau maladif chaque jour la réclame;
La maison morte hier sent circuler une âme,
L'époux sent près de lui revenir une sœur;

Et l'ange qui dormait s'éveille dans la femme.

EMMANUEL DES ESSARTS.

SOIRS DE LUNE

PETITS POÈMES CHINOIS

LE CLAIR DE LUNE DANS LA MER

Selon Li-hu-tchou

La pleine lune vient de sortir de l'eau. La mer ressemble à un grand plateau d'argent.
Sur un bateau quelques amis boivent des tasses de vin.
En regardant les petits nuages qui se balancent sur la montagne, éclairés par la lune,
Quelques-uns disent que c'est une des femmes de l'Empereur qui se promène vêtue de blanc;
Et d'autres prétendent que c'est une nuée de cygnes.
Ces cygnes ce sont les rêveries du premier amour.

L'ESCALIER DE JADE

Selon Li-tai-pe

Malgré la douce clarté de la pleine lune, l'Impératrice remonte son escalier de jade.
Il est déjà tout brillant de roses.
Le bas de sa robe baise doucement le bord des marches.
Le satin blanc et le jade se ressemblent.
Le clair de lune a envahi la chambre de l'Impératrice; en passant la porte, elle est toute éblouie.
Devant la fenêtre, sur le rideau brodé de perles de cristal, on croirait voir une société de diamants qui se disputent la lumière;
Et par terre on dirait une ronde d'étoiles.

SUR LE FLEUVE TCHOU

Selon Thou-fou

Mon bateau glisse rapidement sur le fleuve et je regarde dans l'eau.
Au-dessus est le grand ciel où se promène les nuages.
Le ciel est aussi dans le fleuve; quand un nuage passe sur la lune, je le vois passer dans l'eau,
Et je crois que mon bateau glisse sur le ciel.
Alors je songe que ma bien-aimée se reflète ainsi dans mon cœur.

PRÈS DE L'EMBOUCHURE DU FLEUVE

Selon Li-tai-pe

Les petites vagues brillent au clair de lune qui change en argent le vert limpide de l'eau.
On croirait voir mille poissons courir vers la mer.
Je suis seul dans mon bateau qui glisse au bord du rivage; quelquefois j'effleure l'eau avec mes rames.
La nuit et la solitude me remplissent le cœur de tristesse.
Mais voici une touffe de nénuphar avec ses fleurs semblables à de grosses perles.
Je les caresse doucement de mes rames.
Le frémissement des feuilles murmure avec tendresse, et les fleurs, inclinant leurs petites têtes blanches, ont l'air de me parler.
Les nénuphars veulent me consoler,
Mais déjà, en les écoutant, j'avais oublié ma tristesse.

PROMENADE LE SOIR DANS LA PRAIRIE

Selon Thou-fou

Le soleil a traversé la prairie en venant de l'est; maintenant il passe derrière la grande montagne à l'ouest.
Il reste une lueur dans le ciel. Sans doute de l'autre côté de la montagne le jour se lève.
Les arbres n'ont presque plus de feuilles; le vent les décroche en soufflant.
Une cigogne veuve regagne son nid solitaire, tristement et lentement, comme si elle espérait encore voir revenir celui qui ne reviendra plus,
Et les corbeaux font un grand bruit autour des arbres, pendant que la lune commence à s'allumer pour la nuit.

PRÈS DE LA RIVIÈRE BORDÉE DE FLEURS

Selon Tan-Jo-su

I

Le petit lac s'enfuit poursuivi par le vent, mais bientôt il revient sur ses pas.
Les poissons sautent par moment hors de l'eau : on croirait que ce sont les nénuphars qui s'épanouissent.
La lune, adoucie par les nuages, se fait un chemin à travers les branches,
Et la gelée blanche change en perles les diamants de la rosée.

II

Tant qu'un homme reste sur la terre, il voit la lune toujours pure et brillante.
Comme un fleuve paisible suit son cours, chaque jour elle traverse le ciel.
Jamais on ne la voit revenir en arrière.
Mais l'homme qui a des pensées vagabondes revient sur ses pas comme s'il ignorait son chemin.

III

Un seul nuage se promène dans le ciel. Ma barque est seule sur le fleuve. Mais voici la lune qui se lève; le nuage semble plus gai;
Et moi je suis moins triste dans ma barque.

IV

Assise devant son miroir, elle regarde le clair de lune.
Le store baissé entrecoupe la lumière; dans la chambre on croirait voir du jade brisé en mille morceaux.
Au lieu de peigner ses cheveux, elle relève le store en fils de bambou, et le clair de lune apparaît plus brillant,
Comme une femme vêtue de soie qui laisse tomber sa robe.

V

De mon jardin j'entends chanter une femme, mais malgré moi je regarde la lune.
Je n'ai jamais pensé à rencontrer la femme qui chante dans le jardin voisin : j'aime mieux la voir dans mon âme.
Mon regard suit toujours la lune dans le ciel.
Je crois que la lune me regarde aussi, car un long rayon d'argent arrive jusqu'à mes yeux.
Les chauves-souris le traversent de temps en temps et me font brusquement baisser les paupières; mais lorsque je les relève, je vois le regard d'argent toujours dardé sur moi.
La lune se mire dans les yeux des poëtes comme dans les écueils brillants des dragons, ces poëtes de la mer.

JUDITH WALTER.

LE MONDE ET LE THÉATRE

Grétry passait le rivage des morts dans la barque à Caron. Sa harpe à la main, il se met à jouer. Caron ne rame plus. — Que fais-tu ? dit Grétry à Caron.

— Ma foi, j'écoute.

Et moi je suis comme Caron : j'avais pris la plume pour écrire des merveilles. Autant en emporte la barque à Caron. Mais voilà le printemps qui secoue les lilas et chante ses chansons d'avril. — Que fais-tu ? me dit l'imprimeur.

— Ma foi, j'écoute.

Le salon de 1866 est ouvert à l'admiration et à la critique. D'où l'admiration ? d'où la critique ?

Si les dieux tombés de l'Olympe ont le sentiment de ce qui se passe dans le monde moderne, l'antique Vénus, sous les ruines de son temple abandonné des colombes, a dû tressaillir de joie à se voir si bien peinte aujourd'hui par des artistes fervents.

Les figures antiques tant dédaignées par les romantiques ont repris fièrement leur diadème et règnent par la beauté. Que dirait Eugène Delacroix, cet homme du siècle qui fuyait tous les campo santo, en voyant que les peintres depuis trois ans se sont donné le même thème pour formuler leur idéal ? La beauté est, en effet, le meilleur sujet à traiter et le plus inépuisable ; les Grecs n'en ont pas cherché d'autre, et il leur a suffi. Il y a vingt ans l'école moderne, se préoccupant trop de l'intérêt, avait négligé la forme pure en dehors de toute anecdote, de tout incident et de tout costume. C'est un bon symptôme, qu'on y revienne. La Vénus triomphante sort de la mer avec son éternelle jeunesse, et les yeux charmés l'accueillent comme aux premiers jours du monde ; elle n'a rien perdu de sa fraîcheur ni de sa nouveauté. Elle secoue avec la même séduction les perles de la mer et les fleurs du pommier.

Ce n'est pas l'esprit, c'est l'innocence qui court les rues. Madame A. B. a trente-six ans ; elle a donné le jour à une très-jolie fille qui n'a pas encore passé sous l'arbre de la science.

Madame A. B. oublie tous les jours qu'elle a trente-six ans, parce que ses flatteurs lui disent qu'elle n'a jamais été si belle.

Ses flatteurs sont partout : comme elle croit à sa beauté, elle recueille au passage, dans les salons, jusque dans la rue, les adorations de la foule. L'autre matin, elle était arrêtée, rue de la Paix, devant une boutique de bijoux que madame la vicomtesse de Renneville ou la comtesse d'Orr ne manqueraient pas de nommer en passant.

— Pendant que madame A. B. regardait des bracelets pompéiens, un monsieur la regardait avec admiration :

— Oh! maman, prenez garde à votre porte-monnaie, dit la jeune fille à sa mère.

Je demanderai la main de cette jeune fille.

Vous qui êtes du high-life, vous avez vu qu'il y avait promesse de mariage entre M. L. de T. et la fille d'un banquier. Elle est quasi belle, elle a un million de dot escorté de beaucoup d'espérances en cheveux blancs.

Quand M. L. de T. alla pour la première fois dans le cabinet de son beau-père, il prit un ton grave et dit ce beau mot en s'inclinant : Vous savez, Monsieur, pourquoi je viens à vous? J'ai l'honneur de vous demander la dot de mademoiselle votre fille.

Le banquier se mit à rire, car aujourd'hui les hommes d'argent sont des hommes d'esprit.

— Pardonnez-moi, dit le jeune candidat avec émotion, je voulais dire j'ai l'honneur de vous demander mademoiselle votre fille en dot.

Et maintenant allons dans un monde plus civilisé? la scène se passe chez Laborde qui ouvre ses salons deux fois par semaine à la plus belle société de Paris, c'est-à-dire à ces demoiselles qui jouent aux femmes du monde le soir où elles se montrent décolletées, un peu moins décolletées que les femmes du monde. Mlle Rigolboche, car elle est toujours sur pied, dansait, valsait, pirouettait, allant de l'un à l'autre avec sa bonne grâce — universellement — connue.

Un jeune insulaire s'émerveillait de tant de brio.

M. de Markowski, qui lui-même donne à danser et ne perd jamais de vue ses danseuses, dit au jeune enthousiaste avec cet air convaincu qui lui va si bien et dans ce beau jargon qui fait honneur à la Pologne :

— Ah oui, Mlle Rigolboche, s'est très-bien colportée ce soir.

Vous me demandez des nouvelles, des nouvelles quand même. Que vous dirai-je que vous ne sachiez déjà? Les salons vont se fermer, mais les oiseaux ne sont pas envolés. Le demi-monde d'ailleurs est là toujours vaillant et fidèle au poste. Beaucoup de ces dames allaient au bois quand elles étaient petites, mais alors c'était pour faire des fagots; aujourd'hui elles y vont parce qu'elles sont bien fagotées.

REPRISE DE DON JUAN.

Je ne connaissais pas le Don Juan de Mozart.
J'y vais. De haut en bas la foule est magnifique.
Là sont les diamants de madame Musard,
Ici de Georges Hainl l'archet télégraphique.

Auprès de Meissonier je m'assieds par hasard.
Mais la salle soudain perd son ton pacifique :
Pendant que Naudin chante en ténor d'Alcazar,
Un cabaleur embouche un sifflet horrifique.

Voici la belle Elvire et son air séraphique,
Voici la Marche turque et la chorégraphique,
Voilà Don Juan et son souper de Balthazar :

Il siffle! comme aux jours du Tannhauser épique!
— « Au poste! » Le siffleur, calme comme un César :
« Je ne suis pourtant pas l'*opérin* de Mozart. »

Le premier grand prix de Rome, pour la gravure, vient d'être donné à M. la Guillermie, un très-jeune artiste d'un grand talent.

C'est à *L'Artiste* qu'il a débuté par cette merveilleuse planche : *le Couronnement de Voltaire*, où toutes les figures sont vivantes.

C'est dans le même recueil qu'il a publié *la Jeune Fille au puits*, de Hébert; *Primavera*, de Hugues Merle; *la Comédie à la Maison romaine du prince Napoléon*, où Théophile Gautier et Émile Augier sont drapés à l'antique, enfin un grand nombre d'eaux-fortes et de gravures où il se montre aussi savant dessinateur que fin coloriste.

M. Arsène Houssaye lui avait dit : — Si vous concourez pour le prix de Rome, vous irez à Rome.—Aussi M. Arsène Houssaye a-t-il reçu hier ces deux lignes : « Votre prédiction s'est accomplie : j'ai le premier grand prix de Rome. »

L'électricité, ce miracle du XIXe siècle, est consacrée par la religion catholique, apostolique et romaine; le pape Pie IX donne aujourd'hui sa bénédiction par le télégramme. La comtesse de R., en Normandie, a failli mourir cette semaine, à la suite de couches; le comte de R., mal avec son curé, a envoyé une dépêche à Rome, pour avoir la bénédiction du Saint-Père.

La bénédiction papale est venue au moment même où on désespérait, non pas des jours, mais des heures, mais des minutes de la comtesse.

Quand son mari s'est approché avec la dépêche sacrée pour lui lire les vingt mots latins qu'elle contenait, un rayonnement s'est répandu sur le front de la mourante, elle a tendu les bras, elle est revenue à elle, elle est revenue au monde, elle est aujourd'hui plus belle que jamais.

On contait hier, chez Mme Adelsdorfer, cette histoire devant M. Raynouard, qui n'est pas l'auteur des *Templiers*, mais qui a fait sa tragi-comédie à la Prus. Il rappela celle-ci avec tout son esprit méridional :

— Mon huissier, à Marseille, était, lui aussi, mal avec son curé. Sa femme tombe malade, elle va mourir. L'huissier est grand, il oublie ses torts. Il court au presbytère et demande l'extrême-onction pour la mourante. Mais M. le curé qui a déjà reçu du papier timbré de maître Carcassac, ne veut pas ouvrir la porte. L'huissier a beau prier et crier, M. le curé ne veut pas entendre. Maître Carcassac, furieux, rentre chez lui, et écrit sans désemparer une sommation qui est le chef-d'œuvre du genre :

« J'ai sommé mon dit sieur curé, sous toutes réserves de droit, d'avoir à porter » le bon Dieu à la dame Carcassac, mon épouse : faute de quoi, la présente » sommation lui en tiendra lieu. »

Hier j'ai rencontré Albéric Second, qui m'a raconté la première représentation d'une pièce nouvelle. Écoutez, c'est lui qui parle :

Pendant trois fois vingt-quatre heures, Paris a eu les plus sérieuses et les plus concluantes raisons du monde pour se croire transporté à Nice, à Cannes, à Monaco, à Hyères ou à Fréjus, qui sont, comme on le sait, les chefs-lieux d'arrondissement du paradis terrestre.

Durant ces trois journées bénies, un soleil éclatant n'a pas cessé de resplendir dans un ciel radieux ; une brise tiède et chargée de parfums — la vraie brise des poëtes — a embaumé l'atmosphère, qui, du reste, avait grand besoin d'être embaumée.

Ce que voyant, et semblable à un fleuve qui a rompu ses digues, Paris s'est mis à rouler tempêtueusement vers le parc de Boulogne, encombrant l'avenue des Champs-Élysées, l'avenue de l'Impératrice, l'avenue de Neuilly et l'avenue de Saint-Cloud.

Pendant ces trois jours, l'agent de change, le coulissier et le remisier ont déserté la Bourse ;

Les comédiennes ne se sont point rendues à leurs répétitions ;

Les avocats, les avoués et les juges ont jeté leurs toques par-dessus les moulins du Palais-de-Justice ;

Les employés ont oublié qu'il existait des bureaux et des ministères ;

Les marchands ont fermé à clef la porte de leurs boutiques,

Et les loueurs de carrosses ont réalisé des bénéfices fabuleux.

En moins d'une heure, j'ai vu tourner autour du lac et autour de la rivière toutes les aristocraties parisiennes :

L'aristocratie du nom, l'aristocratie du talent, l'aristocratie de l'argent, et l'aristocratie de la beauté.

En effet, tout le monde était accouru, comme on accourt à une première représentation longtemps attendue, longtemps désirée, longtemps préconisée.

Cependant, — rendons-lui cette justice, — le Bon Dieu n'avait point imité l'exemple des directeurs de théâtre, il s'était abstenu de réclames hyperboliques

et *épatantes;* il n'avait point placardé à tous les coins de la ville de vastes affiches annonçant :

AUJOURD'HUI

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DU

LE PRINTEMPS

Le soleil fera sa rentrée avec tous ses diamants et avec tous ses rayons.

Ce qui n'a pas empêché MM. les critiques de se rendre à leur poste, de tourner consciencieusement autour du lac et d'applaudir des deux mains aux splendeurs de ce spectacle féerique et merveilleux.

Dans ce coupé, voici MM. Théophile Gautier et Paul de Saint-Victor.

M. Jules Janin passe, appuyé sur le bras de M. Paul Bapst, qui taille comme lui des diamants.

Nestor Roqueplan passe avec un an de moins, à côté de M. Buloz, qui a tous les ans deux ans de plus.

Voici Henri de Pène, que je prenais pour le comte d'Orsay ; voici Louis Ulbach, qui parle de franc-maçonnerie à Charles Monselet, qui lui répond par la franc-maçonnerie des femmes.

Tous ces critiques — et beaucoup d'autres encore — se déclaraient ravis, enchantés, transportés.

Un seul détonnait dans ce concert unanime.

Il disait, en maugréant dans sa moustache :

— Sont-ils donc bêtes avec leurs admirations! — Le gazon n'est pas assez vert! — L'eau n'est pas assez limpide! — Le sable n'est pas assez fin! — Le ciel n'est pas assez bleu! — Et j'aperçois une foule de taches dans ce méchant petit quinquet malpropre qu'ils appellent pompeusement le soleil! — A cela près, le spectacle ne manque pas d'un certain charme, et j'en conviens très-volontiers.

Ce critique, essentiellement bilieux, nerveux et malaisé à satisfaire, vous l'avez reconnu, n'est-il pas vrai?

Il fait les beaux jours de son journal. — Il se nomme B. Jouvin, à moins qu'il ne se nomme F. Sarcey.

Talent de la plus grande égalité : toujours de mauvaise humeur.

Il est le feuilletoniste du Danube et l'Alceste du lundi.

Tel est le compte rendu de la première représentation du *Printemps*, pièce charmante et imprévue qui s'est jouée sept fois l'autre semaine.

Malheureusement l'auteur l'a retirée brusquement du répertoire.

On attribue cette fâcheuse résolution à un feuilleton amer publié par M. Jouvin ou par M. Sarcey.

Heureusement l'auteur s'est ravisé, — et il y a du nouveau sous le soleil : — le soleil.

Ainsi contait Albéric Second.

Nil novi sub sole. Rien d'ancien sous la lune. Admise cette effrontée traduction libre, rappelons rétrospectivement cette histoire d'un comique sombre comme les danses macabres imprimées à Troyes dans les premiers temps de l'imprimerie.

C'était dans un bal que donnait Alexandre Dumas, où le travesti et l'esprit étaient de rigueur, où tous les costumes et tous les mots étaient permis.

M. X., membre de l'Institut, relevait d'une grave maladie qui avait failli laisser un fauteuil vacant. Désirant aller à ce bal, il se revêtit d'une robe de chambre à grands ramages et se coiffa d'un bonnet de coton serré autour de la tête par un large ruban de couleur claire; costume traditionnel du *Malade imaginaire* qui convenait parfaitement à son état de convalescent. Il était déjà dans les groupes des invités depuis quelque temps, quand, dirigeant ses regards vers la porte, il vit entrer le peintre Jadin en costume de croque-mort. Pleureuse de gros drap, chapeau râpé, pantalon trop large, petit cercueil sous le bras, air funèbre, rien n'y manquait, pas même la plaque d'ordonnance qu'il avait empruntée à prix d'or à un commissionnaire du coin de la rue. L'Académicien reconnut Jadin; mais, effrayé de cet augure sinistre, il se perdit en fuyant dans la foule des masques. Jadin s'était aperçu de l'effroi que lui inspirait son costume; il le suivit; le rejoignit; et soudain, M. X. se retourna en entendant derrière lui une voix creuse et sépulcrale comme celle de Belval dans *Robert-le-Diable*, qui criait : — Je t'attends.

— Voyons, M. Jadin, implorait le malade, laissez-moi tranquille, je vous en prie.

— Je ne suis pas Jadin, je me nomme Des Glas, employé aux pompes funèbres : je t'attends.

Le colossal croque-mort improvisé réitéra plusieurs fois sa lugubre plaisanterie et le pauvre académicien dut partir, ayant toujours dans les oreilles le funèbre : *Je t'attends.*

Si nous disons, que rentré chez lui, il s'alita, retomba malade et mourut, nous n'étonnerons quiconque, pas même celui qui lui succéda à l'Institut.

Sentences tombées du manteau de la cheminée, salon de M• de M...

—

« Les égoïstes ont cela de bon, qu'ils disent trop souvent du bien d'eux-mêmes pour avoir le temps de dire du mal des autres.

—

» L'homme d'argent n'a pas un cœur d'or.

—

» Il en est des mauvaises intentions comme des écus; pour les prêter aux autres il faut les avoir soi-même. »

—

Sentences tombées d'un canapé, salon de Mme la princesse L...

« On défend toujours aux autres ce que l'on se permet à soi-même.

—

» Les amis d'une femme sont généralement des amants qui espèrent, ses ennemis sont des amants qui n'espèrent plus.

—

» Il y a deux espèces d'hommes qui plaisent beaucoup aux femmes : ceux qui les aiment et ceux qui ne les aiment pas.

—

» Comme les morts les souvenirs ont leur tombeau, mais ce sont des revenants.

—

» L'amitié de l'homme pour la femme, comme l'amitié de la femme pour l'homme, est le commencement de l'amour et n'en est jamais la fin. »

Un poëte qui ose signer Biron, répond ainsi au sonnet-frontispice de la *Revue du XIXe siècle :*

Le champ vaste où Musset avait fauché sa gerbe
Offre encore à glaner, dans ses nombreux sillons,
Fleurs belles au regard et fruits au goût acerbe :
L'abeille y prend son miel auprès des papillons.

Le lys majestueux y croît près du brin d'herbe.
Préférons, à « la source où buvaient les lions, »
L'eau qui coule sans bruit sous le chêne superbe,
Où l'oiseau, le matin, fait ses ablutions.

Ah ! si la Poésie un moment s'est cachée,
Poëtes ! vous courez trop loin pour la trouver.
Laissez l'Inde : ses dieux vont-ils se relever ?

Non ! et dans leurs tombeaux elle n'est point couchée.
Elle vit parmi nous. Cherchez-la chaque jour
Dans la foi, dans l'esprit, la nature et l'amour.

Victor Hugo donne tous les jours dans ses lettres des brevets d'immortalité comme faisait autrefois Voltaire. Sans doute il redit le mot de Mlle Gaussin : Cela leur fait tant de plaisir et cela me coûte si peu !

En revanche il y a des écrivains qui envoient des compliments aux nouveaux venus avec une pointe d'ironie :

Hier un débutant m'a montré avec quelque vanité cette lettre toute fraîche encore :

« J'ai lu, Monsieur, avec un vif plaisir vos rimes sonores, cela carillonne

» gaiement comme les cloches de Dunkerque, et quel esprit! C'est l'esprit du
» bon vieux temps, du temps que les bêtes parlaient. — A. H. »

Chez la duchesse on va prendre le thé.

— Un instant, dit la duchesse, M. Octave Lacroix a fait des vers charmants sur le thé, il va nous les dire.

Et pour être bien sucré, Octave Lacroix dit sans façon avec beaucoup de bonne grâce ses vers sur le thé. Sont-ils charmants? peut-être, mais légers à coup sûr — si légers que les femmes agitaient mollement leur éventail.

Quand ce fut fini on ne lui dit pas de recommencer, mais un poëte anonyme demanda à dire des vers à son tour.

— Mais je vous avertis, Mesdames, ma poésie est un peu décolletée.

— Chut! dit la maîtresse de la maison en montrant M. Octave Lacroix : le thé est servi.

Salve! En allant au palais gréco-romain du prince Napoléon, on va à Pompéi aux Champs-Elysées, on se précipite sous la lave du Vésuve en vue de l'Arc-de-Triomphe; on assiste à la fin d'un monde, en se tenant par la main dans un monde ancien. Prenez garde à l'éternité, si vous ne prenez pas garde au chien *cave canem!*

Mais non, ce n'est pas la mort, c'est la vie, c'est le rendez-vous des curieux, c'est la promenade à la mode. Donc la mode c'est le rond-point. Le rond-point des Champs-Elysées sera le centre du monde pendant tout l'été.

A côté de l'exposition du Palais Pompéien, voici venir pour les mois de mai et de juin l'exposition de peinture et de sculpture au palais de l'Industrie, qu'on devrait appeler le palais des Arts, puisque l'industrie, qui prend du ventre, quitte les Champs-Elysées et s'en va au Champ-de-Mars. Bon voyage. Laissez-nous nos Champs-Elysées comme ils doivent être, avec leurs hôtels, leurs villas, leurs théâtres, leur bals, leurs concerts, où les Athéniens s'écrient tous les soirs : « Des cirques et des plaisirs! »

Le 10 mai, l'atrium du Palais Pompéien sera changé en triclinium; le salon sera une salle à manger. Des tables, non des lits, réuniront non les trois Grâces ou les neuf Muses, mais une centaine de serviteurs du dieu Gaster. Ce qui veut dire, en langue française, non en langue osque, que le Palais Pompéien offre un dîner de Lucullus dans la maison de Diomède.

Figurez-vous la cérémonie. La marche des serviteurs de la table s'ouvre par le *tricliniarches*, le chef du service; puis c'est le *lectisterniator*, qui dresse la table; puis le *prægustator*, qui goûte les mets pour rassurer les convives; le *structor*, qui dispose les plats sur des plateaux; le *scissor*, qui découpe les viandes; enfin le *pocillator*, qui verse à boire et qui est jeune comme Ganymède.

La carte du menu sera dessinée par Gérome, par Boulanger, par Hamon, par tous nos néo-pompéiens.

Premier service : Les oursins de mer, — les huîtres fraîches à discrétion, — les palourdes, — les huîtres épineuses, — les mauviettes, — la poularde aux asperges, — les huîtres et les moules à la sauce, — les tulipes de mer noires et blanches.

Deuxième service : Les spondyles, — les orties de mer, — les becfigues, — les côtelettes de chevreuil et de sanglier, — le pâté de poulets, — encore les becfigues, mais apprêtés différemment, avec une sauce aux asperges, — les murex et les pourpres.

Troisième service : Les tétines de truie au naturel (on les coupait aussitôt que la bête avait mis bas,) — la hure de sanglier (c'était la pièce capitale), — les tétines de truie au ragoût, — les poitrines et les cols de canards rôtis, — les canards sauvages fricassés, — le rôti de lièvre, très-recherché des Pompéiens, — le rôti de poulets de Phrygie, qui ferait ôter son bonnet phrygien à un jacobin, — le gâteau de Vicence, qui porte un nom de duc.

On fera venir du vin de Pompéi par Argenteuil et Suresnes.

On m'a montré une autre carte, où je retrouve comme chez Apicius, et comme chez Auguste : le paon de Samos, le faisan de Phrygie, la grue de l'île de Mélos, le chevreau d'Ambracie, le thon de Chalcédoine, la murène de Tartèse, la morue de Pessinunte, l'huître de Tarente, le pétoncle de Chio, l'esturgeon de Rhodes, le poisson de Cilicie, la noix de Grèce, le fruit des palmiers d'Égypte, l'aveline d'Ibérie...

Esclave! ce n'est pas à moi qu'il faut présenter la carte à payer.

Je n'aime pas les mariages littéraires, car c'est déjà bien assez d'un poëte dans la maison. Mlle Judith Walter a épousé M. Catulle Mendès. Mlle Judith Walter est belle comme une muse grecque, mais sa muse est chinoise : témoin les versets que publie aujourd'hui la *Revue du XIXe siècle*. Elle ne se contente pas d'écrire, elle peint avec beaucoup de talent. Ce n'est pas tout : si elle est poëte comme Théophile Gautier, elle est musicienne comme Grisi. Lisez aujourd'hui ses *Clairs de Lune*; ce sont des rayons tombés de sa lune de miel.

M. Guy de Charnacé a voulu peindre Paris par les femmes. Sa plume est un crayon, quelquefois un pinceau. Il a choisi cinquante figures parmi les plus célèbres et les plus belles. Comme La Bruyère il leur donne des fantaisies, mais il est plus discret que La Bruyère, car il leur laisse dans son carnaval plus souvent le masque sur la figure. Arrache qui pourra l'énigme. Pour moi, je me contente de donner sa manière de peindre, par ce petit camée de Thécla.

« — Comment l'aimeriez-vous? me disait-on, un jour.

» — Je l'aime, répondis-je, dans la jupe transparente de l'almée, mêlant l'or des sequins à l'or de ses cheveux.

» Je l'aime dans le tourbillon d'une valse enivrante, ou dans les mille figures d'une mazurke, lorsque son pied cambré frappe le sol en cadence.

» Je l'aime un soir d'été, à l'ombre de grands arbres, la tête et l'épaule nues,

quand ses grands yeux verts vous promettent l'amour que son cœur vous refusera.

» Je l'aime s'asseyant dans le dialogue amoureux d'une comédie de paravent.

» Je l'aime gaie, le verre en main, dans un souper.

» Je l'aime triste un soir d'hiver, écoutant le vent de la côte normande qui souffle à sa fenêtre; quand, seule, elle suit par la pensée les dominos qui se croisent et s'intriguent dans les salons illuminés, et qu'une larme de regret vient à mouiller ses longs cils.

» Je l'aime étendue dans son hamac, rêvant à la patrie absente, un poignard à la ceinture.

» Je l'aime avec ses mille caprices d'enfant gâtée.

» Je l'aimerais bien pendant une heure entière, si elle le voulait. »

Mais elle ne le veut pas. Et voilà pourquoi M. Guy de Charnacé la met dans sa galerie.

Nous avons un immortel de plus à l'Académie : M. Cuvillier Fleury.

C'est le quarantième fauteuil illustré par Montmor, — Lavau, — Caumartin, — Montcrif, — Roquelaure, — Cuvier, — Dupin.

On y vit toujours au delà de 80 ans.

Voici le secret du vote qui est le secret de l'Académie. J'ai failli dire de la Comédie.

Pour M. *Cuvillier-Fleury* : MM. Émile Augier, le duc et le prince de Broglie, de Carné, Doucet, Dufaure, de Falloux, Saint-Marc Girardin, Guizot, le comte de Montalembert, le duc de Noailles, l'évêque d'Orléans, de Laprade, Prevost-Paradol, de Pongerville, Ponsard, de Sacy, général de Ségur, Villemain, Vitet.

Pour M. *Henri Martin* : MM. Cousin, O. Feuillet, Lebrun, Legouvé, Mérimée, Mignet, Nisard, Patin, Rémusat, Sandeau, Sainte-Beuve.

Pour M. *de Champagny* : M. de Lamartine.

MM. Thiers et Berryer, qui devaient voter, l'un pour M. Martin, l'autre pour M. Cuvillier-Fleury, se sont dispensés de venir.

Puisque M. Henri Martin n'a pu obtenir le quarantième fauteuil, il lui reste à tenter le quarante-unième. Mais celui-là est le plus difficile.

J'étais au bord du lac, à côté d'un de mes amis, qui s'indignait de voir des femmes pêcher à la ligne les poissons de la Bourse.

— Qu'est-ce donc que la femme? me disait-il du haut de son dédain.

Il est revenu de Corinthe et n'y veut plus retourner.

— Mais l'homme! lui dis-je, qu'est-il donc? Ouvre le dictionnaire de M. Li[illegible] Tu verras que l'homme est un *animal mammifère*, et rien de plus « s'il va la femme. »

« La disposition innée qui porte les hommes *et plusieurs autres animaux*

vivre en société. La sociabilité N'EST QU'UN RÉSULTAT DE L'ORGANISATION ANIMALE, et elle n'a PAS D'AUTRE CAUSE. Vivre isolément par couples, ou en sociétés plus nombreuses, est un résultat de l'organisation DE TELLES ET TELLES ESPÈCES D'ANIMAUX, DE L'HOMME EN PARTICULIER, selon le degré et le développement de LEURS INSTINCTS ALTRUISTES. » Voilà, mon cher, l'opinion sur l'homme du plus savant des hommes : Pourquoi t'indigner contre la femme, — si elle pêche au bord du lac.

On cotillonne toujours. Louis XIV ne danserait plus aujourd'hui, et dirait, en nous voyant danser, que son règne est fini.

Vous aimiez lord Byron, les grands vers et la danse.

Voilà ce que disait une dame à Alfred de Musset, je ne dirai pas lorsqu'il était jeune, — il le fut toujours, — mais lorsqu'il avait vingt ans. On pourrait appliquer ce même vers à notre siècle, plutôt à la jeunesse de notre siècle : on le dit vieux aujourd'hui. En l'an de grâce 1866, sur les trois choses qu'il aimait, il en a oublié deux. La danse a encore ses violons et ses demoiselles, mais le combât finirait bientôt, faute de combattants, s'il n'y avait toujours des filles à marier. Il y a là une grave question digne de préoccuper les économistes. Les mères de famille soutiennent que le premier mot du contrat de mariage, c'est une contre-danse, et le dernier, une valse. Mais combien de danseurs et de valseurs restent sur le carreau! Mme de L... disait gravement à un homme politique : « La population diminue à Orléans depuis qu'on y danse moins. » Et l'homme politique répliqua gravement : « Je crois plutôt que c'est depuis qu'on y a élevé une statue à Jeanne d'Arc. »

Le lendemain de l'apparition de la *Vie de Jésus*, un écrivain très-catholique et très-éloquent, par qui j'aurais voulu voir écrire un article sur le livre de M. Renan, me répondit du ton le plus simple : « L'homme ne doit pas écrire l'histoire de Dieu. »

M. Renan est un homme de beaucoup de talent et de poésie; mais c'est sa poésie qui fait justement servir sa science au profit de ce qu'il veut combattre, ou de ce qu'il veut réduire, ou de ce qu'il veut dépouiller. A force de vouloir *humaniser* le Fils de l'Homme, il en fait un Dieu plus pur qu'il ne songeait.

Un immense savant du commencement du XVIe siècle, un grandiose artiste de la Renaissance, Léonard de Vinci, a voulu naturaliser la *Cène*. Ç'a été une conquête de plus pour le dogme et pour le culte. Léonard est non-seulement un patriarche de la peinture, c'est peut-être un père de l'Église.

M. Renan, qui aujourd'hui raconte la Cène et veut photographier les Apôtres, devient malgré lui, grâce à son style à la Léonard, une nouvelle conquête pour la foi.

C'est là le piége que vous tend souvent la philosophie quand elle s'occupe trop

de la religion : à force de vouloir la tourmenter, elle la rend plus belle. Le doute des hommes fait mieux resplendir la divinité. La divinité est comme cette âme de Lamartine qui brûle et qui parfume ce qu'on jette pour la tenir.

M. Renan aime les images. Voici comment il explique ses livres sur les origines du Christianisme :

« Sur les époques dont nous ne savons rien, il n'y a pas d'hypothèses à faire. Essayer de reproduire tel groupe de la statuaire antique, qui a certainement existé, maisdont nous n'avons aucun débris, et sur lequel nous ne possédons aucun renseignement écrit, est une œuvre tout arbitraire. Mais tenter de recomposer les frontons du Parthénon avec ce qui en reste, en s'aidant des textes anciens, des dessins faits au XVIIe siècle, de tous les renseignements, en un mot, en s'inspirant du style de ces inimitables morceaux, en tâchant d'en saisir l'âme et la vie, quoi de plus légitime? Il ne faut pas dire après cela qu'on a retrouvé l'œuvre du sculpteur antique, mais on a fait ce qu'on pouvait pour en approcher. Un tel procédé est d'autant plus légitime en histoire que le langage permet les formes dubitatives que le marbre n'admet pas... »

Ce sont précisément les formes dubitatives que je n'aime pas. Le marbre a raison comme la foi : il est fier et grand : il ne permet pas à Clesinger lui-même de continuer Phidias.

M. Renan est semblable à ce sculpteur qui essaye de remettre des bras à la Vénus de Milo et qui profane sa chaste et souveraine beauté.

L'historien de *la Vie de Jésus* veut joindre le fini à l'infini. C'est l'impossible.

J'ai trop parlé. Je pourrais vous entretenir — madame — des lèvres de Cora et de ses dents de perle, des airs olympiens d'Anna et des lions amoureux. Mais je ne sais pas le français de 1866. Et d'ailleurs, ma causerie est bien longue. J'aime mieux prendre une excuse à Pascal qu'à Commerson : si ma causerie est trop longue, c'est que je n'ai pas eu le temps de la faire plus courte.

RENÉ DE LA FERTÉ.

Le Directeur : S. DE ROUVILLE.

Imp. L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

GEORGE SAND.

GEORGE SAND

SONNET

O fille de l'Amour et de la Liberté !
O docte Madeleine ! ô pécheresse austère !
Ton front est dans le ciel, ta bouche est sur la terre,
Reine de poésie et reine de beauté !

Ton génie adorable est cet arbre enchanté
Qui déjà donne un fruit dont le suc nous altère,
Quand il secoue encore, aux abords d'un cratère,
La neige du printemps, les fleurs de volupté.

Nouvel Ange déchu, nouvelle Ève punie,
O femme par le cœur, homme par le génie,
Chante, et promène-nous dans ton cher alhambra.

Quand le souffle fatal aura brisé ton aile,
Quand tu seras tombée en la nuit éternelle,
Une étoile de plus sur nous rayonnera.

LAURA

Nous avions joyeusement, — je veux dire bruyamment — dîné au Petit-Moulin-Rouge. Ces dames avaient voulu faire non moins bruyamment leur entrée au dernier acte du Cirque, — l'acte des lions ou des chiens, je ne sais plus, — si bien qu'elles nous avaient fait la grâce de nous laisser seuls, nous les philosophes.

Nous étions quatre amis; moi, qui suis peut-être une femme, — Paul de Hauteroche, un amoureux, — Henri de l'Écluse, un joueur surnommé Baccarat, et Mario Suluzi, un jeune italien surnommé Steeple-Chase, pour sa ferveur à courir les obstacles. — Je ne parle pas des demoiselles.

Nous avions à peine bu chacun une bouteille de vin de Champagne, ce vin jaseur qui met l'esprit sur les lèvres et le cœur dans la main. Nous avions parlé de tout et de tout le monde. Nous avions mis sur la nappe toutes les renommées amoureuses. Nous avions bravement dévoilé nos blessures, chacun de nous s'avouait vaincu sur ce champ de bataille de la passion où on va à la mort la raillerie sur les lèvres, quand, à propos d'un procès célèbre, Paul de Hauteroche prit la parole :

— Vous parlez comme des jurisconsultes, dit-il, mais, sans être un bien profond criminaliste, il me serait facile de vous prouver que l'on peut tuer bêtement, lâchement et impunément, sans devenir l'ennemi de M. le procureur impérial, sans mourir au bagne ou sur l'échafaud, et même sans perdre l'estime de ses plus intimes amis.

— C'est promettre beaucoup trop, fit observer Henri de l'Écluse.

— Si vous vouliez m'écouter, je tiendrais encore plus, reprit Paul

de Hauteroche, car je vous apprendrais aussi comment on peut posséder le bonheur — et le perdre — sans le savoir.

— Parle ! nous écriâmes-nous tout d'une voix.

— Eh bien ! moi, votre ami à tous, j'ai tué une femme. Et après avoir conquis, sans m'en douter, le bonheur le plus vif et le plus doux, je l'ai perdu le jour même où je constatais que j'étais heureux. — Voilà mon histoire en deux mots, et elle démontre que si l'homme est un animal bête et méchant, les lois humaines n'atteignent pas tous ceux qui tuent, puisque je suis là, causant avec vous, quand je devrais au moins bêcher le sol de Cayenne.

— Racontez, dis-je à Hauteroche, car votre histoire est trop courte, ou bien elle est trop longue.

Sans plus se faire prier, mon ami Hauteroche commença ainsi :

I

— Il y a deux ans, comme je n'étais pas amoureux et que je me croyais un penseur, je partis pour Venise, vous le savez tous, dans le but avoué de vérifier et de rétablir dans leur vrai jour plusieurs points de l'histoire, qui avaient soulevé de profonds dissentiments entre les deux grandes écoles de la critique contemporaine. A vrai dire, je ne tenais ni pour l'une ni pour l'autre; mais j'avais saisi avec empressement cette occasion, ou plutôt ce prétexte, pour dépouiller un peu la peau du Parisien, et me retremper aux souffles embaumés et vivifiants qui s'élèvent des îles de l'archipel Ionien et qui viennent expirer sur les sables du Lido.

Je l'avoue avec candeur, les huit premiers jours que je passai à Venise furent huit jours de ravissement. — Ce n'était que courses artistiques, poétiques extases et rêves palingénésiques ! — A ma voix, la vieille ville des doges, Venezia la bella, la reine des mers, la rivale de Gênes, la juive superbe, sortait des profondeurs du passé et me racontait avec complaisance ses glorieuses histoires, ses batailles navales, ses conquêtes ultra-méditerranéennes, ses drames intimes, ses institutions si savamment aristocratiques, ses folles et amoureuses nuits et les longs triomphes de ses artistes.

J'étais comme un magicien qui, errant dans les rues d'une ville en-

dormie depuis des siècles, ranimerait les pierres et les hommes, et se donnerait à lui tout seul le spectacle d'un peuple sans égal vivant et agissant dans une ville sans pareille.

— Mais je reviens à mon histoire.

Chaque soir, j'étais à la place Saint-Marc, ce rendez-vous européen de tous les noctambules. J'avais dédaigné le café Florian, trop tumultueusement cosmopolite, et j'avais établi le quartier général de mes rêveries au café Nuovo degli Specchi, qui est sous les Procuratie Vecchie, et où l'on peut parcourir d'un œil tous les journaux français, pendant que de l'autre œil on ne perd rien ni du spectacle de la Piazza San Marco, ni de celui de la Piazzetta, ni de ce qui se passe au café Florian, situé presque en face, sous les Procuratie Nuove.

Un soir je remarquai une jeune fille qui paraissait venir du côté de l'Academia di Belle Arti ou de San Stefano, et qui, après avoir traversé la Piazza et la Piazzetta, se dirigeait du côté de l'arsenal en prenant le quai Degli Schiavoni.

— Voilà une belle fille, me dis-je en allumant un cigare. Dieu soit loué, puisqu'il nous donne encore la femme et le soleil.

Comme l'amour est le petit cousin de la vanité, je pensai tout de suite au bruit que je ferais sur le boulevard des Capucines et au bois de Boulogne, et au club, et aux courses, et aux eaux, si j'apparaissais tout à coup avec cette beauté inconnue de tous !

Le lendemain et les jours suivants, elle reparut, à la même heure, venant du même côté, et se dirigeant toujours vers le quai des Esclavons. Elle marchait rapidement, comme une amoureuse qui craint d'être en retard pour le rendez-vous.

Elle avait tout le charme d'une apparition. Figurez-vous une de ces blondes chevelures du Giorgion placée sur une tête qu'aurait adorée à deux genoux Palma le Vieux, ou Titien à trente ans. Mais à quoi bon vouloir vous dépeindre cette beauté juvénile, si rayonnante et si pure ! Vous l'avez connue, quand déjà la beauté virginale de la jeune fille avait fait place à la splendeur de la femme.

Elle n'était pourtant pas si parfaite que cela : il y a des taches au soleil. Elle avait des dents admirables, mais quand elle riait à belles dents, — on en voyait deux qui dépassaient les autres. Mais combien de merveilles ! Ses yeux où se voyaient tour à tour le bleu du ciel et le vert de l'Adriatique. En un mot, c'était Laura, car c'était elle....

Ici le conteur fut interrompu brusquement :

— Quoi, Laura ! s'écria Mario, cette admirable jeune femme que j'ai vue à ton bras l'an dernier, dans l'allée de Lichtental ?

— Laura ! cette belle rieuse qui t'accompagnait à la première du *Tannhaüser*, Laura, surnommée la Toison-d'Or ?

— Laura ! cette blonde à la peau brune qui disait si bien, en montrant ses belles dents : — *Mio Caro*.

— Celle que nous surnommions la Toison-d'Or à cause de sa chevelure dorée ?

— Celle qui a donné la mode des chevelures vénitiennes ?

— Celle qui avait la demi-Daumont la mieux stylée de tout le Bois ?

Toutes ces interruptions se croisèrent avec une rapidité de feu de peloton.

— Oui, oui, c'était elle ! répondit Paul de Hauteroche avec un profond soupir.

— La pâleur s'était répandue sur ses joues. Tout le monde fut gagné à sa tristesse : il se fit un profond silence.

Il continua :

II

— Vous l'imaginez sans peine, mes amis, je n'eus pas vu deux fois cette splendide apparition, que j'eus la pensée de la suivre, afin de m'assurer que ce n'était pas un fantôme évoqué par mon imagination.

Donc, le troisième jour, je la suivis et l'abordai tout près du pont des Soupirs.

— Signora, lui dis-je, voulez-vous bien permettre à un étranger de saluer en vous la plus belle et la plus radieuse personnification de Venise ?

Ce madrigal était stupide, je l'avoue, mais aborde-t-on jamais une jolie fille autrement qu'en lui disant une stupidité ?

Elle sourit :

— Vous êtes Français, signor ?

— Oui, je suis né en France, signora, mais je me sens Vénitien par l'amour, répondis-je, en voulant flatter son instinct national.

— Oh ! ces Français ! ils ne sont jamais de leur pays ! dit-elle, en me riant très-franchement au nez.

— Vous riez, signora, et vous avez tort. Voilà huit jours que chaque soir je vous vois passer : — je ne vois plus que vous dans cette Venise si pleine pourtant de merveilles.

Je ne veux pas vous endormir en vous répétant mot à mot toutes les

choses bêtes ou spirituelles que je lui dis ce soir-là et les soirs suivants. Pourtant tous les mots que nous échangeâmes alors me reviennent maintenant comme autant de paroles de malédiction. Mon esprit en est rempli, je les entends encore ; j'entends sa voix sonore et railleuse, j'entends ces syllabes argentines où le grasseyement vénitien sonnait comme une douce menace. — Hélas ! tout cela est mort : — la jeune fille ignorante et joyeuse, le doux dialecte aux vocalises enfantines et les charmants rires qui l'accompagnaient si bien ! Tout est mort.

Paul de Hauteroche, en prononçant ces derniers mots, avait des larmes dans la voix, — comme on dit par une vulgaire mais juste métaphore.

— Allons, mon ami, soyez un conteur moins mélancolique, dit le jeune Baccarat, qui n'aimait pas les pleurs.

Paul de Hauteroche essaya de sourire :

— Vous avez raison, dit-il, les larmes après dîner sont un mauvais vin. — Je la suivis donc, elle savait un peu de français, moi, je bégayais quelques mots du dialecte vénitien, nous étions amoureux, moi d'elle, et elle d'un autre, nous pouvions donc à peu près nous entendre. C'étaient parfois, entre nous, des contre-sens et des coq-à-l'âne qui me ravissaient; elle riait, et ne paraissait pas vouloir se fâcher de mes poursuites. Pourtant elle avait le secret de me renvoyer quand nous étions arrivés à je ne sais plus quelle rue, dans laquelle aboutissaient plusieurs ruelles, dont quelques-unes menaient à différentes parties de l'arsenal.

Je restai chez moi le quatrième jour, pour relire le livre de Stendhal : *de l'Amour*, je rêvais aux grands yeux noirs et aux blonds cheveux de ma petite Vénitienne.

Il était bien question, ma foi, des Titien, des Tintoret, des Véronèse, ou des Giorgion ; je me souciais bien vraiment des vieux palais, des vieux architectes ou des vieilles histoires! Je ne pensais plus qu'au chef-d'œuvre divin qui passait chaque soir, à la même heure, sur la place de Saint-Marc. — Où allait-elle ainsi? Sans doute elle avait un amant? — Voilà les grandes questions qui m'occupaient! Que pouvait me faire tout le reste? N'était-elle pas la toute Venise, Venise la belle, la poétique, la fière et insoumise Venise! Foin des peintres et des architectes ensevelis depuis deux ou trois cents ans, et de leurs œuvres, quand j'avais sous mes regards la vivante et adorable synthèse de tous les génies de Venise.

Je passai la journée à me répéter ces belles choses entre deux pages

de Henri Beyle ; puis je m'en allai, le soir, errer sous les Procuratie, comme une ombre de conspirateur du bon temps des *Dix*.

III

Je la vis passer, mais un peu après l'heure accoutumée ; je la suivis en prenant des précautions pour ne pas être vu d'elle ; j'allais à la poursuite de son secret, et mon âme était pleine de découragement. Je n'aurais pas eu la force de lui parler. Cet état de l'âme, d'après Stendhal ou Henri Beyle, comme vous voudrez, était le prodrome d'un amour dangereux, l'amour passion. — Mes chers amis, allez à Venise y lire le livre de *l'Amour*, et vous reconnaîtrez que Stendhal était un grand et ingénieux observateur du cœur humain — en Italie !

— Avocat, venez au fait ! s'écria Steeple-Chase, le plus sceptique et le plus matérialiste de nos amis.

— Je rentre dans la cause, répondit Hauteroche, qui s'efforçait visiblement de raconter avec gaieté une histoire dont le récit rouvrait toutes les blessures de son cœur. Mais il s'était avancé, et ne voulait pas reculer, ni devant l'indifférence aimable et la curiosité moqueuse de ses amis, ni devant ses souvenirs les plus chers et les plus douloureux.

Parler de soi c'est vivre deux fois, c'est vivre et revivre.

Il continua donc ainsi :

— Je la suivis assez longtemps. Dans une ruelle qui donnait sur une partie déserte alors de l'arsenal, elle fut accostée par un grand et vigoureux garçon, dont le costume était en partie celui d'un ouvrier, et en partie celui d'un gondolier.

Elle lui donna le bras ; lui, l'embrassa sur le front.

Je me rapprochai avec une grande circonspection, et je pus, en réglant mon pas sur le leur, entendre leurs paroles.

Lui, disait :

— J'ai cru que je ne te verrais pas ce soir : sais-tu que je n'aurais pu dormir la nuit.

Son accent était d'une admirable mollesse ; il n'y a vraiment que ces grands et solides gaillards de gondoliers, pour posséder des inflexions aussi douces et aussi caressantes.

— Oui, oui, dit Marie, qui avait le parler un peu âpre des Piémontais

is, — je connais cela; on dirait, de ces Italiens de Venise, qu'ils ont ı parlant la bouche toujours pleine de confitures.

— A l'ordre, dur montagnard, lui dit Steeple-Chase, vous n'avez ıs le droit d'interrompre le conteur, pour vous moquer des choses ıe vous voudriez bien posséder.

— Non pas, s'écria Clénio, j'aime mieux que l'on dise que je casse ıs noix en parlant, que d'avoir une langue tout miel et sucre comme ıs efféminés de Venise.

— Pour moi, dit Paul de Hauteroche, je préfère le dialecte vénitien, ıi vous caresse si agréablement l'oreille, à votre patois piémontais, dur et si...

— Assez! m'écriai-je, ne voyez-vous pas que nous allons recomencer l'histoire de la tour de Babel? — Laissons là les disputes de ngue, Hauteroche a la parole et doit parler seul, tant qu'il y aura un gare ici. Nous n'avons pas le droit d'interrompre, ni d'interpeller...

— Pardieu! dit Marie en riant, c'est tout à fait comme dans votre ›rps législatif! — Il ne vous manque plus, mon cher, qu'à monter sur ı fauteuil, une sonnette à la main; vous nous présideriez.

— Et vous condamneriez l'interrupteur Marie, dit Henri, à proıncer mille fois de suite le mot si doux de Kercado; cela assouplirait prononciation.

— Voyons, dis-je au conteur, que répondit Laura à son doux ami, ›ur expliquer son retard?

— Je suis sortie un peu plus tard que de coutume, dit-elle, parce ıe j'ai voulu éviter la poursuite de ce Français dont je t'ai parlé.

— L'as-tu vu ce soir? demanda-t-il brusquement.

— Non, je ne l'ai pas vu, mais j'ai entendu marcher derrière moi, et ›la ne pouvait être que lui.

— Comment le sais-tu?

— Il n'y a qu'un français ou un soldat autrichien, qui suive les femmes l'heure qu'il est. Le pas que j'ai entendu résonner derrière moi était pas celui d'un soldat.

Je me mis dans un angle obscur qui se trouvait là, comme il y en a ›ujours pour les voleurs et les amoureux.

— Pourquoi? demanda Baccarat, est-ce qu'ils ont un secret des ille et une Nuits, pour faire surgir des angles obscurs à leur volonté?

— Non, sceptique, répondit Paul de Hauteroche, mais les voleurs et s amoureux font attention à certaines choses que les autres n'aperıivent pas; ils étudient des effets de lumière et d'écho, auxquels perıne ne songe; ils voient et ils entendent ce que les foules ne voient

ni n'entendent ; et c'est pour cela, ô mathématicien ! qu'il y a toujours pour eux des angles obscurs, là où tu passerais dix fois sans voir autre chose qu'un mur.

— Merci de l'explication, je la soumettrai à un professeur de physique de ma connaissance, et nous verrons ce qu'il en pensera.

Le conteur reprit :

IV

— Ils continuèrent leur marche jusqu'à l'église San Pietro del Castello, s'arrêtèrent quelques minutes devant une madone, puis gagnèrent une espèce de cabaret avec une cour, trois ou quatre tables, et deux vignes sèches, le tout situé sur la partie la plus méridionale du Canale di San Pietro.

Ils s'installèrent dans ce jardin invraisemblable.

Je brûlais d'entendre leurs paroles. — Voilà où la science dont je parlais tout à l'heure me vint largement en aide. Je remarquai bien vite qu'en passant par la cuisine du cabarèt, je pouvais entrer dans la cour et gagner sans être reconnu une table à demi-ombragée par le pauvre feuillage d'une des vignes. En effet, la nuit quoique belle, était un peu obscure ; un grand bâtiment voisin projetait de l'ombre sur le maigre jardin du cabaret ; les quelques feuilles de vignes qui grimpaient sur des tonnelles à peine ébauchées, avaient des proportions fantastiques ; enfin une longue traînée de lumière rouge venait de la fenêtre unique du cabaret. En côtoyant cette traînée de lumière, je ne pouvais offrir aux regards des deux amants qu'une ombre très-indécise, et ils devaient me prendre pour un habitué de l'endroit.

J'entrai donc, et je passai par la cuisine où je demandai qu'on me servît « dans le jardin » une chope de bière autrichienne, car dans la belle Venise où tout est si beau tout est mauvais, hormis les vins de France et les bières d'Allemagne. Ils ont des vignes au Lido, mais quels pauvres vignerons !

Donc je me glissai avec une nonchalance affectée jusqu'à la table que j'avais choisie.

Mon observatoire était bien placé ; je voyais distinctement le charmant profil de la jeune fille, et le son des voix, bien qu'ils parlassent assez bas, arrivait jusqu'à moi.

— Et sais-tu bien, disait le gondolier, que je n'ai gagné aujourd'hui que soixante-dix carantanis.

— Quelle misère! mais moi j'ai reçu vingt lires; c'est une dame allemande qui a visité la galerie, et qui m'a pris mon dernier bout de dentelle.

— Je n'ai encore que deux cents lires, soupira le gondolier, et voilà dix-huit mois que je me suis fait ouvrier de l'arsenal pendant le jour, en restant gondolier le soir. — Moi! ouvrier de l'arsenal! — Si Lorenzo Rizzo, mon père, le plus fier gondolier de tout Venise, avait pu prévoir que son fils Antonio travaillerait comme un galérien avec les soldats roux, il m'eût brisé la tête à coups d'avirons!

Je vis la jeune fille pencher un peu la tête sur l'épaule du gondolier, et je devins pâle de colère au bruit d'un baiser : — c'était la réponse de Laura!

— Deux cents lires amassés en dix-huit mois! s'écria Antonio, en frappant sur la table, n'est-ce pas désespérant! Quand cela finira-t-il? Jamais, pourtant, je n'ai fait plus maigre chère, jamais je n'ai mis moins de coquetterie dans l'ajustement de ma gondole, ni d'économie dans mes dépenses! Je ne vais plus au Lido, puisque tu ne veux pas y venir; je n'entre plus qu'avec toi, chez Marino.

— Oui, je n'ai que deux cents lires. — Mais voilà! les étrangers ne viennent plus en foule sur les lagunes, et les patriciens de Venise abandonnent leurs vieux palais de famille pour aller habiter les maisons noires de Turin.

— Tu ne m'aimes donc plus? demanda Laura.

— Pourquoi parles-tu ainsi, Laura? N'est-ce pas pour toi que je me plains? n'est-ce pas parce que j'ai hâte de te voir quitter ton vieil avare d'oncle, le gardien du palais Rezzonico, qui fait de toi, la plus belle fille et la plus habile dentellière de Murano, la servante et le jouet de ses enfants?

— Mon oncle est avare, c'est vrai, mais tu te trompes, Antonio, quand tu dis que je suis la servante et le jouet de ses enfants; je suis comme leur sœur aînée, je suis presque leur mère, et ils m'aiment réellement, tout méchants enfants qu'ils sont.

— Tu es malheureuse, dit Antonio brusquement, mais tu ne veux pas me l'avouer, parce que tu sais bien que je dirais encore, comme toujours : — « Eh bien! partons tout de suite! quittons cette ville maudite dont tous les enfants sont réduits à servir les laquais et les soldats des étrangers! »

— Rappelle-toi, Antonio, quand tu m'as parlé de ton amour, je t'ai

dit ceci : — Antonio Rizzo, je te crois honnête et courageux; nous nous marierons quand nous pourrons racheter la petite maison et le champ où mon père m'a élevée, au pied du mont Venda; nous nous y établirons, et nous y élèverons nos enfants en montagnards ennemis de tous les ennemis.

— Oui, c'est bien ce que tu m'as dit, murmura Antonio.

— Et nous avons juré, tous deux, aux pieds de la madone de Santa Maria della Salute, de ne nous marier que le jour où par notre travail nous aurions amassé les mille lires nécessaires à notre établissement au mont Venda. Eh bien! tu as deux cents lires, j'en ai deux cent cinquante, et mon petit commerce de dentelles s'agrandit chaque jour. — Notre tâche est à moitié faite, Antonio; — Est-ce bien le moment de se décourager?

Et en parlant ainsi, elle penchait sa tête sur son épaule et rapprochait ses yeux des yeux de son amant; elle avait toutes les grâces et toutes les coquetteries des jeunes chattes qui jouent. Moi, je les regardais et je faisais des réflexions assez sévères sur ma fatuité :

— Il faut renoncer à cette petite fille, me disais-je; Satan échouerait contre tant de raison, de confiance et d'amour, car elle paraît l'aimer bien réellement. Je ne suis pas Satan, moi, après tout! — Et puis, pourquoi aller bouleverser la vie tranquille que cette enfant a déjà arrangée d'avance, comme si elle avait passé par toutes les déceptions de la jeunesse?

— Est-ce son premier amour? ou bien a-t-elle déjà été trompée? — Mais non, sa figure, le calme éclat de ses yeux, son assurance pleine d'ingénuité et de confiance virginale... Ce ne sont pas là les traces que laisse un premier amour, une séduction? — Cette raison hâtive est peut-être dans le vrai? L'ignorance et l'innocence calculeraient-ils mieux que l'expérience et le savoir? — Que dirais-je, qu'offrirais-je, moi, Parisien, oiseau de passage, à cette fière colombe, qui puisse lui faire abandonner le doux rêve de la cabane paternelle reconquise, et des beaux enfants courant pieds nus, et libres, dans les sentiers de la montagne?

V

— Peste! tu devenais stupidement sentimental, ce soir-là! dit Baccarat en riant.

— Tais-toi, lui dit Mario, il avait raison ; je te gage cent louis qu'il avait raison.

—Tu me veux prendre par mon faible, car tu sais que je parie volontiers, répondit Henri ; mais je ne parie jamais à coup sûr. —Tu sais bien que tu perdrais, puisque nous l'avons tous vue, cette fière colombe, aux bras de son oiseau de passage — comme se qualifie notre ami Paul de Hauteroche.

— Mais qu'est-elle devenue? répliqua Marie. Il y a un drame là-dessous ! Et je répète que les réflexions que Hauteroche se faisait le soir dont il nous parle, étaient parfaitement raisonnables. S'il eût suivi ce bon mouvement, il n'eût sans doute pas tué une femme, — car c'est bien cela que tu nous racontes, Paul?

— Mais, dis-je à Marie, il n'eût pas connu, comme il nous l'a confessé, le rêve impossible qui s'appelle le bonheur.

— Sans doute, mais je ne l'aurais pas perdu, dit Hauteroche avec un soupir.

— Eh bien ! s'écria Marie, s'il ne l'avait pas connu, ce bonheur, il ne serait pas aujourd'hui désespéré de l'avoir perdu. Donc...

— Ah çà, Marie, ne vas-tu pas nous prêcher le renoncement de nous-mêmes, et la sainte ignorance du mal et du bien?

— Assez, messieurs, dis-je avec autorité, si vous entreprenez une discussion à fond sur le mérite de l'ignorance et des renoncements, nous serons encore ici demain matin, et notre ami ne nous aura pas raconté son histoire qui contient peut-être une vérité sur cette question.

—C'est ce que vous saurez, dit Hauteroche, si vous voulez me laisser continuer.

— Parle donc.

— Je les regardais tout en songeant, et je finis par me dire qu'il ne me restait plus qu'à aller, le lendemain matin, m'agenouiller et demander pardon et protection au génie de l'art, devant le chef-d'œuvre du Titien, un *Martyre de saint Pierre le dominicain,* que j'avais admiré quelques jours auparavant.

Sous l'empire de cette idée, je fis un brusque mouvement, mon verre se renversa, et comme je me penchais pour regarder, un rayon de lumière éclaira sans doute mon visage, car j'entendis Laura qui disait à demi-voix :

— C'est le Français !

— Je vous avoue, mes amis, — je puis bien vous faire cet aveu, car vous savez tous que la pusillanimité n'est pas un de mes vices, — mais

je vous avoue que j'eus un petit frisson de terreur involontaire en entendant l'exclamation de colère poussée par le gondolier Antonio. — Pour m'en punir, je voulus le braver. Je me levai, passai devant eux, et, singulier effet psychologique! — j'eus la vague pensée de saisir Antonio au col et de lui demander pourquoi il m'avait volé l'amour de la blonde fille. — Mais je me contentai de la saluer, — elle! — silencieusement, gravement, et je sortis du jardin avec la raideur et le port de tête d'un Anglais mal placé dans sa cravate.

Je sortis enchanté de moi : — elle était demeurée tout interdite, et je crois bien que le gondolier avait murmuré un mot injurieux en me montrant le poing. Mais je me disais, pour justifier ma retraite, que mon silencieux salut éveillerait dans l'âme du Vénitien plus de jalousie et de colère que ne l'aurait pu faire l'agression la plus violente. Je ne me trompais pas, car j'ai su, depuis, qu'Antonio, furieux, avait voulu me suivre et me jeter dans le canal Saint-Pierre. Ce fut Laura qui l'en empêcha, non sans peine, en lui représentant les suites que pouvait avoir un meurtre sur la personne d'un étranger, qui, peut-être, était chargé d'une mission de son gouvernement.

Pourquoi employa-t-elle ce raisonnement, elle n'a jamais voulu me l'avouer.

Pour moi, content de ma conduite diplomatique, et désolé en même temps de tout ce que j'avais entendu, je m'égarai dans une foule de ruelles, je traversai je ne sais combien de Campi, et j'arrivai enfin sur le Fondamenta Nuove, près du canal Murano. Heureusement je trouvai par là un gondolier non amoureux qui me conduisit à mon hôtel, situé près de la Zecca, c'est-à-dire du côté diamétralement opposé.

VI

Le lendemain matin j'allai au palais Rezzonico. D'après ce qu'avait dit Antonio, j'espérais y rencontrer Laura, puisque son oncle était le gardien de ce palais. La galerie de tableaux devait me servir de prétexte pour pénétrer dans cette ancienne propriété d'un infant d'Espagne, qui la possède encore peut-être, mais qui vraisemblablement ne l'a jamais habitée.

Ce palais Rezzonico est un vaste édifice, situé sur le grand canal; il n'a rien de bien remarquable, parmi tant de merveilles entassées à Venise, sinon qu'il est le deuxième après l'Académie des beaux-arts. Je ne vous

lirai rien de la galerie qu'il renferme, car, si je l'ai regardée, je ne l'ai pas vue. Pendant que je la parcourais en compagnie de Bernardo, ce vieil oncle avare, comme avait dit Antonio, mon attention était portée tout entière sur ce bonhomme, un type assez réussi de cicerone. Je lui avais donné, je ne me rappelle pas comment, l'occasion de parler de ses petites affaires, et il en usait largement. Il me raconta, d'un trait, comment il était devenu de marchand fripier le favori de l'intendant de Son Altesse très-catholique; comment son frère, le père de Laura, peu de temps après cet heureux événement, avait perdu, à la suite d'un orage et par un coup de tonnerre, dans le sens littéral du mot, les petites économies qu'il avait pu ramasser dans sa longue carrière; comment il était mort de chagrin, lui laissant sa fille, alors âgée de quinze ans. Il y avait déjà trois ans que cette nièce était « à sa charge, » à lui Bernardo. — Il voulait dire sans doute qu'elle était à son profit, puisqu'il m'avoua que c'était elle qui instruisait ses deux fils, qui tenait ses comptes, faisait sa correspondance avec l'intendant de Son Altesse, et conduisait ordinairement les étrangers dans la galerie.

—Elle a dix-huit ans! Voilà ce que je me répétais tout bas, en admirant très-haut de vieux portraits de peintres inconnus ou des toiles délabrées du Lotto et de Bellini.

— Mais pourquoi, lui dis-je, ne vois-je pas votre nièce?

— Elle est allée conduire mes fils chez ma sœur, à la Giudecca, me répondit-il.

Je tournai quelques minutes autour d'un vieux marbre dans lequel il était très-difficile de reconnaître une œuvre grecque, comme l'affirmait maître Bernardo, et je lui posai brusquement cette question qui me brûlait les lèvres depuis que je l'écoutais me narrer l'histoire de sa famille.

— Et pourquoi ne la mariez-vous pas?

— Qui donc? ma nièce? — Ah, Excellence! je ne suis pas assez riche pour lui donner une dot! — Et la pauvre enfant, malgré l'argent qu'elle gagne à faire de la dentelle...—Quand elle est arrivée ici, je l'ai envoyée à Murano comme apprentie dentellière,—elle attendra encore longtemps! Les maris coûtent cher, à Venise, depuis les Autrichiens!

— Mais si votre nièce est jolie, elle peut trouver un mari sans avoir de dot?

— Oh! non, Excellence, — femme jolie est difficile à garder, surtout à Venise. Et comme il faut des swanzigers pour cela, les épouseurs sont rares, à cause des officiers étrangers qui ont assez d'argent pour acheter toutes les jolies femmes des pauvres Vénitiens.

— Mais elles ne se vendent pas aux officiers autrichiens? dis-je au bonhomme.

— Il y en a, répondit-il; mais si toutes ne le font pas, elles le pourraient, et cela suffit pour éloigner les maris.

— Et les amoureux?

— Oh! Excellence, les amoureux: je ne les redoute pas. Ma nièce n'a pas le temps d'y penser.

— En êtes-vous bien sûr? dis-je en riant — bien que je n'en eusse guère l'envie. — Et le soir? la nuit? les amoureux ne peuvent-ils pas venir, sans vous en demander la permission?

— Ma nièce est sage, répondit le vieux Bernardo; — quand elle ne travaille pas, le soir, à sa dentelle, elle va à San Angelo, tout près d'ici.

Allons, me dis-je, cette espèce de juif vénitien est aussi aveugle que Bartholo.

Le soir venu, je repris mon poste au café Nuovo. J'étais tout à la fois triste, agacé, mélancolique et furieux. Je croyais voir clairement que Laura aimait Antonio, puisqu'elle trompait son oncle, et je me disais qu'il fallait renoncer à tout espoir d'être aimé jamais de cette blonde amoureuse. Je me dépitais; je le confesse sincèrement, il y avait dans mon dépit encore plus de vanité blessée que d'amour combattu. Mais les blessures de notre vanité ne sont-elles pas souvent plus vives que les blessures de notre cœur?

— Et quoi! me disais-je, en me flattant comme on fait toujours quand on se parle à soi-même, j'ai rencontré peu de résistance parmi les plus belles et les plus idolâtrées des altières Parisiennes, et une petite fille, née dans les montagnes de la Lombardie vénitienne, résisterait à mon amour? — Sans doute, me répondais-je, car c'est le cœur qu'il faudrait prendre chez cette petite fille, tandis que chez les autres il te suffisait de prendre la vanité ou d'avoir de l'argent. Son cœur est pris, donc adresse-toi à quelque duchesse qui n'ait plus qu'un Français à mettre dans sa collection d'adorateurs.

La raison et la fatuité se disputaient ainsi chez moi, et j'étais tout simplement exaspéré, car la fatuité l'emportait, comme de juste, sur la raison, lorsque le diable me vint en aide.

— Le diable, s'il y en a un! interrompit Baccarat.

— Il y en a même des milliards, dit Steeple-Chase en riant. Laisse donc parler Hauteroche; je suis sûr que son diable est une femme.

— Oui, c'était une femme. — Comme j'étais ainsi partagé entre la volonté de poursuivre de nouveau la conquête de Laura, et la presque

ertitude de ne jamais y réussir, une bouquetière, un peu ridée, qu'on ppelait Lucrezia, probablement par antithèse, vint comme d'habitude ı'offrir un bouquet de violettes de Parme.

Au même moment Laura apparut sur la place Saint-Marc. Je la déignai de l'œil à Lucrezia, et je lui demandai si elle connaissait cette eune fille que je voyais passer chaque fois que j'étais au café Nuovo.

— C'est Laura, la nièce du vieux Bernardo qui garde le palais ıezzonico, me répondit la bouquetière.

— Où va-t-elle ainsi tous les soirs? Lucrezia sourit :

—Est-ce que les jeunes filles, belles comme Laura, n'ont pas toujours n amoureux?

— Mais est-ce seulement un amoureux? demandai-je.

— Ah! vous êtes curieux, signor. Quel intérêt avez-vous à savoir si la elle Laura a un amant ou tout simplement un amoureux?

— Écoute, dis-je à Lucrezia, je te donne vingt francs si tu me dis ce ue tu sais, car tu parais en savoir long. Et, pour captiver la langue e la bouquetière, je lui racontai sommairement mes poursuites inutiles, ı conversation que j'avais entendue entre Laura et Antonio, et je ne ui cachai pas mon découragement.

Après m'avoir attentivement écouté, Lucrezia me dit :

— Laura est sage, j'en répondrais, car elle est fière comme une logaresse. On dit même qu'elle a, malgré qu'elle soit née dans la monagne, du sang rouge dans les veines, et je le crois.

— Mais si elle aime cet Antonio ! m'écriai-je.

— Eh ! signor, connaissez-vous si mal le cœur des femmes? Sait-on amais si la jeune fille innocente a aimé, la première fois qu'elle a eu n amoureux, l'homme ou l'amour? Pour moi, qui suis femme et qui ois m'y connaître, je ne sais vraiment ce que j'en dois penser. — J'ai u aimer beaucoup mon premier amant, et depuis j'ai découvert que était l'homme que j'avais le moins aimé de tous ceux à qui j'ai juré ne éternelle fidélité. — Voulez-vous un bon conseil ?

— Mais je te le demande à tout prix !

— Eh bien ! croyez-moi, essayez encore. Êtes-vous riche?

— J'ai un demi-million ou à peu près. Est-ce assez? dis-je en riant.

— Il n'en faut pas plus, reprit la bouquetière en riant, pour tenter vertu d'une belle et pauvre Vénitienne, qui a tous les instincts les us patriciens. — Parlez encore à Laura, parlez-lui de Paris, de ses erveilles, et proposez-lui de l'emmener avec vous, et vous verrez si le ira encore, ce soir-là, au rendez-vous d'Antonio.

— Je doute fort que ce moyen me réussisse.

— C'est une affaire de temps et d'argent, répliqua la Lucrezia, et si vous voulez, je puis, pour vous épargner une perte de temps précieux, donner en passant quelques bons conseils à la jeune fille.

— Voilà parler limpidement, dis-je, en remettant à la bouquetière un napoléon ; tu raisonnes comme Minerve en ses beaux jours, mais je te prie de ne pas m'effaroucher la colombe en lui parlant trop vivement du vautour.

— Après cela, me dit Lucrezia en baissant la voix, si cette colombe vous échappe, j'en sais une, au moins aussi belle et plus jeune, elle a quinze ans, et qui n'aura pas les mêmes fiertés.

— Je réussirai ou je partirai, dis-je, en repoussant la bouquetière avec dignité.

— C'est une affaire de temps et d'argent, répéta-t-elle en s'éloignant.

Cette infernale Lucrezia avait réveillé en moi toutes les convoitises du Parisien chasseur de femmes, et mis en fuite tous les scrupules et les sages raisonnements. Il est vrai qu'elle n'avait pas eu grand mal à opérer ce mouvement, car mon cœur était pris et ma vanité froissée.

— Eh bien ! donc, me dis-je, guerre à outrance à la vertu de Laura, et si je suis vaincu par cette petite blonde, j'élèverai un autel à la Constance, et je lui sacrifierai chaque matin un exemplaire de *Don Juan* et de *Manon Lescaut*, que j'allumerai avec une des lettres de mes maîtresses passées.

VII

Je m'occupai une partie de la nuit à préparer ce que je dirais le lendemain à Laura. Il faut être bref, concis, clair, chaleureux et persuasif, pensais-je. Et je faisais de longs discours, pleins de promesses extravagantes, en m'adressant à une Jeanne d'Arc en zinc qui illustrait la pendule placée dans ma chambre d'hôtel. — Je ne m'endormis qu'au soleil levant, non sans me répéter : soyons persuasif et bref !

— Ce pauvre amoureux, dit Henri de l'Écluse en riant, comme il nous raconte tout cela avec conviction. — Enfin, tu fus persuasif, sinon bref, puisque tu revins en France avec la belle Laura.

— Laissez parler l'histoire, dis-je à Baccarat et à Mario, l'évocation de tous ces souvenirs, si puérils et si doux, est une allégeance à ses regrets ; laissez-le donc nous raconter comment il détacha le cœur de

Laura du gondolier Antonio. — Pour moi, je suis curieux de savoir quel fut le motif déterminant qui nous amena la blonde Vénitienne.

— Oh ! mon Dieu, dit Hauteroche, ce ne fut que l'amour de l'inconnu, surexcité par l'attrait de la vanité féminine amplement satisfaite.

— Eh ! tu ne te comptes donc pour rien? s'écria Mario.

— Nullement, ma personne, quelque bonne opinion que j'en aie, ne pouvait avoir rien de préférable, aux yeux de Laura, à la personne d'Antonio, sinon le charme et la nouveauté de l'inconnu. Antonio était un beau et solide garçon, qu'une femme moins innocente m'eût certainement préféré. Mais Laura, qui avait si sagement combiné sa vie, savait, à peu de chose près, le genre de bonheur qui l'attendait au mont Venda : — une existence montagnarde, laborieuse et pauvre; l'amour d'un mari, les caresses de ses enfants, — et c'était tout. Jusque-là, ce tout avait été l'impossible pour elle, et c'est pour cela qu'elle avait consacré tant de force, d'intelligence et de sagesse à le conquérir. Mais quand elle eut entrevu un autre genre de bonheur, un bonheur tissu de fêtes perpétuelles, d'adorations voluptueuses, de splendeurs inconnues; un bonheur où tout riait et chantait, où il y avait de l'or, des dentelles, de la soie et des diamants, comme il y en a dans le bonheur des reines, — alors Laura fut prise du vertige de l'inconnu, et je triomphai facilement.

Mais, pour en arriver là, il me fallut une certaine dose de diplomatie et de patience. Pendant plusieurs soirs, je ne fis qu'échouer dans mes poursuites. Après quelques phrases échangées, elle me priait de la quitter, et tremblait à l'idée qu'Antonio pouvait nous surprendre.

Je ne me désespérai pas : — Puisqu'elle me parle sans colère, me disais-je, c'est qu'elle ne m'écoute pas sans plaisir. Les compliments que je lui prodigue m'ouvrent le chemin de son cœur. Un ancien philosophe l'a dit avec raison : « Les flatteries perdent également les femmes et les rois. »

Enfin, que vous dirais-je? J'obtins un soir la promesse qu'elle m'accorderait le lendemain le temps qu'elle donnait à Antonio ; elle devait prévenir celui-ci qu'elle serait retenue chez son oncle.

Un pas de fait en amour, c'est le pas des dieux de l'Olympe. On part, on est presque arrivé.

VIII

Avec quelle impatience j'attendis ce lendemain, et avec quelle anxiété, — car elle pouvait ne pas venir, et alors tout était à recommencer, — je n'ai pas besoin de vous le dire, puisque nous avons tous passé par ces émotions qui, de loin, nous paraissent si futiles, et qui sont pourtant si violentes, si vraies, si acérées, que ce sont peut-être là les plus complètes et les plus vivantes manifestations du cœur.

Je l'aimais réellement, de cet amour-passion dont parle Stendhal, si violent, si beau, et parfois si vivement éteint ! Aussi ce fut avec l'émotion inexprimable d'un premier rendez-vous que j'allai au-devant d'elle jusque sur la place San Angelo, que je la reconnus de loin, et que je sentis son bras se poser sur le mien !

— J'avais loué d'avance une gondole qui nous attendait non loin de là, sur le grand canal ; nous nous enfermâmes avec soin, et pendant que nos deux gondoliers ramaient lentement, en murmurant à demi-voix quelques-unes de leurs chansons, nous passâmes deux heures à nous parler, elle de sa vie passée, moi de sa vie à venir. Je lui peignis avec toute l'éloquence d'un amoureux convaincu, la vie adorable que nous ferait notre amour si elle consentait à venir avec moi à Paris. Je fis briller à ses yeux éblouis la liberté de vivre à Paris selon son cœur — dans ce paradis, rêvé même à Venise, les spectacles l'enchanteraient — les fêtes éclatantes où elle éblouirait par sa beauté tous les regards des hommes, et blesserait les yeux de toutes les femmes ; je m'efforçai d'éveiller en elle tous les sentiments qui dorment au cœur des jeunes filles ; je tâchai de faire vibrer toutes les cordes de son cœur ; j'appelai à mon aide toutes les ressources de mon expérience pour exciter en elle cette soif des plaisirs vaniteux et des voluptés violentes qui ne peut plus s'éteindre.

Je réussis ce soir-là, en partie, dans mon œuvre de séduction. Elle m'écoutait attentivement ; toute son âme était dans ses yeux, qu'elle tenait rivés pour ainsi dire sur les miens, comme pour y saisir le point où la vérité de mes paroles se joignait au mensonge de mes promesses

Elle était si absorbée, qu'elle me laissait ses mains et ses bras que je couvrais de baisers, tout en lui parlant de mon amour et de ses rêves.

Mais ce fut tout ; je rentrai chez moi, ce soir-là, sans avoir obtenu

de Laura ni une caresse, ni même un mot d'espérance. Pourtant je ne désespérais pas, car nous devions nous revoir le surlendemain.

Et puis j'avais semé le mal, et rien ne pousse plus vite dans le cœur d'une fille d'Ève.

IX

— Je ne vous dissimulerai pas, mes amis, que je me reprochais encore assez vivement ce mirage trompeur dont je me servais pour éblouir Laura. Mon intention, alors, n'était pas de l'emmener avec moi; je comptais passer quelques semaines auprès d'elle, j'espérais vaguement que, vainqueur d'abord d'Antonio, celui-ci me vaincrait à son tour, lorsque ma victoire commencerait à me fatiguer, en un mot toutes les coquineries d'un cœur à l'école de Don Juan.

Mais je comptais sans Laura et sans ma passion. Je n'eus pas, en effet, plus tôt triomphé de son cœur, ce qui arriva dans notre deuxième promenade en gondole, que je me sentis plus profondément épris et plus disposé que jamais à accomplir, autant que je le pourrais, toutes les promesses que j'avais faites.

Je n'eus pas le loisir de perdre ces dispositions. — Il n'y avait que cinq ou six jours que j'étais l'amant de Laura, lorsqu'un matin, elle entra tout en larmes dans ma chambre.

— Ah! Paul, mon cher Paul! s'écria-t-elle en se jetant dans mes bras, — tout est perdu, mon oncle sait tout, et c'est Antonio qui le lui a dit!

— Comment cela? lui demandai-je, encore mal éveillé par cette brusque entrée.

— Antonio ne me voyant pas revenir l'autre jour, est venu m'attendre à la porte du palais Rezzonico. Il m'a vue sortir de notre gondole, et cela lui ayant donné des soupçons, il est revenu le lendemain matin s'expliquer avec mon oncle Bernardo. — Celui-ci lui a dit que j'allais chaque soir à San Angelo, que j'y avais été la veille et l'avant-veille, comme tous les autres jours précédents.

— Eh non! oncle stupide! lui a dit Antonio, votre nièce, que je devais épouser aussitôt que nous aurions réuni mille lires, venait chaque soir passer quelques instants à causer avec moi; ou je venais l'attendre à votre porte et je la promenais sur le canal.

— Eh bien! dis-je en riant à Laura, qu'a répondu à cela le sage et clairvoyant Bernardo?

— Mon oncle, furieux, a menacé Antonio de lui faire casser la tête, s'il continuait à me calomnier; mais Antonio est brave, et cette menace ne l'a pas intimidé. Il a continué ses explications, et est parvenu enfin à persuader à mon oncle que j'avais un amant, et il a ajouté que ce ne pouvait être que vous.

— Il faut la suivre, et nous saurons tout, a dit mon oncle.

— C'est ce qu'ils ont fait hier, continua Laura; Antonio m'attendait, caché dans une gondole, près de notre porte; il nous a suivis et il est certain que si nous n'avions pas eu deux gondoliers avec nous, il nous eût rejoints pour se venger.

— Mais, dis-je à Laura, comment sais-tu tout cela?

— C'est mon oncle lui-même qui m'a tout dit ce matin, en me donnant à choisir entre me marier tout de suite avec Antonio ou m'enfermer dans un couvent. — J'ai préféré m'enfuir.

— Et Antonio? t'épouserait-il?

— Oui, car il m'aime; il est comme un fou, et il a juré qu'il t'assassinerait.

Et Laura, agenouillée près de mon lit, les yeux pleins de larmes, me regarda avec un profond sentiment de désespoir :

— Je suis perdue! dit-elle, car tu vas partir, et je mourrai de honte!

Je pris la blonde tête de Laura dans mes bras, et je lui baisai les yeux, en lui disant :

— M'aimes-tu, Laura?

Elle se jeta dans mes bras, et éclata en sanglots.

— Voyons, ma belle adorée, s'il est vrai que vous m'aimez, il ne faut pas pleurer ainsi. Pourquoi pleurez-vous, parce qu'un oncle avare vous a menacée de sa malédiction? ou bien est-ce parce que M. Antonio sait que vous ne l'aimez plus?

— Oh! s'écria Laura, qu'il le sache bien, et puisse-t-il m'oublier comme je l'oublie!

— Eh bien, alors, lui dis-je gaiement, pourquoi ces pleurs? Est-ce que le signor Bernardo a jamais pu mériter qu'on versât tant de larmes pour lui? et par de si beaux yeux, encore!

— Voyons, enfant, embrassez-moi, et remerciez le hasard, ou la jalousie d'Antonio, qui va nous faire partir un peu plus tôt que nous n'avions l'intention de le faire.

— Je pars donc avec toi? murmura Laura, en m'embrassant avec passion.

— As-tu donc douté de mes paroles?

— Oh ! oui, car l'amour a peur.

— Nous partirons ensemble, mais, comme je ne veux pas paraître fuir le seigneur Antonio, je vais te cacher quelques jours à la Giudecca, et je ferai mes préparatifs.

— Je ne veux plus te quitter ! me dit Laura en m'entourant de ses bras ; j'ai peur d'Antonio, mais ce n'est que pour toi.

— Mais moi, qui n'en ai pas peur, je veux qu'il le sache.

— Que vas-tu donc faire ?

— Rien, l'attendre. Il sait bien que je suis tous les soirs au café Nuovo ; s'il veut m'assassiner, il lui est facile de me suivre.

Je gardai Laura toute la journée auprès de moi ; mais, malgré ses supplications, je la quittai le soir pour aller au café Nuovo.

— Tu avais tort, dit Clénio. Un Vénitien jaloux et outragé est une bête dangereuse.

— Pas toujours, répondit Paul, car la première personne que je trouvai au café fut Lucrezia, la bouquetière, qui paraissait m'attendre.

Aussitôt qu'elle me vit : — Vous savez la nouvelle? me dit-elle à voix basse.

— J'en sais plusieurs, mais ce n'est peut-être pas la vôtre.

— Antonio a été trouvé, ce matin à l'aube, étendu sur le seuil du palais Rezzonico. Il était mourant, il avait le délire, ses vêtements étaient mouillés ; on l'a transporté à l'ospitale civile, et le médecin a dit qu'il ne pouvait en répondre. Il paraît qu'un gondolier l'a vu, cette nuit, se promener tout seul dans sa gondole, puis il s'est arrêté longtemps devant la porte de Laúra, avant de se jeter à l'eau. L'autre l'a repêché, il l'a cru mort et l'a couché sur le seuil, en appelant le vieux Bernardo. Mais personne n'ayant répondu, le gondolier a eu peur qu'on ne l'accusât d'avoir voulu noyer son camarade, il s'est enfui. — Voilà ce que l'on dit à l'Arsenale et sur le canal Grande.

— Le pauvre garçon ! m'écriai-je involontairement. — Et Laura ? dis-je à la bouquetière qui me regardait avec une bizarre attention.

— Oh ! Laura, vous savez sans doute mieux que tout autre où elle est allée ce matin.

Et elle ajouta mystérieusement :

— Croyez-vous tout ce que l'on a dit à l'Arsenale et sur le canal Grande?

— Que voulez-vous dire ?

— On dit qu'un riche étranger aurait payé pour cela dans la gon-

dole d'Antonio et qu'il aurait profité de sa distraction en passant devant les fenêtres de sa belle, pour lui faire goûter l'eau des lagunes?

— Vous êtes folle, lui dis-je. Elle se rapprocha de mon oreille.

— Rassurez-vous, signor, je suis discrète; mais je sais tout l'intérêt que vous aviez à ce qu'Antonio pût se taire pendant quelque temps. Vous avez du bonheur de ne pas l'avoir tué du coup.

— Allez au diable! m'écriai-je, en la repoussant.

— J'y vais, répondit-elle avec un grand calme, mais je vous conseille de ne pas vieillir à Venise; Antonio peut guérir d'abord, et puis, quoique Français, vous pouvez entendre parler un jour des juges autrichiens.

— Que la peste t'emporte, maudite femme!

Et je sortis dans un état de colère et d'indignation que vous pouvez vous expliquer facilement.

En revenant chez moi, grâce à la fraîcheur de l'air, je repris bien vite un peu de calme et de sang-froid.

— Çà, raisonnons, me dis-je, et établissons nettement la situation: — D'un côté, Laura, qui est charmante, que je commence à aimer follement, et qui paraît me le rendre avec conscience; — de l'autre, une mauvaise affaire, des bruits absurdes, mais vraisemblables, colportés par cette bouquetière de Satan. Voilà qui pourrait nous rendre le séjour de Venise très-désagréable, à Laura et à moi. Rien ne m'empêche de partir que ma mission artistique, mais je leur montrerai Laura, et je leur dirai: — Voilà la vraie synthèse de l'art vénitien, disputez-vous là-dessus, messieurs les néo-plastiques et messieurs les idéalistes! Donc, je pars, nous partons, et plus tôt demain que plus tard.

En rentrant, j'annonçai cette décision à Laura; elle la reçut avec des transports de joie, qui me ravirent.

Mes bagages de touriste étaient légers; ceux de Laura, bien plus légers; nous eûmes bientôt fait nos malles. Dès le matin, nous allâmes dans le quartier des Juifs, au Ghetto, et j'achetai à Laura une foule de bagatelles dont elle avait été privée jusqu'alors.

Ce furent des rires, des baisers, des éclats de joie à faire envie à plus morose des Turcs du Riatto.

Nous restâmes plusieurs heures au Ghetto, choisissant ici des colliers d'ambre venant d'Orient, là, des colliers de corail de Naples; ici, des tissus transparents des Indes, des burnous algériens; là, des perles de Barbarie; — que sais-je encore! Enfin, nous sortîmes du Ghetto, Laura revêtue d'un adorable costume, moitié vénitien, moitié asiatique;

portant une petite valise pleine de colifichets, de fanfreluches et de curiosités, digne d'une jeune sultane.

Nous sortîmes de Venise, en gondole, par le canal de la Brenta ; je dis adieu à la ville des doges, en tenant dans mes bras la belle tête de Laura, dont les yeux ne quittaient pas les miens. Elle pleurait, mais ce n'était pas Venise, ce n'était pas sa famille, ce n'était pas son fiancé, qui faisaient couler ses larmes; c'était la joie et l'amour ; c'était le ravissement où vous jettent les premières lueurs d'une vie heureuse, nouvelle et inconnue !

— Naturellement j'avais laissé ignorer à Laura ce que m'avait dit la bouquetière.

En quittant Venise, mon intention était de prendre le chemin le plus court pour arriver vite à Paris. Mais si l'homme propose, c'est l'amour qui conduit, quand il est du voyage. — A Milan, je compris que j'étais lié sérieusement, par un pacte de cœur, à ma blonde fugitive. Les deux fois vingt-quatre heures que nous venions de passer ensemble, m'avaient ouvert de nouveaux horizons. — De Venise à Milan, je venais de faire un véritable voyage de découvertes autour de ma maîtresse. Dans ce long et adorable premier vis-à-vis, je n'avais admiré d'abord qu'une jeune montagnarde à peine civilisée par l'esprit vénitien, et j'avais fini par trouver une Velléda italienne, dont une éducation française devait faire rapidement une radieuse Corinne, avec le pédantisme en moins, et la naïveté de l'amour en plus.

Chaque minute de ces premières heures d'abandon me dévoilait des trésors, que je n'avais même pu soupçonner dans nos rapides et rares entrevues de Venise. C'étaient des délicatesses d'impression charmantes; des révélations spontanées ; les plus purs et les plus fins instincts de l'art, de la grâce, et du sentiment.

J'étais, comme saint Paul, ravi dans un ciel supérieur à tous les cieux. Laura m'apparaissait alors comme un de ces diamants fabuleux qui, cachés à tous les yeux, pendant des éternités, dans leur gangue d'argile ou de calcaire, et mis en pleine lumière par quelque hasard, deviennent l'orgueil des rois les plus orgueilleux. — « Je serai, pensais-je avec fierté, tout à la fois le chercheur obscur qui l'a découvert, le lapidaire artiste qui l'aura poli, et le roi jaloux qui gardera pour ses yeux seuls ses plus lumineux reflets. »

Mais Laura parlait à peine le mauvais français des cicerones ; — elle avait l'intuition des plus rares créations de l'intelligence humaine, — mais elle était ignorante comme une fleur. Je ne voulus pas la produire ainsi, si belle et si naïvement inconsciente de sa valeur, dans le monde

parisien où elle devait occuper un des trois ou quatre trônes de la mode, qui appartiennent à quelques femmes par le droit de la beauté, de la grâce et de l'intelligence.

Puis, je craignis la brutalité d'une transition trop rapide. — Passer en quelques jours de sa vie silencieuse et calme de Venise, à l'existence active, inquiète et bruyante qui l'attendait à Paris, c'eût été une trop violente secousse pour cette âme, qui naissait à la vie de l'amour, et dont les ailes n'avaient encore heurté qu'un obstacle : — Antonio.

Mes souvenirs se pressent, comme des visions ardentes, devant les yeux de mon esprit; j'écoute leurs voix; et si vous les faites fuir par vos ironies, je ne saurai plus rien vous raconter...

— Parle, dis-je à Paul, qui paraissait réellement très-ému; — parle pour moi et pour Henri, ajoutai-je en lui serrant la main.

— Oui, dit Henri, ton récit commence à m'intéresser comme Œdipe dut l'être, la première fois qu'on lui parla du sphinx.

— Je faisais ces réflexions diverses, reprit Hauteroche, le premier soir après notre arrivée à Milan. — J'avais laissé Laura à l'hôtel *Marino*, et, sous le premier prétexte venu, j'étais sorti seul. — Je désirais me recueillir et arrêter mes projets. Je sentais que je n'étais plus le même homme qu'à Venise; j'étais donc obligé de regarder en dedans de moi-même. J'allai me réfugier dans une des nefs collatérales du Dôme. — Le soleil descendait à l'horizon. — Il me semble me voir sous ces voûtes immenses, assis près d'un pilier. Autour de moi s'étendaient de prodigieux reflets dorés, qui tombaient des hautes verrières jaunes, illuminées par un splendide soleil couchant.

Oh! mes amis, que cette soirée me paraît loin de moi! En vous parlant de cela, il me semble que je vous raconte une de ces visions enchanteresses qui ont passé devant nos yeux éblouis de petits enfants, lorsque, assis sur nos chaises, nous écoutions dans quelque vieille église le chant sublime des saintes allégresses, ce *Te Deum* solennel qu'improvisa saint Augustin, le jour de sa purification. — Moi aussi, je chantais un *Te Deum* amoureux, ce soir-là, tout seul sous la forêt des piliers de marbre du Dôme de Milan!

X

Je revins à l'hôtel *Marino*, résolu de faire parcourir à Laura une partie de l'Italie et de la France méridionale, avant de venir à Paris.

– L'Italie, ce sera encore Venise pour toi, lui dis-je, et en voyageant ıvers la Provence, nous aurons le temps de te préparer doucement ›venir, non-seulement française, mais encore la plus charmante des siennes. Et puis, nous n'arriverons ainsi à Paris qu'au beau nent, vers la fin de novembre.

– Fais de moi à ta volonté, me répondit Laura ; mais, aime-moi ours !

– Nous voyagerons à petits pas ; nous irons cueillir des violettes à me ; nous saluerons en passant la tour penchée de Pise ; nous réveil- ns le bruit des baisers d'amour à Florence ; nous irons le dire à ıe, et nous nous endormirons quelque temps dans notre bonheur à les, la ville des paresses et des amoureux ! — Le matin, nous ıs ensemble les plus beaux poëtes français contemporains : le doux ard de Nerval ; Théophile Gautier, le peintre à la plume chargée ayons pris au soleil ; — Victor Hugo, le maître. — Puis nous par- rrons les pères de la langue depuis Corneille jusqu'à Voltaire, en ıant par Racine, La Fontaine, Molière et Jean-Jacques. Ainsi tu ıs familiarisée avec le génie français, et rien de lui ne te sera plus nger.

uis nous visiterons, à l'heure où les Anglais sont muets, les monu- ıts publics et les galeries de tableaux, et je te dirai l'histoire de ›rit humain. — Le soir, nous irons au théâtre, drame ou opéra, et pprendras là quels langages divers parlent les passions au cœur 'homme.— Et la nuit, je te raconterai l'histoire éternelle des astres, ɜ te montrerai Dieu caché derrière les étoiles, et bénissant tous ɪ qui aiment !

el fut mon programme, et il fut exécuté à la lettre, ce qui est rare r un programme, et surtout pour un programme d'amoureux.

aples nous retint plus d'un mois dans ses molles langueurs. Nous ıurmurâmes souvent les plus belles pages de *Graziella*, ce doux me, en prose, d'un poëte qui a médit, depuis, des vers trop harmo- ıx, qui ont fait sa réputation. — Ah ! si Lamartine avait vu couler armes que versait Laura, lorsque, assis sur la plage d'Ischia, nous ıns les pages éloquentes des *Méditations* et de *Graziella*, — comme ût regretté d'avoir quitté la langue dorée d'Apollon pour l'idiome bare de la politique !

nfin, cinq mois après notre départ de Venise, nous arrivions à Paris, plus épris encore, et Laura transfigurée.

e n'était plus la jeune fille qui passait rapide le soir sur le quai Esclavons, pour aller compter ses épargnes avec un vulgaire gon-

dolier. L'horizon de son esprit s'était élargi, et aussi celui de son cœur et de ses désirs. Elle ne rêvait plus la vie rude et isolée du Monti Venda, ni les gros enfants courant, pieds rouges et nus, les cheveux en broussailles, dans les pierres de la route escarpée.

A Venise, elle donnait bien des leçons de musique aux fils de son oncle Bernardo, et elle leur faisait faire des croquis des tableaux de la galerie Rezzonico; — mais elle avait le savoir-faire sans l'inspiration.

Ce fut l'amour qui la fit artiste. Ses instincts développés se transformèrent rapidement en une véritable puissance d'observer, de sentir et de créer.

Elle avait chanté la *Ballade à la lune*, d'Alfred de Musset, sur un air qu'elle improvisait, un soir, avec un piano de hasard qui se trouvait dans notre chambre d'hôtel, à Nîmes, — et les Nîmois, qui ont tous le sentiment musical, comme les Allemands, avaient formé des rassemblements sous mes fenêtres, et avaient applaudi avec le même transport, et la musique du compositeur et la voix de la chanteuse.

A Florence, dans l'église San Lorenzo, elle m'avait surpris par ses remarques pleines de sagacité sur les statues de Michel-Ange, communément appelées l'*Aurore* et le *Crépuscule*. Rien ne justifie suffisamment ces appellations, et Laura, dans ses remarques critiques, me parut donner à ces deux chefs-d'œuvre leur véritable signification.

D'ailleurs, elle parlait maintenant de Léonard de Vinci, de Raphaël et de Titien, avec la science et le goût pur d'une patricienne du XVIe siècle, élevée au milieu des plus rares chefs-d'œuvre. Je lui ai demandé souvent si elle ne se souvenait pas d'avoir vécu au temps de Léon X ou de Jules II. On aurait dit d'un esprit longtemps endormi, qui se réveille tout à coup et se souvient.

Mais, en dehors de ces qualités plus sérieuses, elle possédait aussi les plus féminines intuitions. Tout ce que la grâce, la coquetterie, le désir de plaire et de dominer peuvent suggérer à l'imagination de l'élégance la plus mondaine, elle le trouvait, elle l'inventait, sans recherches et sans hésitations.

XI

Ce fut elle qui organisa notre existence à Paris.

Quelques semaines avant notre arrivée, j'avais écrit à notre ami Léon de Montcalm, de nous préparer un logement. — L'avez-vous

'ant son départ pour le Mexique? C'était notre maître à tous.
ilili dans les plus exquises recherches du goût parisien. —
tais sur lui, comme Saladin sur le génie de *la Lampe mer-*

ive, lui écrivais-je, avec une jeune femme que j'ai arrachée à
de Corrège, et dont je suis littéralement fou. Imagine-toi Corinne
, Mme Récamier et Mlle de Fontanges, avec les plus beaux cheveux
u monde corrégien. Il faut que ta vieille amitié nous prépare un
oureux dans un palais digne de la princesse de Bagdad. — Ne
pas; — j'ai encore environ deux cent mille francs comptant,
le en crédit; j'espère tout dépenser en moins d'un an... Après
n du monde! comme disait Louis le Bien-Aimé, — et peut-
it un an sera-ce la fin de son amour, à elle! mais j'en mourrai.
donc mon cercueil le plus riant, le plus rose, le plus poétique,
iche que pourra l'inventer ton imagination orientale. Mais fais-
etit, afin qu'on n'y puisse tenir au plus qu'à deux. »
tre reçue, Léon s'était mis en campagne; il avait loué pour
petit pavillon dans l'avenue de l'Impératrice, tout près de l'Arc
iphe. — De grands arbres, une pelouse, une vue panorami-
soleil couchant, sur le bois de Boulogne, le mont Valérien, et
de l'Impératrice; une grille sur l'avenue, cachée sous un
e lierres, de clématites et de chèvrefeuilles, voilà pour l'exté-
notre nid.
térieur, Léon avait prodigué ses plus délicates conceptions et
purs raffinements de sa parfaite entente du confortable amou-
Mais il n'y avait pas un mois que nous étions cachés dans cette
'aite, que Laura avait tout changé, tout transformé. Sa jeune
de l'élégance et du beau opéra des merveilles, et Léon, qui
uelquefois sourire à notre bonheur, avouait qu'il n'était plus
l'elle qu'un vieil académicien, — une perruque.
est vrai que la haute et rare fantaisie de Laura me coûtait
te mille francs de plus; mais nous ne savions plus compter,
ni l'autre, — pas même les jours, tant ils passaient rapi-

i se passaient-ils, ces jours si rapides? — Que sais-je!
bonheur n'a pas de mémoire, puisqu'il est sourd, muet et

est la meilleure définition du bonheur que j'aie encore pu me
mais comme il est bon et sage d'être ainsi aveugle, sourd et
– Aux yeux du monde nous vivions à peu près comme tout le

monde. J'avais gardé mon petit appartement de la rue Tronchet, où j'habitais ostensiblement. Par quelques-unes de mes relations dans le monde international qui campe aux Champs-Élysées, j'avais fait présenter Laura dans quelques salons anglais et américains; elle s'appelait Mme Laura Faretti.

Elle était musicienne comme une Italienne, elle chantait comme Grisi. Je lui avais donné un maître de piano à qui elle donna bientôt des leçons. On lui conseillait de débuter au Théâtre-Italien. Verdi, qui dînait souvent avec nous, lui disait : Vous êtes la musique quand vous chantez, et l'harmonie quand on vous regarde.

C'était la vie de l'amour et de l'amitié. Nous avions des amis par notre jeunesse, par notre gaieté, par la grâce attractive de Laura, par ses dîners un instant célèbres où elle réunissait tous les arts et tous les mondes.

Je ne m'apercevais pas que ma petite fortune descendait rapidement à l'abîme.

On disait en nous voyant : Ils sont heureux. Au Bois, à l'Opéra, aux Italiens, dans quelques salons des Champs-Élysées et de la Chaussée-d'Antin, on nous voyait un peu partout, mais nous n'étions nulle part, hormis pour nos amis d'élection.

On nous voyait, mais on ne pouvait nous saisir : — Nous étions deux apparitions errantes, deux fantômes nageant dans le bleu.

Quand le moment fut venu, où il est de mauvais goût de rester à Paris parce qu'il n'y a plus de bougies à allumer, ni de chevaux à éreinter, nous fîmes comme les autres; notre joyeux nid fut abandonné, — pour aller où? — Je m'en souviens à peine. — A Biarritz, à Ems, à Bade, à Hombourg, — peut-être même sur la Jung-Frau? Ce que je me rappelle, en dehors d'une excursion en pleine Forêt-Noire, c'est notre vie intime, la vie de nos cœurs et de notre esprit. Oh! les douces matinées et les longues veillées! — Il me semble que nous vivions en nous, pour nous, et de nous seuls. Le reste a passé devant mes yeux comme des tableaux amusants de chromatropes anglais, dont la mémoire ne conserve qu'un charivari de couleurs. Je ne sais vraiment si on nous voyait, mais nous, nous ne voyions rien, tant nous étions absorbés dans la contemplation de nous-mêmes. — Cela dura six mois depuis notre arrivée à Paris, — six mois, — six jours, six minutes.

— Six mois, et trois mois de voyages en Italie et en Provence, cela fait neuf minutes de bonheur, dit Steeple-Chase raillant.

— Tu peux te vanter, dis-je à Hauteroche, d'avoir une vie bien

remplie.— Qui de nous pourrait retrouver, autant que toi, des minutes de bonheur dans sa vie?

— Mais le réveil! répondit Hauteroche.

— Le bonheur est donc un sommeil plein de songes? demanda Baccarat.

— C'est peut-être bien, dis-je, l'absorption de tout l'être dans une seule pensée, — ou plutôt dans une seule sensation : — moi et elle, — *elle*, c'est-à-dire *moi* encore!

— C'est de l'égoïsme, dit Baccarat.

— Eh bien! — et ceux qui sont heureux sans être amoureux, en dépit de la romance, — qu'en fais-tu donc? — me demanda Marie.

— Ta définition est trop restreinte, dit Baccarat. — Montons sur les hauteurs, et cherchons le sommet où l'on puisse tout embrasser et tout synthétiser d'un seul mot.

— A quoi bon? dit Hauteroche. — Le bonheur, pour moi, ce fut l'oubli de tout dans un seul sentiment, dans une seule ivresse. — N'en est-il pas de même pour tous ceux que vous avez rencontrés jouissant de leur minute heureuse? — Pourtant, j'avais quelquefois des coups de soleil sur l'avenir. — C'était quand j'étais obligé de me rappeler que mes ressources touchaient à leur fin; — que le jeu de la veille n'avait pas rempli le vide de ma bourse, ou en avait creusé un plus profond. — « Après moi la fin du monde! » me répétais-je pour m'étudier, mais je pensais aussitôt que la fin du monde c'était la perte de Laura!

XII

Pouvais-je songer à perdre Laura? — Mille fois elle m'avait donné des preuves charmantes de son amour. Combien d'heures rieuses nous avons passées, au retour de nos excursions quasi mondaines, elle à me raconter les amoureux propos qui l'avaient partout accueillie, — moi à l'écouter rire si franchement!

— Un soir entre autres, pendant que sa femme de chambre la déshabillait, et que je rêvais sur un petit canapé, au fond de sa chambre, elle ne tarissait pas de mots amusants sur tous ceux que nous avions rencontrés. Tout à coup elle vint à moi, à demi nue, et riant d'un si beau rire que je crois l'entendre encore :

— Sais-tu ce que m'a appris le duc de San Croce, ce soir, chez la comtesse Giovanni? — dit-elle en s'asseyant près de moi.

— Il t'a appris qu'il t'aimait?

— Non-seulement cela, mais encore que si je voulais retourner en Italie avec lui, — à Naples, — il verserait à mes pieds cent mille francs par an.

— Et qu'as-tu répondu? lui demandai-je avec une secrète terreur, en l'attirant dans mes bras.

Elle prit l'air sérieux d'un petit enfant grondé par sa mère : — Monsieur le duc, lui ai-je dit, combien peut-on faire de femmes malheureuses par an, avec cent mille francs? — Il a pâli, et s'est esquivé en me lançant un regard furibond. Il paraît que ce cher duc a des remords!

— Mais, lui dis-je, sais-tu qu'avec cent mille francs par an, — et San Croce peut les donner sans sourciller, — une jeune reine comme toi serait peut-être heureuse.

— Est-ce qu'il faut tant d'argent? — Ne m'aimes-tu pas, et ne suis-je pas la seule aimée de toi? — Je ne sais pas si nous sommes pauvres, mais tous les trésors et tous les ducs de San Croce du monde valent-ils ton amour?

— Ce soir-là même je songeais à partir pour Hombourg, afin d'essayer de renouveler mes cinq cent mille francs, réduits à cinq mille louis comptant. Vous savez comme ces dernières effigies de la fortune se fondent dans la main. Je ne cachai pas à Laura l'état de mes finances, et je lui fis part de mon projet.

— Allons à Hombourg, me dit-elle, tu gagneras un million, car je te regarderai jouer, et je te porterai bonheur!

A Hombourg, après huit jours d'incertitude et de fièvre, je finis par réaliser une perte de vingt mille francs. J'eus le courage de m'arrêter. J'étais trop amoureux pour risquer mon cœur sur une carte. Il me restait quatre-vingt mille francs, c'était encore un an de bonheur.

— Alors commença une nouvelle vie pour nous.

Chaque matin, je me demandais où me conduirait cette passion impérieuse, qui me tenait agenouillé aux pieds de ma blonde Vénitienne et me rendait inhabile à me créer un avenir social, quel qu'il fût. Cette pensée me rendit souvent rêveur, distrait, sombre. — Laura crut que mon amour s'éteignait. — Il s'éleva entre nous, à petit bruit, lentement, mystérieusement, mais sans relâche, un mur impitoyable. Et pourtant jamais je ne l'ai plus aimée que dans ce temps-là. Ma pensée était sans cesse occupée d'elle. — Si je me reprochai mon inaction, mon inutilité dans la vie, c'est que je voyais s'approcher le moment terrible où toutes les ressources seraient épuisées. — Mais que

... — Pour être sans cesse auprès d'elle, j'avais tout négligé;
s perdu peu à peu mes relations les plus influentes. Je n'étais plus
ré que d'amis jeunes et riches, dévorés par toutes les convoitises;
lésiraient m'enlever l'amour de Laura. L'idée de toute occupation
épouvantait mes habitudes; j'étais inepte aux spéculations finan-
s. — Je n'osais même plus me répéter ma royale maxime : —
moi, la fin du monde. — J'avais horreur de cette fin, et j'appe-
moi tous les étourdissements de la passion la plus insensée. —
is alors de véritables accès de folie amoureuse; je voulais mourir
les bras de Laura; mais je voulais aussi qu'elle mourût avec moi.
la loi fatale de l'égoïsme.
urtant je n'osais lui dévoiler toutes ces misérables pensées!
la voyais souvent triste; — souvent je surpris des larmes dans ses
, — mais je ne sais quelle farouche indécision m'empêchait de
naître entre nous une franche et complète explication. — Pou-
e lui dire qu'il nous fallait renoncer à cette vie toute pleine d'en-
tements parisiens et de paresses orientales? — N'allait-elle pas
andonner aussitôt, pour retrouver, avec un autre, toutes les fêtes
e ne pouvais plus lui donner!
ces pensées, je me sentais devenir fou, je multipliai les expédients,
me jetai avec une ardeur sauvage dans de ruineuses extrava-
es.
ous n'en avez pas été témoins, car, par un hasard étrange, les
amis à qui je puisse raconter cette histoire sans trop rougir, sont
les seuls qui n'aient pu en suivre les folies. Cela n'a duré qu'une
n. Vous étiez alors absents de Paris. — C'est tout au plus si vous
ndîtes parler de nos soirées, de nos bals, de nos fêtes vertigi-
es.
furent des soupers sur le lac d'Enghein, à la lueur des flam-
ux et aux chants de chœurs d'harmonie composés des meilleurs
phonistes allemands et russes. — Ce furent des dîners de Paris,
gés sur les falaises de Dieppe, dans des tentes de pourpre que
rait pas désavoués le roi-soleil lui-même. — Que sais-je encore!
Des bals qui commençaient le lundi soir pour finir le mercredi, et
me coûtaient cinq mille francs, — seulement en bougies roses et
laces tortoniennes.
aturellement, au milieu de ces folies, l'abîme s'agrandissait sous
fortune, et le mur qui me séparait de Laura s'élevait sans
e.
lle avait des caprices, des satiétés, des jours de spleen. — Il lui ar-

rivait de quitter tout à coup la salle à manger, où nos convives perdaient ouvertement la raison, et je la surprenais à pleurer dans sa chambre.

Maintenant, je sais pourquoi coulaient ses larmes ; — mais alors je ne savais que me plaindre et l'accuser. Vous ne le croiriez pas, ô septiques ; elle pleurait sur mon amour qu'elle croyait mort, sur le passé qui fuyait, sur l'avenir qui lui paraissait morne et vague comme la tombe.

M. de Hauteroche se tut.

XIII

— Mon cher Hauteroche, dit Marie, tu nous avais, je crois, parlé d'un drame, et tu ne nous donnes qu'une élégie...

— Rassure-toi, voici le drame qui s'approche... Un drame sans cris, sans tumulte, sans plaies béantes... mais d'autant plus terrible qu'il est plus calme, plus taciturne, et que son dénouement...

Après un soupir :

— Laura s'enfermait souvent pendant toute la journée dans son atelier, — un réduit adorable — où elle aimait tantôt à peindre de souvenir des paysages vénitiens, tantôt à composer des mélodies étranges sur un piano qui avait accompagné les derniers chants de la Malibran. — Que d'heures j'ai passées à la porte de ce sanctuaire, écoutant sa voix pleine de tristesse, ou regardant sa main, souvent appesantie par une secrète pensée !

— Mais j'arrive au drame :

— Jean, ce valet de chambre, qui me prête aujourd'hui l'argent qu'il m'a volé dans ce temps-là, — Jean vint un matin me dire mystérieusement qu'un monsieur râpé, qu'il supposait un recors ou un homme de loi, demandait avec instance à me parler.

— Je compris qu'il s'agissait d'une lettre de change de trois mille francs, que j'avais souscrite deux mois auparavant à un agent de malheur, un agent d'affaires, moyennant une avance de quinze cents francs en argent sur le petit héritage d'une de mes tantes, vieille fille pauvre, qui s'était faite avare pour me constituer une petite fortune après elle.

J'allai trouver Laura, et lui dis qu'une affaire de famille, une affaire impérieuse, me forçait à m'absenter pour quelques jours, — huit jours

au plus. Il s'agissait, lui dis-je, d'aller recouvrer un héritage. — Je voulais dire que mon intention était d'aller raconter à ma pauvre vieille tante mes embarras d'argent, et lui demander les trois mille francs nécessaires pour acquitter la maudite lettre de change. — Mais je ne pus consentir à faire connaître à Laura ces détails misérables de l'état de ma position financière.

— J'allai frapper à la porte provinciale, et racontai à la sœur de ma mère une partie de mes embarras.

La pauvre chère femme m'embrassa, me déclara que toutes ses économies, — environ dix mille francs — étaient à moi... mais elle exigea que je restasse au moins une semaine à lui tenir compagnie — « pour lui rappeler sa sœur, à qui je ressemblais trait pour trait. » — Et elle ajouta, avec cette sensibilité particulière aux vieilles gens qui vont mourir : « — Peut-être cela gênera-t-il vos projets, mon beau neveu, mais pour la dernière fois que je vous ai sous ma tutelle, il faut m'obéir, et me donner la suprême consolation d'embrasser ma pauvre sœur en vous embrassant. »

Je restai huit jours auprès de cette bonne et aimable parente. Elle ne me quitta pas sans me recommander à plusieurs reprises — d'économiser ses économies ; — car « l'argent, au contraire des maladies, disait-elle, nous vient à pas lents, et nous quitte d'un pied leste. »

XIV

Quand j'arrivai à notre petit nid de l'avenue de Saint-Cloud, je le trouvai désert. — Moins heureux que le pigeon de la fable, je n'avais pas été courir les aventures de voyage, et pourtant, au retour, je ne retrouvais pas ma compagne.

Laura était partie ! mais où ? — pourquoi ? — comment ? — Ce fut Jean qui se chargea de répondre à ces questions.

— Le deuxième jour après le départ de monsieur, — me dit-il, — madame alla à l'Opéra-Comique avec M. le duc de San Croce,— comme monsieur sait que cela avait lieu souvent; mais madame rentra triste, si triste, que nous avons tous cru que madame avait reçu une mauvaise nouvelle. Cependant, d'après ce que m'a dit Mlle Léontine, depuis le départ de madame, il paraît qu'étant au lit, et avant de s'endormir, madame aurait murmuré le chant d'*Haydée*, dans la scène du songe, qu'elle venait d'entendre au théâtre. Puis, le lendemain matin, madame

a fait remplir une seule malle, s'est fait conduire à la gare de Lyon, et a dit à Mlle Léontine qu'elle reviendrait le surlendemain....

Je laissai là Jean et ses discours, et je montai à la chambre de Laura, convaincu que j'y trouverais une lettre, un mot, — le mot de cette fantaisie énigmatique. — Mais je ne trouvai rien.

Jean, qui me suivait et qui avait deviné ma pensée, s'évertuait à me répéter :

— Madame a dit, en montant en voiture, qu'elle ne prévenait pas monsieur de son départ, parce qu'elle serait rentrée avant le retour de monsieur.

Je n'écoutais pas Jean. Mais quand toutes mes recherches n'eurent amené aucun résultat, je l'interrogeai :

— Voyons, lui dis-je, quel jour Laura est-elle partie ?

— Vendredi matin.

— Et le jeudi soir elle est allée à l'Opéra-Comique avec le duc de San Croce ?

— Oui, M. le duc est venu prendre madame, mais c'est John qui a conduit. Madame est rentrée à minuit et demi, s'est fait déshabiller, et à dit à Mlle Léontine, en la renvoyant : — Vous me réveillerez demain matin à six heures. Ce soir, préparez-moi une petite malle de voyage ou un grand sac de nuit.

— Madame va donc en voyage ? a demandé Mlle Léontine.

— Oh ! je ne vais qu'à Fontainebleau, et je serai revenue avant l'arrivée de Paul, a répondu madame avec un grand soupir.

— Et puis ?

— Et puis, monsieur, le vendredi matin, à cinq heures, Léontine a trouvée madame déjà habillée ; elles ont rempli une petite malle ; madame avait ordonné à John d'atteler, et John l'a conduite à l'embarcadère du chemin de fer de Lyon.

— Et le duc de San Croce ?

— Il est venu ce matin demander si madame était de retour. Il paraissait croire que madame était allée retrouver monsieur.

Je multipliai les questions, mais Jean était alors de bonne foi, il ne savait rien de plus que ce qu'il m'avait dit.

Je courus chez San Croce, et le trouvai prêt à monter à cheval.

— Ma foi, mon cher, me dit-il en me tendant la main, j'allais passer chez vous en conduisant ce pauvre Malbrough au bois. J'étais inquiet, mais me voilà rassuré. Vous allez bien, donc Mme Faretti est en bonne santé.

— En êtes-vous bien sûr ? lui dis-je.

Il me regarda tout ébahi.

— Mais je le crois bien, répondit-il, — des amoureux comme vous ne sont jamais malades l'un sans l'autre ! — Mais au fait, ajouta-t-il aussitôt, je vous trouve l'air tout bouleversé ; qu'y a-t-il donc ?

— Monsieur le duc, je venais vous demander la nouvelle adresse de Laura, — je veux dire de Mme Farretti...

Il sauta de son cheval.

— Comment ? n'est-elle pas allée vous rejoindre ?

— Je vous demande où est Laura ?

— Oh ! oh ! dit le duc réellement stupéfait, voilà qui est étrange, et je vous prie de monter chez moi pour nous expliquer...

Je soupçonnais le duc, — à tort, — mais tout alors me démontrait que c'était lui qui m'avait enlevé Laura. Je lui pris le bras et lui dis à demi-voix :

— Monsieur, c'est moi qui vous demande des explications, et toutes les explications possibles !

— Sur Dieu, je ne sais rien. La preuve, c'est ma parole. Venez donc dans mon cabinet — et il m'entraîna dans son cabinet. Il resta debout devant la cheminée ; je me laissai tomber sur une ottomane.

— Voyons, mon cher ami, me dit le duc avec une expression résignée, me voilà prêt à répondre à toutes vos questions. Vous m'effrayez, ma parole d'honneur, tant vous paraissez accablé ; — pourtant, n'oubliez pas, je vous prie, que sir Malbrough est d'un naturel très-impatient, et que je lui dois quelques égards, puisqu'il m'a fait déjà gagner, en deux ans, une centaine de mille francs.

— Ceci est sérieux, répondis-je ; mais, ce qui l'est davantage, c'est que Laura est partie précipitamment le lendemain du jour où vous l'avez accompagnée au théâtre...

— Eh bien ! et la conclusion ?

— J'en conclus que vous avez dû savoir à minuit où elle devait aller à six heures du matin, et je vous le demande.

— Le diable m'emporte si je le sais ! répondit le duc. Mme Farretti m'a dit, en me quittant pour monter dans sa voiture, qu'elle pensait vous voir le lendemain. Voilà tout ce que je sais.

— Point d'ambages, dis-je au duc en me levant ; vous avez aimé Laura, du moins vous le lui avez dit, et elle est allée attendre à Naples les cent mille francs par an — que vous lui avez promis !

San Croce me parut légèrement ému ; il fit quelques pas en silence, puis il me dit :

— Mon cher Hauteroche, vous mettez le doigt sur une plaie encore

ouverte; je vous pardonne, parce que vous-même venez d'être blessé profondément; mais, écoutez-moi bien, et croyez en mes paroles : — J'aime encore Mme Farretti, je l'avoue; mais, après l'accueil que mon amour en a reçu, je me suis résigné à ne l'aimer qu'en esprit. — Je vous jure que je ne suis pour rien dans son départ, et que j'ignore absolument où elle est.

Il me prit la main :

— Je vous donne ma parole d'honneur que cela est la vérité.

Il n'y avait pas à s'y tromper : son accent, sa physionomie, son geste, son regard, tout me disait : — Il aime Laura, mais ce n'est pas lui qui te l'a enlevée.

— Je vous crois, lui dis-je; mais, je vous prie, n'avez-vous rien remarqué le soir où vous allâtes à *Haydée ?...*

— *Haydée !* s'écria San Croce, — vous avez raison, ce nom me remet en mémoire certaines remarques que je fis ce soir-là, et auxquelles je n'attachai alors aucune importance... Mais aujourd'hui, elles jettent une lueur complète sur ce qui nous paraît si obscur.

Et le duc s'assit près de moi et me dit :

— Je ne vous cacherai pas, mon ami, — car, quoique vous ayez été plus heureux que moi auprès de Laura, vous êtes toujours resté un ami pour moi, — je ne vous cacherai pas que j'avais déjà cru reconnaître, depuis quelque temps, une certaine transformation dans le caractère et les sentiments de Mme Farretti. — Elle était souvent distraite; elle ne montrait plus si souvent ses dents incomparables dans ce beau rire sonore qui me faisait toujours tressaillir. — Symptôme des plus graves, mon ami; — elle n'était plus coquette ! Elle paraissait dédaigner ces triomphes charmants que les femmes aiment tant à remporter sur les autres femmes. Sa beauté ne paraissait plus lui sourire, et elle oubliait souvent de faire briller son esprit aux dépens de ses amies. — Vous n'avez pas fait ces observations, vous, mon cher ami, parce que les amants favorisés sont comme les maris : — ils ne voient plus qu'eux dans la femme aimée, — et c'est ainsi que souvent ils n'y voient goutte. — Mais moi, qui avais conservé toujours un lointain espoir, j'étudiais au microscope tout ce que vous regardiez, vous, avec le télescope du bonheur...

— Je vous prie, San Croce, épargnez-moi, et dites-moi seulement ce que vous avez remarqué le soir...

— J'y arrive, me répondit le duc; mais, auparavant, il faut encore, pour mieux éclairer tout ceci, que vous sachiez que Mme Farretti, depuis ces changements, aimait à me parler de l'Italie. Il lui ar-

rivait souvent d'entreprendre une longue conversation dans cette belle langue vénitienne qu'elle parle si bien ; je lui répondais dans mon dialecte de napolitain, et, ma foi, nous nous comprenions à peu près. Puis, presque toujours, elle coupait court à cet échange national pour s'écrier : — « A quoi pensai-je donc ! je ne suis plus une petite fille vénitienne, mais bien une grande dame parisienne, une reine interlope ! — comme on me l'avait prédit ! » Cette réflexion, qu'elle répéta plusieurs fois devant moi, me confondait, et j'avoue qu'elle me donna à réfléchir.

— Pauvre Laura ! dis-je au duc, je devine maintenant une partie de la vérité. Mais parlez-moi de la représentation d'*Haydée*.

— Ce soir-là, Mme Farretti semblait être d'une gaieté excessive. Dans le parcours de chez vous à l'Opéra-Comique, elle trouva mille mots charmants ; jamais la route ne m'avait paru plus courte. Je lui demandai quand vous deviez revenir.

— Oh ! je compte le voir demain soir ou après-demain matin, me dit-elle. — Du reste, pas un mot de son projet d'aller vous retrouver. Nous arrivons à votre loge comme d'habitude ; ce furent un frémissement du parterre et une grande agitation des lorgnettes qui saluèrent l'apparition de Mme Farretti. — Jamais je ne l'avais vue plus belle que ce soir-là. La gaieté brillait dans ses yeux, son sourire était splendidement épanoui ; mais voilà qu'au bout de quelques minutes, son visage s'assombrit, ses yeux se voilent légèrement, ses lèvres frémissent comme agitées par une sourde convulsion.

Je ne la quittais pas du regard. — Que voulez-vous ! je jouais, ou du moins je croyais jouer un peu le rôle du serpent fascinateur. — Quand Haydée, endormie au premier plan de ce décor superbe qui fait deviner la beauté de Venise à ceux qui ne l'ont jamais vue, soupira ce chant si doux : — *Oh ! que Venise est belle,* — Mme Farretti pâlit, sa tête se pencha un peu en avant, et je crus voir quelques larmes derrière ses paupières baissées, pendant que je l'entendais murmurer à voix basse : — « C'est cela ! Oh ! le divin artiste qui a trouvé de pareils accents !... »

Je crus devoir respecter cette émotion. Tout à coup, bien avant la fin de l'acte, elle se lève :

— Monsieur le duc, me dit-elle d'une voix éteinte, je désire rentrer chez moi ; ne vous dérangez pas, je m'en irai seule. Elle sortit de la loge ; je la conduisis jusqu'au péristyle.

— A propos, dit-elle en montant en voiture, ne venez pas demain ; je serai partie...

— Comment, vous partez?

— Je vais au-devant de mon amoureux, j'allais oublier de vous le dire.

Je restai interdit, ne comprenant pas bien cette résolution qui, très-certainement, était subite.

— Maintenant, mon cher Paul, ajouta San Croce, dites-moi ce que vous avez appris chez vous relativement à ce départ. A nous deux, nous trouverons certainement le mot de l'énigme, car je crois déjà le tenir.

Je racontai à San Croce ce que m'avait dit Jean, et je ne lui dissimulai pas que quelques soupçons restaient encore dans mon esprit.

— Ne vous ai-je pas donné ma parole? me dit-il. — Et si vous m'en croyez, vous partirez demain pour Venise, où je suis certain que vous retrouverez Mme Farretti. J'ai maintenant la conviction qu'elle a été atteinte d'une nostalgie subite, et qu'elle est allée suivre le seul traitement qui pût la guérir : Venise !

— Je suis tué, dis-je au duc en le quittant.

XV

Le lendemain, je courus Paris, j'allai même voir le préfet de police sous prétexte de lui parler de ses tableaux; je le priai d'appeler un de ses hommes, à qui je demandai de me trouver une Italienne de mes amies, dont je ne savais pas la nouvelle demeure.

On ne trouva pas Laura. Dans cette préfecture de police, où on sait tout, on ne put savoir si Laura était partie.

Désespéré, à moitié fou d'amour et de chagrin, je partis pour Venise, mais avec la résolution d'aller jusqu'à Naples, car j'étais toujours jaloux de San Croce; tout en croyant à ce qu'il m'avait dit, je croyais aussi qu'il me trompait.

A peine arrivé à Venise, j'allai au café Florian, où j'étais sûr de rencontrer Lucrezia. En effet, elle était là, et vint à moi aussitôt qu'elle m'aperçut :

— Comment, signor! vous voici à Venise, et vous êtes seul?

— Oui et non. N'avez-vous pas vu Laura depuis quelques jours?

— Non.

— Et Antonio? lui demandais-je, qu'en avez-vous fait?

— Antonio, signor, ah! c'est toute une histoire!

— Racontez-la moi.

—Volontiers. Quelques semaines après votre départ, Antonio, guéri, sortit de l'hôpital. Je le rencontrai du côté de l'arsenal, et je lui parlai. Il me dit que sa vie était perdue, puisque Laura l'avait abandonné, mais qu'il allait continuer de faire des économies pour racheter la petite maison où Laura a été élevée; vous savez, signor, au mont Venda, du côté de Padoue?

— Je lui demandai pourquoi il avait cette idée.

— Je le lui avais promis, me dit-il, et, malgré son abandon, je veux tenir ma promesse. — Et puis, j'ai eu un songe; j'ai rêvé que je mourais dans ses bras, là-bas, dans cette petite maison de la montagne.— Qui sait! elle me reviendra peut-être!

— Je ne crois pas, lui ai-je dit; ce que Paris prend est bien gardé.

— Eh bien! je vivrai tout seul en l'attendant; j'aurai été fidèle à son souvenir jusqu'à la mort.

— Et il a fait, signor, comme il avait dit; voici six mois qu'il a quitté Venise pour aller habiter la maison du père de Laura. Il paraît que son rêve le poursuit toujours et qu'il l'attend, elle, avec confiance.

— Et pense-tu qu'il ait raison? demandai-je à Lucrezia.

— Ma foi, signor, il y a là-haut un petit livre pour chacun de nous, où le bon Dieu a écrit notre histoire. Nous ne pouvons pas lire dans ce livre-là, même les plus savants; mais ce qu'il y a d'écrit se fera. — Il n'est pas impossible qu'Antonio voie son rêve se réaliser.

— J'en doute, dis-je; si Laura me quitte, je ne crois pas que ce soit pour ce gondolier.

— Eh! signor! et les souvenirs? — Le premier amour a des racines profondes dans le cœur. Et puis, les femmes sont filles d'Ève! — Après avoir goûté du bonheur parisien, Laura voudra peut-être goûter du bonheur de la montagne. Après le fruit défendu, le fruit permis paraît plus doux!

— La bouquetière était un philosophe profond, dit Clénio.

— Comme toutes les femmes qui ont vécu beaucoup, dis-je.

— Et comme toutes les bouquetières du monde, sans doute, ajouta Baccarat.

Hauteroche continua sans réflexions, tout à son cœur :

XVI

Le lendemain, j'allai au palais Rezzonico; je trouvai l'oncle de Laura toujours enguenillé et fier de l'amitié de l'intendant de Son Altesse

l'infant d'Espagne. Il me reconnut, et me demanda de prime-saut si je venais acheter un certain portrait du vieux Palma, dont j'avais dit beaucoup de bien l'année précédente, sans le regarder.

— Il est donc à vendre? lui dis-je.

— Oh! signor, non; — mais si vous y teniez, je pourrais bien imaginer un moyen de vous le céder, sans que le senor Ruiperez y trouvât à redire.

— Je le crois bien, nous dit Paul en interrompant son récit; — le señor Ruiperez et le signor Bernardo avaient peut-être déjà vendu deux cents fois ce portrait à des amateurs anglais. — C'est un petit commerce qui se fait à Venise sur une large échelle. Il y a là des Titien qui se vendent dix fois dans la même année. — Les bons Vénitiens vous diront que c'est la faute aux Anglais et aux Autrichiens. — Et il continua :

— Je resterai peu de temps à Venise, dis-je à Bernardo; mais j'ai un ami, membre de la Chambre des communes d'Angleterre, qui viendra probablement visiter votre galerie, et qui vous demandera à acheter plusieurs toiles. — Faites pour lui ce que vous feriez pour moi. Il se nomme sir John Kellington.

— Sa Seigneurie n'aura qu'à se féliciter du palais Rezzonico, — me répondit le vieux juif en saluant.

Je fis le tour de la galerie.

— Mais, dis-je à Bernardo, il me semble que, l'an passé, vous m'avez parlé d'une nièce charmante.

— Ah! signor! vous renouvelez mes douleurs, s'écria le bonhomme. — Ma nièce est partie avec un Français...

— N'est-elle pas revenue?

— Non, signor; je n'ai pas eu cette consolation.

— Mais n'était-elle pas aimée d'un gondolier, un nommé?...

— Antonio! oui, un brave garçon qui est tombé presque mort, une nuit, sur le seuil de notre porte. On dit que c'est le Français qui a voulu le faire assassiner; ce fut quelques jours après votre visite, signor.

— Et depuis?

— Depuis? j'ai reçu trois ou quatre lettres de Laura, — c'est le nom de ma nièce, — et même elle a poussé l'effronterie jusqu'à m'envoyer, dans une de ses lettres, un billet de la Banque de France.

— C'était d'un bon cœur, dis-je.

— Ah! signor! si ma nièce avait eu du cœur, elle ne m'aurait pas ainsi abandonné au moment où l'éducation de mes fils était à peine commencée!

— Mais que vous disait-elle dans ses lettres ? demandai-je au vieux Bernardo. — Vous parlait-elle du gondolier ?

— Non, signor ; mais elle me priait toujours de lui envoyer son pardon par la poste.

— Et vous ne l'avez pas fait ?

— Que voulez-vous ? dit le bonhomme, cela m'eût couté au moins une *lire* à payer à l'écrivain public, sans compter le port de lettre..., et à quoi bon ? Il y a des choses qu'on ne peut pardonner, surtout quand il en coûte.

Je quittai Bernardo, bien convaincu que si Laura était à Venise, elle n'était pas encore venue solliciter son pardon. — Mais, pourquoi avait-elle écrit, à mon insu, à cet oncle, à qui elle devait, en définitive, peu de reconnaissance, et de qui elle n'avait rien à attendre ? — « Le mal du pays, le remords, le souvenir, que sais-je ! » — Voilà ce que je me disais. Puis, je me répétais : « Elle est à Naples, où le duc de San Croce doit la rejoindre. » — Je passai encore quelques jours à Venise, mais je ne découvris aucune trace de Laura. — Rien que son adorable souvenir. — Je croyais voir partout se profiler cette belle figure, qui était mon âme et ma vie.

J'envoyais tous les jours une dépêche à Paris, à mon domestique, qui était chargé de la chercher sans relâche. Rien, rien, rien. C'était toujours la même réponse.

XVII

J'allai à Naples ; j'y restai un mois. J'avais reçu, étant à Venise, une lettre de Léon, qui m'annonçait le départ de Paris « pour une destination inconnue, » du duc de San Croce.

La vérité est que San Croce, désespéré de la disparition de Laura, et convaincu que, si elle ne m'aimait plus, ce n'était pas lui qu'elle aimerait, — poursuivi, d'ailleurs, par ses créanciers pour une somme fabuleuse, — San Croce s'était embarqué au Havre pour la Nouvelle-Orléans, où des parents l'avaient appelé. Mais Léon, non plus que mes autres amis communs, ne savaient cela, et je ne l'appris que quelques mois plus tard, à mon retour à Paris, où je trouvai une lettre du duc.

A Naples donc, après des recherches insensées, je finis par être convaincu que ni Laura ni San-Croce n'y étaient venus.

Je retournai à Venise.

— Pourquoi ne la cherchez-vous pas à Paris? me dit Lucrezia, un soir. — Lucrezia était devenue ma confidente intime, et m'avait aidé de toutes ses ruses dans mes recherches.

— Toutes les femmes qui se perdent dans le monde se retrouvent en effet à Paris, dit Marie; Lucrezia avait raison.

Je finis par le croire; je m'imaginai que mon domestique cherchait mal, en vraie bête qu'il est.

— Mais, dit Steeple-Chase, la bête cherche mieux que les hommes.

Enfin, je revins; j'avais je ne sais quel fol espoir de retrouver Laura, m'attendant dans notre petit nid de l'avenue de Saint-Cloud. — Je ne trouvai personne que mon fidèle Jean, qui donnait une soirée à mes dépens aux cuisinières des Champs-Élysées.

Enfin, après plusieurs semaines de courses inutiles dans Paris, après une course extravagante sur les bords du Rhin, et après je ne sais combien de raisonnements, d'hésitations et de folies, je fis cette réflexion : — « Si Lucrezia, la bouquetière pleine d'expérience, avait raison? Si Laura était allée, pour réaliser le rêve du gondolier, se cacher dans la maisonnette du mont Venda? — C'est absurde, donc c'est vrai! » Et là-dessus, le croirez-vous, je repartis pour l'Italie, pour Padoue, pour le mont Venda, qui s'élève à quelques lieues de la patrie du Giotto.

Si je ne la trouve pas là, me disais-je, je retournerai à Naples, et, comme Pline le Vieux, je me jetterai dans le Vésuve. — C'était ma dernière ressource contre mon chagrin et contre ma misère, car je me souviens que, cette fois, je me mis en route avec cinq cent cinquante francs et un laisser-passer du chemin de fer, comme attaché à *la Patrie*, journal du soir.

— Tu étais tout à fait fou, dit le mathématicien Baccarat.

— Puisqu'il était amoureux! dit Marie.

— Oui, j'étais amoureux et fou, et avec frénésie, et avec rage. Je sentais bien qu'il fallait que quelque chose d'implacable se fût emparé de l'âme de Laura, pour qu'elle ait ainsi disparu sans qu'il fût possible de retrouver le chemin qu'elle avait suivi. — Mon amour devenait une espèce de gageure entre moi et le destin. — Je n'avais plus pour moi ni la fortune ni le sourire de la femme aimée; et je ne voulais plus rien au monde que ce sourire perdu!

Que vous dirais-je encore pour vous faire comprendre la résolution où j'étais de retrouver Laura, ou de mourir? Je l'aimais plus passionnément que jamais; — je regardais sa fuite comme un défi jeté à mon cœur, et mon cœur retrouvait ses ardeurs les plus juvéniles, pour

répondre à ce défi. — « Si je la retrouve, pensais-je, je saurai bien conquérir de nouveau cette âme qui veut m'échapper, et qui se sent si faible, que c'est par la fuite seule qu'elle pense pouvoir se soustraire à ma domination. — Mais la retrouverai-je? Oui ; ne fusse que dans la mort! »

Voilà ce que je me disais, et je ne croyais pas, mes amis, lire ainsi dans le livre fatal des destinées.

Je retrouvai Laura, mais ce fût pour la perdre aussitôt, car je ne la revis que déjà glacée par le souffle froid des dernières heures.

Paul de Hauteroche se tût; — nous respectâmes ce silence, même Marie, qui ne riait plus. — Bientôt notre ami, secouant la tête comme un homme qui veut chasser des pensées importunes, reprit son récit :

XVIII

Le mont Venda, est le plus élevé des mamelons d'origine volcanique qui composent les monts Euganéens. Il est situé entre Padoue et Montebello. Les eaux minérales abondent par là. Ce n'est pas un pays de montagnes sauvages; le duc de Modène y a fait bâtir une maison de plaisance, et les bains renommés d'Abano se trouvent au milieu de la petite chaîne que forment ces mamelons, dont le plus élevé, le mont Venda, ne serait qu'une taupinière, transporté près des hautes montagnes de la vieille Asie. — On se croirait sur le versant oriental des Basses-Alpes; de petites maisons riantes, des vergers où l'olivier et le figuier marient leurs branchages noueux; des plis de terrain peuplés de vignes, d'insoucieuses figures de montagnards aisés, voilà le pays où Laura était née et où elle voulut mourir.

J'arrivai au Cataio, c'est le nom de la maison de plaisance du duc de Modène, cinq mois après le départ de Laura. — Cinq mois! Il y avait cinq mois que je courais, au hasard, de Paris à Venise, de Venise à Naples, de Naples à Paris, de Paris à Padoue, en passant par Bade et Genève!

Au Cataio, je demandai la maison d'Antonio Rienzi.

— C'est la cinquième, en suivant le sentier à droite, me dit le gardien du Cataio

— Le trouverai-je?

— Oh! certainement! hier, il est descendu pour aller chercher des

médicaments chez le médecin d'Abano et il doit-être chez lui, aujourd'hui.

— Il est donc malade? demandai-je.

— Non pas lui, mais sa femme.

— Comment! Antonio est marié?

— Oui, depuis trois mois.

— En êtes-vous bien certain? m'écriai-je tout surpris, tant j'avais présentes à l'esprit les paroles de Lucrezia, et tant j'étais sûr qu'elle ne pouvait se tromper.

— Très-certain, me répondit le gardien-portier. C'est tout un roman.

Je glissai un louis dans sa main, et je lui dis en m'asseyant près de lui :

— Je connais Antonio, et j'adore les romans; racontez-moi le sien.

— C'est facile, me dit le bonhomme, mais ce n'est pas très-clair.

— Racontez toujours.

— Eh bien! dit-il, il faut d'abord que vous sachiez que la maison d'Antonio a appartenu, il y a une dizaine d'années au moins, à un brave homme, Francesco Lazara. Ce brave homme avait perdu sa femme, et était resté seul avec une petite fille, qu'on appelait Laura. C'était une jolie blondinette qui courait dans les vignes en chantant comme une grive, et que tout le monde aimait pour sa gentillesse. Quand elle eût quinze ans, le père Lazara la mena à Venise, chez un frère à lui, pour qu'elle apprît l'état de dentellière. Dans le même temps, à peu près, il fut obligé, par misère, de vendre sa pauvre petite maison et son champ; il ne se releva pas de ce coup, et mourût quelques mois plus tard.

La maison et le champ avaient été achetés par un gros propriétaire de la plaine. Des années se passent, et personne ne songeait plus guère au père Lazara; lorsque, dernièrement, il y a déjà bien six mois, arriva ici un beau grand garçon, qui avait été gondolier à Venise, et qui voulût acheter, coûte que coûte, la maison et le champ du père Lazara. — « C'était un serment qu'il avait fait comme cela, » — nous disait-il. Le propriétaire se fit d'abord prier, puis il céda, moyennant un gros prix, comme vous pensez bien; mais, Antonio ne marchandait pas.

— Bon! — voilà donc notre Antonio qui s'installe, qui cultive ses vignes, et qui greffe ses arbres.

Un beau jour, deux mois après son arrivée dans le pays, vient une belle dame, qui s'informe ici même du propriétaire de la maison Lazara.

— C'était justement à ma femme qu'elle s'adressait. En apprenant

que cette maison avait été achetée tout nouvellement par un gondolier de Venise, elle pâlit, et demanda le nom de ce nouveau propriétaire.

— C'est Antonio Rienzi, lui dit ma femme. — A ce nom, signor, voilà la belle dame qui perd connaissance en s'écriant :

— Il n'a rien oublié, lui !

— Quand elle fut revenue à elle, nous lui fîmes bien des questions, et enfin elle nous dit qu'elle était venue pour acheter la maison de Lazara ; qu'elle était sa fille, la petite Laura, à qui nous avions donné plus d'une fois des oranges des orangers de Son Altesse. Nous eûmes beaucoup de peine à la reconnaître ; — vous comprenez, signor, une petite fille qu'on a vue, haute comme cela, courir à demi-nue dans les sentiers, et qui vous revient dix ans après, habillée comme une duchesse et belle comme une madone, il y a de quoi tromper les meilleurs yeux, et les nôtres se font un peu bien vieux.— Pour vous finir mon roman, notre petite Laura est donc allée voir Antonio, qui l'avait, paraît-il, déjà aimée à Venise, quand elle était chez son oncle ; et, ma foi, voulant garder tous les deux la maison du père Lazara, ils se sont mariés à Albano !

— Et vous dites qu'elle est malade?

— Oh ! elle l'était déjà en arrivant ici, je l'ai bien vu ; mais elle avait paru se reprendre à la vie. Ils ont fait venir un piano et des meubles superbes ; ils vivaient comme des princes ; et puis tout à coup, un beau jour, la jeune femme est devenue triste, et sa tristesse, depuis ce temps là, n'a fait qu'augmenter, et si bien qu'il paraît qu'elle se meurt.

— Et Antonio?

— Le pauvre garçon la suivra de près, me répondit le vieux portier. Et il ajouta :

— Ce que c'est que la destinée ! — Voilà deux beaux jeunes gens, qui s'aiment, que rien n'empêche d'être heureux, et qui vont mourir tous les deux dans leur printemps, sans que nous autres, pauvres vieux, nous y puissions comprendre quelque chose.

Je quittai le brave homme, qui ne pouvait rien m'apprendre, et je me dirigeai, en proie à une émotion indicible, vers la maisonnette où j'allais retrouver Laura, à jamais perdue pour moi !

XIX

A cet endroit de son récit, Paul de Hauteroche s'adressa à Marie, et lui dit :

— Tu me demandais tantôt de quitter l'élégie pour le drame; tu viens d'entendre l'exposition du drame; maintenant tu vas être contente, car ce qui me reste à vous dire est plus sombre et plus lamentable que maint drame turbulent rempli de poison, de coups d'épée et d'assassinats.

Je gravis lentement le sentier qui conduit du Cataio à la maisonnette Lazara. — On appelle encore ainsi la maison d'Antonio. — J'allais bien lentement, car je me sentais également attiré et repoussé.

J'étais comme une épave flottant entre deux courants contraires. — Ma pensée tournoyait, effarée, au-dessus de gouffres sans fond. — Laura mariée, Laura mourante, Laura morte. — Qu'y avait-il encore au monde?

Je comparais cette arrivée imprévue auprès de Laura à l'agonie, avec mon arrivée à Paris, dans notre maison déserte. — Je me rappelais les espérances que j'apportais alors, et je me demandais pourquoi elles s'étaient anéanties; — pourquoi je n'avais plus qu'un avenir de désespoir. — Laura, le soleil, l'âme de ma vie, avait fui, en emportant la lumière et le mouvement, et en ne me laissant plus que l'ombre et le néant!

Et j'avais reçu ce coup subit en plein cœur, au moment même où je revenais le cœur gonflé d'amour et l'esprit allègre et résolu à bien faire, tant la vue de l'aimable et sage vieillesse de la sœur de ma mère avait mis en moi de bonnes pensées et de vaillantes résolutions.

Avec les six mille francs que je rapportais en rentrant à Paris, je voulais nous créer une petite vie calme et radieusement isolée; je voulais que la sainteté du travail et de la famille agrandit cette vie en lui donnant les proportions du devoir rempli et de l'amour sanctionné par l'accomplissement de la loi.

Je revenais alors, bien décidé à m'arracher à la vie insolemment prodigue que nous avions menée; j'avais les lèvres chargées de paroles de confiance en l'avenir et de tendresse infinie... et j'avais trouvé la fuite, l'abandon, l'oubli vide et muet, sans cause connue, sans raison apparente. Pourquoi? Pas un mot de Laura ne me l'avait appris...

et ce mot, je venais maintenant le demander à sa voix expirante, à son dernier souffle!

Ainsi je pensais, en gravissant la pente tourmentée du mont Venda. — des accès de colère furieuse soulevaient parfois mon cœur : « je le tuerai, cet Antonio maudit! » me disais-je alors.

Le sentier que je suivais était assez rude; il grimpe sur le versant le plus escarpé de la montagne. Mais j'étais tellement accablé sous le poids de mes pensées, que je ne comptais ni les pauvres habitations qui s'offraient à ma vue, ni les aspérités du chemin. Souvent je me reposais sous quelque touffe ombrageuse de jeunes chênes. Je restais des heures entières à me demander si j'irais jusqu'au bout... « — Que ne puis-je tout oublier ici, dans un dernier sommeil! » — Puis, l'image de Laura m'apparaissait : « — Ah! Laura, tu as dévoré mes plus chères croyances, car elles étaient les dernières. Tu as pris mon âme dans tes mains, et l'as emportée jusqu'ici... Pourquoi, monstre charmant, sphinx terrible et adorable?... Ne t'aimais-je pas encore? n'avais-tu pas encore devant toi un long avenir de fêtes et d'enchantements!... Et tu es venue ici mourir dans les bras d'un gondolier sordide!... Oh! il faut, avant que tu meures, me dire le mot effrayant de cette énigme qui nous tuera tous deux! » — Alors je me relevais, je marchais éperdu, comme ivre, la tête nue sous un soleil tropical. Je ne sentais ni ses rayons ardents, ni l'odeur embaumée des plantes de la montagne et des bois fleuris qui l'entourent comme une verte écharpe. J'allais, puis je m'arrêtais encore!

Enfin, après avoir mis plus de trois heures à faire ce chemin, qu'en d'autres temps j'eusse parcouru en moins d'une heure, je m'arrêtai subitement à l'aspect d'une petite habitation comme nous en rêvons tous, nous autres arpenteurs de l'asphalte des boulevards, dans nos moments de rêverie extra-parisienne.

Un coup violent au cœur me dit : C'est là!

XX

Figurez-vous une maisonnette blanche, à un étage surmonté d'une terrasse. Les vitres scintillaient au soleil; des aloès en fleurs et des palmiers nains encombraient la terrasse. Au-devant de cette maison, un bosquet d'oliviers, de figuiers et de vignes folles entrelaçant leurs branches tortueuses. Des fleurs brillaient partout. On sentait qu'une

pensée amoureuse avait passé par là, et que la main d'une femme élégante avait fini ce qu'avait commencé l'amant. — Un silence immuable semblait percer autour de cette habitation, mais c'était ce silence des solitudes agrestes, pleines de bruits vagues et doux : — Bourdonnements d'insectes, bruissements de feuillages, susurrements d'éphémères voletant dans les rayons lumineux.

J'entrai, — je parcourus le rez-de-chaussée sans rencontrer aucun signe de vie. Un vestibule peuplé de fleurs, un petit salon, dont le meuble élégant, en bois de citronnier, avait dû être apporté de Padoue; une salle à manger et une cuisine, pauvres, presque nues, mais étincelantes d'une propreté hollandaise. Je revins dans le vestibule, où j'avais remarqué un escalier. Je le montai; il aboutissait à un palier sur lequel donnaient deux portes. Une d'elles était entr'ouverte : je la poussai, et j'entrai dans une chambre toute remplie du doux parfum des fleurs qui garnissaient deux vastes jardinières. Cette chambre était meublée d'un hamac, d'un lit à colonnes, et de deux fauteuils à vieille tapisserie vénitienne. — Au fond un beau piano; la partition d'*Haydée*, encore tout ouverte sur le pupitre. — Je tressaillis, et j'allai baiser doucement les touches d'ivoire, qui me semblaient encore frémir sous les doigts de Laura. D'épaisses nattes assourdissaient les pas.

Je revins sur le palier, et poussai l'autre porte. Elle céda à la pression de ma main, s'ouvrit toute grande, et me laissa voir un tableau, que depuis j'ai toujours là, sous les yeux.

D'abord ce ne fut qu'une large traînée de soleil épanouie sur le tapis blanc et rose qui recouvrait le plancher. Puis, quand mes yeux éblouis se furent habitués un peu à cet éclat, je vis, au delà de ce faisceau lumineux, un lit enveloppé de dentelles. Auprès du lit, Antonio se tenait, assis dans un large fauteuil, la tête entre les mains, perdu dans je ne sais quelle contemplation intérieure.

— Mais je l'entrevis à peine. — Ce qui attira mes regards, ce fut, perdue dans un flot de blanches dentelles, une tête pâle, dont les cheveux blonds étaient brillantés de paillettes d'or par quelques reflets du soleil, renvoyés par une glace.

C'était Laura, Laura à demi assoupie, — encore vivante et déjà morte !

Je vins lentement, gravement, m'agenouiller devant ce lit; je pris la main transparente, moite et marbrée de veines bleuâtres que Laura laissait tomber, et je la couvris de baisers et de larmes.

Laura tressaillit, et, sans faire un mouvement, sans même entr'ouvrir ses paupières lourdement abaissées sur ses yeux adorés, elle soupira :

— C'est lui !

Antonio se souleva ; il me regardait comme un homme endormi regarderait le serpent dont le froid contact viendrait le réveiller... Mais Laura lui dit :

— Antonio, laisse-nous seuls quelques instants.... c'est ma dernière prière.... la prière d'une morte !

Antonio se pencha sur mon épaule ; je sentis sa respiration fiévreuse effleurer mon visage, et je l'entendis qui murmurait en italien :

— Je m'en vais.... Mais si tu me voles encore son dernier soupir... comme tu m'as déjà volé sa première caresse !...

Et son regard me dit tout ce que sa voix n'ajouta pas, car Laura répétait :

— Antonio, laisse-nous, je t'en prie.... Je t'appellerai bientôt....

Il sortit à reculons, comme un tigre qui ne peut mâcher une proie, mais qui la dévore des yeux.

Quand le bruit de la porte fermée m'eut appris qu'il n'était plus là, je me jetai sur le lit de Laura, pris sa pauvre chère tête dans mes deux mains, et la couvris de baisers.

— Oh ! Laura ! Laura ! qu'as-tu fait ? disais-je au milieu de mes larmes.

— Ecoute-moi, dit-elle, — mais pour que je puisse parler, assure-toi qu'Antonio n'est plus là.... puis tu me donneras une cuillerée de cette potion qui est sur la table...

J'obéis. — J'entr'ouvris la porte, je me penchai sur la rampe de l'escalier, et je vis, par une fenêtre, Antonio marchant avec agitation, en plein soleil, dans le petit champ qui se trouvait derrière la maison.

Je rentrai dans la chambre de Laura, fermai la porte en dedans, lui versai une cuillerée de la potion qu'elle m'avait indiquée, et je me plaçai dans le grand fauteuil, que j'approchai tout près de son chevet.

— Parle donc, lui dis-je, en entourant sa tête de mes bras, mais parle tout bas, et bien doucement... Hélas ! ma pauvre Laura ! devais-je te retrouver ainsi ?...

— J'ai été deux fois bien coupable, me dit-elle, coupable d'abord envers ce pauvre Antonio, et coupable envers toi... Mais je meurs... et il faut que tu me pardonnes aussi, comme il m'a pardonné....

— Ne me parle plus de lui ! dis-je en frémissant, mais de moi...

Elle m'interrompit :

— Écoute... je n'ai plus que quelques heures à vivre... je t'attendais pour mourir tranquille... je savais bien que tu me chercherais et que

tu me trouverais... car maintenant je crois que tu n'as jamais cessé de m'aimer...

— Tu l'as donc deviné? Et c'est pour cela...

— Laisse-moi parler, dit-elle... les mourants devinent bien ce qu'on veut leur dire... mais les vivants ne peuvent savoir les paroles que la mort a emportées. Laisse-moi parler...

Je souffrais cruellement d'entendre cette voix éteinte, ces sifflements d'une poitrine oppressée, ce râle qui commençait à la saisir, et que sa volonté ne pouvait vaincre qu'à demi.

— Il y a six mois que je meurs tous les jours, me dit-elle. D'abord j'ai été prise par le cœur, quand j'ai cru voir que tu ne m'aimais plus.

— Mais pourquoi? m'écriai-je.

— Tu n'étais plus le même. — Depuis, ici, dans la solitude et les remords, — car je me suis bien repentie, va! — j'ai compris que tu avais été épouvanté de ta situation, que tu n'avais pas osé me dire qu'il nous fallait changer de vie... — Ah! mon pauvre Paul! tu as oublié que je n'étais qu'une petite fille montagnarde transformée en princesse... Tu as voulu me croire une vraie fille de reine... et la question d'argent m'a perdue avec toi, comme elle m'avait perdue avec Antonio... — Ah! l'argent! que j'étais folle de le jeter ainsi à tous les coins de rue! Comme j'aurais dû me souvenir que, si je n'avais pas été aussi pauvre, je ne me serais pas laissé tenter par tes promesses... Deux fois ma vie a été perdue, parce que l'argent manquait!

XXI

Elle se recueillit quelques instants :

— Quand je crus m'apercevoir que tu ne m'aimais plus, me dit-elle, j'ai d'abord espéré mourir folle, mais l'heure n'était pas encore venue... Je me cramponnais à ton amour mourant comme le noyé à une tige d'herbe... Le jour où tu me dis que tu allais chez ta vieille tante, je fus persuadée que tu m'abandonnais... Je passai une nuit terrible. Toute ma vie revint se placer sous mes yeux... Je me revis courant, tout enfant, dans le sentier que tu viens de parcourir; puis je me vis aimant doucement, sans passion, mais sans terreur, ce pauvre Antonio qui m'a donné sa vie... je regrettai de n'avoir pas eu le courage de résister à mes instincts de coquetterie et de vanité. Si j'avais épousé Antonio avant de te connaître, j'aurais été une bonne et naïve femme,

un peu vaniteuse, mais j'aurais vécu heureuse, j'aurais eu de beaux enfants, — c'était mon rêve ! — et je ne serais pas morte entre vous deux, malheureuse par vous, et vous malheureux par moi !

Laura s'interrompait à chaque instant.

— Un soir, quelques jours après ton départ, j'allai avec le duc de San Croce à l'Opéra-Comique... On jouait *Haydée*... Tous mes souvenirs d'enfant et de jeune fille se levèrent dans mon âme... Je devins folle ; une terreur superstitieuse s'empara de moi, — je me dis que si je ne quittais pas Paris,— si je ne cherchais pas à renouer l'avenir au passé, — je serais perdue, perdue à jamais, en cette vie et en l'autre. Devant mes yeux passèrent des tableaux effrayants. — Abandonnée de toi, je me voyais réduite, pour conserver cette royauté mondaine qui m'avait tentée et qui m'avait tout fait perdre, à devenir la plus lâche et la plus vile des courtisanes... Puis, en même temps, j'entrevis la possibilité de régénérer mon âme en venant frapper à la porte du réduit où mon enfance s'était écoulée calme, joyeuse et pure ! Ce fut comme un coup de tonnerre qui aurait foudroyé en moi tout le côté parisien pour faire surgir à la place ce qui me restait de la jeune fille de Venise et du mont Venda. — Dix minutes d'une profonde réflexion me déterminèrent à tout perdre à Paris pour essayer de tout reconquérir ici. — Rentrée dans notre petit nid, comme nous disions dans les temps heureux, je passai la nuit à raffermir ma volonté. Le matin suivant je partais, emportant mes bijoux seulement, avec lesquels je voulais payer le rachat de ma pauvre cabane natale. Tu compreds?

— Oui, je comprends, dis-je à mi-voix.

— Je vins ici, je trouvai Antonio qui m'attendait, et qui avait rempli tout seul le vœu que nous avions fait tous deux. — Que te dirai-je encore ? — Antonio c'était la réhabilitation, c'était l'avenir, c'était le salut !... Après quelques semaines d'hésitations et de doutes, — parce que j'avais peur qu'il ne m'aimât plus assez, — je finis par être convaincue, et je le laissai préparer notre mariage.

Après un repos de quelques minutes, Laura, que j'écoutais, le cœur désespéré mais n'osant plus cependant faire entendre ses plaintes, Laura reprit de sa voix qui s'affaiblissait de plus en plus :

— Oh ! pardonne-lui, Paul, car de nous trois c'est lui qui a le plus souffert !... Pendant que nous deux nous nous aimions, en berçant notre amour du bruit des fêtes et des plaisirs enchantés des millionnaires prodigues, — lui, vivant dans les tourments intérieurs de l'amour repoussé, dans les fureurs de la jalousie, dans les cruelles anxiétés d'une attente sans espoir, lui, il prenait sur son pain, il pre-

nait sur son eau, pour réaliser la somme nécessaire à l'achat de cette maison. Il poursuivait, malgré mon infidélité et ma défection, le rêve que nous avions commencé ensemble.

Souvent, il a voulu venir en France; une seule réflexion a toujours arrêté sa main, qui tenait déjà le couteau vengeur : — « Elle ne viendrait plus au mont Venda. » — Pourquoi a-t-il eu cette foi profonde, aveugle, fatale? — « Elle ne m'aimera plus, disait-il, mais elle sera là, et je l'aimerai.... » Eh bien! il avait raison, Paul... je ne l'ai plus aimé... et il le sait bien maintenant le malheureux!

Laura se souleva légèrement, en me regardant avec tendresse :

— Tu ne m'aimais plus, Paul, — du moins, je le croyais! — et poussée par la peur d'une chute plus profonde encore, attirée par les pures senteurs de la montagne, je suis venue ici... Ici, j'ai retrouvé Antonio fidèle à mon souvenir... Antonio qui m'aimait, qui m'attendait... Antonio qui me parlait du temps heureux où je ne pensais qu'à lui et à la cabane du mont Venda... Antonio qui avait transformé ma pauvre cabane pour moi, et qui me suppliait de le souffrir à mes pieds comme une image du passé... Que devais-je faire? — Où était le bonheur stable? — Une première fois, ne l'avais-je pas perdu pour courir après les fugitives satisfactions de la vanité? — N'était-il pas là, au milieu de la nature immuable, sous l'œil de Dieu même?

Et puis, vois-tu, Paul, une secrète espérance me détermina à jeter tout mon avenir dans les bras d'Antonio : — l'espérance d'être mère...

— Ah! être mère, dit Laura en joignant ses mains, c'eût été pour moi la joie du ciel! — la maternité, c'est la transfiguration de la femme! — Si j'avais eu ce bonheur tant désiré, je me serais considérée comme sanctifiée de tout le passé, comme pardonnée par Dieu lui-même... Alors, l'amour que je ne pouvais plus donner à mon mari, ni à personne, je l'aurais mis tout entier sur cette petite tête blonde qui eût souri sous mes baisers.

XXII

... Les larmes coupaient la voix de Laura... le râle — le râle affreux avait reculé devant la volonté de cette âme qui se dévoilait ainsi avant de me quitter — mais sa voix devenait par moments imperceptible...

Elle attira ma tête tout contre ses lèvres, et elle continua :

— Paul, je meurs, parce que tu m'as rencontrée un soir sur la *Riva degli Schiavoni*... mais je te pardonne... si tu savais comme j'ai souffert ! — Folle, folle que j'ai été !... — A Paris, je pleurais le pays natal, quand j'eus perdu le paradis de ton amour ; — ici, je pleurais les dissipations mondaines, les joies bruyantes, les plaisirs délicats dont j'avais été si dédaigneuse, à Paris, quand ils venaient s'offrir en foule... Ce pauvre Antonio ne pouvait rien comprendre à cela... Un mois après notre mariage j'étouffais, je desséchais ici. — Il avait beau multiplier ses attentions, ses prévenances, je surprenais dans ses plus délicates actions le sens brusque et franc du gondolier. — Hélas ! j'étais devenue une fleur de serre-chaude, — la poussière et le soleil du chemin me blessaient mortellement. — J'avais les exigences d'une duchesse, et pour les satisfaire, je ne possédais que la volonté et l'amour d'un ouvrier... Je voulais autour de moi du bruit, des fleurs, des chevaux, des théâtres, des concerts, des peintres qui parlent de livres nouveaux, des poëtes qui critiquent les peintres et des feuilletonistes qui rient de tout et tirent parti de tout... je voulais autour de moi de belles jeunes femmes, folles, rieuses, spirituelles et couvertes de velours, de perles, de dentelles et d'étoffes de soie aux changeants reflets..., et je me voyais réduite à perpétuité, à la seule compagnie d'un homme ignorant, qui passait de longues heures à me contempler de loin comme une madone et qui soupirait, et qui ne pouvait, cependant, en me parlant, donner à sa voix assez de molles et savantes inflexions pour que je ne reconnusse pas le langage vulgaire d'un homme du peuple...

Laura s'arrêta :

— Je suis plus folle encore en ce moment, me dit-elle, que je ne l'ai jamais été ; je n'aurais rien dû te dire de tout cela... mais mourir sans m'être plainte une seule fois, était-ce possible ?...

Sa tête retomba sur l'oreiller ; un profond soupir s'échappa de ses lèvres, et je l'entendis qui murmurait comme une prière : — « Mon Dieu, mourir si tôt, quand vous m'aviez créée pour être si heureuse ! »

— Ah mes amis ! ce cri d'une âme qui s'en allait retentit encore en moi, nous dit Paul ; c'était la suprême justification de cette pauvre âme deux fois perdue pour le bonheur, en ayant voulu deux fois le saisir trop fixement. Mais ce cri, c'était surtout la suprême et involontaire accusation de Laura, la pauvre fille que j'avais entraînée dans le piége des fascinations vaniteuses.

J'avais voulu jouer, j'avais joué le rôle du tentateur, — mais, misérable satan que j'étais ! — je n'avais ni su conserver à ma victime le royaume de ce monde, ni même su la garder dans le cercle de ma

domination. — Oh! que Laura avait raison! c'était par moi qu'elle mourait, et je n'avais pas même l'excuse de la passion. — Quand je l'enlevais de Venise, je ne l'aimais pas; je remplissais une gageure avec ma fatuité, je satisfaisais le caprice d'un Don Juan imbécile et désœuvré... et aujourd'hui le diable, le Don Juan, l'élégant parisien, le conquérant des petites filles, qui n'ont pour défendre leur cœur que leur ignorance, leurs préjugés et leur vanité mesquine, — aujourd'hui je gémissais, je pleurais, je me maudissais au pied du lit où se mourait ma victime que j'adorais comme jamais je ne l'avais aimée!

Toutes ces pensées traversaient ma tête en délire, pendant qu'agenouillé près du lit de Laura, je couvrais ses mains et ses bras de mes larmes et de mes baisers.

XXIII

— Ah mon ami, me dit-elle, il n'y a qu'un jour pour le bonheur, car le ciel n'est pas sur la terre; adieu, adieu, nous nous reverrons. En attendant, je veux te laisser un souvenir.

Elle avait sur son lit un petit panier à ouvrage. Elle y prit des ciseaux et de sa main toute tremblante elle me coupa une de ces adorables boucles de cheveux qui caressaient le marbre de son front. Je les pris, je les baisai et je les mis sur mon cœur.

— Voilà, dit-elle, en essayant un sourire, le testament de celles qui n'ont rien; tu as fait la conquête de la toison d'or, me disais-tu souvent. La pauvre toison d'or va s'éteindre dans le sépulcre!

J'étais retombé agenouillé, je lui repris la main et j'y appuyai mes lèvres.

Tout à coup, Laura tressaillit violemment :

— Appelle Antonio! me dit-elle, dans un souffle presque insensible.

La porte s'ouvrit, Antonio se précipita vers le lit, en disant à demi-voix : — Me voici, Laura, me voici, ma pauvre âme, ne t'en va pas sans moi!...

Je me relevais, la mort et la fureur dans le cœur, lorsque Laura me prit la main et la mit dans l'une des mains de son mari :

— Pardonnez-vous le mal que vous m'avez fait, comme je vous pardonne, dit-elle doucement... Je le veux...

Nous serrâmes — involontairement, entraînés tous deux par la

dernière volonté de cette chère aimée, — nous serrâmes nos mains dans sa main mourante.

— Dieu nous voit et nous juge ! dit-elle encore. Il pardonne à ceux qui aiment... Adieu, Paul.... va-t'en... la dernière minute de ma vie appartient à Antonio qui a racheté mon âme.

Antonio poussa un sourd rugissement de joie; il prit Laura dans ses bras, plaça sa tête sur sa large poitrine, et resta ainsi immobile, les yeux rivés sur le front pâlissant de Laura, comme une mère qui regarderait mourir sur son sein l'enfant bien-aimé.

Je m'enfuis, éperdu, fou... Je restai couché à l'entrée du petit bosquet qui ombrageait sa porte. Je restai là plusieurs heures, anéanti, livré tout entier à une prostration terrible... Des images passaient en foule devant mes yeux, des sons effrayants bourdonnaient dans mes oreilles... je voulais parler, crier, me lever, marcher, revoir Laura... Je restai muet, immobile, paralysé. Comme un léthargique, les objets extérieurs agissaient fantasmagoriquement sur moi, mais je ne pouvais plus agir moi-même sur mon propre organisme.

Je vis passer une jeune femme avec des fioles, des bouteilles, des paquets... Je compris vaguement que c'était la garde-malade de Laura, une des sœurs d'Antonio, je crois.

Plus tard, quand la nuit fut tombée, je vis une lumière s'allumer dans la chambre où gisait ma dernière espérance; des ombres se remuèrent; des femmes et des enfants passèrent à quelques pas de moi, sans me voir; un vieux prêtre les suivait...

Plus tard, à la première lueur de l'aube... un souffle passa sur mon front comme un baiser aérien; — un oiseau remua les feuillages au-dessus de ma tête et s'envola avec la rapidité d'une flèche; un nid s'éveilla dans l'un des figuiers, les petits se mirent à pépier... En même temps une sourde lamentation s'élevait dans la maison...

Je compris que tout était fini !...

Je tressaillis jusqu'au plus profond de mon être, je me levai comme mû par un ressort divin, je montai, je trouvai la porte de la chambre ouverte, et je vis Antonio et sa sœur à genoux aux pieds du lit; le prêtre, en surplis, était à la tête; près de lui une table formant autel; un crucifix, deux flambeaux allumés, une coupe remplie d'eau dans laquelle trempait un rameau... Sur le lit, un flot de dentelles, et sous ce flot une forme roide... Je poussai un grand cri, et tombai aux pieds du prêtre, les lèvres mordant la bordure du drap funèbre...

XXIV

Paul de Hauteroche se tut... Nous comprîmes que toute parole serait un bruit faux dans ses souvenirs si visiblement évoqués... Mais au bout d'un instant, il se tourna vers Mario, et lui dit en esquissant sur sa figure ravagée un pâle sourire :

— Voici maintenant l'épilogue : — Je fus soigné par la sœur d'Antonio, et le lendemain j'eus la force de voir ma pauvre Laura couchée dans une fosse au pied même de l'olivier où j'avais passé la nuit précédente.

Antonio est resté le gardien de ce corps aimé dont il n'a jamais eu l'âme.

Pour moi, je suis revenu à Paris chercher l'oubli ; je ne l'ai pas encore trouvé, mais il est vrai qu'il n'y a encore que trois mois que l'âme de Laura a touché mon front en s'envolant...

Et voilà comment je fus homicide par amour, par caprice, par vanité. J'ai enlevé Laura à la paix, à la vertu, au bonheur pour montrer sur le boulevard le sourire de Don Juan. Sans moi, elle vivrait là-bas dans sa montagne avec une vraie nichée d'enfants qui seraient la vraie chanson de sa vie. Mon amour ne lui a appris que la chanson de la mort.

Si je suis aujourd'hui tout à mon cœur, c'est que ce matin j'ai retrouvé dans un porte-cigare égaré une lettre de Laura, un simple mot, mais jailli de la passion comme le vin jaillit de la grappe. Ce mot le voici.

XXV

Paul de Hauteroche prit un billet, le baisa doucement et nous lut ces lignes :

« *Mio caro, je m'ennuie quand tu n'es pas là, et l'ennui pour moi c'est l'âme qui pleure. Je m'ennuie même quand tu es là et que tu n'es pas seul avec moi. Ton meilleur ami ou ma meilleure amie nous rejette l'un l'autre aux deux bouts du monde. Vivons seuls. Toi c'est moi. Moi c'est toi.* »

Paul de Hauteroche essuya deux larmes et murmura :

— N'est-ce pas qu'elle m'aimait bien ?

Après un silence, notre ami prit son chapeau.

— Allons, dit-il, soyons brave devant les coups de la vie. Ah! c'est la vraie bataille celle-là. Vous voyez, mes amis, que tous ceux qui tuent lâchement, par égoïsme, par vanité, et en faisant souffrir un long et douloureux martyre à leurs victimes, ne sont pas tous poursuivis par M. le procureur impérial, ni même délaissés de leurs amis. — Mais ils ont le remords, cette justice de Dieu, plus terrible et plus sûre que celle des hommes! Aussi, je condamne les crimes du cœur et je vote pour la peine de mort même quand la main n'a pas fait le crime! — ajouta Paul de Hauteroche en raillant ainsi notre grande discussion.

Nous restâmes muets à cette funèbre raillerie.

LA PRINCESSE ***

VENISE

ET LES PEINTRES VÉNITIENS

I

La place Saint-Marc sera toujours l'Élysée des Vénitiens. Le prince Eugène leur a bien fait planter un jardin où ils pourraient aller jouir de la fraîcheur de beaux ombrages, du parfum d'arbustes en fleurs, de la promenade dans des allées sablées, avec de belles perspectives sur la lagune et les îles; mais qui dit un Vénitien dit un homme qui préfère le marbre au feuillage, le palais au jardin. Le jardin est délaissé pour la place, immense salon en plein air où toutes les classes de la société se rassemblent pour se reposer du travail ou pour se distraire de l'oisiveté de la journée. Les trois rangs de cette vaste galerie qui forment ses trois côtés, lui donnent quelque analogie avec le Palais-Royal. A la vérité, elle n'est point garnie de ces riches boutiques, splendidement éclairées quand la nuit est venue; une belle gerbe d'eau n'en marque pas le centre murmurant; son rétrécissement, très-visible à l'œil, lui donne même une configuration gauche et choquante. Les vieilles procuraties sont lourdes et communes; le bâtiment moderne, qui les joint aux procuraties nouvelles, n'a de rapport ni avec les unes ni avec les autres. Pourtant, la physionomie de la place Saint-Marc est frappante et son aspect se grave fortement dans la mémoire. Et d'abord, quel fond de tableau que la basilique et le campanile, cette tour superbe, qui, élevée il y a neuf siècles sur un sol

vaseux, n'a pas encore fléchi d'une ligne! Quelle grandeur ces masses immobiles impriment au petit drame vulgaire qui s'agite à leurs pieds! D'espace en espace, au-devant des arcades, sont dressées des tentes de toutes couleurs. La bonne compagnie prend des sorbetti dans les unes; la mauvaise compagnie dans les autres. On y voit régulièrement six ou huit Grecs qui fument nonchalamment dans leurs longs tuyaux de cerisier. Une multitude de musiciens ambulants viennent tour à tour importuner les différents groupes en chantant des airs d'opéra défigurés; la marchande d'oranges de Malte, le vendeur de fruits confits, le colporteur d'allumettes, sollicitent votre bourse et vous étourdissent du panégyrique de leur marchandise; la vice-reine, qui a le bon goût d'être la plus grande et la plus majestueuse femme de son royaume, se promène au milieu de la foule; l'improvisateur raconte à un auditoire ébahi ses fabuleuses aventures, tandis que la pimpante bouquetière, au corsage juste, à la jupe courte, à la toque ornée de plumes, passe et repasse d'un air engageant, offrant aux jeunes signori, ses amis, quelque frais bouton de rose, quelque jonquille odorante, quelque suave réséda, et ses sourires*!

Le peuple de Venise est un peuple jaseur. Il a le parler moqueur et affectueux tout ensemble. Son dialecte sert à merveille cette disposition goguenarde. Abondant en épithètes dont le sens est double, en termes caressants qu'une simple inflexion de voix rend ironiques, il a la grâce et la perfidie du chat, qui fait patte de velours et qui égratigne. Rien ne nous divertissait comme d'écouter Emilio tenant une conversation réglée avec les petits boutiquiers et les marchands ambulants. Nous faisions une foule d'emplettes ridicules, tout exprès pour jouir de cet assaut de paroles aigres-douces, de quolibets, de locutions pittoresques. Arabella nous remettait le plus souvent devant de charmants étalages d'herbages et de fruits que l'on ne voit qu'à Venise. Elle nous faisait remarquer avec quelle champêtre élégance étaient rangés sur un fond de verdure entremêlé de fleurs, ces corbeilles de fraises, d'amandes, de pommes de pins, ces chapelets de cerises, ces masses appétissantes de truffes et ces rubicondes pyramides de pommes d'amour; après quoi, nous regardions passer le robuste porteur d'eau du Frioul, les pieds nus, le chapeau de castor sur la tête, un peu courbé par le poids de ses seaux d'eau; le vieux marchand d'huîtres; le fabricant de li-

* Ces pages sur Venise sont des souvenirs de voyage du grand musicien, écrites il y a quelques années. Venise a changé d'aspect sur la place Saint-Marc. Mais c'est toujours la belle Venise des arts.

monade, et surtout un débitant de pommes cuites, dont l'appel au public ne manquait jamais de nous faire rire de bon cœur.

« Peri coti, pomi coti
» Petorali per il peto,
» Che regn' avan sti rafredori! »

Souvent aussi nous nous arrêtions à écouter les querelles des gondoliers. Couchés à l'ombre durant les fortes chaleurs du jour, ils ne sortent guère de leur sommeil que pour se répandre en invectives les uns contre les autres, et pour s'envoyer, dans d'effroyables jurements, les plus innocentes malédictions. On croirait à chaque instant que ces hommes vont se prendre aux cheveux, que des coups de couteau, ou tout au moins de vigoureux coups de poing vont en réduire quelques-uns au silence. Il n'en est point ainsi; le Vénitien est d'un tempérament prudent; il n'aime pas à compromettre sa vie; les rixes sont extrêmement rares à Venise, bien que les querelles y naissent à propos de tout.

II

Nous employâmes toute une semaine à visiter les galeries de tableaux de l'Académie des beaux-arts, des palais Barbarigo, Manfrini. Le petit abbé Z s'était joint à nous. C'était un abbé comme il y en a tant en Italie, ne croyant guère de la messe que les deux *zwanziger* qu'elle lui rapportait; passionné pour les arts et pour les femmes, chantant avec gestes les cavatines amoureuses de Bellini, sculptant de petites figures de Vénus, qu'il appelait des *Ève*, afin de n'être point réprimandé par son évêque; écrivant, à l'heure du bréviaire, des libretti d'opéra pour les compositeurs de troisième ordre; du reste, un bon diable, plein d'esprit et de cœur. Quant au colonel, il nous suivait par scrupule de conscience. Il n'aimait de la peinture que les riantes et fraîches images du paganisme. Les tableaux noircis des anciens maîtres, les martyres de saints, les madones amaigries lui inspiraient un dégoût qu'il exprimait avec une sincérité très-originale. « Quel » dommage, me disait-il, que tant d'habiles artistes aient perdu leur » temps à traiter de pareils sujets! Quel plaisir voulez-vous que je » trouve à voir le corps d'un homme percé de flèches; celui d'un au- » tre, qui sort livide et décharné du sépulcre; celui d'un troisième, que

» l'on tenaille? Quelle insipide monotonie dans ces vierges au sourire
» béat, éternellement assises entre deux enfants nus qui grimacent!
» Quelle pauvreté d'invention! Quelle absence totale de mouvement et
» d'intérêt! Ne me parlez pas de l'*art chrétien*; ce sont deux mots qui
» se détruisent l'un l'autre. Comment une religion qui anathématise le
» monde sous le nom de Satan, qui recommande à ses adeptes de
» dompter la chair, qui proscrit l'amour comme une honteuse faiblesse,
» pourrait-elle en même temps favoriser l'extension de l'art; de l'art
» qui divinise la matière, exalte la beauté, et, par la perfection de la
» forme, ouvre le cœur de l'homme à toutes les séductions auxquelles
» le christianisme enjoint de fermer l'avenue des sens? »

— Aussi voyons-nous dans les temps de pure foi, ajouta l'abbé, aux premiers siècles qui suivirent la prédication du Christ, les chrétiens, plus conséquents avec eux-mêmes, empressés à brûler, à briser, à détruire les œuvres de l'antiquité, et contribuer ainsi, avec les barbares, à retarder cette ère de la Renaissance, dont on voudrait leur attribuer tout l'honneur. Une secte fort considérable, et qui fut sur le point de voir triompher ses opinions, proscrivait absolument le culte des images, se fondant sur l'ancienne et sur la nouvelle loi; et depuis, presque tous les réformateurs dont le but a été de ramener le christianisme à sa pureté première, ont banni de leurs temples la peinture et la statuaire. Les véritables types de la beauté demeurent à l'art grec. Toujours l'Apollon, la Vénus, le Jupiter, l'Hercule resteront comme symboles de la noblesse, de la volupté, de la majesté, de la force. Le christianisme a-t-il des martyrs semblables au Laocoon et à la Niobé? des vierges plus poétiques qu'Aréthuse et Daphné?...

— Pour rester dans une juste mesure d'appréciation, dis-je à l'abbé, que sa verve entraînait toujours un peu loin, disons que les idées chrétiennes n'ont pas précisément créé un art; mais qu'elles ont eu leur manifestation par l'art, de même que toutes les idées et toutes les croyances qui ont tour à tour régi une partie du globe. Disons que la légende a fourni des sujets à la plastique, ainsi que l'avaient fait la fable et l'histoire; mais ne nous hâtons pas de nous écrier : L'art est ici; il est là! L'art existe éternellement par sa propre puissance. Il n'attend l'appel ni des Périclès, ni des Auguste, ni des Médicis, ni des Louis XIV. Il est dans l'humanité comme dans la parole; car l'art, c'est l'expression suprême des sociétés, c'est le verbe du génie, de ces hommes de qui on pourrait dire qu'ils sont placés aux confins des deux mondes, et qu'ils contemplent les choses de l'un éclairés de la divine lumière de l'autre.

La Madeleine du Titien, à la galerie Barbarigo, avait pourtant trouvé grâce auprès du colonel. Il ne s'inquiétait pas si le peintre avait compris et exprimé dans cette figure de femme un type de repentir et de pénitence; mais il admirait franchement les belles lignes de son visage, ses yeux humides et l'abondante chevelure tombant dans le plus excellent désordre sur sa poitrine palpitante. Le propriétaire de la galerie, voyant cette naïve extase, s'y méprit et ne douta pas qu'il ne fût le seul connaisseur de notre bande. Il s'empressa de lier avec lui une savante conversation sur les questions d'art les plus ardues. Les signes répétés d'Arabella empêchèrent le colonel de rompre l'entretien par un aveu franc et net de son incompétence. Il vit qu'il nous divertissait, et se prêta de bon cœur à la plaisanterie. D'ailleurs, le propriétaire des tableaux parlait à peu près tout seul, se contentant des signes d'assentiment et de la contenance pénétrée de son *partner*. De proche en proche, de théorie en théorie, il arriva pourtant à lui demander quelle était l'école de peinture à laquelle il avait le plus particulièrement consacré ses études? Répondre à cette question n'était pas facile, car une réponse quelconque devait indubitablement amener une discussion en règle, et je vous demande dans quel dédale notre pauvre ami se fût engagé! Une inspiration du ciel le tira de ce mauvais pas. « Je préfère à toutes, dit-il avec un insolent aplomb, l'école espagnole. » Le propriétaire resta confondu. N'ayant jamais vu que quelques tableaux apocryphes de Murillo et de Velasquez, n'en possédant aucun dans sa collection, il se sentait en ce moment l'inférieur d'un homme qui mettait les écoles d'Italie au-dessous de l'école espagnole; et, ne se souciant pas de prolonger un entretien qui avait pris un tour si fâcheux, il salua profondément, et laissa le colonel maître du champ de bataille.

— *Te Deum laudamus!* s'écria Arabella en éclatant de rire, à nous la victoire! Voilà ce que j'appelle se moquer des gens. Savez-vous, colonel, que vous êtes un habile homme? Vous avez une contenance qui imposerait à Titien lui-même s'il revenait en ce monde.

— Ouff! dit le colonel, je respire! vous m'aviez engagé là dans une méchante affaire. Sans ce bienheureux expédient de l'école espagnole, je me faisais bafouer. Du diable pourtant, n'était le maréchal Soult que j'allais voir quand j'étais à Paris, si je saurais seulement qu'il existe une école espagnole.

III

Titien, Tintoretto, Paolo Véronèse, voilà les trois grands noms de l'école vénitienne. Giorgione, le Pardenone, Pâris Bardone, Boniffaccio, le Bassano, viennent après eux; Giorgione, non pas qu'il fût inférieur aux trois premiers, (Titien en était jaloux!) mais parce que la mort l'ayant enlevé encore tout jeune, il n'a laissé qu'un très-petit nombre d'ouvrages, dont le plus important (les fresques du *Fondaco dei Tedeschi*), a été détruit par les vapeurs salines des canaux.

S'il fallait définir en peu de mots le caractère du talent des trois grands Vénitiens, je dirais que Titien, c'est la vie dans sa plénitude, la force calme, la noblesse dans la vérité; Tintoretto, la nature fougueuse, le mouvement, l'immense fantaisie; Paolo, la transparence, l'harmonie, la splendeur. Je ne connais point de défaut à Titien, si ce n'est la méconnaissance presque absolue de ce que nous entendons par l'idéal chrétien, et de ce que nous appelons aujourd'hui la philosophie de l'art. Ce défaut lui est commun avec toute l'école (il est bien entendu que je ne parle ni de Giambellino, ni de Palma Vecchio, ni des artistes antérieurs) qui a copié la nature dans ce qu'elle a de plus parfait, mais qui n'a point créé de types idéaux. Elle ne s'est enquis ni de fidélité historique, ni de couleur locale. Elle a habillé les Juifs et les Romains à la vénitienne; elle a mis en société de la sainte Vierge des papes, des doges et des empereurs d'Allemagne. La Madeleine du Titien ressemble à sa Vénus. L'épouse de saint Marcellin, au moment où elle l'accompagne au martyre, est vêtue comme une dame de la cour au XVIe siècle; les anges et les amours ont les mêmes joues arrondies, le même sourire joufflu sur les lèvres; et, il faut bien le dire, dans tout cela le paganisme domine.

Trois œuvres capitales, trois compositions empruntées à l'histoire du Christ, se distinguent entre tous les tableaux dont Venise est si riche et témoignent glorieusement de la puissance des trois peintres. Ce sont : *l'Assomption*, de Titien; *le Souper chez Lévi*, de Paolo, tous deux à l'Académie des Beaux-Arts, et *le Crucifiement*, de Tintoretto, à la scuola de Santo Rocco. La composition du premier de ces tableaux vous est connue par de nombreuses gravures. Il est donc inutile de vous parler de la belle et radieuse tête de Marie, des admirables groupes d'anges qui la soutiennent et la contemplent, des figures d'apôtres si mâles, si expressives, si hardiment posées, d'une si étonnante saillie.

Quant au coloris, c'est le chef-d'œuvre de Titien, par conséquent, c'est le chef-d'œuvre de la peinture. Il est à regretter que l'artiste ait eu la pensée de placer dans les nuages une demi-figure à barbe blanche, représentant le Père éternel. Cette figure, quoique belle, ne saurait donner l'idée de l'Être infini, universel, de Dieu ; et la Vierge Marie, s'élevant dans l'éther bleu du ciel, m'eût paru bien plus divine sans les deux bras de chair étendus pour la recevoir. Il est vrai que Titien se conformait en ceci à l'esprit de son siècle. La compréhension spiritualiste du catholicisme était alors presque totalement étrangère à la société. Les traditions populaires, les croyances naïves des premiers âges dominaient encore l'art et la poésie. Dante avait fait un enfer tout matériel; il y avait placé des diables fourchus, des dragons, des centaures, que sais-je? Il ne faut pas s'étonner si Titien et si Tintoretto n'ont pas craint de peindre Dieu lui-même sous les traits d'un vieillard auguste, d'un père tantôt sévère, tantôt calme et souriant.

Quand le tableau de l'*Assomption*, commandé par les religieux du couvent *Dei Frari*, leur fut apporté, il n'eut pas l'approbation des bons frères. Ne le trouvant pas assez fini, assez léché, ils le renvoyèrent à Titien avec prière de le retoucher et de le rendre plus digne de sa destination. Alors le peintre indigné, car il savait bien qu'il venait de faire un chef-d'œuvre, prit son pinceau et traça au-dessus de sa signature un second *fecit*. De façon qu'on y lisait : *Tiziano Vecellio fecit*, FECIT. Les religieux ne furent guère satisfaits, comme on peut croire; mais ils n'osèrent plus insister, et bientôt la célébrité croissante de l'*Assomption* et les offres considérables qui leur furent faites, les rassurèrent sur l'emploi de leurs deniers.

Que dites-vous de ce *fecit*, *fecit* ? N'est-ce pas la plus énergique expression du plus légitime orgueil qui fut jamais? N'est-ce pas la seule digne réponse qu'un noble artiste puisse faire à la critique injuste? *Tiziano Vecellio fecit, fecit*. O combien il est grand l'homme qui peut nourrir en son cœur un pareil sentiment de personnalité! Cette conscience de soi lui est une ancre de fortitude que les flots de l'injustice humaine ne sauraient jamais briser. Il s'appuie sur lui-même; quand on l'injurie, quand on l'outrage, il dit : *Je suis Titien!* et laisse se dissiper au loin les clameurs de la foule sans nom, impuissante à troubler sa haute paix.

Le *Crucifiement*, de Tintoretto, est une toile beaucoup plus vaste. Un nombre infini de personnages s'agitent là-dedans. Sur le premier plan, le Christ, déjà élevé en croix, est pleuré par saint Jean et les deux saintes femmes. A sa droite, on hisse la croix du larron; à sa gauche,

FRANÇOIS I.er

mais plus en arrière, l'autre larron est cloué sur la sienne. Les ordonnateurs du supplice, et le peuple qui y assiste, forment les groupes accessoires. Le mérite principal de cette composition, c'est selon moi, la réalité. Il y a un si grand mouvement, une vie si grande dans tous ces personnages, qu'on se voit transporté au milieu d'eux. Le peintre a mis tant d'art dans leur confusion apparente, que l'œil les saisit tous avec facilité, bien que toujours ramené au groupe principal, qui se tranche des autres par l'immobilité de la mort et du désespoir. Le défaut de Tintoretto, c'est l'abus de la force. Ses compositions ne manquent pas à Venise. Des églises entières en sont garnies. On ne peut comprendre comment la vie d'un seul homme a pu suffire à de si immenses travaux. Il n'est donc pas surprenant que beaucoup de ces toiles ne soient que de fougueuses ébauches, des improvisations qui décèlent un puissant génie entraîné au-delà de toute limite. Tintoretto a trop de prédilection pour les raccourcis et pour les attitudes tourmentées. Ses œuvres sont comme une démonstration de plus à la maxime si profondément vraie de La Rochefoucauld : *Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités, il faut en avoir l'économie.*

Lorsqu'après avoir parcouru la première salle de l'Académie des Beaux-Arts, on se trouve tout à coup vis-à-vis l'entrée qui donne accès dans la seconde, et que l'on a en perspective la toile du Véronèse qui en occupe tout le fond, il est impossible de ne pas éprouver un instant de vertige. On ne sait ce que l'on voit. Les colonnes du tableau ont un tel relief, qu'elles semblent faire suite aux deux colonnes de marbre qui séparent les deux salles. Le ciel a une transparence si merveilleuse, le lointain du tableau est si habile, que l'on se croit arrivé à une terrasse découverte. Mais les personnages impassibles placés sur la terrasse, le souper, la figure du Christ, vous arrachent à l'illusion et vous ramènent à l'admiration d'une des plus étonnantes œuvres qui soient sorties de la main de l'homme. La table est dressée sous un vaste portique; deux larges escaliers y conduisent; les serviteurs en montent et descendent les degrés. Parmi ces derniers, le nègre n'est point oublié; le lévrier favori de Paolo ramasse les miettes du festin. Le Christ est assis au milieu des convives; la joie et l'animation que donne la bonne chère sont sur tous les visages; seul, le Christ reste sérieux et calme. Le jour inonde le tableau; les costumes sont splendides; les nombreux personnages sont admirablement disposés dans ce cadre monumental, entre ces belles colonnes qui servent à varier de la façon la plus heureuse les groupes et le mouvement des figures, en donnant à l'ensemble une inconcevable majesté. Ce qui distingue éminemment le Véronèse,

c'est le sobre emploi qu'il fait des ombres, des *noirs*. Il ne cherche point seulement l'effet par des contrastes heurtés. On ne sait par quel artifice, appréciable seulement à l'œil le plus exercé, il fait saillir certaines parties, car la lumière est répandue harmonieusement sur toutes. Il résulte de ce système un très-grand effet d'ensemble, mais souvent quelque chose de froid et de monotone. Ses types sont aussi moins variés que ceux du Titien et de Tintoretto.

Encore une fois, ce sont là trois grands noms de l'école vénitienne. Et, le croirait-on? aucun de ces hommes n'a de monument dans cette patrie qu'ils ont tant illustrée. Nous cherchâmes vainement la sépulture de Tintoretto. Titien est enseveli dans l'église *Dei Frari*, par une exception, faite pour lui seul, à l'ordonnance qui défendait d'enterrer dans l'église les malheureux morts de la peste. Une simple dalle, dans un coin obscur, indique qu'ici reposent les cendres du grand Vecellio. Paolo est enterré à l'église de Saint-Sébastien, dont le chœur, le plafond, l'orgue, la sacristie, sont revêtus de ses ouvrages. On raconte qu'à la suite d'une querelle, il s'était réfugié au couvent attenant à l'église, et que par reconnaissance pour l'hospitalité qu'il reçut du supérieur et pour l'affection que lui témoignèrent les religieux, il leur laissa ce magnifique souvenir de son séjour parmi eux. En ce temps-là, la gent artiste n'était point, comme de nos jours, éminemment pacifique, civile et conciliatrice. Comme ces hommes avaient de grands talents, ils avaient aussi de fortes passions. Leurs amitiés étaient vivaces, leurs haines sauvages, leurs jalousies sans pudeur. Ils tenaient le pinceau d'une main, la dague de l'autre, toujours prêts à se faire justice eux-mêmes en toute occasion. Car ces enfants gâtés des princes savaient bien qu'on fermerait les yeux sur leurs infractions à la loi; qu'au besoin, la maison de paix et de charité leur serait un refuge et les accueillerait encore tout haletants d'un combat à mort, encore tout saignants d'une rixe impie. La retraite de Paolo fut féconde. Après sa mort on porta son corps dans l'église. Un buste, aujourd'hui tout dégradé, une pierre aux armes des Cagliari, ont été placés là par les soins de son frère. De toutes les sépultures que j'ai visitées, de toutes les illustres tombes sur lesquelles j'ai plié le genoux, aucune ne m'a aussi vivement ému que celle-là. Quoi de plus touchant, en effet, que de voir ainsi l'artiste couché au pied de son œuvre, se mettant avec elle sous la protection du Seigneur, trouvant le repos dans le lieu même de son travail, et comme enseveli dans son triomphe?

FRANZ LISZT.

CATHARINA CORNARA

L'AME SELON GOETHE

Gœthe, comme Dante, comme Shakespeare, sera longtemps la lumière et l'ombre pour la critique. Aujourd'hui c'est M. E. Caro qui s'attaque au chaos du génie allemand et qui y trouve Dieu. Voici sa *Philosophie de Gœthe*, un vrai livre qui sera bientôt dans toutes les mains philosophiques. Mais donnons la parole au philosophe chrétien expliquant le poëte païen :

Un jour qu'on demandait à Goethe, à l'occasion d'une lecture de l'*Antigone* de Sophocle, d'où est venue dans le monde la moralité : « De Dieu même, comme tout autre bien, dit Goethe ; ce n'est pas un produit de la réflexion humaine, c'est une belle essence qui est créée avec nous, innée en nous. Elle existe plus ou moins dans l'homme en général ; elle existe à un degré dans quelques-uns, elle est un don spécial de certaines âmes. Celles-là ont révélé par des actions ou par des doctrines ce qu'elles renfermaient de divin dans leurs profondeurs ; leur apparition a par sa beauté saisi les hommes, qui ont été puissamment entraînés à les honorer et à rivaliser avec elles. » La plus haute leçon de morale est donc le spectacle de la vie d'un homme de bien qui nous inspire le désir de l'imiter ; mais Goethe, avec son goût pour l'expérience, reconnaissait qu'il y avait une autre manière d'arriver à connaître ce que vaut la beauté morale : le bien. L'observation de la vie amène irrésistiblement à cette conclusion, que l'abandon de l'homme à ses instincts inférieurs : l'égoïsme, le vice, a pour conséquence la destruction du bonheur général et du bonheur particulier qui en fait partie. Au contraire ce qui est noble et juste ne peut manquer d'accroître le bonheur de tous comme celui de chaque individu. La beauté morale peut devenir ainsi une doctrine et se répandre sous la forme de la parole dans les multitudes.

Pour les natures supérieures, tous ces intermédiaires sont inutiles,

car il se produit en elles une révélation permanente du beau moral à laquelle elles peuvent s'abandonner en toute sécurité. Elles-mêmes, par leur propre force, apprennent à s'affranchir de toutes les servitudes, de tous les jougs de la superstition ou de l'opinion. « Portez votre regard au dedans de vous-mêmes : dans les profondeurs de votre être, vous trouverez un guide auquel tout noble esprit se confie sans réserve. Aucune règle ne peut là vous manquer, car la conscience libre est le soleil de votre jour moral. » La véritable règle est celle que toute âme noble puise en soi. — Dans la même veine d'idées, je rencontre un aperçu singulièrement délicat, c'est cette maxime que je voudais voir inscrite en lettres d'or à côté des plus belles inspirations morales de Kant : « Le devoir consiste à aimer ce que l'on se commande à soi-même. » Cela me semble être un amendement très-heureux à la doctrine trop dure de l'*impératif catégorique*. La perfection morale pour l'austère penseur de Kœnigsberg est d'accomplir, coûte que coûte, ce que la raison pratique commande, sans même y mêler une émotion. Il ne se soucie guère d'intéresser la sensibilité à l'accomplissement des ordres de la raison. Il s'en défie même, il redoute la moindre intervention du sentiment dans le commandement abstrait, conçu sous sa forme la plus universelle. On dirait qu'il craint d'attendrir ou d'affaiblir le devoir, s'il nous incline à l'aimer. Il y a là un stoïcisme transcendant que la nature repousse. Schiller lui-même, sans doute sous l'influence de Goethe, exprimait une critique très-fine à l'égard de cette morale trop scrupuleuse, dans cette épigramme célèbre : « J'ai du plaisir à faire le bien ; cela m'inquiète. » — Goethe, d'un seul mot, rétablit la vérité morale, humaine en même temps. Son instinct esthétique l'avertit qu'il y a une lacune grave dans la doctrine de Kant. Il a compris que le devoir n'est pas complet quand on se borne à faire ce que la raison nous demande. Il faut de plus le sentir, l'aimer. Faire son devoir en l'aimant est à coup sûr quelque chose de plus beau, de plus complet que de le faire simplement, durement, si je puis dire ainsi, sans émotion, sans goût. Il y a donc une perfection morale, sinon plus haute, du moins plus délicate que celle de Kant : c'est celle dont Goethe nous donne l'idée, et qui à la beauté abstraite du devoir conçu et accompli ajoute la beauté vivante de la plus noble des émotions, celle du devoir non-seulement conçu et accompli, mais aimé dans son accomplissement, même quand il nous déchire le cœur.

La règle suprême de l'homme digne de ce nom est de conserver intacte la liberté intérieure. N'y laissons porter atteinte ni par les hommes, ni par les événements du dehors. Il y a en effet une double

fatalité qui se déploie dans le monde et nous menace, celle qui vient de la société et celle qui vient de la nature. Défions-nous des vues mesquines et basses, des préjugés sociaux, des intérêts sordides que recommande l'expérience vulgaire, de ces petits raisonnements, qui peuvent, si nous n'y prenons garde, envelopper notre glorieuse et féconde activité, l'étouffer dans un réseau tissu par la sottise humaine, l'arracher aux sommets lumineux qu'elle habite, la réduire sous le plus humiliant niveau. Il y a deux manières pour un homme qui sent sa valeur et sa force de s'affranchir de cette tyrannie des petites choses et des petites gens : les grandes actions qui font les héros, comme Napoléon; les grandes pensées qui font les poëtes et les penseurs, comme Shakspeare et Spinosa. L'héroïsme n'est pas à la disposition de toutes les destinées. Il y a bien des cœurs héroïques que des circonstances inéluctables renferment dans la sphère de la vie privée, qui seront exclus à tout jamais du droit glorieux de se peindre dans leurs actes et de faire à leur image l'histoire de leur temps et de leur pays ; mais la haute culture intellectuelle est toujours à notre portée ; c'est peut-être le plus grand et le plus bel emploi de notre activité. On le voit, Goethe est sur ce point tout à fait Grec et platonicien. Il ne cesse pas de recommander l'exercice de la pensée comme l'acte par excellence. Par l'art et par la science, nous réalisons ce qu'il peut y avoir d'exquis et de divin dans une vie humaine. « Quand vous vous serez pénétré de cette vérité : « Il n'y a de vrai, de vraiment existant pour » vous que ce qui rend votre esprit fécond, » alors observez le cours général du monde, et, le laissant suivre sa route, associez-vous à la minorité. — Dans tous les temps, ce que le philosophe, le poëte a préféré, c'est travailler en silence aux créations de son esprit ; ce sera là votre sort, le plus enviable de tous. Vous jouirez par avance des sentiments qui doivent remplir un jour les plus nobles âmes. » On sait si Goethe a été fidèle à ce précepte.

Mais il est une autre fatalité plus difficile à vaincre que celle qui nous vient des hommes, c'est celle qui nous vient de la nature. Et je ne parle pas seulement de cette fatalité purement physique que nous subissons durant tout le cours de notre vie, et à laquelle les conditions de cette vie nous livrent sans défense : les influences diverses des jours, des nuits, des saisons, du climat, les désordres ou les troubles de notre organisation, toutes les circonstances de la nature animale qui font la souffrance, la maladie, la mort. Je parle de cette fatalité qui frappe en nous plus haut, celle qui frappe au cœur : la passion, la douleur, le sentiment de l'irréparable dans les biens perdus, la néces-

sité de sacrifier ce qui nous est le plus cher, d'immoler ce qui nous semble même plus précieux que la vie, le bonheur. C'est ici qu'il faut faire appel à toutes les énergies intérieures dont se compose notre liberté.

Goethe ne nous donne pour cela aucun des conseils que prêche l'ascétisme. Il ne nous recommande pas l'abstinence. Au contraire, il nous invite à jouir librement des biens de la nature, qui est notre mère; des dons de la vie, qui est divine. Ce qu'il pardonne le moins au christianisme, c'est sa morale mystique, irréconciliable ennemie de toute sensualité. Ce qu'il lui reproche avec une amertume passionnée, c'est d'avoir « assombri en une vallée de larmes et de misère le lumineux séjour de la terre de Dieu. » Comme philosophe, il se proclame l'apôtre de la félicité. Il recommande la jouissance, il la déclare légitime et y convie les hommes. « Vaste monde et large vie... une pensée sereine et des intentions pures, » voilà sa devise. Il la traduit sous une forme poétique dans ses deux strophes de son *Testament :* « Les sens sont aussi un guide pour vous ; si votre raison se tient éveillée, ils ne vous montreront pas d'erreurs. D'un vif regard observez avec joie, et d'un pas assuré et modeste marchez à travers les plaines de ce monde comblé de riches dons. Que votre jouissance soit modérée dans l'abondance des biens ! Que la raison soit toujours là, quand la vie jouit de la vie ! C'est ainsi que le passé cesse d'être éphémère, c'est ainsi que l'avenir est d'avance vivant en nous; c'est ainsi que du moment présent on fait l'éternité. »

Mais quoi ! la nature, si maternelle dans ses dons, ne nous les accorde pas toujours. Souvent, après nous les avoir montrés en perspective, elle nous les retire rudement au moment où nous allions en jouir. Il est même des existences si déshéritées, qu'elles n'ont jamais connu des choses humaines que les larmes, jamais le divin sourire. Que dire de ces coups subits qui viennent dévaster une vie au moment où elle se croyait le plus florissante? Il y a bien des ruines déjà dans la plus courte vie et dans la plus heureuse. C'est surtout contre ces fatalités qu'il faut assurer notre indépendance. Il ne dépend pas de nous d'être frappés ; il dépend de nous de maîtriser notre cœur. La douleur énerve l'homme, elle le diminue, elle lui enlève sa force, sa virilité, le goût de l'action et de la pensée. Tuons en nous la douleur, pour qu'elle ne tue pas tout ce qu'il y a de grand en nous. Deux ressources nous sont données pour cela : réfléchir au peu que nous sommes dans la nature, et tendre tous les ressorts de notre liberté pour rester impassibles sous la catastrophe. Élevons notre pensée jusqu'à l'universel. Habituons-

nous de bonne heure à l'idée des choses éternelles, à la contemplation de la substance. Relisons les admirables conseils de Spinosa sur le renoncement. Pénétrons-nous de plus en plus de cette maxime que la nature n'a égard qu'à l'ensemble des choses, que toute personnalité humaine, que la nôtre, n'est que la plus éphémère éclosion d'un phénomène à la surface de l'infini. Quand les pensées éternelles auront ainsi fait leur séjour habituel de notre raison, que seront pour elle les accidents qui jettent dans le désespoir les hommes vulgaires ou frivoles? Un détail nécessaire de l'ordre universel, dans lequel la mort est l'aliment de la vie, dans lequel la loi toujours agissante de la métamorphose semble incessamment tout détruire pour tout renouveler. Et du moment que le sage aura compris cette loi divine, il ne s'abandonnera plus à des lamentations enfantines sur ce qui doit être. Comprendre, c'est voir la nécessité des choses. Et quelle folie n'est-ce pas de se révolter contre ce qui ne peut pas être autrement qu'il n'est? Il sait bien qu'il n'est pas exempt lui-même de ce verdict universel de l'impassible nature. Il s'y soumet d'un cœur aussi résolu que son esprit est clairvoyant et calme. Il dira avec le poëte : « Ame du monde, viens nous pénétrer. Pour se retrouver dans l'infini, l'individu s'évanouit volontiers. Là se dissipent tous les ennuis, les chagrins, les brûlants désirs, les impatiences et les colères de la fougueuse volonté. S'abandonner dans l'infini est une ineffable jouissance. » C'est la leçon que Goethe a puisée dans la méditation de Spinosa, et qu'il ne cesse pas de se répéter à lui-même pour fortifier son âme, et l'amener à ce degré idéal d'une heureuse impassibilité qui la laisse libre de faire sa tâche de chaque jour au milieu des douleurs humaines, et de veiller uniquement au culte de son génie intérieur, sans que rien puisse l'en distraire et la troubler.

Nous n'avons pas à examiner comment le poëte transporta ces conceptions dans sa vie et s'efforça de faire son âme à l'image de cette théorie. M. Blaze de Bury l'a raconté avec une abondance de détails que ne comporte pas une étude purement philosophique. On a dit sa hautaine indifférence, son calme inaltérable dans ses rapports avec les êtres charmants et passionnés qu'attirait le prestige de son génie souverain, sa résignation, du jour où il sentit la *divinité de son cerveau*, à ne plus vivre que par lui et pour lui, cet égoïsme trop admiré, que les enthousiastes excusent par l'espèce de sacerdoce qu'il exerçait au nom de sa pensée. Nous n'avons, quant à nous, qu'un goût médiocre pour ce côté un peu théâtral de la vie de Goethe que raillèrent, même alors, plusieurs renégats de la religion du grand homme, tels que Merck,

Jacobi, Wieland lui-même à certains jours, et nous nous souvenons de cette violente apostrophe de Herder : « L'homme a-t-il le droit de s'élever dans cette région où toutes les souffrances vraies ou fausses, réelles ou simplement imaginées, deviennent égales pour lui, où il cesse d'être, sinon artiste, du moins homme ? Nul ne songe à disputer aux dieux leur quiétude éternelle : ils peuvent regarder toute chose sur cette terre comme un jeu dont ils règlent les chances selon leurs desseins; mais nous, hommes, et partant sujets à toutes les nécessités humaines, il ne faut point qu'on vienne nous amuser avec des poses de théâtre.... Tout cela, ce sont des inventions de notre temps. David chantait des hymnes, cela ne l'empêchait pas de gouverner son royaume. Que gouvernez-vous donc, vous ? Vous étudiez la nature dans tous ses phénomènes, depuis l'hysope jusqu'au cèdre du Liban. La nature ! vous l'absorbez en vous, ainsi que cela vous plaît à dire. A merveille ! mais je voudrais bien ne pas vous voir pour cela me dérober le plus beau de ses phénomènes, l'homme dans sa grandeur naturelle et morale. »

Ce jugement de Herder est terrible, et ce n'est qu'avec de grandes réserves qu'on pourrait l'appliquer à Goethe ; mais avec quelle justesse impitoyable ne s'applique-t-il pas à toute une génération poétique de ses imitateurs serviles, déclamateurs et comédiens qui se sont crus dispensés des petits devoirs de la vie par le grand devoir qu'ils avaient à remplir envers leur pensée, et qui ont étalé, profané, deshonoré « le sacerdoce de l'art » sur tous les tréteaux de la littérature ! Comme Herder avait raison de les rappeler au sérieux, au sérieux sacré de la vie, sans lequel l'art lui-même dégénère en une misérable parade !

S'il y eut excès dans la stoïque attitude de Goethe devant les coups imprévus du sort, il en fut la première victime. Souvenons-nous de l'exclamation si touchante de Faust, lorsqu'au terme de cette longue vie surnaturelle, où il a épuisé, avec toutes les voluptés de la terre, toutes les ambitions, toutes les joies de la pensée, il s'écrie douloureusement : « O Nature ! que ne suis-je un homme devant toi, rien qu'un homme ! Cela vaudrait alors la peine d'être né ! » Que d'efforts, en effet, dut coûter à Goethe sa prétention à l'impassibilité ! Mieux vaut être simplement homme. On veut échapper à la douleur, le peut-on en réalité ? On peut bien tendre les muscles de son visage, on peut commander à l'être physique : est-il bien vrai qu'on commande à son cœur ? L'orage intérieur, comprimé au dehors, n'en est que plus terrible. Y a-t-il rien de plus navrant que cette scène qui se passe chez Goethe après la mort de son fils ? Ce fils si cher à sa vieillesse était

mort subitement à Rome le 28 octobre 1830. Eckermann, qui avait fait avec lui la première partie du voyage, l'avait quitté à Gênes pour revenir à Weimar, et apprit cette mort en route. Il va se présenter devant Goethe, qui l'a vu partir avec son fils, et qui va le voir revenir seul. « Ne lui semblera-t-il pas qu'il le perd pour la première fois, au moment où il m'apercevra ? » se disait à lui-même Eckermann tremblant. Il entra. « Goethe était debout, sans faiblesse apparente ; il me pressa dans ses bras. Je lui trouvai une sérénité, un calme parfaits. Nous parlâmes de mille choses ; de son fils il ne fut pas dit un mot. » Deux jours après, il dîne avec Goethe. « Nous avons causé de mon voyage... Il m'a paru plus silencieux que d'habitude ; il semblait perdu en lui-même, ce qui n'est pas bon signe. » C'était le jeudi 25 novembre. Le lendemain, Goethe, toujours silencieux, tombe malade. « Goethe nous a donné une grande inquiétude : il a été pris dans la nuit d'un violent coup de sang, et il a été toute la journée tout près de la mort. » Ses quatre-vingts ans faillirent être foudroyés par cette muette douleur. Grâce à son incomparable organisation, il resta vainqueur. Il écrivait à son ami Zelter : « Mon seul soin, c'est de maintenir l'équilibre physique ; le reste ira de soi. *Le corps doit, l'esprit veut.* Celui qui a une fois ordonné à la volonté sa route, n'a plus à s'inquiéter beaucoup. » Et toute cette crise se terminait par ce cri, héroïque à sa manière : « Allons ! par-dessus les tombeaux, en avant ! »

Du reste, ces fières théories sur les devoirs de l'homme envers son génie intérieur, sur la révélation permanente des grands instincts dans la conscience, sur l'affranchissement de la liberté, en général toute la philosophie de Goethe était à l'usage, non pas du genre humain, mais seulement d'une imperceptible minorité, celle qui en était digne par sa haute culture intellectuelle. Lui-même disait que ses idées, comme ses ouvrages, ne pourraient jamais devenir populaires. Il s'en consolait en pensant que tout ce qui est grand, vraiment intelligent, est en minorité. « Il y a eu des ministres qui ont eu contre eux peuple et roi, et qui étaient obligés de poursuivre seuls leurs grandes idées. » — « N'espérons pas que la raison soit jamais populaire. Les passions, les sentiments, peuvent devenir populaires ; mais la raison restera toujours la propriété exclusive de quelques élus... Épicure n'avait pas tort quand il disait : « Ceci est juste, car le peuple le trouve mauvais. » Il y a un mystère dans la philosophie aussi bien que dans la religion. Le degré moyen de l'intelligence humaine n'est pas assez élevé pour qu'on puisse lui soumettre un si immense problème et pour qu'elle soit choisie comme dernier juge en pareille matière. La lumière générale

d'un siècle, en se répandant sur l'intelligence de chaque individu, ne peut éclairer que le cercle très-étroit dans lequel s'exercent les facultés pratiques... On ne doit au peuple que les *résultats*. Les résultats de la philosophie, de la politique et de la religion, voilà ce qu'on doit lui donner, voilà ce qui lui sera vraiment utile ; mais il ne faut pas vouloir des hommes du peuple faire des philosophes, des prêtres, des hommes d'État... La faculté de comprendre les hautes idées est très-rare, et en conséquence, dans la vie ordinaire, on fait toujours bien de garder ses idées pour soi et de n'en montrer que ce qui est nécessaire pour nous donner quelque avantage sur les autres. » En cela encore, il faut le dire, Goethe était tout à fait Grec, un véritable Athénien. Il était bien de cette civilisation d'artistes pour qui l'humanité digne de ce nom se résumait dans vingt ou trente mille hommes, et pour qui la barbarie commençait aux portes de la cité. Pour Goethe, l'humanité, c'étaient ses égaux dans chaque siècle, ceux qui ont un nom dans l'histoire. Le reste était la foule anonyme, l'être collectif, le chœur de la tragédie antique.

Le même caractère se marque dans la théorie qui couronne toutes ses conceptions sur la comédie humaine. Il a sa théorie de l'immortalité ; mais c'est une immortalité tellement aristocratique, que bien peu parmi les mortels peuvent en être les candidats sérieux. « Je ne doute pas de notre durée au-delà de la vie, disait-il, car dans la nature une *entéléchie* (un être arrivé à sa perfection) ne peut pas disparaître ; mais nous ne sommes pas tous immortels de la même façon, et, pour se manifester dans l'avenir comme *grande entéléchie*, il faut en être déjà une ici-bas. » En langage vulgaire, cela signifie : pour mériter de vivre dans l'avenir, il faut avoir déjà vécu dans ce monde, et l'on n'a pas vécu, si l'on n'a pas pensé. Il était de ceux qui ne voient pas pourquoi un sauvage serait immortel.

Dans les vingt dernières années de sa vie, il revenait souvent sur ce grand sujet, s'efforçant, non sans peine, de concilier cette croyance avec ses instincts panthéistes. Un jour qu'après une promenade dans les bois, il revenait à Weimar, il remarqua la beauté du soleil couchant qu'il avait en face de lui, il cita ce mot d'un ancien : « Même lorsqu'il disparaît, c'est toujours le même soleil ! » Et il ajouta avec une grande sérénité : « Quand on a soixante-quinze ans, on ne peut pas manquer de penser quelquefois à la mort. Cette pensée me laisse dans un calme parfait, car j'ai la ferme conviction que notre esprit est d'une essence absolument indestructible ; il continue d'agir d'éternité en éternité. Il est comme le soleil, qui ne disparaît que pour notre œil mortel. En

réalité, il ne disparaît jamais ; dans sa marche, il éclaire sans cesse. » Sa conviction se fondait sur l'idée d'activité, car si jusqu'à la fin, disait-il, j'agis sans repos, la nature est obligée de me donner une autre forme d'existence, lorsque celle que j'ài maintenant ne pourra plus retenir mon esprit. La morale de Goethe est essentiellement la morale de l'action : c'est celle du *second Faust*, dans lequel nous verrons le grand coupable agir sans repos et sans trève et se relever aux yeux de Dieu par l'effort incessant de sa mâle volonté. — Par là Goëthe se met en contradiction manifeste avec la logique de son principe sur l'origine des choses, la doctrine de l'unité absolue, qui semblerait ne devoir produire qu'une morale mystique, prêchant l'inertie de l'atome humain au milieu de ce tourbillon de la fatalité dans lequel il est comme enveloppé, entraîné, englouti.

Toutes ces idées, vagues et dispersées, vinrent un jour se concentrer dans son esprit ; elles s'y coordonnèrent, et dans une grande circonstance de sa vie, sous le coup de la mort de Wieland, qu'il chérissait et vénérait, elles éclatèrent dans une magnifique inspiration. — Non, une âme comme celle de Wieland, qui avait pu conduire une vie de quatre-vingts ans avec dignité et avec bonheur, qui s'était remplie et comme enivrée de tant de belles pensées, qui s'était élevée à de telles hauteurs de spéculation et d'art, cette âme qui déjà par son essence même était un trésor, douée si richement dès son entrée dans la vie, et bien plus riche quand elle en sortit, cette âme ne peut rien souffrir d'indigne d'elle, rien qui ne soit en harmonie avec la grandeur morale qu'elle a montrée pendant de si longues années sur la terre ! Jamais, en aucune circonstance, il ne peut être question dans la nature de la disparition des puissances qui animaient de pareilles âmes. — Et, reprenant sa conception des *monades*, il exposa une très-curieuse théorie de la mort et de ce qui la suit. La mort arrive quand, dans un système de monades qui est l'organisme complet, la monade principale, la monade reine, dégage les autres monades, ses anciens sujets, de leur fidèle service. Ce départ, il le considérait, ainsi que la naissance, comme un acte libre de cette monade principale, le chef du chœur. — Toutes les monades sont par essence tellement impérissables, que même au moment de la dissolution, leur activité n'est ni suspendue, ni perdue ; à ce moment-là même, cette activité se continue. Les anciens rapports au milieu desquels elles vivaient disparaissent, mais sur le champ elles entrent dans de nouveaux rapports. Chaque monde va rejoindre les monades de son espèce, là où elles sont, dans l'eau, dans l'air, dans la terre, dans le feu, dans les étoiles, et le penchant

secret qui les y conduit renferme en même temps le secret de leur destination future. — Les âmes vulgaires, celles qui n'ont pas développé les éléments de leur être par la liberté et par la pensée, qui n'ont conquis une personnalité durable ni par l'action, ni par l'art, ni par la science, celles qui ne se sont remplies que de triviales images et de basses occupations, que celles-là soient saisies à leur sortie du corps humain par des monades d'ordre inférieur, où est le mal ? Elles perdent leur rang et vont se perdre dans la plèbe obscure des mondes; mais les monades supérieures, si nous voulons faire des conjectures, à quel rôle brillant ne sont-elles pas promises ! Je ne vois pas vraiment ce qui pourrait empêcher la monade à laquelle nous devons l'apparition de Wieland sur notre planète de pénétrer, sous sa nouvelle forme, les lois suprêmes de cet univers. Le travail assidu, le zèle, l'intelligence avec laquelle elle s'est assimilé tant de siècles de l'histoire de ce monde, la rendent digne de tout. Je ne serais nullement étonné si, dans les siècles, je rencontrais Wieland monade d'un monde, étoile de première grandeur, éclairant tout ce qui l'entoure d'un jour aimable, répandant tout autour d'elle le rafraîchissement et la joie. Quand on pense à l'éternité de ces âmes, on ne peut accepter pour elles d'autre destination que celle de prendre une part éternelle aux joies des dieux en s'associant à la félicité dont ils jouissent comme forces créatrices. A elle est confiée la naissance perpétuellement nouvelle de toute création. »

Ces âmes immortelles doivent avoir conscience du passé, mais seulement si on entend la conscience d'une façon générale et historique. Les événements insignifiants et purement personnels tombent dans la nuit; le souvenir n'éclaire que quelques grands moments. Les événements considérables de l'histoire du monde seuls sont dignes d'entrer dans une seconde mémoire. Tout le reste doit périr. Il y a là, selon Goethe, une belle explication de ces subites clartés du génie sur les grandes lois qui ont présidé à la naissance de l'univers. Une forte tension de l'esprit n'aurait pas suffi : il a fallu un souvenir qui, comme un éclair, illumine nos ténèbres, souvenir de la création à laquelle notre âme peut-être assistait. Ainsi la monade d'un monde peut, du sein obscur de ses souvenirs, faire sortir des idées qui auront les apparences d'idées prophétiques et qui cependant ne seront peut-être que les souvenirs confus d'une vie antérieure écoulée : lueurs subites et passagères qui sortent du fond des mondes et de la nuit des siècles, et viennent un instant briller dans la mémoire des hautes intelligences.

Nous nous garderons bien de discuter cette brillante rêverie. Encore

moins nous garderons-nous de chercher par quel effort d'esprit Goethe a pu faire entrer cette doctrine d'immortalité dans sa métaphysique de l'unité absolue. Spinosa, lui aussi, a promis l'immortalité aux âmes qui se sont nourries d'éternité sur la terre. Goethe a pu, comme son maître, espérer qu'un phénomène divin tel que l'âme, s'il s'est pénétré de la vérité, mérite d'en partager, jusqu'à un certain point, l'indestructible essence. Toutes ces grandes âmes de héros et de penseurs, pour lesquelles il rêve de si splendides destinées, sont déjà pour lui, dès cette terre, des forces détachées de la force suprême et comme des fragments d'éternité.

Ainsi parle M. Caro sur l'âme selon Goethe. Sans doute, cette question de savoir ce que les hommes de génie ont pensé du commencement, de la fin et de l'éternité, préoccupent tous les esprits modernes; car, en même temps que M. Caro, voici Daniel Stern elle-même, qui interroge Goethe sur sa croyance en l'immortalité de l'âme.

Goethe croyait en Dieu, non pas, à la vérité, à ce dieu jaloux de la Genèse que l'on dirait inspiré de la Némésis antique, et qui ne saurait souffrir la puissance et la noblesse de l'homme; il croyait à un Dieu unique, tout puissant et conscient, je ne dirai pas beaucoup plus, mais beaucoup mieux que Dante, car il ne laissait pas subsister à ses côtés, pendant toute l'éternité cet anti-dieu, ce Satan horrible qui demeure à jamais souverain de l'empire infernal.

Goethe croyait à une âme qui avait, comme Dieu, conscience d'elle-même. Il croyait à une intelligence pure, à une monade humaine (il empruntait volontiers ce mot à la philosophie de Leibnitz) qui, tombée du sein de l'éternité dans l'existence terrestre, n'y épuisait pas toute sa *puissance d'intention*, et aspirait à remonter vers la monade suprême, vers Dieu, l'objet de son amour « toujours renaissant, toujours satisfait. » Il pensait, comme Épictète, que l'univers se compose d'une immense hiérarchie d'âmes ou de monades ; qu'il y a des âmes de rosiers, de fourmis, d'étoiles. Il admettait que les âmes humaines étaient également hiérarchiques et douées d'une vertu d'immortalité variable. Il supposait (et cette supposition lui a fait écrire, dans une des plus belles scènes du second *Faust*, le chœur des suivantes d'Hélène) que les âmes ou monades inférieures, quand le corps se dissolvait à la mort, retournaient chacune où l'entraînait sa pente naturelle, à la terre, à l'eau, au feu, à l'air; et que, seules, les âmes purifiées de tout élément terrestre, les monades parfaites, essentielles, *entéléchiques*, comme il les appelait, celles que la raison pure, l'amour désintéressé, avaient gouvernées, entraient dans des régions supérieures, dans une

vie plus éthérée, où, douées d'une faculté de développement indéfinie, elles devenaient, selon une heureuse expression : « de joyeuses coopératrices de Dieu dans l'univers. »

Voilà ce que dit à son tour une femme philosophe sur le philosophe Goethe. La pensée de Goethe a toujours remonté à la femme, à la nature, à Dieu. Ce Dieu de la poésie allemande a dit : « Nous sommes tous immortels, mais nous ne sommes pas de la même façon. » La meilleure façon d'être immortel à notre avis, c'est de croire, comme Goethe à l'immortalité de l'âme. Plus nous avons d'idéal, plus nous sommes raisonnables ; et c'est encore avec Goethe que je m'écrie : « A mesure que nous nous élevons vers l'Immortel, nous augmentons nos droits à l'immortalité. »

CARL KREYDER.

HISTOIRE

DE

JULES CÉSAR

DEUXIÈME VOLUME

Le second volume de l'histoire de Jules César, digne du premier par la profondeur des vues, par la sagacité des recherches et par le mérite de l'exécution littéraire, commence à la guerre des Gaules et finit au passage du Rubicon. Il embrasse donc l'une des périodes les plus intéressantes de la vie de l'illustre capitaine dans lequel Sylla entrevoyait plusieurs Marius, et qui aujourd'hui déifié par les uns, vitupéré par les autres, mais reconnu grand par tous, pose encore devant l'histoire comme un sphinx inexpliqué.

Pourtant les faits de la cause sont devant nos yeux, les documents écrits abondent, ceux-là contemporains de l'homme et reproduisant les impressions du moment, ceux-ci postérieurs à son temps et portant leur témoignage aussi, en dehors de toute haine et de toute sympathie.

D'où vient donc que l'opinion flotte encore et que le jugement des siècles ne soit pas définitif? C'est que Jules César n'est pas seulement un homme, mais l'incarnation d'une idée. Cette idée, c'est, selon l'auguste auteur du livre que nous examinons, l'idée populaire contre laquelle se déchaînèrent les castes privilégiées voyant crouler le système qui durant plusieurs siècles avait constitué la base de leur puis-

sance ; selon les contradicteurs, l'idée qui dirigea César ne serait autre chose qu'une vulgaire ambition.

César, en acceptant la dictature, a-t-il tué les destinées de Rome ou bien, en concentrant dans ses mains puissantes les forces disséminées entre des hommes inhabiles et corrompus, ne songeant qu'à satisfaire leurs jouissances charnelles, a-t-il prolongé l'existence du peuple-roi, ranimé sous les cendres qui le couvraient le feu mal éteint de sa gloire et reculé l'invasion des barbares gaulois et germains?

L'auteur de la nouvelle histoire de César conclut dans ce sens. Il affirme que son héros sauva les destinées de Rome bien loin de les étouffer. « S'il en eût été autrement, dit-il, lorsque César disparut tout serait rentré dans l'ordre ; au contraire sa mort livra l'univers entier à toutes les horreurs de la guerre. » Cette conviction, qui est celle de beaucoup de bons esprits, domine le livre et empreint son cachet sur tous les faits et sur toutes les déductions qu'ils comportent. Faites mourir César avant son retour des Gaules, avant la bataille d'Alesia, et c'est Pompée qui sera César, mais César sans ses qualités et sans ses victoires ; au lieu de fuir en Grèce et en Égypte, c'est en Italie qu'il trouvera sa défaite suprême ; au lieu d'offrir sa tête au second César, c'est à Vercingétorix envahisseur du Latium qu'un Arverne ou qu'un Mandubien viendra l'apporter.

Pour qui veut froidement considérer les faits, il reste hors de doute que sans les huit années de combats heureux livrés par César aux peuples de la Gaule et de la Germanie, ces hordes affamées d'or et d'aventures auraient passé les Alpes pour se ruer dans les plaines de l'Italie et que ce n'est ni Pompée, ni Antoine, ni le consul Marcellus qui les auraient arrêtées. Vercingétorix, qui avait donné dans les Gaules le signal de l'indépendance en proclamant l'union des peuples autochthones, aurait écrasé les armées romaines sous la pression de ses masses d'hommes toujours renaissantes.

Les Romains de cette époque sentaient instinctivement que le danger pour eux venait de la Gaule. Pourtant les généraux, tels que Sylla et Pompée, avaient choisi de préférence les conquêtes faciles et lucratives de l'Orient ; César, plus dévoué aux intérêts de la patrie, consacra les plus belles années de sa vie à la dure besogne de vaincre et de soumettre ces fières et braves populations gauloises et germaines qui ne pouvaient lui donner que de la renommée, non de l'or. Est-ce là le rôle d'un ambitieux? Est-ce le rôle d'un homme avide qui ne songe qu'à entasser des richesses ? Pourquoi risquer sa vie dans tant de combats périlleux, si ce n'est pour le but noble et avouable d'augmenter la

gloire de son nom et de bien mériter de son pays ? Il lui eût été si facile de ramener son armée en Italie, de demander le triomphe et d'obtenir le pouvoir sans avoir besoin de s'en emparer !

Au lieu d'agir ainsi, César laisse son armée au delà des Alpes et arrive à Ravenne à la tête d'une seule légion. Il avait amassé si peu d'argent que ses soldats sont contraints de le suivre sans solde et par pur dévouement.

« César, dit son nouvel historien, commença sa carrière politique par une épreuve toujours honorable, la persécution supportée pour une grande cause. Le parti populaire s'appuyait alors sur les souvenirs de Marius; César n'hésite pas à les faire revivre avec éclat. De là le prestige qui l'entoura dès son jeune âge et qui ne cessa de grandir avec lui. La constance de ses principes lui valut tous les honneurs et toutes les dignités qui lui furent conférés ; nommé successivement tribun militaire, questeur, grand pontife, curateur de la voie Appienne, édile, préteur urbain, propréteur en Espagne, enfin consul, il put compter ces différents témoignages de la faveur publique comme autant de victoires remportées sous le même drapeau, contre les mêmes ennemis. Tel était le motif des passions violentes de l'aristocratie ; elle rendait un seul homme responsable de la décadence d'un ordre de choses qui s'abîmait dans la corruption et dans l'anarchie... »

Présenter comme un démocrate César qui se vantait de descendre d'Ancus Marcius, quatrième roi de Rome, et de la déesse Vénus, cela peut paraître un paradoxe, mais ce sont les actes et non les paroles qu'il faut peser, si l'on veut la mesure d'un homme. Consul, Julius César ne cessa d'être en butte aux haines de la secte patricienne et s'ils n'avaient pas eu peur d'une vengeance populaire, ses collègues du sénat l'eussent dix fois décrété d'accusation. Ses victoires que le peuple acclamait avec frénésie ne trouvaient, dans cette aristocratie jalouse, que des envieux et des détracteurs. Le vertueux Caton, cet ivrogne qui se promenait après dîner sur les places publiques sans souliers et sans ceinture, le vertueux Caton qui, après avoir répudié sa femme Marcia au dire de Plutarque, la reprenait veuve d'Hortensius avec un immense héritage, Caton voulait livrer aux ennemis le vainqueur des Germains, sous prétexte qu'il avait manqué d'observer je ne sais quelle trêve.

Ce ne sont pas là des arguments d'avocat, ce sont les faits eux-mêmes qui parlent et qu'il faut bien écouter. Quelle était maintenant la situation des esprits à Rome au temps de la guerre des Gaules? quelles étaient les mœurs publiques ? quel était l'avenir prochain que les partis reservaient au pays?

Le niveau moral était encore descendu depuis les temps de Marius et de Sylla ; il ne s'agissait plus même de ce grand duel entre le principe populaire et le principe aristocratique, tout se réduisait à des questions de personne, à des intérêts vulgaires et mesquins. La loi devenait une machine de guerre à l'usage des différents fonctionnaires chargés de l'interpréter ; la violence avait remplacé le droit; chaque homme important entretenait sa cohorte de clients ou d'esclaves armés et il se faisait justice par ses propres mains. La tribune comme la voie publique appartenait au plus fort ou au plus riche.

Tous les regards se tournèrent vers César quand il revint pour un moment de son gouvernement des Gaules à Lucques. Crassus et Pompée vont le trouver séparément pour l'engager à jeter son épée dans la balance et mettre fin ainsi à l'abaissement du pouvoir. Que fait César ? Il réconcilie Crassus et Pompée, donne des congés à ses légionnaires pour qu'ils aillent voter à Rome en faveur de ses deux rivaux et il retourne en Gaule achever sa conquête.

Est-ce donc là le rôle d'un homme qui a préparé de longue main sa dictature ? Non, certes, et aucune déclamation ne prévaudra contre ces actes.

Pendant que César portait ses armes jusqu'en Angleterre, Crassus et Pompée triomphaient dans les élections du forum à force de corruption et de violence. Ils faisaient assaillir Ahénobarbus, beau-frère de Caton, qui briguait contre eux le consulat ; ils tuaient son esclave, blessaient Caton lui-même ; le timide concurrent s'enfuyait et les comices proclamaient Pompée et Crassus. Crassus était mû par le désir d'accroître encore ses richesses, Pompée voulait contenter sa vanité.

Le consulat de Crassus et de Pompée n'ayant pas rétabli l'ordre et le règne des lois, la confusion ayant au contraire augmenté, les vœux du peuple se tournèrent de nouveau vers César, et à la nouvelle de ses victoires récentes sur les Bretons on décréta en son honneur vingt jours d'actions de grâces. Ce fut le moment que le vertueux Caton choisit pour accuser le général vainqueur et il osa proposer au sénat de Rome de le livrer aux ennemis. Heureusement, dit Plutarque, Caton ne gagna rien hors du sénat; le peuple voulait que César parvînt à la plus grande puissance, et le sénat, quoiqu'il pensât comme Caton, n'osa rien faire par crainte du peuple.

L'auteur de l'histoire de César établit avec une puissance de logique et un talent incontestable l'opinion qu'il avance et à laquelle il donne un corps solide, en l'appuyant sur l'histoire et sur le raisonnement, à savoir que son héros fut le représentant de l'idée nouvelle, de l'idée

populaire et qu'au milieu de sa gloire il tomba victime de l'aristocratie romaine.

Tous les ennemis du grand capitaine appartenaient en effet au patriciat, par leur naissance ou par leurs intérêts. La République, c'était pour eux un pouvoir en participation dont ils voulaient leur part plus ou moins léonine ; les abus et l'anarchie étaient la meilleure condition d'existence qu'ils lui pussent donner.

Que penser de l'humeur versatile de ce Cicéron qui tour à tour encense et flétrit, défend et attaque celui qu'il appelle son ami, et à qui dans ses besoins il emprunte de l'argent, celui qu'il préfère au rempart des Alpes, aux gouffres du Rhin pour arrêter les farouches nations germaniques? La fin lamentable de l'éminent orateur, cette pauvre tête blanchie, coupée par les soldats d'Antoine et exposée toute sanglante sur les rostres désarment la critique à son sujet et le rendent plus à plaindre qu'à blâmer. Que dire aussi de la conduite de Pompée? La mort de Crassus le laissa seul en présence d'un général plus fort et plus habile que lui, il devint par envie l'instrument d'un parti et son appui encouragea le sénat à se déclarer contre César. Pour ne pas parler de Marcellus qui fit la motion de retirer au proconsul des Gaules son commandement avant que le délai légal fût expiré, laissant dans l'ombre les sénateurs Clodius, Rutilius Lupus, Ahénobarbus et autres ennemis de César, peut-on louer consciencieusement ce Brutus dont l'Université persiste depuis des siècles à nous prôner la mémoire, ce Brutus, assassin de son bienfaiteur, qui lui avait tant de fois pardonné, ce Brutus chassé de Rome par le peuple après son meurtre abominable et se punissant de ses propres mains en se glorifiant lui-même au lieu de se repentir? Cassius, général de Pompée, Cassius beau-frère et conseiller de Brutus, n'avait-il pas aussi été épargné par celui qu'il immola si cruellement?

Pour juger sainement le grand homme dont il est ici question, il faut l'examiner sous ses faces diverses; reconnaître ses qualités et ses défauts; sonder le fort et le faible de son caractère; savoir quels sont ses amis et ses ennemis; qui, parmi ceux qui l'entourent, peut avoir intérêt à en dire trop de bien ou trop de mal. Il est certain qu'il avait le peuple pour ami, et pour ennemi le sénat, puisque l'un le condamna et que l'autre voulut venger sa mémoire. Son caractère libéral et enjoué devait en effet plaire au peuple comme toutes ses qualités brillantes l'attiraient.

Jules César fut bon et humain, plus peut-être qu'il ne convenait à la situation. Il pleure Pompée et Caton à qui il eût fait grâce. Parce qu'il

ne voulait pas que le sénat proscrivît Catilina sans le juger, il passa pour l'avoir excusé et peut-être secrètement approuvé dans ses desseins. Son courage personnel est connu ; vingt fois on le vit rétablir ses lignes de bataille qui pliaient et forcer quelquefois ses soldats, l'épée sur la gorge, de faire face à l'ennemi. Après la bataille de Pharsale, traversant l'Hellespont sur un petit bâtiment de transport, il rencontra l'un de ses ennemis, C. Cassius, escorté de dix vaisseaux de guerre; loin de fuir il s'avança résolûment, l'exhorta aussitôt à se rendre et le reçut à son bord.

Juste et ami de ses soldats pourvu qu'ils fissent leur devoir, il les appelait *camarades* dans ses harangues et les traitait en effet comme tels. Après un revers éprouvé par eux près de Dyrrachium, ils demandèrent eux-mêmes à être châtiés, et leur général dut plutôt les consoler que les punir. Pendant toute la durée de la guerre des Gaules il ne s'éleva pas une seule sédition dans l'armée de César. Sa magnanimité était si grande, qu'appelé en témoignage contre Clodius accusé de sacrilége et d'adultère avec sa femme Pompéia, il affirma ne rien savoir et répondit à sa mère et à sa sœur : « Je veux que les miens soient aussi exempts de soupçon que de crime. » Dans la guerre civile il recommandait qu'on épargnât les citoyens; aucun de ses ennemis ne périt de son fait hors du champ de bataille.

Les reproches que lui adressent ses contemporains se bornent toujours à des bagatelles. On ne lui pardonne pas son siége d'or au sénat et dans son tribunal, ses statues érigées près de celles des dieux, d'entretenir dans sa maison un flamine et des prêtres luperques ; et enfin d'avoir donné son nom à l'un des mois de l'année. Un bon mot imprudent lui aliéna les prêtres ; il avait répondu à un aruspice annonçant de tristes présages parce qu'on n'avait pas trouvé de cœur dans une victime, « que ce n'était pas un prodige si une bête n'avait pas de cœur. » Il commit en outre l'imprudence impardonnable de recevoir un jour le sénat, assis devant le temple de Vénus Génitrix, et de faire relâcher un homme accusé d'avoir posé sur l'une de ses statues un diadème royal.

Comme orateur et comme écrivain, la renommée de César n'est pas moindre que celle qu'il acquit comme général. Son accusation contre Dolabella le plaça parmi les premiers orateurs de Rome, et à cette époque il n'avait pas vingt ans. Il plaida la cause des Grecs contre Caïus Antonius; il fit une belle oraison funèbre de sa tante Junia, veuve de Marius. Ses autres discours, celui sur la loi Plotia, la défense du Samnite Décius, l'oraison funèbre de Cornélie ne nous sont connus

que par la simple mention qu'en ont faite les auteurs du temps. Cicéron écrivait à Cornélius Nepos : « Quel orateur oseriez-vous lui préférer parmi ceux qui n'ont jamais cultivé que cet art? Qui pourrait l'emporter sur lui par l'abondance ou la vigueur des pensées? qui pour l'élégance ou la beauté des expressions? Il avait, dit Suétone, la voix éclatante, et il savait unir, dans ses mouvements et ses gestes, la grâce et la chaleur. »

César nous a laissé ses Commentaires et son Histoire de la guerre civile contre Pompée. Le premier de ces ouvrages est un chef-d'œuvre reconnu des modernes comme des anciens. Cicéron ne craint pas d'avancer que César est celui qui parle la langue latine avec le plus de pureté. Quintilien le juge de même. Fronton appelle l'éloquence de César une éloquence impériale. Marc Aurèle dit quelque part : « Le discours de César me tient avec des ongles crochus. »

Nous ne savons ce que pouvait être l'*Anti-Caton*, gros ouvrage en deux livres destiné à réfuter l'éloge de Caton d'Utique de Cicéron; nous ne savons pas davantage quelle valeur pouvait avoir le traité de l'*Analogie*, également écrit par César. Sa correspondance, dont quelques fragments sont restés, devait être quelque chose de charmant, de hautement instructif. C'est celui de tous ses ouvrages que nous devons le plus regretter.

La magnificence de César passe tout ce que l'imagination peut rêver; rien pour lui, tout pour ses soldats et pour le peuple de Rome qu'il aimait, il faut bien le reconnaître, puisque son testament en fait foi. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'énormité de ses dettes et de la façon dont il les payait, c'est-à-dire en levant des rançons sur les peuples qu'il soumettait. Au commencement de la guerre civile chaque fantassin des légions de vétérans reçut à titre de butin deux grands sesterces (387 *francs*) et vingt mille sesterces ordinaires (3,875 *francs*). Il distribua au peuple dix boisseaux de blé par tête et autant de livres d'huile, sans compter les repas publics de 22,000 tables. Il fit remise des loyers d'un an dans Rome jusqu'à concurrence de 2,000 sesterces et dans le reste de l'Italie jusqu'à 500. Les spectacles, les naumachies furent prodigués partout. On vit des vaisseaux tyriens et égyptiens à deux, trois et à quatre rangs chargés de soldats se livrer un combat naval sur un lac creusé tout exprès.

Quoique César fût de haute taille, qu'il eût les yeux noirs et vifs et le tempérament robuste, il était sujet à des attaques d'épilepsie et l'on comprend à peine comment il pouvait supporter la fatigue des rudes campagnes qu'il sut mener à fin. Dans les marches il précédait son

armée, parfois à cheval, souvent à pied, et il cheminait toujours tête nue sous les rayons du soleil comme sous la pluie et le vent. Quand il ne trouvait pas de ponts ni de gué, il passait les rivières à la nage, et il lui arrivait parfois de devancer ses courriers.

Cet intrépide soldat, qui bravait ainsi les fatigues et les intempéries des climats, prenait un soin extrême de sa personne. Non-seulement il se parfumait, mais il se faisait épiler. Il ne pouvait se consoler d'être chauve et il ramenait avec soin sur son front les rares cheveux de son occiput. En ville il aimait les vêtements somptueux; son laticlave garni de franges lui descendait sur les mains.

Ses amours firent souvent scandale et il n'y épargna pas la dépense. Il eut un grand nombre de maîtresses parmi les dames de premier rang, telles que Posthumia, femme de Servius Sulpicius, Lollia, femme d'Aulus Gabinus, Tertulla, femme de Marcus Crassus ; mais il n'aima aucune femme autant que Servilie, mère de Brutus, à qui il donna, pendant son premier consulat, une perle valant six millions de sesterces (1,162,500 *francs*). Ses folies d'amour pour la belle Cléopâtre d'Égypte eurent dans l'univers un assez grand retentissement.

Voilà l'homme que les écrivains romains, dévoués à la politique du patriciat, se sont plu à nous représenter comme un sombre conspirateur usant tous les instants de sa vie à rêver le pouvoir suprême. La vérité ressortant des faits et des circonstances que nous venons de passer en revue est que jusqu'alors il n'y avait point songé, et la preuve c'est qu'il s'était occupé de toute autre chose.

L'année 704 arriva et modifia ses résolutions. La situation des partis à Rome est toujours la même, l'animosité de l'aristocratie n'a pas désarmé, César est toujours absent, mais, quoique absent, on le redoute, on prévoit que ce ne sont plus les Gaulois qui sont le péril, mais César, César triomphant, César entouré de légionnaires dévoués, César adoré du peuple, César qui peut de son pied écraser ces priviléges vermoulus qu'un sénat dégénéré voudrait qu'on adorât comme les attributs d'un divinité nouvelle.

La faction active du sénat commença la guerre en voulant exclure de son sein un ami de César, Curion, tribun du peuple qui protesta vivement contre cette injustice. Le consul Marcellus fit bientôt de cette question personnelle une question politique et il proposa aux sénateurs de voter sur cette proposition : « César doit-il être remplacé dans sa province? » Le vote répondit : *oui*. Et à cette autre question : « Faut-il remplacer Pompée? » la majorité répondit négativement. Mais Curion posa une troisième question : « Pompée et César devront-ils désarmer

tous les deux. » A la surprise générale cette proposition passa à la majorité de 370 voix contre 22. — Vous l'emportez, s'écria Marcellus, vous aurez César pour maître. — Si l'on avait agi selon le vote, César et Pompée rentraient tous deux à Rome sans armées, comme de simples citoyens, et la guerre civile était peut-être évitée.

Marcellus répandit alors le faux bruit de l'arrivée de César en Italie et il réclama des armements extraordinaires ; puis il courut au quartier de Pompée, et lui présentant une épée, il lui adressa ces paroles : « Je te somme de prendre le commandement des troupes qui sont à Capoue, d'en lever d'autres et d'aviser aux mesures nécessaires pour le salut de la République. » Curion protesta devant le peuple et demanda qu'on s'opposât aux levées illégales de Pompée. Le parti aristocratique venait en votant cette mesure de se placer au-dessus de la loi, et il mettait le droit du côté de César.

César pendant ce temps arrivait dans la Gaule cisalpine qui faisait partie de son gouvernement. Il se préparait à présider, suivant sa coutume, les assemblées provinciales à Ravenne. Il n'avait avec lui que la 13me légion, forte de 5,000 hommes et de 300 chevaux. Le gros de son armée était resté en Belgique et en Bourgogne.

C'est à Ravenne que le tribun Curion vint en toute hâte trouver César ; après avoir conféré avec lui il retourna à Rome et il reparut au sénat avec une lettre du proconsul des Gaules, lettre qu'il fut à grand' peine autorisé à lire. César consentait à désarmer pourvu que Pompée en fît autant. La fin de la lettre, qui témoignait d'un vif ressentiment, détermina une explosion dans l'assemblée. « C'est la guerre qu'il déclare, s'écria-t-on ! » Le consul Lentulus et après lui Scipion parlèrent contre César en faveur de Pompée, et le sénat, moitié par peur, moitié par conviction, décréta que si César ne licenciait pas son armée, il serait déclaré ennemi de la République.

Ici, pour bien peindre la situation de Rome, ou plutôt celle de la faction aristocratique, je dois laisser la parole à l'auteur du livre :

« La ville est dans une agitation extrême. Le tribun Curion revendique le droit méconnu des comices.

» Les amis des consuls, les adhérents de Pompée, tous ceux qui nourrissaient de vieilles haines contre César se précipitent vers le sénat réuni de nouveau. Leurs clameurs et leurs menaces enlèvent à l'assemblée toute liberté de décision. Les propositions les plus diverses se succèdent. Le censeur L. Pison et le préteur Roscius offrent de se rendre près de César pour l'instruire de ce qui se passe ; ils ne demandent qu'un délai de six jours. D'autres veulent que des députés soient chargés d'aller lui exposer la volonté du sénat.

Toutes ces motions sont rejetées. Caton, Lentulus et Scipion redoublent de violence. D'anciennes inimitiés et la honte de son récent échec dans les élections consulaires animent Caton. Lentulus, accablé de dettes, espère les honneurs et les richesses; il se vante, parmi les siens, de devenir un autre Sylla et maître de l'empire. Scipion se berce d'une ambition aussi chimérique. Enfin Pompée, qui ne veut point d'égal, désire la guerre, seule issue aux inconséquences de sa conduite, et ce soutien de la république se fait appeler, comme Agamemnon, le roi des rois. »

C'en est fait. Le sénat a déclaré la patrie en danger. Les patriciens se jettent sur les dignités et se partagent les gouvernements des provinces comme autant de proies. Pendant ce temps, César attend tranquillement à Ravenne le résultat des délibérations qui doivent décider de son sort et de celui de la patrie. Marc-Antoine et Curion accourent et lui apprennent ce qui se passe. Aussitôt il assemble ses soldats, qui déclarent que tout ce qui a été fait sans le peuple est illégitime. Ils jurent qu'ils défendront leur général, car ses ennemis sont les leurs.

Le moment suprême était arrivé. Si le triomphateur des Gaules entrait seul à Rome, on lui réservait le sort de Catilina; s'il y conduisait ses soldats, quoiqu'ils fussent en petit nombre, c'était le renouvellement de la guerre civile. Il hésita; mais la grande cause du peuple qui se dressait derrière lui le poussait en avant et l'obligeait à vaincre, selon l'expression de l'auteur, « en dépit de la légalité, des imprécations de ses adversaires et du jugement incertain de la postérité. »

« César a pris son parti. Il a commencé la conquête des Gaules avec quatre légions; il va commencer celle de l'univers avec une seule. » C'est par cette phrase caractéristique que l'auteur procède à son récit du passage du Rubicon. César hésita un instant à franchir cette limite, puis il s'écria : « Le sort en est jeté! Allons où m'appellent les prodiges des dieux et l'iniquité de mes ennemis. »

Voici quelles réflexions cet événement décisif inspire à l'auteur du livre : « Il n'est pas donné à un homme, malgré son génie et sa puissance, de soulever à son gré les flots populaires; cependant, quand, désigné par la voix publique, il apparaît au milieu de la tempête qui met en péril le vaisseau de l'État, lui seul alors peut diriger sa course et le conduire au port. César n'était donc pas l'instigateur de cette profonde perturbation de la société romaine, il était devenu le pilote indispensable. » Et plus loin il ajoute : « Il ne fut pas possible à Auguste de refaire l'ouvrage de César : quatorze années de guerre

civile avaient épuisé les forces de la nation et usé les caractères ; les hommes imbus des grands principes du passé étaient morts ; les survivants avaient alternativement servi tous les partis ; pour réussir, Auguste lui-même avait pactisé avec les assassins de son père adoptif ; les convictions étaient éteintes, et le monde, aspirant au repos, ne renfermait plus les éléments qui eussent permis à César, comme il en avait l'intention, de rétablir la République dans son ancien lustre, son ancienne forme, mais sur de nouveaux principes. »

Les pages de cet article ne peuvent donner qu'une idée imparfaite et décolorée du bel ouvrage dont le second volume vient de paraître. On entrevoit tout l'intérêt qu'il renferme ; mais il faut le lire et en suivre les déductions à la fois ingénieuses et savantes, sans jamais cesser d'être justes, pour en apprécier tout le mérite. La lucidité du plan, l'ordre parfait qui lie les diverses parties de la composition, l'élégante sévérité d'un style à la fois sobre et vigoureux qui rappelle celui des Commentaires, le soin apporté dans les recherches, les jugements nets et concis sur les hommes et sur les choses, tout concourt à communiquer à l'esprit du lecteur la conviction profonde qui anime l'écrivain.

Après un tableau géographique et politique de la Gaule, tracé en quelques pages qui gravent dans votre mémoire le lieu de la scène où va s'ouvrir la grande guerre qu'entreprend César au delà des Alpes, et où l'on voit passer les figures pittoresques des peuples de ces pays sauvages destinés à devenir plus tard les Français, l'auteur nous fait voyager avec les bandes d'Helvètes qui, suivis de leurs chariots chargés de femmes et d'enfants, s'en vont, sous la conduite d'Orgétorix, chercher vers la Saintonge un territoire plns fertile et un climat plus doux. Nous traversons la Saône avec ces hordes, et nous assistons à la sanglante défaite des masses barbares par les trois légions que commande le général romain. Bientôt il les défait de nouveau près de Bibracte, et les force à retourner dans leurs montagnes. Les Helvètes étaient partis 360,000, ils ne rentrèrent qu'au nombre de 110,000, comme un troupeau que chasse devant lui le berger.

L'auteur nous met ensuite en présence du roi germain Arioviste, qui venait d'envahir la Gaule romaine. Le roi barbare, pour enlever à ses gens toute possibilité de fuir, les enferma dans une enceinte de chariots sur lesquels il fit monter les femmes, lesquelles, échevelées et tout en pleurs, excitaient les guerriers et les conjuraient de ne pas les livrer en esclavage aux Romains. Quatre-vingt mille hommes périssent dans ce désastre des Germains.

César poursuit sa course victorieuse ; il disperse les Belges, qu'il fait

poursuivre par sa cavalerie jusqu'à ce qu'ils aient regagné leur frontière; il étouffe l'insurrection des Vénètes, conquiert l'Aquitaine et traverse la mer pour aller demander compte aux Bretons des secours qu'ils avaient envoyés aux Gaulois.

Enfin paraît Vercingétorix, le plus habile comme le plus audacieux de tous les guerriers gaulois. Son père, Celtillus, avait été mis à mort par les Arvernes, ses compatriotes, pour avoir aspiré à la royauté. Cet exemple ne l'intimide pas; il se fait roi à son tour et réunit tous les peuples voisins contre la domination romaine. Lui seul a le pouvoir d'arrêter un instant les armes de César. Il perd la bataille de la Vingeanne, mais il se replie en bon ordre sur Alesia, oppidum des Mandubiens.

Le livre nous fait assister à cette bataille d'Alesia, où se signala la bravoure et l'inspiration militaire du chef gaulois; nous voyons ses efforts, sa lutte, sa résignation quand il est obligé de se rendre au vainqueur pour sauver les débris de son armée. Le vaillant défenseur de la Gaule arrive à cheval, revêtu de ses plus belles armes, fait le tour du tribunal de César, et, déposant son épée et ses insignes militaires, il s'écrie: « Tu as vaincu un brave, toi le plus brave de » tous. »

Après nous avoir montré ainsi, dans une claire et pittoresque narration, toutes les phases de la soumission de la Gaule, l'auteur résume et apprécie avec une grande perspicacité les huit campagnes de César. Il termine en rappelant que César projetait de relier l'Italie à la Gaule par des routes creusées à travers le Simplon et le Saint-Bernard, et qu'il était destiné à un autre grand homme, dix-neuf siècles plus tard, d'aplanir cette formidable barrière des Alpes.

Les récits sur la situation morale des esprits à Rome, pendant la période de temps que nous venons de parcourir, resteront comme des aperçus aussi exacts que rapides; ils concourent, avec une logique inflexible, au développement de l'idée fondamentale du livre.

Le lecteur connaît et estime César puisqu'il l'a vu agir; il devine ses pensées par ses actions, et nulle argumentation de rhéteur ne saurait désormais troubler sa réflexion et influencer son jugement. Il ne confondra pas la dictature de César avec celle de Sylla; ce sanglant Sylla, au visage couleur de lie de vin, que ses contemporains comparaient à une mûre empreinte de farine. Il se souviendra que César n'eut pas à se reprocher les proscriptions de Marius, puisqu'il rappela les exilés et réhabilita les enfants des proscrits. Si, dans sa trop grande bonté, César n'eût pas pardonné leur rébellion à Brutus et à Cassius, les des-

tinées du monde auraient été bien changées. Mais il devait en être ainsi. Ce qui importe, c'est que les enseignements de l'histoire ne soient pas perdus, et que les gens sensés, laissant de côté les passions des partis, ne laissent pas dévier leur droit sens en acceptant des interprétations contraires à la vérité des faits qu'ils ont sous les yeux. Nul historien n'a mieux rempli sa tâche que celui qui a dissipé une erreur accréditée. C'est à ce titre surtout que nous louons l'auteur de la nouvelle *Vie de César*. Nous attendons avec impatience le troisième volume, qui sera, sans nul doute, non moins intéressant que les deux premiers. On aime à voir donner de si haut l'exemple des études sérieuses par le temps de frivolités où nous vivons. Il est utile de remarquer qu'à cet égard une certaine réaction commence à se faire sentir dans la saine partie du public; si elle recevait quelques encouragements, elle ferait graduellement son chemin, et la moralité comme le bon goût ne pourrait manquer d'y gagner.

ALPHONSE ROYER.

LA CIGALE ET LA FOURMI

Je m'étais enfui du collége. « Eh bien, me dit mon père, puisque tu as fui le jardin des racines grecques, je te condamne au jardin des racines françaises : tu vas labourer la terre. »

En ce temps-là, j'allais donc souvent voir lever le soleil. On me réveillait à quatre heures, au point du jour. Pendant que les chevaux savouraient leurs derniers grains d'avoine, j'en choisissais deux des plus robustes, je les harnachais et j'allais labourer quelque champ voisin, tantôt *aux Châtaigniers*, tantôt à *la Chambre aux loups*, tantôt au *Château*. Je n'étais pas très-content, mais dès que j'avais humé quelques bouffées d'air vif, dès que j'avais vu l'orient se teindre d'or, de rose et de pourpre, je me sentais heureux de vivre presque seul sur la montagne pendant que tout le monde dormait encore. Oh ! la matinée ! la vierge des inspirations ! ceux qui ne l'ont pas aimée d'un fier et pur amour ne savent pas toutes les joies qu'elle donne. Les ambitieux l'ont profanée dans leurs embrassements, mais les poëtes, les philosophes, les rêveurs lui ont ravi des trésors de virginité. Celui qui n'a pas surpris la nature dans sa couche toute blanche de rosée, s'éveillant peu à peu sous les lèvres discrètes du soleil, disant sa première chanson par la voie du merle et de l'alouette, celui-là ne connaît pas la nature, même s'il a compris Théocrite et Virgile, même s'il a contemplé, pendant toute une heure, un Claude Lorrain ou un Ruysdaël.

Mes chevaux eux-mêmes, tout fatigués qu'ils fussent, car ce n'étaient pas des bêtes de parade, témoignaient leur joie matinale par des hennissements plus accentués. Dès que j'avais attaché les traits à la charrue, ils ne se faisaient pas prier pour suivre le sillon durant les premières heures, je n'avais pas à leur jeter mon bâton pour qu'ils allassent vaillamment. Il ne me fallait, pour cela, que leur dire un mot

d'amitié. Comme je savais dessiner, j'avais l'amour de la ligne : je traçais mon sillon avec une rectitude invariable dont j'étais fier, à juste titre. J'ai fait bien des choses dans ma vie, je les ai faites avec art et avec amour, même les mauvaises ; il faut que tout soit bien, même le mal.

Je vois encore d'ici la terre se retourner fumeuse sous le soc de la charrue, cette bonne terre féconde qui ne se reposait jamais. Mon père avait proscrit les jachères, disant que quand on ne sème pas d'or on récolte de la fausse monnaie.

Cependant huit heures sonnaient à Montberault. Souvent perdu dans mes rêves, je ne songeais pas que c'était l'heure du déjeuner; mais les chevaux semblaient connaître la cloche éloquente : ils s'arrêtaient tout court et tournaient la tête pour me regarder. Les braves bêtes ! J'allais à eux et je leur donnais mes premières bouchées de pain ; après quoi je m'asseyais sous le prochain buisson ou à la fontaine voisine pour déjeuner frugalement. Quelques laboureurs de la montagne venaient se joindre à moi ; on échangeait du vin et des fruits, on contait quelques histoires et on s'en retournait au sillon jusqu'à onze heures.

Nous avons deux mères qui nous font à leur image. Notre seconde mère, c'est la nature. La nature, elle aussi, façonne notre corps et notre âme ; elle leur donne le reflet de ses couleurs; ce n'est pas seulement ma mère qui m'a fait blond et pâle, c'est mon pays. A Bruyères rien n'est accusé vigoureusement, ni les hommes, ni les ombres, ni les montagnes, ni les forêts, ni les vallons ; tout se fond harmonieusement, comme une palette de Rosa Bonheur. Il y a bien, çà et là, quelques rochers qui hérissent les montagnes ; mais ces rochers sont couverts de mousse, de lierre ou d'églantiers. Quelques sources vives jaillissent des collines, mais elles se cachent bientôt nonchalamment dans quelque lit de fleurs aquatiques. Point de sombre solitude, point d'aspect sauvage, point de flanc déchiré; la nature sourit à chaque pas sous les moissons et sous les vendanges. En avril, les pêchers, les pommiers, les poiriers, les cerisiers s'étoilent de fleurs et répandent sur les marges vertes des chemins la neige odorante du printemps. Je ne parle pas des jardins emparadisés par les haies d'aubépine et de roses sauvages. En juin, quand les filles vont aux bleuets, quand les coquelicots rient dans le trèfle, c'est un beau spectacle de voir onduler à l'infini les froments et les seigles qui se dorent et s'argentent sous le soleil fécond. En septembre, depuis l'enclos qui répand une odeur de pomme jusqu'à la vigne, où déjà la grive inaugure ses ivresses,

c'est toute une chanson qui réjouit le cœur, la vieille chanson des vendanges dont Noé a donné le refrain.

Vous comprenez qu'il ne naîtra jamais à Bruyères, d'une mère forte et gaie, un poëte Dantesque; le poëte qui naîtra là-bas, dans ces doux paysages mouflus et souriants, descendra dans les spirales de cœur humain et non dans les spirales nocturnes de l'enfer. Paris crée les comiques : Molière, Regnard, Voltaire, — le Voltaire des contes. La Champagne crée les efféminés, les chercheurs, les rustiques, — Racine, Lafontaine et les autres.

Ce tableau des paysages de Bruyères m'a ravi dans mon enfance. C'était un peu les paysages de Ruysdaël, de Hobbema, de Berghem, attristé ici par le voisinage de ces grands arbres du bois de la Geule, de la forêt de Lavergny, ou du bois des Vertus; mais égayé là-bas par ces folâtres filles qui vont sarcler les vignes ou couper les asperges. Oui Ruysdaël dans ces buissons et ces rochers; oui Hobbema dans ces longues avenues dont le silence est troublé par la roue tout écumante d'un moulin; oui Berghem avec ces lavandières qui se font des niches en frappant l'eau de leurs battoirs, ou avec ces paysannes juchées sur des ânes qui passent le gué pour aller au marché.

Tous ces tableaux si simples et pourtant si variés me prenaient les yeux et l'esprit. Je demeurais des heures ébloui et confondu. Depuis les horizons éloquents qui me parlaient de l'infini jusqu'à la touffe d'herbe qui me disait, elle aussi, les merveilles de la création, tout me charmait, les formes et les couleurs. Mon âme communiait dans la vie universelle. Plus jeune, pendant que mes petits camarades dénichaient des nids d'oiseaux ou grappillaient dans les vignes, je restais souvent à mi-chemin, heureux de me trouver seul, je me couchais les bras ouverts et j'embrassais la terre avec effusion. Et, sans savoir pourquoi, je pleurais.

C'est que j'embrassais ma seconde mère.

C'était pendant les heures bénies, où le plus souvent mes chevaux me conduisaient plutôt que je ne les conduisais moi-même, que je rimais mes premières strophes, aujourd'hui bien oubliées. Je lisais Ronsard, La Fontaine, Hugo et Lamartine. J'étais tour à tour poëte, comme l'écho de la vallée, quand chantait la lavandière ou la gardeuse d'oies. Je n'ai gardé de ces vers écrits sur le sable qu'une chanson et une fable de La Fontaine. Je dirai plus loin la chanson. Je m'explique sur la fable de La Fontaine. Dans mon trésor littéraire, La Fontaine était celui que je remuais le plus. Comme moi, il aimait les bêtes; il avait rêvé dans le même pays; je me croyais dans le même

n, j'oserai dire dans le même rayon poétique, — à propos de

jour, je ne sais comment, je m'avisai, par étude, comme font apins devant un Raphaël ou un Metzu, de refaire quelques-des fables immortelles. J'ai eu l'esprit de les oublier ; mais re pourquoi l'une d'elles m'est revenue malgré moi dans l'esprit. ir prouver ma champenoiserie, je la donne ici, en regard de celle Fontaine, puisque tout le monde sait celle-là par cœur.

LA CIGALE ET LA FOURMI

La cigale avait chanté
Tout l'été,
Courant les blés et les trèfles,
Picorant deçà delà
En abeille de l'Hybla.
Mais quand mûrirent les nèfles
Plus une ombre de butin
Sous le thym !
Elle alla crier famine
Chez la fourmi grise-mine.
— De grâce, encore un festin,
Ce matin !
Devenez ma Providence :
Foi de cigale, avant l'août
Je paierai sous l'orme au loup.
La fourmi dans sa prudence
Ne donne jamais la clé
De son grenier d'abondance.
— Que faisiez-vous quand le blé
Tombait en gerbe, ma mie ?
Vous étiez donc endormie ?
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
— Vous chantiez, j'en suis fort aise,
Hé bien, dansez maintenant !
La cigale fut muette,
Mais elle mourut de faim,
A la fin.
C'est l'histoire du poëte.
Qu'importe, elle avait chanté
Tout l'été !

N'est-ce pas que j'avais raison d'être plus fier d'un sillon bien tracé que de ces sacriléges! Refaire La Fontaine?

Cette vie un peu rude depuis le labour jusqu'à la chasse, qui m'avait d'abord rebuté, avait fini par m'agréer. Je prenais plaisir à tout, depuis la basse-cour jusqu'à la prairie, depuis le foin fané jusqu'à la gerbe en javelles; j'aimais l'odeur de la grange comme d'autres aiment l'odeur du pressoir; tout était un ami pour moi, le bœuf comme le cheval, le chien du pâtre comme le chien de chasse; j'avais conquis toutes ces amitiés par une effroyable prodigalité de pain; les oiseaux eux-mêmes me reconnaissaient entre vingt à la fenaison: ils étaient si familiers, qu'ils venaient becqueter jusque dans ma main.

On dînait à midi; j'avais presque regret de ne pas me mettre à la table des travailleurs de la maison; d'autant plus que, çà et là, il s'échappait de leur cuisine une vivifiante odeur de soupe au cochon qui aiguisait ma gourmandise.

Et puis on riait de leur côté, tandis que, du nôtre, on subissait la gravité de mon père qui ne permettait le rire que les jours de fête.

A une heure, on retournait aux champs; ce n'étaient pas des journées de petite-maîtresse; on se reposait au goûter, mais on ne rentrait pas moins vers huit heures un peu chancelant sur ses jambes. On n'avait pas plus tôt soupé, que l'on se couchait avec délices sans avoir peur des insomnies. On s'endormait comme le juste, sans faire une récapitulation de conscience.

C'est peut-être la vraie vie, celle-là qui se lève matin, qui respire les luxuriances de la nature, qui rêve vaguement de l'infini devant le spectacle du ciel et de la terre, qui n'a pas peur du lendemain, parce que le soleil dore les moissons, qui ne craint pas les tourments de cœur, parce que la mer des passions n'amène pas ses navires jusque-là, qui s'endort dans l'esprit de Dieu, parce que travailler, c'est croire à Dieu.

ARSÈNE HOUSSAYE.

LE SALON DE 1866

I

L'art est en pleine vie. Chaque année se produisent de nouveaux talents et les anciens révèlent de nouveaux progrès. La séve travaille toutes les vraies vocations. Elles se développent de toutes parts, variées, fécondes, vigoureuses, originales. Les expositions annuelles favorisent ce remarquable essor, mais elles ne le représentent pas. La progression ascendante y disparaît sous l'encombrement de l'autre. Cette année la bonne peinture se détache plus en vigueur de la masse, qui, plus distancée, semble choir plus bas. Il est possible que cet effet fasse crier plus fort à la décadence ceux qui en ont l'habitude. Mais ceux-là ne se rendent pas compte que la force de l'art réside dans la minorité. C'est là qu'il faut la discerner et la mesurer. Apprécions l'essor de ce petit nombre, le caractère de ses œuvres, ses progrès en quantité et en qualité; nous saurons ainsi ce que vaut l'art de notre temps.

Le mouvement actuel de l'art m'a paru s'accentuer en 1864 et 1865. L'Artiste a commencé dans son numéro d'avril la publication d'un salon rétrospectif, où l'on a recueilli la plupart des témoignages qui caractérisent en tous sens, en tous genres et en tous pays cette heureuse recrudescence d'énergie esthétique et de vitalité intellectuelle. L'exposition de cette année confirme pleinement toutes les espérances, dont nous pouvons saluer l'aurore d'une ère nouvelle. Quelques noms nouveaux viennent enrichir la pléiade. Ce beau mouvement de progrès n'a rien d'indécis, rien de contestable. Il est franchement déclaré en chaque artiste de valeur, et ce n'est pas seulement la main, c'est surtout l'es-

prit qui le marque, le déploiement des facultés qui entraînent la main, le large et fin dégagement du sens esthétique, tous les ressorts de l'âme, en un mot toute l'action inspiratrice.

Mais cet essor de profonde régénération a des tendances qui sont trop souvent celles d'une décadence, et cette mauvaise direction de forces très-vives est un des plus saillants caractères de l'art actuel.

La révolution de 1848, qui n'a pas seulement retourné le trône pour le placer sur des bases toutes démocratiques, mais qui a aussi amené dans les esprits, dans les dispositions morales et sociales, un grand et heureux déplacement vers l'équilibre, devait agir sur l'art et rencontrer dans ses œuvres une grande part de son expression. La meilleure en est la sincérité, qui seule va au fond du puits de la vérité, mais aussi peut en tirer la vase. C'est l'opération dont se sont chargés les réalistes, ayant à leur tête M. Courbet, Franc-comtois systématique, suisse aux muscles d'acier, vaillant celto-germain, qui a commencé par faire le plongeon, bien sûr de s'en tirer, sauf à y laisser les autres.

Le réalisme n'est pas une école, mais un écart, une fanfaronnade, une mode. Il vient d'une audace de sincérité mal dirigée, brutale, qui ne s'est pas bornée à arracher tout voile à la vérité, mais qui aussi lui a enlevé sa chasteté, son principe spiritualiste et divin, le saint rayonnement de son idéal. Cette profanation a eu cependant plus d'un effet salutaire, tant est fécond toujours le contact de la vérité. On a tenté une compensation par l'application des efforts aux rigueurs de l'exécution, aux valeurs de tons et de formes les plus fermement expressives de la réalité. L'importance du réalisme a été aussi de marquer l'empreinte de notre état social, lequel se résume en cette note de statistique : « Aujourd'hui l'âge moyen du mariage est 36 ans, l'âge moyen de la mort 35. » Il a mis crûment au jour toutes les grossièretés de l'individualité déterminées par cette crise sociale, toutes les déformations de la femme avilie et la suppression de son influence, tellement essentielle à l'art qu'il lui doit son origine, son souffle de vie, son type radical de la forme, ses idéalités, toutes ses élévations, toutes ses délicatesses.

Mais si notre période artistique, déjà grande par l'essor, a fatalement égaré les énergiques individualités qui l'expriment, elle a aussi bien secondé les aspirations pures. C'est surtout en province que les représentants de l'art délicat ont trouvé le milieu favorable à leur expansion. Le plus remarquable d'entre eux, M. Jules Breton, qui n'expose pas cette année, laissant le public sur l'impression des *Faneuses*, de la *Lecture*, de toutes ses œuvres précédentes consacrées à révéler, dans

toute sa primitive et antique vérité, la noblesse esthétique de la paysanne, M. Jules Breton, est né, s'est élevé et demeure à Courrières, bourg de la Flandre française. Nous devons citer après lui un Flamand-Belge, moins remarqué mais digne de l'être, M. Bource, qui ne prend pas ses types dans les champs, mais aux bords de la mer; lui non plus n'expose pas cette année, mais on peut voir, dans l'*Artiste* du 15 avril, un compte rendu détaillé de ses œuvres aux salons de 1864 et 1865. A cette noble école toute spontanée, qui ne se communique ni son influence ni ses enseignements, appartiennent MM. Eugène Leroux et Marchall, médaillés en 1864, et dont les tableaux, l'*Accouchée*, du premier, et la *Foire aux servantes à Bouxviller*, du second, tiennent aujourd'hui leur rang parmi les meilleurs du Luxembourg. Tous deux ont à l'exposition de cette année de nouvelles œuvres, bien remplies de ce souffle vif et pur, qui a porté leurs vocations dans les régions élevées de la vérité et y anime leurs progrès.

Le mouvement manifeste de l'art vers la nature, auquel contribue peut-être un secret besoin d'échapper aux influences sociales, a grossi l'école paysagiste et élevé son niveau. Là se déploie, plus largement que partout ailleurs, le progrès annuel, qui se limite trop généralement encore à la représentation de l'aspect matériel, et n'arrive pas à l'interprétation de l'esprit. La grosse branche de l'arbre, l'histoire, produit aussi des fruits nouveaux, des germes féconds, d'heureuses transformations, mais en moindre abondance. Il lui faut une culture plus complexe et malheureusement trop négligée par la plupart des artistes, même ceux qui s'y dévouent, je ne dis pas ceux qui y dominent.

Je constate d'abord la conversion de M. Courbet, la consécration de son robuste talent aux délicatesses du grand art, aux interprétations élevées de la nature et de la vérité, heureux symptôme qui porte avec lui un grand et salutaire exemple. C'est par la nature que s'est opéré ce miracle, s'il y a miracle en ces soudaines inspirations qui élèvent tout à coup de puissantes facultés à leur niveau normal. Rappelons-nous longtemps ce tableau, cette retraite sylvestre entre de grands rochers que tapissent çà et là de jeunes buissons verdoyants, ce ruisseau naissant à fleur de sol sur un lit de rocailles, entre un vieux hêtre bifurqué, à l'écorce tendrement argentée, et un jeune chêne à l'écorce sombre et vivace, dont les branches vont dans l'espace s'unir par leurs extrémités, former un abri solidaire et répandre de toutes parts l'efflorescence de leur premier feuillage. Le printemps, qui fait de toute feuille une fleur de lumière verte, et le premier soleil du matin, tempéré par les obstacles, animent cette localité mystérieuse et enchan-

teresse. Le charme se complète par la présence admirablement disposée de deux couples de chevreuils. L'un tond au premier plan la jeune pousse au pied du hêtre. Il est vivant de mouvement, de grâce, de modelé, de tonalité. Il tire de haut en bas avec de jolies flexions de cou, la jeune feuille qui résiste. Son attitude est légère et le blanc couronnement postérieur est d'une grande importance dans les harmonies de l'œuvre. La chevrette est couchée près de là. L'autre couple est plus loin, le chevreuil s'agenouille au milieu du ruisseau, la chevrette y boit au sortir d'un buisson. La diminution en perspective de ces gracieux animaux est exagérée, et la perspective même fait défaut à toutes les profondeurs de la localité. Il y a des crudités dans les verts, surtout dans les parties du feuillage frappées par la lumière. Ensuite M. Courbet ne dispose pas de la ligne à son gré. On le voit aux raideurs des contours, surtout en ceux des chevreuils.

Cette imperfection, que l'étude eût fait disparaître si le réalisme l'avait permis, est plus sensible dans la *Femme au perroquet*. Non-seulement la sculpture de cette femme donnerait un désappareillement de formes très-gauche de toutes parts. La jambe sur laquelle elle est couchée ne tient pas au corps. Il lui est interdit de pouvoir changer cette attitude contorsionnée. Elle y est fixée comme une morte par la roideur du contour, et cependant elle est vivante par le modelé intime et par un coloris presque corrégien. La distribution et l'état tonique des accessoires offrent un ensemble discordant, un tableau manqué. Cependant cette femme, malgré l'arrière-mauvais goût des intentions, est une étude qui échappe tout à fait aux incohérences du réalisme et qui a ses très-sérieuses beautés, quelques splendeurs des maîtres. On ne se transforme pas en un jour. Il est probable que cette académie a précédé les vivifiantes inspirations de Plaisir-Fontaine.

M. Ribot persiste à poursuivre l'art dans le réalisme, son jeune *Christ au milieu des docteurs* est un tableau qui, par toutes les valeurs, sauf une, la convenance, aspire au voisinage des vieux maîtres. Lignes, touches, formes, effets, couleur, tonalité, vitalité, progression expressive et bien contenue de la lumière, harmonie et opposition, toutes les conditions sont réunies en cette toile d'une exécution supérieure, hormis la vérité. Le réalisme y tue la réalité. La puissance y est, mais le beau n'y est pas. Elle ne suffit pas. — Il faut, pour faire naître le beau, la puissance harmonique. Ce qu'il y a de plus beau qu'une armée en bataille, ce sont deux armées en bataille ; mais la bataille est horrible. Qu'est-ce donc que la puissance harmonique en l'homme? C'est la raison, sens infailliblement affirmatif de la cause, de la loi, de

la mesure, de la valeur, du rapport, de la convenance; sens de l'infini, sens de Dieu, instinct directeur de la volonté, des facultés et des organes; puissance suprême de l'âme, principe de l'intuition, foyer d'inspiration. Sans elle aucune force humaine n'aboutit ni ne se contient, et l'illumination intérieure, qui est le génie, s'obscurcit. Exemple : la dernière œuvre de Victor Hugo, les *Travailleurs de la mer*. Quel rayonnement dans certaines directions de son horizon? Que de nuances lumineusement fines dans les régions intimes? Mais éclat et teintes du soleil couchant parmi un amoncellement de nuages.

Au lever d'un talent comme celui de M. Ribot, il est pénible de voir ses premiers rayonnements éclairer une œuvre de parti pris systématique, qui se borne tout au plus à être spirituelle au lieu de vouloir être rationnelle, qui prend son point de départ à des hardiesses de fautaisie puérile au lieu de se puiser au véritable foyer de l'inspiration, à la raison, qui aime aussi les hardiesses, mais dans le sens de la vérité. Il n'est pas dans la nature que ce talent, si ferme qu'il soit, puisse se soutenir en cette voie. Il rencontrera bientôt ce dilemme : tomber ou se transformer. Mais il se transformera, et cela ne peut tarder. Pourquoi persisterait-il à violer les lois essentielles de l'art qu'il peut porter si haut, les convenances, la raison d'être du sujet donné, les intentions justes et inspiratrices, tous les principes fondamentaux de sa valeur et de sa portée?

Oui, l'œuvre de *Jésus au milieu des docteurs* a cédé à la conception de l'artiste, elle a été domptée à fond, mais domptée à faux. L'œuvre crie. Elle crie au nom de la cause qui a produit un autre effet que son effet normal, de la conception qui a enfanté des types tout à fait étrangers au premier concept. Elle crie au nom des convenances historiques qui, un sujet historique étant donné, le voulait conforme à l'histoire. Elle crie au nom de la loi morale qui commande le respect à toute légende sacrée encore à l'état de doctrine, à toute source de foi encore vive. Elle n'admettait pas pour docteurs de vieux cuistres sordides et pour jeune Christ un petit vagabond quelconque. Cette scène capitale, où s'annonçait pour la première fois celui qui devait régénérer le monde, a les allures d'une comédie triviale. Ce sont précisément ces incohérences, ce défaut de simplicité, cet abaissement du grand, toutes ces incompatibilités avec les fins de l'art qui caractérisent et condamnent le réalisme. Cette œuvre est aux antipodes de la naïveté, qui d'abord provoque le sourire mais le respect et l'attendrissement dans les tableaux religieux de Rembrandt et de Téniers. Dictée par un parti pris qui entend s'impo-

ser, elle n'aboutit qu'à une impertinence, indigne de la puissante dépense de talent mise à son service. Si M. Ribot n'a voulu que prouver sa force, il y a réussi, car il lui en a fallu dix fois plus que pour produire une production normale; l'admiration va à l'artiste, mais elle se détourne de l'œuvre. Ce n'est pas là la fin de l'art, dont la loi dominante consiste tout simplement à donner une bonne direction aux forces qu'on lui consacre.

M. Ribot est doué d'une distinction native que fait entrevoir son *Flûteur*, la ligne, la savante disposition de ses tons, la franche et libre harmonie entre le personnage et sa forme, son mouvement, sa couleur. Mais cette ligne pourquoi la dégingander ainsi, cette coloration pourquoi la salir ainsi, et toute cette distinction pourquoi la débrailler, l'encanailler ainsi? O véritable artiste, laissez donc se déployer votre personnalité réelle incompatible avec le réalisme!

M. Bonnat est doué, lui aussi, d'une riche puissance artistique. Mais il n'a pas, au même degré que M. Ribot, la force, qui n'est pas la même chose. Car la force est d'essence toute physique, et la puissance d'essence toute psychique. Mais, à défaut, il est doué du sens harmonique le plus délicat, et cette délicatesse lui cause peut-être une langueur qui empêche l'expansion de ses forces. La tristesse, qui enveloppe la plupart de ses petites figures, trahit en lui cette disposition; mais il la dompte vaillamment, et ses progrès sont de remarquables essors. Il avait exposé, l'année dernière, une étude de grandeur naturelle sous le nom d'*Œdipe et Antigone*. L'étude était bonne, quoiqu'un peu molle. Mais cette année, de la grande toile est sorti un tableau brillant de vigueur et plein de beautés : *Saint Vincent de Paul prenant la place d'un galérien*. L'œuvre est digne de cet admirable sujet. Elle a été traitée sincèrement, de la vraie sincérité qui se concilie avec le respect de soi-même. C'est là un saint Vincent de Paul révélé, bien vrai, profondément touchant dans l'acte le plus sublime de sa vie. Aux plis de sa robe austère, l'artiste a joint le contraste du nu que lui offraient le galérien qu'il délivre et qu'il embrasse, et ceux qui lui attachent les fers aux pieds. La ligne de composition est fort belle dans l'accolade que donne Vincent de Paul au galérien, et le mouvement de celui-ci est admirable d'expression, expressions du père délivré, pour aller voir, je crois, un enfant mourant, d'un chrétien régénéré par l'ascendant d'une irrésistible charité, de l'homme tout entier renouvelé par la reconnaissance. Cette ligne de composition s'amplifie à la base par l'intervention des deux forçats qui attachent le boulet à la jambe de saint Vincent de Paul. Les attitudes de ces deux sinistres opérateurs sont libre-

ment conformes aux traditions des grandes écoles. Le modelé de leur corps est frappé d'une touche exacte et magistrale. Les deux personnages accessoires, le gardien et le gouverneur, ne répondent pas à la valeur expressive et tonique des autres. L'écorchure sanguinolente de la jambe du forçat délivré est emphatique; une empreinte bleuâtre suffisait à l'effet voulu, qui était de faire valoir le sacrifice du saint abbé. Mais les figures des forçats qui regardent la scène à travers les barreaux de leur cachot, et l'aspect de la mer au loin entre les bâtiments lugubres et fortement ombrés du bagne complètent ingénieusement et largement ce remarquable tableau, digne du succès croissant qui l'entoure à l'Exposition.

Le petit tableau des *Paysans napolitains à la porte du palais Farnèse* nous permet de mesurer, par une comparaison plus directe, avec celui du *Baiser de saint Pierre*, qui a révélé M. Bonnat en 1864, la croissance de forces accomplie en ces deux années, croissance qui est en tout artiste le signe de sa vitalité, de sa sincère vocation et de sa réelle puissance. La composition, l'intérêt sympathique et pittoresque de cette œuvre, sa tenue de coloration, sa force tonique, harmonieuse et douce, l'esprit et la mélancolie qui caractérisent tout le groupe et chaque personnage à ce banc de pierre, contre les murs sombres de ce vieux palais romain, les deux amoureux qui causent appuyés sur une borne, l'enfant couché à leurs pieds, les pauvres femmes méditantes et tristes, le paysan qui occupe tout de son long la plus grande partie du banc, la jeune fille assise par terre, ce ne sont plus là les éléments d'une promesse, mais d'un talent vif, fin et fort qui annonce désormais des chefs-d'œuvre.

M. Roybet est un nom que cette Exposition a, dès le premier jour, fait répéter par toutes les bouches ; célébrité immédiate bien méritée par une seule œuvre, empreinte d'une originalité de bon aloi, d'une valeur hors ligne et de toutes les fermetés qui garantissent l'avenir. Un seul personnage, un fou de profession, un *Fou de cour du temps de Henri III*, tenant en laisse deux dogues, sauvegarde de toutes ses licences, cette simple donnée a suffi pour poser M. Roybet au rang de nos maîtres contemporains. Tout le caractère de ce fou contient la plus fine et la plus sérieuse portée historique. Son attitude triviale et provoquante, saisie au moment où il lance un lazzi, est d'une parfaite élégance de lignes. Sa figure, armée d'un idiotisme de commande, a cette désarticulation et ces rides qui sont l'empreinte d'une profession vile et d'une gaieté perpétuelle qui laisse la compassion ou le dégoût derrière le rire. Et les chiens ! il n'y en a pas de mieux venus, plus

vigoureusement, ni mieux disposés à l'exposition. Le rouge vif du costume est partout sévèrement contenu et dirigé dans les ombres comme dans les lumières. Cette modulation du ton sur une seule couleur est le jeu d'un coloriste délicat, fort et profond, qui sait faire de la vraie lumière avec son pinceau. Ces valeurs toniques, celle du dessin et cette portée d'intérêt constituent des conquêtes solidement assises, un corps de qualités dont les mille racines tiennent à un sol ferme et fécond. La critique n'a qu'à enregistrer la venue d'un grand talent. Les défauts qu'elle peut avoir à reprendre sont tout à fait secondaires et accidentels, une différence de valeur entre la coloration des chairs et celle du vêtement, au désavantage des chairs, et un mouvement forcé de la main qui s'appuie sur la cuisse.

Quand j'ai rencontré les tableaux de M. Jules Didier, j'ai cru reconnaître, à l'aspect du premier, un descendant direct de Paul Potter. Mais la composition toute française du second, affirmant la même individualité, m'a fixé sur l'origine de l'artiste, né, en effet, à Paris. Les deux personnages italiens de ce labour m'ont complété la notoriété de son caractère, et je définirais M. Jules Didier un élève franco-italien de Paul Potter, noyau dont l'avenir confirmera la fécondité. Chacun de ces tableaux est d'une facture sincère et vigoureuse, en laquelle la science et la poésie conduisent solidairement la main. L'impression de la nature, son interprétation, son inspiration nourrissent l'âme et le pinceau du peintre, préoccupé avant tout de la vérité, arrivant à la profondeur de l'expression et à la sonorité harmonique à force de justesse, aux grandeurs matérielles et immatérielles à force de science et de conscience. La perspective joue un grand rôle dans ces paysages. Elle m'y a révélé toute son importance expressive. Elle ne rend pas seulement l'étendue, mais tout ce qu'elle contient d'impressions, de sens, de portée et de caractère. Elle fuit progressivement, ascendante sur le plan horizontal du premier tableau qui représente les *Bords du lac Trasimène*, un pâturage, le lac, et au loin une ligne de montagnes. Un superbe bœuf tourne le cou vers l'horizon, et ses cornes y dominent dans le ciel le relief des monts abaissés par l'éloignement. Ce bœuf est d'une beauté supérieure d'effet, de force, de placidité majestueuse; et une beauté saillante dans un tableau ne vient pas seule; elle affirme celle de tout le reste. Toutes les valeurs de la perspective, du terrain, de l'eau et du ciel, sont accentuées, distribuées, formulées, découpées par la position de ce bœuf, et puis, à droite, par celle d'une autre couple de bœufs couchés sous l'ombrage d'un arbre, à gauche, par un petit cheval qui pâture. Dans le ciel lumineux s'éparpillent les petits

nuages du matin. Sur le sol règne ce degré d'ombre qu'y forme la foule serrée et mobile des herbes, et une crevasse, du plus important effet, y révèle un petit ruisseau qui augmente à l'entour la croissance de la végétation. La chaleur de la coloration semble rester un peu voilée par le besoin de la contenir et la sagesse qui la modère. J'ai loué la perspective, mais je dois y constater des sacrifices à l'effet poétique, où je trouve mon compte, où d'autres pourront ne pas trouver le leur. Ces augmentations ou diminutions sensibles, surtout chez les animaux en scène, n'impliquent pas défaut de science à mes yeux, bien au contraire.

Un mot seulement de l'autre tableau, plus simple encore que le précédent, quoiqu'il contienne tout un troupeau de bœufs et deux personnages. Cette plus grande simplicité est donnée par le paysage, qui se compose là seulement d'un fragment de coteau très-incliné et du ciel. Tout le troupeau de bœufs, attelés deux par deux, précède la charrue, sans doute pour préparer le terrain rebelle. Ils décrivent une courbe ascendante sur le sol, diminuent progressivement par la perspective, et les premiers vont plonger dans les vapeurs lumineuses du ciel. Les muscles de ceux qui tirent le soc sont tendus par un grand effort. Le pittoresque laboureur, debout sur le plateau de la charrue, tourne la tête vers le propriétaire, qui, à cheval, est venu se renseigner et donner des ordres sur le travail. La sobriété du paysage laisse l'attention concentrée sur cet aspect plein de caractère, sur ce beau mouvement, calme, fort, majestueux, de la bande de bœufs dociles, en travail sous les ordres de l'homme et la splendeur du ciel.

Le troupeau de bœufs sous bois, de M. Auguste Bonheur, est aussi un épanouissement grandiose et doux. Les paysagistes, mieux que tous autres, l'apprécieront, eux qui savent combien la nature est difficile à transporter sur une grande toile. L'œuvre, sagement conduite, rend tous les effets, toutes les impressions que l'artiste lui avait demandés : le sentiment de bien-être qu'éprouvent à la fraîcheur de ces arbres les bonnes vaches éparses, les unes couchées, d'autres debout se léchant, la masse se groupant dans la profondeur; l'état de la lumière tamisée et verdie dans les dessous par le feuillage, illuminant les surfaces, jouant sur le dos des bestiaux, sur le terrain couvert de mousses et modelé par la solitude; l'état de l'atmosphère matinale en automne, voilant la perspective d'une brume légère qui enveloppe les arbres déjà dépouillés, si délicate qu'elle vaporise la lumière et ne l'éteint pas. Maintenant on peut trouver que cette lumière est un peu trop absente du fond pour son intensité sur les premiers plans, qu'elle

est aussi trop sensiblement verdâtre et rappelle un peu, très-peu il est vrai, l'effet d'un feu de Bengale, que la verdure du chêne de gauche est trop vivace pour le jaunissement complet du chêne de gauche et le dépouillement absolu des autres arbres; que les détails, les vermiculations de ces arbres, leur ton et leur modelé n'ont pas été poussés tout à fait assez avant; que la grasse corpulence des vaches masque trop leurs os, et que l'estompage brumeux du fond détourne une certaine somme de difficultés très-habilement, mais un peu aux dépens de la nature. Ces défectuosités couvrent l'aspect général d'une certaine mollesse; mais sa séduction harmonique et brillante couvre bien plus encore ces défectuosités.

M. Daubigny fils accentue son individualité par un large et hardi essor. Il échappe à la discipline du maître, son père, qui ne s'en plaindra pas; car il y trouvera, vivante et religieusement respectée, son influence dans les nouvelles allures de celui qu'il a fait naître deux fois, en le faisant naître artiste. De grandes oppositions, peut-être un peu trop tourmentées, de lumière et d'ombre intenses dans le ciel, sur le sol, parmi les arbres où nichent des chaumières, ou bien à l'entrée d'un chemin creux, où des bohémiens ont dételé leur voiture, telle est la manière vigoureuse, franche, nette, dont M. Daubigny fils traduit, au sein de la nature, des impressions profondément recueillies. Ce n'est plus le style sobre et austère de son père, c'est le sien propre, c'est celui de la jeunesse et déjà un grand style.

M. Tony Robert-Fleury fils, par un grand tableau d'histoire, annonce aussi que les fils de nos plus éminents artistes ne dégénèrent pas, au contraire. Il a choisi la fusillade de Varsovie. Le caractère de l'épisode est juste, vrai, profondément senti. L'impression de la foule est d'une vigoureuse distinction. Le choix des victimes, tout en conservant la vraisemblance du hasard, ajoute au ressort de douloureuse indignation qui s'échappe de cette représentation éloquente. Plusieurs personnages ont une beauté remarquable d'attitude et d'expression. Ainsi les deux moines, dont l'un meurt tenant la croix, et l'autre, qui la prend à sa place, le soutient de son autre bras; le cadavre à mi-corps de gauche, la jeune fille épouvantée qui se baisse et sert de support à d'autres victimes féminines; les trois jeunes gens qui restent à genoux, impassibles devant la fusillade, douloureusement émus du vide que le meurtre vient de faire tout à coup autour d'eux... La coloration de cette belle œuvre, bien contenue dans la donnée, a, dans sa large et triste harmonie, le frais éclat de la jeunesse. Peut-être, cependant, demandait-elle à être moins sagement conduite, à être finalement

emportée par une main plus fougueuse, à jaillir indignée elle-même sous une touche plus heurtée. Ne faut-il pas toucher la toile comme le piano, au gré des effets expressifs qu'on veut lui faire rendre?

Un fils, qui se dégage bien aussi de son père, et qui en prend à son aise, c'est M. Jean-Charles Meissonier. Il a été tout droit à ce qui pouvait le plus trancher la différence entre lui et son illustre maître, à la couleur. Si je me souviens bien des deux portraits réciproques du père et du fils, le père est brun, le fils est roux ou blond d'une nuance prononcée et lumineuse, prédestination du sang aux expansions de la couleur. M. Jean-Charles continue le genre de son père, mais pas du tout sa manière. Il conserve ses surfaces physionomiques, mais n'atteint pas les profondeurs. Il y met toutefois entre le caractère, l'expression, la tête et toute l'attitude corporelle, le plus juste et le plus intelligent accord. Mais il compense par les valeurs du coloris les valeurs psychologiques dont l'âge seul peut enrichir, l'intuition. C'est la vie qui déborde de ce jeune pinceau viril et qui, richement déployée dans le tableau *du Thé*, sobrement contenu dans celui de *Lessen et Rosine*, anime non-seulement les personnages; mais d'un côté, le riche salon, son pittoresque ameublement, ses tentures des Gobelins dans l'ombre, la table, la nappe, les gâteaux, la théière, tous les accessoires, et de l'autre le palier d'escalier, les portes entr'ouvertes et les intérieurs révélés. Ce libre talent vous saisit par ce charme de vie que contient un dessin net et rigoureux, qui éclate en une couleur juste, jeune, tonique, harmonieuse, et par un ascendant de vérité virilement accentuée.

Par M. Eugène Leroux, individualité déjà antérieurement bien déclarée et consacrée par le succès, nous inaugurons l'indication précise de la tendance qui porte l'art à l'interprétation élevée et fidèle de la nature. Il a, lui, ce doigté qui touche la toile au gré de l'expression. C'est son âme qui conduit sa main, prend la couleur sur la palette, et l'applique sur toute la surface qu'il veut animer. En effet, on y trouve partout le jeu de sa personnalité sympathique; elle apparaît dans les parties les plus noires et les éclaire souvent seule. Et cependant nul peintre ne s'oublie mieux lui-même.

La même salle contient d'autres types remarquables de cette peinture populaire.

D'abord une jeune servante indiscrète, qui suspend le balayage de l'atelier pour lire une lettre adressée à M. Laugée, comme nous le voyons sur l'enveloppe. Par les délicatesses expressives, l'excellence de la ligne et de la perspective, la vérité harmonique des couleurs, ce

tableau est peut-être le chef-d'œuvre de M. LAUGÉE. Il est un des meilleurs du salon, où les bons sont meilleurs que jamais.

C'est un Hollandais, M. JACOBS ERSRAËLS, qui donne, dans cette même salle, un autre exemple remarquable du culte esthétique à l'égard de la vérité rustique et populaire. Il l'illumine de cette lumière que les fines et vives organisations des artistes hollandais ne cessent d'absorber et de peindre depuis Rembrandt. Son grand tableau de deux enfants qui font manœuvrer un petit bateau dans une jattée d'eau oubliée par la mer au milieu du sable de la plage, est une véritable fleur, dont ce petit garçon et cette petite fille occupent le centre et dont le sable, le ciel et la mer forment dans l'étendue la corolle nuancée à l'infini. Tel est bien précisément l'effet très-juste et très-agréable de ce tableau. L'autre, concentré dans l'intérieur d'un orphelinat, révèle la vie intime de ces jeunes filles qu'on rencontre dans les rues d'Amsterdam, exprimant par l'assurance modeste de leur démarche la sécurité qu'elles doivent à la paternelle protection de tout un peuple. Elles sont trois qui travaillent silencieuses, dans le faisceau de jour émis par une de ces grandes fenêtres à guillotine trop avares encore de la lumière toujours voilée à l'extérieur. Une mélancolie douce, délicatement rendue par l'attitude simple et isolée de ces jeunes filles et par les teintes limpides du clair-obscur, caractérise cet intérieur d'orphelinat, où d'un côté une grande armoire et de l'autre le pupitre d'une bible toujours ouverte, indique l'aisance confortable et les soins religieux ménagés autour de ces existences auxquelles la sollicitude nationale s'efforce de compenser celle de la famille absente. On ne peut s'arrêter devant ce tableau si simplement composé sans s'y recueillir sous une impression croissante d'attendrissement.

Les Allemands plus que nous encore recherchent ce genre de scènes intimes. M. HEILBUTH est Allemand, mais il est de tous les pays comme Molière : quoi de plus simplement et de comiquement profond que son antichambre? Je mentionne un groupe de joueurs dans une taverne voûtée sur de gros piliers, toute petite toile très-fine de M. SEITZ, le joli cortége tout ensoleillé d'enfants sous les arbres, conduisant sur son âne, musique en tête, la petite reine de la fête de mai, œuvre gaiement sympathique de M. SALLENTIN, la petite fille pauvre endormie près de son fagot dans le bois, et la leçon mutuelle d'écriture entre deux charmantes petites filles, de M. ANKER. Je suis obligé d'en passer d'autres pour arriver à une œuvre importante de l'Exposition, la *Ménagerie ambulante*, de M. MEYERHEIM.

C'est un morceau de vieux maître, solide et franc. La lumière tami-

sée par la toile de la baraque y détache bien les figures dans la limpidité de l'ombre. Ces figures sont vivantes. Le démonstrateur sur le tréteau est bien le personnage qui se rencontre sur toutes les foires de l'Europe. Il n'a pas de maillot, pas de paillettes, il est vêtu comme un simple mortel, d'un gilet rouge et en manches de chemise. Mais le serpent enroulé autour de son corps, dont il tient familièrement le cou dans sa main, le rend très-imposant. Les spectateurs que la curiosité pousse en avant et que la crainte retient en arrière forment une masse d'un excellent comique, bien accentuée par le vieillard à longue redingote tout à la lecture du programme, par l'enfant qui se jette dans les bras de sa gentille sœur à l'aspect du pélican ouvrant un large bec vers le serpent comme s'il voulait l'avaler, etc., etc. Chaque personnage de ce groupe curieux est d'un vif intérêt psychologique. Tout autour de la tente règne la ménagerie, le chameau qui passe sa longue encolure, le lion qui dort dans sa cage, les singes, les perroquets attachés aux solives de la tente. Une ouverture ménagée dans le haut de la baraque laisse arriver le jour et attire dans un beau ciel profond et bleu les yeux qui rencontrent au passage le tuyau de poêle de l'habitation roulante. Ce ciel fait illusion. Rien de négligé, aucune recherche d'esprit, aucune nuance de comique forcé. Tout est vérité, de cette vérité qui éclaire et élève la réalité. Voilà de l'art.

Cette vérité la voici encore, mais moins ferme de dessin et de coloris, dans les œuvres suivantes de nos propres compatriotes : Le *Repas des funérailles en Alsace*, de M. VAUTHIER, où un grand charme d'art s'ajoute à l'impression douloureuse du sujet; le *Groupe d'enfants* qui semble saisi sur nature dans un coin du Luxembourg, et *la Toilette*, lutte de la persuasion et de la persistance maternelle avec l'enfant qui résiste au contact de l'eau froide, par M. LOKCHON, qui néglige trop sa facture pour atteindre au niveau éminent qu'annonçait sa *Leçon de lecture* en 1864. Mentionnons encore les *Musiciens de la rue*, pauvres enfants endormis sur un banc et flairés par un chien, de M. EUGÈNE FEYEN; la *Marchande de crépes*, un jour de marché à Quimperlé, de M. TRAYER; *la Vieille et les Servantes*, de M. MEYNIER; *le Pot-au-feu et la petite Amie*, petits tableaux distingués par leur naturel, de M. MOULINOT; *une bluette* d'une originalité très-vive de M. HAMMAN; le *Bâton de vieillesse* et *Grand-Père et Petite-Fille*, de M. SOYER, trop soyeux (rapprochement involontaire entre le mot propre et le nom propre); la *Nichée*, de M. PERRAULT, qui n'est pas un peintre d'imagination, mais un charmant coloriste. On peut voir en lui un Chaplin appliquant les saveurs lumineuses de son pinceau et de sa bonhomie à la nature. Ajoutons encore parmi les

œuvres de genre que nous avons distinguées, celles de MM. Conty, de Conink, Max Claude, Édouard Castres, Cornet, Adolphe Leleux, Armand Leleux et sa femme, Charles Moreau, Berthon, Boinet, Aufray, Cernoux, Saint-Pierre, Tissot, Schlæres, Tissier, Félix Roy, Laine, Frère, Héricourt, Eugène Lagier, Couder, etc., etc.

Ces œuvres égalent par les valeurs expressives, mais non par l'exécution, la plupart des œuvres allemandes que nous avons citées. En voici une, appartenant au même genre, qui ne le cède en rien à la concurrence d'outre-Rhin.

Le *Printemps*, de M. Charles Marchal, jeune maître d'avant-garde dans la voie la plus élevée du pittoresque naturel. Une fenêtre est ouverte, une fenêtre déjà tout encadrée de fleurs, et le printemps envahit la chambre rustique d'une jeune fille; il envahit aussi son cœur. Elle est debout et prend son grand chapeau de paille sur une table, contre laquelle l'émotion la force à s'appuyer. L'émotion trouble aussi et colore le visage de la blonde Alsacienne, enflamme et humecte son regard qu'elle plonge au loin, dehors, dans la splendeur printanière qui illumine la campagne. Elle n'est pas riche, elle n'est pas jolie, mais elle a dans tout son être le charme du sentiment, nourri, exalté, enivré par une séve généreuse; en cette jeune paysanne, l'influence de la nature doit être souveraine et décisive. Aux premiers chants des oiseaux, aux premiers épanouissements des fleurs, aux premières ardeurs du soleil, elle offre tous les éléments d'harmonie et de sympathie vitales. On voit qu'elle leur doit les délicates ampleurs de sa croissance. Type charmant et vrai qui porte en lui l'explication du combat auquel elle est livrée. Nous voyons par la pensée cette chambre déserte, mais elle a laissé quelque chose de son âme et de sa vitalité dans l'air, sur tout ce qu'elle a touché, dans le rayon de soleil qui a ouvert son cœur et triomphé de son irrésolution. Nous la suivons émue, tremblante, mais enivrée et précipitant de plus en plus ses pas, volant au rendez-vous. Ce n'est cette fois qu'une seule jeune fille, ce n'est qu'une chambre rustique, ce n'est qu'une fenêtre ouverte. Mais ces éléments si simples suffisent pour donner la mesure d'un haut progrès, radical, essentiel, dans le talent de M. Marchal, à savoir l'union désormais bien intime entre la poésie et la nature. La facture s'est affermie, allégée, simplifiée.

Les *Trois jeunes Aragonaises*, de M. Antigna, qui, derrière le rideau, écoutent la sérénade, sont d'un charme saisissant par le naturel, la grâce et la légèreté de leurs attitudes. Pourquoi ne peint-il pas comme il compose ?

Je ne puis faire rentrer que dans cet ordre du pittoresque naturel le tableau dramatique et magistral de M. Luminais, les *Pilleurs de mer*. Ce sont des types en effet. Les trois hommes sont à moitié nus, tout prêts à s'élancer sur leur proie, et une vieille femme est avec eux. Ils sont appuyés derrière le rocher contre lequel la tempête vient briser et faire jaillir les flots. Le vent disperse leurs cheveux. Ils attendent le moment favorable pour achever l'œuvre du naufrage; ils attendent sans doute que les naufragés se soient éloignés dans leur barque ou engloutis. L'un d'eux prépare déjà le câble. La puissance d'exécution égale en cette œuvre la puissance d'expression qui anime les attitudes et les physionomies de ces bandits, de ces vautours humains de l'Océan. La mer est si bien enlevée par le pinceau que l'œil la voit rouler à l'horizon et éclater sur le rocher sans rien sentir du travail de l'artiste.

M. Hugues Merle nous donne cette année deux œuvres tout à fait belles, et tout à fait différentes par le sujet, la composition, le style et la manière. C'est une âme tout entière, l'âme d'une mère désespérée qu'il a mise dans le regard d'invocation porté vers le ciel par cette pauvre femme, qui tient un enfant dans ses bras, un autre par la main et cet autre d'une mauvaise humeur navrante, car elle est celle de la faim. Ce n'est plus dès lors une mendiante cette femme qui prie ainsi, cachée derrière une muraille. L'élan parti du fond de son cœur et de ses entrailles illumine ses traits. Les lignes de son visage levé vers Dieu atteignent une distinction, une beauté supérieures. Cette femme qui mendiait, nous ne pouvons plus voir en elle que l'ange gardien de ses enfants. L'éloquence de cette leçon de charité arrive au cœur par le chemin de la vérité. — Son tableau de *Marguerite essayant les bijoux* triomphe des Allemands par leurs propres armes, c'est-à-dire par leur propre style. Cette manière n'est pas une recherche mais une convenance profonde avec la légende. De cette facture découpée et finement serrée, s'échappe un éclat et une fraîcheur de coloris qui ajoute à la poésie brillante de cette belle Marguerite et sombre de ses tentateurs.

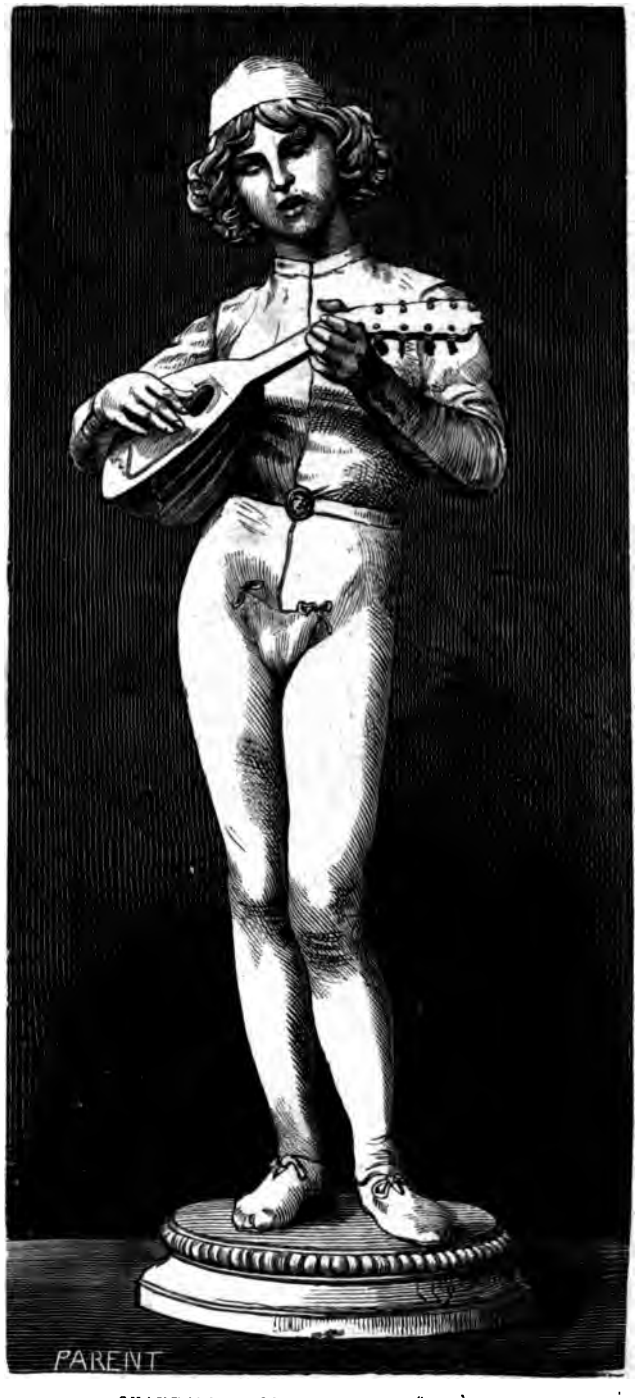
M. Bouguereau, qui a de lointaines affinités avec M. Hugues Merle, est, lui aussi, en progrès. Il semble le suivre, mais à distance, et la distance se rapprocherait, si, lui aussi, demandait ses progrès à la nature au lieu de les enfermer dans les conventions académiques. — Sa couleur prend de l'éclat et sa forme de l'ampleur, mais restent maniérées et sans caractère précis. Ses deux Italiennes pourraient être aussi bien des Circassiennes ou de belles Normandes; il n'y aurait que

le costume à changer. Elles portent chacune un enfant. Elles pourraient être des vierges portant l'enfant Jésus. Évidemment le petit saint Jean manque au groupe qu'accompagne une chèvre.

Si M. Bouguereau veut voir des Italiennes dans la nature et dans la lumière, il lui suffira de consulter le tableau de M. Sain, les *Fouilles de Pompéi*. Mais s'il anime bien sculpturalement ses belles porteuses, M. Sain laisse trop ses terrains, sa mer, son ciel et son Vésuve à l'état d'indications, lesquelles sont, il faut le dire, d'une entente pleinement artistique.

Un singulier rapport de grandeur, de cadre, de personnages, de ton, d'heure, de ciel, se rencontre entre le tableau précédent et celui de M. Feyen-Perrin, *Femmes de l'île de Batz attendant la chaloupe de passage*. Ce rapport assez fréquent à nos expositions ne témoigne-t-il pas qu'une cause commune préside aux productions artistiques d'une époque? De la *Ronde antique*. où dansaient avec une verve lubrique des femmes nues toutes modernes, à la *Grève* où une femme nue étendue sur le rivage séchait son dos au soleil, à la *Leçon d'anatomie*, d'une crânerie réaliste, à l'*Élégie* qui a été si justement récompensée l'année dernière pour ses valeurs de caractère, de poésie et d'exécution, enfin à ce groupe de femmes rustiques, il y a mieux qu'une variété de sujets; on peut mesurer une progression constante de force, d'aisance et d'élévation. Mais si entre ces différents genres, ce peintre si souple avait à choisir, le tableau de cette année me semblerait le type le plus favorable aux développements de son talent. Belle lumière, vive, profonde et gaie, belles correspondances entre elle et la perspective, les rochers et l'état de la mer, beaux reliefs des personnages, attitudes pittoresques et naturelles, et puis expressions diverses, justes, vives, intéressantes d'impatience, de tristesse, de gaieté, de mélancolie, d'indifférence ou de rêverie, entre les femmes de ce groupe qui, tout entier, tourne le dos au soleil et s'éclaire par l'ombre translucide du contre-jour. C'est décidément vers la nature que tendent la plupart des vocations, en son sein qu'elles se complaisent, se diversifient, se raniment et puisent l'originalité vraie avec des forces plus vives.

Un fait important à enregistrer dans l'histoire présente de l'art est la naissance d'une nouvelle école en Europe, l'école espagnole. Plusieurs œuvres très-distinguées l'annoncent à cette Exposition. Elles appartiennent au pittoresque naturel et au petit tableau de genre. Elles ont pour titres : La *Sortie de la Mairie*, *Mœurs des fêtes espagnoles à Valence*, très-naturellement et très-vivement rendues par



CHANTEUR FLORENTIN AU XVe SIÈCLE,
par M. PAUL DUBOIS.

M. Ferrandiz ; ses chevaux sont excellents; l'*Entrée des Toredos* et *la Première épée* de M. Zamacoïs ; le *Cabaret* de M. Ruyperez, dont les figures posent un peu trop, mais sont comme gravées au pinceau. La lecture de M. Léon Escossura, élève de M. Gérome, procède de Meissonier. — A cette école appartient aussi Mme Marie Anselma, qui par un ferme et plein progrès, dans la *Petite fille qui porte une jatte de lait* et son autre tableau, montre l'énergie vitale de son talent, voué à la représentation des types pris à la nature.

Cette propension générale et l'initiation à la nature, déterminée par Jules Breton, Jules Dupré, Blin, Rousseau, Corot, Troyon et Daubigny, ont amené cet épanouissement du paysage qui est un des heureux signes de notre temps, mais qui attend encore, à l'exemple de ces maîtres, le rayonnement et la fécondation du foyer spiritualiste. Le paysage puisera un jour à cette source de toute inspiration une expansion nouvelle, toute sa variété, toutes ses grâces, toutes ses formes, toutes ses expressions, tout son caractère, toutes ses intimités. Mais dès aujourd'hui une vaillante et robuste sincérité préside à la révélation des grands aspects extérieurs et des valeurs pittoresques. L'esprit de vérité anime et caractérise toutes les vigueurs, toutes les délicatesses de l'interprétation actuelle. Il ajoute chaque année plus de lumière, plus de coloration et plus d'intensité harmonique aux tableaux découpés dans le vêtement de la nature, la terre, l'eau et le ciel. Mais dans le cours des eaux, dans les changements du ciel, le frissonnement du feuillage, le souffle du vent, le travail de la végétation qui couvre et abrite le sol depuis sa base jusqu'aux plus solennelles hauteurs, dans le port et les caractères des animaux et dans leurs rapports entre eux, il n'y a pas seulement vie et mouvement, mais action et esprit. Il n'y a pas seulement dans les accords, les solidarités, les harmonies de la nature une magnifique orchestration, il y a toujours mélodie, chant, expressions, langages variés à l'infini et accentués à tous nos sens. Voilà ce que selon sa religieuse mission tend à pénétrer et à manifester l'œuvre du paysage. Aussi faut-il beaucoup compter avec l'âge des paysagistes, et leur rendre cette justice que chaque année concentre leurs forces dans une voie plus élevée et étend leurs horizons.

Le mouvement vers la nature se détourne-t-il de la figure humaine? L'Exposition ne donne pas en portraits et en études de tête le même nombre d'œuvres marquantes que les années précédentes. Mais celles qui font relief ont une saveur esthétique qui n'est pas ordinaire. Ainsi j'ai entendu près de moi observer très-justement que le portrait de femme en buste, de M. Jalabert, avait un parfum de Raphaël. —

Ceux de M. le comte et de Mme la comtesse Mimerel, par M. JACQUAND, sont des types de réalité exacte, finement interprétés, sévèrement rendus. — M. CELLIER a eu bien tort d'éclairer d'un effet de lune assez faux la grâce et la force de la vie, qu'il a d'ailleurs parfaitement exprimées, dans le portrait de Mme Delamarre de Boudeville. La mélancolie du clair de lune peut aller à l'âme de M. CELLIER, mais non au ressort de volonté et d'esprit qui avivent ces traits jeunes et fins, incisifs comme l'acier. Il leur faudrait le marbre, ne fût-ce que pour ajouter son doux éclat à la lumière qu'ils les révélerait. — Le portrait de Mme R. H —, par M. FAURE, est une remarquable interprétation de caractère, mais ne faut-il pas quelque chose de plus encore à la limpidité de cette belle tête blonde et ne faudrait-il pas déroidir un peu ce cou que les habitudes pensives inclinent, chez l'original, mais en lui laissant, j'en suis bien sûr, toute sa flexibilité? — *Mme Alfred M.* — par M. CHARLES CHAPLIN, est la grâce elle-même en pleine aurore, c'est la peinture aux doigts de roses. — Les portraits de MM. BONNEGRACE et LEHMANN sont les œuvres d'artistes austères qui se donnent pour mission de fixer et d'éclairer la vérité. Mais combien la vérité devient gracieuse et souple sous le pinceau de M. Bonnegrâce, quand c'est la femme qu'il doit exprimer! On en voudrait beaucoup d'exemples comme le charmant portrait de Mlle Ernestine Grisi. M. GIACOMOTTI a empreint de sa conscience, de son savoir et de son style, acquis aux grandes écoles, le portrait de *Madame*. Mais il y manque le souffle qui allége ces graves et essentielles qualités. Ce souffle est précisément ce qui fait une fleur incomparable du portrait de Mme H. de O., par Mme HENRIETTE BROWN. Personne qui, au moment de franchir la porte près de laquelle on l'a placé ne soit saisi dès l'abord en l'apercevant, par une force lumineusement sympathique. Mme Henriette Brown est le Corot du portrait.

Ce que son pinceau va chercher dans les contours, la forme, tout l'aspect extérieur; ce qu'il rend d'une manière juste, précise et puissamment délicate, c'est la spiritualité, et il faut convenir qu'elle choisit bien ses modèles. Aucun maître n'a peint comme elle le regard et n'a rendu ce qui, dans la vie, dans les sens, dans la forme et le mouvement, est le rayonnement de l'esprit. Don privilégié d'intuition métaphysique qui est peut-être une secrète émanation de notre temps recueillie par la noble initiée, et qui fait d'elle, mieux qu'une simple grande artiste, une prêtresse de l'art. Mais il manque toujours quelque chose à la perfection humaine et même féminine; ce qui manque à Mme Henriette Brown, elle l'acquerrait par une copie

du Titien et une copie du Dominiquin. J'abuse de ma liberté de critique en recommandant ainsi à une artiste de cette portée de copier quelque chose. Mais mon excuse est mon idée qu'il faut copier, non quand on commence, mais quand on est fort.

L'académie d'homme est généralement expressive et bien étudiée. Mais l'art bien portant aux champs, vrai, délicat et profond dans les réalités intimes de la vie populaire ou bourgeoise, éminemment intelligent des bêtes, chiens, chevaux, bœufs, moutons, n'a plus ni yeux, ni main, ni inspiration, ni chasteté devant la nudité de la femme.

Mais où est la femme — la femme nue? Rubens y faisait rayonner la vie, Raphaël l'idéal, Corrège la souplesse et la lumière, le Titien la réalité tonique et voluptueuse, le Guide la force, le Dominiquin la poésie, l'Albane la grâce et la gaieté. Ces exemples n'éclairent pas les académistes actuels. Sous quelle fatalité le foyer inspirateur s'est il éteint en eux devant la femme? Je l'ai dit plus haut, cette fatalité est la dissolution sociale qui a pour raison ce chiffre : âge moyen du mariage trente-six ans ! et pour effets l'exploitation réciproque de l'homme et de la femme, l'absence de solidarité réciproque, le dégoût réciproque ! Cette révélation annuelle de la femme dans ses laideurs, dépourvue de sa pudeur, de ses grâces, de ses forces, de sa vitalité, constitue la plus attristante, la plus inquiétante des manifestations.

J'ai cherché les œuvres qui se sont soustraites cette année à cette déplorable loi de dissolution plastique. J'ai trouvé : le *Titien et son modèle*, de M. Karl Muller; le *Panneau décoratif*, de M. Gendron; les *Secrets de l'amour*, de M. Jourdan; une *Nymphe désarmant l'amour*, de M. de Pommayrac; une *Négresse*, de M. Faure; *Daphnis et Chloé*, de M. Vibert; le *Sommeil de la nymphe*, de M. Saint-Pierre; la *Putiphar*, de M. Schopin; le *Rêve*, de M. Chaplin; la *Femme menacée par des loups*, de M. Crespelle, d'un beau modelé sculptural; *Armide et Renaud*, de M. Genty, la *Libation*, d'Antony Serres.

Qu'est-ce que cette Cléopâtre au ventre plat, à la jambe cerclée, aux pieds sans attaches, tout entière sans articulations, sans carnation, sans vie, automate en bois des îles, ayant pour tout vêtement un collier, des bandelettes sur les seins, une ceinture, et quatre bannières de gaze flottantes, simple appareil qui découpe impudiquement les formes de la poupée, invention toute de fantaisie, faussement antique? Cléopâtre s'est fait apporter dans un tapis chez César qui ne voulait pas la voir; elle vient de se mettre debout et se soutient émue sur l'épaule de l'esclave noir qui a déroulé l'enveloppe. Son mouvement de tête vers César contient à la fois du trouble et de la décision. Son at-

titude a une certaine beauté d'élégance provoquante, souveraine et interdite. Celle du colosse nègre à genoux qui lui sert de support est vigoureuse de physionomie, mais son épaule est monstrueuse. Le dessin, la couleur, le modelé, la vie, la lumière manquent à ces deux figures cependant bien indiquées. M. Gérome a voulu mener l'art antique dans les errements du réalisme, et voilà dans quels errements le réalisme a mené son talent.

Le petit tableau rappelle qu'il y a en lui un peintre vivace et un dessinateur rigoureux. Il est chez lui dans le domaine du vrai pittoresque. Mais quel sujet! « *Porte de la mosquée El-Assaney, au Caire, où furent exposées les têtes des beys immolés par Salek-Kachef.* » Et les têtes sont là! Les trois principales en haut de la porte, le reste, une vingtaine, sur le seuil! Le bourreau est assis près d'elles, sur le même seuil, et la sentinelle debout, de l'autre côté, cause avec lui. Ce soldat, son costume, son armure, son casque, sa grande robe jaune, tout son caractère et son expression pittoresque concentrent l'attention. Car l'attention se détourne des têtes coupées et le bourreau est banal. Mais elle franchit cette porte, ces têtes, ces personnages, ces ombres, ce cauchemar sinistre, pour aller au soleil qui illumine la colonnade intérieure de la mosquée.

Il se développe en tout homme prédestiné aux grands exercices des facultés morales une amertume, une âcreté de fruit vert qu'adoucit la maturité, si elle vient. Le milieu et le moment où l'on vit active, retarde ou empêche cette maturité. Il faut une grande énergie pour dégager sa personnalité tout entière des influences contraires. La nature et la société sont pour la volonté un champ de bataille, où elle doit conquérir le concours et la solidarité nécessaires aux développements de l'action, de la puissance, de la liberté. Cette énergie est celle qui fait les grands hommes, artistes ou autres. M. Gérome porte en lui de quoi donner un grand exemple. Bien servi par les flots grossis du succès et par le vent de la fortune, il doit cet exemple à ses disciples, à ses contemporains et à lui-même.

M. Gustave Boulanger poursuit une marche progressive très-ferme, mais très-gênée. Ses entraves sont les préoccupations de l'originalité et de l'effet spirituel (ne pas entendre spiritualiste). Son tableau historique : *Catherine Ire chez Méhémet-Beltadji, discutant le traité du Pruth*, n'a pas precisément caractère et valeur historiques. Catherine debout, et Méhémet assis, font les gestes de deux personnages qui discutent un marché, non un traité. Changez les costumes, et vous aurez deux propriétaires qui débattent entre eux le prix de quelques

hectares de terre. Le besoin de familiarité, qui dicte trop exclusivement le style de M. Gustave Boulanger, se pervertit en vulgarité; elle atteint notamment son excès dans l'attitude du secrétaire. Le cortége des deux souverains est intéressant. L'espèce de sauvage tatoué et mitré qui est derrière Méhémet-Ali est pittoresque, expressif, bien peint. Mais la main qu'il porte au manche de son long poignard, très-près de Catherine, semble se préparer à trancher la discussion par un coup imprévu. Son air sombre prête à cette illusion, et l'on n'est pas sans inquiétude devant la sérénité insolente de la blonde Catherine.

La *Marchande de fleurs à Pompéi* est un joli tableau néo-antique, où les petites femmes, dont M. Boulanger a le type dans le cervelet, dégagent et marient très-élégamment entre elles le jeu de leurs formes charmantes. Celle qui laisse tomber le haut de son léger vêtement, et se penche pour essayer un collier de roses, révèle une poitrine éblouissante de jeunesse et de fraîcheur, qui vaut à elle seule 3, si le reste du tableau vaut 4. Cependant celle qui lie derrière sa tête une couronne est d'une véritable beauté ; mais la couleur générale demeure dans les gammes ternes, sans doute au profit de la belle poitrine, mais aux dépens de l'œuvre entière qui, par sa mesure, exigeait des valeurs complètes de tonalité.

L'inspiration plus pure des derniers temps n'agit pas seulement sur les peintres qui s'adressent à la nature, mais aussi sur ceux qui ne veulent pas lâcher le fil de la tradition antique, tout en évitant de le tendre et de s'y enchaîner trop fort. Ils acceptent plus sincèrement que leurs devanciers l'association entre le passé et le présent, l'union féconde de la libre allure et de l'autorité consacrée. Ce ne sont plus les indisciplinés d'une révolution, mais déjà ses ordonnateurs par voie de synthèse. Aussi ne se confondent-ils pas par l'imitation réciproque. Ils ont chacun leur caractère, et bien tranché. — Les deux individualités qui représentent éminemment cette nouvelle et belle manifestation de l'art, sont MM. Émile Lévy et Gustave Moreau. Leurs œuvres de cette année sont empreintes dans le sujet même et l'expression de la pureté qui caractérise une élévation d'idéal; et le progrès intime, profond, que contiennent ces œuvres se mesure à la portée de leurs tendances.

Des deux tableaux de M. Émile Lévy, le meilleur est de beaucoup celui qui a pour titre l'*Idylle* : c'est celui-là surtout qui confirme l'observation précédente. La composition de l'autre ne me paraît pas avoir été assez méditée. Du bas en haut, elle forme un zigzag évidemment involontaire. Mais le corps d'Orphée est d'un modelé si fin, et son

œil va si bien s'éteignant dans la mort, que les bacchantes, devenues ses bourreaux, malgré les discordances de leurs lignes et les vulgarités violentes de leurs attitudes, apparaissent seulement comme des contrastes à la distinction de ce calme mortel.

Mais une admiration sympathique et constante vous attache à l'*Idylle*. Cet adolescent, qui porte sa jeune amie pour lui faire franchir le torrent, et cette jeune fille, fleur nouvelle éclose, qui s'accroche à son cou, se confondent en une seule forme, toute empreinte d'amour et d'innocence. Il a fallu toute notre éducation scénique à cette portée expressive. Mais le contour le plus pur de la statuaire antique encadre ce sentiment tout moderne. Comme la jeune enfant pèse bien sur le bras de son ami, et comme il la soulève bien ! Elle retire et contracte le pied, peut-être un peu trop tôt; mais c'est le signe de l'impressionnabilité qui redouble à ce moment sa crainte, et la fait se presser plus fort contre la poitrine de son protecteur. Sa tête s'abandonne spontanément sur celle du jeune homme, qui enveloppe d'une étreinte délicate sa jeune bien-aimée. Il est atteint d'un enivrement si intime, d'une si profonde jouissance, que son cœur et ses traits se contractent sous l'oppression; premier élan, première étreinte d'une passion inconsciente d'elle-même, et qui se résoudra en larmes, en prières et en baisers, aussitôt le ruisseau franchi. Le printemps verdit les flancs de la montagne qu'ils viennent de descendre. Seulement la perspective ne l'élève ni ne l'éloigne assez. Le jour est bien matinal, mais un peu obscur. La robe bleue, si chastement, si naturellement rassemblée et drapée, se détache un peu crûment des verts, mais nous n'en sommes pas moins au sein de la nature, interprétée par la puissance spiritualiste de l'intuition moderne, et au sein de l'antiquité, où une initiation supérieure a transporté cette scène charmante. Si la coloration n'a pas atteint toute sa force et toute son harmonie, la touche est exquise, et la forme a toutes les valeurs possibles de vérité, de distinction, d'accord et d'expression.

M. Gustave Moreau est un haut talent, qui n'a pas encore tout l'essor de son individualité, lente croissance qui assure avec l'âge la stabilité du complet épanouissement. Il s'est limité jusqu'à présent à réaliser en lui la triple synthèse de Delacroix, son maître, de la tradition antique et de la naïveté primitive de l'art. Je veux être, s'est-il dit, Delacroix, Phidias et Mantegna, et ce qu'il a voulu être, il l'est. Grande, forte, belle coercition systématique, mais trinité féconde, d'où s'échappe l'âme personnelle de celui qui a eu une telle volonté. Respect donc à M. Gustave Moreau, et s'il s'égare en certaines parties,

il est grand en principe. Laissez faire le temps, laissez faire sa spontanéité qui brisera le frein et le lancera tout à coup, maître de lui, en plein champ de la nature.

Combien est solennelle et pure d'expression antique cette jeune fille qui vient de recueillir la tête et la lyre d'Orphée! Combien est profond dans son calme le sentiment douloureux de sa tête inclinée vers celle du grand charmeur lyrique; et cette tête d'Orphée posée sur la lyre muette, ainsi levée vers la jeune fille, quelle suavité encore crispée en ses traits pâlis et contractés par la mort! Les teintes de la robe, des écharpes, de tout le costume où le peintre a prodigué les plus fins trésors de sa palette, sont d'une rare délicatesse harmonique. Mais cette robe ne gagnerait-elle pas, même en couleur, par les teintes et demi-teintes des ombres, à suivre le dessin et le modelé corrects d'un véritable corps? — M. Moreau veut être naïf; mais la naïveté en art ne consiste qu'à vouloir candidement bien faire. Il multiplie les difficultés à chercher cette naïveté ailleurs et à prétendre l'exprimer par voies de gaucheries très-étudiées. Il limite ainsi sa réelle expression et son expansion possible; il se prépare un tissu de défauts à défaire, quand il s'apercevra qu'il s'est trompé. — Son ciel, voilé de nuages un peu couleur de chair et roses est d'un effet à la fois tendre et lugubre. Mais son rocher, sur le haut duquel de petits bonshommes appellent des quatre points cardinaux, est tout à fait un rocher de théâtre, assez fréquemment rencontré dans les pièces féeriques. D'ailleurs, les œuvres exposées de M. Gustave Moreau ont toutes jusqu'à présent le caractère décoratif. Est-ce exprès? n'est-ce pas plutôt une conséquence de l'instinct qui préside au développement de son talent, et qui le retient dans ce style secondaire jusqu'au moment où sa manière sera bien absolument sienne, et non plus celle de Delacroix, combinée avec l'antiquité et le moyen âge. Alors il nous donnera le tableau véritable, comme tous les maîtres, et nous révélera le véritable Gustave Moreau, réalisant la simple synthèse du dessin et de la couleur.

Son *Diomède* en proie à ses chevaux, qui le font sauter en le dévorant, est une violence magnifiquement colorée et ornementée de monuments à la Hubert Robert; — beau contraste à la *Jeune fille*. Mais pourquoi M. Gustave Moreau, peintre de régénérescence, repaît-il sans cesse son esprit et sa palette de ces scènes de mort et de drame, qui sont les recherches des arts en décadence? *Sancta simplicitas*, voilà la devise du grand art, l'empreinte de toute grande chose.

Il faut étudier le *Combat de Castor et Pollux*, peinture vigoureuse de M. Marcel Briguiboul.

Deux peintres unissent encore à un degré remarquable le souvenir de l'antiquité au sentiment moderne, MM. George Vibert et Erhmann. Le premier en son tableau de *Daphnis et Chloé*, naïf élargissement de la manière classique; le second en son tableau tout allemand, où les trois Parques sont représentées dans le ciel, noble idéalité spiritualiste qui attache un sentiment d'espérance à l'œuvre des Euménides, mais qui aurait demandé peut-être un peu moins de précision, une sorte de symbolisation vaporeuse.

Ce mystique brouillard couvre *Pompéi visité par les Muses*, de M. Hamon, qui, je crois, a précédé d'un jour le mouvement néo-antique. Ce brouillard voile aussi d'assez importants défauts de proportion entre ces belles muses désolées, les unes assises parmi les ruines, les autres dans l'éther, je ne dis pas l'air. Le corps très-majestueux de la plus grande a dix fois sa tête, assise; elle l'aurait au moins douze debout. Près d'elle se trouve couchée une toute pauvre petite muse, dont l'amoindrissement ne s'explique là nullement par la perspective. Mais le brouillard répand sur cette fantaisie une telle harmonie que ces irrégularités échappent. La mélancolie de ces muses désespérées dans la brume vous gagne on ne sait pourquoi. Elle ne vient pas d'un effet sympathique bien déterminé; on se dit d'abord : pauvre Pompéi! et puis bientôt : pauvres Pompéiens! Mais dès lors les muses n'ont plus rien à faire et tout le tableau s'envole.

Un peintre, dont la distinction native a traversé, sans s'altérer, notre période révolutionnaire, M. Fromentin, donne cette année deux tableaux, dont l'un reste encore à peindre (l'*Oasis*), dont l'autre, malgré son charme, n'est pas une de ses œuvres capitales. Le *Passage d'un gué* par une tribu arabe en marche vers les pâturages du Tell, malgré son étendue de perspective bien découpée par la montagne, malgré l'élégance des groupes en marche et des petits chevaux montés par les cheiks, malgré les révélations de mœurs et tout l'intérêt pittoresque attaché à cette vaste scène d'émigration, enfin malgré l'aisance fine et large de la touche générale, est loin de valoir le *Bivouac au lever du jour*, la *Chasse au faucon*, les *Voleurs de nuit*, etc. Mais il vaut mieux que le *Simoun*. Enfin, c'est une œuvre intermédiaire chargée de négligences, qui a suffi à entretenir la main du peintre et ne marque pas un progrès. Le ciel n'est pas même celui d'Afrique. Il est couvert de ces nuages qui le rapprochent de nos climats; ce n'est pas dans le Tell qu'émigre cette tribu arabe, mais en Normandie.

Artiste de premier ordre par la franchise et la vérité pittoresque du mouvement, artiste bien français par la spontanéité et l'abandon

négligé de l'allure, M. Eugène Giraud a longtemps retenu dans sa main la pureté du dessin et les valeurs vitales du coloris. Comparez sa *Danseuse au Caire*, présentement exposée, à ses *Danseuses espagnoles* du Luxembourg, et vous mesurerez la distance franchie par un essor qui s'est déployé surtout dans ces dernières années. Fidèle à sa manière, à son style, à son caractère et à sa race, il n'a fait qu'y doubler sa valeur. Quelle moelleuse souplesse dans ce déhanchement qui constitue la danse orientale ! Comme le dessin articule bien le mouvement des muscles. Comme la lumière, les ombres, la couleur et la vie jouent finement sur ces chairs noires d'une fermeté marmoréenne, révélées à travers la gaze transparente que soulève l'air doucement agité. La soie, si exactement orientale de la robe et du corsage, frissonne et bruit. La tête d'un beau galbe s'incline, calme encore, mais peu à peu domptée par les sensations voluptueuses. La lumière, découpée sur le mur par une fenêtre ogivale, encadre d'un effet poétiquement original cette almée, qui restera je crois en peinture comme le type supérieur de son espèce. Le tableau du *Pierrot* allumant son cigare à la lanterne d'un égouttier est un effet de constraste entre les lueurs, les ombres d'une nuit parisienne, entre la gaieté du carnaval et l'austérité du travail nocturne, donnée spirituelle qui a son charme poétique et que le peintre a animée de toute sa verve.

M. Louis Boulanger, par son tableau *Vive la joie!* orgie de truands, puisée à *Notre-Dame de Paris*, et surtout par son *Concert picaresque*, dégage en une remarquable modification de style toute la souplesse et toute la jeunesse de son talent, déjà célèbre en 1835.

La Garde meurt, de M. Hippolyte Bellangé, est la dernière empreinte d'un grand progrès, que le peintre épique de la petite toile militaire vient de laisser en mourant. Les fumées de la poudre obscurcissent les feux du couchant, et les derniers grenadiers à leurs rangs dessinés sur le sol par l'entassement des cadavres, jettent, sublimes de fureur enthousiaste et douloureuse, le cri héroïque : la garde meurt ! — Ce peintre national, en laissant la patrie terrestre pour l'autre, lègue sa mission à son fils qui se montre encore une fois bien digne de la continuer par ses deux tableaux de mœurs militaires *au camp*, la *Partie de loto* et la *Veille de l'arrivée de l'Empereur*, animés d'une gaie vérité.

Le plus remarquable de ceux qui consacrent leur pinceau aux souvenirs de notre épopée militaire est un Allemand, né dans la capitale même de la Confédération germanique, à Francfort-sur-le-Mein. — M. Adolphe Schreyer est l'héritier le plus direct d'Horace Vernet, aux qualités principales duquel il ajoute sa poésie germanique, surtout dans

ses ciels, ses horizons et ses lointains. L'enthousiasme éclaire la vérité et se mêle au grand entrain de ses mouvements militaires. La *Charge des cuirassiers de la Moskowa* sort du ravin où elle était plongée, et reçoit en même temps le feu de l'ennemi. Des chevaux se dressent, d'autres tombent, des soldats sont frappés et meurent. On voit au visage des autres que l'engagement décisif approche. L'officier commande un mouvement oblique qui s'exécute. Il est superbe enlevant son cheval gris d'un coup d'éperon et portant au loin, derrière lui, dans le ciel, l'ordre auquel il ajoute l'exemple de son calme héroïque; il est d'un relief sculptural. Les casques miroitent dans la perspective, descendent le pli de terrain d'où le premier rang de l'escadron se relève. Une grande vigueur d'action et de trait caractérise ce beau tableau; mais la couleur a laissé roses les chevaux bais, jaunes les chevaux alezans, et le sentiment a trop humanisé l'expression de leurs regards.

Le *Solférino*, de M. Tabar, est une œuvre large, délicate, poétique, mouvementée, bien unie dans sa masse, illuminée des éclairs du canon. — Elle annonce un peintre des plus dignes de l'épopée française. — A côté, se distingue bien nettement par le relief d'un dessin correct, délicat et ferme le *Napoléon sur le Bellérophon* de M. Cabasson, qui entend bien tout ce qui est ligne, groupe, attitudes, expressions, perspective, mais qui n'est pas assez initié aux lois harmoniques des tons en couleur.

MM. Beaumé, Armand Dumaresq, Louis Brown, Beaucé, Janet-Lange, Protais, Rigot, Clairin, nous prouvent que la branche militaire est celle de la peinture historique qui a le plus de vie. Cependant les autres branches trouvent dans la valeur des noms qui les cultivent, une compensation à la qualité. A ceux qui nous ont arrêtés, nous devons ajouter ceux de MM. Kienlin, auteur d'une *Marie Stuart marchant au supplice*, et de M. Hagelstein, auteur des *Huguenots;* de M. Mercadé, Espagnol à ajouter à la mention de son école, et qui expose un très-grand tableau, empreint d'un caractère particulier, recueilli aux données de la nature, *Translation du corps de saint François d'Assise.* — Le *Charles Quint* de M. *Comte* se détache bien du groupe historique par le relief des qualités fines, justes, intuitives, mais selon une manière archaïque qui vieillit l'art de trois siècles, sans profit pour la vérité. L'*Agar dans le désert*, de M. Hugrel, est la plus belle page biblique de l'exposition.

Le souffle du temps, si fécond partout ailleurs, n'est pas favorable à la peinture religieuse. Au XVIe siècle en Italie, au XVIIe en France, la

source des chefs-d'œuvre a été la foi et la femme. Au XIXe, les chefs-d'œuvre inspirés par l'esprit catholique deviennent de plus en plus rares, et les plus purs interprètes de la forme féminine vont chercher leurs modèles dans la campagne : M. Jules Breton en Flandre, M. Eugène Leroux en Bretagne, M. Marchal en Alsace. Deux œuvres féminines nous ont seules paru émanées d'un intime sentiment religieux : le *Christ au jardin des Oliviers*, de Mlle FAYOLLE ; la *Sainte Famille*, de Mlle DE CHATILLON. M. LAZERGES a consacré une élégante imagination dramatique, un sens délicat du caractère et de la forme à l'*Évanouissement de la Vierge chez Ponce-Pilate*. Les *Saints Anges* de M. CAMBON s'élèvent au niveau du sujet par un mouvement bien expressif de leur mission, qui est de porter à Dieu les prières des hommes. L'exécution sobre et savante de l'artiste convient au genre religieux. *La Mère au tombeau*, de M. CHAUTARD, est empreinte de distinction dans la ligne, dans l'effet, le drame et le sentiment. D'une composition expressive, la *Scène du Christ et des dix lépreux*, de M. GLAISE FILS, semble se passer sur un théâtre. Une simplicité élevée et un profond naturel se détachent entre autres mérites, du tableau espagnol de M. BENITO MARCO, la *Translation du corps de saint François d'Assise*. Les *Funérailles du Christ*, de M. JOBBÉ DUVAL, ne sont qu'une indication, mais neuve et saine.

La salle des dessins, pastels et aquarelles est le domaine où règne M. GUSTAVE DORÉ, sinon en maître, du moins parmi les maîtres. L'effet, le relief, la puissance de ses deux compositions vous arrêtent au passage. D'un côté la légion des anges rebelles arrive en tourbillonnant sous le souffle de la colère divine, au terme de leur chute. Ils tombent à la place que leur marque l'éclair, harassés de leur immense parcours sans que leurs ailes puissent encore soutenir leur fureur. Au sommet du rocher, le premier tombé se relève déjà, et porte vers le ciel la menace de la vengeance éternelle. La naïveté biblique s'unit en ce beau dessin à l'expression musculaire de la force, à toute l'accentuation aisée, simple, énergique et spontanée du drame par la forme, qui semble au bout de ce crayon magistral être venue d'un jet de la pensée. La foudre encore répond aux derniers efforts des Titans désespérés, enveloppant comme un groupe de cariatides, les rocs qu'ils lui opposent.

L'œil trouve un repos digne de cette grande poésie légendaire, à s'arrêter sur les vingt-quatre fusains de M. BELLET, qui le transportent en pleine Auvergne, avec cette brillante spontanéité d'une science incarnée qui semble tout mettre d'un coup sur le papier, étendue,

articulation, unité, solidité, légèreté, poésie, vérité de la nature. Les deux grandes études au fusain de M. APPIAN ne vont qu'à l'impression, point de départ et but de l'art, qui réclame pour intermédiaire la science. Elles nous révèlent l'intervalle que M. Appian tend à combler par la couleur, et quel maître nous préparent ses progrès. Ceux qui veulent voir la pureté et la portée de l'art réduit à ses éléments les plus simples, n'ont qu'à consulter les beaux croquis d'AMAURY DUVAL et de PAUL FLANDRIN. Ceux qui veulent entrevoir le caractère plus intime, les tendances et les futurs dégagements de M. GUSTAVE MOREAU, n'ont qu'à observer sa *Péri*, projet pour émail, poétique ornement du moyen âge, écrit par un grand artiste grec, et l'*Hésiode visité par la Muse*, laquelle semble le génie même de la poésie antique, véritable dessin de maître qui a failli rester correct sous les surprises de l'inspiration. Du rêve où le dilate M. Gustave Moreau, le regard tombe sous l'étreinte d'une facture serrée qui voudrait ne rien lâcher de l'infini, contenu dans les plans d'ombre et de lumière, parmi les eaux et les rocs, les sommets, les grands troncs et les taillis d'un dessous de bois. Ce remarquable dessin de M. SCHIRSHKIN conserve cependant toutes les larges impressions du premier jet. M. ALLONGÉ nous fait respirer une large bouffée d'air sur le *Pont du Claye*.

Ces deux dessins d'un beau style, font à droite et à gauche cortége aux aquarelles de Mme la princesse MATHILDE. Son Altesse Impériale n'entend pas seulement honorer l'art par la fidèle présence de ses œuvres aux expositions ; elle marche et monte avec lui la rampe sévère du progrès ; elle sait où est le beau et nous prouve cette année qu'elle s'était bien trouvée jusqu'à présent dans les voies de sa révélation. Sa couleur s'est à la fois affermie, éclairée et apaisée, le modelé amplifié et simplifié. Ses œuvres attirent très-sympathiquement par leur relief et leur harmonie. Aucun artiste ne révèle au salon les plus chastes beautés de la femme comme l'étude du profil perdu. Le bras, l'épaule, l'attache sous-maxillaire et la nuque sont en effet des éléments essentiels de la beauté féminine. Le vêtement antique qui les découpe est d'un goût parfait, la chevelure d'un blond doré aux reflets bruns que noue un lien d'or et de perles, est d'un ton superbe.

L'autre étude, d'un type méridional très-caractérisé, repose assise dans une forte belle ligne d'ensemble, se tenant les bras de deux mains délicates, sévèrement étudiées, et bien souple de tout le corps. Le vêtement oriental réalise entre les deux extrêmes tuniques, le noir du corsage et le blanc des manches, l'harmonie des maîtres, par l'intermé-

diaire du vaste cœur d'or ciselé à jour, qui plastronne une partie de la poitrine, de la calotte rouge qui coiffe la chevelure noire aux reflets bleus, et des ombres sur les chairs aux tons mats et chauds. Ce n'est pas seulement le concours d'une Altesse, c'est l'exemple magistral d'un artiste que prête aux arts Mme la princesse Mathilde.

La tournée aux salles de dessins et d'aquarelles n'est pas perdue. On peut y faire d'importantes découvertes. Là notamment se révèle la portée de plusieurs talents que voile encore la couleur à l'huile. On peut voir au *Porteur d'eau* et au *Cabaret espagnol*, de M. Vibert, quel naïf et profond esprit de vérité, quelle fine observation, quelle rigueur de dessin, quelles largeurs de coloris, renferme ce talent destiné à une haute expansion. Dans le *Printemps* et l'*Automne*, de M. Herst, éclatent des qualités de premier ordre. D'une intime et parfaite justesse, il me semble que sa tonalité parle trop haut. Il ne suffit pas d'être au diapason de la nature; il importe d'observer encore toutes les mesures par lesquelles elle nous charme et participe sympathiquement à tous les états joyeux ou tristes de notre âme. M. Herst rend très-bien la vie, mais le terme des grands progrès est d'exprimer l'esprit de la vie. Quelle maestria délicate et féminine dans le ton et le modelé de la *Jeune grecque* et de la *Jeune paysanne*, de Mme Herbelin. La *Batterie d'artillerie passant un gué*, de M. Pils, est prise au cœur de la vérité et de la nature. Pas un mouvement de tête d'homme et de cheval, de bras, de jambe, de trait, de roue au bord de la berge, qui ne soit juste, précis, fin; et combien cette composition est large et simple, d'une science qui ne se sent pas dans les diminutions de grandeur, de relief et de teintes selon les plans. Les figures de M. Vidal, ses anges et la grande belle jeune femme qui pourrait se mêler à eux, sont d'une grande suavité sculpturale. L'harmonie et la vérité accompagnent la simplicité austère et rêveuse des belles aquarelles italiennes de M. Tourny.

Le saint Goard et l'Amsterdam, de M. Justin Ouvrié, sont des aquarelles très-habiles d'où ne s'échappe pas la poésie, mais où réside la plus consciencieuse exactitude locale. Plus d'élégance et de finesse s'ajoutent aux mêmes soins chez M. Wyld. A l'aquarelle comme à l'huile les vaches de M. de La Rochenoire sont saines et vigoureuses. Une large manière de composition et de touche vous retient devant les mendiants cordouans et les contrebandiers de M. Zo. Mais la couleur trop lavée et le laisser-aller du dessin font naître de cette séduction, le vœu que M. Zo complète en lui un grand artiste. Tel deviendra M. Veyrassat. Sa touche est pleine de vraie lumière, mais aussi de rudesse. Lui conseiller de s'appliquer aux côtés fins et délicats de son art, dont

il a les rigueurs et les plénitudes, ce n'est lui conseiller rien de contraire à sa nature. L'union de la finesse avec la force se manifeste dans les vues de Mme Nathaniel de ROTHSCHILD. Je fais mon compliment à Mme OUDET de sa copie de Sigalon, trop facile, mais bravement tapée de couleurs; et je salue en passant une verte espérance qui fleurit sur les bords d'un torrent, le *Torrent* de Mlle Louise ROCHAT.

II

La sculpture est un critérium austère et sûr de ce que vaut l'art d'un pays et d'une époque. Si vous voulez connaître son degré de vitalité, c'est peut-être aux statues qu'il faut tâter le pouls. Le marbre tremble devant moi, écrivait Puget à Richelieu. Cette fière et virile parole contenait l'expression du souffle collectif qui a nom Descartes, Corneille, Pascal, Bossuet, Molière, Poussin, Claude Lorrain, Lesueur, Racine, Fénelon et puis Voltaire, Montesquieu, Jean Jacques, bref XVIIe siècle, XVIIIe siècle et Révolution. Aujourd'hui nous avons des sculpteurs en qui se développe une sévère énergie, en qui croît la puissance de donner à la matière non-seulement la forme mais la vie. Nul témoignage n'est plus signicatif du grand courant qui ne finira plus par s'appeler révolution, espérons-le, mais qui toujours ira grossissant sous le nom de progrès. Ce qui m'a saisi, il y a deux ans, devant le bronze de M. CRAUK, cette belle Victoire qui partait pour le ciel en serrant le drapeau français contre son cœur, c'est l'électricité vitale qui s'en dégageait. La lionne, le lion et les coqs de M. Caïn avaient bien les attitudes, les mouvements, les expressions de la vie. Le *Thésée enfant*, de M. FALGUIÈRE, œuvre vraiment antique, respirait un souffle nouveau en faisant le premier essai de ses forces. Une statue charmante, trop peu remarquée, de M. NICOLAS GUILLEMIN, une jeune négresse jouant avec un jouet de Paris, n'avait pas un membre, un muscle, une ligne qui ne fussent animés. Et le *Jeune Florentin* à la mandoline, de M. PAUL DUBOIS, n'a-t-il eu pour attirer, avec l'unanimité de la récompense suprême, toutes les sympathies du public que sa physionomie originale et tout son caractère empreint d'intuition pittoresque? Non, la vie planait en son recueillement, pressait l'instrument contre sa poitrine, y posait les doigts, cambrait ses reins, l'appuyait sur une jambe, l'allégeait sur l'autre, inclinait sa tête, ouvrait sa bouche, entrait par ses narines dilatées, et la pensée mélodique absor-

bait le regard, extasiait tous les traits déjà viciés de ce jeune bohème italien.

Les manifestations de ce grand fait ne manquent pas à cette exposition. Voyez le fronton de M. Carpeaux : *la France portant la lumière dans le monde et protégeant l'agriculture et la science*. Le sujet principal subit nécessairement l'influence de la ligne, de l'espace, de toutes les conditions architecturales où il était enfermé. En outre, à la noblesse un peu abstraite du sujet il devait emprunter une apparente froideur. La France assise sur l'aigle qui déploie ses ailes pour partir est belle de mouvement, levant la torche lumineuse d'une main, tendant l'autre pour protéger, belle d'expression inspirée, vaillante et bonne, d'un type corporel, bien français par les fines rondeurs de la forme, où la grâce s'allie bien à la force. La flamme de la torche penche et les draperies flottent en arrière sous le vent, souffle d'enthousiasme qui va emporter l'aigle robuste. Les ailes symétriques couvrent en partant le savant couché à gauche et posant le compas sur une mappemonde, l'agriculture couchée à droite sur la cuisse du bœuf qui pose réciproquement la tête sur la sienne. Si la ligne l'avait permis, j'aurais préféré de beaucoup voir le bœuf lever la tête en arrière. De ce qui était symétrie, l'artiste a fait harmonie, et le sujet se définit nettement dans un ensemble bien rempli sans être chargé, régulier sans raideur, à la fois calme, mouvementé et grand. Toutes les gênes ont été résolues au profit du sentiment, de l'enthousiasme reconnaissant et recueilli, que devait éveiller le jeu expressif de toutes les lignes dans le cadre imposé. Mais si votre regard descend sur la frise où de petits génies herculéens portent des palmes, il y reste enchaîné par l'énergie de leurs mouvements, et plus bas encore voilà qu'une femme écarte gaiement un buisson de fleurs et y révèle un groupe d'enfants qui dansent. La Renaissance n'a rien fait de mieux que ce groupe ; et aucune époque n'a plus vivement animé en pierre les grâces d'une femme, et les harmonies d'une composition ornementale.

La statue du Prince Impérial appuyé d'une main au cou de son chien, respire dans un jeu de lignes fin, souple, élégant, svelte, une noblesse et une distinction telles, que malgré la simplicité familière de l'attitude, on reconnaîtrait en lui l'enfant destiné à régner. La belle expression du fidèle Néro détermine très-habilement le caractère de l'œuvre.

Le beau bas-relief qui complète si gaiement à sa base le fronton de M. Carpeaux est encore à l'état d'ébauche. Mais il est une œuvre achevée, l'*Angelica*, de M. Carrier-Belleuse, où la vie s'épanouit en fleur dans tout le modelé superficiel de l'épiderme, où elle rayonne, palpite

et souffre dans tous les effets d'ombre et de lumière, dans tous les jeux des articulations et des muscles. La mer monte; Angélique, enchaînée au rocher, saisit sa chevelure à deux mains et se renverse désespérée. Elle vient de mettre un pied sur une saillie du roc et abandonne l'autre jambe. Elle sait qu'elle ne peut monter bien haut, que la mer montera plus haut qu'elle, que l'engloutissement est inévitable, et tout son mouvement est bien une révolte de la vie contre cette fatalité, de la vie jeune qui se débat dans un suprême effort, où se tordent toutes ses forces et toutes ses grâces, où éclate sa dernière splendeur. Quelle mesure, quel calme l'artiste a su conserver à cette attitude, à ces expressifs contours, à cette tête rejetée sur le bras, à cette poitrine dont les muscles se contractent, dont les seins jeunes et souples s'affaisent et s'écartent doucement, sur laquelle la lumière repose douloureusement! Et quel sentiment de solitude règne dans tout l'ensemble! Mais la puissance de l'artiste ne se borne pas là à l'expression de l'âme et de la vie; une combinaison savante et sévère a disposé le mouvement de manière à ce que de toutes parts la forme se révélât toujours nouvelle, ample, élégante, expressive. Certaines fautes de goût et quelques menues imperfections, les doigts des pieds par exemple, peuvent donner prise à la critique. Mais l'œuvre entière porte l'admiration si haut qu'il lui faut les négliger. Le type de force que cette femme représente et tout le caractère de ce chef-d'œuvre, appellent et soutiennent la comparaison du Puget. Le marbre a tremblé devant Carrier-Belleuse, et il a rendu tout ce que lui demandait l'énergique déploiement de sa résolution. On peut voir de lui au vitrage du magasin des onyx, sur le boulevard des Italiens, une *Psyché* versant l'huile dans la lampe fatale. La grâce exclusive de cette œuvre charmante relève, sans l'imiter, de Germain Pilon. On connaît de lui encore cette belle *Vérité* du Luxembourg, qui lève d'un geste enthousiaste et hardi son miroir en l'air. Là c'est l'idée qui domine, l'idée où se reflète l'horizon, où brille la lumière de notre temps. M. Carrier-Belleuse n'est ni Germain Pilon ni Puget; mais, artiste éminemment français, individualité bien spontanée et très-prononcée de son époque, il touche par les affinités de race et de génie à ses grands prédécesseurs des autres temps. La vérité dont il a fait une proclamation si éloquente en marbre, est le mobile essentiel de sa volonté et de son inspiration.

Le premier jour de l'exposition quelqu'un me désigna M. Gustave Doré assis négligemment sur le grand divan du salon carré. Quand je descendis dans le couloir des sculptures, je retrouvai M. Gustave Doré

mais moins commodément installé. Sa tête seule avec un morceau d'épaule reposait sur un des supports rougeâtres qui élèvent au-dessus du sol le peuple immobile de cette retraite élyséenne. Et cependant il semblait encore appuyé sur le coude. C'était son buste en terre cuite de M. Carrier-Belleuse. Mais c'était lui, bien lui, au point de faire illusion à qui venait de le voir. Il avait exactement le même teint, en dépit de la terre rouge, les cheveux placés de la même manière par les hasards d'une main qui pense, la même petite moustache mouillée sur des lèvres minces, la même contraction des traits qui semblent ne pas encore être remis d'une colère récente. Non-seulement M. Carrier-Belleuse conservait fidèlement la réalité, mais l'expliquait profondément. Cette contraction des traits, n'était que le tourment d'une grande force constamment exercée; l'apparente colère qui avait fatigué le teint et les muscles du visage n'était que l'effet de la puissance en véhément exercice, tendant et détendant tous les ressorts. Le lendemain même un ami de M. Gustave Doré me dit qu'il était fort comme un Hercule, agile comme Mercure, qu'il avait produit 58,000 dessins, et qu'il était bon comme le bon pain.

Je crois que jamais exposition n'a contenu autant de témoignages de ce courant vital qui se communique du sculpteur à ses œuvres. L'*Enfant monté sur une tortue*, de M. Delaplanche, s'élève dans l'air svelte, souple, jeune, s'accrochant d'un pied, appuyant une jambe tendue, se tenant de l'autre sur la surface glissante de l'écaille, reprenant son équilibre à chaque instant compromis, et frappant à tour de bras d'un jonc sans effet sur sa victime. Il penche en riant sa tête vers elle. On devine le mouvement qui a précédé et celui qui suivra, tant concourent à l'unité toutes les actions partielles de ce corps qui fléchit, de la tête qui regarde ou bien qui se lève, du bras qui rétablit l'équilibre, de la jambe qui pose, de celle qui retient. Cependant je dois dire que le courant vital qui a déterminé la composition paraît s'être arrêté en chemin. Je crois que l'entrave a été un peu de manière.

Il y a de si intimes rapports entre l'adolescent à la tortue et le *Jeune équilibriste* de M. Jules Blanchard que la critique de l'un pourrait être à peu près celle de l'autre. Seulement je me suis demandé, si je disposais d'une médaille, auquel des deux je la donnerais, et j'ai senti le jeune équilibriste peser dans la balance. D'abord son action de faire tourner un plateau sur une baguette est plus dans la nature; s'il se mêle encore un peu de manière à la vérité spirituelle de l'attitude, cette manière est plus dans son rôle. Le modèle, loin de s'y borner aux indications, y est plutôt poussé au point de vieillir un peu toute la

partie antérieure et ployée du corps, qui reste parfaitement jeune de toutes autres parts. La vie joue plus librement sur l'épiderme dans les articulations plus souples. L'examen augmente de plus en plus la dose de charme. La forme naît de l'alliance sans alliage du sentiment antique et de l'esprit moderne. Bref, un style pur et un cachet élevé de distinction, une exécution sévère consacrée à une donnée naturelle et gaie, m'entraînent à donner à ce jeune équilibriste un brevet du supériorité sans réserve.

Le *Jeune danseur au tambour de basque*, de M. Sanson, est une œuvre très-fine de grâce, sobre de mouvements, harmonieuse de lignes, forte de savoir et d'exécution. Il s'en tire bien, se pose bien, le mouvement de ses bras et de sa tête indique bien la mesure de sa danse. La tension des muscles dans la jambe qui pose, la distension en celle qui se relève sont délicatement et savamment écrites. L'arrangement, le sentiment et l'exécution sont les valeurs essentielles de cette œuvre distinguée. La vie y émane du sentiment. Mais que ne s'échappe-t-elle de l'école?

Ainsi fait la *Napolitaine* en bronze de M. Falguière. La vie y détermine franchement la souplesse et les finesses de l'attitude. Le point de vue éminement pittoresque de cette œuvre est secondaire en sculpture. Son *Omphale* n'a pas l'élévation de caractère voulu pour le nu, mais tout son jeu de lignes est d'une originalité distinguée.

Le *Valet de chiens*, de M. Jacquemart, est tout vivant, en pleine nature, en pleine réalité, souple, l'attitude expressivement attentive. Il atteint par la forme du bras qui porte la main à l'oreille et par celle du bras qui retient le fouet toutes les amplitudes, toutes les valeurs de la statuaire. Cela signe l'artiste qui entend et atteint les hautes portées de l'art. Les chiens d'une parfaite vérité, l'un debout, l'autre assis, viennent de percevoir le bruit éloigné de la chasse et motivent le mouvement du valet. Ils ne sont pas assez faits et sont restés à l'état d'indication où la science apparaît trop. Si le style de cet ensemble s'élève bien à la statuaire, son genre est celui de la statuette, et je crois que l'œuvre gagnera beaucoup à y être réduite. Ses grandeurs mêmes y apparaîtront mieux et sa vivante vérité aurait tous ses reliefs dans son vrai domaine. Un principe est que la statuaire ne peut être isolée d'une idéalité architecturale. Il lui faut, soit le temple, soit le palais, soit la villa, soit le jardin, l'enveloppe et l'accompagnement d'un cadre linéaire voulu, selon un sentiment déterminé. Le style architectural, bien qu'en progrès aujourd'hui, manque aux données de notre statuaire. Mais le sculpteur peut concevoir l'idée du milieu, des convenances et des harmonies architecturales nécessaires à son œuvre.

M. CAIN n'y manque jamais, et l'on voit l'étendue et le caractère de la salle où doit être placé son beau trophée de *Chasse au héron.*

Nous trouvons encore empreints de vitalité bien caractérisée l'*Enfant qui se drape,* de M. MAGE; le *Petit Faune,* qui secoue, furieux et pleurant, un serpent engagé entre les deux doigts de son pied de chèvre, de M. LAVIGNE; le charmant *Savoyard* faisant danser sa marmotte, de M. DEMAILLE; le *Petit Indien* réexposé, en bronze, de M. NADAUD; le *Fauconnier,* de M. MARCEL BRIGUIBOUL; *l'Amour et Andromède,* de LEPERC; la *Danseuse grecque,* de COURTET; le *Pêcheur d'écrevisses,* de MAX CLAUDET.

Quelques œuvres d'un ordre de beauté très-élevé suffiraient à rendre cette exposition de sculpture mémorable. Le *Cavalier romain,* de M. FREMIET, si simple, si grand, si vraiment antique par le caractère et à la fois moderne par les valeurs pittoresques. On le voit sur le champ de bataille, au repos, regardant à distance l'action, discipliné, aguerri, et noble par l'inclinaison du corps, le calme de ses traits qu'ont accentué de nombreuses campagnes. Sa lance sous le bras achève et définit bien l'ampleur de l'ensemble. Le cheval n'est-il pas un peu haut sur jambes?

La nymphe *Clytie,* de M. CHAPU, qui meurt en suivant dans le ciel la course du Soleil dont elle était amoureuse, est d'une suavité de formes, d'une pureté de lignes, d'un charme poétique, d'une volupté suprême et discrète qui enchaînent l'admiration la plus légitime et la plus sérieuse. La transmission en marbre fixera à cette œuvre de distinction éminente, la durée et aussi le modèle dont elle est digne.

La *Femme adultère,* de M. CAMBOS, saisie au moment où elle va recevoir la première pierre, protégeant de ses bras liés ensemble sa tête et levant les yeux en suppliante, a une grande et ferme beauté de tournure bien dramatique et bien sculpturale.

Le *Persée,* de M. WEECK, n'est pas une œuvre classique, mais largement, vigoureusement et pleinement antique. Je ne connais pas d'expression amoureuse plus intime, plus élégante et plus sculpturale que le *Baiser de Daphnis à Naïs,* de M. LOISON. Je regrette qu'un peu de mollesse enveloppe le pasteur *Aristée pleurant ses abeilles,* de M. CAILLÉ; car l'expression, le caractère antique, la distinction et le jeu de la forme vont supérieurement au charme.

Les œuvres vraiment religieuses sont rares en sculpture comme en peinture. La *Sainte Famille,* de M. LAURENT DARAGON, par l'ampleur, la grâce, la franchise et l'onction, réalise pleinement la vérité et la portée du caractère chrétien.

Parmi les œuvres qui contiennent les plus sérieuses garanties d'avenir, nous avons remarqué la *Jeanne d'Arc*, trop jeune, mais d'un style expressif très-pur et très-élevé, et d'un caractère local nettement défini, de M. Clère. La *Marchande de violettes*, de M. Étienne Leroux, dont le bouquet vraiment pompéien révèle une certaine maturité. Le *Lion*, de M. Santa-Coloma, un peu immobilisé, mais solidement musclé, et, à défaut de souplesse, exprimant bien la noblesse et la force. La *Psyché*, de M. Lavergne, très-purement, mais trop sagement, trop modestement antique. M. Lavergne a un sens de la beauté très-délicat, recueilli, chaste, contenu. Qu'il se souvienne seulement qu'il est Français, et que les Français ne sont pas Grecs. Les accentuations expressives et caractéristiques, les manifestations de la vie, la dramatisation, sont des éléments par lesquels il nous faut compenser les distinctions natives de la Grèce. Cependant M. Lavergne me prouve que nous en avons notre part.

Son maître le plus direct serait peut-être M. Crauk, grand artiste pour lequel le fronton de Sèvres n'est qu'une œuvre secondaire, mais qui a fait éclore une véritable fleur hellénique en ce buste de Mlle L. de Malakoff, bien français aussi par l'intuition physionomique et le fin essor de vitalité.

Comme le caractère de l'Anglais, de l'homme de bien, du penseur pratique, apparaissent clairement sous le modelé délicat et profond, l'attitude digne, distinguée et excellente, le front et la bouche exquise, éloquente de ce buste de *Richard Cobden*, chef-d'œuvre de M. Oliva. L'autre, celui de femme, a des ampleurs révélatrices de largesse intellectuelle, une enveloppe vague et fine d'une harmonie musicale et une couleur telle qu'apparaît la tonalité précise des cheveux blonds et souples.

Nous couronnons cette énumération trop limitée, mais peut-être suffisante, par les deux bustes de Marcello : *Marie-Antoinette à Versailles*, 1774, *et au Temple*, 1793.

Un peu d'enfantillage féminin dans l'arrangement et l'empanachement de Marie-Antoinette met en relief la sainte naïveté qui est l'essence et le parfum de l'art véritable et grand. Cette Marie-Antoinette régnante tourne la tête d'un air superbe et adresse autour d'elle un regard hautain et un sourire protecteur qui n'ont rien de bien sympathique.— Malgré les finesses de la carnation, elle paraît plus vieille que la Marie-Antoinette du Temple.— Celle-ci est le chef-d'œuvre de l'artiste et un des chefs-d'œuvre de l'exposition. Elle reste reine encore sous ce modeste bonnet, et une volonté souveraine maîtrise l'amertume

qui, du fond de son âme, se mêle à toutes les distinctions, à toutes les grâces de ses traits. La naïveté de l'artiste a laissé son empreinte partout, mais notamment sur le pli qui relève sa bouche charmante. Les vêtements simples de la captive ont plus de vraie élégance que les riches toilettes et les draperies du manteau royal. Ils habillent et révèlent mieux la majesté de la poitrine, qui a toutes les ampleurs de la grâce et du beau. La duchesse Colona est au suprême degré douée de ce qu'on appelle le tempérament du sculpteur, qui de la tenue mathématique et rigoureuse laisse échapper la vie; aux délicates distinctions, aux élévations privilégiées de la femme elle unit la candeur et la virilité du grand art.

CHARLES BEAURIN.

POÉSIE

LA NUE

A l'horizon monte la nue,
Sculptant sa forme dans l'azur.
On dirait une vierge nue
Émergeant d'un lac au flot pur.

Debout dans sa conque nacrée,
Elle vogue sur le bleu clair
Comme une Aphrodite éthérée
Faite de l'écume de l'air.

Ses blancheurs de marbre et de neige
Se fondent amoureusement
Dans ce clair-obscur du Corrège
Argenté comme un jour dormant.

Elle assoupit en molles poses
Son torse au contour incertain.
Et l'aurore répand des roses
Sur son épaule de satin.

Elle plane dans la lumière
Plus haut que l'Alpe ou l'Apennin,
Reflet de la beauté première,
Sœur de l'*Éternel féminin*.

A son corps en vain retenue,
Sur l'aile de la passion,
Mon âme vole à cette nue
Et l'embrasse comme Ixion.

La raison dit : creuse fumée
Où l'on croit voir ce qu'on rêva,
Ombre au gré du vent déformée,
Bulle qui crève et qui s'en va.

Le sentiment répond : Qu'importe!
Qu'est-ce après tout que la beauté?
Spectre charmant qu'un souffle emporte
Et qui n'est rien, ayant été!

A l'idéal ouvre ton âme,
Mets dans ton cœur beaucoup de ciel;
Aime une nue, aime une femme;
Mais aime — c'est l'essentiel!

THÉOPHILE GAUTIER.

Nuit du jeudi 15 mai 1866, en wagon, entre Genève et Paris.

L'ARC-EN-CIEL

Ein schœner Regenbogen glænzte in den Wolken.
A. Richter.

Comme l'arche d'un pont bâti sur les nuages,
Un arc-en-ciel ouvrait sa courbe dans les airs,
Et les aigles passaient dessous, dans leurs voyages
Vers la zone sublime où dorment les éclairs.

La terre l'admirait tant il était superbe,
Courbant dans l'infini son cintre radieux.
Les hommes croyaient voir, et les cirons sous l'herbe,
Le porche rayonnant par où l'on entre aux cieux.

Aussi, dans son orgueil majestueux : « Nature, »
Disait-il, « je comprends qu'on m'admire. En effet,
» Qu'est-il de comparable à mon architecture?
» De blocs de diamant Dieu ne m'a-t-il pas fait?

» O Soleil, entre en lice avec moi, si tu l'oses.
» Je t'en remontrerai, grosse boule qui luis.
» Car, vieux borgne, dont l'œil regarde toutes choses,
» Ton rôle est d'éclairer l'homme, et je l'éblouis. »

— « C'est vrai, » lui répondit avec un long sourire
Le soleil qui l'avait entendu se vanter.
« Devant un concurrent pareil je me retire,
» Et ton défi, ma foi, je n'ose l'accepter. »

Puis il s'enveloppa d'un rideau de nuées,
Cachant dans leurs plis noirs son disque aérien ;
Et voilà qu'au milieu des cris et des huées
L'arc-en-ciel disparut sans qu'il en restât rien.

Le spectre lumineux écroulé dans l'espace,
Lui qui portait au ciel son orgueil inouï,
Comme une vision qui resplendit et passe,
Vain fantôme de l'air, s'était évanoui.

Ainsi s'efface tout ce qui n'a dans soi-même
Sa force, son éclat, sa vie et sa grandeur.
Que d'hommes, arc-en-ciel, comme toi, leur emblème,
Tirent d'un seul rayon de soleil leur splendeur!

LE RUISSEAU DANS LES MONTAGNES

Was giebt's? fragte der Blin
KAZNER.

Un aveugle marchait à travers les montagnes.
D'une main son bâton, dans l'autre un chapelet,
Appuyé sur le bras d'un enfant, il allait.
Et dans l'horizon bleu s'effaçaient les campagnes.

Des rochers et toujours des rochers autour d'eux,
De grands blocs de granit à la morne attitude,
Des gorges, des ravins : sinistre solitude
Où le daim seul se fraie un chemin hasardeux.

Or les deux voyageurs, — on était en automne, —
Atteignent un ruisseau peu large et fort bruyant.
— « Pourquoi nous arrêter ici ? » dit en riant
Le vieillard à son fils qui s'arrête et s'étonne.

— « Ce fleuve n'est-il pas le Danube ou le Rhin ? »
Dit l'enfant. « On croirait qu'il bouillonne et qu'il fume.
» Il roule dans ses flots d'énormes blocs d'écume,
» Et de son onde il sort un bruit de chars d'airain.

« Comment passerons-nous ce fleuve-là, mon père ? »
— « Ne crains rien, lui répond l'aveugle; car au fond
» Cela fait trop de bruit pour être bien profond,
» Et nous traverserons ton fleuve à gué, j'espère. »

Et, soulevant l'enfant dans ses bras vigoureux,
En trois pas le vieillard franchit l'onde écumante,
Qui dans son lit en vain s'agite et se tourmente
Et s'épuise en efforts stériles et fiévreux.

Puis il reprend : « Mon fils, dans le monde où nous sommes,
» L'apparence nous trompe et souvent nous confond.
» Par leurs dehors menteurs et par le bruit qu'ils font
» Gardons-nous de juger les ruisseaux et les hommes. »

LE BONHOMME POLITIQUE

Omnis enim, qui male agit, odit lucem.

Parfois, en traversant un village flamand,
Sur quelque porte bleue on voit la silhouette
D'une chauve-souris ou bien d'une chouette
Se découper avec un morne grincement.

C'est le scops ou l'effraie aux prunelles énormes,
Nocturne malfaiteur, sinistre épouvantail,
Ou l'oreillard, ouvrant son aile en éventail
Et montrant l'appareil de ses membres difformes.

Compagnons de la nuit, ennemis du soleil,
Chauve-souris au vol oblique, hibou sombre,
Affidés ténébreux et farouches de l'ombre,
Les voilà s'étalant tous deux au jour vermeil.

Attachés par trois clous sur la porte des granges,
La lumière du ciel rit d'eux, et les enfants
On les entend, joyeux, de leurs cris triomphants
Remplir l'air à l'aspect de ces monstres étranges.

La bise tout l'hiver gronde et souffle autour d'eux.
Les torrides chaleurs de l'été les décharnent;
Et, tour à tour, la pluie et la neige s'acharnent
A démembrer les corps de ces spectres hideux.

Les moineaux, ces railleurs, leur jettent des huées;
Les passants, des cailloux, de la fange et des cris;
Et voilà qu'un matin les squelettes pourris
Jonchent le sol de leurs dépouilles bafouées.

Vous êtes ma chouette ou ma chauve-souris;
Vous êtes écroué dans mes strophes, bonhomme.
Car vous m'avez assez donné d'ennuis, en somme.
Dans mon filet voilà pourquoi je vous ai pris.

Dans les lacs de mes vers je vous tiens et vous garde.
Des oiseaux malfaisants retenez ce que font
Nos villageois, ces gens au cœur simple et profond.
Leurs rustiques gibets souvent je les regarde.

Car, bonhomme, un beau jour ou l'autre je pourrais
Avoir la fantaisie ou le plaisir, n'importe,
De vous clouer vivant sur les ais de ma porte;
Les clous depuis longtemps et le marteau sont prêts.

L'ARBUSTE DANS LA NEIGE

Du bist mir zu kalt, Schnee!
NOESSAGEL.

Il neige sur les monts, il neige dans la plaine,
Il neige dans les bois où vont les loups hurlants.
Tout le troupeau du ciel secoue au vent sa laine
Et l'air en est rempli de larges flocons blancs.

Tous les arbres en sont couverts, les pins, les ormes,
Les hêtres, les bouleaux, les frênes tortueux,
Les mélèzes, pareils à des lustres énormes,
Et les chênes, géants aux bras forts et noueux.

Et toujours et toujours sur les branches plus lourdes
La neige accumulée épaissit sa toison,
Et la bise, en sifflant, tire des plaintes sourdes
Des rameaux qu'on dirait saisis d'un long frisson.

Or, un petit arbuste, encor chétif et frêle,
Murmure : « Que j'ai froid! O neige, assez, assez!
» Tu me couvres du pied à la tête et je gèle.
» Descends vite, descends de mes membres glacés. »

Puis il secoue au vent la neige virginale
Qui glisse sur la terre, où l'automne en passant
Avait laissé tomber une graine hivernale,
Et la recouvre avec son manteau blanchissant.

Mais une nuit survient rude, âpre et glaciale,
Un froid, une gelée à fendre du granit;
Et la bise est si dure, haleine boréale,
Que l'oiseau des glaçons en grulle dans son nid.

Sous le souffle glacé, comme pris de vertige,
Le pauvre arbuste nu tord ses rameaux tremblants
Et sent le froid entrer par degrés dans sa tige
Et par degrés geler sa séve dans ses flancs.

O doux printemps, joyeux réveil de toutes choses,
Des herbes dans les prés, des oiseaux dans les bois!
Tu rends leurs chants aux nids et leurs parfums aux roses.
Pourquoi l'arbuste seul est-il sourd à ta voix?

Il est mort. Mais la graine, en une fleur superbe
Transformée aux baisers fécondants du soleil,
Sous l'abri de la neige a germé parmi l'herbe
Et se dresse dans l'air comme un bouquet vermeil.

Et tristement au pauvre arbuste elle soupire :
« Il faut savoir souffrir un petit mal parfois.
» C'est le moyen souvent d'en éviter un pire,
» Et d'un mal un grand bien peut sortir, je le vois. »

ANDRÉ VAN HASSELT.

PETITS

POEMES LYCANTHROPES

I

LA FAUSSE MONNAIE

Comme nous nous éloignions du bureau de tabac, mon ami fit un triage de sa monnaie; dans la poche gauche de son gilet il glissa de petites pièces d'or; dans la droite, de petites pièces d'argent; dans la poche gauche de sa culotte, un paquet de gros sous, et enfin, dans la droite, une pièce d'argent de deux francs qu'il avait particulièrement examinée. « Singulière et minutieuse répartition! » me dis-je en moi-même.

Nous fîmes la rencontre d'un pauvre qui nous tendit sa casquette en tremblant. Je ne connais rien de plus inquiétant que l'éloquence muette de ces yeux suppliants, qui contiennent à la fois, pour l'homme sensible qui sait y lire, tant de soumission et tant de reproches. J'ai vu quelque chose approchant cette profondeur de sentiment compliqué, dans les yeux larmoyants des chiens qu'on fouette.

L'offrande de mon ami fut beaucoup plus considérable que la mienne, et je lui dis : « Vous avez raison; après le plaisir d'être étonné, il n'en est pas de plus grand que celui de causer une surprise. »

« C'était la pièce fausse, » me répondit-il tranquillement, comme pour se justifier de sa prodigalité.

Mais dans mon misérable cerveau, toujours occupé à chercher midi à quatorze heures (de quelle fatigante faculté la nature m'a fait cadeau!), entre soudainement cette idée qu'une pareille conduite, de la part de mon ami, n'était légitimable que par le désir de connaître ou de préjuger les conséquences diverses, funestes ou autres, que peut engendrer une pièce fausse dans la main d'un pauvre.

Ne pouvait-elle pas se multiplier en pièces vraies?

Ne pouvait-elle pas aussi le conduire en prison ?

Un cabaretier, un boulanger par exemple, allait peut-être le faire arrêter comme faux-monnayeur, ou comme propagateur de fausse monnaie. Tout aussi bien la pièce fausse serait peut-être, pour un spéculateur heureux, le germe d'une richesse de quelques jours.

Et ainsi ma fantaisie allait son train, prêtant ses ailes à l'esprit de mon ami, et tirant toutes les déductions possibles de toutes les hypothèses possibles.

Mais celui-ci rompit brusquement ma rêverie en reprenant mes propres paroles, presque aussi fidèlement que l'imbécile Pandore répondant au légendaire brigadier : « Oui, vous avez raison; il n'y a pas de plaisir plus doux que de surprendre un homme en lui donnant plus qu'il n'espère. »

Je le regardai dans le blanc des yeux, et je fus épouvanté de voir que ses yeux brillaient d'une incontestable candeur. Je vis alors clairement qu'il avait voulu gagner à la fois quarante sols et le cœur de Dieu; emporter le paradis et faire des économies ; bien mieux encore, ne rien dépenser, c'est-à-dire donner ce qui ne valait rien, ou, en d'autres termes, attraper gratis un brevet de charité.

Je lui aurais presque pardonné le désir de la criminelle jouissance dont je le supposais tout à l'heure capable; j'aurais trouvé curieux, singulier, qu'il s'amusât à compromettre les pauvres; mais je ne lui pardonnerai jamais l'ineptie de son calcul.

On n'est jamais excusable d'être méchant; mais il y a quelque mérite à savoir qu'on l'est.

Et le plus irréparable des vices est de faire le mal par bêtise.

II

LE DIABLE

Hier, à travers la foule du boulevard, je me sentis frôlé par un être mystérieux que j'avais toujours désiré connaître, et que je reconnus tout de suite, quoique je ne l'eusse jamais vu.

Il y avait sans doute chez lui, relativement à moi, un désir analogue; car il me fit, en passant, un clignement d'œil significatif, auquel je me hâtai d'obéir.

Je le suivis attentivement, et bientôt je descendis derrière lui dans une demeure souterraine, éblouissante, où éclatait un luxe dont aucune des habitations supérieures de Paris ne pourrait fournir un exemple approximatif. Il me parut singulier que j'eusse pu passer si souvent à côté de ce prestigieux repaire, sans en deviner l'entrée.

Là régnait une atmosphère exquise, quoique capiteuse, qui faisait oublier presque instantanément toutes les fastidieuses horreurs de la vie; on y respirait une béatitude sombre, analogue à celle que durent éprouver les mangeurs de lotus,

quand, débarquant dans une île enchantée, éclairée des lueurs d'une éternelle après-midi, ils sentirent naître en eux, aux sons assoupissants des mélodieuses cascades, le désir de ne jamais revoir leurs pénates, leurs femmes, leurs enfants, et de ne jamais remonter sur les hautes lames de la mer.

Il y avait là des visages étranges, d'hommes et de femmes, marqués d'une beauté fatale, qu'il me semblait avoir vus déjà à des époques et dans des pays dont il m'était impossible de me souvenir exactement, et qui m'inspiraient plutôt une sympathie fraternelle que cette crainte qui naît ordinairement de l'aspect de l'inconnu. Si je voulais essayer de définir d'une manière quelconque l'expression étrange de leurs regards, je dirais que jamais je ne vis d'yeux briller plus énergiquement de l'horreur, de l'ennui et du désir immortel de se sentir vivre.

Mon hôte et moi, nous étions déjà, en nous asseyant, de vieux et parfaits amis. Nous bûmes outre mesure de toutes sortes de vins extraordinaires, et chose non moins bizarre, il me semblait, après plusieurs heures, que je n'étais pas plus ivre que lui.

Cependant le jeu, ce plaisir surhumain, avait coupé à divers intervalles nos fréquentes libations, et je dois dire que j'avait joué et perdu mon âme, en partie liée, avec une insouciance et une légèreté héroïques.

L'âme est une chose si impalpable, si souvent inutile, que je n'éprouvai, quant à cette perte, qu'un peu moins d'émotion que si j'avais égaré, dans une promenade, ma carte de visite.

Nous fumâmes longuement quelques cigares dont la saveur et le parfum incomparables donnaient à l'âme la nostalgie de pays et de bonheurs inconnus, et enivré de tous ces délices, j'osai dans un accès de familiarité qui ne parut pas lui déplaire, m'écrier, en m'emparant d'une coupe pleine : « A votre immortelle santé ! »

Nous causâmes aussi de l'univers, de sa création et de sa future destruction; de la grande idée du siècle, c'est-à-dire du progrès, et de la perfectibilité, et, en général, de toutes les formes de l'infatuation humaine.

Sur ce sujet-là, Son Altesse ne tarissait pas en plaisanteries légères et irréfutables, et elle s'exprimait avec une suavité de diction et une tranquillité dans la drôlerie que je n'ai vues dans aucun des plus célèbres causeurs de l'humanité.

Elle m'expliqua l'absurdité des différentes philosophies qui avaient jusqu'à présent pris possession du cerveau humain, et daigna même me faire confidence de quelques principes fondamentaux, dont il ne me convient pas de partager les bénéfices et la propriété avec qui que ce soit. Elle ne se plaignit en aucune façon de la mauvaise réputation dont elle jouissait dans toutes les parties du monde, m'assura qu'elle était, elle-même, la personne la plus intéressée à la destruction de la *superstition*, et m'avoua qu'elle n'avait eu peur, relativement à son propre pouvoir, qu'une seule fois, c'était le jour où elle avait entendu un prédicateur, plus subtil que le reste du troupeau humain, s'écrier en chaire : « Mes chers frères, n'oubliez jamais, quand vous entendrez vanter le progrès des lumières, que la plus belle des ruses du diable est de vous persuader qu'il n'existe pas ! »

Le souvenir de ce célèbre orateur nous conduisit naturellement sur le sujet des académies, et mon étrange convive m'affirma qu'il ne dédaignait pas, en beaucoup de cas, d'inspirer la plume, la parole et la conscience des pédagogues, et qu'il assistait presque toujours en personne, quoique invisible, à toutes les séances académiques.

Encouragé par tant de bontés, je lui demandai des nouvelles de Dieu, — qui n'a eu ses heures d'impiété? — surtout en compagnie du diable. Il me répondit, avec une insouciance menacée d'une tristesse; mais il parla en hébreu.

Il est douteux que Son Altesse ait jamais donné une si longue audience à un simple mortel, et je craignais d'abuser.

Enfin, comme l'aube frissonnante approchait, ce célèbre personnage, chanté par tant de poëtes, et servi par tant de philosophes qui travaillent à sa gloire sans le savoir, me dit : « Je veux que vous gardiez de moi bon souvenir, et vous prouver que moi, dont on dit tant de mal, je suis quelquefois *bon diable*, pour me servir d'une de vos locutions vulgaires. Afin de compenser la perte irrémédiable que vous avez faite de votre âme, je vous donne l'enjeu que vous auriez pu gagner, si le sort avait été pour vous, c'est-à-dire la possibilité de soulager et de vaincre, pendant toute votre vie, cette bizarre affection de l'ennui qui est la source de toutes vos maladies et de tous vos misérables progrès. Jamais un désir ne sera formé par vous, que je ne vous aide à le réaliser : vous régnerez sur vos vulgaires semblables; l'argent, l'or, les diamants, les palais féeriques, viendront vous chercher et vous prieront de les accepter, sans que vous ayez fait un effort pour les gagner; vous changerez de patrie et de contrée aussi souvent que votre fantaisie vous l'ordonnera; vous aurez toutes les voluptés, sans lassitude, dans des pays charmants où il fait toujours chaud, et où les femmes sentent aussi bon que les fleurs, et cætera, et cætera... » ajouta-t-il en se levant et en me congédiant avec un bon sourire.

Si ce n'eût été la crainte de m'humilier devant une aussi grande assemblée, je serais volontiers tombé aux pieds de ce joueur généreux pour le remercier de son inouïe munificence. Mais peu à peu, après que je l'eus quitté, l'incurable défiance entra dans mon sein; je n'osais plus croire à un si prodigieux bonheur; et en me couchant, faisant encore ma prière par un reste de bonne habitude, je répétais dans un demi-sommeil : « Mon Dieu, Seigneur mon Dieu! faites que le diable me tienne sa parole! »

CHARLES BAUDELAIRE.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

I

1er Juin.

Où sont les hommes? Où sont les œuvres? Napoléon III refait la carte du monde avec Jules César. Le roi de Suède sculpte et cisèle ses poésies. Pendant que Victor Hugo se repose de ses *Travailleurs de la mer* par le travail obstiné de son roman révolutionnaire, Lamartine roule toujours son rocher de Sisyphe. Cet homme, qui n'est plus qu'une âme, se lève avec le jour pour demander à son éloquence toujours prodigue les trois millions qui ont fait l'abîme sous ses pieds. Alexandre Dumas écrit toujours et partout. Mousquetaire, que me veux-tu? Mais je viens de lire dans son journal de Naples une belle page pour le salut de l'Italie. Jules Janin continue Horace à sa façon, mais sans vouloir souper chez Lucullus. Vous dirai-je qu'il écrit un petit roman pour la REVUE DU XIXe SIÈCLE? Jules Sandeau trace un alinéa sous la fumée de vingt cigares; qu'importe, si cet alinéa fera battre le cœur Alphonse Karr abandonne toujours le jardin des racines françaises pour les violettes de Nice, qu'il intitule violettes de Parme. Théophile Gautier sculpte des vers comme il peint de la prose. Vous avez lu *Mademoiselle Dafné de Montbriand;* vous lirez bientôt le *Dénouement turc.* Paul Lacroix inaugure sa seconde jeunesse en racontant la première. Arsène Houssaye écrit la musique d'un opéra dont Offenbach a déjà écrit les paroles: *Don Juan retiré du monde,* pour le théâtre d'Ems, — j'ai failli dire le théâtre de la guerre. Ponsard, réfugié à Mont-Salomon, au-dessus de Vienne, est perdu dans le ciel de Galilée. Émile de Girardin parle du haut de la *Liberté* déjà à plus de deux cent mille lecteurs, ce qui veut dire plus de vingt-cinq mille abonnés. Michelet, un autre grand journaliste qui n'a jamais écrit dans les journaux, publie ses articles contre Louis XV.

M. Ernest Renan vient de faire paraître les « *Apôtres,* » le deuxième volume de ses « *Origines du Christianisme.* » Ce livre ne me semble pas appelé à réveiller les formidables colères que déchaîna la « *Vie de Jésus.* » Il y a cependant matière à

réjouir les Patouillets modernes. Les « *Apôtres* » sont nés d'hier et j'ai déjà lu des critiques qui ne sont point du tout évangéliques.

M. Ernest Renan est un philosophe, un savant et un poëte. On est libre de ne pas partager ses idées, mais il faut s'incliner un peu devant sa merveilleuse imagination, devant cette poésie orientale, qui place pour ainsi dire sous nos yeux le pays où se sont passées les grandes actions de l'Évangile.

Il a de singuliers dons que nul autre ne possède à ce point; il a la force, le charme et la grâce; il a la science, que l'on contestera peut-être, mais que, pour ma part, je ne révoque guère en doute.

Sa vie entière a été dévouée à de saintes affections qui l'ont soutenu, encouragé, et au travail qui l'a nourri. Comme Lamennais, il est né en Bretagne, de parents ruinés par les désastres révolutionnaires; comme Lamennais, il s'est d'abord destiné à la prêtrise, mais il a su s'arrêter à temps. Entré à seize ans au petit séminaire dirigé par M. Dupanloup, il y resta cinq années, il passa ensuite à Saint-Sulpice où, déjà méditant l'antiquité et les origines du christianisme, il comprit qu'il ne les pourrait jamais accepter sans observations et sans commentaires. Son rare talent de controverse s'éveillait en lui. Il découvrit l'erreur à mesure qu'il apprit davantage. On comprend que les exigences ecclésiastiques durent le gêner singulièrement. Il quitta donc le séminaire pour se livrer tout entier, et en toute liberté, à la recherche de ce qu'il croyait être la vérité.

C'est alors que commence une vie obscure de travail, de méditations, de luttes de tout genre.

Il avait une sœur aînée qu'il aimait tendrement et qui ne cessa de veiller sur lui avec un dévouement à toute épreuve. Lorsque l'Institut l'eut couronné deux fois pour son *Dictionnaire des langues sémitiques*, et pour son *Traité sur l'étude du grec au moyen âge*, l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui confia une mission scientifique en Italie qu'il remplit avec bonheur. Enfin, il entra à la rédaction du *Journal des Débats*, grâce à M. de Sacy, et à la *Revue des Deux Mondes*, sur la recommandation d'Augustin Thierry. Dès lors, le penseur put répandre utilement ses idées et donner la mesure de sa force. En 1856 il fut nommé membre de l'Institut et épousa la fille d'Ary Scheffer, le poëte de la peinture. — Son projet d'études sur les origines chrétiennes l'appelait en Asie. Il voulait parcourir ce coin de terre immortel où s'opéra le prodige de la Rédemption.

Il visita la Palestine, Jérusalem, Naplouse, le Carmel, la Galilée, le petit ruisseau qui fut le Jourdain, l'amas de roches fauves et décharnées qui fut le lac de Génézareth. Il vit, avec l'œil de la pensée, le paysage tel qu'il devait être il y a dix-huit cents ans; il l'a décrit, il l'a recréé, si l'on peut dire, pour y placer cette figure de Jésus, objet de ses longues études. Mlle Renan accompagna son frère durant ce rude et pénible voyage. Elle le consola dans ses défaillances, le conseilla dans ses doutes, et, comme une part de son âme, allait avec lui, attachée à ses pas.

A Amschit, elle et son frère tombèrent malades.

Mlle Renan mourut. — Ce fut une douleur profonde pour M. Ernest Renan. Il n'a vu depuis cet Orient radieux, ce soleil d'or, ce paysage dans le présent plein

de souvenirs, dans le passé plein d'espoirs, il n'a vu tout cela qu'à travers ses larmes. C'est à cette douleur, qui dure encore, que nous devons attribuer la note émue, grave, la poésie si douce et si pénétrante qui s'exhalent des pages de ce beau livre, *la Vie de Jésus*, dédié par le frère à la sœur, à la compagne courageuse et dévouée.

M. Ernest Renan est retourné depuis en Palestine; il en est revenu avec un nouveau livre : « *les Apôtres.* »

Ce livre est moins lu que *la Vie de Jésus*. Cela tient à diverses causes. M. Renan est un philosophe avant d'être un historien. Toute la partie philosophique, théorique, du livre est irréprochable, si l'on veut, mais il semble, en revanche, que lorsque l'auteur aborde le côté purement historique, le récit y devient languissant. J'ai hâte de signaler, avec toute la critique, deux tableaux achevés. La description d'Antioche, une des plus saisissantes résurrections historiques que nous ayons. La Carthage de Gustave Flaubert pâlit auprès de l'Antioche de M. Renan. Le portrait de saint Paul s'impose à l'admiration. Il est traité dans la manière large et sobre des maîtres. Il n'est pas flatté, et ce qu'il perd au physique, il le gagne au moral, car jamais âme n'a été fouillée et ne s'est transfigurée ainsi sous la plume.

On connaît assez le système de M. Renan. On sait qu'à l'encontre de celui des historiens de tous les temps, il n'aboutit à rien moins qu'à la suppression totale de la fable et des légendes. S'il prévalait, outre qu'il nous faudrait renoncer à de chères croyances, nous répudierions nos poëtes. Cela nous mènerait à des théories basées sur le seul raisonnement, sur l'évidence mathématique. Qui ne voit que ce serait là une source de sécheresse pour le cœur et d'affaissement moral.

Du reste, l'auteur, malgré la dépense d'érudition qu'il a dû faire, ne me paraît pas absolument édifié lui-même. Ses hésitations se trahissent par des *ce semble* et mille autres réticences ou formules dubitatives dont il abuse.

N'importe; M. Renan est un vrai styliste, un curieux poëte, un savant d'un rare savoir. Il a écrit un fort beau livre qui n'ébranlera pas la foi des croyants, qui ramènera plutôt les incrédules, et qui en définitive ne convaincra personne.

Je viens de relire les *Dialogues sur Dante et Gœthe* qui avaient déjà paru dans la *Revue moderne*, et que Daniel Stern réunit en volume. Je ne cache pas mon admiration pour ce sérieux esprit, pour ce profond philosophe, qui est une femme. Non que ce livre didactiquement conçu, longuement médité, écrit un peu vite peut-être, soit de nature à satisfaire pleinement; il pèche par l'idée qui l'a inspiré, par le parallèle impossible que l'auteur veut établir entre Dante et Gœthe. Daniel Stern a pour le poëte allemand un culte qui n'est pas le nôtre. Je préfère Dante à Gœthe et j'ai pour cela des raisons fondées. Voyez-les en effet. Ils personnifient leur siècle qui s'est incarné en eux. Ils ont eu l'un et l'autre une grande influence sur la destinée morale de leur temps. Comparez l'Italie après Dante et l'Allemagne après Gœthe, et vous verrez lequel des deux fut le semeur d'idées fécondes.

Dante s'est, de son vivant, jeté dans toutes les luttes politiques de son pays; il

a été prieur de Florence, tour à tour guelfe et gibelin. Sa vie s'est usée en des combats sans issue contre la calomnie et l'injustice. Chassé de son pays, il a monté *le dur escalier de l'exil.* Il est mort à Ravenne, redouté de tous à cause de son pâle visage, vénéré déjà comme le Dieu de la poésie par toute cette Italie lettrée et croyante qu'il avait inspirée.

. Dante a continué Platon. C'est un spiritualiste et un idéaliste.

Le culte de la femme a fait le fondement de sa doctrine. Il y a mêlé, c'est vrai, beaucoup d'obscurités et de formules scolastiques, mais son but ne s'en détache pas moins clairement. Partir de la beauté visible ici-bas, élever l'âme humaine jusqu'au beau éternel, absolu, qui est Dieu; voilà le système.

Et maintenant, cette beauté, visible dans la femme, invisible en Dieu, Dante la retrouvera dans les lois, dans les devoirs, dans les arts, dans les sciences. Il n'admettra plus même la beauté particulière d'une chose, d'un sentiment, d'une pensée; il regardera tout comme une fraction, comme un reflet de la beauté éternelle, du *beau* en un mot. Il tiendra pour un esclave vil et méprisable tout être humain qui n'admirera qu'une beauté particulière, qui se passionnera pour quoi que ce soit sans remonter plus haut.

C'est grâce à cette philosophie sublime que l'Italie s'agenouille encore aux pieds de son divin poëte. C'est à Dante qu'elle doit ses grands hommes, son ardeur et sa foi.

Florence s'en est souvenu, il n'y a pas longtemps.

L'Allemagne rendra-t-elle le même culte à Gœthe? — Est-ce que Wéimar garde le souvenir de son poëte?

Oui, sans doute; mais sans enthousiasme, avec une religion triste.

Le grand tort de Gœthe fut de n'avoir poursuivi aucun but. Pour quelle cause généreuse a-t-il combattu, s'est-il sacrifié?

Dante emportait dans l'exil le souvenir de sa patrie ingrate, mais malheureuse et profanée par des luttes fratricides. Gœthe, lui, ne s'est jamais ému, même quand Napoléon portait au cœur de l'Allemagne le fer et la mort. Sa maison était épargnée et sa poitrine fut étoilée par l'Empereur. Il a regardé passer l'étranger; il n'a pas trouvé une parole pour le maudire, pas un vers pour le flétrir.

Ses œuvres panthéistes, puisées un peu partout, sont admirables; Faust est un chef-d'œuvre, qui le conteste? Mais, tout admirable que soit cette poésie, inspirera-t-elle autre chose que ce qui l'a inspirée elle-même, le scepticisme, l'indifférence, le désenchantement et partant le dédain de l'homme? Oui, après Gœthe, c'en est fait de la littérature allemande, qu'il a mise au tombeau. De tels poëtes naissent pour clore une ère, et, pour grands qu'ils soient, loin d'être un signe de force, ils sont une marque d'épuisement; ils ont en eux le génie qu tue.

Dante avait au cœur la flamme qui éclaire et sur les lèvres le souffle qui crée.

La ville de Weimar, pendant la vieillesse de Gœthe, était triste et comme inanimée. Elle vieillissait avec son poëte. M. Saint-Marc Girardin nous rapporte

ces mots d'un habitant : — « Ah ! ce n'est plus le bon temps de M. de Gœthe ; Son Excellence ne peut pas vivre longtemps encore ; sa mort sera le dernier coup pour notre pauvre ville ? » — Et cela était vrai ; car, Gœthe mort, il sembla que Weimar fût veuve, ou qu'elle fût morte avec lui.

Je regarde ce fait comme un emblème, comme une image de l'avenir des lettres allemandes et de leur inspiration poétique ruinée par Gœthe. On n'ouvre pas un livre, on ne lit pas un vers où ne plane son sourire désenchanté.

Il le savait bien, le grand Gœthe ! Écoutez-le : « Mes ouvrages ne peuvent pas devenir populaires ; celui qui pense le contraire est dans l'erreur. Ils ne sont pas écrits pour la masse, mais seulement pour ces hommes qui voulant et cherchant ce que j'ai voulu et cherché, marchent dans les mêmes voies que moi. » Eckermann, en notant ces étranges paroles qui tombèrent un jour des lèvres du poëte, écrivait sa condamnation.

— « Quelles douleurs as-tu consolées ? Quelles larmes as-tu séchées ? » s'écriait encore le fougueux démocrate allemand, Louis Bernes.

Voilà cependant le génie que Daniel Stern nous propose comme le Dante du XIXe siècle !

Les conclusions des *Dialogues* sont donc réfutables à bon droit ; mais nos réserves faites, nous admirons franchement ce livre d'un penseur éminent, qui, bien qu'il se trompe et s'égare, ne parle pas en vain. Ce que je loue de plein gré, c'est cette grâce sévère, aisée et naturelle pourtant, avec laquelle l'auteur aborde des sujets aussi abstraits, c'est le don plus rare encore de les faire lire sans ennui.

La *Revue nationale* publie la correspondance d'Alfred de Musset. Je ne saurais dire combien cette lecture est douce et fait de bien. Ces lettres intimes vous introduisent dans la vie du poëte et notent ses impressions, ses humeurs, avec une entière vérité. C'est le déshabillé d'une belle âme. Il y a des lettres à la duchesse de Castries qui sont charmantes. Il y en a à sa marraine et à son frère qui sont adorables.

Voyez plutôt : — « M. Bocage, le directeur de l'Odéon, est venu me demander l'autorisation de faire siffler à son théâtre un petit proverbe de ma façon, intitulé un *Caprice*, ce à quoi j'ai accédé après avoir pris l'avis des plus grands connaisseurs en matière de *fiasco*. Je ne l'aurais pas donné aux *Français*, c'eût été trop grave... » Quelle grâce ! et comme il a l'air, notre poëte, de faire bon marché de ses œuvres ! Avec quel détachement il en parle ! Fort bien ; mais, plus loin, pour une simple virgule, qui dénature le sens d'une simple phrase, ce sont des lettres à M. Véron, à son frère, des explications, des arguments, des regrets, dont l'expression est d'un désespéré. En peut-il être autrement ? *Le Caprice* ? Une bagatelle ! la moindre des choses ! mais une virgule ! Vous n'y songez pas. — Une virgule !

Je trouve dans la même *Revue nationale* une critique des *Travailleurs de la Mer*, signée H. de Lagardie. Je serais désolé de déplaire à M. de Lagardie. Mais ce charmant critique assure que l'on aurait pu réduire les *Travailleurs* de moitié avec grand avantage : « On aurait eu alors un petit roman frais et touchant, qui

ne manque ni de grâce ni d'originalité, mais qui disparaît actuellement sous la surcharge de descriptions prétentieuses et de digressions pédantes. »

Et Hugo qui ne savait pas! qui n'avait pas été prévenu! c'est désolant.

Idées et sensations. C'est un fort joli titre, — il est de MM. Edmond et Jules de Goncourt, — qui me semble fait pour inspirer un livre à la Sterne ou à la Swift.

De qui les *Idées*, de qui les *Sensations ?*

« L'animal ne va pas au delà de la sensation », a dit Victor Cousin. L'idée appartient à l'homme, elle est à lui, de par Dieu, qui la lui a donnée en le faisant roi de la création.

Pascal a écrit là-dessus de fortes pages qui sont dans toutes les mémoires; pour moi, je ne prendrai pas la question de si haut; j'envisage l'idée au point de vue pittoresque.

L'idée est la femelle la plus capricieuse qui se puisse rencontrer. C'est une Célimène effrontée. On perd son temps à la poursuivre, et, lorsqu'on croit la tenir, elle fuit. — Quel est le déshérité qui n'a pas cherché une idée? Quel est le paria qui n'en a pas trouvé une seule dans sa vie? Quel est l'homme, créature pensante, qui n'a pas fait jaillir de son cerveau, peuplé ou désert, cette étincelle électrique? Une idée, pour bien des gens, c'est la fortune; pour d'autres, c'est un livre, un drame, une poésie, un brevet. L'idée revet mille formes, se traduit de mille façons. C'est pour cela qu'elle est l'objet d'une poursuite constante. Une idée est un levier. On soulève un monde avec une idée, on transforme, on bouleverse, on crée, on détruit. C'est Protée qui, sous mille formes, s'efforce d'échapper à la vue des mortels chercheurs. Une idée est chose si frêle qu'on la trouve on ne sait comment, en s'égarant dans la solitude, en observant chez son barbier, comme Molière; en faisant chauffer sa chemise, comme Montgolfier; en se couchant sous un arbre, comme Newton. Une fois trouvée, l'idée mère produit une filiation d'idées conséquentes. Le travail est de les enfiler l'une après l'autre, comme les grains d'un chapelet qui se perpétuera à l'infini, depuis la préface jusqu'à la postface. Vos idées enfilées, vous avez un livre.

Les idées les plus faciles à trouver sont incontestablement les idées de tout le monde; d'aucuns les exploitent, et c'est le grand nombre. On s'empare souvent d'idées qui datent de la chute de l'homme. On les rajeunit et, tant bien que mal, elles passent pour neuves. Mais on les reconnaît sous leur fard. Les idées de tout le monde sont les plus sensées, les proverbes et la chanson de M. de la Palisse en témoignent. — Une idée est une fortune, c'est une vie souvent. Nous avons eu des hommes qui sont morts pour leur idée et avec leur idée. Galilée a souffert pour la cause de son idée, Salomon de Caus aussi, et Fontanarès l'a ensevelie avec lui.

Rien ne voyage aussi vite qu'une idée. Elle passe partout. Opposez forteresses, bataillons carrés, canons rayés, tous les engins de destruction et de défense possibles, vous n'étoufferez pas, vous n'arrêterez pas une idée qui veut entrer. — Une idée neuve, par le temps qui court, est chose inestimable. On s'en fait beaucoup, on en a peu! — A ce propos encore, j'ouvre une parenthèse. C'est de l'histoire.

Platon considère les idées comme de véritables êtres : τα ὄντως ὄντα, doués d'une existence substantielle. Aristote l'a prétendu, et après lui les péripatéticiens de tous les temps.

Suivant la légende chinoise, l'idée est un scarabée aux ailes diaprées, au corselet chatoyant. Ces insectes sont nés dans un pays inconnu où ils sont en grand nombre. Quelques-uns d'entre eux ne dédaignent pas, bien rarement cependant, d'entreprendre un long voyage et de visiter notre planète. Comme les missionnaires que la religion chrétienne envoie aux confins de la terre et qui bien souvent n'en reviennent plus, les idées ne retournent pas toujours dans leur pays natal, soit qu'on les ait adoptées ici-bas, ou méchamment mises à mort.

Voici l'aventure d'un de ces insectes qui, par le plus grand des hasards, tomba dans les États d'un petit prince allemand. Le jour où ce malheureux insecte bourdonna dans les rues, toutes les cervelles allemandes, si placides d'ordinaire, se mirent à battre la chamade. On s'abordait dans les rues avec des visages ahuris. « Que savez-vous de nouveau? Rien, répondit-on, mais il y a quelque chose dans l'air. » C'est singulier; bien singulier! Le bourgmestre, depuis quinze ans se vantait de n'avoir jamais laissé s'éteindre sa pipe de Kummer; ce jour-là, elle glissa d'entre ses doigts, et se rompit en mille pièces. Ce furent des imprécations infinies; mais tous les jurons du monde ne raccommoderont pas une pipe cassée; réflexion sagace que se fit le bourgmestre. Le bruit se répandit bientôt parmi les familiers de la maison, qui en prosnotiquèrent un changement de ministère. — Il y a certainement quelque chose! Tel était le cri général.

Oui certes, car le maudit scarabée était venu susurrer aux oreilles du bourgmestre, pendant qu'il se livrait à son exercice favori. De là, il entra chez le meilleur épicier de la ville, qui pesa deux onces de poivre pour une pratique qui n'en voulait qu'une once; chez un tailleur qui rédigeait une note, et qui se trompa de deux florins à son préjudice; chez un bourgeois qui mangeait un œuf à la coque, et qui trempa sa mouillette dans le moutardier; chez une petite dame, qui laissa partir son banquier sans lui demander mille florins pour acheter la parure promise; chez un grand poëte lyrique, qui fit un vers de dix-sept pieds; chez un élève de Wagner, qui trouva, — merveille! — une mélodie; et je n'en finirais plus si je voulais préciser tous les dégâts que commit le maudit insecte.

Dans une rue qu'il traversait, il détermina la chute de M. Siflermann, premier conseiller aulique, qui ne vit pas une corde tendue par des paveurs à travers la rue. Le juif Mossemann oublia l'adresse d'un débiteur qu'il avait en ville. M. Elbürmger, un chronomètre ambulant, qui était employé à la recette municipale depuis trente ans, arriva en retard de dix minutes, de sorte que plusieurs bourgeois, qui réglaient leurs montres en voyant sortir de chez lui M. Elbürmger, retardèrent aussi de dix minutes. — Ces anomalies qui, de mémoire d'homme, ne s'étaient vues, troublèrent et mirent en émoi la population, qui se rassembla sur la place de la ville et se mit à crier ce que vous voudrez.

L'émotion se répandit aussi dans la demeure grand-ducale. Le souverain entendit même bourdonner, dans son propre cabinet, un insecte invisible; il en fut étonné et manda son premier ministre. — Or çà, lui dit le prince, dès qu'il le vit paraître, il y a du nouveau? — Oui, la ville est sens dessus dessous, j'avoue à Votre Altesse que je ne me sens pas moi-même dans mon assiette ordinaire. J'ai presque été éloquent dans le conseil. Mais, qu'entends-je ? Il me semble que le bruit qui m'a assourdi tout le jour me suit jusqu'ici ! — Effectivement, baron. — C'est une grosse mouche; une guêpe peut-être! Voyez, elle se pose sur le plafond ! — Ah ! j'y suis, s'écria le prince. J'ai cependant fait calfeutrer mes fenêtres: c'est une idée. Tu ne dois pas en avoir vu beaucoup, toi; mais moi, dans le voyage que j'ai fait en France, j'en ai vu quelques-unes errer en liberté, d'autres qui étaient apprivoisées. Je n'en veux pas dans mes États. Chasse-la !

Le ministre se mit à courir dans le salon, à la poursuite du scarabée, qu'il eût pu saisir maintes fois, s'il n'eût craint de se faire piquer les doigts. Il criait comme un beau diable, frappait comme un sourd; mais rien n'y fit. L'animal avait la vie dure. Saisi d'une inspiration soudaine, le ministre sauta sur son portefeuille, l'ouvrit, et guettant l'insecte au vol, il l'écrasa en refermant violemment les deux battants de sa machine de guerre.

Le prince se rasséréna et, souriant au ministre insecticide: « Baron, lui dit-il, je te confère la plaque de mon ordre de l'*Éléphant rose !* » La foule, en voyant l'air radieux du ministre qui sortait de la résidence, recouvra la quiétude des bons jours.

On assure que ces choses ailées, que le prince appelait idées, ne meurent jamais, ou du moins n'ont que les apparences de la mort, car elles ressuscitent, à certains moments donnés, plus bruyantes et plus difficiles à détruire. — Mais me voici fort loin de MM. de Goncourt, ces très-curieux esprits, qui ont fait un livre avec des sensations. Cela éclaire d'un jour tout nouveau l'âme de l'écrivain et laisse pénétrer, bien qu'il n'y ait rien de plus fugitif qu'une impression, au fond même de la pensée. MM. de Goncourt me semblent portés, par une pente naturelle, vers un sensualisme très-raffiné, mais très-accusé. Leur livre, plein d'esquisses charmantes, est plus superficiel que profond. Il est à jamais regrettable que, sous prétexte de réalisme, ces messieurs introduisent, parmi leurs inspirations les plus gracieuses, certains mots de bas étage, expressions triviales qui gâtent tout. On imprime fort bien des termes dont on ne se servirait pas en bonne compagnie. On ne doit au lecteur que peu d'égards; et pourtant, s'il y a un réalisme excusable, c'est celui du fait et non du mot; c'est à la chose qu'il convient de s'en prendre, et non aux termes. Je serais désolé, pour ma part, que Cambronne fît école. Nous avons eu la littérature des honnêtes gens, nous aurons celle des rouliers. Je ne dis point cela pour MM. de Goncourt qui s'encanaillent en restant ce qu'ils sont, des esprits d'une rare distinction. Mais les autres?

Il y a dans ce volume, *Idées et Sensations*, une préoccupation très-évidente de la manière de Victor Hugo; telles chutes de phrases vous tromperaient.

Vers le milieu du livre, j'ai trouvé une description du carnaval de Venise saisissante, étourdissante et folle. Ce sont de curieuses pages où le rose et le bleu tendre sont broyés à outrance, avec une verve endiablée. Un Watteau qui serait brossé par Rubens. Voici une sensation fort belle :

« Je me rappelais, l'autre nuit, ne dormant pas, une impression de panorama de bataille, impression étrange, profonde, effrayante. C'est comme un orage suspendu, immobile, un tumulte glacé, un chaos muet et mort. Les bombes éclatent en l'air, ne tombent pas et demeurent éternellement éclatantes ; sous le jour tamisé et froid, clair et filtré, les cavaliers se précipitent, les fantassins s'élancent, les bras se lèvent, les gestes se convulsionnent, les masses se heurtent, la victoire vole, sans un bruit, sans un cri, dans une farouche et sinistre immobilité de violence. On croirait voir en même temps l'apothéose lumineuse de l'action et le cadavre glacé de la gloire sur cette toile tendue, dans le champ de bataille éteint, où il semble qu'on finisse par entendre germer comme le bruit d'une armée d'âmes, et par apercevoir comme un pâle chevauchement d'ombres à l'horizon du trompe-l'œil. »

Voici qui est ingénieux et vrai : « Il y a des collections d'objets d'art qui ne montrent ni une passion, ni un goût, ni une intelligence, rien que la victoire brutale de la richesse. » Voici qui est incompréhensible, maniéré, dans le faux goût : « Les langues gazouillent en s'approchant du soleil. Dans les dîners d'hommes il y a une tendance à parler de l'immortalité de l'âme au dessert. » Voici un détestable sacrifice à la pointe : « Poë — un Hoffmann Barnum. »

Je n'insiste pas. Ce volume force la curiosité, bien que les impressions qu'il laisse soient essentiellement fugitives. MM. de Goncourt n'ont justifié que la seconde partie de leur titre. Quelques idées seulement, à demi noyées, englouties dans une mer houleuse de sensations, s'y sauvent à la nage.

Je ne laisserai pas ce sujet, sans parler du livre que M. Odysse-Barrot publie chez Michel Lévy, sous ce titre : *Histoire des Idées au XIXe siècle*. Ce volume est fermement écrit et sainement pensé. La part de la critique, qui n'y est pas ménagée, rehausse l'éloge qui domine. C'est une première étude où l'auteur juge l'individualité la plus puissante et la plus originale de ce temps. Il envisage tour à tour : l'homme, l'écrivain, le journaliste, l'homme politique, l'auteur dramatique, le romancier, le penseur. Ces rares et diverses aptitudes sont celles d'un même esprit, d'un penseur qui a jeté aux quatre vents d'innombrables idées. J'ai nommé M. Emile de Girardin.

Après le *Supplice d'une Femme*, voilà que le « *Lion amoureux* », le plus grand succès de M. Ponsard, s'éternise au Théâtre-Français. M. Émile Augier s'essaie à remanier la « *Contagion* ». Ces deux œuvres nouvelles pèchent l'une et l'autre par le dénoûment. M. Ponsard n'a pas jugé à propos de retrancher le sien, M. Emile Augier nous en offre un tout nouveau.

On connaît cette pièce si diversement appréciée. Elle a donné lieu à bien des jugements contradictoires et à quelques raisonnements absurdes. On a blâmé ceci, on a loué cela, et de toutes les critiques qui ont été faites, celle de M. Émile de Girardin restera seule debout. Pour avoir été lancée le lendemain même de

la bataille, elle n'en est pas moins décisive, car elle s'est attaquée, non aux détails, mais à l'idée fondamentale de la pièce. On a généralement trouvé très-faible et très-vide le cinquième acte. M. Émile Augier, reconnaissant la justesse des observations qui pleuvaient de toutes parts, l'a refondu.

Le dénoûment nouveau de la *Contagion* est inférieur, s'il se peut, à l'ancien, que je préfère de beaucoup. En voici la raison : le personnage du baron d'Estrigaud était dessiné de main de maître avec ces audaces de crayon, cette netteté, ce relief, que M. Émile Augier possède à un si haut degré. Ce caractère était unique, tout d'une pièce, et le premier dénoûment avait au moins cela de bon qu'il laissait le personnage dans l'ombre et que le spectateur était libre de lui prêter la fin qu'il voudrait. Le nouveau dénoûment met donc en action ce qui n'était qu'un récit dans l'ancien. Il a le grand tort de diminuer la figure du baron qui tombe dans la catégorie des exploiteurs de bas étage, des Crispin et des Robert-Macaire. D'Estrigaud, dédaigné par Navarette elle-même, nous dit qu'il va partir pour la Californie, qui est la terre promise des coquins de sa trempe. On sent que cela est faux et que cette résolution, bonne pour Macaire, est mauvaise pour d'Estrigaud. La vraie Californie des gens de son espèce est Paris; c'est une mine bien plus riche à exploiter pour les faiseurs de dupes et les coquins ténébreux que tous les placers du Nouveau-Monde !

Ce qui a contribué puissamment à la sorte d'insuccès de cette pièce, c'est l'insuffisance de l'action. M. Émile Augier ne s'en est jamais préoccupé outre mesure; il a bien tort. Ce qu'il a toujours travaillé, fouillé, c'est le caractère ; eh bien ! l'analyse au théâtre ne suffit pas, et, ce qui le prouve, c'est que si elle suffisait, la « *Contagion* » serait allée aux nues.

On ne saurait trop admirer, je le répète, ce type savamment créé, curieusement observé de d'Estrigaud. Il est à jamais regrettable que M. Émile Augier l'ait jeté en de si faibles péripéties. Un Rembrandt dans un cadre de trente sous; voilà l'irréparable !

J'ajouterai cependant que le nouveau cinquième acte a été accueilli par le public avec une faveur marquée. Néanmoins, comme la « *Contagion* » prendra rang parmi les œuvres de M. Émile Augier, je conseille à l'auteur de ne donner son nouvel acte que comme variante et dans les notes. Le lecteur, moins exigeant que le spectateur, s'accommodera fort bien du premier dénoûment, qui laisse intacte cette figure, d'abord si fortement peinte, du baron d'Estrigaud, rapetissée depuis et dénaturée à plaisir.

Il semblait vraiment que le Drame fût ensorcelé. M. Édouard Plouvier, un poëte, l'a exorcisé à l'Ambigu-Comique. Je ne croyais pas qu'il fût possible d'émouvoir encore, en ce temps de lazzis, les esprits forts du boulevard. Il paraît pourtant que le *Mangeur de fer*, très-habilement charpenté, fermement écrit, n'a pas fait rire du tout. J'en suis fort aise. Pour ma part, je trouve que nous sommes trop gais, et cela est d'autant plus singulier qu'à aucune époque nous n'avons eu moins sujet de rire.

AIMÉ DOLLFUS.

II

J'ai lu, par ordre de monseigneur mon garde des sceaux, le nouveau livre de notre amie madame Victorine Rostand *, composé de deux épisodes : le premier, écrit en belle prose, est emprunté à l'histoire de la Bourgogne; le second, écrit en vers (car notre amie est polyglotte), appartient à l'histoire de l'Écosse, comme autrefois sir Walter Scott l'enseignait avec tant de grâce et tant d'esprit aux jeunes lecteurs de sa génération. Lui aussi, il écrivait en prose, il écrivait en vers, il trouvait un grand charme à la légende, et c'était son opinion qu'il fallait une langue à part pour raconter les mystères de la forêt sombre et de la plaine agreste. Il avait composé tout exprès une espèce de vers, très-voisin de la prose, et n'était jamais si content que si, par bonheur, sa légende, habilement rimée, allait bientôt de village en village, colportée à plaisir dans toutes les mémoires complaisantes. La veillée y gagnait un nouveau charme, le voyageur dans ses sentiers, le villageois conduisant sa charrue allégeaient le chemin ou le sillon commencés en chantant la rustique ballade :

Chantons le soir et chantons le matin;
La chanson, dit Virgile, abrége le chemin.

On dirait vraiment que notre aimable et sincère poëte avait dans l'oreille et dans l'esprit les charmantes ballades de l'auteur de *Waverley* quand elle écrivait ce petit roman bien rimé : *l'Epée et le Soc*. Ceci vous représente une suite d'histoires légendaires qui se lient par un lien très-léger, mais durable, chaque nouveau chant de cette rustique et guerrière épopée ajoutant au chant qui le suit un intérêt de plus.

Toutefois, selon nous, ces petits poëmes qui touchent à l'épopée, au conte, à la féerie, à tous les mystères d'autrefois, ne sont pas dépassés, dans la curiosité du lecteur, par ces vaillantes pages intitulées : les *Sarrasins*, que notre aimable poëte emprunte aux premières pages de cette amée et féale Bourgogne, la joie et l'honneur de la France ancienne et de la France moderne, abondante en gloire, en fortune, en industrie, en intelligence, en grands poëtes, en grands artistes, et, pour tout dire, en vins généreux. Dans ces domaines splendides, où le plus petit coin de terre au soleil est toute une fortune, la féodalité et la royauté ont accompli des chefs-d'œuvre. Elles ont tracé au poëte, à l'historien, au romancier, une trace heureuse et féconde, et lorsque enfin, après tant de combats, tant de ruines, tant de systèmes renversés et de préjugés abolis, quand l'éclatante et vaste domination des ducs de Bourgogne, disons mieux, des quatre ducs de Bourgogne : Philippe le Hardi, Jean sans peur, Philippe le Bon, Charles

* *Les Sarrasins*, — *l'Épée et le soc*, épisode, prose et vers, — par Mme Victorine Rostand. Un volume.

le Téméraire, cet admirable domaine, eut suivi le génie et la volonté du roi de France Louis XI. Vous voyez donc combien d'historiens et quel nombre infini d'histoires, grandes et petites, les écrivains à venir ont rencontrés dans ces villages, dans ces hameaux, dans ces plaines ravagées, dans les ruines de ces églises et de ces citadelles, dans cet étrange composé d'Aquitains, de Celtes, de Gaulois, de Grecs, de Romains, de Francs, de Bourguignons, de Goths, de Huns, de Vandales, de Sarrasins, de Normands, d'Anglais même : hordes de toute race et de toutes croyances, idolâtres de Teutatès, de Jupiter, d'Odin, d'Irminsul et de Melkart; païens, juifs, mahométans, chrétiens, protestants; toutes les croyances, tous les doutes, toutes les opinions, toutes les libertés, toutes les tyrannies, depuis le roi jusqu'au simple seigneur, depuis le traité de Brétigny, qui donna la France aux Anglais, jusqu'au règne réparateur de Charles VI. D'où il suit que le romancier, l'historien, le poëte et le rêveur n'ont qu'à choisir dans cette belle et poétique nation, pleine de l'ardeur guerrière et de l'esprit d'aventures; tant de chevaliers, tant de princesses et tant d'amoureux, tant de héros, de conquérants, de martyrs!

La dame ici présente est une Bourguignonne autant qu'on peut l'être; en vain elle voudrait s'éloigner de sa terre natale, elle y revient toujours, elle en sait tout le paysage; elle en décrit agréablement tout le contour; on reconnaît même, à son style ingénieux, la grâce et l'accent du langage paternel; on peut donc se fier à ses souvenirs quand elle raconte avec tant de sympathie et dans la double langue, en véritable historien, les mœurs, les batailles, les souffrances et les douleurs d'autrefois.

Donc, ayant lu ce nouveau livre, non-seulement « je n'ai rien trouvé qui en pût empêcher l'impression, » selon la formule antique du *censeur royal*, mais encore ai-je rencontré de belles pages sérieuses, écrites d'une main légère, et qui retiendront le lecteur par la curiosité, par l'intérêt, par les plus nobles pensées naturelles à l'esprit d'une jeune femme écrivant sous les yeux de sa mère et sous les regards de sa jeune fille, à l'heure où l'enfance a cessé, où l'adolescence commence.

JULES JANIN.

III

La société polie au temps de Louis XV est vue très-curieusement à travers les *Lettres d'une jeune fille*, Mlle Laurette de Malboissière, publiées par Mme la marquise de La Grange. Ce sont de petites épîtres et de jolis billets qui vont de 1761 à 1766. Cette jeune et spirituelle Laurette est une Aïssé de la meilleure

compagnie. Mme la marquise de La Grange dit que chez la mère de Laurette de Malboissière se réunissaient la cour et la ville, les savants, les étrangers, des Montalembert et des Mortemart, des Menou et des Gallifet, des Hume et des Helvétius, des Cassini et des La Condamine. Ainsi allait la vie dorée de Laurette : le matin, la promenade au Cours-la-Reine, où l'on devait se montrer presque tous les jours; dans l'après-midi, les visites faites, et les visites rendues; le soir, l'Opéra, la Comédie-Française, la Comédie-Italienne; puis les petits soupers et les parties de whist. L'hiver, les bals de société. Au printemps, les bals champêtres à Vincennes ou à Auteuil, où l'on voyait jusqu'à trois mille carrosses. Que de ravissantes coquetteries et que d'éléments de plaisir! C'est le mélange qui a tant contribué au grand mouvement de 1789. Laurette de Malboissière en est une héroïne. Pour la peindre dans sa poésie, dans sa vocation littéraire, je citerai ce portrait d'elle-même dans sa correspondance : « Je travaille assez, aussi Hérodote est déjà bien avancé. Je n'ai pas lu l'*Émile* de Jean-Jacques, ni ma mère non plus; on dit qu'il y a des puérilités, mais des choses singulières e bien écrites. J'ai relu à la campagne Virgile tout entier; il m'a amusé on ne peut davantage. J'ai relu le Tasse, qui m'a aussi beaucoup amusée. Je lis maintenant l'Arioste; je ne crois pas qu'il y ait rien d'aussi fou. Il passe d'une histoire à l'autre sans en finir aucune; il fait des contes qui quelquefois n'ont pas le sens commun; il y a des sortiléges, des magiciens, des chevaux ailés; il fait enfiler d'un seul coup six hommes à son Roland; il le fait passer tout entier dans la gueule du monstre, qu'il perce de coups, quand il est une fois dedans. Il me divertit par ses folies. Il y a des choses qu'il faut passer, si vous le lisez, et dont ma mère m'a avertie, c'est dans le huitième chant, l'histoire d'Angélique et d'un ermite. » — Et l'angélique enfant ne craint pas d'étudier la nature et l'anatomie, d'écrire des tragédies, des opéras, des comédies. Il y a même un roman dans sa vie, et elle a eu le bon esprit de le raconter dans son livre. Que serait une jolie femme sans roman, surtout au XVIIIe siècle?

Un siècle plus tard, la France est toute changée. Il y a toujours à Paris des salons, de jolies femmes, et des hommes d'esprit; mais la révolution a passé par le royaume, et la décentralisation est dans tout l'empire; l'agriculture et l'industrie sont devenues les souveraines, et la littérature s'en fait la sujette. M. Calemard de Lafayette publie un roman, mais un roman agricole et utile, *la Prime d'honneur*, où la vie des champs et les concours régionaux composent les scènes. M. Charles Calemard de Lafayette avait déjà voué à la muse de Virgile son *Poëme des champs*, couronné par l'Académie française; il consacre aujourd'hui ses études à l'amélioration agraire, à la physiologie des jurys, aux physionomies curieuses de ces fêtes de village, où l'histoire du cœur trouve sa part paisible. Si le *Poëme des champs* a été couronné par l'Académie, *la Prime d'honneur* sera couronné par le jury. *O rus!* s'écriera Virgile aux côtés de monsieur le préfet.

Que de livres et que de variétés dans l'esprit humain! Maintenant, voici *Jean Poigne-d'Acier*, un récit de chouans par un ancien zouave pontifical, M. Oscar de Poli. Ce sont les aventures d'un vaincu de la Vendée mises en chapitres par

un vaincu de Castelfidardo. Quand ils parlent de la vieille Armorique, les jeunes Bretons de nos jours croient avoir tout dit. Ils veulent que la Bretagne soit la fille aînée de Dieu. « Terre bénie, s'écrient-ils comme M. Oscar de Poli, race de géants, noble de sang et de cœur, fidèle à Dieu, fidèle à ses traditions! » Les autres hommes ne pourraient-ils leur répondre ce que répondait une fois Lamartine : Croyez-vous donc qu'un sang d'ilotes soit aussi pur pour nous?

La Bohême a ses chansons qui disent son histoire. Cette histoire poétique nous a été révélée il y a un demi-siècle au plus; M. Ampère a eu l'honneur de l'entreprendre; ensuite M. Quinet a eu la chance de la poursuivre, et voyez comme il a parlé de ce romantique pays en poëte romantique : « Égarée dans sa route, cherchant fortune à l'étranger avec ses sorcières, ses enchanteurs, ses bateleurs, ses villes de morts, sa langue vive et résonnante, son origine équivoque, la Bohême heureuse, joyeuse, avec son ciel de Prague, avec ses flots de l'Elbe, enfin cette petite Bohême isolée, est elle-même dans l'histoire une folâtre bohémienne au milieu du cercle grave des tribus germaines dont elle est entourée. » — Mais ce beau romantisme de M. Quinet, voyez à son tour comment M. Louis Léger en réfute la poétique erreur dans le livre qu'il vient de publier : *Chants héroïques et Chansons populaires des slaves de Bohême.* « Je croirais faire injure au lecteur, dit M. Léger, en lui démontrant que les populations nomades des Tsiganes, Zigeunes, Zingaris, Gypsies, Gitanos ou Bohémiens, comme nous disons, n'ont rien de commun avec le peuple slave qui, sous la conduite de Tcheck, s'établit, au VIe siècle après Jésus-Christ, dans la terre des Boii. » Il est fâcheux de voir autorisée, par l'exemple de M. Quinet, une dénomination impropre. Et ne me citait-on pas dernièrement ce trait d'un bibliothécaire allemand, qui classait parmi les livres slaves la *Vie de Bohème*, de Murger.

Voilà comme on écrit l'histoire, même quand on s'appelle M. Quinet. Mais écoutez plutôt cette jolie chanson de Bohême :

Ah! étoile! pâle étoile!
Si tu connaissais l'amour,
Si tu avais un cœur,
Ma douce étoile,
Tu pleurerais des étincelles.

C'est là le ton de la muse populaire slave. Les vrais poëtes slaves, dit M. Louis Léger, sont Kollar et Celakosky, en Bohême; Mickiewicz et Zaleski, en Pologne; Pouschkine et Nickrasov, en Russie.

Ils ont été d'autant plus grands qu'ils ont mieux écouté les inspirations de la muse populaire. La muse populaire, chez les Slaves de Bohême, c'est cette chanson de la pâle étoile traduite par M. Louis Léger. Chez nous, Béranger et Pierre Dupont chantent pour le peuple: chez les Slaves, le peuple chante pour ses poëtes.

Non, la poésie ne meurt pas, le siècle a beau faire. C'est toujours l'âge d'or pour une nombreuse légion d'âmes; c'est toujours la lyre, le vers, la chanson, le sonnet, la prière. Aujourd'hui, pour M. Hector de Saint-Maur, c'est le nom de

Dieu ; il a mis le Psautier en vers français, comme Voltaire le Cantique des Cantiques. *In Domino confido,* s'écrie le poëte.

Quand j'ai foi dans mon Dieu, dans sa miséricorde,
Pourquoi me dites-vous : Oiseau, fuis vers les bois,
Les flèches du pécheur sonnent dans son carquois.
Il a saisi son arc, il a tendu la corde,
Et s'apprête dans l'ombre à percer les cœurs droits :

Pourquoi me dites-vous : que fera l'homme juste
Quand de toute équité rien ne reste debout?
— N'est-il donc pas quelqu'un dans le ciel qui voit tout?
Du fond de son palais et sur son trône auguste
Il observe la main du pécheur qui m'ajuste :

Son regard sur le faible est sans cesse arrêté.
Sa paupière éternelle ouverte sur le monde
Interroge les fils de l'homme, elle les sonde,
Et malheur au méchant contre Dieu révolté
Et qui se hait lui-même, — aimant l'impiété!

La foudre va frapper le pécheur, qu'il pâlisse!
Le feu va dévorer sa maison et son champ,
Le vent de la tempête est la part de calice
Qu'il prépare à l'impie et réserve au méchant :
Le visage de Dieu regarde la justice.

C'est là le poëte chrétien, avec le souffle lumineux de la religion, avec les coups d'aile à la Bossuet, un maître étudié par M. Hector de Saint-Maur ; ce n'est plus Lefranc de Pompignan avec sa prosodie qui faisait rire Voltaire. Et quand M. de Saint-Maur a voulu faire des vers avec l'esprit de Voltaire, il a eu l'art d'Alfred de Musset.

Du temps de Bossuet on aurait lu ses Psaumes chez Bossuet lui-même; du temps de Voltaire, ses chansons chez Mme du Châtelet; du temps de Musset. *L'Artiste* a publié ses ballades.

M. Albert Mérat est à son tour un penseur qui sourit sévèrement à la vie en intitulant ses sourires *Chimères.* Il s'adresse à tout dans la nature et dans l'humanité, aux marines et aux paysages, à l'amitié, à l'amour, à tout ce qui resplendit et à tout ce qui s'incline sous le soleil de Dieu.

Lisez ce sonnet, adressé à la Terre, à Cérès, par un soir d'été, au bord de la mer, à Étretat.

La terre est une épouse épanouie et mûre.
Le blé, pareil à l'or, lui fait des cheveux blonds
Qu'elle secoue au vent, étincelants et longs.
Les arbres ont des fruits pesants plein leur ramure.

Le bon grain dur et jaune a crevé son armure,
Et saura nous payer pour ce que nous valons :
Les vaches au poil roux paissent les gras vallons.
Partout la vie éclate avec son grand murmure.

Les nuages féconds sont là, s'il faut de l'eau.
Le soleil, au travers, éclaire le tableau
Et le fait resplendir, maturité superbe;

Et, penché sur son œuvre avec tranquillité,
Afin de composer le parfum de l'été,
Allume un encensoir dans chaque touffe d'herbe.

Ne diriez-vous pas comme une page de M. Victor de Laprade ou de M. de Lamartine? Mais j'oublie que M. de Lamartine n'a jamais fait de sonnet, — ni Victor Hugo. Pourquoi? Ils diront que leurs grandes ailes auraient brisé ce petit cadre. Mais ils oublient que le vin de Constance se boit dans un verre mignon.

X. DE VILLARCEAUX.

La *Revue du XIXe Siècle* a publié dans son dernier numéro une comédie de M. Paul de Molènes. Il y a bien longtemps que le charmant et chevaleresque romancier avait donné ce manuscrit à *L'Artiste*, comme une de ces œuvres de jeunesse qui ont leur saveur et leur couleur, quelque négligées qu'elles soient. On a prouvé en la publiant que celui qui continuait si noblement Alfred de Vigny, avec plus de foi en ce qu'il appelait *La folie de l'épée*, avait, comme l'auteur de *Chatterton*, le sentiment du génie dramatique.

LE MONDE ET LE THÉATRE

LES FILLES REPENTIES EN 1866

Avec le mois de mai reviennent les prodiges du Cirque de l'Impératrice, les ramages et les plumages des concerts Besselièvre, les évolutions de haute école du jardin Mabille. On peut enfin dîner dans le jardin du Petit-Moulin-Rouge.

Écoutez cette histoire :

Une jeune athénienne de la famille d'Aspasie et de Phryné est assise à l'une des tables fleuries de ce jardin gastronomique. Les cheveux de la jeune athénienne sont retroussés à la chien, *cave canem*. Elle allonge un peu son pied sur le sable du passage. Un baron d'Australie essaie de franchir ce détroit des Dardanelles.

— Vous m'avez marché sur le pied, dit Aspasie.

— Je vous en rendrai raison, dit le baron.

— Votre lieu ?

— Ici même.

— Votre heure?

— Sur-le-champ.

— Vos armes?

— Lion éreinté sur fond d'or, dit Aglaé qui survient.

— Non, dites plutôt lion éreinté sur champ de gueuses.

Et voilà la table allumée.

On dîne gaiement. Mais au dessert on entend la valse des Roses qui vient du concert Besselièvre : deux larmes tombent sur la nappe.

— Quel est donc ce mystère ?

— Ce mystère, c'est que je suis allée hier aux filles repenties, qu'on ne m'a pas reçue parce qu'il n'y a pas de place et que j'y veux retourner.

— Pourquoi faire ?

— Pour ne plus vous voir.

— Vous ne m'avez jamais vu ?

— Vous êtes tous les mêmes.

— Je comprends. En attendant venez à Mabille.

— Non.

L'athénienne brisa son verre, se leva tout égarée, donna son bracelet à une pauvre femme qui passait avec un enfant au sein et se jeta dans un fiacre.

— Comme elle joue bien la comédie ! s'écria le baron tout en écoutant son voisin qui parlait du cours de la Bourse.

Elle ne jouait pas la comédie.

Voulez-vous faire un pèlerinage au couvent des Filles Repenties ?

Ce mot est de l'hébreu pour vous qui êtes de votre siècle. Vous ne connaissez que les filles qui ne se repentent pas.

Celles-là qui vont et qui viennent sans savoir où elles vont, sans savoir d'où elles viennent.

Qui promènent la ruine et la mort, mais surtout leur ruine et leur mort.

Qui se pavanent au bois avec la queue bruyante de leurs robes et la gerbe stérile de leur chevelure; qui soupent à la *Maison-d'Or*; qui jouent — elles qui n'ont rien à perdre ; — qui ne vont jamais voir lever l'aurore, si ce n'est avant de s'endormir.

Et pour elles cela s'appelle la fête de la vie.

Et quel sera le lendemain de cette fête ?

Trois ou quatre épouseront un amoureux obstiné, trois ou quatre seront des comtesses à Vienne, à Florence, à Londres et à Saint-Pétersbourg; la plupart mourront à la première chute des feuilles; les autres...

Écoutez Louis Veuillot qui comme moi a visité le vrai refuge — la nouvelle Sainte-Baume de toutes les Madeleines — *le refuge Sainte-Anne* à Clichy-la-Garenne.

C'est un ancien pavillon de chasse où Louis XIV chassait La Vallière, cette grande repentie. Aussi cette maison prédestinée était sanctifiée d'avance.

Mais je donne la plume à un maître de la plume, Louis Veuillot :

« Vous avez bien voulu me demander de vous indiquer une bonne œuvre à secourir dans ce vaste et terrible Paris. J'ai l'embarras du choix. Il y en a, Dieu merci, de tous côtés, toutes très-dignes de secours; et toutes, hélas! ont grand besoin d'être secourues. Je me fixe à l'une des plus récentes, des plus touchantes et des plus pauvres. Son nom est le refuge Sainte-Anne; dans le monde on l'appelle l'œuvre de Mlle Chupin. Voici en deux mots son histoire.

» Mlle Chupin était inspectrice de la prison Saint-Lazare, où l'on enferme les femmes de mauvaise vie. Elle y connut d'immenses misères, et, ce qui est plus triste, d'inutiles repentirs. Elle vit nombre de ces pauvres créatures qui étaient sorties de la prison décidées à se tirer du vice, retomber dans le vice et revenir à la prison, parce que tout leur avait manqué, l'assistance, le refuge, le pain.

» Ayant quitté son emploi par suite d'une réforme dans le régime de Saint-Lazare, où le gouvernement appela les Sœurs de charité, Mlle Chupin se vit bientôt entourée de ces pauvres femmes, à qui elle avait montré la compassion d'un

cœur chrétien. Toutes lui demandaient de les aider à rentrer dans la bonne voie en leur procurant quelque travail honnête et un abri, n'importe quel travail, pourvu qu'il leur donnât du pain, n'importe quel abri, pourvu qu'elles y trouvassent Dieu. Mais comment faire? Il fallait une maison, de l'argent, des patrons. Elle n'avait rien de tout cela; on lui demandait l'impossible. Cependant il y avait tant de pauvres âmes à consoler, à sauver; cet impossible qui l'effrayait, c'était si bien le Dieu de miséricorde qui semblait l'exiger de son amour! Elle pria, elle pleura, et enfin un jour, l'impossible toujours subsistant ne l'effraya plus. Le 21 janvier 1854, Mlle Chupin ouvrit son humble appartement ou plutôt son unique chambre à trois de ces malheureuses qui la pressaient davantage. « Entrez et demeurez; nous vivrons comme nous pourrons. » Elle avait pour tout trésor 5 ou 6 francs. Dieu permit que l'on vécût, ou du moins qu'on ne mourût pas. Voilà le commencement; le refuge Sainte-Anne était fondé. On y compte aujourd'hui soixante-deux réfugiées, gouvernées, c'est-à-dire servies par quinze Sœurs qui suivent la règle de Saint-Dominique. Mlle Chupin est en même temps la directrice du refuge et la prieure de cette communauté, placée sous la direction spirituelle des RR. PP. Dominicains. Il fallait la vie religieuse à une telle œuvre afin que le dévouement ne pût ni calculer ni se fatiguer. En engageant sa liberté pour Jésus-Christ, la fondatrice a reçu de lui le centuple promis à ceux qui laissent tout pour le suivre. Mais entendez-moi bien, mon cher ami: le Dieu de la croix centupla les forces en centuplant le fardeau. Vers sa servante qui se faisait bergère des brebis perdues, il dirigea d'un côté des ames généreuses comme elle, qui vinrent l'aider; de l'autre, les blessées, les égarées, les affligées qui cherchaient un bercail. Il lui laissa la pauvreté dans toutes ses rudesses, dans toutes ses rigueurs, souvent même dans toutes ses angoisses. Jusqu'à présent on a eu presque le pain quotidien, rien de plus; le reste du nécessaire a manqué et manque toujours.

» J'ai fait, au commencement de cet hiver, une visite au refuge Sainte-Anne. Il est établi à Clichy-la-Garenne. Singulière destinée de cette maison royale! Le refuge serait fort bien là, quoique un peu à l'étroit; il y a de l'air et du silence. Saint Vincent de Paul, ce grand retrouveur de brebis perdues, a été quelque temps curé de la paroisse : on aime à penser que son étoile couvre encore au moins ce recoin d'un territoire où il a travaillé. Le malheur est que la maison n'est pas payée, et une lourde dette s'ajoute ainsi au fardeau de tous les jours. La pauvreté endettée n'est pas loin de la misère! Dieu sait pourtant si l'on manque d'ardeur au travail et si l'on fait des dépenses superflues! La table, le costume, l'ameublement, tout est réduit à l'exiguité extrême. Le costume est une pauvre bure. J'ai parcouru le vestiaire et la lingerie : dans le vestiaire, il n'y a rien, et la lingerie n'offre que des cases vides. Sur la table, souvent on ne sert que du pain et de l'eau. L'ameublement est de bancs de bois, et de lits qui n'en diffèrent guère. Ce serait l'aspect de l'indigence, si le beau luxe des pauvres du Christ, la propreté, ne reluisait partout. Il faisait déjà froid, il n'y avait de feu nulle part.

» Voilà l'asile que viennent chercher ces femmes habituées souvent aux excès

de l'oisiveté, de la mollesse, de la toilette et des festins. Car ce n'est pas ordinairement la misère qui les pousse au refuge, c'est l'horreur de leur abominable état. Quelques-unes arrivent dans une insolente parure. A peine entrées, elles ne l'ôtent pas, elles l'arrachent et la déchirent, comme si ces tissus les brûlaient, et elles prennent le rude uniforme en versant des larmes de joie. Leur plus ardent désir est ensuite de se précipiter au bain de la pénitence. Bientôt, d'un pas ferme et rapide, plusieurs atteignent une élévation morale très-supérieure au niveau commun : *Amen, dico vobis, quia meretrices præcedent vos in regnum Dei !* En peu de jours, le changement est sensible, même à l'extérieur; la démarche, le visage, perdent l'expression de la rue; tout se range à la loi de l'âme rangée à la loi de Dieu. Rien d'effronté, rien de hardi, rien d'affecté dans la modestie; ce sont de bonnes natures restituées. L'aspect général du personnel est, comme le régime de la maison, celui d'un pensionnat pauvre. Quand on parle des pensionnaires, ont dit : « les enfants. » C'est le nom qui vient. La seule différence est que la porte de ce pensionnat est ouverte. On peut toujours entrer et sortir.

» J'ai assisté à la messe du dimanche dans la chapelle du refuge. C'est l'ancien salon du roi Louis XIV, encore orné de peintures allégoriques qui exprimaient la destination de l'édifice, des chasses, des trophées; en cherchant un peu, on trouverait sans doute Diane, Adonis et les autres. Cela éveille des réflexions que vous devinez. L'on songe involontairement à cette cour si brillante et si pleine de misères, où ne manquèrent pas non plus, grâce à Dieu, les beaux repentirs. Hélas! il n'y en eut point assez. J'imagine que plus d'une grande dame d'alors trouverait la maison royale bien étrangement habitée et déshonorée, mais Mme de La Vallière en jugerait autrement et Bossuet y sentirait l'éloquence frémir sur ses lèvres. Je ne saurais vous dire ce que j'ai éprouvé lorsque j'ai vu ces pauvres filles, ces pauvres enfants, leur livre à la main, se ranger en silence sur les bancs pour assister au sacrifice de la réparation suprême, et lorsque j'ai entendu leurs voix s'unir à celles des religieuses qui chantaient le *Gloria in excelsis*, le *Credo*, l'*Agnus Dei* : Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous!

» Mais ce que je ne saurais exprimer, la sainte Église va vous le faire comprendre, et les émotions qui ont étreint mon cœur passeront aisément dans le vôtre, si vous voulez seulement lire la messe du vingt-troisième dimanche après la Pentecôte, qui est celle qu'on célébrait. Vous vous représentez aisément l'auditoire. Écoutez ceci, écoutez ces miséricordes et ces accents de l'amour de Dieu :

« Mes pensées, dit le Seigneur, sont des pensées de paix et non d'affliction;
» vous m'invoquerez, je vous exaucerai, et *je ramènerai vos captifs de toutes les con-*
» *trées de la terre*. Seigneur, *vous avez délivré Jacob de la captivité*.

» Daignez, Seigneur, pardonner les iniquités de votre peuple, afin que votre
» bonté nous délivre des liens du péché, dans lesquels nous a engagés la fragi-
» lité de notre nature.

» Mes frères, il en est plusieurs qui se conduisent en ennemis de la croix de

» Jésus-Christ et dont la fin sera la damnation éternelle, qui mettent leur gloire » dans ce qui devrait les couvrir de honte, qui n'ont de goût que pour les choses » de la terre. Pour nous, notre conversation est déjà dans le ciel : de là aussi » nous attendons le Sauveur Jésus-Christ, Notre-Seigneur, qui changera l'état » abject de notre corps et le rendra semblable à son corps glorieux en vertu de » cette toute-puissance par laquelle il peut tout s'assujettir. C'est pourquoi, mes » très-chers et très-aimés, ma joie et ma couronne, demeurez toujours attachés » au Seigneur, mes bien-aimés.

» C'est vous, Seigneur, qui avez repoussé ceux qui nous affligeaient et confon- » du ceux qui nous haïssaient. Nous nous glorifierons toujours en vous, nous » célébrerons à jamais votre nom.

» *Alleluia, alleluia!* Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur! *Alle-* » *luia.* »

» Quel dialogue entre le Réparateur et l'âme pécheresse! Quel enthousiasme réciproque de la clémence et de la reconnaissance! Mais écoutez encore. Nous sommes à l'évangile :

« En ce temps-là un chef de la synagogue s'approcha de Jésus et l'adora en di- » sant : Seigneur, ma fille vient de mourir; mais venez, imposez vos mains sur » elle, et elle vivra. Jésus, se levant aussitôt, le suivit. Lorsqu'il fut arrivé dans » la maison du chef de la synagogue, et qu'il eut vu les joueurs de flûte et une » troupe de gens qui faisaient grand bruit : Retirez-vous, leur dit-il, car cette » fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie. Et ils se moquaient de lui. Quand » on eut fait sortir tout le monde, Jésus entra, la prit par la main, et la jeune » fille se leva. »

» L'entendez-vous? Et les voici; elles n'étaient pas mortes! Le Réparateur a chassé les gens qui faisaient grand bruit et se moquaient; il a touché les cadavres, et la vie est revenue avec ses chants pleins de grâce et de sécurité :

« Je crois au baptême, la rémission des péchés, à la résurrection des morts; je » crois à la vie éternelle!

» Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur, écoutez ma prière; du fond » de l'abîme, j'ai crié vers vous.

» Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous!

» Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, donnez-nous votre paix!

» Je vous le dis en vérité, tout ce que vous demanderez dans la prière, croyez » que vous le recevrez.

» Nous vous prions, Dieu tout-puissant, de ne pas permettre que ceux qui, » par votre grâce, ont le bonheur de participer à votre divine nourriture, suc- » combent aux dangers de cette vie; nous vous le demandons par Notre-Seigneur » Jesus-Christ. »

» Qu'ajouterai-je, mon ami? Vous savez maintenant quelle est l'œuvre du Refuge, vous savez ce qu'elle fait; secourez-la de tout votre cœur. Donnez pour la Rédemption des captifs. »

Et Louis Veuillot a signé de son encre de la grande vertu.

Et maintenant, j'ouvre un très-curieux et très-intéressant volume de M. le comte de Quinsonas, l'historien de *Marguerite de Savoie*, qui a mis sur ses vaillantes armoiries ces belles paroles, même avant Louis Veuillot, « *Donnez pour la rédemption des captifs.* »

Ce livre a pour titre : *L'Œuvre du Refuge de Sainte-Anne pour les Madeleines repenties*. Voici la préface :

« Depuis Salomon, la proportion des sages s'est-elle augmentée de beaucoup? Avec le progrès, leur nombre s'accroît-il ? Dieu le veuille! Lorsque le grand roi, au comble de sa puissance, fatigué de la vie et des splendeurs, courbé sous le faix de la tristesse et du découragement, désillusionné de tout, s'écriait avec amertume : *Nihil novum sub sole*, il n'entendait pas parler au point de vue futur de la science, du galvanisme ou de la vapeur ; mais nous craignons fort qu'un élan prophétique ne lui eût dès lors révélé que la pauvre humanité serait toujours moralement, à fort peu de chose près, toujours la même. Fragilité humaine, aussi vieille que le monde, tel est l'obstacle *au progrès indéfini*; car les passions restent les mêmes, et seule l'idée religieuse peut surmonter et vaincre les passions, les sept péchés capitaux. Salomon, le fils de David, comblé des prédilections de Jéhovah, n'est-il pas la plus haute expression, une des preuves les plus tristes et en même temps les plus effrayantes de cette déplorable fragilité. Lui qui avait pourtant reçu de Dieu le don si rare de la sagesse, se laissa prendre aux beaux yeux des filles d'Ève, ni plus ni moins qu'un simple mortel.

» Tout n'est pas de bien commencer; le grand tout, c'est de bien finir! »

Ces pauvres repenties qui sont tout à Dieu sont troublées aujourd'hui par les huissiers. Elles n'ont pas le droit de prier, de travailler quinze heures par jour et de dépenser chacune trente-deux centimes pour le pain et le sel, pour la robe et le feu. Trente-deux centimes! elles qui, presque toutes, ont jeté l'argent par les fenêtres du Café Anglais. Quinze heures de travail! elles qui trouvaient que c'était déjà trop de ne rien faire.

Mais je continue à vous dire leur histoire selon M. de Quinsonas, selon la supérieure du Refuge et selon M. Bathilde Bouniol.

Comme déjà vous l'a appris M. Louis Veuillot, un soir d'hiver, en plein carnaval, Mlle Chupin était seule, toute à ses réflexions, elle entend frapper à la porte du modeste logis qu'elle habitait rue de Vaugirard, et qui se composait de deux chambres seulement. Elle ouvre, et voit entrer deux jeunes filles de seize à dix-huit ans, l'une et l'autre d'une figure intéressante, jolies même, mais vêtues misérablement, malgré certain air de toilette et de coquetterie de détail qui ne faisaient que davantage ressortir la misère de l'ensemble.

« — Mlle Chupin ? demanda l'une d'elles d'une voix tremblante et qui trahissait l'émotion.

— C'est moi ; que désirez-vous, mes enfants ?

— Oh! mademoiselle! mademoiselle! dirent à la fois les deux jeunes filles,

sauvez-nous. Pour l'amour du bon Dieu, vous, qu'on dit si bonne, aidez-nous, ou nous sommes perdues! murmurèrent-elles avec des sanglots. »

Mlle Chupin, dont les yeux étaient pleins de larmes en voyant celles qui ruisselaient sur le visage des jeunes filles, Mlle Chupin, trop émue pour répondre, leur tendit la main, ou plutôt leur ouvrit les bras — des bras maternels. — Son œuvre était fondée.

Après avoir embrassé les deux jeunes filles, plus calme, elle leur dit :

« — Essuyez vos larmes, mes enfants, et prenez courage. Oui, c'est Dieu qui vous a conduites vers moi, et je vois ici la main de la Providence. Nous ne nous séparerons plus, je vous le promets. Allez, pauvres orphelines, je le sens à mon cœur, maintenant vous avez une mère. »

Cette adoption pouvait sembler téméraire dans la situation de Mlle Chupin, car, pour toute fortune, elle avait 6 fr. 50 c. : « mais la Providence est là, pensait-elle avec une sainte confiance. » Et en effet, dès le lendemain, un secours attendu vainement depuis plusieurs mois arrivait à Mlle Chupin. Quatre jours après, une personne venait lui payer une somme de 77 fr., dette presque oubliée et qui remontait à plus de dix-huit ans.

Les deux sœurs furent installées dans la seconde chambre de Mlle Chupin, qui leur fit un lit, sans doute aux dépens du sien, comme elle leur donna un vêtement aux frais de sa garde-robe. Mais qu'elle était bien récompensée par la reconnaissance des pauvres filles, et plus encore par l'air de bonheur qui rayonnait sur leur visage!

Quelque chose de ce bonheur et de la sublime charité de Mlle Chupin arriva au dehors, car d'autres postulantes arrivèrent successivement, et bientôt on n'en comptait pas moins de dix-sept, dix-sept de ces pauvres filles, brebis errantes revenues au bercail, entassées dans les deux petites chambres, et, ce qui ajoutait à l'embarras, c'est qu'il y avait toujours une ou plusieurs malades; « car les petites malheureuses, nous disait Mlle Chupin, m'arrivaient le plus souvent dans un état déplorable, et, pendant cinq mois, mon lit, le seul qui fût passable, ne refroidit pas. »

Et, pour les retenir, Mlle Chupin n'a besoin ni de verrous ni de grilles; elle les lie avec une plus forte chaîne, celle de l'affection. Il y a là des natures abruptes, impatientes de tout joug, des natures violentes, jugées ailleurs indomptables, et qui se plient d'elles-mêmes et joyeusement à l'obéissance, parce qu'elles sentent que le commandement vient du cœur.

Que si on demande à la Supérieure comment elle fait ce miracle de vivre en Dieu avec toute sa famille avec six sous par jour, elle répond avec un sourire d'ange :

« A chaque jour suffit son mal, répondit-elle avec un sourire. Comment nous faisons? le sais-je! ou plutôt je le sais très-bien. Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu, c'est la parole de Notre-Seigneur. Nous vivons au jour le jour sans doute, mais nous vivons. Nous n'avons pas la crainte du len-

demain, sûres de la Providence qui, ne nous manquant pas au moment critique, nous a donné tant de preuves de sa sollicitude. »

Ce qui, dans cette œuvre, nous semble admirable, c'est que tout y est *volontaire* : la charité des fidèles qui jusqu'ici ont pourvu à ses pénibles commencements; la charité sans exemple des Dames de Saint-Dominique qui ne craignent point de souiller leur blanche robe ni la candeur de leur belle âme au contact perpétuel d'individualités au moins profondément déclassées, de ce qu'un des grands hommes du siècle appelle tristement, sèchement, dans *les Français peints par eux-mêmes* : *la femme sans nom !* et que nos bonnes sœurs appellent charitablement, elles, *nos chères filles*, voilà la différence ! enfin, la volontaire humilité de ces pauvres filles qui trouvent là en effet une mère, et qui, volontairement, refusent en général de quitter l'asile où elles viennent faire une bien dure pénitence, où rien ne saurait les retenir que l'esprit de Dieu, car le jour, comme la nuit, la porte est toute grande ouverte, et toutes peuvent en sortir à la moindre pensée du monde, où elles ont la facilité de rentrer réhabilitées. Cependant bien peu en profitent. Quelques-unes ont été rapatriées avec leur famille, d'autres ont été avantageusement placées et sans exemple de rechutes. Un certain nombre, même mariées, sont devenues d'excellentes mères de famille, mais sur les soixante-quinze qui, en ce moment, travaillent presque jour et nuit pour subvenir, par ce redoublement de labeur, aux tristes exigences de la situation financière, toutes heureuses de cette misère, toutes veulent rester avec leur chère mère et ne demandent que la force de travailler pour diminuer la dette.

Voulez-vous encore quelques pages d'histoire intime; c'est la Supérieure qui parle :

« L'après-midi, une jeune fille se présente demandant à me parler. J'étais au lit gravement malade, au point même que le savant et pieux médecin, qui, pour le dire en passant, prodigue ici aux malades, par charité, ses soins de tous les jours, le bon docteur O..., désespérait presque de ma guérison. Sur les vives instances de la visiteuse, néanmoins on la fit monter.

» — Que voulez-vous, mon enfant? lui dis-je.

» — Mademoiselle ne le devine-t-elle pas?

» — Je le présume du moins.

» — Oh! par grâce, mademoiselle, recevez-moi, je n'y tiens plus, on souffre trop à mal se conduire... et cette vie de malédiction, j'en ai horreur. Oh! une place, fût-elle la dernière! fallût-il me faire la servante des autres!

» — Ma chère enfant, je ne demanderais pas mieux; mais, en ce moment, il n'y a pas un vide dans la maison, pas un matelas ou même une paillasse disponible. Moi-même, toute malade que je suis, il me faut partager mon lit pour ne renvoyer personne, et cela un peu malgré le médecin, qui juge que cette gêne m'est fort nuisible et peut retarder la guérison.

» Puis, voyant que la pauvre fille, les larmes aux yeux, semblait consternée, je repris :

» — Mon enfant, ne vous désespérez pas. J'applaudis trop au bon mouvement qui vous amène pour ne pas trouver quelque moyen... je vais aviser, revenez demain matin, peut-être nous serons plus heureuses.

» — Oh! merci, mademoiselle, merci.

» — Allons, un peu de patience, et à demain.

» — Oh! oui, à demain!

» Mais le lendemain arrive, la matinée s'écoule, puis l'après-midi, puis la soirée, et personne. Je commençais à douter de ma visiteuse. Hélas! pensais-je, peut-être ai-je eu tort, peut-être cette fatale remise...

» Et je me reprochais presque de n'avoir pas fait ce qui pourtant était l'impossible, quand j'appris le terrible accident arrivé dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville, où pendant la nuit une maison tout entière s'était écroulée en écrasant sous les débris plusieurs de ses habitants. C'était là précisément que demeurait ma visiteuse, et je sus quelques jours après qu'on l'avait trouvée parmi les victimes. Pauvre fille, je la plaignis. Pourtant, j'en ai la confiance, Dieu lui aura fait miséricorde. Elle s'était endormie le repentir dans le cœur, et son bon ange gardien veillait près d'elle. »

Je veux imprimer cette lettre de la Prieure du Refuge à M. le comte Quinsonas.

« Je ne crois pouvoir mieux faire que de vous soumettre le tableau ci-après, contenant les résultats moraux obtenus, grâce à Dieu, sollicité par nos puissants protecteurs célestes, sainte Anne et saint Dominique. Ce tableau le voici tel qu'il a été certifié par notre vénérable aumônier :

» Jeunes filles admises dans la maison depuis le commencement de l'Œuvre 1,109. — Baptisées, 6. — Admises à la première communion, 41. — Confirmées, 92. — Abjuration, protestantisme, 4. Schisme grec, 1, total 5. — Réconciliées avec leurs familles, 230. — Placées dans des conditions honorables, 166. — Mariées convenablement, 75.

» Des admissions des jeunes filles au Refuge Sainte-Anne, dans les dix dernières années :

» Jeunes filles âgées de 14 ans, 25 — 15 ans, 30. — 16 ans, 75. — 17 ans, 150. — 18 ans, 137. — 19 ans, 105. — 20 ans, 106. — 21 ans, 71. — 22 ans, 60. — 23 ans, 75. — 24 ans, 45. — 25 ans, 35. — 26 ans, 55. — 27 ans, 45. — 28 ans, 18. — 30 ans, 23. — Total : 1,085.

» Voici, entre beaucoup d'autres, quelques traits bien consolants où le doigt de la miséricorde de Dieu s'est montré d'une manière frappante.

» Le 23 juillet 1854, on nous amène une pauvre jeune fille âgée de dix-neuf ans, Marie-Joséphine, d'une beauté remarquable. Un jeune homme qu'elle aimait, et qui assez longtemps lui avait promis le mariage, l'abandonne tout à coup. Le désespoir s'empare d'elle, elle se jette à la Seine; on l'en retire; quelques bons conseils l'ébranlent et, le bon Dieu aidant, elle vient nous trouver. Pendant l'espace de deux ans, elle mène une vie languissante, mais sa conduite

devient de plus en plus exemplaire; enfin elle succombe en chantant les louanges de la Sainte-Vierge, et en édifiant toute la maison par sa résignation et sa piété.

» En 1861, une femme encore jeune et d'une figure intéressante frappe à la porte du Refuge avec l'intention bien arrêtée de s'y fixer pour faire pénitence de ses égarements. Depuis neuf ans elle vit séparée de son mari, livrée au désordre. Des personnes pieuses se sont occupées de placer deux jeunes enfants qu'elle avait eues de son mari, dans un établissement d'instruction publique. Enfin elle entre dans notre maison touchée par la grâce de Dieu. Pendant trois ans, elle tient une conduite exemplaire, et, au bout de ce temps, nous avons la consolation de la réconcilier avec son mari et elle continue depuis lors à fournir l'exemple d'une bonne épouse et d'une bonne mère.

» Marguerite était aussi mariée. Elle avait parcouru tous les hôpitaux de Paris qui, tous, s'en étaient débarrassés, tous par suite de son caractère violent, indiscipliné et contagieux pour ses compagnes. Réduite au désespoir par la misère, elle voulait se détruire. Par complaisance pour une personne charitable qui lui avait fait du bien, elle consent à venir voir la maison. Elle y reste machinalement, l'heure de Dieu n'a pas sonné. Pendant trois mois elle ouvre à peine la bouche. Enfin, l'influence du bon exemple, des bons conseils, entame ce cœur de bronze et l'amollit. A partir de ce moment, c'est une transformation complète, et elle meurt de la mort la plus sainte, confessant publiquement ses péchés devant ses compagnes, et nous quittant en nous laissant les plus douces consolations.

» En 1858, X*** était actrice au théâtre de l'Odéon; elle est jolie, spirituelle, instruite; elle a un appartement somptueux, rue Saint-Sulpice; enfin elle mène une vie de grande dame. Toutefois ce grand étalage, pas plus que les folies auxquelles elle se livre, ne peuvent la rendre heureuse. Dieu aidant, une maladie commence à la ramener à lui. Elle vient nous trouver, et, après quatre années d'une conduite tout à fait chrétienne, elle rentre dans sa famille, où elle continue à donner le bon exemple.

» Voilà, monsieur le comte, quelques traits, entre beaucoup d'autres, qui nous ont procuré une grande consolation et qui ont été pour nous un puissant encouragement au milieu des difficultés incessantes que doit rencontrer, particulièrement sous le rapport matériel, une œuvre en quelque sorte naissante, et qui a tant à compter sur l'assistance de Dieu d'abord, mais beaucoup aussi sur les sympathies des âmes charitables.

» *La Prieure du Refuge Sainte-Anne,*

» SŒUR VINCENT-FERRIER.

» Clichy, 24 avril 1866. »

Et combien d'autres repenties en ces jours où l'athéisme se croit souverain et supprime le ciel parce qu'il ne voit que la terre.

Mais, comme dit M. de Quinsonas, « l'Œuvre de Sainte-Anne ne périra pas.

Elle est trop sainte, trop admirable dans sa haute conception et ses résultats trop matériels et moraux, pour que notre civilisation, notre charité, je dirai presque notre patriotisme, la laissent mourir d'inanition au milieu de nous. Ce serait une honte indélébile pour la France nouvelle, une tache d'égoïsme bien coupable pour notre époque si vantée, car nous serions plus coupables que les malheureuses qui nous demandent de leur tendre la main pour les aider à rentrer au bercail. Pour qu'elle prospère et se popularise, cette œuvre sublime, il faut la faire connaître. » Tel est le noble but de ce livre écrit dans l'éloquence onctueuse de la charité.

On serait épouvanté du chiffre énorme de celles qu'il a fallu impitoyablement refuser par nécessité, par suite de la détresse désolante de cet hospice moral qui devrait en abriter un grand nombre, et non-seulement à Paris, mais encore dans tous les grands centres de population. Elles sont là soixante-quinze jeunes filles vivant dans quelles privations, puisque c'est à la misérable somme de *trente-deux centimes* par jour, j'ose à peine écrire ce chiffre, que se réduit depuis plusieurs mois la moyenne de leur vie matérielle, si c'est vivre! Et les quinze religieuses qui se disent leurs mères en Jésus-Christ sont réduites au même dénûment, tandis qu'il est des gens d'une élégance irréprochable, d'une tenue parfaite, qui ne pourraient dîner tous les jours pour *trente-deux francs*, et dont les différences au jeu d'une seule nuit suffiraient pour payer toutes les dettes de la pauvre maison de Clichy.

Et malgré ces *trente-deux centimes* auxquels il a fallu descendre pour *le menu* du jour et les besoins imprévus, à chaque instant on sonne à la porte, et d'un fiacre ou d'une voiture pimpante descendent des figures voilées qui, tristes et les yeux en larmes, viennent humblement demander à quitter le velours, l'or et la soie, et le bruit des festins, les prodigalités du luxe moderne, pour la bure grossière, quinze ou seize heures d'un travail pénible, la prière au lieu des plaisirs et un budget moyen de six sous par jour. Et il faut, vingt et trente fois par semaine, que la voix désolée de la mère prieure vienne à regret leur répéter invariablement : Ma fille, ma pauvre enfant, hélas! je n'ai pas une place à vous donner ; persévérez, demain peut-être la mort aura fait un vide; revenez me voir, espérez, pauvre âme, et Dieu ne vous délaissera pas! Et comment donc faire pour ne pas les renvoyer? Mon Dieu, ayez pitié d'elles!... Elles repartent découragées. « Alors ces pauvres victimes, trop souvent innocentes de leur première chute qui les condamna, elles doivent au retour, hélas! lever vers le ciel une main suppliante pour le prendre à témoin de la sincérité de leur repentir, mais en maudissant profondément cette égoïste société, raffinée et implacable dans son égoïsme et ses dédains, qui, après les avoir couvertes de fange, leur refuse ensuite misérablement le pain noir, l'ombre du cloître et le silence du pardon! »

Voilà qui est bien dit. Je donne mon obole pour payer une pierre de cette sainte maison.

Et vous qui n'avez jamais jeté la première pierre à la pécheresse ni à la femme adultère, soyez, ne fût-ce que pour un grain de sable, dans cette œuvre du Refuge de Sainte-Anne.

Quand vous verrez au bois ou au théâtre toutes les belles pécheresses vivant de temps perdu, le sourire aux lèvres et l'inquiétude au cœur, rappelez-vous ce mot qui les peint toutes : — Ah ! si j'étais riche ! — Que feriez-vous ? — Je me donnerais le luxe de n'avoir pas d'amant.

Après tout, *celles du lendemain*, celles qui vivent là-bas avec six ou sept sous par jour, ne sont-elles pas moins pauvres encore !

Au commencement de ma chronique je vous ai mis en scène une Phryné qui répand deux larmes dans la coupe du vin de Champagne : une larme d'amour encore, une larme de repentir déjà. Vous l'avez vue disant tout à coup un éternel adieu aux joies factices pour les joies sérieuses. Je pourrais finir par l'histoire d'une grande dame, un peu trop répandue dans le monde — jusque dans le demi-monde — qui, par un chemin tout opposé, est venue frapper à la même porte.

C'est que c'est le vrai refuge pour toutes celles qui, comme l'a dit un romancier célèbre, se consolent de leur première chute par une seconde chute, et ainsi, de chute en chute, se consolent toujours et ne sont jamais consolées.

Cette femme du meilleur monde — et un peu du plus mauvais, depuis qu'elle ouvrait des parenthèses dans sa vertu — était encore tout éblouissante de jeunesse. Aux dernières courses de Longchamps elle rayonnait dans les tribunes, elle éclatait au passage ; elle se multipliait, tant elle avait soif de vivre. C'est que son heure allait sonner bientôt.

Il y a huit jours, elle écrivait ce billet à une de ses amies, une vraie grande dame celle-là, qui n'aura point de déchéance :

« Ma chère Louise, c'est moi. Aujourd'hui tu ne refuserais pas de me recevoir. » car je sens que Dieu m'a déjà pardonné ou me pardonnera. J'ai trahi tout le » monde en me trahissant moi-même. Mais enfin je me suis souvenu de ce » pauvre petit berceau abandonné, et j'ai compris tout mon crime. Voilà pour- » quoi je suis aux Filles-Repenties ; voilà pourquoi j'apprends le travail et la » prière : le travail pour t'offrir une robe qui ne sortira pas de chez Worth ; la » prière, pour que tu ne fasses point comme moi.

» Car, ne l'oublie pas, dans la femme la plus vertueuse il y a une pécheresse, » comme dans la pécheresse la plus abandonnée il y a une repentante.

» Écris-moi, dis-moi que tu m'aimes encore ; ne me donne pas des nouvelles » de Paris, que j'entends gronder à ma fenêtre comme la tempête près du port. » Quand tu iras à Trouville, dans six semaines, tu diras à la tempête que je ne » la crains plus. »

Quand Molière disait que la femme ne valait pas le diable, le grand Molière lui-même ne la connaissait pas. Si l'homme est devenu un philosophe, c'est pour pénétrer cet abîme sans fond. Certes il y a des jours où la femme ne vaut pas l'enfer, mais il y a aussi des jours où elle force la porte du paradis.

Je voudrais bien entendre les conversations des filles repenties. Que peut dire Mme *** à celle qui s'est enfuie en pleurant du Moulin-Rouge?

RENÉ DE LA FERTÉ.

La REVUE DU XIXe SIÈCLE *termine aujourd'hui son premier volume.*

La table des matières réunit les noms consacrés et les noms marqués pour l'avenir.

Le prochain volume, qui réunira encore les noms de MM. Émile de Girardin, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Victor de Laprade, s'enrichira de ceux de MM. Jules Janin, Arthur de la Guéronnière, Paul Lacroix, Ponsard, Nestor Roqueplan, Viciorien Sardou.

Le lecteur a vu que pour 2 francs il avait un livre qui renfermait :

Un portrait gravé, un roman et dix articles de littérature, d'art, de philosophie, d'histoire contemporaine, en un beau volume imprimé avec tout l'art typographique, sur un papier choisi aux fabriques Firmin Didot.

C'est donc par excellence le livre de luxe à bon marché. C'est aussi le journal, puisque chaque grand événement de l'esprit humain y est étudié ou raconté par un maître de la plume.

L'accueil du public (les deux premiers numéros ont déjà été réimprimés), la sympathie des journaux français et étrangers, la critique même, nous obligent à toutes les initiatives, pour que cette création de la REVUE DU XIXe SIÈCLE *soit digne de ceux qui nous lisent.*

Nous voulons donc donner chaque mois, pour 2 fr., un volume de luxe qui formera le commencement d'une bibliothèque variée et qui sera l'expression vivante du XIXe siècle.

LE DIRECTEUR : S. DE ROUVILLE.

TABLE DU PREMIER VOLUME

1er AVRIL 1866

ARSÈNE HOUSSAYE. — *Frontispice-Sonnet* 5
Préface 7
THEOPHILE GAUTIER. — *Mademoiselle Daphné de Montbriand* 17
MARC DE MONTIFAUD. — *L'art moderne depuis David*, I 41
ÉMILE DE GIRARDIN. — *Le Malheur d'être belle, comédie en un acte* 61
ARSÈNE HOUSSAYE. — *La Veille de la Révolution* 98
Le IX thermidor. — Fragments des Mémoires de Barras, I 113
CHARLES DE MOUY. — *La Diane de Poitiers du roman et la Diane de Poitiers de l'histoire* 124
CHARLES COLIGNY. — *Le Philosophe du néant et le néant de la Philosophie* 136
THÉODORE DE BANVILLE. — *La reine Omphale* 143
EMMANUEL DES ESSARTS. — *Les Travailleurs de la mer, de Victor Hugo.— Les Chants populaires de l'Italie, de Jean Caselli* 149
RENE DE LA FERTÉ. — *Le Monde et le Théâtre* 159

1er MAI 1866

ALFRED DE MUSSET. — *Sonnet* 177
ÉMILE DE GIRARDIN. — *La Revue du XIXe siècle* 179
CHAMPFLEURY. — *Histoire du baron de la Brunière et de Jenny Brell* 183
VICTOR DE LAPRADE. — *Homère et le génie grec* 199
ARSÈNE HOUSSAYE. — *Le Lion amoureux* 209
GEORGE SAND. — *Mars et Dorval* 230
Le IX thermidor. — Fragments des Mémoires de Barras, II 237
MARC DE MONTIFAUD. — *L'art moderne depuis David*, II 250
THÉOPHILE GAUTHIER. — *Le palais Pompéien* 264